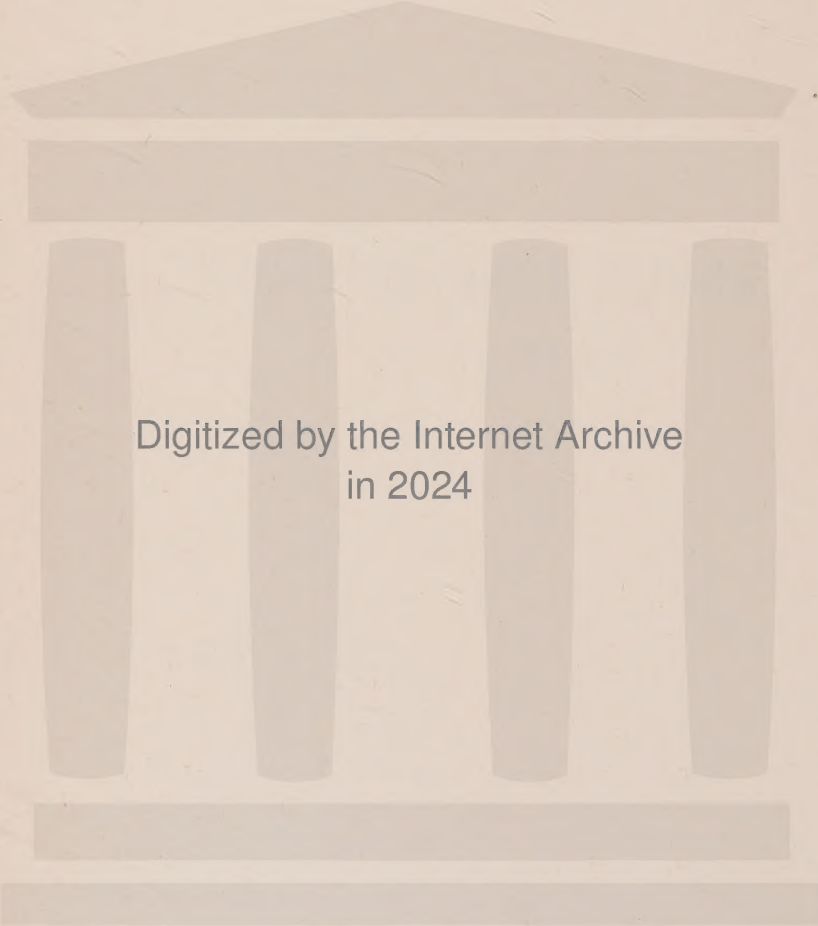


# REVUE BÉNÉDICTINE

Tome XLIV. -- 1932

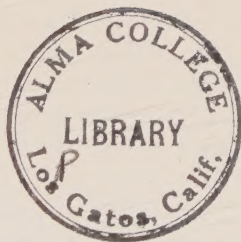


Digitized by the Internet Archive  
in 2024

# REVUE BÉNÉDICTINE

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

1932



ABBAYE DE MAREDSOUS,  
Belgique.

1932

59096

v. 44  
1932



## PROBLÈMES RELATIFS À LA RÈGLE DE S. CÉSAIRE D'ARLES POUR LES MONIALES.

L'état de la tradition manuscrite de la Règle de saint Césaire d'Arles pour les moniales, et la méthode à suivre pour en constituer le texte, n'ont pas été jusqu'ici, que je sache, l'objet d'un examen suffisamment approfondi de la part des critiques. Qu'il me soit donc permis, à présent surtout que nous ne pouvons plus compter sur le spécialiste si méritant qu'était Héribert Plenkers<sup>1</sup>, d'exposer ici sommairement les résultats de mon enquête à ce sujet, en vue de la préparation reprise, et déjà fort avancée, de l'édition des œuvres du grand évêque gallo-romain.

\*  
\* \*

La Règle de Césaire pour les moniales, dont la diffusion fut toujours plutôt restreinte, en comparaison de celle de saint Benoît, ne fut imprimée pour la première fois qu'au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle : encore cette publication passa-t-elle d'abord presque inaperçue. A telle enseigne que, lorsque Bollandus en donna le texte, à propos de l'article consacré à sainte Césaire, au 12 janvier, dans le tome I<sup>er</sup> des *Acta sanctorum*, pp. 730-737 (Antverpiae 1643), il s'imaginait de bonne foi qu'elle n'avait jamais été imprimée : *neque nos eam typis cusam remur*. Déjà, avant lui, Baronius avait déclaré que cette Règle n'existait plus ; l'érudit jésuite Brower avait même douté qu'elle eût jamais existé, en tout cas il ne l'avait jamais rencontrée nulle part, bien que, par une dérision du sort, le plus ancien manuscrit se trouvât, comme on le verra, tout près de lui, à l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves.

En réalité, la Règle de Césaire avait déjà paru dès 1621, en supplément à une *Vie de sainte Radegonde* publiée à Poitiers, chez Mesnier, par les soins et sous le nom de Charles Pidoux, seigneur de Chaillou<sup>2</sup>. La Règle elle-même faisait partie d'un recueil de pièces originales, jusqu'alors inédites, ajoutées en

---

1. Décédé au mois d'août dernier, 1931.

2. Brunet, *Manuel du libraire*, t. IV (Paris, 1863), 639.

appendice au volume. Elle avait été préparée pour l'impression par le jésuite nivernais Étienne Moquot, d'après un manuscrit que lui avait procuré son célèbre confrère Jacques Sirmond ; le texte était accompagné de notes dues au poète « jurisconsulte », le président François Maynard <sup>1</sup>.

Héribert Plenkers <sup>2</sup> est d'avis que le manuscrit communiqué par Sirmond était le Berol. Phillipps 1696, qui appartenait pour lors au Collège de Clermont, et en tête duquel on peut voir aujourd'hui encore un index détaillé, de la main de Sirmond <sup>3</sup>. Ce manuscrit, décrit par Valentin Rose dans son catalogue, t. I, p. 126-130, se compose de cinq portions différentes, dont la quatrième (un seul cahier, foll. 141-148, XIII<sup>e</sup> s.) contient de fait un texte de la Règle de Césaire, offrant précisément les mêmes particularités qui caractérisent celui qu'a publié Ét. Moquot : absence de la section concernant l'*ordo psalmodiae*, et, en supplément, les chapitres 31 et 66 de la Règle de saint Benoît adaptés aux femmes.

Ce texte de Moquot a été depuis reproduit à plusieurs reprises : d'abord, par Prosper Stellartius, dans son recueil *Fundamina et regulae omnium ordinum* (Douai 1626), et, avec certains changements dont l'origine est difficile à expliquer <sup>4</sup>, dans les différentes éditions du *Codex regularum* de saint Benoît d'Aniane par Holste <sup>5</sup> : Rome 1661 ; Paris 1663 ; Augsbourg 1759. L'oratorien Ch. Le Cointe l'inséra également, avec des notes de sa façon, dans ses *Annales ecclesiastici Francorum*, ad. an. 536 (Paris 1665-1668). Le texte de Moquot, avec les notes de Maynard, entra peu après dans la *Maxima Bibliotheca veterum patrum* de Lyon 1677, au tome VIII,

1. Sommervogel, *Biblioth. de la Compagnie de Jésus*, V, 1273.

2. *Untersuchungen z. Ueberlieferungsgesch. d. ältesten latein. Mönchsregeln* (Quellen u. Untersuch. z. latein. Philologie d. M. A., 1. Bd., 3. Heft, München, 1906), p. 12, note 2.

3. L'examen que je viens de faire, à ce point de vue, du ms. Berlin Phill. 1696 m'a absolument convaincu de la justesse de la présomption émise par Plenkers.

4. Il est sûr que Holste n'a pas fait usage ici du cod. theol. 321 de la ville de Cologne — une copie tardive du ms. de Trèves — dont le nonce Fabio Chigi lui avait procuré une transcription. Plenkers suppose qu'on n'aura pas pris la peine d'en copier le texte qu'il contient de la règle de s. Césaire, Holste possédant déjà celui qu'avait édité Moquot. Quant aux modifications que l'on constate dans la façon dont ce texte même de Moquot a été reproduit, elles tiendraient à ce que la mort empêcha Holste de soigner lui-même l'édition, et qu'on se contenta d'imprimer le texte qu'on avait sous la main, en y faisant çà et là des changements arbitraires.

5. Ainsi s'appelait de son vrai nom le célèbre agent littéraire de la reine Christine, Lucas Holste (latinisé par lui Holstenius), non Holsten, ni Holstein, comme le fait justement observer Ed. Schwartz dans sa précieuse étude, « Die sog. Sammlung der Kirche von Thessalonich », dont il a bien voulu m'adresser un exemplaire.



p. 866-873. Au contraire, c'est le texte de Holste, avec une partie des notes de Le Cointe, que l'oratorien André Gallandi dit avoir reproduit, au tome XI de sa *Bibliotheca* (Venise 1788) p. 28-36 : mais on s'aperçoit que cet habile homme a connu également les autres éditions, et a su utiliser tout ce que ses devanciers, notamment Bollandus, Le Cointe et Martène, avaient écrit de plus utile au sujet de la Règle de Césaire. Quant à Migne <sup>1</sup>, on s'est contenté de reproduire tant bien que mal l'édition Holste-Brockie, d'Augsburg 1759, en y insérant çà et là quelques-unes des notes dont Gallandi avait enrichi la sienne.

Tout cela, on le voit, repose en somme sur l'édition princeps qu'avait donnée Moquot en 1621, par conséquent sur un manuscrit unique, de date relativement récente, et que personne n'avait pris la peine de revoir depuis lors. On se demande avec stupeur comment aucun des érudits des trois derniers siècles n'a paru s'apercevoir de la supériorité du texte publié par Bollandus sur les autres éditions données après lui, tant en France qu'en Italie. On aurait pu remarquer, à tout le moins, que l'édition du jésuite d'Anvers était plus complète que toutes les autres, ayant seule l'*Ordo psalmodiae* et la *Sacra* d'approbation du pape Hormisdas, à l'exclusion des deux chapitres, évidemment interpolés, de la Règle de saint Benoît <sup>2</sup>. Une telle méprise de la part de ces savants hommes trouve peut-être son explication et son excuse dans le fait que Bollandus, selon l'usage trop fréquent à son époque, n'avait donné aucun renseignement précis sur le manuscrit qui lui avait servi de modèle, se contentant de le désigner ainsi : *In Ms. exemplari, quo usi sumus...* !

Or, nous savons aujourd'hui <sup>3</sup> que ce manuscrit n'était autre que l'unique exemplaire encore existant du célèbre *Codex regularum* de saint Benoît d'Aniane, exemplaire contemporain de l'auteur, et qui, conservé à l'époque de Bollandus dans l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, finit par échouer dans la bibliothèque

1. P. L. 67, 1103-1121.

2. Chose invraisemblable, les auteurs de l'*Histoire littér. de la France* III, 210 suggèrent que l'insertion de ces deux chapitres peut être le fait de Césaire lui-même, et en tirent un argument en faveur de la dépendance de sa règle par rapport à celle de s. Benoît. Tout récemment encore, Dom Chapman exprimait la même conviction, dans son livre si curieux, *Saint Benedict and the sixth century* (London 1929), p. 87 ; il aimerait seulement à savoir « si, dans le manuscrit d'Autun, la souscription de Césaire se lisait avant ou après les deux chapitres » pris textuellement de la Règle de s. Benoît. La réponse est bien simple : les deux chapitres en question ne figurent, ni dans le ms. d'Autun, ni dans celui de Trèves, les deux seuls qui fassent ici véritablement autorité.

3. Voir, entre autres, Plenkers, *op. cit.*, p. 4 suiv.

de Görres : c'est de là qu'il passa, grâce à l'intervention des professeurs Grauert et Traube, dans celle de Munich, où il porte actuellement la cote lat. 28118. Il est clair, dès lors, qu'il surpassait de loin, en ancienneté et en valeur, le manuscrit du Collège de Clermont ; et Bollandus en avait reproduit les moindres particularités avec un soin qu'on pourrait trouver par endroits presque exagéré.

A. Malnory <sup>1</sup> semble avoir été le premier à reconnaître que « l'édition la plus fidèle » qui existe de la Règle des religieuses est bien celle que contient le tome I<sup>er</sup> des *Acta SS.* de janvier : mais il affirme à tort que « le texte authentique s'est conservé, associé avec la bulle de confirmation d'Hormisdas, dans des manuscrits qui... ». En réalité, on ne connaît jusqu'ici qu'un seul manuscrit de cette espèce : celui dont s'est servi Bollandus. Et Malnory fait également erreur, en avançant que l'édition de celui-ci a été faite « d'après un manuscrit très ancien d'Autun. » Ce manuscrit d'Autun a bien existé : il a été signalé par Martène, et j'en reparlerai tout à l'heure ; mais, comme on le verra, il n'est pas aussi ancien qu'on l'a fait croire, et Bollandus en a ignoré l'existence. C'est le mérite de Plenkers d'avoir montré en peu de mots <sup>2</sup> que l'édition de Bollandus doit avoir été faite d'après le manuscrit de Trèves-Munich ; et la collation minutieuse que j'ai faite de l'une et de l'autre m'a prouvé que sa présomption était absolument fondée.

Ainsi, nous voilà en présence de deux traditions textuelles : l'une, ancienne, présentant les meilleures garanties, et pourtant appréciée et utilisée par un seul ; l'autre, relativement récente, offrant un texte mutilé et interpolé, et c'est à elle que les critiques des quatre derniers siècles, même les meilleurs, ont donné la préférence. Une preuve de plus, combien la gent humaine a été et sera toujours moutonnaire !

\*  
\* \* \*

Outre les deux manuscrits de Trèves-Munich (=M) et du Collège de Clermont — Berlin (=C), il en est deux autres, jusqu'ici encore inutilisés, bien que l'un d'eux au moins méritât certaine-

---

1. *Saint Césaire, évêque d'Arles* (Paris 1894), Introd. p. x. Ce travail d'un des plus distingués élèves du « maître » que fut Louis Duchesne reste encore actuellement le meilleur guide pour quiconque cherche à se faire une juste idée de la personnalité de Césaire, et de la part qui lui revient dans l'organisation de l'église gallo-franque.

2. *Op. cit.*, p. 9, note 1



ment d'attirer l'attention : le manuscrit 617 (743) de Tours (=T), et le Bamberg, Ed. II. 11 (=B).

Le ms. 617 de la bibliothèque de Tours se compose de 26 feuillets, 215 × 145<sup>mm.</sup>, vélin, XI<sup>e</sup> siècle, comprenant les restes mutilés de la Règle de Césaire pour les moniales, ainsi que de deux autres opuscules se rapportant également à celles-ci. L'ensemble donne presque l'impression que la collection provient originairement du monastère même de Saint-Césaire (d'abord Saint-Jean) d'Arles ; une note du XVIII<sup>e</sup> siècle, en tête du fol. 1, nous apprend qu'il était, à cette époque, à l'usage de « fr. Nicolas Brunat, religieux de Saint-Martin d'Autun ». Il y a donc tout lieu de croire que c'est là le manuscrit vu à Autun même par Martène au mois de septembre 1709, et dont il tira les souscriptions à la Règle, publiées en note à la p. 4 du tome I<sup>er</sup> du *Thesaurus novus anecdotorum* (Paris 1717) : ces souscriptions se lisent aujourd'hui encore dans la portion du manuscrit échappée à la destruction, fol. 11<sup>v</sup>. Ce qui reste du texte même de la Règle ne commence malheureusement qu'aux mots *inquietudinem ad ianuam monasterii*, vers la fin du n<sup>o</sup> 42 de l'édition de Bollandus ; mais ce reste est très précieux, en ce qu'il confirme presque constamment les leçons de M. Il est même plus important, en un sens, que celui-ci : car il contient à deux endroits, à la fin de la Règle proprement dite, puis de la *Recapitulatio*, un fac-similé du monogramme apposé par Césaire dans l'exemplaire original. De plus, on y trouve au dernier feuillet (26) un fragment curieux et encore inédit, non « d'une lettre de S. Césaire », comme il est dit dans le catalogue de Collon<sup>1</sup>, mais d'un *Constitutum* des Moniales de Saint-Césaire, à l'effet de prévenir l'envahissement de leur basilique cimétériale de Sainte-Marie par les clercs qui voulaient s'y faire enterrer. Par contre, on n'y trouve pas l'*ordo psalmodiae* (édit. de Bollandus, nn. 66-70), conservé seulement dans M : il est vraisemblable que, dans les copies postérieures à l'époque carolingienne, on aura jugé superflu de transcrire ces prescriptions liturgiques, attendu qu'elles n'étaient plus nulle part en usage.

Le second manuscrit jusqu'ici inutilisé (=B) est aussi de beaucoup moindre valeur pour la reconstitution du texte : c'est le cod. Bamberg. Ed. II. 11, décrit dans le catalogue de Leitschuh et Fischer, t. I, p. 292-294, sous le n<sup>o</sup> 142, et collationné sommairement au siècle dernier par Joseph Fessler. Il a été transcrit à la fin du X<sup>e</sup> siècle, pour le Niedermünster, à Ratisbonne, sous l'abbesse Uta, peu après la restauration matérielle et spirituelle de ce

1. Catalogue général des mss. des... départements, t. 37 (Paris 1900), p. 496.



monastère par la duchesse Judith et son fils Henri II de Bavière, et contient les deux règles de s. Benoît et de s. Césaire, la première adaptée aux femmes. Ce livre, aux enluminures remarquables<sup>1</sup>, passa, dès la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, au monastère bénédictin de Michaelsberg, à Bamberg, probablement par l'intermédiaire de l'évêque fondateur, saint Otto.

C'est un fait intéressant, et de nature à exciter la curiosité, que l'on ait songé à faire revivre, à une époque si tardive, dans un monastère de Ratisbonne, cette règle de saint Césaire, qui n'eut guère d'expansion qu'à l'époque mérovingienne, et encore dans un nombre de milieux assez restreint. On est tenté de se demander où les dames du Niedermünster s'adressèrent pour s'en procurer le texte, qui a dû être pour lors extrêmement rare. Était-ce une idée toute nouvelle, une initiative personnelle de l'abbesse réformatrice ? Ou bien les très anciennes traditions locales de la corporation religieuse auront-elles été pour quelque chose dans cette mise sur le même rang de la règle partout dominante de s. Benoît et de celle universellement oubliée de s. Césaire ? Cette seconde alternative s'accorderait assez bien avec les traditions hagiographiques relatives aux deux évêques missionnaires s. Erhard et s. Emmeran, l'un et l'autre en relation étroite avec Ratisbonne et le Niedermünster<sup>2</sup>, l'un et l'autre venus de France, le second même, dit-on, de la région de Poitiers, le premier foyer connu d'expansion de la règle de Césaire.

La teneur de notre manuscrit ne saurait malheureusement jeter aucune lumière sur la provenance du texte ; on voit trop manifestement que celui-ci a dû être modifié arbitrairement, lors de la transcription, à l'usage d'une communauté qui voulait être bénédictine, tout en retenant certaines prescriptions spéciales de la règle arlésienne : les modifications, mutilations, interpolations y abondent. On peut seulement juger, d'après la distribution en chapitres, que ce texte ne dépend d'aucune des autres traditions manuscrites venues jusqu'à nous : d'autre part, si peu satisfaisant qu'il soit en général, on y trouve pourtant çà et là telle excellente variante<sup>3</sup>, qui permet d'améliorer la leçon même des manuscrits

1. On peut voir l'étude que leur a consacrée Georg Swarzenski dans son ouvrage intitulé *Die Regensburger Buchmalerei des X. und XI. Jahrhunderts* (Leipzig 1901), pp. 46-55.

2. Saint Erhard fut enterré au Niedermünster ; on montre encore aujourd'hui sa « crypte » derrière l'abside de l'antique monastère : cf. Siefried Hirsch, *Jahrbücher d. Deutschen Reichs unter Heinrich II*, I. Bd. (Berlin 1862), p. 121, note 2.

3. Par exemple, à la fin du prologue, *orantem pro me sanctimoniam vestram, et...*, où les autres manuscrits donnent la leçon évidemment fautive : *orante pro me*

offrant plus de garanties. Ce qui semblerait dénoter qu'il peut y avoir à la base de ce texte, si négligeable qu'il paraisse d'abord, un archétype ancien et d'une certaine valeur : un examen plus détaillé auquel je me suis livré ces jours derniers m'a démontré qu'il en est vraiment ainsi.

\* \* \*

Après cet exposé sommaire de la façon dont nous a été transmise la *Regula sanctorum virginum* <sup>1</sup> de Césaire, essayons maintenant d'en distinguer les divers éléments, d'examiner les difficultés qu'on peut faire valoir, soit contre leur authenticité, soit relativement à la place qu'ils occupent.

Ces éléments peuvent, à première vue, se ranger en quatre catégories : 1<sup>o</sup> les *Capitula*, ou division en chapitres ; 2<sup>o</sup> le texte de la Règle proprement dite ; 3<sup>o</sup> la *Recapitulatio* ajoutée après coup par Césaire ; 4<sup>o</sup> les souscriptions finales.

Les *Capitula* sont-ils authentiques ? J'en doute fort, et j'incline plutôt à me ranger à l'avis de Bollandus, qui les jugeait *neutiquam ab auctore additos* <sup>2</sup>. Le motif qu'il fait valoir est la façon arbitraire et peu adéquate dont ils sont rédigés. Mais lui du moins ne connaissait qu'un seul manuscrit : pour nous, qui en avons trois autres sous les yeux, leur désaccord presque constant autorise plus encore le doute à cet égard. Seuls, *M* et *C* s'accordent en ce qu'ils donnent tous les deux une liste de XLIII *capitula* en tête de la Règle proprement dite : mais la rédaction parfois diffère, et surtout le dernier titre dans *M* a trait à tout autre chose que ce qui est visé dans celui de *C* <sup>3</sup>. Quant à *B*, il est unique de son espèce, d'abord en ce qu'il a seul des *capitula* aussi pour la *Recapitulatio* : XXXI en tête, XXIX (ou plutôt XXVII, car deux font défaut) dans le texte. Pour la Règle elle-même, il donne XLVII sections (au lieu de XLIII) ; et elles non plus ne s'accordent pas toujours avec le texte.

*sanctimonia vestra, ut...* Et, là encore, *dignam*, au lieu de *dignum*, qu'on lit dans les textes imprimés.

1. Ce sont les propres termes employés par Césaire pour désigner sa Règle, dans la souscription finale du 22 juin 534 ; le titre, dans *M*, est STATUTA SANCTARVM VIRGINVM. Les deux formules sont caractéristiques de la politesse déjà toute française de l'évêque d'Arles. On n'imagine guère saint Benoît usant de l'épithète *sancti* à l'égard de ses moines !

2. C'est pour cela qu'il s'est borné à reproduire les dix premiers, à titre de spécimens. De même, Dom Butler ne semble pas avoir admis jusqu'ici l'authenticité des *Capitula* de la Règle bénédictine : dans sa seconde édition (1927), il les donne tout à la fin du volume, après les tables.

3. *C* « Contestatio ac recapitulatio, ut nihil de institutione minuatur » ; *M* « Vt ostium monasterii extra maiorem basilicam numquam fiat. »

Même dans le cas où *M* et *C* représenteraient ici une tradition ancienne, je ne pourrais encore croire que les *capitula* ont été mis par Césaire à la place qu'ils occupent dans *MCB*, entre le prologue et le texte de la Règle. Celle-ci commence, en effet, par les mots *Et quia multa in monasteriis*, qu'il est impossible de séparer de ce qui précède. Aussi le premier éditeur, Moquot, et tous ceux qui, à son exemple, ont intercalé la liste des *Capitula* à la suite du prologue, ont-ils cru devoir retrancher le *Et* initial, qui eût par trop rappelé le début de la prophétie d'Ezéchiel ; mais cette suppression est le fait de l'arbitraire : non seulement Bollandus, aussi les deux mss. *M* et *B* reproduisent fidèlement les deux premiers mots, dont Césaire est coutumier<sup>1</sup>, et qui faisaient partie, sans nul doute, de l'original.

Mais s'ils ne remontent pas à l'auteur lui-même, les *Capitula* peuvent cependant, comme je viens de l'insinuer, être d'une certaine utilité, en ce qu'ils témoignent parfois d'une disposition du texte autre que celle que nous connaissons d'après les manuscrits existants, et peut-être antérieure à celle-ci. Nous apprenons de Césaire lui-même qu'il a retouché à maintes reprises le texte de la Règle<sup>2</sup> ; que ce texte était disposé sur des feuilles (*schedas*) qu'il a, lors de la rédaction définitive, déclarées désormais sans valeur<sup>3</sup>. Qui sait comment les copistes se seront débrouillés, au milieu de ces multiples retouches, de ces *schedae* avec ou sans valeur ? Nous pourrions constater tout à l'heure que l'article donné par *M* et *B* comme dernier *capitulum* de la Règle figure actuellement au beau milieu de la *Recapitulatio* !

Cette observation, et d'autres motifs encore, nous amènent à examiner de plus près les parties qui constituent, soit la *Regula*, soit la *Recapitulatio*, en tâchant de nous rendre compte si elles sont bien toutes à leur place légitime.

\* \* \*

Pour ce qui est de la Règle, nul doute qu'elle ne finisse avec les mots « ad aeternam beatitudinem possitis feliciter pervenire », n. 47 de l'édition de Bollandus. La teneur même de cette finale l'indique : c'est celle qui termine nombre d'homélies de l'évêque d'Arles. Puis, dans l'important ms. de Tours, elle est suivie, comme je l'ai dit plus haut, du monogramme représentant la

1. J'ai devant moi, en ce moment, une liste interminable de passages où Césaire commence sa phrase par *Et quia*, et il s'en faut de beaucoup qu'elle soit complète.

2. « multis tamen postea vicibus ibi aliquid addidimus vel minuímus » (n. 48).

3. « Pro qua re quascumque schedas prius fecimus, vacuas esse voluimus » (n. 49).



signature de Césaire. Enfin, dans *BC*, ce qui suit est intitulé *INCIPIT RECAPITVLATIO*.

Tout est-il authentique, dans ces quarante-sept articles ? Je ne vois aucune raison sérieuse d'en douter, quoique certains érudits allemands m'aient exprimé des difficultés au sujet des passages empruntés à l'épître 211 de saint Augustin, passages qu'ils considèrent comme des interpolations postérieures. Le motif ? C'est que celui de ces emprunts qui fait partie du n. 21, *humiliter illud offerant matri communibus usibus profuturum* (Augustin, édit. Goldbacher, pars 4, pag. 360, l. 4 suiv. : *libenter velint illud esse commune*) leur paraît contraire aux dispositions formulées n. 5 et 52 de l'édition de Bollandus<sup>1</sup>. Cette prétendue contradiction n'existe que dans les esprits à système, qui prétendent exiger des anciens auteurs la logique vigoureuse d'expression dont ils se sont fait eux-mêmes une règle, assurément très louable. Si nous voulions appliquer cette minutieuse méthode à la Règle de saint Benoît, par exemple, il nous faudrait en retrancher tel ou tel passage qui pourtant est incontestablement authentique<sup>2</sup>. L'expérience a suffisamment démontré à quels résultats inacceptables, pour ne pas dire extravagants, peut conduire cette façon toute subjective de considérer les choses, et les érudits doués d'un jugement sain ont toute raison de s'en défier.

La grosse difficulté consiste pour moi dans les articles 48-73, compris sous le titre général de *Recapitulatio* : plusieurs passages donnent lieu à des objections que je n'ai pu encore résoudre jusqu'à présent. La principale peut-être est celle-ci, que Bruno Krusch a déjà formulée<sup>3</sup> : si tous ces articles, ou du moins les

1. Au n. 5, le ms. *B* a conservé un passage de teneur tout à fait césarienne, provenant peut-être de quelqu'une des *scedae* primitives, et dans lequel il est dit expressément que les postulantes « *omnia ante pedes abbatissae ponantur, ipsa... sancta abbatissa, quae omnia in potestate habere dinoscitur... distribuatur unicuique prout opus est* ». On a aussi objecté que ces emprunts à la lettre 211 de s. Augustin sont les seuls passages où Césaire copie littéralement un autre auteur. Cela n'est pas exact ; Dom Lambot a montré que la *Regula virginum* contient au moins cinq citations textuelles du *De ordine monasterii*, dont De Bruyne a donné dernièrement un texte critique : cf. *Rev. Bén.* 41 (1929), p. 338 ; 42 (1930), p. 318 suiv.

2. Par exemple, au ch. 21, Benoît ordonne qu'un doyen trouvé répréhensible sera d'abord admonesté *jusqu'à trois fois* ; puis il ajoute : « Et de praeposito eadem constituimus ». Or, au ch. 65, *De praeposito*, il est dit de celui-ci : « ammonetur verbis usque quater. » Une autre contradiction apparente a été signalée par Dom Butler (*Benedictine Monachism*, p. 283, note) entre les chapitres 41 et 48 : dans le second, il est dit que l'horaire d'hiver, pour ce qui est des repas, commence aux Calendes d'Octobre, tandis que le premier prescrit qu'il faut l'observer dès les Ides de septembre.

3. Dans les prolégomènes à son édition de la *Vita s. Caesarii* (MG. Script. merov., t. III), p. 449, not. 2.

n<sup>os</sup> 48-65, forment partie intégrante de la Récapitulation, comment se fait-il qu'on y lise vers la fin (n. 64) la phrase suivante : *Praecipue tamen de INFRASCRIPTA RECAPITVLATIONE, quam manu mea scripsi, contestor, ut nihil penitus minuatur* ? Si la teneur en est authentique, cet article 64 est évidemment hors de place<sup>1</sup> : il devrait figurer, non dans la Règle elle-même — car celle-ci ne prévoit pas encore de Récapitulation — mais quelque part avant cette Récapitulation. Comment, et sous quelle forme ? Je n'entrevois pour le moment d'autre solution que celle-ci. La Récapitulation proprement dite commencerait avec le n<sup>o</sup> 48, pour finir avec ces derniers mots du n<sup>o</sup> 63 : *per quae ad aeterna praemia possitis feliciter pervenire*. Les n<sup>os</sup> 64 et 65 constitueraient une, ou peut-être deux, de ces *schedae*, au moyen desquelles Césaire a, durant de longues années, sans cesse retouché et complété son œuvre. Le feuillet contenant le n<sup>o</sup> 64 devrait alors prendre place entre la Règle proprement dite et la Récapitulation, tandis que le n<sup>o</sup> 65 formerait une sorte de post-scriptum à celle-ci. Les transcripteurs auraient plus tard copié ces différentes feuilles à la suite l'une de l'autre, sans se rendre compte de la dislocation fâcheuse qui en était la conséquence.

Comme je l'ai insinué précédemment, il se peut aussi que le n<sup>o</sup> 59 de la Récapitulation, relatif à la porte du monastère, ait fait suite primitivement au n<sup>o</sup> 46 de la Règle. Voici, en effet, quel était le dernier article de celle-ci, d'après les *capitula* de deux de nos manuscrits :

*M*

XLIII. Ut ostium monasterii extra  
maiozem basilicam numquam fiat.

*B*

XLVII. Ut ostium monasterii extra  
locum definitum non fiat.

De ces deux rédactions, celle de *M* est évidemment la seule authentique : elle s'accorde avec ce qui est prescrit dès le début (n. 2) *nec in basilicam (nec de basilica BC), ubi ostium esse videtur*. Le ms. de Bamberg représente une modification locale de cette disposition, assurément originale, mais qui, avec le temps, aura pu paraître à bon droit passablement gênante.

Or, il est clair que ce dernier *capitulum* de *MB* n'a rien qui lui

1. Chapman, *op. cit.*, p. 78 suiv., avec l'ingéniosité qui le caractérise, tâche d'échapper à cette conséquence. D'après lui, Krusch se serait mépris sur le sens des mots de *infrascripta recapitulatio* : ils ne signifieraient pas, comme le commun des mortels pourrait se l'imaginer, « la récapitulation transcrite ci-après », mais bien « transcrite à la suite de la Règle » !



correspondre dans le texte actuel de la Règle, au lieu que l'article 59, de la Récapitulation, *Ianua MONASTERII NUMQVAM EXTRA BASILICAM... FIAT*, rappelle à la lettre la façon dont le titre en question est rédigé dans *M* : « *Ut ostium monasterii extra maiorem basilicam numquam fiat.* »

Après ces constatations, il n'y aura plus de difficulté à admettre que les nos 66-71, relatifs à la psalmodie, aux jeûnes et aux repas, n'auront pas, eux non plus, fait partie de la Récapitulation, mais plutôt de la Règle elle-même<sup>1</sup>. Car conçoit-on une règle monastique quelconque, qui passe ces matières sous silence ? La Règle de Césaire pour les moines, si courte et rudimentaire qu'elle nous paraisse, n'a pu cependant se dispenser de leur donner place. Mais peut-être ces dispositions liturgiques auront-elles été tracées sur un cahier à part : en tout cas, la plupart de ces observances empruntées à Lérins n'ont pas tardé à tomber en désuétude, ou ne s'accordaient pas avec les coutumes reçues en dehors du pays d'Arles. Alors les copistes les auront, ou complètement omises, ou réduites à ce qui leur paraissait pouvoir être utilisé dans la pratique<sup>2</sup> ; et même quand ils ont cru devoir reproduire leur modèle dans ce qu'il avait de plus archaïque, comme l'a fait Benoît d'Aniane, ils ont joint le tout à la Récapitulation, en manière, pour ainsi dire, d'appendice.

Quant aux deux nos de la fin, 72 et 73, ils sont bien, je crois, à la place qui leur convient : ils constituent la dernière addition que Césaire dut faire à cet ensemble de règlements, lorsque, en 534, quelques années avant sa mort, il s'apprêtait à solliciter pour eux

1. C'est ce que semble également admettre Br. Krusch *loc. cit.*, quoique en un langage assez obscur, et même incorrect au point de vue grammatical. Je ne mentionnerai ici que pour mémoire les doutes exprimés par Ulysse Chevalier (*Poésie liturg. traditionnelle de l'Église catholique en Occident*, Tournai, 1894, p. xi, not. 2) au sujet de l'authenticité des paragraphes relatifs à l'*Ordo psalmodiae*, doutes auxquels fait allusion Cl. Blume, *Der Cursus s. Benedicti*, p. 46 suiv. ; il me paraît impossible de leur attribuer une valeur quelconque. Si je ne craignais de dépenser inutilement le temps, il me serait on ne peut plus aisé de démontrer que le style comme le contenu des paragraphes en question trahissent d'un bout à l'autre leur provenance césarienne. Quant à la note de Blume à mon sujet, *op. cit.* p. 47, je déclare que je n'ai pas souvenance d'avoir jamais rien communiqué à U. Chevalier contre l'authenticité de cette portion de la Règle pour les moniales.

2. Par exemple, ce qui concerne les jeûnes et les repas (nos 67-68 commencent. 71). Chapman, p. 76, 80, fait observer avec raison que la suppression voulue des prescriptions liturgiques est un indice à peu près sûr que le texte dépendant du ms. C est postérieur par rapport à celui de M. Il suppose aussi que la place assignée à ces prescriptions dans l'édition de Bollandus est le fait de Césaire lui-même. La chose est possible. Mais il n'y a pas de doute que la leçon *indicavimus inserendum* (n. 66) est une faute pour *iudicavimus inser*. Le ms. M porte *iudicavimus* (b pour v). Comparer n. 71 *inserendum esse credimus* (ms. *credidimus*).

la sanction de sept évêques choisis parmi ses suffragants. Le n° 72 est une suprême adjuration à maintenir intacte l'œuvre qui lui était si chère ; le n° 73, l'énoncé d'une précaution ultime, la fermeture de certaines portes de service, que l'expérience sans doute lui avait montré pouvoir être préjudiciables pour la stricte observance de la clôture.

\*  
\* \* \*

Le dernier point qu'il nous faut examiner concerne la double série de signatures épiscopales qui accompagnent, dans les deux plus importants manuscrits, *M* et *T*, le texte de la Règle. Elles diffèrent sensiblement l'une de l'autre. La première, éditée par Bollandus <sup>1</sup>, comprend, outre le nom de Césaire, ceux des évêques Marcellus, Ioannes, Severus, Cyprianus, Coutumeliosus, Montanus, et Petrus. La seconde, publiée par Martène <sup>2</sup> d'après le ms. d'Autun, se compose aussi de sept signatures, mais dont quatre seulement font partie de la liste précédente, tandis que les trois autres sont nouvelles : *Simplicius*, Severus, *Lupercianus*, Iohannes, Cyprianus, Montanus, *Firminus*. Les trois noms mis ici en italique ont remplacé, comme on voit, *Marcellus*, *Contumeliosus*, *Petrus* <sup>3</sup>. Là-dessus, Br. Krusch de lancer une de ces théories dont il fut prodigue à l'excès : il y a évidemment une interpolation dans le texte de la première liste (*textum hunc interpolatum esse manifestum est*) <sup>4</sup>. Comment admettre qu'en 534, date à laquelle Césaire apposa sa signature (*notavi sub die. X. kl. iul. Paulino consule tempore* <sup>5</sup>), l'évêque de Riez, Contumeliosus, ait pu être appelé à confirmer la Règle, alors qu'il avait été condamné,

1. D'après le ms. de Trèves-Munich, ainsi que la lettre d'Hormisdas, *Exulto*, qu'elle y accompagne, comme l'avait fort bien conjecturé dom P. Coustant : cf. Thiel, *Epist. roman. pontif.* p. 123. Il n'en existe, en effet, aucune autre copie connue.

2. *Thesaur. nov. Anecd.* I, 4.

3. Dom Chapman, *Saint Benedict...*, p. 78, a tenté d'identifier la plupart de ces personnages : mais je ne saurais dire si toutes ces identifications sont également acceptables. On ne voit pas bien comment des évêques d'Aire ou de Saintes auraient eu qualité pour souscrire à la Bulle d'Hormisdas, destinée par le pape à être proposée à l'assentiment des seuls évêques de la province d'Arles. Toute attestation fait défaut pour voir dans le Lupercianus de la seconde liste un évêque de Fréjus : ce siège était alors encore occupé, semble-t-il, par le Iohannes dont le nom fait partie de l'une et l'autre liste.

4. *Loc. cit.*, p. 448, not. 3.

5. Krusch corrige *Paulino v. c. consule* : mais le ms. *T*, reproduit par Martène, porte incontestablement *Paulino consule tempore*. Par une confusion étrange, le copiste de *M* n'a retenu de cette date consulaire que le nom *Paulinus*, mis par lui en tête de la bulle d'Hormisdas, bien que ce pape fût déjà mort depuis plus de dix ans, lorsque Paulin fut fait consul : v. Mommsen, *Chronica minora* III, 544.

pour des crimes honteux (*multa turpia et inhonesta*), par le concile de Marseille, le 26 mai de l'année précédente <sup>1</sup> ?

C'est aller un peu vite en besogne. Le bénédictin français Pierre-Daniel Labat, dans sa *Collectio nova conciliorum Galliae* I, 879 (Paris, Didot, 1789), avait fort bien distingué l'origine de cette divergence : tout simplement, les deux listes de souscriptions ne se rapportent pas au même document, ni à la même époque <sup>2</sup>.

Dès qu'il eut constitué définitivement son monastère de vierges, Césaire, soucieux de prévenir efficacement toute immixtion fâcheuse de la part de ses successeurs, et aussi d'assurer à la communauté la propriété légitime des biens qu'il lui avait affectés — biens qui appartenaient en partie à l'église d'Arles — ne trouva rien de mieux que de recourir au Saint-Siège, pour obtenir la confirmation officielle de sa fondation, avec sa Règle et ses privilèges. Le pape Hormisdas (514-523) s'empressa d'accorder à l'évêque d'Arles la bulle d'approbation qu'il sollicitait, en témoignant hautement de son admiration pour cette preuve nouvelle de vitalité religieuse. Quant à l'aliénation des biens d'église, tout en la prohibant sévèrement pour l'avenir, il ratifiait ce qui avait été fait en faveur du monastère d'Arles, à la condition cependant que tous les évêques de la province en seraient informés, et y donneraient eux aussi leur consentement.

Cette bulle du pontife romain fut toujours par la suite considérée par Césaire comme la meilleure sauvegarde de son œuvre de prédilection : il s'en prévaut jusqu'à dans son Testament <sup>3</sup>, de même qu'il n'aura garde de l'oublier dans un des paragraphes ajoutés par lui à la Règle : *secundum Sacram sanctissimi papae urbis Romae vos... munire in omnibus studete* <sup>4</sup>. On conçoit donc sans peine qu'il ait pris la précaution d'insérer la bulle pontificale à la suite de la Règle, immédiatement après sa propre signature. Puis, conformément à l'ordre reçu du pape <sup>5</sup>, il ménagea habile-

1. Cf. Maassen, *MG. Concilia aevi merov.*, p. 60.

2. Dom Chapman, *Op. cit.*, p. 78, distingue également les « signatures to Bull », reproduites par Bollandus, des « signatures to Rule », publiées par Martène.

3. « sancti papae urbane... auctoritas » : cf. *Rev. Bénéd.* 16 (1899), p. 104. Br. Krusch, avec une bonne grâce bien méritoire de sa part, a après coup reconnu l'authenticité substantielle de ce document, qu'il avait formellement niée tout d'abord. Voir le tome IV des *Script. rer. merov.*, p. 770 suiv.

4. N° 64 de l'édition de Bollandus : mais le texte de *M*, qu'il a suivi, doit être ici corrigé d'après le ms. *T*, qui omet à bon droit le mot *adiutoria*, ajouté par un scribe qui ne connaissait pas l'usage fait anciennement du mot *Sacra*, pour exprimer un document officiel de l'empereur ou du pape.

5. « Quod per sacerdotes omnes ad caritatis vestrae dioecesis pertinentes sub vestra dispositione perferte. » Le pape Hilaire avait déjà prescrit que ce

ment quelque occasion de faire souscrire le tout, sinon par tous ses suffragants, du moins par les sept évêques qui se trouvaient là pour le moment. C'est à ce premier événement que se rapportent les souscriptions publiées par Bollandus d'après le ms. *M* : elles se lisent au bas de la bulle de privilège *Exulto in domino*, et sont par conséquent antérieures à la mort d'Hormisdas (inhumé le 7 août 523). Il n'est donc pas étonnant d'y voir figurer la signature de Contumeliosus, lequel occupait déjà le siège de Riez avant la mort de saint Avit de Vienne (518), et ne fut déposé qu'en 533.

La seconde liste, au contraire, publiée par Martène d'après *T*, se lit au bas d'un exemplaire de la rédaction définitive de la Règle, à la suite de la Récapitulation, et non pas de la bulle d'Hormisdas, laquelle ne fait pas partie du recueil en question. Lorsque Césaire eut mis la dernière main à son code monastique, il voulut de nouveau faire ratifier celui-ci par sept évêques voisins, choisis par lui. C'est à cette rédaction finale, et aux souscriptions épiscopales y relatives, que se rapporte la date du 22 juin 534, notée là par Césaire lui-même avant sa propre signature. Si Bruno Krusch avait songé à faire cette distinction, il n'aurait pas eu besoin d'imaginer une interpolation de plus, pour expliquer que les signataires de la Règle de 534 n'étaient pas les mêmes que ceux qui avaient souscrit au privilège d'Hormisdas, une quinzaine d'années auparavant, ou même davantage.

\* \* \*

Il me faut encore dire un mot, en terminant, au sujet de deux documents qui font suite à la Règle du monastère d'Arles, l'un dans le ms. *M*, l'autre dans *T*. Le premier, intitulé *Incipiunt orationes supra defunctae corpus, hoc est, quando migrat soror de corpore*, a été reproduit par Bollandus : c'est une suite de six formules<sup>1</sup> à réciter à l'occasion de la mort et de la sépulture d'une moniale. La plupart de ces formules se rencontrent très tôt au moyen âge, par exemple dans les livres gallicans<sup>2</sup>, et plusieurs sont demeurées en usage jusqu'à nos jours, dans certains diocèses ou ordres religieux : on pourra y remarquer quelques expressions faisant partie de la liturgie romaine actuelle, telles que *Deum*

---

consentement des évêques de la province devrait être obtenu avant toute aliénation des biens d'église (Lettre aux évêques des Gaules, du 3 déc. 462 : Jaffé 555).

1. Deux invitations ou préfaces à la prière ; quatre oraisons ou collectes.

2. Notamment dans le Missel dit de Bobbio, dans le *Liber ordinum* mozarabe, etc. : elles répondent parfaitement à ce que nous savons des influences qui prévalaient, en matière de liturgie, dans la région sud-est de la Gaule au VI<sup>e</sup> siècle.



*cui omnia vivunt... in luce sancta, quam olim Abrahae promisisti et semini eius... qui venturus est <iudicare s. p. ignem>.*

L'autre document, fourni par *T*, est encore inédit, autant que je puis savoir. C'est un fragment de *Constitutum* de l'abbesse et des moniales de Saint-Césaire, à l'effet d'empêcher que les prêtres desservants ou des séculiers quelconques choisissent leur lieu de sépulture, soit dans la basilique même de Sainte-Marie, dédiée solennellement, au milieu d'un concours d'évêques, en juin 524, soit dans les chapelles latérales de Saint-Jean et de Saint-Martin <sup>1</sup>, soit enfin dans l'autre partie annexée récemment à la basilique. Des prêtres avaient été, pendant un certain temps, enterrés dans cette annexe, alors qu'elle servait de sacristie : mais, depuis qu'elle a été comprise dans la basilique, avec destination spéciale de servir à la sépulture des sœurs, il a été décidé que les ecclésiastiques en seraient exclus. Ceux-ci pourront toujours trouver place pour eux dans les autres basiliques : il n'est pas juste qu'ils usurpent le sanctuaire où les moniales doivent attendre ensemble la résurrection, de même que durant la vie elles ont été réunies dans un même bercail. Ce décret devra être observé à l'avenir par toutes celles qui se succéderont dans le monastère de Saint-Césaire, et ce, sous la formalité du serment.

Voici la transcription exacte de ce qui reste de ce document tout local, œuvre sans doute de Césaire la jeune, ou de quelque une des abbesses qui lui succédèrent dans le gouvernement du monastère :

vel amico . vel patrono . vel deservienti . ad ipsam basilicam sancta Maria in quolibet officio defuncto locum sepulturae intra capsum <sup>2</sup> ipsius vel intra latera sanctorum ei adiacencia . hoc est sancti Iohannis . et sancti Martini . nullatenus indulgere . neque in eo membro quod ibi nuper videtur subiunctum . in quo licet aliqui praedecessores presbiteri videantur esse sepulti . considerandum tamen sit . quod illo tempore inevitabilis fuit causa necessitatis. quia sacrarium erat ; nunc vero ratione data <sup>3</sup> excluditur . quia membrum ipsum basilica facta est

1. *Vita Caesarii* II, 50 : « Sepultus itaque in basilica sanctae Mariae, quam ipse condidit, ubi sacra virginum corpora de monasterio suo conduntur » ; I, 57 : « disposuit fabricavitque triplicem in una conclusione basilicam, cuius membrum medium in honore sanctae Mariae virginis cultu eminentiore construxit, ex uno latere domni Iohannis, ex alio sancti Martini subiecit. » Suit la description des « arcae monobiles » taillées dans la pierre, pour servir de sépulture aux moniales. C'est à l'occasion de la dédicace de cette basilique cimetériale que fut tenu le concile d'Arles du 6 juin 524.

2. Je ne sais si l'on a réussi à déterminer la signification précise de ce mot, *capsum* : pour autant que j'ai pu voir, il désignerait en général la partie de l'église que nous appelons la nef.

3. Peut-être pour *ratio data* ?



devotis virginibus praeparata sepeliendis . non clericis . quibus per alteras basilicas debitus sepulture negari non potest locus . Nam si deservientium | fol. 26<sup>v</sup> | occupetur sepulturis orationis ambitus . numquid iustum videbitur . ut nos foris eiciamur<sup>1</sup> quandoque sepeliende . quibus voluit deus sicut vitae unum esse ovile . ita et aream unam esse in possessione sepulcri ? Quapropter ad evadendam transgressionis poenam . si contra regulam quidpiam in huiusmodi facto<sup>2</sup> praesumatur . propter<sup>3</sup> scripturam dicentem . NE TRANSGREDIARIS TERMINOS ANTIQVOS . QVOS POSVERVNT PATRES TVI ; ad conservandum<sup>4</sup> ipsius resurrectionis consortium secundum eum . qui dedit et vitae unius contubernium . conspirata Christo inspirante deliberatione subscribamus ; hoc constitutum nostrum perpetua inter nos valeat<sup>5</sup> . qui nobis deo volente successerint . observatione memorandum . non solum cum iure iurandi |

A ces mots finit fruste le *Constitutum*, dont la présence seule démontrerait, au besoin, la provenance bien arlésienne, et du texte de la Règle, et des autres opuscules qui faisaient primitivement partie de ce précieux manuscrit de Saint-Martin d'Autun, dont la bibliothèque de Tours ne conserve plus présentement que des débris.

GERMAIN MORIN

---

1. eiciamur] ei damur *ms.*

2. huius modo facto *ms.*

3. Quapropter *ms.*

4. conservandam *ms.*

valeas *ms.* ; peut-être faut-il lire également *eos*, ou *eas... quae* ?

# LES OUVRAGES D'UN MOINE DE BEC. UN DÉBAT SUR LA PROFESSION MONASTIQUE AU XII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Jean Bigot de Rouen avait acquis, par des voies que nous ignorons, nombre de manuscrits des monastères normands, de Fécamp surtout, — qui, pour la plupart, passèrent dans la bibliothèque du Roi, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec les collections d'Émeric, troisième fils de Jean ; ainsi les possède-t-on encore <sup>1</sup>. Un seul volume de ce groupe provient du Bec-Hellouin : <sup>2</sup> le manuscrit *Lat.* 2342 (ancien *Bigotianus* 58 : 193 feuillets de moyen format), dont l'écriture paraît remonter à la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle <sup>3</sup>. Il contient plusieurs ouvrages d'un moine du Bec, qui vivait sans doute en ce temps-là, peut-être un peu plus tôt, mais que l'on ne voit guère le moyen d'identifier <sup>4</sup>. Cependant,

---

1. Cf. L. DELISLE, *Le Cabinet des manuscrits...*, I, p. 321 sq. ; mais voir surtout, éditée par le même avec des notes, *Bibliotheca Bigotiana manuscripta*, Rouen, 1877. Voici, d'après cette dernière publication, le relevé que j'ai fait des manuscrits identifiés ; les cotes sont celles du fonds « latin », toujours en usage. BEC : 2342 ; CAEN (Saint-Étienne) : 1930 ; CONCHES : 452, 629, 698, 898, 2218, 2821 ; ÉCOUIS : 5629 ; ÉVREUX (Cathédrale) : 5389 ; ÉVREUX (Saint-Taurin) : 4861 ; FÉCAMP : 281, 298, 989, 1714, 1805, 1872, 1928, 1939, 1944, (1959), 2079, 2331, 2401, 2403, 2628, 3182, 3330, 3499, 3990<sup>a</sup>, 3994, 5057, 5356, 5359, 5396 ; ROUEN (Bonne-Nouvelle) : 1208 ; SAINT-WANDRILLE : 2133, 5606 ; VALASSE : 2904 ; VALMONT : 3249.

2. Quelques autres manuscrits du Bec subsistent à la Bibliothèque Nationale, venus de divers côtés : 1105, 1208, 12211, 12230, 12605, 13092 (fol. 114-128), 13217, 13593, 13774, 14146, 16713 (?) ; cf. DELISLE, *Le cabinet des manuscrits...*, II, p. 340. A part quelques unités, à Évreux (nos 58 et 105), Leyde, Rouen et dans le fonds de la Reine au Vatican, tout le reste a disparu. Sur l'état de la bibliothèque en 1791, cf. A. PORÉE, *Histoire de l'abbaye du Bec*, II (1901), p. 554 sq.

3. Il ne figure pas dans le catalogue qui fut compilé vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle par Robert de Torigni et inséré dans le principal exemplaire de sa chronique. Cf. P. L., CL, 771 sq. ; et *Chronique de Robert de Torigni* (éd. L. DELISLE), I (1872), p. XLIX, et II (1873), p. XVIII sq.

4. Cf. *Histoire littéraire de la France*, XII (1763), p. 336, 344 ; PORÉE, *op. laud.*, I, p. 533 sq. — Au Bec même, vers la fin du moyen âge, on ne savait déjà plus le nom de cet auteur. Sur le feuillet de garde antérieur, une main du XV<sup>e</sup> siècle a tracé ces deux notices, destinées à donner le sommaire du manuscrit ; dans la seconde, un espace blanc, que je signale au moyen de crochets, a été laissé à l'endroit où il aurait fallu marquer un nom : ¶ *Beda super eptatium moysi ¶ que secuntur a domno [ ] becci monacho proprio labore fuisse composita notum est quia plura in hoc non scripta libro in prima pagina intitulata.*

les premières pages (*fol.* 1<sup>v</sup>-2), d'une main plus récente, croirais-je, proposent une liste des œuvres de ce religieux. Faute d'y retrouver son nom, on a, grâce à ce catalogue, quelque idée de ses goûts et de son activité. Qui sait si, les références aidant, nous n'arriverons pas à dissiper, au moins pour une part, ce petit mystère ?

Je transcris donc tout d'abord cette pièce préliminaire, peu connue <sup>1</sup>, en indiquant aussi précisément que possible les articles qui nous ont été conservés, soit dans le manuscrit 2342 soit en d'autres recueils.

*Haec sunt quae ille qui hunc librum scripsit proprio labore composuit* <sup>2</sup>.

[1] Super euangelium : INTRAVIT IESVS IN QVOD<D>AM CASTELLVM, 11<sup>os</sup> tractatus <sup>3</sup>.

[2] Super euangelium : MISSVS EST ANGELVS GABRIHEL A DEO, VI tractatus <sup>4</sup>.

1. Les auteurs de l'*Histoire littéraire* en ont donné la traduction (p. 335 sq.). L. DELISLE a compris le texte original dans sa *Bibliotheca Bigotiana*, p. 18-20, et le chan. PORÉE l'a reproduit dans son opusculé : *L'abbaye du Bec et ses écoles*, Évreux (1892), p. 60 sq. Ces deux publications sont rares aujourd'hui, et il restait à donner une annotation convenable, la notice de l'*Histoire littéraire* consacrée au manuscrit du Bec ne pouvant suffire.

2. Comme je l'ai déjà fait remarquer, l'écriture de cette liste n'est pas la même que celle des pages suivantes et paraît postérieure ; on notera d'ailleurs les fautes d'orthographe. D'autre part, le manuscrit lui-même semble bien être l'œuvre de plusieurs mains. Par suite, le tout n'est probablement qu'une copie exécutée soit sous la direction de l'auteur soit d'après un modèle autorisé ; mais cette copie ne doit pas avoir été complètement révisée.

3. Ci-après dans le manuscrit, *fol.* 163-183<sup>v</sup>, sans titre propre : *Inc.* « A multis solet queri cur hoc sanctum euangelium in solennitate assumptionis beate dei genitricis in ecclesiis dei per orbem legatur, cum nil ad eam in ipso proprie pertinere uideatur » ; *des.* (*fol.* 172<sup>v</sup>) : « quae restant de hoc eodem euangelio alio tractatu si dominus uoluerit et locus afuerit dicemus. » EXPLICIT TRACTATVS I<sup>us</sup> — INCIPIT SECVNDVS (*fol.* 173). « Lectionem sancti euangelii quam tractandam suscepimus fauente domino aliqua ex parte percurrimus sinon ut decuit tamen prout potuimus » ; *des.* « ut ipsa intercedente et filio concedente gaudia paradysi scandere uelemus (*sic*) q. c. p. et sp. s. u. et gloriatur nunc et per omnia s. s. a. »

4. Ci-après dans le manuscrit, *fol.* 29-96, sans titre particulier. Je rapporterai le commencement de chaque « traité » ; car ce sont des traités au sens propre, non pas des prédications. L'écrivain allègue sans cesse des autorités et produit des extraits : *Origenes, Iohannes Constantinopolitanus, beatus doctor Ambrosius, beatus doctor Ieronimus, Augustinus (in libro de baptismo paruulorum, in libro III<sup>o</sup> de trinitate etc.), Gregorius* (et aussi GG en marge), et beaucoup d'autres (Cyprien, Hilaire, Léon, Gélase, Cassiodore, etc.) ; parmi les modernes, Pascase (Radbert), Lanfranc (ainsi qualifié *fol.* 70<sup>v</sup> : « Magnus enim uir atque doctissimus Lanfrancus Dorobernensis aecclesiae archipresul quem omnis pene latinitas recte magistrum nominat »), Anselme (très souvent mentionné, notamment à propos de l'incarnation, *fol.* 47 : « Siquis uero eam plenissime scire cupit, legat libros uenerabilis Anselmi archiepiscopi qui intitulantur unus *Cur deus homo*, alter *De portu uirginis* » et ibi plenissime ut puto reperiet »), enfin Guitmond (cité une douzaine de fois *fol.* 60-65). Dans les n<sup>os</sup> 3 et 4, plusieurs miracles eucharisti-

<sup>1</sup> E quibus primus est de angelis, deinde qua causa qua necessitate qua[e] ratione deus sit dignatus fieri homo.

<sup>2</sup> In secundo qualiter hoc mirificum opus quanuis sit ineffabile actum sit secundum quod Lucas euangelista narrat.

<sup>3</sup> Tertius continet quantum ualuerit mors istius hominis humano

ques sont racontés (fol. 70<sup>v</sup>, 79). Ici encore, on constate de nombreuses fautes de copies ; ce qui paraît exclure la qualité d'autographe.

(1.) « Exordium nostrae redemptionis qua a diabolica captione et aeterna morte humana natura est liberata praesens sancti euangelii lectio manifestat narrans rem mirabilem et oculis inauditam scilicet [uel per] aduentum dei ad homines facta [uel res] per hominem deum et operata in uirginem matrem... » (traité complet de l'incarnation et de la rédemption).

(2.) (fol. 47) « In superiori tractatu breuiter et subcinte demonstratum est sententiis patrum [qua causa] qua ratione quanta necessitate deus sit dignatus fieri homo, nunc dignum est ut exinde opitulante domino inspiciendo et discutiendo prosequamur qualiter hoc ipsum mirificum et ineffabile opus sit factum secundum euangelicam narrationem... » (commentaire de l'évangile phrase par phrase).

(3.) (fol. 55<sup>v</sup>) « In primo tractatu huius operis breuiter demonstratum est qua necessitate et qua ratione deus factus sit homo. In secundo uero quo ordine acta sit ipsa conceptio secundum euangelicam narrationem. Nunc quia illum hominem qui est deus et homo iam tenemus incarnatum, dignum puto ut et natum breuiter accipiamus ut per eius natiuitatem atque uitam peruenire possimus ad eius passionem et ostendere quantum ualuerit mors eius humano generi... » Tout le début n'est qu'une suite de citations d'Anselme : fol. 50-59<sup>v</sup> ; puis c'est le tour de Guitmond (voir ci-dessus), la question de l'Eucharistie étant introduite fol. 60 ; l'auteur répond successivement, sous le couvert de Guitmond, à dix objections que formulent les adversaires de l'Eucharistie. La fin est entièrement composée d'extraits desquels les références sont explicites (fol. 66<sup>v</sup>-71) : Augustin (*De trinitate*, in *sermone ad neophitos*, in *expositione super Iohannem in quodam sermone de sacramentis*, in ps. XCVIII, LXI<sup>o</sup>, XLI<sup>o</sup>), Ambroise (*De trinitate*, *De sacramentis*), Cyprien, Hilaire (*De trinitate*), Jérôme (*Super Mattheum*, in ep. I<sup>a</sup> ad Chor., in ep. ad Ephes.), Léon (in *sermone de uniuerso in epist. Anatholio ep.*, in *sermone de passione domini*), Grégoire (in *omelias pasche*), Cyrille, Chrysostome, « b. Eusebius Emisenate urbis episc. », Cassiodore (in ps. LXXVII), enfin Pascase et Lanfranc (in *libro quem edidit contra Berengarium hereticum*).

(4.) (fol. 71) « Superiori tractatu domino opitulante prout potuimus demonstrauimus quomodo uita huius hominis soluatur deo pro peccato... » (sur la messe et la communion quotidiennes, et sur les vertus qui conviennent au prêtre).

(5.) (fol. 81) « Cum nos ad portum huius operis estimasemus peruenisse subito inspeximus adhuc nos longe esse a litore... » (sur le respect dû au prêtre, puis sur le baptême d'après saint Augustin).

(6.) (fol. 88) « Cum quisque audit dominum dixisse discipulis suis : Quae ligaueritis super terram... » (sur l'autorité ecclésiastique et le pouvoir des clefs ; l'ouvrage se termine par l'éloge de la Vierge Marie ; l'auteur reproduit tout au long la grande prière de saint Anselme à Notre-Dame, mais sans nommer celui-ci). Des. « Nunc in fine huius paginule rogo omnes qui hec lecturi sunt supplicii corde menteque denota ut apud ipsam pro cuius amore hunc tantillum laborem suscepimus dignentur si non ore uel in cordibus suis obtando exorare ut eius interuentu merear et in uita a peccatis custodiri et in districto examine sentire eius primum leuamen. Quod mihi et omnibus qui eius gloriosum nomen deuote inuocant concedat ille qui de ea nasci est dignatus pro mundi salute cui est regnum et imperium per infinita s. s. a. » (qu'on veuille bien se rappeler que le monastère du Bec se trouvait sous le patronage de la Sainte-Vierge).

generi pluraque alia, idest de fide christiana et de sacramento corporis et sanguinis domini quod multis auctoritatibus affirmat.

<sup>3</sup> Quartus quantum ualeat hoc misterium et quam sit mirabile, et quomodo sit ad eum accedendum, et multa alia utilia.

<sup>5</sup> Quintus quanto honore sunt habendi qui hoc tractant, et de baptismo, et de aliis sacramentis aecclesiae.

<sup>6</sup> Sextus de ligatione et solutione pastorum, et cum quali cautela et prouisione nec non cum quanto timore hec et cetera debeant officari.

[3] Super euangelium : EXIIT EDICTVM A CESARE AVGVSTO, VII tractatus <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> E quibus primus continet ab exordio mundi usque ad formationem hominis ;

<sup>2</sup> secundus ab hominis formatione usque ad eius eiectionem de paradiso ;

<sup>3</sup> tertius continet duas aetates ab Adam usque ad Noae, et a Noe usque ad Abraham ;

<sup>4</sup> quartus ab Abraham usque ad Moysen ;

<sup>5</sup> quintus a Moyse usque ad David ;

<sup>6</sup> sextus a David usque ad Christum ;

<sup>7</sup> VII<sup>mus</sup> aeuangelium quod narrat istoriam natiuitatis Christi.

[4] Super euangelium : HOMO QUIDAM PEREGRE PROFICI<S>CENS, unum tractat(um), causa beatissimi Nicholai <sup>2</sup>.

[5] Quoddam scriptum de miraculis et uirtutibus eiusdem gloriosissimi confessoris Nichol(ai) <sup>3</sup>.

1. Ci-après dans le manuscrit, fol. 96<sup>v</sup>-146, sans titre :

(1.) « Beatissimus Lucas euangelista egregius ac ueracissimus dominice incarnationis perorator, cum dominicam annuntiationem ab angelo Gabriele prenuntiata luculentissimo sermone perorasset, sicut iam in expositione eiusdem euangelii pro modulo nostro demonstrauius, quedam de precursore eiusdem saluatoris Iohanne, ut res et ordo exposcebat, interposuit... »

(2.) (fol. 105<sup>v</sup>) « Formauit igitur deus hominem de limo terrae... Hunc locum dicunt quidam recapitulationem esse superioris narrationis diei VI<sup>a</sup>... »

(3.) (fol. 113<sup>v</sup>) « INCIPIT TERCIVS. Postquam humanum genus quod in primo homine erat dampnatum ob inobedientia et superbia... »

(4.) (fol. 121<sup>r</sup>) « Tertia etas ut omnes scriptores definiunt ab Abraham initium sumpsit... »

(5.) (fol. 125) « Sciendum inprimis quod ii qui a[d] Moyse IIII<sup>ta</sup> aetatem computant diuerse inter se de ipso initio sentiunt... »

(6.) (fol. 129) « A tempore quo homo per peccatum suum deiectus est in hanc erummosam uitam ad tempora Abrahe... »

(7.) (fol. 138) « Igitur anno Cesaris Augusti XLII<sup>o</sup> Herode filio Antipatri Ascalonite apud Iudeam regnante... » Des. « Dona igitur domine et michi et omnibus qui in te credunt quod pro tanto beneficio tibi offeramus custodi quod exigas ut uelis coronare quod prestas. Amen. »

2. D'après le texte commenté, il est assez probable qu'il s'agit ici d'une homélie pour la fête du saint ; la parabole des talents selon S. Mathieu était depuis longtemps l'évangile que l'on lisait le plus communément en l'honneur des confesseurs pontifes. Il faudrait voir si les « *Lectiones in festiuitate translacionis... Nicholai* », insérées dans le manuscrit d'Évreux n° 96, ne conviendraient pas. Elles s'y présentent au fol. 45, et commencent ainsi : Quoniam sancta mater aecclesia habet in consuetudinem... Le manuscrit est du XII<sup>e</sup> siècle et provient de l'abbaye de Lyre ; on va le retrouver pour l'article suivant.

3. Ce recueil des « miracles » de saint Nicolas subsiste en plusieurs exemplaires.



[6] Vnum tractatum de professionibus monachorum<sup>1</sup>

[7] Item aliud de professionibus abbatum<sup>2</sup>.

[8] Item aliud de iniunctionibus abbatum<sup>3</sup>.

[9] Item aliud de aecclesiis et decimis monachorum.

[10] Vnum scriptum prolixum contra uerba cuiusdam, in quo contra dogma illius posuit centum L. auctoritates de diuersis doctoribus collectas.

[11] Item aliud scriptum de sacramentis et misteriis ueteris et noui testamenti quod diuisit in quinque tractatus.

[12] Item aliud scriptum multum prolixum de diuersis sententis et auctoritatibus quod diuisit in VII<sup>tem</sup> partes.

<sup>1</sup> Quarum pars prima continet LX capitula,

<sup>2</sup> secunda, centum et nouem,

<sup>3</sup> tertia, centum XXX<sup>ta</sup>,

<sup>4</sup> quarta, LXXX,

<sup>4</sup> quinta, centum XXIII<sup>or</sup>,

<sup>6</sup> sexta, LXXXVI,

<sup>7</sup> septima, CCC capitula,

L'identité est en effet garantie par un titre qu'attestent ensemble le manuscrit d'Évreux que je viens de citer et un manuscrit d'Alençon, également du XII<sup>e</sup> siècle, qui provient de Saint-Évroul : « *Miracula de sancto Nicholao, episcopo et confessore, edita a quodam monacho ecclesie Becci.* » Dans le manuscrit d'Évreux, le texte est complet (fol. 24-44), et il précède les « leçons » mentionnées tout à l'heure. Dans le recueil d'Alençon (fol. 1<sup>v</sup>-2, et 48<sup>v</sup>-50), l'on n'a que six miracles, c'est-à-dire une très faible partie ; ces extraits ont été résumés ou traduits par A. JOLY (dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, IX (1881), p. 204-215), qui a donné aussi le texte latin du plus intéressant (p. 216-220), à savoir dans l'ouvrage complet c. XIX. Le R. P. PONCELET a retrouvé en effet tout le recueil dans le manuscrit latin 5368 de la Bibliothèque Nationale (ancien Colbert 1172, XIV<sup>e</sup> siècle, fol. 41<sup>v</sup>-60) et l'a publié dans le *Catalogus codicum hagiographicorum Latinorum... in Bibl. Nat. Parisiensi*, II (1890), p. 405-431. — *Inc.* « Sicut reus coram deo deputatur quisque euangelico testimonio, qui talentum patrifamilias acceptum non studet erogare sed abscondere... » Ce début marque la relation avec le commentaire de la parabole des talents.

1. Ci-après dans le manuscrit, fol. 146<sup>v</sup>-159 ; voir la seconde partie de ce travail. Martène, ainsi que je le rappellerai, a publié le texte complètement ; ce dont personne jusqu'à présent n'a pris garde

2. Ci-après dans le manuscrit, fol. 159-162<sup>v</sup>, sous ce titre : « *Item de professionibus abbatum* » ; malheureusement la fin manque, un feuillet ayant été enlevé entre fol. 162<sup>v</sup> et fol. 163. — *Inc.* « Omnia que in catholica fiunt aecclesia, quamuis ad eundem finem tendant, tamen sicuti diuerso fiunt modo, sic et unum nequam habet effectum... » La notice de l'*Histoire littéraire*, où se trouve traduit le passage relatif à Marmoutier (*op. laud.*, p. 341 sq.), passe à côté du sujet. La thèse générale est que le moine élu abbé reste moine et se trouve tenu d'observer, selon sa profession qui tient bon, les préceptes de la règle ; d'autre part il doit être fidèle au « scrutin » du rituel de la bénédiction ; cette question du scrutin solennel reparait dans le traité sur la profession des moines. Suit (fol. 161<sup>v</sup>-162) un long exemple tiré de l'histoire de Marmoutier, celui-là même qui est rappelé dans l'*Histoire littéraire*. Le texte actuel prend fin, après diverses citations, avec les lignes suivantes : « Scimus autem quod auctoritas iubet quod penitens quandiu est in penitentia nullum iuramentum faciat nec ab aliquo recipiatur. Quid si fecerit || ».

3. Cet ouvrage et les quatre suivants n'ont pas été retrouvés jusqu'à présent

<sup>8</sup> super hec ducenta et LX quae non sunt capitulata.

[13] De libris Moraliū quedam breuissima capitula numero LXXXVI<sup>1</sup>.

[14] Item aliud scriptum de libertate Beccensis aeccliesiae<sup>2</sup>.

[15] Item aliud scriptum de translationibus et miraculis beatissimae Honorinae uirginis et martiris<sup>3</sup>.

Cette série représente sans doute un labeur considérable, l'œuvre semble-t-il, de toute une vie. A quoi s'ajoute, d'ailleurs, une glose sur le Pentateuque, en six parties<sup>4</sup>, qui tient la première place

1. Cette courte chaîne de textes tirés des *Morales* de saint Grégoire subsiste dans notre manuscrit, dont elle remplit trois pages (fol. 184-185). En fait, les chiffres des *capitula* n'ont pas été marqués, mais le compte y est exactement. *Inc.* « Quid significet quod Rebecca ueniens ad Isaac dorso cameli deducitur in primo libro Moraliū reperitur... » ; *des.* « Quid sit quod dominus dixit. Omnis qui reliquerit domum et cetera. c. a. et u. e. p. in l. m(oraliū)... » On voit que ce n'est rien d'autre qu'une sorte de table ou d'aide-mémoire.

2. Ouvrage conservé de même ci-après (fol. 185<sup>v</sup>-190<sup>v</sup>), sous le même titre qu'indique le catalogue : *Inc.* « Opere precium puto mandare litteris his qui sunt et qui futuri sunt post nos quo ordine et qua libertate Beccensis ecclesia constet ab initio... » ; *des.* « uidet deum perhenniter letatur insatiabiliter perfruitur ipsa perpetua beatitudine inmarcescibiliter. Amen. » L'auteur démontre, avec pièces à l'appui, que le monastère du Bec, depuis ses débuts, a joui de l'exemption et, notamment, que ses abbés n'avaient point à promettre obéissance envers l'Église de Rouen ; il poursuit son récit jusqu'au terme du gouvernement de Boson, quatrième abbé (1124-1136). Mabillon a jugé que cet opuscule était digne d'être publié, et l'a joint à ses *Annales ordinis sancti Benedicti*, t. V (1713), p. 635-640<sup>1</sup> (*Appendix*, n° XII).

3. Ce dernier écrit, relatif à la translation et aux miracles de sainte Honorine en l'église Conflans près Paris, qui devint un prieuré du Bec au temps de saint Anselme (1081), n'avait pas échappé à l'attention des anciens Bollandistes, qui en donnèrent une partie dans leurs *Acta Sanctorum* en 1657 (Febr. III, 678 sq. [683]). Mabillon, à son tour, fit paraître d'autres extraits (*Acta Sanctorum O. S. B.*, IV, 2, 526. Ces divers morceaux ont été complétés de nos jours par les nouveaux Bollandistes, grâce à un nouveau texte que fournit l'un des manuscrits du Bec conservés à Paris : *Lat.* 13774, XII<sup>e</sup> siècle, fol. 10<sup>v</sup>-17<sup>v</sup>. *Inc.* « Inspirante rerum omnium gubernatore deo cuius ubicumque uult spirat spiritus... » (cf. *Analecta Bollandiana*, IX, 1890, p. 135 sq. ; noter que le récit original prend fin avec le § 25 : *ib.*, p. 145.)

4. Fol. 5<sup>v</sup>-58<sup>v</sup>. On lit d'abord (fol. 2<sup>v</sup>) vingt-huit *capitula*, qui correspondent à la première partie. Le titre de l'ouvrage n'est donné qu'ensuite (fol. 3), au début de cette première partie, et doit être factice à moitié : « *Lectiones uenerabilis Bedae presbiteri super Pentateucon Moysi* ». Survient un sous-titre : « *Lectio prima in librum Bresith idest Genesis*. » — *Inc.* Plantauerat autem dominus d. paradysum uoluptatis a principio. Paradisus aeccliesia est. Sic enim de illa legitur in Canticis cantiquorum. Ortus conclusus es soror mea sponsa... » On chercherait vainement ce résumé dans les commentaires de Bède ; mais il paraît que ceux-ci ont été consultés (voir pour le début *P. L.*, XCI, 43 C). Si la rubrique initiale du catalogue (fol. 1<sup>v</sup>) signifie quelque chose, cette glose revient à l'anonyme aussi bien que les autres ouvrages dont est « composé » le « livre » ; du reste, les articles 12 et 13 sont tout à fait de même nature, et l'article 3 offre quelque ressemblance. — La seconde partie (fol. 13<sup>v</sup>), sans titre de même que les suivantes, est précédée de quarante-six *capitula* (« De animabus... De indumentis pontificalibus »). *Inc.*

dans le même manuscrit<sup>1</sup>. L'ensemble, dont les deux tiers, matériellement, sont encore entre nos mains<sup>2</sup>, est assez important. Mais c'est vraiment trop dire que de qualifier le moine du Bec « l'un des plus habiles théologiens et l'un des plus judicieux écrivains de son siècle<sup>3</sup> ». Auteur de troisième rang, estimerions-nous plus équitablement, en lui reconnaissant le mérite de l'assiduité au travail, avec celui d'une certaine largeur de vues, qui s'explique simplement par la longue tradition monastique dont il bénéficiait. Par ce côté, l'anonyme appartient tout au passé, et reste ainsi, de fait, dans l'ordre de sa vocation. On serait assez embarrassé, d'ailleurs, pour donner un nom particulier à sa production littéraire, multiforme, qui rentre, pour parler exactement, dans le savoir encyclopédique. Exégèse, histoire biblique, théologie, hagiographie, droit monastique, affaires de clocher

« Quod septuaginta animae ingressae sunt Egyptum cum Iacob significat LXX discipulos missos ad praedicandum uerbum dei... » — La troisième (fol. 19) énumère quinze *capitula* : *Inc.* « Diuersitates hostiarum que in ueteri testamento immolabantur... » ; la quatrième (fol. 23), quatorze *capitula* : *Inc.* « Prima mansio est Ramesse ciuitas... » ; la cinquième (fol. 25), vingt : *Inc.* « In undecim diebus scripsit Moyses librum Deuteronomii... » La dernière n'a point de *capitula*. — *Inc.* (fol. 21<sup>v</sup>) : « Post mortem Moysi precepit dominus Iosue ut duceret filios Israel trans Iordanem et cetera. Defunctus est Moyses, defuncta est lex... » ; *des.* « quia ex se maiora non uincit. »

1. Pour qu'on ait une vue nette du volume, je résume l'analyse dont les détails sont donnés dans les notes qui précèdent : 1<sup>o</sup> le catalogue (postérieur selon moi) ; 2<sup>o</sup> la glose sur le Pentateuque (point rappelée dans le catalogue) ; 3<sup>o</sup> le traité sextuple à propos de LUC I, 26 (n<sup>o</sup> 2 du catalogue) ; 4<sup>o</sup> le traité septuple à propos de LUC II, 1 (n<sup>o</sup> 3) ; 5<sup>o</sup> le traité sur la profession monastique (n<sup>o</sup> 6) ; 6<sup>o</sup> le traité sur la profession des abbés (mutilé à la fin) (n<sup>o</sup> 7) ; 7<sup>o</sup> le double traité sur l'évangile pour la fête de l'Assomption (LUC X, 38) (n<sup>o</sup> 1) ; 8<sup>o</sup> les extraits des *Morales* (n<sup>o</sup> 13) ; 9<sup>o</sup> le pamphlet sur l'exemption du Bec (n<sup>o</sup> 14). Sur la page avec laquelle se termine cet opuscule (fol. 190<sup>v</sup>), ont été ajoutés, encore au XII<sup>e</sup> siècle : 1<sup>o</sup> l'épithaphe métrique de l'abbé Boson : « Lucta finita cum carne uir Israelita Abbas Boson... Sint ingressus ei paradisiacae requiei » ; c'est en effet avec l'histoire de Boson, comme je l'ai indiqué, que prend fin celle des privilèges du Bec ; — 2<sup>o</sup> un récit relatif à la mémoire de la Vierge le samedi : « Fuerunt quidam insipientes qui apud se non recte cogitantes dicunt quiescere faciamus dies festos Marie sabbato... sit pax et longa salus ipso prestante q. u. per infinita s. s. a. » Les dernières pages (fol. 191-193) sont remplies par une pièce qui n'est pas rare dans les manuscrits (voir par exemple, au British Museum, *Add.* 14252, f. 97, XIII in., recueil anglo-normand) : *Incipit epistola Iohannis imperatoris Indiae ad Manuelem Constantinopolitanum imperatorem de diuitiis et mirabilibus regni sui translata primo in grecum post in Latinum* : « Presbiter Iohannes potentia et uirtute dei et domini n. I. X. rex regum et dominus dominantium Manueli Romeon gubernatori salute gaudere et gratia ditandi ad ulteriora transire. — Nunciabatur apud maiestatem nostram quod diligebas excellentiam nostram, ac si omni genere ciborum essemus repleti. Val (ete). » *Explicit epistola Iohannis* etc. Le destinataire vrai ou supposé est sûrement Manuel Comnène (1143-1180).

2. Font défaut les articles 4 et 8-12 du catalogue. Je rappelle que le manuscrit 2342 nous restitue 1-3, 6-7, 13-14, et que l'on tient par ailleurs 5 et 15

3 *Histoire littéraire*. XII, p. 344.

même, et par là-dessus des centons : rien n'est de trop pour notre homme ; aucune tâche ne l'effraye ni le rebute, tant qu'il s'agit d'écrire ou de transcrire. Après tout, — on peut l'accorder, — sa culture et ses ambitions font honneur à l'école du Bec, voire au XII<sup>e</sup> siècle. Mais, ses récits concernant saint Nicolas et sainte Honorine, qui importent à l'histoire des mœurs, ayant été publiés, ainsi que les opuscules sur la profession monastique et pour la défense des privilèges du Bec, non seulement on est dispensé désormais de s'arrêter aux autres ouvrages, — sauf à revenir, pour un peu, au traité de la profession, pratiquement oublié, qui offre un réel intérêt, — mais encore on ne saurait regretter beaucoup la disparition de ceux dont nous ne lisons plus que les titres. Au contraire, les dix-sept lettres d'un autre anonyme du Bec qui vivait vers le même temps, signalées jadis par Hauréau<sup>1</sup>, sont, à mes yeux, une des perles de la littérature médiévale et mériteraient dix fois d'être imprimées<sup>2</sup>.

Après cet examen rapide, il est loisible de se demander de nouveau si la personnalité du moine polygraphe est plus saisissable. Je confesse, pour mon compte, n'avoir pas réussi à fixer ses traits d'une manière sûre. Devint-il abbé de quelque monastère normand ou anglais, comme tant d'autres religieux formés au Bec ?<sup>3</sup> C'est possible ; car ses talents, son érudition, son zèle pour la chose monastique avaient dû le mettre assez en évidence. Mais, cette capacité à part, nous n'avons découvert aucun indice qui justifie l'affirmation, même réservée. Qu'il ait discoursu sur les devoirs et les vertus des abbés<sup>4</sup> ne signifie pas qu'il ait occupé la même charge. Restent pourtant quelques points à noter. Suivant la limite qu'il assigne à son ouvrage sur « la liberté » du Bec<sup>5</sup>, il semblerait qu'il ait vécu sous les premiers successeurs de l'abbé Boson († 1136), c'est-à-dire Thibaut, qui fut bientôt promu au siège de Cantorbéry (1138), et Létard († 1149). A la lecture de ses historiottes sur Conflans-Sainte-Honorine<sup>6</sup>, on incline à croire aussi qu'il fit partie, un temps au moins, de cette petite commu-

1. *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque Nationale*. II (1890), p. 226-241 ; en outre, cf. PORÉE, *L'abbaye du Bec et ses écoles*, p. 63-69 ; *Histoire de l'abbaye du Bec*, I, p. 534-539.

2. Je dois avouer ici que j'ai préparé cette édition, et n'attends plus pour la faire paraître que l'heure de la Providence.

3. Cf. PORÉE, *Histoire de l'abbaye du Bec*, I, p. 520.

4. N<sup>o</sup> 7 du catalogue.

5. N<sup>o</sup> 14 du catalogue (voir l'édition, rappelée, de MABILLON).

6. N<sup>o</sup> 15 du catalogue.



nauté<sup>1</sup>. Enfin, de l'attachement singulier qu'il témoigne à saint Nicolas<sup>2</sup>, il n'est pas exagéré d'induire qu'il avait lui-même ce saint pour patron. Je ne tiens pas à pousser trop loin cette dernière remarque ; mais nous sommes, dans l'occurrence, tellement démunis de données positives que c'est prudence d'enregistrer les moindres échos. Or je constate qu'il y avait bien au monastère du Bec parmi les profès du sixième abbé, à savoir Létard, un moine du nom de Nicolas (*Nicholaus*)<sup>3</sup>, cependant que les Nicolas n'abondent guère dans le rôle des moines<sup>4</sup>, un des rares documents de cette nature qui nous sont parvenus complets<sup>5</sup>.

\*  
\* \* \*

1. Voir en particulier § 21 : « Mansit nobiscum die illo... » (cf. *Analecta Bollandiana*, IX, p. 144, l. 5). — Sur le prieuré de Conflans, cf. PORÉE, *op. laud.*, p. 387-393.

2. Il ne s'agit pas seulement des articles 4 et 5 du catalogue. Dans le n° 2, saint Nicolas est invoqué deux fois, son nom ressortant dans la page en rouge et bleu : « b<e>atissimus deoque amabilis confessor NICHOLAUS » (fol. 53) ; « beatissimus deoque dilectus NICHOLAUS » (fol. 84<sup>v</sup>) ; puis de nouveau, de la même façon, dans le n° 3 (fol. 144<sup>v</sup>) et le n° 6 (fol. 172). Il y a là une intention cachée, on peut même dire une sorte d'obsession, de laquelle on doit tâcher de rendre compte.

3. Sur le rôle, ce nom, si j'ai bien compté, est marqué 980<sup>me</sup> (cf. PORÉE, *op. laud.*, p. 635 [n° 12 de la 3<sup>me</sup> colonne]). Sous le gouvernement de Létard (1138-1149), 114 moines firent profession, suivant les indications du rôle ; c'est un chiffre qui dénote un recrutement fort en baisse, par rapport au nombre des profès énumérés précédemment. Ce Nicolas est le 87<sup>me</sup> du groupe ; la moyenne étant de dix professions par an, il a pu être agrégé à la communauté en 1146. — Le texte du rôle est conservé dans le *Reginensis* 499 du Vatican, copié vers la fin du XV<sup>e</sup>, c'est-à-dire représentant une mise au net tardive, mais entièrement digne de foi. PORÉE l'a publié (*ib.*, I, p. 629-642, et cf. p. 177, n. 3) ; mais il a dû se servir surtout, me semble-t-il, de la copie d'André DUCHESNE (Paris B. N., lat. 5427) ; en tout cas certains noms qu'il n'a pas transcrits sont-ils encore lisibles, quoique l'ouvrage ait souffert.

4. Avant ce « Nicolas », je n'en remarque que deux autres, tous deux profès du troisième abbé, Guillaume de Beaumont († 1124) ; ils occupent les places 387 et 586 (PORÉE, p. 631<sup>s</sup> et 633<sup>1</sup>) ; ceci nous ramène beaucoup trop haut. Plus tard, on en rencontre encore quatre (n°s 1141, 1181, 1309, 1404) ; mais le recrutement n'a fait que se ralentir, et après Létard, la durée de l'abbatiate n'est plus rappelée ; les données chronologiques ne reparaissent qu'à partir de 1361 ; le septième Nicolas vivait sans aucun doute au XIV<sup>e</sup> siècle. — Au contraire, sous les premiers abbés et jusqu'au temps de Létard, les Robert, les Jean, les Guillaume pullulent, si l'on peut s'exprimer ainsi, et l'on se demande comment ils pouvaient être distingués.

5. *A priori*, on pourrait expliquer d'une autre manière la dévotion de l'anonyme à saint Nicolas. Celui-ci serait le patron du monastère. Mais on se trouve ici, de fait, dans une impasse. Je ne vois aucun monastère de Normandie, à cette époque, sous le vocable de saint Nicolas. Tout ce qu'on peut relever dans l'histoire du Bec consiste en deux donations, insignifiantes pour le moment : l'une, en 1140, de l'église Saint-Nicolas au prieuré voisin Saint-Nigaise de Meulan, à titre de desserte pour un prêtre (cf. PORÉE, I, p. 401) ; l'autre, en 1190, d'un droit de moule à Saint-Nicolas du Bosc (*ib.*, p. 350).

Le « *Tractatus de professionibus monachorum* »<sup>1</sup> ne pouvait guère échapper aux recherches de Martène, spécialisé dans l'étude de la liturgie et des usages monastiques. Il a dû consulter le manuscrit sur place<sup>2</sup>, durant les premières années qu'il passa à Rouen, d'abord à Bonne-Nouvelle, puis à Saint-Ouen<sup>3</sup>. Il inséra le texte dans le second livre de son *De antiquis ecclesiae ritibus*, après les « *ordines* » destinés à illustrer le chapitre intitulé « *De benedictione monachorum* »<sup>4</sup>. Les documents mis à part, c'est un chapitre, à dire le vrai, plus que décevant, et celui du *De antiquis monachorum ritibus* auquel il renvoie<sup>5</sup> ne vaut, hélas, pas mieux. Sous prétexte qu'il avait commenté la Règle de saint Benoît, et dit l'essentiel à propos des dispositions du législateur<sup>6</sup>, il se borne à produire les pièces d'un dossier formé au petit bonheur, sans le moindre effort pour faire entrevoir le développement des rites et constater leur diversité. Cette négligence explique peut-être, pour une part, que les érudits aient perdu de vue le traité, depuis lors. Ni les auteurs de l'*Histoire littéraire* ni Léopold Delisle ni le chanoine Porée, qui se sont occupés du manuscrit

1. N° 6 du catalogue. Le titre est répété de même, fol. 146<sup>v</sup>. Martène, qui n'a jamais été très exact dans ses copies, étant sans doute trop pressé, dit, à chaque fois (*Syllabus* du tome I, *Index* du tome II, notice du chapitre, titre du texte) : *De professione m.*

2. La référence est constante : « Ex ms. codice Bigotiano ante annos 500. annorum » ; rien de plus, notons-le bien.

3. Après le malentendu au sujet de la *Vie* de Claude Martin, il fut envoyé, en pénitence, de Marmoutier à Évron, dans le Bas-Maine (1697) ; peu après, à Bonne-Nouvelle auprès de Sainte-Marthe, prieur (1698), ensuite à Saint-Ouen (1699), y suivant Sainte-Marthe (1699) ; il ne revint à Marmoutier qu'en 1708. A la rigueur, il aurait pu se procurer le *Bigotianus* avant d'être prieur à Marmoutier (1690), c'est-à-dire pendant le séjour qu'il fit à Saint-Germain des Prés (depuis 1681), Émeric Bigot († 1689) étant lié avec D'Achery et Mabillon, fréquentant même à Saint-Germain (cf. DELISLE, *Bibliotheca Bigotiana*, p. ix, xvii) ; mais, comme il n'a produit l'opuscule qu'en 1702, l'autre explication est préférable. Pour les dates de Martène, cf. D. B. HEURTEBIZE, *La Vie des Justes*, I (1924), *Introd.*, p. vi.

4. Livre II, chap. 2 ; dans l'édition originale, parue à Rouen, t. II (1702), p. 65-92 ; dans les suivantes : Anvers, t. II (1736), col. 469-496 ; Bassano, t. II, p. 168<sup>2</sup>-177 (ci-dessous, je me reporterai à la dernière, qui est la plus répandue). Il n'y a donc aucune différence entre la première édition et la seconde, que l'auteur († 1739) avait lui-même préparée ; c'est à tort que le *Syllabus* général d'Anvers et de Bassano note le traité d'un astérisque, comme s'il était étranger à l'édition originale.

5. Livre V, chap. 4 ; dans l'édition de Bassano, à la suite de l'autre ouvrage, t. IV, p. 223 sq. La publication originale et distincte avait été faite à Lyon en 1690. Le commentaire de la Règle est de la même année (Paris), mais un peu antérieur, quant à la composition ; il fut réédité en 1695. On comprend ainsi comment l'auteur a procédé ; c'est le système des vagues d'assaut, la première étant censée la plus forte.

6. Chap. LVII et LIX ; cf. *P. L.*, LXVI, 839 sq.

lui-même, n'ont remarqué que l'opuscule était, matériellement, dans le domaine public ; mais je ne vois pas davantage que les auteurs modernes, historiens, moralistes ou juristes, qui ont eu l'occasion d'écrire ou de dissenter sur le sens et les particularités de la profession monastique aient tiré proprement parti de cette curieuse composition. Martène cependant, qui l'avait lue certainement, puisqu'il y a joint plusieurs titres factices <sup>1</sup>, en faisait cas ; il en a même pris prétexte pour se dérober à sa propre tâche, témoin ces lignes cavalières qui annoncent la publication : <sup>2</sup>

Quibus [i. e. libris ritualibus de monachorum benedictione], observationum praevariarum seu commentarii loco, subjiciam non contemnendum tractatum de Professione monachorum, qui saeculo XII. scriptus fuisse videtur.

On notera que la date juste est indiquée. Au contraire, la provenance, qui était certaine, est omise, et cet oubli a dû faire tort aussi à l'ouvrage ; s'ils avaient su que l'auteur responsable était un moine du Bec, les lecteurs du recueil de Martène eussent été moins pressés de tourner les pages. Mais enfin l'on doit accorder que la vraie cause de cette mésaventure réside dans la manière même dont le sujet est traité, la question principale et qui compte, qui comptait sûrement pour le rédacteur, disparaissant dans un fatras désordonné de considérations générales et de citations, et les faits allégués, ceux du moins qui gardent une valeur historique, de quelque façon que l'anonyme les interprète, étant également noyés dans un discours languissant et diffus sur les devoirs de l'état monastique. Il n'est que d'interroger les auteurs de l'*Histoire littéraire*. Ici encore, leur notice manque de faire entrevoir la portée véritable de l'écrit ; ils n'ont pas trouvé mieux que de le définir une « espèce de commentaire sur la formule de profession marquée dans la règle de S. Benoît et sur les obligations qu'elle renferme. » <sup>3</sup> Martène et la plupart des Mauristes n'avaient pas pour habitude de publier les textes sous forme d'extraits ; en quoi ils devançaient la méthode moderne, socieuse du contexte. C'est à savoir pourtant si, dans un cas tel que celui-ci, il n'eût pas mieux valu retenir seulement ce qui méritait la lecture.

Pour toutes ces raisons, il m'a semblé qu'il valait la peine de

1. Ces titres de section, plus ou moins exacts, sont placés « en manchette » dans l'édition originale, mais coupent le texte dans celle de Bassano.

2. *De ant. eccl. ritibus*, t. II, 161<sup>2</sup> (de même dans l'édition de Rouen, p. 49).

3. Tome XII, p. 340. On lit ensuite la traduction du passage sur l'examen des novices : « Lorsque le moine demandera d'être béni, celui qui préside... le novice... passera les trois jours suivants dans le silence » (voir ci-après fol. 153<sup>v</sup>)

rééditer les parties saillantes du traité. Au lieu de vingt-six grandes colonnes, l'on n'aura sous les yeux qu'un petit nombre de pages, mais bien dignes d'attention, si je ne me trompe. Je n'ai pas hésité non plus à recourir au manuscrit lui-même<sup>1</sup>, dont je noterai les pages, afin qu'on puisse mesurer l'étendue du contexte ; en note, j'indiquerai le thème des parties intermédiaires, qu'on pourra relire, au besoin, dans l'édition de Martène.

L'auteur, qui est moine dans l'âme et ne va pas tarder à laisser voir des intentions polémiques, peu intelligibles pour nous, entre en matière par un long exposé rétrospectif d'une simplicité désarmante<sup>2</sup> ; son manque à peu près complet de sens historique n'est pas pour nous surprendre. « L'ordre monastique »<sup>3</sup> remonte aux apôtres<sup>4</sup>. Les premiers chrétiens s'étaient dépouillés de leurs biens. La persécution qui fut conduite en Judée remplit de moines la Thébaïde et l'Égypte. On éprouvait la bonne volonté des nouveaux venus. Mais la tiédeur commença de se montrer dès le temps des apôtres. On distingua six genres de moines : trois bons et trois mauvais ; d'une part, les cénobites comme à Jérusalem, les ermites, imitateurs d'Élie et de Jean-Baptiste dans les déserts, les anachorètes ou reclus, institués par saint Antoine ; d'autre part, les faux anachorètes, disparus désormais, les *circelliones*<sup>5</sup> ou gyrovagues, comme saint Benoît les dénomme, les *celliciones* ou sarabaïtes, vivant en petits groupes. Saint Benoît réforma l'ordre des cénobites, après avoir été lui-même ermite. Mais il y eut d'autres règles : celles de Basile, d'Isidore, d'*Aurelius* (Aurélien), de Fructueux<sup>6</sup>. Or, une question se pose sur le sens qu'il convient de donner à la bénédiction ou consécration monastique ; car il n'en est fait mention dans aucune règle.

Nous voici en effet à ce coup, après un début peu encourageant,

1. Il y a plus que des différences d'orthographe entre ma transcription et la copie publiée par Martène ; celle-ci a dû être faite sans beaucoup de soin.

2. Je résume ci-après, à grands traits, les premiers feuillets (fol. 146<sup>v</sup>-148<sup>v</sup>), soit trois colonnes du texte de Martène.

3. Sur cette expression, qui porte sa date et dont l'étude remplirait un volume, voir quelques notes, rédigées en passant, dans le *Bulletin de Saint-Martin*, Ligugé, Oct. 1927, p. 292. — Noter d'ailleurs que le terme revient souvent au cours de la discussion : *ordo monasticus, monachicus, monachilis*.

4. C'est le début même du traité : « Principium monastici ordinis ab apostolis et ceteris credentibus qui de Iudeis primi crediderunt initium sumpsit... »

5. On croirait que ce nom désigne les *circumcelliones*, issus du donatisme en Afrique ; mais l'auteur donne lui-même l'étymologie : « eo quod non ad aliud intendebant nisi diuersas prouintias [et diuersas] *circuire* et usquequaque uagare. » Quant à la catégorie suivante, qui semblerait cacher une autre déformation du même terme, il l'explique ainsi : « eo quod bini aut terni in *cellulis* manent... »

6. L'auteur avait pu voir la *Concordia regularum* de Benoît d'Aniane, quoique cette collection n'ait pas été très répandue, après le IX<sup>e</sup> siècle.



devant un problème fort délicat à résoudre et dont un moine du XII<sup>e</sup> siècle ne pouvait, faute de connaissances historiques, apercevoir la complexité. Aux dispositions juridiques, très simples, prises par saint Benoît pour lier le novice qui était admis dans la communauté monastique <sup>1</sup>, un cérémonial liturgique s'était ajouté assez naturellement, mais fort variable selon les lieux. La profession monastique, encadrée dans la liturgie, passée dans les rituels et pontificaux qui s'établissent alors partout <sup>2</sup>, devient une « bénédiction », peu différente, pour l'extérieur, des ordinations proprement dites ; et autant faut-il dire de la « bénédiction » des abbés, à peine moins compliquée et moins pompeuse que la consécration épiscopale. Dans ces conditions, en quoi consistait exactement l'engagement du novice, sa « profession » ? était-ce dans la promesse solennelle par laquelle il se liait et qu'il sous-signait, comme par le passé et suivant l'intention évidente du législateur, ou bien dans la bénédiction, plus solennelle encore, que lui accordait l'Église ? En d'autres termes, la liturgie et les formes liturgiques, en reléguant au second plan le contrat primitif, l'avaient-elles absorbé jusqu'à devenir l'essentiel de la profession ? On va voir que le moine du Bec, cédant presque fatalement à l'attrait de la liturgie, de plus en plus développée à son époque, comme en font foi les parties du rituel relatives aux *instrumenta*, aux *vestimenta* et aux *insignia* <sup>3</sup>, est partisan résolu de la « bénédiction », comme telle ; il n'avait guère le moyen, en effet, de distinguer les étapes du progrès et devait se conformer religieusement à la mode, quoiqu'il sût bien, toutefois, qu'une assez grande variété était admise. On va constater aussi qu'il assimile, sans le moindre embarras, la profession monastique aux ordres sacrés, voire au baptême, pour des raisons surtout extérieures <sup>4</sup>.

1. Voir les éléments essentiels auxquels D. ROTHENHAEUSLER ramène le chapitre LVIII de la règle bénédictine : *Zur Aufnahmeordnung der Regula S. Benedicti*, dans les *Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums*..., III, 1 (1912), p. 1.

2. Ce mouvement liturgique est déjà bien marqué vers la fin du X<sup>e</sup> siècle, surtout dans la région anglo-normande (pseudo-Egbert [Paris Bibl. Nat. 10575], pseudo-Dunstan [Bibl. Nat. 943], pontifical de Jumièges [Rouen 368] : trois exemplaires qui ont été pillés par Martène) ; vers le même temps, s'élabore à Mayence le fameux pontifical dit romano-germanique que nous a révélé M. ANDRIEU, destiné à une incroyable fortune (cf. *Les Ordines romani du haut moyen âge*, 1931, p. 494 sq.).

3. On entend bien que je désigne ainsi les cérémonies symboliques des *ordines sacri* (tradition des vases sacrés, remise des vêtements, collation de la crose et de l'anneau) ; le point de départ sans doute est assez ancien, dans les pays gallicans ; mais, au XII<sup>e</sup> siècle, on atteint en tous lieux le suprême degré de splendeur.

4. Dans un passage que je n'ai pas transcrit (voir ci-après fol. 150<sup>v</sup>), il prétend

\* \* \*

(fol. 148v) ... Sed quomodo tunc<sup>1</sup> componebatur eadem professio, nescimus. Nam nunc diuerse componitur per diuersa cenobia. Nam, sicut diuersi usus tenentur per diuersas aecclesias in omni re aecclesiastica, ita et in hoc. Tamen, quantumcumque sint uel prolixiores  
 5 uel breues, semper in omnibus hec tria repperiuntur, idest stabilitas, morum conuersio, obedientia, et hec omnia secundum regulam sancti Benedicti. Hoc uero quod postea in monachus confirmatione additum est, idest benedictio sancti ordinis, in nulla regula inuenitur institutum. Sed qui hoc instituit ualde necessariam rem atque dignam tanto ordini  
 10 preuidit. Si enim ordini monachico defuisset benedictio et consecratio, uilipenderetur idem sacer ordo, uidelicet quam maxime quia nullus sacer ordo est in sancta aecclesia qui non habeat propriam benedictionem.

De hac benedictione et de hac professione multi diuerse sentiunt.  
 15 Quidam enim dicunt nullum esse uel posse esse monachum absque professione. Nam in professione non solum res seculi, sed etiam seipsum a seipso denegat qui professionem facit ; quod est proprie esse monachum ; quod nemo potest contradicere. Ex altera parte sunt qui dicunt quod illa consecratio quam monachus accipit, licet desit professio,  
 20 ita eum ligat et facit perfectum monachum, ut nullo modo deinceps ad seculum redire fas ei sit, nec habitum ullo modo mutare, nec ullo modo saluum esse posse, si uoluntate et proprio ore illud petierit uel aliquo nutu concesserit ; et hoc nemo potest auersari. Sunt uero alii qui et hoc diuerse sentiunt. Nam alii dicunt : sola professio sufficit  
 25 monacho<sup>2</sup> absque benedictione ; alii : sola benedictio sufficit monacho absque professione. De hac re, quantum dominus donauerit, pro posse nostro dicemus. Si cui placuerit, dei dono attribuat. Si cui aliter, non contra contendemus, sed aurem libenter apponemus, ut, si melius senserit, discere possimus. Scimus enim scriptum : Vnusquisque in suo  
 30 sensu abundat.

Tria sunt quae homo potest deo dare, sua et seipsum ex parte, et insuper seipsum totum. Primum datum requirit deus ab omni homine...  
 (fol. 149) ... Secunda datio est cum quis ea que licite potest uti relinquit et ab his pro dei amore se omnino abstinet... Sed propter istam dationem  
 35 adhuc non est monachus, quia adhuc omnino ita est suus, ut si uoluerit illa que dimisit libere possit repetere et resumere... Qui uero ita proficit

même davantage. « L'ordre monastique » est au dessus des ordres ecclésiastiques, sur le plan du baptême exactement. Voici ce texte d'après MARTÈNE (*op. laud.*, p. 171<sup>2</sup>) : « Monachus ordo recte ex parte praeponitur ceteris ordinibus, quia ceteri requirunt sanctos, sed non faciunt, monachus uero requirit peccatorem et facit sanctum, ita ut ad ceteros gradus per istum possit (*Ms. possit per ist.*) ascendere. Multi namque eliguntur ad sacerdotium, immo ad praesulatum, qui, si monachi non fuissent, nullo modo ad ista officia ecclesia illos admitteret, quia, ut diximus, ceteri ordines requirunt sanctos, non faciunt, monachus uero requirit non sanctum et facit sanctum, sicut baptismus. » Il est sûr que les relations de l'état monastique et de la cléricature posaient plus d'un problème.

1. Id est, cum aetatem debebant Benedictus ceterique propagatores monastici ordinis, Basilii, Isidori, Fructuosi.

2 hic et infra legendum est, ut uidetur, m(onach)o, non autem m(od)o ; uide inferius.

- ut cum abiectioe rerum terrenarum illud subsequētis domini preceptum adimplere uelit, idest ET SEQUITVR ME, monachus est. Sed quomodo aliquis hoc adimplet ? Cum quis monachilem habitum, quod  
 40 est proprium signum seculum et ea quae seculi sunt reliquissē, propria uoluntate accipit, et inde, sicut sacer ordo requirit, benedicitur, hic talis sine dubio monachus est. Quomodo ? Quia ipsa benedictio ita eum alligat deo et sancto ordini ut deinceps ad seculum sine sua perditione redire nullatenus possit...<sup>1</sup>
- 45 Diximus supra quod sola assumptio sacri habitus cum benedictione faciat monachum. Quod euidentius debemus ostendere, ne aliquis maliuolos subridendo dente canino me submordeat. Monachilis benedictio habet proprium scrutinium, sicut ceteri sacri ordines. Quicquid igitur promittitur in professione, si recte aduertitur<sup>2</sup>, et in monachili  
 50 scrutinio hoc idem promittitur. Non enim absque scrutinio debet aliquis benedici. Aliter res non recte agitur. Omnis namque sacer ordo habet proprium scrutinium et propriam consecrationem. Non enim debet consecrari quis in aliquo sacro ordine, nisi ante inquisitus et examinatus fuerit, sicut sacer ordo quem recipere debet expetit. Septem gradus  
 55 ecclesiastici ordinis singuli habent propria scrutinia, sicut baptismus et inpositio manuum episcopi, licet istud pretermiserint penes omnes episcopi. — Dicunt enim sufficere cuique baptizato scrutinium baptismi. Nam quod promittitur in scrutinio baptismatis, hoc et in scrutinio | (fol. 150<sup>v</sup>) confirmationis, quamuis breuiter. — Habet et  
 60 scrutinium suum episcopalis consecratio, necnon etiam et abbatis consecratio...<sup>3</sup>

- Tercia donatio est cum quis suam uoluntatem ex toto deserit et denegat sibi et uice dei alicui mortali homini se ita subdit, sicut dicit psalmographus : VT INVENTVM FACTVS SVM APVD TE... (fol. 151<sup>v</sup>) ... Cum  
 65 enim monachus in scrutinio se dat deo et ipsam donationem et seipsum in benedictione et in perceptione sancti habitus tradit deo, quicquid amplius facit non est nisi confirmatio eiusdem donationis. Subscriptio enim professionis ideo monachis constituta est ut stabiles suo sint in loco et de stabilitate conseruanda signum faciant, ut, si forte de  
 70 mutabilitate presumpserint, illud eis opponatur... Nanque hec subscriptio non efficit monachum, sed potius uincit; quoniam sine tali subscriptione monachus esse potest. Sed tali uinculo, tali conexione patres decreuere homines colligare, quoniam non ignorabant eos mutabiles. Talis subscriptio non efficit monachico ordini, immo proficit  
 75 nimium, nec malum aliquod idem potest oboriri. Quod igitur non nocet, immo iuuat, nequaquam pretermittendum est. Tamen non est dampnabile, si aliquando pretermittatur, quia non est ex canonica auctoritate

1 Longus tractus prosequitur de malo apostatarum (f. 149-150).

2 auertitur 1<sup>a</sup> m., correxit posterior.

3 Prolixe sequitur de praestantia monasticae perfectionis (fol. 150<sup>v</sup>-151). Notandus est de monachi uestimentis locus (fol. 151). Primo de « cuculla » : Simplex nanque est uestimentum quod uix ad cubitorum ima pertingit ; secundo de « caputio » : Capitium uero quod in eodem continetur uestimento mortificationem ab amore et saeculi actibus signat ; tertio de « cilicino » : Cilicinum uero uestimentum quod subtus ad carnem gestat monachus communi locutione uocatur staminia... Sequitur de « tonsura » : Tonsuram uero clericalem quam gestat monachus ab apostolis et primis discipulis ferunt traditam qui primi monachi fuerunt...

tradita, sed ex traditione hominum, quamuis multum necessaria ordini monachico. Nam ex quo feruor monachilis ordinis cepit tepescere, nulla

80 res sic restrinxit ipsum ordinem quam hoc uinculum professionis.

[*fol. 152*] At si aliquis confirmare uoluerit non posse ullo modo esse monachum nisi qui professionem fecerit, huic econtra pacificis uerbis dicemus. Quid igitur? Monachi non fuerunt sancti patres qui ante sanctum Benedictum fuerunt, et professionem non fecerunt?

35 Monachi non sunt qui ipsam regulam modo<sup>1</sup> non obseruant, sed adhuc antiqua statuta retinent, sicut sunt Greci et Egyptii et Armenii et multi alii, et etiam in Latinitate plurimi? Vere profitendum est quod ueri et perfecti monachi fuerunt et sunt. Et, ut ad nos ueniamus, quid de pueris dicent, qui uoto parentum offeruntur et infra annos sancto

90 habitu induuntur et benedicuntur et monachi apellantur et sub tanta custodia atque disciplina nutriuntur ut illicitum sit eis facere aliquid et, si fecerint, non impune pretermittitur? Isti tales, quia prescriptam professionem usque ad annos intelligibiles non faciunt et ab eis non requiritur — nam ita ordo et ratio expostulat — monachi non sunt?

95 O quam perdita uita, si uitam monachilem in omnibus et per omnia custodiunt, et monachi non sunt propter hoc solummodo quia nondum subscripserunt? Monachi non sunt qui periculo mortis requirunt et accipiunt toto desiderio monachilem habitum?... Qui dicit non posse esse monachum nisi qui subscripserit, tale est aut<sup>2</sup> si dicat non potest

100 esse quis christianus nisi qui crisma in capite et inter scapulas perunctus fuerit uel albis indutus uel candelam in manu non tenuerit... (*fol. 152<sup>v</sup>*) ... Non enim, ut ad rem redeam, in subscriptione est perfectio, sed in adimplectione subscriptionis. Nam siue subscribat siue non subscribat,

105 si implere studuerit quod ordo monachicus expostulat, monachus pro certo erit. Et que est implectio professionis? Ipse dominus, qui est uera perfectio, nobis ostendit paucis uerbis, cum dixit: QVI VULT POST ME VENIRE ABNEGET SEMETIPSUM ET TOLLAT CRUCEM SVAM ET SEQVATVR ME. Quid breuius, quid perfectius? Paucissima uerba sunt, sed ponderosa et grauissima ad adimplendum, de quibus iam superius

110 plura diximus et adhuc pauca dicere uolumus, quia in his est summa monasticae religionis. Quid nanque est grauius quam abnegare semet ipsum? et quid est abnegare semet ipsum, nisi suam propriam uoluntatem omnino deserere et sibimet ex toto denegare?...<sup>3</sup>

Nunc opitulante domino de scrutinio aliquid dicamus. Sunt enim

115 multi qui non solum illud pretermittunt propter subscriptionem, sed etiam nesciunt quid sit et quomodo agi debeat. Siue enim subscribatur, ut iam superius diximus, siue non subscribatur, semper ante benedictionem scrutinium est peragendum. Nam sine scrutinio aliquis sacer ordo in ecclesia non recte peragitur. Cum benedici petierit qui benedicendus

120 est coram omnibus ab illo qui preest, predicentur ei omnia dura et aspera quod monachilis ordo et disciplina in se continet, idest asperitatem ordinis, difficultatem obedientiae et insuper abrenuntiationem propriae uoluntatis secundum institutionem sanctae regule. Et cum

<sup>1</sup> m(od)o Cod.; sed fortasse legendum monachorum, quia saepius eadem ratione scriptor utitur, ut monachus, monachum, monacho exprimat

<sup>2</sup> sic Cod., ac non male coniecit Martenus.

<sup>3</sup> Sequitur de abnegationis merito (*fol. 152<sup>v</sup>-153<sup>v</sup>*)



- hec ostensa ei fuerint, dicatur ci : « *Ecce lex sub qua militare uis. Si potes obseruare, ingredere. Si uero non potes, liber discede.* » At ille si promiserit se omnia custodire, singillatim hec III<sup>or</sup> interrogentur ab illo. « *Vis esse monachus ?* » R. <sup>1</sup> « *Volo.* » — « *Vis esse perseuerans et subiectus huic aecclesiae ?* » R. « *Volo.* » — « *Vis mutare mores tuos de malo ad bonum ?* » R. « *Volo.* » — « *Vis esse obediens abbati et prepositis tuis secundum instituta regule ?* » R. « *Volo.* » — Et ille qui preest : « *Dominus uerus pastor adiungat te suis ouibus, et omnes sancti suorum consortio.* » — Et R. omnes : « *Amen.* » Hoc est scrutinium. Dein ad missam post euangelium, sicut moris est, benedicatur et communicetur et sit in silentio tribus diebus.
- 135 Si uero in infirmitate positus sanctum habitum pecierit, si uxoratus est, coram testibus dimittant se inuicem. Nullus quippe neque sanus neque infirmus ante debet accipere tonsuram et habitum monachilem quam, si uxoratus est, utrorumque consensu ab inuicem separentur. De hoc habemus multas auctoritates quas supersedimus hic ponere
- 140 propter prolixitatem et tedium legentium. Hoc peracto, si tunc eum benedici uoluerit<sup>2</sup> timore mortis, dicat qui eum benedicendus<sup>3</sup> est : « *Vis esse monachus ?* » R., si potest loqui, et, si non potest, parentes et amici eius pro eo : « *Volo.* » — « *Vis perseuerare in hoc sacro ordine quod petis ?* » — R. « *Volo.* » — « *Vis esse obediens huic aecclesiae et abbati et praepositis illius ?* » — R. « *Volo et cupio.* » — At ille : « *Et nos in nomine domini sacrum habitum quem<sup>4</sup> petis hac pactione tibi damus.* » Tunc primum faciat eum clericum, sicut ordo expostulat, ut sit quod sonat. — Clericos hinc appellatos dicunt, quia Mathias sorte electus est, quem primum per apostolos legimus ordinatum. Cleros enim grece sors uel haereditas dicitur latine. Propterea ergo dicti clerici, quia de sorte domini, uel quia eum<sup>5</sup> partem habent. Generaliter autem clerici nuncupantur omnes qui in aecclesia Christi deseruiunt, quorum VII sunt gradus. — Quo peracto, benedicat eum, ita incipiens : « *Suscipe me domine secundum eloquium tuum et uiuam, et non confundas me ab <expectatione> mea* », et cetera que secuntur, si exitus mortis non coegerit ut aliquid de institutis orationibus | (fol. 154) dimittatur<sup>6</sup>. Si ad sanitatem redierit, que acta dictaue fuerunt non repetantur. Que uero acta non sunt, perficiantur. Hic idem modus<sup>7</sup> seruetur in pueris.
- 160 Istis breuiter demonstratis<sup>8</sup>, modo, si placet, inspicere studeamus quid sit quod promittit monachus et in scrutinio et in professione. Et quid promittit ? Stabilitatem, morum conuersionem et obedientiam. Quomodo promittit ? « *Ego frater N. promitto stabilitatem meam et conuersionem morum meorum et obedientiam secundum regulam sancti*
- 165 *Benedicti coram deo et sanctis eius in hoc monasterio quod est constructum*

1 leg. : responsio, aut respondet uel respondeatur ; etiam infra respondeant.

2 corr. uoluerint s. lin.

3 corr. benedicturus s. lin.

4 corr. ex quod

5 add. supra lineam

6 dimittantur Cod.

7 recentior manus correxit s. lin. ex hunc eundem modum

8 corr. ex ista b. demonstrata

- in honorem sancti N. in presentia donni N. abbatis. » Cum aliquis hoc audit et singula hec diligenter inspicit ac deinde cui et ubi et sub quorum testimonio, contremiscit et obstupescit et dicit intra se : DVRSVS EST HIC SERMO, dura et difficilis hec promissio, et quis adimplere eam 170 fideliter potest ? Arta et angusta uia est quae ducit ad uitam. Respondemus : Non negamus, difficilem rem quantum ad humanum respectum promittit qui ista promittit. Vere arta et angusta est uia quae ducit ad uitam...<sup>1</sup>

\* \* \*

En somme, le titre choisi et livré se justifie. Il s'agit moins, pour le moine du Bec, de la profession monastique prescrite par saint Benoît et des obligations qui en découlent — obligations, reconnaissons-le, dont il ne met pas en doute la gravité — que des formes possibles ou réelles de cette profession, qui constituent à ses yeux comme des espèces distinctes et rivales ; selon lui, la seule qui compte et soit valable en définitive est celle qui s'accomplit par le moyen des rites et comporte une bénédiction. La signature (*subscriptio*) de la promesse n'importe guère ; de la charte juridique (la *petitio* de saint Benoît), il n'est pas fait mention expressément ; et le « scrutin » (j'y reviendrai dans un instant) paraît l'emporter même en signification sur les termes de la promesse.

Tel est le curieux débat qui se poursuit tout au long de l'opuscule et le domine, le reste n'étant guère que remplissage. Après avoir parcouru ces pages tendancieuses, on peut bien se demander si Martène ne se moque pas un peu du lecteur, quand il donne pareil traité pour le meilleur commentaire des cérémonies de la profession monastique.

Mais il y a plus ; dans ce traité s'incorpore un rituel insolite qu'il convenait de mettre en évidence. J'entends parler des « scrutins<sup>2</sup>. » Au cours de la discussion, l'anonyme croit trouver

---

<sup>1</sup> *Sequitur de triplici promissione et ceteris sponsionis uerbis (fol. 154-155<sup>v</sup>) ; postea quaestiones complures discutiuntur (f. 156-159) : (1.) Quid est quod abbates tam libere dant suis subiectis licentiam discedendi de suis cenobiis ? — (2.) Monachus illam professionem quam deo et ecclesiae suae fecit aliqua causa potest mutare ? — (3.) Cum abbas ille cui se subdidit primum monachus et coram quo subscripsit mortuus fuerit, illi abbati qui mortuo subcedet debet esse similiter subiectus sicut priori annon ? — (4.) In abbatis electione illos qui contradicunt abbas nouiter ordinatus debet illos pro hoc foras expellere annon ? — Hisce autem uerbis Tractatus finitur (fol. 159) : ... stultus est et multo plus qui curam anime et corpori <s> sui committit homini quem ante non nouerit diuturna probatione.*

<sup>2</sup> Le terme lui-même, dans son acception liturgique, a trouvé sans aucun doute son premier emploi dans la préparation des catéchumènes au baptême ; nous le rencontrons dans les textes vers le VI<sup>e</sup> siècle ; voir le sacramentaire

un argument favorable à sa thèse dans la pratique d'un examen ou questionnaire (*scrutinium*), liée obligatoirement d'après lui à la bénédiction, quoique beaucoup l'omettent, et recommandée aussi bien par l'exemple même de l'Église, tant dans l'administration du baptême que dans la collation des ordres sacrés. La chose lui tient tant à cœur qu'il y insiste à plusieurs reprises<sup>1</sup> ; il y a même lieu de croire qu'en deux endroits au moins<sup>2</sup> il ne fait que transcrire le texte du rituel usité au Bec de son temps, à savoir pour la profession des novices et pour la réception des *confratres* moribonds. Il ajoute que le même cérémonial était observé pour l'oblation des enfants<sup>3</sup>.

Rituel insolite, ai-je fait observer. Martène aurait pu s'en apercevoir, qui a examiné tant d'anciens livres liturgiques et de coutu-

gélisien, I, tit. 29 (MURATORI, *Liturgia Romana Vetus*, I, 533, et cf. 521, 529), l'*Ordo VII* (P. L., LXXVIII, 993 sq.), la lettre de Jean Diaire à Sénarius (P. L., LIX, 401 C l. 10).

1. Voir l'édition ci-dessus, l. 51 sq., 65, 114 sq.

2. Voir l. 119-134, 135-147 ; probablement aussi l. 153-157.

3. Voir l. 158. — Dans le traité parallèle sur la profession des abbés, il rapporte également le « scrutin » auquel ceux-ci étaient soumis, analogue au scrutin de la consécration épiscopale. Il apparaît donc qu'au Bec, à cette époque, on avait appliqué le procédé de l'examen à toutes les fonctions intéressant le recrutement et le gouvernement de la communauté.

Voici ce texte important, transcrit, pour une partie, par un réviseur contemporain (fol. 161). L'auteur s'adresse aux évêques : « ... Quapropter, domini sacerdotes, qui locum tenetis summi sacerdotis et veri sponsi sanctae aecclesiae, cuius signum sponsonis portatis in digitis, auferte scandalum a sancta aecclesia propter tantillam causam, quia, ut iam diximus et testamur, uelint nolint, non possunt uobis inobedientes esse quos ipsi creabitis et constituetis abbates. Tantundem enim ualet super abbatem scrutinium quantum ipsa subscriptio quam queritis ab eis. Nam superscriptio non est nisi confirmatio. Si uultis scire modum et formam scrutinii, breuiter ponemus. Interrogatio : « *Est mens et operatio tua munda ab omni surreptione symonie ?* » R(esponsio) : « *Est plane.* » — At ille : « *Deo gratias. Vis ergo tuum propositum et sancti Benedicti regulam obseruare tibi subiectos ut idipsum faciant regulariter instruere ?* » Responsio : « *Volo.* » — « *Vis rebus aecclesiae inibi coadunatis fideliter custodiam adibere easque in usus aecclesiae et fratrum atque pauperum fideliter distribuere ?* » R(esponsio) : « *Volo et opto.* » — « *Vis huic [Ms. huius] aecclesiae sanctae et michi meisque successoribus subiectus et obediens esse secundum canonum instituta ?* » R(esponsio) : « *Volo.* » — Et ille : « *Ista et omnia alia bona dei tibi deus implere.* » Qui assunt r(esp(ondeant) : « *Amen.* » Hic est modus <s>crutinii. Quod scrutinium non debetis pretermittere, nec illi ullo modo refutare uel refugere... » Le réviseur a inséré tout l'interrogatoire, depuis les mots : *Est mens...* jusqu'aux mots : *Hic est modus scrutinii* (inclusivement). Cette portion représente cinq lignes en pleine page et l'équivalent de deux autres dans la marge ; la première rédaction ne comportait très probablement que quatre lignes. On peut donc supposer que celle-ci omettait intentionnellement la quatrième question, comme contraire à « la liberté de l'église de Bec. » Néanmoins, il est clair que cette question appartient nécessairement à l'argument et, par suite, que l'auteur citait ici le rituel commun de la bénédiction des abbés ; au Bec, en vertu du privilège d'exemption, la quatrième question n'était pas posée.



miers. En dehors des textes cités à propos de la Règle, il a réuni dans le *De antiquis monachorum ritibus* tous les témoignages possibles concernant la profession proprement dite et l'oblation <sup>1</sup>. Dans le *De antiquis ecclesiae ritibus*, il ajoute dix « *ordines* » de la profession <sup>2</sup>. Son dossier comprend une demi-douzaine de recueils provenant directement ou indirectement du Bec <sup>3</sup> ; il est vrai que la plupart ont disparu ; mais il a dû citer les plus caractéristiques, et en tout cas avons-nous des témoins irrécusables depuis le XIII<sup>e</sup> siècle <sup>4</sup>. Or le système du scrutin, qui était la norme au Bec, suivant l'auteur du traité, ne s'y laisse plus constater. D'autre part, les Statuts de Lanfranc, qui se placent à l'époque juste antérieure et prétendent seulement codifier la tradition, n'offrent rien non plus de semblable <sup>5</sup>. Parmi les rituels signalés, je ne vois finalement <sup>6</sup> à rapprocher qu'un livre du Mont-Cassin, copié au

1. Livre V, chap. iv, p. 223-230 (t. IV de l'édition de Bassano), et chap. v, p. 230-236.

2. Livre II, chap. II, p. 161-168 (t. II de la même édition).

3. Le *Syllabus* du *De ant. mon. rit.* (t. IV, praefatio p. [3]) indique : un rituel du XIII<sup>e</sup> siècle, provenant de Saint-Bénigne de Dijon, et deux livres des us ou coutumes, provenant de Lyre, l'un du XII<sup>e</sup>, l'autre du XIII<sup>e</sup> siècle. Le *Syllabus* parallèle du *De ant. eccl. ritibus* (t. I, p. XIX) ajoute : deux pontificaux du XIII<sup>e</sup> siècle, deux rituels, l'un du XIV<sup>e</sup>, l'autre du XV<sup>e</sup>, tous manuscrits conservés alors au Bec, en outre un coutumier du XIV<sup>e</sup> siècle passé dans la collection Bigot. — PORÉE, qui n'a pas tenu compte de la seconde série, assure que le seul témoin qui subsiste pour nous de la liturgie du Bec est un coutumier à l'usage du prieuré de Bonne-Nouvelle (à Rouen), écrit entre 1290 et 1310 (Bibl. Nat. lat. 1208), les divers textes cités par Martène ayant disparu ; cf. *Histoire de l'abbaye du Bec*, I, p. 476 sq. En tout cas, je ne doute guère que le coutumier ne doive être identifié avec celui que Martène avait remarqué chez les Bigot (cf. DELISLE, *Bibliotheca Bigotiana*, p. 90).

4. Cf. MARTÈNE, *De ant. mon. rit.*, I, V, chap. IV, § 28-30 (p. 227), chap. V, § 3-4 (p. 230) ; *De ant. eccl. rit.*, I, II, chap. II, *ordo X* (p. 168) ; et PORÉE, *op. laud.*, p. 498 sq.

5. Chap. XVII : cf. *P. L.*, CL, 501 sq. ; le « scrutin », si Lanfranc l'avait admis, aurait pris place avant la formule « *Dominus I. Chr. sic perficiat in uobis...* » parallèle à celle que reproduit l'anonyme I. 131. — Même silence au sujet du scrutin dans les coutumes de Cluny livrées par Udalric II, 26 et 27 (*P. L.*, CXLIX, 712 sq.). On peut croire cependant que les coutumes codifiées vers la fin du gouvernement de saint Odilon († 1049), et que l'on persiste, contre l'évidence même, à faire passer pour celles de Farfa (cf. *Revue Mabillon*, XI, 1921, p. 89 sq.) indiquent un scrutin très sommaire : « ... *in capitulo ... inquirant cuiusque uoluntatem* » (*P. L.*, CL, 1251 D l. 7 ; cf. ed. ALBERS, 1900, p. 139) ; mais, aucune formule n'étant proposée, cette prescription timide ne tirait pas à conséquence et dut, ailleurs qu'à Cluny, rester lettre morte.

6. Il y a sans doute un embryon de questionnaire dans la *Regula Magistri* (cf. *P. L.*, LXVI, 826 D sq.), ainsi que dans la célèbre formule tripartite d'Albi, si bien commentée par D. I. HERWEGEN (*Geschichte der Benediktinischen Profess-formel*, dans *Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums*, III, 2, p. 38 sq.). Mais nous sommes là encore à la période des origines et des essais ; ce sont des usages particuliers, fort intéressants, qui ne valent que pour eux-mêmes et peuvent

temps de l'abbé Oderisius (1087-1105) <sup>1</sup>, où l'on retrouve en effet, pour la profession monastique, une suite de questions analogues <sup>2</sup>, non pas les mêmes.

Le moine du Bec s'est donc sérieusement mépris à cet égard. La coutume qu'il atteste et dont il se fait gloire, loin d'être générale, doit correspondre à une réforme liturgique tout à fait restreinte, et qui a fini par avorter. Du même coup, l'un de ses arguments préférés perd sa force.

Mais comment l'idée du scrutin a-t-elle pu prendre corps ? On conçoit, sans trop chercher, deux explications, qui peut-être, du reste, se ramènent à une seule. Il ne serait pas inouï que la pratique adoptée au Mont-Cassin ait suscité des imitations plus ou moins directes <sup>3</sup>. Mais j'aimerais autant donner raison, tout ensemble, des usages du Bec et du Cassin, en invoquant simplement l'influence commune des pontificaux du XI<sup>e</sup> siècle. Nous voyons précisément alors le pontifical mayençais reçu partout en Italie, au milieu des entreprises impériales <sup>5</sup>, et déjà débordant en France <sup>4</sup>. Sans être copié servilement, il put encore agir à la façon d'un modèle. Toujours est-il qu'on y trouve un double examen, celui du candidat à la prêtrise et celui de l'évêque-élu, invités l'un et l'autre, dans le cadre d'un dialogue — défini

être expliqués diversement ; la formule d'Albi paraît s'inspirer du vieil *ordo* baptismal. Je n'indique ces textes que pour fournir des points de comparaison.

1. On l'identifie sûrement avec le psautier liturgique de la Bibliothèque Mazarine n° 364, qui contient des parties de bréviaire et de rituel ; il provient directement de l'Oratoire ; cf. *Revue des Sciences religieuses*, IX (1929), p. 514 sq., et *Ephemerides Liturgicae*, XLIII (1929), p. 321 sq.

2. *De ant. mon. ritibus*, I, V, chap. IV, § 4 (p. 223 sq.). Noter que les mêmes textes reparaissent au XIV<sup>e</sup> siècle dans le commentaire de Pierre Bohier (cf. *P. L.*, LXVII, 829 D).

3. Ainsi la retrouve-t-on exactement dans le rituel de la profession composé par D. GUÉRANGER pour la Congrégation de France. (*Cérémonial de la vêtue et de la profession*, Solesmes, 1897, p. 59 sq.).

4. Le cadre politique a été admirablement présenté par M. Jules GAY, *Les papes du XI<sup>e</sup> siècle et la chrétienté* (1926). Les souverains germaniques sont maîtres en Italie depuis Otton I (couronné à Saint-Pierre en 962). Vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle (1046-1058), des ecclésiastiques venus d'Allemagne s'asseoient successivement sur la chaire de saint Pierre : Clément II (Suidger de Bamberg), Damase II (Poppo de Brixen), Léon IX (Bruno de Toul), Victor II (Gebhard d'Eichstätt), Étienne X (Frédéric de Lorraine, archidiacre de Liège, abbé du Mont-Cassin). Une foule de faits témoignent de la prépondérance germanique en Italie au XI<sup>e</sup> siècle, cependant que la réforme, avec Léon IX, commençait de s'organiser pour la liberté de l'Église.

5. Pour la Normandie et la région voisine, on peut citer en particulier les pontificaux de Sées et de Vendôme, qui représentent également un modèle venu de Salzbourg ; Martène en a fait des extraits (voir le *Syllabus* du *De ant. eccl. ritibus*, p. XIX<sup>1</sup> : *Iuuauensis*). M. ANDRIEU en a mentionné d'autres (*Les Ordines Romani du haut moyen âge*, p. 351 sq., 509 sq.).

curieusement dans le second cas « *examinatio ... secundum Gallos* » — à prêter serment d'obéissance et à promettre l'accomplissement de leurs devoirs d'état <sup>1</sup>. Le rapprochement des formules invite à croire que le rituel singulier qui eut vigueur au Bec, pour un temps, se rattache de quelque manière à l'évolution liturgique dont le pontifical romano-germanique a été, depuis la fin du Xe siècle environ, l'un des principaux agents <sup>2</sup>.

\* \* \*

La vérité se fait jour lentement et péniblement. De nouvelles réflexions, alimentées par une recherche plus approfondie, sur la question du scrutin préalable à la profession monastique, m'ont conduit, les pages qui précèdent une fois écrites, à modifier un peu la perspective que j'y tâche d'entr'ouvrir. Là même, je préfère ne rien changer à ce que j'ai cru pouvoir proposer, de telle façon qu'on ait le moyen de suivre, si l'on veut, le progrès du travail. Ma propre expérience, si peu importante qu'elle soit, pourrait servir, dans un cas analogue, à éclairer d'autres historiens ayant à cœur de se frayer une voie au milieu de traditions mal définies. Aussi bien, je crois n'avoir pas beaucoup erré en rapprochant du vieux pontifical romano-germanique, qui est une découverte encore toute récente de la meilleure érudition, le rituel du Mont-Cassin et celui que suppose le traité du moine normand. Au contraire, redoutant de m'aventurer plus que de raison, je m'aperçois enfin que le défaut de hardiesse m'a empêché d'atteindre le cœur du problème et ainsi, probablement, la juste solution. Voici donc celle que j'indiquerais maintenant avec assez de confiance, tout en regrettant de ne pouvoir lui donner encore plus de fermeté par l'étude directe des anciens rituels monastiques, qui, peut-être, tirerait de leur isolement les coutumes observées au Cassin et au Bec, voire même déjà sous quelque forme, semble-t-il, à Cluny vers la fin de l'abbatiat de saint Odilon.

L'information vient du pontifical mayençais lui-même, dont

---

1. Voir l'édition de M. HITTORF, *De divinis officiis* (1568), col. 93<sup>1</sup>, 98 sq. — Rapprocher le pontifical de Mayence employé par MARTÈNE, *De ant. eccl. ritibus*, I, II, chap. VIII, *ord. XVI* (t. II, p. 79<sup>2</sup>, 81<sup>2</sup>) ; en outre, pour le scrutin de la prêtrise, p. 69<sup>1</sup> (pontifical de Cambrai), pour celui de l'épiscopat, p. 47<sup>2</sup> (Noyon), 53<sup>2</sup> (Salzburg), 56<sup>2</sup> (Besançon-Tours), 66<sup>1</sup> (Le Bec), 76<sup>2</sup> (Noyon), 91<sup>2</sup> (Lyon-Tarentaise). Noter enfin ce que dit Martène lui-même de ces scrutins (*ib.*, p. 24<sup>2</sup>, 26<sup>2</sup>), et surtout se reporter à la bibliographie complète de M. ANDRIEU, *op. laud.*, p. 181, 191.

2. J'ai renvoyé précédemment aux belles études de M. ANDRIEU, grâce auxquelles l'importance de ce livre a été mise en lumière (voir *op. laud.*, p. 507 sq.).



j'ai déjà suffisamment parlé. Nous en avons, ici, pour témoins une douzaine d'exemplaires, qui sont parmi les meilleurs<sup>1</sup>, et dont le plus ancien, copie d'un ouvrage produit certainement à Mayence, remonte à la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Dans un « *Ordo ad monachum faciendum* » qui fait partie de la seconde section, celle du pontifical proprement dit (par distinction avec l'*Ordo* « *romanus* » pour le cycle annuel)<sup>3</sup>, on lit cette rubrique, consécutive à la bénédiction des vêtements monastiques qui vont faire définitivement du « novice » un « régulier », disciple de saint Benoît<sup>4</sup> :

Tunc exuatur ab abbate ipse nouitius propriis uestimentis, et INTERROGET EVM si propria uoluntate abrenunciet mundo et omnibus quae sunt mundi et — quod maius est — etiam uoluntatibus, et si paratus est ad omnem iniuriam et opprobrium sustinendum pro amore domini nostri Iesu Christi. Et si omnia ista gratuito animo promiserit, abbas dicat illi : « Expolia te ueterem hominem... »

On voit qu'aucun formulaire n'est établi. Une direction est seulement donnée, que l'abbé suivra à sa convenance. Nonobstant cette différence importante que l'on constate, en regard de l'examen du futur prêtre et du futur évêque, il apparaît assez nettement que le même esprit se manifeste de part et d'autre. On entend éprouver officiellement et solennellement le sujet,

1. Voir la liste sommaire donnée par ANDRIEU, *ib.*, p. 497 : trente-six exemplaires sont notés ; les nôtres (cf. p. 183) correspondent aux nos 3, 11, 12, 13, 17, 25, 27, 28, 33, 34, 36.

2. C'est le pontifical de LUCQUES n° 607 (fol. 38<sup>r</sup>) ; cf. *ibid.*, p. 156 sq., 160. Les autres sont, par ordre de date ou d'importance (cf. p. 183 pour une liste d'ensemble), les pontificaux suivants, d'après les indications de notre guide : VENDÔME 14 (f. 14<sup>v</sup>), de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle au plus tard, peut-être même rapporté de Rome par l'abbé Geoffroi en 1093 ou 1098 ; — MONT-CASSIN 451 (f. 17<sup>v</sup>) et VALLICELLIANA D. 5 (f. 14<sup>v</sup>), ouvrages bénéventains et semblables, le premier de 1022 environ, l'autre du XI<sup>e</sup> siècle sûrement ; — VIENNE (Autriche) 701, provenant de Saint-Alban de Mayence, copié vers 1020-1030 ; — ensuite, pour le XI<sup>e</sup> siècle sans distinction : BAMBERG *Lit.* 53 (f. 26<sup>v</sup>), provenant de la Cathédrale ; — LONDRES Br. Mus. 17004 (p. 383), peut-être de Bamberg, en tout cas allemand et semblable au troisième exemplaire de Wolfenbüttel, mais passé à Aliens au XII<sup>e</sup> siècle ; — WOLFENBÜTTEL 4099<sup>2</sup> (f. 109<sup>r</sup>), peut-être de Wissebourg ; — au troisième quart du XI<sup>e</sup> siècle : EICHSTÄTT, pontifical de Gondekar II (f. 24<sup>v</sup>) ; — au début du XII<sup>e</sup> : WOLFENBÜTTEL 530 (f. 210<sup>r</sup>), provenant de Saint-Gombert d'Anspach ; — enfin, pour la première moitié du XII<sup>e</sup> : WOLFENBÜTTEL 164 (f. 81<sup>r</sup>), provenant de Saint-Michel de Lunebourg. Tout ce détail, désormais utilisable, fait voir clairement et l'origine et la diffusion de l'ouvrage.

3. Ceci dit par rapport à la distribution du texte publié par M. HITTORP en 1568 ; car il est plutôt vrai, d'ordinaire, que le pontifical est préposé à l'*Ordo* (cf. ANDRIEU, p. 27).

4. Je cite HITTORP, *De diuinis catholicae ecclesiae officiis* (1568), p. 138<sup>1</sup> ; dans l'édition de Paris 1624, c. 154.

sonder ses intentions et recevoir de lui une réponse explicite, qui engage ses démarches ultérieures et constitue une promesse.

C'est donc en pays rhénan, à Mayence, vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, que toute cette procédure de garantie a été tout d'abord conçue et réglée. Non point, encore une fois, qu'il faille regarder pareille législation comme inouïe ni profondément originale. Il est dans l'ordre des choses qu'un candidat soit soumis à l'examen. Ainsi fit-on à Rome, en pleine période de création liturgique, à l'égard des catéchumènes ; et c'est précisément cette cérémonie préparatoire au baptême qui reçut à juste titre le nom de « scrutin » et fournit l'authentique et premier modèle<sup>2</sup>. Un rituel des ordinations, qui n'a pas survécu dans la pratique actuelle, quoiqu'il représente une pure tradition romaine, bien attestée littérairement dès le début du IX<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, nous apprend comment le pape (*domnus Apostolicus*) s'informait, par des questions remarquablement positives, d'une brièveté et d'une sécheresse toute romaine, tant auprès des électeurs qu'auprès de l'élu<sup>4</sup>. De l'autre côté des Alpes, les *Statuts* arlésiens du V<sup>e</sup> siècle, qui jouirent en nos pays d'un crédit durable, marquent expressément que l'évêque « doit être examiné », reconnu idoine et pleinement orthodoxe<sup>5</sup>. Enfin, dans l'organisation monastique, il n'est pas malaisé de relever des traces fort anciennes ou des essais d'enquête, qui s'expliquent au fond par la prudence humaine<sup>6</sup>. D'ailleurs, les clercs de Mayence prétendent si peu innover à propos de la consécration épiscopale qu'ils emploient cette référence explicite : « *examinatio in ordinatione episcopi secundum Gallos* », indiquant bien par là qu'ils estiment reprendre un usage qui avait déjà cours dans les régions de l'ouest, en terre française<sup>7</sup>. Mais il reste, après tout cela, que, pour la première

1. Cf. ANDRIEU, p. 505.

2. Voir un peu plus haut, à ce sujet.

3. C'est l'*ordo VIII* de Mabillon, qui prend le n<sup>o</sup> XXXIV dans la nouvelle nomenclature (cf. ANDRIEU, p. 18, qui donne la liste des manuscrits conservés).

4. Cf. *Museum Italicum*, II (1689), p. 86 sq. : § 6 et 7.

5. Cf. P. L. LVI, 879 : § 1. Cette fois, une partie du texte est passée jusqu'à nous par l'intermédiaire du pontifical romano-germanique. Sur tout ceci, on a maintenant un exposé sommaire, mais substantiel, dans *Le Pontifical romain* de D. PIERRE DE PUNET, auquel j'ai plaisir à renvoyer ; voir t. II (1931), p. 18 sq.

6. J'ai noté ci-dessus un texte de la *Regula Magistri* et rappelé la formule d'Albi. Les minutieuses analyses de D. M. ROTHENHAEUSLER nous font pénétrer dans le domaine de l'ascétisme oriental ; voir les intéressants articles parus dans *Benediktinische Monatschrift* IV (1922), et qui mériteraient d'être développés et recueillis en volume : p. 21-28 (*Die Anfänge der klösterlichen Profess*) ; p. 280-289 (*Der hl. Basilius der Grosse und die klösterliche Profess*).

7. Bien que, aussitôt après, dans le préambule (cf. HITTORP, *op. laud.*, p. 97<sup>2</sup>),

fois, dans le nouveau pontifical, le système des scrutins se trouve imposé au clergé, et appliqué discrètement aux moines. Ceux-ci, apparemment, n'agréèrent point l'invitation qui leur était faite du dehors.

Dans le cas de la profession monastique en effet, latitude était laissée aux ayant-droit, c'est-à-dire aux chefs responsables des communautés. De là, sans doute, dans la mesure où nous pouvons nous en rendre compte, et sans supposer même une volonté arrêtée, l'insuccès presque général que rencontra la mesure proposée et la variété des textes. Celui du Bec ne coïncide pas avec celui du Cassin ; et ce sont les seuls, jusqu'à présent, qu'on puisse considérer. Du moins savons-nous d'où vient la pratique elle-même, et il semble très probable que c'est par une extension de la politique suivie à l'égard des prêtres et des évêques que le scrutin des moines et ceux des abbés, des moribonds, des enfants, furent établis, là où, pour un temps, ils furent établis.

Avant de terminer, je dois aussi corriger ce que j'ai dit plus haut de l'oubli où est tombé le traité du moine du Bec. Dans une savante dissertation, un peu touffue et difficile à suivre, sur la profession monastique <sup>1</sup>, Dom R. Molitor se réfère, pour quelques explications, à notre anonyme <sup>2</sup>. Mais j'ai vu là, en même temps, jusqu'à quel point Martène peut égarer ses lecteurs d'occasion ; le texte est donné comme provenant « nach einem Codex des 12.-13. Jahrhunderts aus *Bigoncio* » <sup>3</sup>. Les vues de l'anonyme sont rapprochées de celles qu'expose Yves de Chartres (1090-1116)

les rédacteurs se recommandent du « canon de Carthage », lequel n'était pas autre chose que les *Statuts* d'Arles, j'incline à croire que l'expression « *secundum Gallos* » vise de même, plus ou moins directement, ces mêmes *Statuts* d'Arles. Jusqu'à présent, on n'a produit, que je sache, aucun rituel français de l'époque carolingienne qui justifie, au point de vue rigoureusement littéraire, la référence du pontifical germanique. Mais il est permis de conjecturer que certains livres « gélasien » du VIII<sup>e</sup> siècle que nous ne possédons plus, ou même des dérivés plus tardifs de ces livres, s'inspiraient plus ou moins de la disposition prise dans les *Statuts* d'Arles ; car nous sommes certains, pour le reste, que ces *Statuts* avaient débordé d'assez bonne heure dans le sacramentaire gélasien admis en France (voir le vieux « Gélasien » du Vatican, I, I, § 95). En tout cas, le sacramentaire de Gellone (fol. 213<sup>v</sup>) contient un petit discours, intitulé « *Exortacio ad populum cum episcopus ordina[n]tur* », qu'on retrouve d'autre part dans le *Missale Francorum* (cf. MURATORI, *Liturgia Romana Vetus*, II, 669 sq.) et qui s'accorde assez bien avec les prescriptions arlésiennes.

1. Cf. le recueil *Theologie und Glaube*, XVI (1924), p. 584-612 : *Von der Mönchsweihe in der lateinischen Kirche*.

2. *Op. laud.*, p. 604-605. Je dois dire aussi que D. P. DE PUNIER mentionne, en passant (*op. laud.*, p. 72), le traité.

3. *Ibid.*, p. 604, et cf. p. 595 ; vraisemblablement, l'auteur avait dans l'esprit Besançon (*Vesontio, Bisuntio*).



dans une lettre à Geoffroi de Vendôme <sup>4</sup>. Il est intéressant en effet de constater que l'évêque s'oppose d'avance aux tendances du moine normand : la « bénédiction » du profès n'a rien d'un sacrement. On aimerait savoir ce que pensait à ce sujet, et comment se comportait l'abbé de Vendôme, qui, peut-être, fut, suivant Mabillon, l'un des introducteurs du pontifical germanique en France ; <sup>2</sup> selon les termes employés par Yves, il était alors (vers 1093-1100) impressionné par la pratique de Cluny.

ANDRÉ WILMART.

---

1. *Epist. XLI* (P. L., CLXII, 52 sq.). Yves répond à une question posée par Geoffroi ; malheureusement, la lettre de celui-ci n'a pas été conservée. Voir P. L., CLVII, 71-87, la série systématique des dix-neuf lettres adressées par Geoffroi à Yves, et qui révèlent leurs fréquents dissentiments, entre 1101 et 1119 ; pour l'ordre cf. *Revue Bénédictine*, juillet 1931, p. 241 sq. (*ib.*, p. 243, pour la période 1116-1118, prière de lire en premier lieu III, 11, au lieu de II, 11). D'où l'on induira que cette correspondance d'Yves et de Geoffroi concernant la profession monastique eut lieu au cours des années 1093-1100, période pour laquelle les lettres de l'abbé de Vendôme ne furent pas recueillies.

2. Cf. ANDRIEN, *op. laud.*, p. 352, n. 2.

# MONASTÈRES ET SUJETS AU MOYEN AGE.

(Suite et fin.)

## III. — AFFRANCHISSEMENTS INDIVIDUELS.

En dépit d'abus réels, inévitables dans une société où l'autorité était morcelée à l'excès, où la force primait si facilement le droit, où la répression des crimes était souvent entravée, on doit reconnaître que dans l'ensemble l'action de l'Église fut bienfaisante dans l'exercice du pouvoir seigneurial<sup>1</sup>. En certaines régions, comme dans la Forêt-Noire, où l'influence des monastères bénédictins est très sensible, l'état social du paysan paraît avoir été satisfaisant<sup>2</sup>. Il en fut de même en Belgique dans le haut moyen âge<sup>3</sup>, en Normandie<sup>4</sup>, dans le pays rémois<sup>5</sup>, et l'on sait qu'à partir du milieu du XII<sup>e</sup> siècle la transformation du système économique domanial en métayage n'a pu que favoriser l'amélioration des conditions matérielles à la campagne. Il dut en être de même dans d'autres régions suivant les milieux et les circonstances. Mais généraliser ou idéaliser cette situation pour motif d'apologétique serait un manquement à la vérité historique. A notre point de vue moderne, il semble qu'on aurait pu faire mieux et davantage ; autres étaient les situations, les nécessités et la mentalité d'alors. La civilisation procède par étapes et non par bonds.

Les monastères interviennent pour protéger leurs colons ou sujets contre les exactions et les empiétements des seigneurs, des avoués ou officiers<sup>6</sup>. L'abbaye de St-Florent de Saumur inter-

---

1. G. BLONDEL, à propos de l'ouvrage d'Inama-Sternegg, dans *Revue historique*, t. 82, p. 157 ; OLIVIER-MARTIN, *Précis d'histoire du droit français*. Paris, 1932, p. 51, 167-168.

2. E. MICHAEL, *Gesch. des deutschen Volkes*. Fribourg, 1897, t. I, p. 60.

3. PIRENNE, *Histoire de Belgique*. t. I, 5<sup>e</sup> éd., Bruxelles, 1929, p. 147-148.

4. L. DELISLE, *Études sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au Moyen Age*. Paris, 1903, pp. xxxvii-xlii.

5. R. DEBUISSON, *Étude sur la condition des personnes et des terres d'après les coutumes de Reims du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*. Reims, 1930, pp. 119-120, 131.

6. Pour la Bretagne, voir H. SÉE, *Étude sur les classes rurales en Bretagne au M. A.* Paris, 1896, p. 49-50 ; pour la Normandie, L. DELISLE, *Études sur la condition de la classe agricole... en Normandie au M. A.* Paris, 1903, p. 133-134.

vient auprès du comte d'Anjou vers l'an 1000, en 1040, en 1062, en 1092<sup>1</sup>; celle de St-Germain-des-Prés en 1073 contre les exactions des officiers royaux<sup>2</sup>. Celle de St-Menge rachète, en 1169, les droits du comte de Troyes à Rouffy afin de prémunir ses hommes contre les exactions des prévôts du comte<sup>3</sup>. Fécamp doit protéger sa propriété de Boissi-Mauvoisin, qui, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, était l'objet des violences de la part des seigneurs locaux. L'abbé demanda au roi Philippe-Auguste de France de la prendre sous sa protection, moyennant une redevance annuelle, et, de concert avec le roi, avança une forte somme d'argent pour amener ces seigneurs à se désister de leurs prétentions<sup>4</sup>.

Vézelay fait appel à Innocent III pour protéger ses possessions contre les exactions du comte de Nevers, qui ravage les bois, enlève les chariots, brise les moulins, impose des corvées aux hommes du monastère<sup>5</sup>. Des violences de ce genre sont constatées à Nogent dans les propriétés de Saint-Loup de Troyes, dans celles de Saint-Médard de Soissons, de Montier-la-Celle, de Saint-Denis<sup>6</sup>, de Saint-Père de Chartres<sup>7</sup>. C'est aussi le cas dans les avoueries de l'abbaye de Saint-Amand<sup>8</sup>.

En 1206 l'abbé de l'Ile-Barbe amène Humbert de Thoire, seigneur de Villars, à renoncer aux tailles dans le village de Lignieu, comme il l'obtint aussi en 1224 du comte de Forez pour le bourg de Saint-Rambert, sauf son droit de garde, afin d'épargner les mauvais traitements aux colons<sup>9</sup>. L'abbaye d'Eename, en 1225, fait dispenser par le châtelain de Gand ses tenanciers de Cluysen de l'obligation de comparaître aux

1. SACHÉ, *Inventaire des archives départ. Maine-et-Loire*. Série H, t. 2. St-Florent de Saumur. Angers, 1926, pp. 12, 14.

2. BOUILLART, *Hist. de l'abbaye royale de St-Germain-des-Prés*. Paris, 1724, p. 79; preuves, n° 29, pp. xxxi-xxxii.

3. G. MAILLET, *Les Classes rurales dans la Région Marnaise au M. A.* (*Mémoires Soc. Lettres... Saint-Dizier*, t. XXI, 1929, p. 86); P. BERNARD, *Étude sur les Esclaves et les Serfs d'Église*. Paris, 1919, p. 94.

4. L. DELISLE, *Philippe-Auguste et Raoul d'Argences abbé de Fécamp* (*Bibl. École des Chartes*, t. LXV, 1904, p. 390-397); *Études sur la condition de la classe agricole... en Normandie*, p. 133-134.

5. Innocent III, Epist., XIV, 126 (P. L. 216, col. 481-484).

6. H. SÉE, *Étude sur les classes serviles en Champagne* (*Revue historique*, LVI, 1894, pp. 236-237, 251).

7. Le seigneur de Chênebrun avait tué des serfs du monastère (*Gallia christ.*, t. VIII, col. 1228).

8. R. NAZ, *L'avouerie de l'abbaye de St-Amand en Pévèle* (*Mélanges de philologie et d'hist. publiés à l'occasion du Cinquantenaire de la Faculté des Lettres de l'Université catholique de Lille*. Lille, 1927, pp. 67-71).

9. L. NIEPCE, *L'Ile-Barbe*. Lyon, 1890, pp. 93-95.



plaids et de toute exaction militaire<sup>1</sup>. Monte Subasio réclame en 1234 l'intervention pontificale en faveur de ses colons contre les seigneurs et baillis des environs et contre les recteurs du duché de Spolète<sup>2</sup>. Muri (Suisse) prend les mesures nécessaires pour protéger ses gens et paysans<sup>3</sup>. En 1264 l'abbaye de Marmoutier arrive à obtenir un compromis du comte de Blois, qui accablait les vassaux de tailles, ravageait les terres et les vignes par ses garennes et inondait les campagnes pour décharger ses étangs<sup>4</sup>.

Les abus des avoués, dont les exactions pèsent lourdement sur les « pauvres masuirs » des domaines abbatiaux et indirectement sur les monastères, provoquent dès la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle des réglementations minutieuses, qui déterminent et limitent leurs droits et privilèges : on fixe le nombre de plaids, qu'on rachète par une redevance fiscale, et des vacations judiciaires, et simultanément on allège les charges du droit de gîte<sup>5</sup>. D'autre part on ne peut méconnaître que la concession de certaines immunités accordées par des seigneurs à des églises ou monastères, par le fait que les habitants de ces terres étaient libérés des charges judiciaires, « leur conférait une certaine émancipation économique dont l'effet ne pouvait qu'être favorable au peuplement des terres ecclésiastiques, à la formation d'agglomérations nouvelles, à l'accroissement de celles qui existaient »<sup>6</sup>. Dans certains cas on en appelle aux souverains contre les exigences des avoués. Jean I, duc de Brabant, règle les droits de ceux de Gembloux en août 1281<sup>7</sup>. On amène les avoués à des renonciations spontanées ou à des compositions ; on rachète les avoueries et les sous-avoueries moyennant argent comptant<sup>8</sup>, de même que des taxes annuelles ou « beede » imposées à leurs sujets<sup>9</sup>. Parfois il faut veiller au déni de justice d'agents trop sensibles à la tentation du pot-de-vin au détriment des autres tenanciers<sup>10</sup>.

1. PIOT, *Cartulaire de l'abbaye d'Eename*. Bruges, 1881, p. 118.

2. AUVRAY, *Reg. de Grégoire IX*, n. 2382.

3. KIEM, *Gesch. der Benediktiner-Ablei Muri-Gries*. Stans, 1888, t. I, p. 124.

4. MARTÈNE, *Hist. de l'abbaye de Marmoutier*. Tours, 1875, t. II, p. 243.

5. Je traiterai cette question dans un mémoire sur l'Exercice du droit de gîte au Moyen Age.

6. MADEL. DILLAY, *Les chartes de franchises du Poitou* (Catalogue des Chartes de franchises de la France. I.). Paris, 1927, p. ix.

7. WAUTERS, *Le duc Jean I<sup>er</sup> et le Brabant*. Bruxelles, 1862, pp. 268-269.

8. R. NAZ, *L'avouerie de l'abbaye de Saint-Amand en Pévèle* (*Mélanges de philol. et d'hist. publiés à l'occasion du Cinquantenaire de la Faculté des Lettres de l'Université catholique de Lille*. Lille, 1927, pp. 72-80).

9. P. ex. THORN (ERNST, *Hist. du Limbourg*, t. VI, p. 308.).

10. JÉROME, *L'abbaye de Moyenmoutier*. Paris, 1902, t. I, p. 292-293.

Les nombreux asservissements volontaires à des églises et monastères dans le haut moyen âge prouvent à l'évidence qu'on trouvait des avantages sérieux à vivre sous la dépendance de ces établissements, et que dans bien des cas les considérations d'ordre économique entraient en ligne de compte avec les mobiles d'ordre religieux <sup>1</sup>.

Le servage, en soi, était une tare personnelle et une tare sociale ; il devait répugner au concept d'égalité et de liberté que la rédemption par le Christ avait propagé au sein de la société chrétienne. Il ne fut pas supprimé par l'Église, vinculée dans son action par la législation civile, et par les institutions des sociétés au milieu desquelles elle se développa. L'esclavage païen disparut ; le servage le remplaça. Mais la perdurance du servage, même mitigé, au sein d'une société qui était censée dirigée ou influencée par la doctrine égalitaire du Christ reste un problème troublant. Le Christ a accepté les conditions de fait de la société de son temps ; S. Paul a agi de même ; l'Église a dû subir les modalités de la société dans laquelle elle est née et s'est développée, à côté de pouvoirs plus forts que le sien et peu disposés à provoquer une révolution sociale dont ils n'auraient pu prévoir les conséquences. L'enseignement des maîtres de la théologie au XIII<sup>e</sup> siècle n'a pas abordé directement ce sujet, et, quand, par exemple un S. Thomas commente la Politique d'Aristote, d'une manière purement objective, on ne peut voir s'il l'approuve ou désapprouve ; l'auteur vit dans un monde où le servage de la glèbe existe encore ; il ne discute pas les conditions historiques et sociales <sup>2</sup>.

On ne peut établir des règles fixes, ni généraliser certaines situations dues à la mentalité des maîtres du moment ou aux circonstances de temps et de lieux. Il y eut une amélioration progressive, souvent lente, avec des alternatives d'esprit charitable

1. En Sardaigne on constate fréquemment le cas de serfs libérés par leurs maîtres laïques et se soumettant au servage dans un monastère. On en voit même refuser la liberté qui leur est offerte, et faire sanctionner par les autorités leur volonté de rester serfs d'un monastère (PIETRO AMAT DI S. FILIPPO, *Indagini e studi sulla storia economica della Sardegna* (Miscell. di storia italiana, 3<sup>e</sup> sér., t. VIII, p. 351).

Voir sur les asservissements volontaires ou assainteurements P. BERNARD, *Études*, pp. 147-167, et ce que j'ai dit dans *La Familia dans les monastères bénédictins du Moyen Âge* (*Mémoires de l'Acad. royale de Belgique*, Classe des Lettres, Coll. in-8°, t. XXIX, fasc. 2, Bruxelles, 1931, pp. 114-121.).

2. Il y aurait plus de précision à apporter dans l'exposé des idées du Docteur angélique ; certains auteurs se sont fourvoyés. On peut consulter H. R. FEUGERAY, *Essai sur les doctrines politiques de S. Thomas d'Aquin*. Paris, 1857 ; JACQUES ZEILLER, *L'idée de l'État dans S. Thomas d'Aquin*, 1910 ; AL. KRÖSS, *Die Kirche und die Sklaverei in Europa in den späteren Jahrhunderten des M. A.* (*Zeitschrift f. kath. Theologie*, t. XIX, 1895, pp. 273-305, 589-622.)

ou de conservatisme outré, parfois explicable par les obligations féodales ou les charges qui pesaient sur les monastères. Les abonnements de tailles, les rachats de servitudes acheminèrent vers la disparition du servage et l'égalité sociale. Mais quant à dire quand l'esprit de charité chrétienne inspira des mesures d'adoucissement ou présida aux rapports entre maîtres et sujets, dire quand l'intérêt matériel intervint pour introduire des changements et alléger les charges, est impossible ; les textes manquent de précision, noyés qu'ils sont dans les formules juridiques ; les deux mobiles peuvent s'être combinés, et nous ignorons leur dose respective. Mais il est certain qu'à partir du douzième siècle des changements s'opèrent au sein de la société.

La façon dont le transport du vin de l'abbaye de Saint-Pierre dans la Forêt-Noire était réglé d'après le terrier du monastère, est un exemple frappant de l'esprit de douceur qui animait les maîtres vis-à-vis de leurs colons<sup>1</sup>. A Saint-Benoît-sur-Loire en 1181 la taille est abonnée<sup>2</sup> ; ailleurs les corvées ou servitudes sont rachetées<sup>3</sup>, comme à Saint-Michel en Thiérache en 1203<sup>4</sup>, comme à Morigny en 1218<sup>5</sup>, en 1224 à Allainville dépendance de l'abbaye de Coulombs<sup>6</sup>, à Flavigny en 1244<sup>7</sup>, à Saint-Germain-des-Prés<sup>8</sup>, à Villeloin en 1258<sup>9</sup>, à N.-D. de Semur en 1262<sup>10</sup>, à Saint-Maur-des-Fossés en 1277 et 1282<sup>11</sup>, à Val di Ponte (dioc. de Pérouse) en 1289<sup>12</sup>, à Saint-Pierre de Pérouse en 1291<sup>13</sup>, à Monte Subasio en 1291<sup>14</sup>. Nombreux sont les exemples fournis par L. Delisle pour la Normandie au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>.

1. E. GÖTHEIN, *Die Hofverfassung an dem Schwarzwald, dargestellt an der Gesch. des Gebietes von St-Peter* (Zeitschrift f. d. Gesch. des Oberrheins, t. XL, 1886, p. 277) ; MICHAEL, *Gesch. des deutschen Volkes*, t. I, p. 51-52.

2. DELISLE, *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, n. 26.

3. CH. SEIGNOBOS, *Le régime féodal en Bourgogne jusqu'en 1360*. Paris, 1882, p. 223.

4. PIETTE, *Cartulaire de l'abbaye de St-Michel en Thiérache*. Vervins, 1883, p. 25-26.

5. *Nouv. revue hist. de droit français et étranger*, t. XXII, 1898, p. 122.

6. MERLET, *Histoire de l'abbaye de N.-D. de Coulombs*. Chartres, 1864, p. 41.

7. BERGER, *Reg. d'Innocent IV*, I, n. 833.

8. BOUILLART, *Hist. de l'abbaye de St-Germain-des-Prés*. Paris, 1724, p. 128, 142.

9. DENIS, *Cartulaire de l'abbaye de St-Sauveur de Villeloin*. Le Mans, 1911, p. 31-34.

10. GARNIER, *Chartes de communes*, pp. 113-114.

11. EM. GALTIER, *Histoire de St-Maur-des-Fossés*. Paris, 1913, p. 73.

12. LANGLOIS, *Reg. de Nicolas IV*, 1075.

13. *Ib.*, 6137.

14. *Ib.*, 4585.

15. *Études sur la condition de la classe agricole*, pp. 131-136 ; voir aussi P. BERNARD, *Étude sur les esclaves et les serfs d'Église en France du VI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> s.* Paris, 1919, pp. 290-298.



Les actes de manumission se rencontrent dans l'Église franque à partir du VI<sup>e</sup> siècle ; quant aux serfs d'église, ils sont soumis à des règles particulières, que justifiait le souci de sauvegarder les intérêts de la propriété ecclésiastique <sup>1</sup>.

En Italie ces actes se rencontrent et se multiplient à partir du VIII<sup>e</sup> siècle : les serfs sont transformés en travailleurs juridiquement libres, mais toujours liés à l'ancien maître, et d'autre part la concession de terres pour leur entretien leur assure une certaine indépendance économique ; c'est le cas à Sainte-Julie de Brescia, à Farfa, à Saint-Cassien de Cingla, à Bobbio, à Novalèse, au Mont-Cassin et ailleurs <sup>2</sup>. En Espagne on rencontre des actes d'affranchissement à partir du dixième siècle <sup>3</sup>.

En Normandie il n'y a plus de trace de servage à partir du XII<sup>e</sup> s. <sup>4</sup> ; il disparaît de Provence aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles <sup>5</sup>.

En France, on rencontre les affranchissements individuels ou collectifs à partir du dixième siècle, mais, au treizième siècle, avec des restrictions assez nombreuses <sup>6</sup> : à St-Vincent du Mans <sup>7</sup>, à Saint-Denis en 1125 <sup>8</sup>, vers 1174-5 à Saint-Germain-des-Prés <sup>9</sup>, à Ferrières en 1185-1186 <sup>10</sup>, à Saint-Père de Chartres en 1190, 1208, 1227, 1236, 1257, 1258, 1265 <sup>11</sup>, à Saint-Remi de Sens en 1224 <sup>12</sup>, à Saint-Germain-des-Prés en 1249 et 1250 <sup>13</sup>, à Saint-

1. P. BERNARD, *Étude sur les esclaves...*, pp. 95-97, 102-106 ; A. BRUTAILS, *Étude sur l'esclavage en Roussillon du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> s.* (Nouvelle Revue hist. du droit, 1886) ; du même, *Étude sur la condition des populations rurales du Roussillon au M. A. Paris*, 1891 ; M. FOURNIER, *Les affranchissements du V<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> s.* (Revue historique, t. XXI, 1883, pp. 1-58).

2. G. LUZZATTO, *I servi nelle grandi proprietà ecclesiastiche italiane dei sec. IX e X*. Pise, 1910, p. 111-118, 142-178 ; M. GAUDIOSO, *La schiavitù domestica in Sicilia dopo i Normanni*. Legislazione, dottrina, formule. Catane, 1926 ; P. VACCARI, *L'affrancazione dei servi della gleba nell' Emilia e nella Toscana*. Bologne, 1928.

3. *Revista de Archivos, bibliotecas y museos*, avril-juin 1920, pp. 245-247.

4. DELISLE, *Études sur la condition*, pp. 20-25, 133.

5. G. LAMBERT, *Essai sur le régime municipal et l'affranchissement des communes en Provence au M. A. Toulon*, 1882, pp. 181-182.

6. P. BERNARD, *Étude*, pp. 290-294.

7. CHARLES, *Cartulaire de l'abbaye de St-Vincent du Mans*. Mamers, 1886, t. I, col. 173.

8. SUGER, *Œuvres complètes*, éd. Lecoy de la Marche. Paris, 1867, p. 319-322.

9. DE LASTEYRIE, *Cartulaire général de Paris*. Paris, 1887, t. I, p. 409 ; POUPARDIN, *Recueil des chartes de l'abbaye de St-Germain-des-Prés*. Paris, 1909, t. I, pp. 231-232.

10. J. DE LABORDE, *Recueil des actes de Philippe-Auguste*, p. 187 ; DELISLE, *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, pp. 206-207, 212-213, 464-467.

11. *Gallia christ.*, t. VIII, col. 1227, 1228 ; GUÉRARD, *Cartulaire de St-Père de Chartres*, t. II, pp. 673, 690, 703, 704, 711 ; DELISLE, *Catal. des actes de Philippe-Auguste*, n. 1075 ; P. BERNARD, *Étude*, p. 131.

12. QUANTIN, *Cartul. de l'Yonne*, t. III, p. 132.

13. GUÉRARD, *Polyptique d'Irminon*, App., pp. 383, 387.

Corneille de Compiègne en 1256<sup>1</sup>, vers 1268 dans les environs de Paris de la part du prieuré de Saint-Éloi de Paris et du chapitre de Saint-Marcel<sup>2</sup>, en 1291, à Luxeuil<sup>3</sup>, à Sens dans le courant du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>, ainsi qu'à Lézat<sup>5</sup>.

Ce mouvement continue dans les siècles suivants : par l'abbé de Tournus en 1331<sup>6</sup>, par l'abbesse de Saint-Julien d'Auxerre en 1303<sup>7</sup>, par l'abbé de St-Germain de 1334 à 1353<sup>8</sup>, par Saint-Aignan d'Orléans, qui généralisa une mesure prise au douzième siècle, en 1344 pour le pays de Beauce et pour celui de Sologne au quinzième siècle<sup>9</sup>, par l'abbé de Moyenmoutier en 1479<sup>10</sup>. En Champagne ou en Nivernais, il continue de subsister plus tard ; « mais la situation est retournée depuis le XII<sup>e</sup> siècle : grâce à la paix qui régna au XIII<sup>e</sup> siècle, la quasi totalité de la population urbaine et la grande majorité des paysans jouit de la liberté<sup>11</sup>. »

En d'autres pays de la chrétienté la même transformation s'opère. L'abbé Gilles de Stavelot abolit les mortemains dans plusieurs paroisses en 1299<sup>12</sup>. L'abbesse de Stöttelingenbourg accorde un affranchissement en 1326<sup>13</sup> ; Saint-Michel de Lunebourg supprime le servage et les corvées en 1375<sup>14</sup>.

En Angleterre je rencontre des actes de manumission en 1277 à Gloucester<sup>15</sup>, à Worcester de 1300 à 1306<sup>16</sup>, à Winchester en 1356 et 1357 et fréquemment au quinzième siècle<sup>17</sup>, à Saint-Albans à la même époque<sup>18</sup>.

1. MOREL, *Cartulaire de l'abbaye de St-Corneille de Compiègne*. Paris, 1909, t. II, pp. 439-440.

2. *Bibl. École des chartes*, t. LXVI, 1905, p. 123.

3. *Gallia christ.*, t. XV, col. 157.

4. QUANTIN, *Cartulaire de l'Yonne*, t. III, pp. xxiv-xxvii.

5. *Bibl. École des chartes*, t. LXXXIII, 1922, p. 184.

6. CH. DARD, *Uchizy, monographie historique (Annales de l'Académie de Mâcon 3<sup>e</sup> sér., t. XXIV, 1924-25, pp. 33-128).*

7. *Gallia christ.*, t. XII, col. 420.

8. *Ib.*, col. 393.

9. R. HUBERT, *Antiquités historiques de l'église royale de Saint-Aignan d'Orléans*. Orléans, 1661, pp. 182, 185 ; preuves pp. 108-110.

10. JÉROME, *L'abbaye de Moyenmoutier*. Paris, 1902, t. I, p. 429.

11. OLIVIER-MARTIN, *Précis d'histoire du droit français*. Paris, 1932, p. 168.

12. HALKIN et ROLAND, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmedy*. Bruxelles, 1930, t. II, p. 97.

13. C. v. SCHMIDT-PHISELDECK, *Die Urkunden des Klosters Stötterlingenbourg*. Halle, 1874, p. 75.

14. v. WEYHE-EIMKE, *Die Aebte des Klosters St-Michaelis zu Lüneburg*. Celle, 1862, p. 62.

15. *Historia et cartular... Gloucestr.* Ed. Hart. Londres, 1867, t. II, p. 265.

16. BUND, *Sede vacante register of Worcester*. Oxford, 1897, pp. 38, 59-60, 75-77.

17. GOODMAN, *Chartulary of Winchester cathedral*. Winchester, 1927, pp. 164-166.

18. *Chronica monasterii S. Albani*. Ed. Riley, t. II, pp. 364-366.

On oppose parfois le conservatisme exagéré des institutions monastiques à une certaine largeur de vue de l'Église séculière dans l'émancipation des serfs. On a parfois expliqué ce phénomène dans un sens bienveillant : préoccupée d'assurer aux serfs une sécurité plus grande, l'Église régulière aurait moins senti la nécessité de leur concéder un affranchissement dont ils trouvaient l'équivalence dans les conditions plus favorables qu'ils rencontraient auprès des monastères. Ce mobile a pu parfois entrer en ligne de compte, mais je crois que le côté pratique et réaliste a dû prévaloir. Nul doute qu'il y eut bien des manumissions intéressées ; il s'agissait de prévenir la désertion de paysans, de se les attacher par des conditions acceptables, d'assurer dans de bonnes conditions la culture des terres, à une époque où la main-d'œuvre menaçait d'échapper et de devenir plus rare <sup>1</sup>. Parfois les monastères furent obligés de reconstituer leurs finances en des moments d'endettement en battant monnaie par des affranchissements <sup>2</sup>, ou même ils ne cédèrent leurs droits usagers que contre une compensation <sup>3</sup>, parfois même onéreuse, soit contre argent <sup>4</sup>, soit contre abandon de tenures ou de biens personnels <sup>5</sup>.

1. SEIGNOBOS, *Le régime féodal en Bourgogne*. Paris, 1882, p. 54-55.

2. C'est le cas à Sens en 1197 (QUANTIN, *Cartul. de l'Yonne*, t. II, p. 483) ; à Flavigny en 1241 (RODENBERG, *Epistolae*, t. I, n. 819, p. 719-720 ; AUVRAY, *Reg. de Grégoire IX*, 6054 ; MORTIER, *Flavigny, l'abbaye et la ville*. Lille, 1920, pp. 86-89) ; en 1272 (GARNIER, *Chartes de commune*, p. 131) ; à St-Bénigne de Dijon en 1291 (*ib.*, pp. 167-168) ; à St-Seine en 1323 (*ib.*, p. 172 ; JULES MARC, *Contribution à l'étude du régime féodal sur le domaine de l'abbaye de Saint-Seine*. Paris, 1896 ; voir *Nouv. Revue hist. du droit français*, t. XX, 1896, pp. 780-781).

3. C'est le cas à Saint-Père de Chartres au XI<sup>e</sup> siècle (M. FOURNIER, *Les affranchissements du V<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. Influence de l'Église, de la royauté et des particuliers sur la condition des affranchis du V<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle* (*Revue historique*, t. XXI, 1883, p. 17-18) ; à Saint-Denis en 1125, comme à N.-D. de Paris et à Sainte-Geneviève (M. BLOCH, *Rois et serfs*. Paris, 1920, pp. 59-60, 64) ; à Saint-Germain-des-Prés en 1248 et 1250 (BOUILLART, *Histoire de l'abbaye royale de St-Germain des-Prés*. Paris, 1724, pp. 127-128 ; GUÉRARD, *Polyptique d'Irminon*, app., pp. 383, 387 ; BLOCH, p. 67) ; en Bourgogne (GARNIER, p. 51).

4. A Tournus en 1202 (*Revue historique*, t. XXI, pp. 139-140) ; à Bèze en 1251 et 1274 (*ib.*, pp. 141-143) ; à Saint-Germain d'Auxerre en 1256 (*ib.*, pp. 77-78 ; QUANTIN, t. III, p. 264) ; à Saint-Pierre-le-vif de Sens en 1257 (*ib.*, p. 270) ; à Saint-Maur-des-Fossés en 1277 et 1282 (GAULTIER, *Histoire de St-Maur des Fossés*. Paris, 1913, p. 73 ; BLOCH, p. 67) ; en 1258 à Saint-Père-en-Vallée (*Gallia christ.*, t. VIII, col. 1228 ; GUÉRARD, *Cartulaire*, t. II, p. 704) ; à Villeloin en 1278 (DENIS, *Cartulaire de l'abbaye de St-Sauveur de Villeloin*. Paris, 1911, p. 61-62) ; à Caunes vers 1240 et 1280 (BÉZIAT, *Histoire de l'abbaye de Caunes*. Paris, 1880, pp. 116-121) ; à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle à St-Bénigne de Dijon (CHOMTON, *Histoire de l'église de St-Bénigne de Dijon*. Dijon, 1900, p. 157) ; au prieuré de Novy encore au XVI<sup>e</sup> s. (G. ROBERT, *Affranchissement des serfs du prieuré de Novy* (*Nouvelle Revue de Champagne et de Brie*, VIII, 1930, pp. 217-237).

5. Exemples du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> s. à St-Père de Chartres, Marmoutier, Saint-Remi de Sens (P. BERNARD, *Étude*, pp. 295-298).



Les sujets sont considérés comme une propriété du monastère et, comme telle, ne peuvent être aliénés que dans l'intérêt même du monastère et avec autorisation de l'autorité compétente<sup>1</sup>. C'est ce qui explique que parfois il arriva que la bonne volonté de libérer des mainmortables fut paralysée par la lettre de statuts imposés aux chefs de monastères, à moins de concession expresse d'une autorité supérieure, comme ce fut le cas à St-Seine en 1307, où une enquête fut ordonnée contre l'abbé qui avait accordé des manumissions de sa propre autorité<sup>2</sup>; en fait les manumissions restreignaient le patrimoine des églises<sup>3</sup>. Toutefois entre le XIII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle l'émancipation s'est généralisée<sup>4</sup>.

En accordant des affranchissements contre versement d'une somme d'argent, les monastères ne faisaient qu'imiter les procédés de la royauté. Les manumissions royales suivirent celles des particuliers et se payèrent en numéraire. La manumission supposait l'abandon de certaines redevances, donc une diminution de la plus-value d'une propriété; une compensation se justifiait, avec d'autant plus de raison que la classe rurale s'était enrichie et pouvait, comme elle le désirait d'ailleurs, payer son émancipation<sup>5</sup>.

Dans de nombreux cas les monastères, pour mieux assurer leurs droits ou en sauver une partie, acceptèrent de s'associer des princes ou des seigneurs séculiers par des contrats de pariage. C'est le cas pour Saint-Remi de Reims avec le comte de Réthel en 1123, pour Saint-Jean de Sens avec le roi Louis VII le Jeune en 1155<sup>6</sup>. Ces contrats se multiplient sous le règne de Philippe-Auguste; les affranchissements de villages sont collectifs, moyennant une

1. Saint-Aignan d'Orléans le fait sous Henri I avec consentement du roi (HUBERT, *Antiquités historiques de l'église royale de Saint-Aignan d'Orléans*, Orléans, 1661, p. 185; preuves, pp. 108-109); Micy le fait en 1237 avec l'autorisation du roi (*Gallia christ.*, t. VIII, 1535); Marmoutier en 1289 avec autorisation pontificale (LANGLOIS, *Reg. de Nicolas IV*, n. 700).

Ailleurs il fallait l'autorisation du seigneur d'un vassal affranchisseur et celle du suzerain; parfois même, par crainte du retrait lignager, on réclamait le consentement des parents. Exemples des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles dans P. BERNARD, *Étude*, pp. 284-288; R. DEBUISSON, *Étude sur la condition des personnes et des terres d'après les coutumes de Reims du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*. Reims, 1930, p. 130.

2. *Reg. Clementis V*, n. 2205. En tout cas en 1323 cette servitude a disparu (J. MARC, *Contribution à l'étude du régime féodal sur le domaine de l'abbaye de St-Seine*. Paris, 1896; v. *Nouv. Revue hist. du droit français*, XX, 1896, p. 780-781).

3. M. FOURNIER, *Les affranchissements du V<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> s.* (*Revue histor.*, t. XXI, 1883, pp. 40-43.)

4. SEIGNOBOS, *Le régime féodal*, p. 56.

5. BLOCH, *Rois et serfs*, pp. 63-69.

6. PETEL, *Christophe d'Essoyes abbé de Molesme, 1239-1252*. Troyes, 1902, p. 31, note 11.

charte constatant l'étendue de leur libération. C'est ce que fit l'abbaye de Ferrières pour Rozoi en 1180-1181<sup>1</sup> ; La Charité pour Valignien en 1181<sup>2</sup>, pour Dixmont en 1187<sup>3</sup> ; l'abbesse de Cusset pour le village de ce nom en 1184<sup>4</sup> ; l'abbé de Ruricourt en 1190<sup>5</sup> ; l'abbé de St-Laurent au dioc. d'Auxerre en 1192-93<sup>6</sup> ; l'abbé de Cuissi pour Dizi en 1195<sup>7</sup> ; l'abbé de Plein-Pied en 1200-1201<sup>8</sup> ; Molesme en 1229-1230, 1247-1248 et 1250<sup>9</sup> ; le Mas d'Azil en 1246<sup>10</sup> ; Sainte-Croix de Peyrolières en 1255<sup>11</sup> ; St-Bénigne de Dijon en 1261<sup>12</sup> ; Sainte-Croix de Quimperlé avec le duc de Bretagne au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>. Ce n'est pas que le pariage fût sans danger, car le droit du plus fort était souvent au moyen âge, comme au temps de La Fontaine, le droit le meilleur. A Pamiers, par exemple, l'abbé de Saint-Antonin en fit l'expérience avec le comte Roger-Bernard de Foix son associé en pariage de la ville et du château. Le comte empiétait sans cesse sur les droits de l'abbé, lui tendait des guet-apens ainsi qu'à ses moines, saccageait leurs bois et incendiait leurs maisons. Peu s'en fallut que l'abbé ne pérît un jour en fuyant devant les émissaires du comte. Les menaces de Boniface VIII n'émouvaient pas l'intéressé. Même quand le pape venait d'ériger le monastère en chapitre cathédral du nouvel évêché de Pamiers (1295), ce monastère avait été détruit<sup>14</sup>.

Très variées, parfois larges, parfois étroites furent les concessions de libertés. Le maintien du droit de meilleur catel, en dépit des protestations d'un Ulric de Steinfeld, et des adoucissements qui furent apportés à partir du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>, se prolongea trop

1. L. DELISLE, *Catal. des actes de Philippe-Auguste*, n. 14.

2. *Ib.*, n. 30.

3. *Ib.*, n. 190-191.

4. *Ib.*, n. 106, 840.

5. *Ib.*, n. 296.

6. *Ib.*, n. 374.

7. *Ib.*, n. 480-481, 505.

8. *Ib.*, n. 603.

9. PETET, *Christophe d'Essoyes*, p. 31-32 ; J. LAURENT, *Cartulaires de l'abbaye de Molesme*. Paris, 1911, t. II, pp. 303, 293, 528.

10. CAU-DURBAN, *Abbaye du Mas d'Azil*. Foix, 1897, p. 105-113 ; autres exemples pour Pamiers, Lézat, p. 11-12.

11. CONTRASTY, *Cartulaire de S<sup>te</sup>-Foy de Peyrolières*, Toulouse, 1919, p. 63-70.

12. ED. DE BARTHELEMY, *Diocèse ancien de Châlons-sur-Marne*. Paris, 1861, t. I, p. 379 ; H. SÉE (*Revue histor.*, LVII, p. 12-13). Autres exemples dans GARNIER, *Chartes de commune*, p. 259-263 ; CHASSAING, *Spicilegium Brivatense*. Paris, 1886, pp. 289-294, 342-356.

13. H. SÉE, *Classes rurales en Bretagne*, p. 90.

14. OURGAUD, *Notice historique sur la ville et le pays de Pamiers*. Toulouse, 1865, 125-161 ; J. M. VIDAL, *Origines de la province ecclésiastique de Toulouse* (*Annales du Midi*, XV, 1903, pp. 292-293, 309).

15. E. MICHAEL, *Gesch. des deutschen Volkes*, t. I, 1897, p. 53.

longtemps, dans certains domaines monastiques comme dans des seigneuries séculières, jusqu'à la fin de l'ancien régime <sup>1</sup>. A Figeac, en 1245, à la demande des consuls, on abolit la coutume de saisir le lit et les vêtements des morts par rachat <sup>2</sup>.

En Normandie les services, plutôt réels que personnels, se rachètent à partir du commencement du treizième siècle, et les paysans favorisés par des monastères arrivent à constituer des « communs » qui exerçaient des droits qui ailleurs appartenaient aux véritables communes <sup>3</sup>.

En Brabant la mainmorte a été supprimée par le duc en 1248, et son exemple trouva des imitateurs <sup>4</sup>. Dans le Hainaut la mortemain des sainteurs d'abbayes avait été abolie par la comtesse Marguerite; toutefois l'abolition n'est pas générale ou complète. En 1261 l'abbaye de Lobbes fait un accord avec la comtesse Marguerite de Hainaut sur le meilleur catel de ses sujets <sup>5</sup>, et cet exemple est suivi en 1264 par l'abbaye de Hautmont <sup>6</sup>. Cet usage est maintenu en Flandre; les abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Bavon ne l'abandonnent qu'en 1464 pour leurs sujets habitant certaines dépendances de la ville de Gand <sup>7</sup>.

Cette opposition de principe à l'affranchissement total de leurs sujets que faisaient certains monastères, d'accord en cela avec des seigneurs séculiers, provenait de la crainte de voir leur culture souffrir du départ de colons, comme ce fut le cas à Benediktbeuern (Bavière) en 1364, 1368, 1369 <sup>8</sup>. Toutefois, à la faveur d'une législation plus large en matière de désaveu et de changement de domicile <sup>9</sup>, le droit de poursuite des transfuges devint de plus en plus difficile et rare; les garanties judiciaires furent concédées <sup>10</sup>.

1. J. FINOT, *La mainmorte dans la terre de l'abbaye de Luxeuil. Projet d'affranchissement des mainmortables par l'abbé de Clermont-Tonnerre, 1775-1789* (Nouv. Rev. hist. de droit français, IV, 1880, p. 217-289); du même, *Les derniers mainmortables de l'abbaye de Cherlieu* (ib., t. V, 1881, p. 243-297, 335-384).

2. N. VALOIS, *Éclaircissement et organisation du régime municipal à Figeac* (Bibl. École des Chartes, t. XL, 1879, p. 397-423) et Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris. Paris, 1880, p. 25.

3. DELISLE, *Études*, pp. 125-138.

4. A. WAUTERS, *Les libertés communales*. Bruxelles, 1878, Preuves, p. 162.

5. DE REIFFENBERG, *Monuments*, t. I, p. 361.

6. DEVILLERS, *Cartulaire des rentes et cens dus au comte de Hainaut, 1265-1286*. Mons; 1873, t. I, p. 190.

7. DIERICKX, *Mémoires sur la ville de Gand*. Gand, 1814, t. I, pp. 190-193; WAUTERS, *Table chronol. des chartes et diplômes*. Bruxelles, 1881, t. VI, pp. LXV-LXVII.

8. MEICHELBECK, *Chronicon Benedictoburanum*. Munich, 1751, t. I, pp. 157-158.

9. P. BERNARD, *Étude*, pp. 179-180.

10. *Id.*, pp. 232-236.



D'autre part, la libération de certaines servitudes, la liberté d'acquérir et d'aliéner des biens propres, une plus grande garantie de stabilité dans leur avoir amenèrent les paysans à rester sur leurs terres <sup>1</sup>.

L'émancipation progressive de la classe rurale, qui a commencé au XII<sup>e</sup> siècle, fut favorisée par le morcellement de l'unité domaniale de la villa, par la fréquence des mutations de terres et de personnes, par les avantages pécuniaires qui résultaient des affranchissements collectifs ou individuels. Dès le onzième siècle, en France, les serfs d'église, assimilés en certains cas aux serfs royaux, reçoivent la capacité de tester ; ils ont la faculté de comparaître eux-mêmes en justice <sup>2</sup>. Le droit que confère le travail permanent et créateur sur le bien créé et sur le fonds où il s'exerce s'affirme en face de celui de la dominalité <sup>3</sup>.

Je sais que les termes de chevage, de taille, de corvée, de meilleur catel font sursauter certains écrivains modernes. Mais leurs équivalents n'existent-ils pas sous une autre forme au vingtième siècle ? Jadis la coutume était modératrice, elle fixait l'usage. Aujourd'hui le chevage s'appelle l'impôt personnel ; la taille l'impôt foncier ; la corvée, les impôts généraux, provinciaux, communaux, les centimes additionnels ; le meilleur catel est remplacé par les lois fiscales sur les successions qui détruisent les fortunes patrimoniales, et Dieu sait si la bureaucratie, maîtresse absolue en la matière, exerce une tyrannie contre laquelle il n'y a pas moyen d'invoquer une coutume. Nous sommes libres dans la servitude à l'État.

Dans quelle mesure peut-on attribuer à l'action directe des monastères des affranchissements individuels faits par des seigneurs, et la donation de ces affranchis à des abbayes, comme ce fut le cas à Saint-Remi de Reims en 1083-1085 <sup>4</sup>, vers 1145 <sup>5</sup>

1. Le travail de GASTON ROUNDEL, *Le régime féodal dans le bourg de Châtillon-sur-Seine*. 1896, 132 pp., 8°, montre bien l'évolution de la classe rurale, dans le domaine du monastère : les serfs du XII<sup>e</sup> s. deviennent les vilains du XIII<sup>e</sup> et les bourgeois du XIV<sup>e</sup> ; au XV<sup>e</sup> s. il n'y a plus que des censitaires.

2. Sur les colliberts voir P. MARCHEGAY, *Les Colliberts de Saint-Aubin d'Angers* (Bibl. École chartes, t. XVII, 1856, pp. 409-427 ; t. XXXIX, 1878, p. 584 ; P. BERNARD, *Étude sur les Esclaves et les Serfs d'Église*, pp. 114-118 ; A. PETIT, *Coliberti ou Culverts, réponse à diverses objections*. Limoges, 1930.

3. F. JOÛON DE LONGRAIS. *Études sur le droit anglais. I. La conception anglaise de la saisine du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle*. Paris, 1924 ; v. R. GRAND dans *Bibl. École chartes*, t. LXXXVI, 1925, p. 436.

4. G. ROBERT, *Les serfs de St-Remi de Reims*. Reims, 1926, pp. 26-28. Autres actes de 1171-1172 (p. 39), 1229 (pp. 48-49), 1241 (pp. 53-54), etc.

5. VARIN, *Archives admin.*, t. I, p. 314.

et à celle de Saint-Denis de Reims en 1168-9<sup>1</sup>, et dans quelle mesure ces concessions favorisaient-elles le bien particulier des affranchis, il n'est guère possible de le dire que par l'examen des cas particuliers, et encore la teneur trop discrète des textes ne permet-elle pas de se faire un jugement raisonné<sup>2</sup>.

Mais il est un fait indéniable, c'est qu'à partir du treizième siècle une partie de la classe rurale s'élève, enrichie par son travail, plus solidement assise par l'acquisition de propriétés personnelles. L'attraction des villes franches, la facilité de chercher une résidence plus aisée, la création des communes amenèrent forcément les monastères à mettre leurs intérêts d'accord avec les transformations inéluctables du monde ambiant et à se plier de gré ou de force aux revendications démocratiques de leurs sujets et tenanciers, alors que sur différents points de la France éclataient des mouvements insurrectionnels contre les abus du pouvoir féodal<sup>3</sup>, et que des villages révoltés contre leurs seigneurs ecclésiastiques, tels que celui de Maisnières contre l'abbaye de Corbie et celui de Chablis contre le chapitre de Saint-Martin de Tours s'émancipaient de leurs maîtres et s'attribuaient contre leur volonté une organisation communale, laquelle d'ailleurs, parce que illégitimement constituée, ne tarda pas à être abolie<sup>4</sup>. La féodalité ecclésiastique était trop intimement unie à la féodalité laïque pour que l'action de l'une sur l'autre n'entraînât pas les mêmes résultats. L'émancipation sociale fut progressive ; c'est la loi de l'histoire.

#### IV. — CRÉATION DE COMMUNES.

On a dit que l'Église s'était généralement montrée hostile à la formation des communes, et plus particulièrement l'Église régulière<sup>5</sup>. Il y a du vrai dans cette assertion. La raison en est que les institutions séculaires sont animées d'un esprit de corps assez

1. *Ib.*, p. 353.

2. P. BERNARD, *Étude*, pp. 120-125.

3. A. LUCHAIRE, *Les communes françaises à l'époque des Capétiens directs*. Nouv. éd. par L. Halphen, Paris, 1911, pp. 17-20 ; H. SÉE, *Étude sur les classes serviles en Champagne*, p. 39, 46 ; *Les classes rurales et le régime domanial en France au M. A.* Paris, 1901 ; G. MAILLET, *Les Classes rurales dans la Région Marnaise au M. A.*, p. 134-135 ; R. BOURGEOIS, *Du mouvement communal dans le comté de Champagne aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> s.* Paris, 1904 ; H. SÉE, *Les « hotes » et les progrès des classes rurales en France au Moyen Age* (*Revue histor. du droit*, t. XXII, 1898, pp. 116-131).

4. LUCHAIRE, p. 75-76.

5. LUCHAIRE, pp. 234-250.

particulariste et conservateur, et n'évoluent que lentement et difficilement. Elles avaient d'ailleurs des raisons de redouter les « conjurations » de leurs sujets, à d'autres titres que les rois, princes ou seigneurs, car elles n'avaient généralement qu'à perdre à voir se dresser contre elles de nouvelles forces qui amoindriraient leur puissance, réduiraient leurs privilèges et empièteraient sur leurs droits. Par contre les princes et seigneurs avaient un intérêt immédiat à favoriser ces mouvements au sein des domaines ecclésiastiques, car, en ébranlant le pouvoir épiscopal ou abbatial, ils faisaient disparaître ou diminuaient une puissance rivale et étendaient leur autorité sur les nouvelles communes érigées dans les seigneuries ecclésiastiques, comme on le vit à Saint-Riquier, où la charte abbatiale de 1126 se prémunit contre les empiètements du comte de Ponthieu<sup>1</sup>; à Saint-Josse-sur-Mer, où la commune est organisée d'accord entre le comte et l'abbé, suzerains de la localité, mais comme le comte l'avoue lui-même dans un acte de 1205 « contre le gré de l'Église »<sup>2</sup>; et à Vézelay, où le comte de Nevers vint attiser la haine des classes et exciter les habitants à se révolter contre le pouvoir abbatial, en se faisant passer pour le défenseur de leurs droits, alors qu'en réalité il ne visait qu'à satisfaire ses intérêts personnels<sup>3</sup>.

Sans doute l'idée de commune fut combattue par Guibert, abbé de Nogent<sup>4</sup>; par un moine de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, Geoffroy de Courlon<sup>5</sup>; par l'abbaye de Saint-Sever-Cap, en lutte avec la municipalité locale au sujet de certaines redevances<sup>6</sup>; par l'abbaye de Corbie qui après des luttes interminables depuis la création de la commune en 1123 arrive en 1312 à la faire supprimer<sup>7</sup>; par l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui en accordant en 1249 des remises de droits seigneuriaux à ses hommes de Villeneuve-Saint-Georges, Valenton et Crosne, leur interdit de faire des communes sans le consentement des religieux<sup>8</sup>; par l'abbaye de Chelles qui parvient en 1319 à briser les prétentions des bourgeois à avoir une mairie et un sceau, donc à former une commune, parce qu'ils ne pouvaient produire un acte authentique

---

1. *Ib.*, p. 65-66, 231.

2. *Ib.*, p. 231.

3. *Ib.*, p. 232-233.

4. *Hist. vitae*, III, 7; ed. Bourgin, p. 157.

5. *Hist. litt. de la France*, t. XXI, p. 19.

6. *Ib.*, p. 597-598.

7. D. GRENIER, *Histoire de la ville et du comté de Corbie*. Amiens, 1910, pp. 434-438; LUCHAIRE, pp. 108-109.

8. GUÉRARD, *Polyptique d'Irminon*, Append., p. 385.

de son existence légale, alors qu'en réalité ils en avaient reçu un de Louis VI en 1128 <sup>1</sup>.

Par contre on voit un ancien abbé bénédictin de Saint-Médard de Soissons, devenu évêque d'Amiens, saint Geoffroy, protéger ce qu'il y avait de juste dans les revendications communales, de même que le légat pontifical appelé à juger en 1184 un conflit entre le chapitre et la ville de Nivelles <sup>2</sup>. Il y eut des oppositions, des conflits, des exigences excessives d'un côté, des résistances opiniâtres et regrettables d'autre part, comme les prohibitions portées dans les Statuts de l'ordre de Cluny en 1310 et en 1458 contre les affranchissements <sup>3</sup>. Généraliser les mobiles qui dirigèrent certaines institutions monastiques dans leur conduite vis-à-vis du mouvement communal, serait risquer de glisser parfois à côté de la vérité. Ces mobiles variaient suivant les régions et les circonstances, aussi bien pour les seigneurs séculiers que pour les institutions religieuses. La nécessité d'attacher à leurs terres les anciens serfs par l'adoucissement des servitudes et par l'affranchissement, la crainte de les voir émigrer sur des terres où l'on jouissait de libertés enviables modifièrent la conduite des seigneurs. Les communautés urbaines commençaient à faire sentir leur force d'attraction ; il fallait parer aux dangers d'une emprise aussi dangereuse pour la mise en valeur de leurs domaines que pour leurs finances. Tout le monde médiéval n'avait pas une même mentalité ; il n'était pas régi par les mêmes lois. Les institutions religieuses entrèrent donc dans le mouvement des affranchissements de villages et d'organisations municipales et durent se plier au nouvel ordre social, avec les modalités et les adaptations que suggéraient les circonstances. La ville libre répugnait à la féodalité, civile et ecclésiastique ; la municipalité avec le maintien du lien de subordination au seigneur, telle que l'établissait par exemple la loi de Beaumont, ne lui était pas antipathique.

Cruelles furent parfois, de part et d'autre, les représailles du peuple et des seigneurs dans leurs luttes pour ou contre le maintien de leurs droits. L'assassinat de l'évêque Galdric de Laon en 1112 <sup>4</sup>,

1. C. TORCHET, *Histoire de l'abbaye royale de N.-D. de Chelles*. Paris, 1889, t. I, pp. 156-159.

2. A. WAUTERS, *Les libertés communales en Belgique*. Bruxelles, 1878, Preuves, p. 45 ; G. KURTH, *La cité de Liège*, Bruxelles, 1909, t. I, p. XLIV ; LUCHAIRE, pp. 235-236.

3. *Bibl. Cluniacen.*, col. 1504, 1606.

4. GUIBERT DE NOGENT, *Hist. vitae suae*, III, 8-10, ed. Bourgin, pp. 165-177.



de l'abbé Herbert de Saint-Pierre-le-Vif à Sens en 1147<sup>1</sup>, les violences des bourgeois à Châteauneuf-de-Tours contre les chanoines de St-Martin en 1305<sup>2</sup>, les scènes de violence qui se passent la même année à Beauvais, les émeutes, les pillages et les meurtres, les parodies sacrilèges dont Corbie, Saint-Valery et Saint-Riquier furent le théâtre au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècles montrent à quel degré d'exaltation et de colère les passions populaires pouvaient monter quand il s'agissait de lutter contre un pouvoir rival et détesté. Le peuple va jusqu'à perdre la notion du juste et du sacré dans la profanation des choses saintes et dans le mépris de la vie et des biens d'autrui. L'ignorance religieuse, l'infiltration des hérésies dans le Nord Ouest de la France, en engendrant le mépris de l'autorité ecclésiastique, viennent en aide aux revendications communales qui s'attaquent à la féodalité ecclésiastique. Les mêmes scènes de sauvagerie et de sacrilège se reproduisent en Suisse et en Angleterre, et d'ailleurs les seigneurs du haut Moyen Age n'ont jamais reculé devant le meurtre, l'incendie et le sacrilège quand il s'agissait d'abattre un ennemi et d'assouvir une vengeance.

Les Annales du Moyen Age ont gardé le souvenir de révoltes de villages contre leurs seigneurs, ne fût-ce que pour s'ériger en communes indépendantes, et des actes de violence et de brutalité qui les accompagnaient, tels que la révolte de ceux de Sassari contre la dame de Torres en Sardaigne, qui avaient poussé la barbarie jusqu'à couper en morceaux l'enfant de son frère, héritier de cette terre, et à jeter les débris en pâture aux animaux<sup>3</sup>. La révolte des paysans contre les feudataires établis sur les terres de l'abbaye de Frassinoro n'est qu'un épisode du soulèvement des communes de l'abbaye et des luttes contre Modène<sup>4</sup>. Les rébellions de certaines villes d'Angleterre contre les monastères aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles sont assez connues<sup>5</sup>.

Un moment vint où la royauté en France dut intervenir, aussi bien en vue d'arrêter et de prévenir des troubles sociaux que pour étendre et fortifier son pouvoir. La royauté, d'abord hostile au mouvement communal, puis favorable sous Philippe-Auguste et Louis VIII, fut amenée à confisquer à son profit le droit de reconnaissance des communes, à rattacher les institutions municipales

1. *Gall. christ.*, t. XII, col. 139.

2. *Ib.*, t. XIV, col. 181.

3. AUVRAY, *Reg. de Grégoire IX*, n. 3350-3355.

4. G. BUCCIARDI, *Montefiorino e le terre della badia di Frassinoro*. Modena, 1928, t. II, passim.

5. G. COULTON, *The medieval village*. Cambridge, 1925, pp. 130-137.

à son pouvoir politique et à les placer sous sa tutelle financière, comme aussi à protéger les institutions ecclésiastiques, suivant les cas ou les intérêts du moment, dès que leurs droits étaient manifestement établis ; elles étaient d'ailleurs un appui moral et financier pour la royauté.

Je ne puis songer à dresser une statistique des chartes de libertés accordées à des localités dépendantes de monastère ; ces affranchissements collectifs deviennent plus fréquents à partir du douzième siècle. J'en signalerai simplement quelques-uns pour les divers pays.

Pour la France je mentionnerai Catus qui avait ses coutumes dès le XII<sup>e</sup> siècle, et il semble bien que la ville située à côté du prieuré n'avait pas à se plaindre de ses rapports avec les abbés de Cluse dont il dépendait <sup>1</sup>. Rappelons Mas-Grenier vers 1170 <sup>2</sup>, Ferrières en 1185-1186 <sup>3</sup>, Saint-Jean de Laon en 1190 et 1196 <sup>4</sup>, Saint-Remi de Sens et le chapitre de cette ville en 1196 et 1197 <sup>5</sup>, Saint-Remi de Reims en 1201-1202 et 1230 <sup>6</sup>, Saint-Josse-sur-Mer en 1204 <sup>7</sup>, Saint-Amand en 1205 <sup>8</sup>, Fesmy en 1213 <sup>9</sup>, Hasnon avant 1215 <sup>10</sup>, Beaulieu en Argonne en 1216 et 1254 <sup>11</sup>, Origny en 1217 <sup>12</sup>, Saint-Bertin en 1216, 1232, 1233 <sup>13</sup>. En 1256 l'abbé de St-Josse-sur-Mer, d'accord avec celui d'Anchin, érige la commune de Fillièvre en Artois <sup>14</sup>. A Saint-Saulve de Montreuil on trouve des accords entre l'abbaye et l'échevinage sur leurs droits

1. LUD. DE VALON. *Essai histor. et archéol. sur le prieuré de Catus* (Bull. Soc. scientij. de la Corrèze. Brive, XXVI, p. 363-366).

2. *Gallia christ.*, t. XIII, col. 116.

3. DELABORDE, *Recueil des actes de Philippe-Auguste*. Paris, 1916, t. I, p. 187 ; L. DELISLE, *Catal. des actes de Philippe-Auguste*, n. 145.

4. TAIÉE, *L'abbaye de St-Jean de Laon*. Paris, 1875, pp. 56, 58 ; DELISLE, n. 491, 672.

5. QUANTIN, *Cartul. de l'Yonne*, t. II, pp. 473, 482.

6. G. ROBERT, *Les serfs de St-Remi de Reims*. Reims, 1926, pp. 44-46, 49-50. Sur le mouvement d'affranchissement au pays rémois, voir DEBUISSON, pp. 129-130.

7. *Gallia christ.*, t. X, col. 1293.

8. LE GLAY, *Mémoire sur les archives de l'abbaye de St-Amand-en-Pévèle*. Valenciennes, 1864, pp. 24-25 ; A. WAUTERS, *Libertés communales*, preuves, p. 61.

9. *La Thiérache*, t. I, p. 41.

10. J. DEWEZ, *Histoire de l'abbaye de St-Pierre d'Hasnon*. Lille, 1890, p. 147.

11. P. A. LEMAIRE, *Recherches historiques sur l'abbaye et le comté de Beaulieu-en-Argonne*. Bar-le-Duc, 1873, p. 179-199.

12. DELISLE, n. 1697.

13. HAIGNERÉ, *Chartes de St-Bertin*, t. I, pp. XLVI-XLVII, 358.

14. *Gallia christ.*, t. X, col. 1294.

respectifs en 1297, 1299, qui furent remis en discussion en 1359 et réglés par sentence du Parlement en 1362 <sup>1</sup>.

Dans la région lorraine on a pu relever seize actes d'affranchissements de villages entre 1242 et 1318 accordés par les abbayes de Saint-Mansuy et de Saint-Evre de Toul, St-Hubert, Juvigny, Beaulieu, Saint-Pierre-aux-Nonnains à Metz, Gorze, Mettlach, Saint-Vanne et Saint-Maur de Verdun, Moyenmoutier <sup>2</sup>. Mouzon accorde la loi de Beaumont en 1303 <sup>3</sup>.

Nous constatons des concessions de Coutumes par les abbayes de Compiègne en 1247 <sup>4</sup>, Saint-Maur-des-Fossés en 1251 <sup>5</sup>, Saint-Père en Vallée à Chartres en 1258 <sup>6</sup>, Molesme en 1260 <sup>7</sup>, Luxeuil en 1291 <sup>8</sup>.

Dans l'ancienne Lotharingie, les concessions de franchises se multiplient dans le courant du douzième siècle et plus d'une terre abbatiale profite des bonnes dispositions des souverains, telle que celle de Brogne, qui participe aux privilèges de la franchise de Namur (1154) <sup>9</sup>; tel le nouveau village de Forêt, établi par l'abbé de Saint-Denis en France et qui est déclaré libre d'après la loi d'Aymon-Quesnoy <sup>10</sup>; telle la terre de Gembloux favorisée par les ducs de Brabant <sup>11</sup>; telle celle de Frasnes-lez-Gosselies dépendant de l'abbaye d'Afflighem <sup>12</sup>.

Dès le douzième siècle un facteur nouveau apparaît, dont l'influence fut considérable sur les transformations sociales dans les campagnes : les travaux d'essartement, de déboisement, d'endigement et d'assèchement, la mise en culture des bruyères et des polders de la côte amenèrent les propriétaires à faire appel à la main-d'œuvre laïque et l'exploitation par un bail ou métayage, au XIII<sup>e</sup> siècle, provoqua la constitution de nouveaux centres

1. *Ib.*, t. X, col. 1299.

2. EDM. PERRIN, *Catalogue des chartes de franchise de la Lorraine antérieures à 1350* (*Annuaire de la Soc. d'hist. et d'archéol. de la Lorraine*, XXXIII, 1924, pp. 312, 317, 326, 327, 337, 339, 344, 352, 355, 358-359, 366, 369, 389); voir *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. V, 1926, pp. 631-634; pour Moyenmoutier (acte de 1310), v. JÉROME, pp. 363-364.

3. *Annal. de l'Inst. archéol. du Luxembourg*, t. XI, p. 136, 183.

4. *Gall. christ.*, t. IX, col. 438; MOREL, *Cartulaire de l'abbaye de St-Corneille de Compiègne*. Paris, 1909, t. II, pp. 324-426.

5. EM. GALTIER, *Histoire de St-Maur-des-Fossés*. Paris, 1913, p. 73.

6. *Gall. christ.*, t. VIII, col. 1228.

7. GARNIER, *Chartes de communes*, p. 162-163.

8. *Gallia christ.*, t. XV, col. 157.

9. *Annales de la Soc. archéol. de Namur*, t. V, 1858, p. 434-440.

10. A. WAUTERS, *Les libertés communales*, 2<sup>e</sup> partie, p. 510.

11. *Ib.*, p. 519.

12. *Ib.*, p. 520.

agricoles, dont les habitants jouissant de la liberté personnelle sont généralement protégés par une charte-loi.

Les défrichements opérés sur une large échelle par les moines aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, arrêtés par les invasions et les guerres privées des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles <sup>1</sup>, reprirent avec une grande intensité pendant les XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles <sup>2</sup>. Les princes et les seigneurs rivalisèrent dans l'ardeur à livrer les forêts à la culture et à coloniser leurs domaines. Les bruyères et les forêts, achetées par les monastères ou données à titre d'aumônes, furent attaquées avec un merveilleux entrain ; on reconquit même sur la mer des terres inondées. Grâce à un travail persévérant et intelligent, les moines parvinrent à créer des exploitations d'excellent rapport. « Les traditions de l'agronomie romaine furent conservées et propagées par eux ; ils puisèrent dans Caton, Varron, Columelle, dont les écrits reposaient dans leurs bibliothèques, les principes de cette science si longtemps arrêtée dans son développement. Aussi les terres du clergé étaient-elles mieux cultivées, et, jusqu'aujourd'hui, peut-on reconnaître, à l'excellence de leur culture, les localités qui ont primitivement appartenu à des monastères <sup>3</sup>. » Les avantages que les maisons religieuses pouvaient procurer à leurs gens attiraient vers elles les colons empressés d'accourir là où il y avait sûreté pour leurs personnes et pour leurs biens. On sait ce que les ordres de Cîteaux et de Prémontré ont fait pour la colonisation de l'Allemagne du Nord. En Belgique et dans le Nord de la France les abbayes furent les centres les plus importants de l'exploitation agricole, et si le littoral de la Flandre a vu ses marais desséchés, ses tourbières transformées en plantureux pâturages, les alluvions de la mer converties en terres, les dunes fertilisées et fortifiées contre les inondations, les polders endigués, les moeres desséchées, une part considérable de ce travail revient aux monastères bénédictins de Saint-Bavon et de Saint-Pierre de Gand, aux Cisterciens de Cambron, des Dunes de Ter Doest, de Saint-Bernard-sur-l'Escaut <sup>4</sup>. De même les

1. E. LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*. Lille, 1910, t. I, p. 92-111.

2. CH. DUVIVIER, *Hospites, Défrichements en Europe et spécialement dans nos contrées aux XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles* (*Revue d'hist. et d'archéol.*, t. I, 1859, p. 74-90, 131-175) ; H. SÉE, *Étude sur les classes rurales en Bretagne au M. A.* Paris, 1896, p. 43 ; du même, *Les « hôtes » et les progrès des classes rurales en France au M. A.* (*Nouvelle revue histor. du droit français et étranger*, t. XXII, 1898, p. 116-131).

3. DUVIVIER, p. 137-138.

4. H. PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. I, 5<sup>e</sup> éd., 1929, pp. 309-311. Pour les Cisterciens de Saint-Bernard-sur-l'Escaut, v. WAUTERS, *Jean I*, pp. 338-339.



bruyères de la Campine, fertilisées par le travail opiniâtre des Prémontrés, devinrent des terres d'un excellent rapport<sup>1</sup>. Ici, comme en Artois, les monastères contribuent à l'amélioration du sol et à la conservation des bonnes méthodes agricoles<sup>2</sup>.

Partout en France, en Allemagne, en Italie des champs sont gagnés à la culture sur les marais et sur les bois<sup>3</sup>.

De même que l'abbaye de Saint-Bertin avait entrepris dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle le dessèchement de marais près de Bourbourg<sup>4</sup>, une trentaine d'abbayes unissent leurs efforts pour dessécher les marais de la Sèvre Niortoise et, par un effort incessant, arrivent à ce brillant résultat qu'au moment où éclata la guerre de Cent Ans toute la partie du territoire comprise entre Luçon et Andilly, Talmont et Valluire était complètement desséchée et apte à la culture. Les troubles de la guerre de Cent Ans, puis les guerres de religion anéantirent ces travaux, et les marais

1. H. LAMY, *L'abbaye de Tongerlo*. Lierre, 1914, pp. 131, 223-227.

2. J. M. RICHARD, *Thierry d'Hireçon, agriculteur artésien* (Bibl. École des chartes, LIII, 1892, p. 389).

3. Pour la Bretagne, voir H. SÉE, *Étude sur les classes rurales en Bretagne au M. A.* Paris, 1896, pp. 43-44 ; du même : *Les « hôtes » et les progrès des classes rurales en France au M. A.* (Nouv. revue de droit historique français et étranger, t. XXII, 1898, p. 119-120). Pour la Normandie, L. DELISLE, *Études sur la condition agricole et l'état de l'agriculture en Normandie*. Paris, 1903, pp. 390-417 ; pour l'Orléanais, RENÉ DE MAULDE, *Étude sur la condition forestière de l'Orléanais au M. A. et à la Renaissance*. Orléans, 1871.

Défrichements par St-Germain-des-Prés au XIII<sup>e</sup> s. (BOUILLART, *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Germain-des-Prés*. Paris, 1724, p. 116-117), par Jumièges (J. J. VERNIER, *Chartes de l'abbaye de Jumièges*. Paris, 1916, t. II, pp. 78, 93-95), par Breteuil (R. WUYART, *Abrégé de l'histoire de l'abbaye de Breteuil*. Amiens, 1883, pp. 56-57, 65), par N.-D. de Saintes (GRASILIER, *Cartul. inédits de la Saintonge*, Niort, 1871, t. I, p. XLIII).

En Allemagne, notons que l'abbaye de Niederaltaich tient un rang distingué dans la culture du sol aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> s. (J. DIPPEL, *Die Urstätten der Benedictiner im bayrischen Walde* (Studien und Mitteil. zur Gesch. des Benediktiner-Ordens, 1882, t. I, pp. 97-113), que celle de Kastel entreprend des défrichements en 1335 (*Monum. boica*, t. XXIV, p. 377), qu'à l'abbaye d'Admont en Styrie, l'abbé Henri II (1275-1297) met en culture des territoires restés jusque-là en friche et qu'il met en valeur les mines d'argent de Zeiringe (J. WICHNER, *Geschichte des Benediktinerstiftes Admont*. Graz, 1876, t. II, p. 175), comme ses prédécesseurs avaient loué leurs mines de fer (JAKSCH, *Monum. histor. ducatus Carinthiae*, t. IV, I, pp. 11, 84).

Sur la colonisation par les monastères bénédictins de Brevnov, Politz et Braunau en Bohême, au treizième siècle, v. L. WINTERA, *Die ersten Anfänge des Benedictinerstiftes Braunau in Böhmen* (Studien und Mitteil. aus dem Benedictiner- und dem Cistercienser-Orden, t. XXII, 1901, pp. 323-333).

Sur les essartements de Subiaco en 1289 v. LANGLOIS, *Reg. de Nicolas IV*, n. 906) et sur la culture en Italie, SILVIO PIVANO, *I contratti agrari delle abbazie medievali* (Atti del congresso internazionale di scienze storiche. Rome, 1903, t. IX, pp. 217-218) ; et *I contratti agrari in Italia nell' alto medioevo*. Turin, 1904.

4. HAIGNERÉ, *Les Chartes de St-Bertin*, t. I, p. 134, 139.

desséchés, faute d'entretien, furent de nouveau envahis par les eaux, jusqu'au jour où des ouvriers hollandais engagés par Henri IV et par Sully reconstituèrent les domaines jadis gagnés par les moines <sup>1</sup>.

Ces défrichements et ces essartements offraient de nouveaux domaines à l'agriculture ; ils furent l'occasion de création de nouveaux centres d'habitations et de villes neuves. Dès le onzième siècle on avait accordé aux monastères des biens sous la condition de les coloniser, vers 1080 à Saint-Cyprien de Poitiers <sup>2</sup>, en 1083 à Noyers <sup>3</sup>, en 1085 à Saint-Florent de Saumur <sup>4</sup>, en 1096 à Marmoutier <sup>5</sup>, vers 1130 à Bonneval <sup>6</sup>, en 1142 à Morigny <sup>7</sup>.

A partir du douzième siècle on voit des seigneurs et des monastères procéder à l'établissement de villes neuves, en y attirant des hôtes, par l'affranchissement des charges serviles, comme ils le faisaient d'ailleurs pour d'autres domaines en améliorant la condition de leurs sujets afin de les empêcher d'émigrer. En 1138 l'abbé de Stavelot, Wibald, veut créer une ville neuve à Logne, et accorde aux paysans qui voudront venir s'y fixer une grande liberté : pas de cens, pas de rachat ni de mainmorte, aucune glandée, nul tonlien ou droit de transit, pas de gîte d'avoué, de vicomte ou d'officier royal, rien que l'hébergement de l'abbé <sup>8</sup>. En 1161 l'abbaye de Saint-Michel en Thiérache favorise celle de Colonfay établie par Gérard, seigneur de Puisieux <sup>9</sup> et. avant 1185, fonde avec Wautier de Bouzies la ville libre de Rochefort <sup>10</sup>.

1. ÉT. CLOUZOT, *Les marais de la Sèvre-Niortoise et du Lay du X<sup>e</sup> à la fin du XVI<sup>e</sup> s.* Niort, 1904 ; CH. ARNAULD, *Histoire de l'abbaye de Nieul-sur-l'Autize*. Niort, 1865, app. ; LACURIE, *Histoire de l'abbaye de Maillezais*. Fontenay-le Comte, 1852, pp. 71-72 ; G. MUSSET, *L'abbaye de la Grâce-Dieu*. Saintes, 1898, pp. 145, 146, 150, 162-165. — Pour la Vendée, voir F. GUILLOUX, *Histoire de la conquête du marais breton-vendéen et du port de Bourgneuf des origines au XVIII<sup>e</sup> s.* (Bull. Soc. archéol. de Nantes et de la Loire-Inférieure, t. 62, 1922, p. 3-63) ; J. ALIENON, *Histoire féodale de marais, territoire et église de Dol*. Paris, 1917.

2. H. SÉE, *Les « hôtes » et les progrès des classes rurales en France au M. A.* (Nouv. Revue de droit histor. français, XXII, 1898, p. 120).

3. C. CHEVALIER, *Cartulaire de l'abbaye de Noyers*. Tours, 1882, p. 127.

4. SACHÉ, *Invent. des archives départ. Maine-et-Loire. Série H.* t. II Abbaye de Saint-Florent de Saumur. Angers, 1926, p. 337.

5. MABILLE, *Cartulaire de Marmoutier pour le Diocèse*. Paris, 1874, p. 81.

6. L. MERLET, *Cartulaire de l'abbaye de Tiron*. Chartres, 1883, t. I, p. 180, note 3.

7. E. MENAULT, *Essais historiques sur les villages de la Beauce. Morigny, son abbaye...* Paris, 1867, p. 43 ; SÉE, *Les hôtes*, p. 126.

8. HALKIN et ROLAND, *Recueil des chartes de Stavelot-Malmédy*. Bruxelles, 1909, t. I, p. 340.

9. A. PIETTE, *Cartulaire de l'abbaye de St-Michel en Thiérache*. Vervins, 1883, p. 85-88.

10. *Ib.*, p. 28.

L'abbaye de Foigny crée au XII<sup>e</sup> siècle la ville neuve d'Eparcy avec le seigneur de Coucy <sup>1</sup>. La Sauve Majeure fonde Dardenac, Saint-Sever, Perponchez, Lars <sup>2</sup>. Vers le commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, Hugues, comte de Rethel, et l'abbaye de St-Remy de Reims établissent ensemble le bourg de Salveville <sup>3</sup>. En 1243 l'abbaye de Mouzon fonde la ville de Proisy avec la loi de Beaumont, et, en 1245, celle de Gembes d'accord avec l'évêque de Liège <sup>4</sup>. En 1265 le comte de Laon et l'abbesse de Juvigny accordent la loi de Beaumont à des villes neuves <sup>5</sup>. En 1269 l'abbaye de Saint-Thierry de Reims tente d'établir une ville neuve au lieu dit *Folle peine* à Hermonville en favorisant la construction de maisons et en accordant une charte de franchises, mais cette tentative ne réussit pas <sup>6</sup>. En juillet 1279 Ferri III de Lorraine et l'abbé de Moyenmoutier créent la ville neuve de Raon <sup>7</sup>. En 1312 l'abbaye de Fulda établit la ville de Cellingén en lui octroyant les libertés de Schweinfurt <sup>8</sup>. De même en Italie, l'abbé Oderise de San Giovanni in Venere organise la Rocca di S. Giovanni en concédant des privilèges aux habitants <sup>9</sup>. Un effort identique fut fait aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles par des abbayes de Bourgogne, après les troubles politiques, afin de tirer parti de vastes espaces demeurés incultes ou livrés au pacage des troupeaux <sup>10</sup>.

C'est encore pour conserver leurs droits sur leurs sujets, éviter les inconvénients d'exodes sur d'autres terres que des seigneurs ecclésiastiques et séculiers signent des contrats d'entrecours, par lesquels ils s'engagent à ne pas garder les serfs fugitifs <sup>11</sup>.

Assurément l'érection d'une ville neuve ne signifie pas nécessairement création d'une franchise communale. Ainsi, quand l'abbé Rainier de Saint-Denis, pour assurer le développement du domaine

1. Bibl. École des chartes, t. LXXIX, 1918, p. 41-42.

2. CIROT DE LA VILLE, *Histoire de l'abbaye de N.-D. de la Grande-Sauve*. Paris, 1844, t. II, p. 13-14, 17, 62-63, 151-154.

3. VARIN, *Archives administr. de Reims*, t. I, 2<sup>e</sup> partie, p. 474.

4. BORMANS et SCHOOLMEESTERS, *Cartulaire de l'église St-Lambert de Liège*. Bruxelles, 1893, t. I, p. 439, 496 ; WAUTERJ, *Libertés communales*, p. 151.

5. JEANTIN, *Chroniques de l'Ardenne et des Woëpures*. Paris, 1852, t. II, p. 273.

6. VARIN, *Arch. admin. de Reims*, t. I, p. 108 ; G. ROBERT, *L'abbaye de St-Thierry et les communautés populaires au M. A.* (*Travaux de l'Acad. de Reims*, CXLII, 1927-1928). Reims, 1930, pp. 23-24.

7. *Inventaire des archives départem. Vosges*. Série H., t. I, 1925, p. 1.

8. DRONKE, *Codex diplom. Fuldensis*. Cassel, 1847, p. 430.

9. BELLINI, *Notizie storiche del celebre monastero benedettino San Giovanni in Venere*. Lanciano, 1887, pp. 82-89.

10. GARNIER, *Chartes de communes*, pp. 271-275.

11. H. SÈE, *Classes rurales en Bretagne*, pp. 91-92 ; G. MAILLET, *Les classes rurales*, pp. 87-88. — Convention de la reine Adèle avec l'abbé de St-Germain-des-Prés en 1201 (GUILHERMOZ, *Enquêtes et procès*. Paris, 1892, p. 293 note).

du prieuré de la Chapelle-Aude en Berry obtint du roi Philippe I l'érection d'une ville neuve (1065), il obtint en réalité l'érection d'une seigneurie privilégiée, en faveur du prieuré, pour de nouveaux hôtes <sup>1</sup>.

Dans le Sud-Ouest de la France certains monastères furent amenés à créer dès le XI<sup>e</sup> siècle des bourgs francs dits *Salvetats*, comme ceux de Conques en l'honneur de Sainte Foi <sup>2</sup>, usage qui fut suivi par le pouvoir civil. La raison en était qu'à mesure que se ralentissait l'exploitation directe des domaines monastiques, la main-d'œuvre laïque devenait de plus en plus nécessaire ; il fallait attirer l'ouvrier par l'appât de franchises et de libertés communales. Les monastères « devinrent dans le midi de la France les principaux promoteurs de la création des bastides. Eysses engendra Villeneuve-sur-Lot ; Cadouin Castillonnès ; Grandelve Beaumont-de-Lomagne et Grenade ; Berdoues Mirande, Meilhan et Pavie ; Bouillas Fleurance ; La Case-Dieu Marciac et Plaisance-Rivière-Basse ; Flaran Valence-sur-Baïse ; l'Escaladieu Masseube ; Simorre Villefranche-d'Astarac ; Nizors Boulogne-sur-Gesse ; Bonnefont Plaisance du Touch et Carbonne ; Gimont Francheville ; Combelongue Rimont ; Boulbonne Mazères. Les vassaux furent ordinairement mieux logés qu'ailleurs et leurs églises paroissiales bâties avec un soin tout particulier » <sup>3</sup>. Il y aurait à examiner de près certaines autres manifestations de la vie sociale des monastères dès le dixième siècle ; je me contente de les signaler. C'est, me semble-t-il, dans son intérêt immédiat qu'entre 951 et 962 l'abbaye de Saint-Florent de Saumur avait transformé des serfs en colons <sup>4</sup> ; que dès 957 l'abbaye de Saint-Mihiel avait favorisé, par amodiations, la constitution d'une exploitation par une association de paysans d'un village <sup>5</sup>, sans doute une sorte de colonge, comme on en rencontre en Alsace, avant leur absorption par l'organisation communale <sup>6</sup> ; que dès le XII<sup>e</sup> siècle l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras avait accordé à des villages des échevinages ruraux, mais sous sa seigneurie directe <sup>7</sup>, encore faut-il

1. CHAZAUD, *Fragments du cartulaire de la Chapelle-Aude*. Moulins, 1860, pp. 23-25, 32-36, 40-47 ; FÉLIBIEN, *Histoire de l'abbaye de St-Denys*. Paris, 1700, pr. 113, 118.

2. G. DESJARDINS, *Cartulaire de l'abbaye de Conques en Rouergue*. Paris, 1879. n. 61, 75, 76, 481, 498, 538, 544, 547.

3. ANTHYME-SAINT-PAUL, *Du rôle des moines dans l'architecture du M. A.*, (*Bull. archéol. et hist. de la Soc. archéol. de Tarn-et-Garonne*, XX, 1892, p. 184-185).

4. SACHÉ, *Inventaire*, p. 499.

5. SACKUR, *Die Cluniazenser*. Halle, 1892, t. I, p. 382-383.

6. Abbé HANAUER, *Les constitutions de l'Alsace au Moyen Age. Les Paysans de l'Alsace au M. A.* Paris, 1865.

7. DE CARDEVACQUE, *L'abbaye de Saint-Vaast*. Arras, 1860, t. II, p. 248.



remarquer que pour un certain nombre de tenanciers demi-libres les plaids sont présidés par l'abbé ou son représentant, que les *homines de generali placito* de Saint-Vaast ne sont que les occupants d'alleux du monastère, mais que jouissant de certains privilèges, ils arrivent dès la seconde moitié du douzième siècle à transformer leur situation sociale : ils deviennent pleins propriétaires, alleutiers et la cour des tenants devient une véritable cour allodiale<sup>1</sup>.

Une étude sur les relations sociales des monastères aurait intérêt à pouvoir exposer la part prise par les monastères au développement du commerce et de l'industrie, à la création de voies et de ponts, aux exemptions de tonlieux en faveur de leurs tenanciers, à l'établissement de leurs ouvriers dans des nouveaux centres d'activité<sup>2</sup>, soit auprès de mines, soit dans les salines. Ces divers points de vue mériteraient un exposé plus détaillé. De même on ne pourrait passer sous silence les manifestations de la charité et de l'hospitalité monastiques, qui, en bien de circonstances, ont dû adoucir les aspérités de maint aspect de la servitude ou de la dépendance seigneuriale<sup>3</sup>. J'espère pouvoir y revenir un jour.

D. URSMER BERLIÈRE.

---

1. FR. GANSHOF, *Étude sur les ministeriales en Flandre et en Lotharingie* (Mém. de l'Académie royale de Belgique. Classe des Lettres, 8<sup>e</sup>, t. XX, 1927, pp. 397-414).

2. Comme le fit l'abbaye de Benedictbeuern dès la fin du XII<sup>e</sup> s. (MEICHELBECK, *Chronicon Benedicto-Buranum*, t. I, pp. 107-108, 133). Voir BERLIÈRE, *L'Ordre monastique des origines au XII<sup>e</sup> siècle*, 3<sup>e</sup> éd, Maredsous, 1924, pp. 97-104, 167-169.

3. BERLIÈRE, *La charité monastique* (Revue liturg. et monast., t. X, 1924, pp. 195-201, 252-259).

# UN SERMON INCONNU DE PIERRE ROGER (CLÉMENT VI) : LE CARÊME SELON S. BENOÎT.

Le ms. Vat. lat. 979 a été analysé par Mgr A. Pelzer, l'érudit scrittore de la Vaticane, dans ce monument de science que constitue son catalogue des *Codices vaticani latini*, 679-1134<sup>1</sup>. Ce ms. contient les *Distinctiones* bien connues du frère mineur Maurice dit de Provins ou l'irlandais. Il date du XIII<sup>e</sup> siècle. Exception faite des folios 3<sup>r</sup> col. 2-10<sup>r</sup>, il semble appartenir à la même main.

Parmi les quelques folios dus à une autre main, les f. 5<sup>v</sup>-8<sup>r</sup> retiendront notre attention. Ils datent du XIV<sup>e</sup> siècle (début) et ne portent pas de titre, mais on y reconnaît aussitôt un commentaire du chapitre 49 de la Règle de S. Benoît « *de quadragesimae observatione* ». En voici l'incipit et l'explicit :

Inc. Sapientia aperit os mutorum et linguas infancium facit disertas.

Sap. X. da michi igitur<sup>2</sup> domine sedium tuarum assitricem sapientiam quae mecum sit et mecum labore... mitte domine digitos tuos in auriculas audientium... et aperi nostrum et eorum sensum ut intelligamus hanc multe perfectionis lectionem de quadragesime observatione. Licet omni tempore...

Expl. Quod expedit agnoscentes quoniam in omnibus obedientes sunt.

Ce petit commentaire n'est pas signé : à nous d'en découvrir l'auteur.

Le fol. 1. du ms. porte au verso cette inscription : *Iste liber est domini P[etri] Card. Rothomagensis*. Le livre a donc appartenu à Pierre Roger, le futur Clément VI ou à Pierre de la Forêt ou à Pierre de la Jugie<sup>3</sup>.

Nous pouvons écarter tout de suite Pierre de la Jugie. Ce neveu de Pierre Roger et cardinal lui aussi, n'a jamais été appelé, en

---

1. *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae codices manuscripti recensiti. Codices Vat. lat. Tomus II. Pars Prior*, cod. 679-1134. — Rome, 1931.

2. Mgr Pelzer transcrit : *ideo* (?). Il faut certainement lire *igitur* comme le prouvent les lignes 10 et 22 du fol. 7<sup>v</sup> col. B où le mot est écrit plus clairement.

3. Eubel. *Hierarchia catholica medi aevi*, 2<sup>e</sup> éd. t. I, 1913, 425-426 ; E. Vacandard. *Liste chronologique des archevêques de Rouen*. Évreux, 1904, p. 15.

effet, « cardinalis Rothomagensis ». Il venait de quitter son siège de Narbonne, qu'il avait occupé pendant près de trente ans, quand il fut créé cardinal, dignité qu'il ne posséda du reste que quelques mois, dont plusieurs se passèrent en compagnie de Grégoire XI cheminant vers la ville éternelle. On ne le connut que sous le nom de « cardinalis Narbonensis ». C'est ainsi qu'on le désignait avant et après sa mort ; c'est l'épithète que donnent ses notices nécrologiques, les vies des Papes ses contemporains, et ses épitaphes. Lui-même dans son testament du 15-18 novembre 1376 ne dit mot de Rouen alors qu'il y parle à plusieurs reprises de Narbonne et des abbayes dont il fut le chef ; il s'y intitule : cardinal du titre de St Clément. Nous ne le voyons donc pas prendre, tout à coup, pour ex-libris un nom sous lequel il était absolument inconnu et qu'il n'a jamais porté <sup>1</sup>.

Pierre de la Forêt vécut cardinal durant quatre ans et demi (23 déc. 1356-27 juin 1361). Mais il serait étrange assurément que ces quatre folios sur l'observance monastique du carême aient capté son intérêt et soient entrés dans la possession de ce chancelier du roi ; car Pierre de la Forêt, quoi qu'en aient affirmé certains auteurs tels que Wion et d'autres ne fit jamais profession monacale <sup>2</sup>. D'une bibliothèque d'ailleurs de ce prélat nous ignorons tout. De Pierre Roger, au contraire, nous savons qu'il collectionnait les livres avec amour, les faisait relier (aux frais même quelquefois de la Cour apostolique) <sup>3</sup> et y inscrivait son nom. Dès 1312, il les marquait ainsi : *Iste liber est P[etri] Rotgerii...* <sup>4</sup>. Entre Pierre de la Forêt et Pierre Roger on ne peut guère hésiter : le livre en question a appartenu à ce dernier. Ce qui suit d'ailleurs chasserait tout doute, s'il en restait encore.

Dès la seconde colonne du premier folio (f. 5<sup>v</sup>) nous tombons sur un renseignement d'importance capitale. A propos du conseil de S. Benoît : ergo his diebus augeamus nobis aliquid solito

1. Eubel. *Hierarchia catholica medii aevi*, 2<sup>e</sup> éd., I, p. 22 ; Baluze-Mollat. *Vitae paparum Avenion.*, I, 442 ; II, 651-655 ; IV, 141-149 ; Aubery (A.). *Histoire générale des Cardinaux*, 1642. I, 564.

2. Baluze-Mollat. *Vitae Paparum Avenion.*, II, 447 ; Moreri. *Grand dictionnaire historique*, V (1759), 249 ; Aubery (A.). *Hist. gen. des Cardinaux*, I, 50.

3. Faucon, *La librairie des Papes d'Avignon*, I, 46.

4. A rapprocher l'inscription du ms. de Reims 177 : *Iste liber est... D. P[etri] card. Rothomagensis et emit eum a fratre P. de Palma a<sup>o</sup> XXXV*. Pierre Roger, en 1335, occupait le siège de Rouen ; et celle du ms. Alexandrin. 140 : *Iste liber est... D. P[etri] card. Rothomagensis... Petrus iste... a<sup>o</sup> 1342 ad subl. Vatic. solium erectus*. (Catal. Narducci). Désormais la provenance des mss. marqués de cet ex libris est établie.

penso servitutis nostrae... ciborum et potus abstinentiam, l'auteur du petit commentaire remarque :

pro abstinentia cibi et potus habet consuetudo *case dei* a traditione patrum quod in II<sup>a</sup>, III<sup>a</sup> et VI<sup>a</sup> feriis non datur generale conventui in quadragesima et adventu.

Plus loin après avoir rappelé qu'il faut au commencement du carême donner à chacun un livre de la bibliothèque (*Reg. c. 47*), il ajoute encore :

et exinde ortum habuit consuetudo *case dei* quod in prima secunda feria quadragesime debent reconferri omnes libri armarie in capitulo et ibi dantur libri per quadragesimam legendi a fratribus.

Nous sommes en face d'un appel explicite à des usages traditionnels d'une abbaye particulière ; et nous ne rencontrerons dans la suite aucune allusion à un autre monastère. Aucun doute ne peut subsister : l'auteur est ou a été moine de La Chaise-Dieu.

Or, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, Pierre Roger était moine à la Chaise-Dieu où il était entré en 1301<sup>1</sup>. C'est en cette qualité que nous le rencontrons à l'Université de Paris où il commença sa carrière oratoire si féconde et si brillante et où il composa quelques petits traités théologiques et canoniques encore inédits<sup>2</sup>. Le commentaire dont il s'agit dénote un écrivain qui possède des connaissances solides et variées et une lecture étendue. Quiconque a fréquenté quelque peu Pierre Roger surprendra aisément entre ce petit traité et les œuvres du futur Clément VI des points de ressemblance étonnants : tours de phrases similaires, mêmes auteurs favoris dont le « philosophus », mêmes appels au droit civil ou canonique (p. ex. *ut ex principum constitutionibus colligitur evidenter* ; ... *unde et consuetudo quae est optima legum interpres*, etc.) ; mieux, il reconnaîtra tout à coup qu'il se trouve non pas devant un traité mais devant un sermon, composé exactement de la manière dont les faisait Pierre Roger. C'est ce qui explique le début (voir plus haut l'incipit). Nous avons donc ici un sermon de carême, prêché par le futur pape devant ses confrères de la Chaise-Dieu, nous ne savons à quelle époque ; en tout cas avant son élévation au souverain pontificat. Et l'on comprend dès lors

1. Baluze-Mollat. *Vitae Paparum Avenion.*, II, 342.

2. Ph. Schmitz. *Les sermons et discours de Clément VI* dans *Rev. Bén.*, 1929, p. 15-34 ; voir aussi Ph. Schmitz, *Rev. Bén.*, BHB., III, 3807.



pourquoi le « P[etrus] cardinalis Rothomagensis » a conservé précieusement ces pages qui seraient peut-être même autographes<sup>1</sup>; la chose serait à examiner.

D. PH. SCHMITZ.

---

1. C'est à une heureuse providence que je dois de connaître ces folios. Lors d'un séjour à Rome de Dom U. Berlière, Mgr Pelzer lui signala ce « commentaire » d'un chapitre de la règle bénédictine. Mon savant confrère les fit photographier. A son retour à Maredous, il eut la bonté de me donner ces photos à examiner. J'y reconnus bientôt un écrit de Pierre Roger

## NOTES.

### LE DIES NATALIS DU MARTYR QUADRATUS.

C'est pour moi d'ordinaire une chose toute naturelle, voire très agréable, que de me rendre immédiatement aux observations de Dom De Bruyne, tant elles sont en général fondées en raison, bien que parfois formulées d'un ton quelque peu « maïtrial », comme on dit en notre pays de Normandie. Cependant il en est une que je viens de lire dans le numéro de juillet 1931 de cette Revue<sup>1</sup> et que je ne puis pourtant pas admettre ainsi d'emblée : « *Il faut placer la fête de Quadratus au 22 août.* »

Cette affirmation catégorique va, comme on voit, à l'encontre du commentaire qui accompagne l'important sermon *De sancto Quadrato* édité d'abord par moi en 1925 dans les « Rendiconti della p. Accademia r. di Archeologia » pp. 289-312, puis de nouveau en 1930 dans le tome I<sup>er</sup> de la « Miscellanea Agostiniana » p. 646-653 : j'acceptais là, comme une chose désormais assurée, que la fête des martyrs de la Massa Candida tombait le 18 août, celle de s. Quadratus le 21 ; et Hippolyte Delehaye lui-même n'y a rien trouvé à redire, se contentant de répéter, après Augustin, que l'évêque d'Utique « mourut quatre jours après » ses ouailles<sup>2</sup> : *post quadriduum Quadratus secutus est.*

C'est précisément cette expression d'Augustin, *post quadriduum ... ante quadriduum*, qui paraît à notre confrère inconciliable avec la date du 21 août. Et il allègue à ce propos le passage de la lettre 64, n. 2 : *litteras tuas vel pridie vel ante biduum natalis domini accepi*, où *ante biduum* signifie évidemment l'avant-veille de Noël, soit le 23 décembre ; de sorte que, s'il avait ajouté là *vel ante quadriduum*, il n'y aurait pas moyen de l'entendre autrement que du 21 décembre. Donc, le *quadriduum* dont parle Augustin ne peut s'expliquer qu'en admettant les deux dates du 18 pour la Massa Candida, du 22 pour Quadratus : et, pour mettre les points sur les *i*, le 21 serait ainsi le *pridie*, le 20 le *biduum*, le 19 le *triduum*, le 18 le *quadriduum* avant la fête de ce dernier.

Voilà qui pourra sembler sans réplique : toutefois, la chose n'est pas aussi claire qu'elle le paraît. Que ferons-nous, par exemple, du passage célèbre des Actes de s. Laurent : *post triduum me sequeris sacerdotem levita* ? Le pape Xyste II mourut le 6 août, Laurent est fêté le 10 : en entendant ici le *post triduum* comme De Bruyne interprète le *post quadriduum* d'Augustin, il faudrait nécessairement en conclure que la fête de s. Laurent doit être placée au 9 août, date en contradiction avec toutes les données traditionnelles.

Qui ne voit qu'il est différentes manières d'entendre ces locutions *post triduum*, *ante quadriduum*, etc., selon qu'on compte seulement les jours intermédiaires (cas de Xyste — Laurent), ou qu'on veut

1. Tome XLIII, p. 188.

2. *Analecta Bolland.* XLV (1927), p. 319 suiv.

comprendre aussi les dates initiale et finale (cas, selon moi, de Massa Candida -- Quadratus), ou qu'enfin l'on a purement en vue le nombre de jours qui précède ou suit telle ou telle date, à l'exclusion de cette date elle-même (cas de l'*ante biduum* de l'ép. 64) ? Augustin a connu ces différentes manières de calculer ; il a montré lui-même la nécessité de les distinguer, notamment à propos du « triduum » de la sépulture du Seigneur, ainsi que des jours écoulés entre la Transfiguration et ce qui précède : six, selon Matthieu et Marc ; huit, selon saint Luc<sup>1</sup>. Il a connu, évidemment, et pratiqué le plus souvent la manière de compter habituelle aux Romains, et suivie jusqu'à nos jours par l'Église dans son martyrologe, d'après laquelle le 18 du mois était de fait le *quatrième jour avant* le 21.

Ainsi, suivant le point de vue auquel on se place, et supposé que les deux dates du 18 et du 21 août soient exactes, on pouvait dire également que le martyre de la Massa candida avait précédé celui de Quadratus *ante quadriduum*, ou *ante triduum*, ou même que le second martyre avait eu lieu *post biduum* par rapport au premier = après deux jours d'intervalle.

Pour décider quelle est la manière suivie par Augustin en cette occasion, il n'y a, ce me semble, qu'un moyen efficace : c'est de rechercher quelle date les martyrologes et autres documents traditionnels assignent à saint Quadratus. L'important manuscrit Casin. XVII marque expressément le *XII kal. sept.*, c'est-à-dire le 21 août, et l'on sait combien sont précises et dignes de foi ses indications en ce genre : elles procèdent directement d'un recueil importé d'Afrique, et émanent, en dernière analyse, de saint Augustin lui-même. « A cet égard, écrit dom Wilmart<sup>2</sup>, le manuscrit n° 17 du Mont-Cassin est, sans contredit, le plus précieux qui nous soit parvenu. » La date qu'il nous a transmise étant parfaitement conciliable avec l'une des explications possibles des expressions *ante quadriduum*, *post quadriduum* du sermon sur Quadratus, je ne vois réellement aucun motif valable de récuser sur ce point son témoignage.

D'autant plus qu'il n'est pas seul à garantir cette date du 21 août. Comme le fait remarquer le P. Delehaye, le calendrier de Carthage, une toute première autorité en l'espèce, place la fête de saint Quadratus immédiatement avant celle de saint Timothée, célébrée le 22 août. Et c'est aussi à la même date *XII kal. sept.* que les différents exemplaires du martyrologe hiéronymien font mention de l'évêque Quadratus, à l'exception du *Bernensis*, qui, par suite d'un accident, est ici en avance d'un jour sur les autres, et par suite met au 20 août (non au 22 !) la fête du martyr africain.

Rappelons, sans vouloir y donner plus d'importance qu'il ne convient, un motif secondaire qui aura pu induire Augustin à désigner

1. Cf. *Quaestionum evangeliorum*, l. 1, n. 7 (Migne 35, 1325) ; *De consensu evangelistarum*, l. 3, c. 24, n. 66, et surtout l. 2, c. 56 (Migne 34, 1133) : « Dies enim quando enuntiamus dicentes, Post tot dies, aliquando non annumeramus cum in quo loquimur, et eum quo res ipsa futura est quam praenuntiamus vel pollicemur, sed medios, post quos revera plenos atque integros illud futurum est » etc.

2. *Remarques sur plusieurs collections des sermons de s. Augustin*, dans *Casiniensia* (Montecassino 1929), p. 231.

par *quadriduum* (puisqu'e, aussi bien, c'était parfaitement conforme à l'usage reçu) l'intervalle entre les deux fêtes de martyrs : le mauvais jeu de mots *post quadriduum Quadratus*, auquel il ne pouvait résister.

En voilà plus qu'il ne faut, je pense, pour justifier mon refus d'accepter la date nouvelle inventée par dom De Bruyne ; j'ose espérer que lui-même voudra bien y regarder à deux fois, avant d'insister là-dessus de nouveau.

G. MORIN.

## LES FRAGMENTS WISIGOTHIQUES D'OSMA.

La bibliothèque capitulaire d'Osma — ou Burgo de Osma, dans la Vieille-Castille (province de Soria) — ne possède plus guère, maintenant, que des manuscrits de la fin du moyen âge, dont un certain nombre, du reste, ne sont pas sans valeur, comme on en peut juger par un assez bon catalogue qui vient d'être établi par les soins de M. Timoteo Rojo Orcajo<sup>1</sup>. Du fonds primitif ou wisigothique, formé, semble-t-il, dans l'ancien monastère de San Miguel, avant le rétablissement du siège d'Osma en 1088 par Bernard de Tolède,

1. *Catálogo descriptivo de los códices que se conservan en la Santa Iglesia Catedral de Burgo de Osma*, Madrid (1929), 8°, 306 p. (et une série de 32 facsimilés non dénombrés). — La collection est formée, officiellement, de 204 volumes ; mais il y a quelques doublets (distingués A, B, C, D), lesquels ne sont, d'ordinaire, que les parties d'un même ouvrage. Depuis le n° 178, on n'a que des manuscrits des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. La série précédente comprend six manuscrits du XII<sup>e</sup> : n°s 7 (*Cicéron De inuentione rethorica ; Liber Abaci ; De computo digitorum*, etc.) ; 94 (*Évangélaire*) ; 107 (autre *évangélaire*) ; 165 (*Missel d'Osma*) ; 167 (*Épistolier*) ; 177 C (*Morales de s. Grégoire*, l. xx-xxxv) ; — deux qui seraient datables « XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> » : n°s 89 et 91 (*Isidore sur le Pentateuque*) ; — vingt-cinq rapportés au XIII<sup>e</sup> : n°s 8, 13, 73, 76, 77, 81, 95, 98, 100, 101, 104, 112 (ann. 1209), 114, 115, 118, 125, 126, 136, 138, 147, 151, 161, 172, 175, 177 ; — quarante-neuf, si j'ai bien compté, au XIV<sup>e</sup>. Tout le reste est du XV<sup>e</sup>, sauf le n° 34 (« XVII ? »). — J'ai remarqué trois ouvrages de saint Augustin, qui auraient dû être indiqués dans les inventaires des *Miscellanea Agostiniana* : n°s 69 (*Liber Confessionum*, XIV<sup>e</sup> s.) ; 72 (*Liber de Ciuitate dei*, XIV<sup>e</sup> s., avec facsimilé) ; 76 (*Expositio s. Aug. de salmo centesimo nono decimo*, jusqu'à la fin du psautier, XIII<sup>e</sup> s., avec facsimilé). A noter encore : n° 51, XV<sup>e</sup> s., une collection des prières attribuées à saint Anselme, qui paraît bien correspondre au grand recueil du XIV<sup>e</sup> siècle que j'ai identifié à Lyon (n° 622) et à Marseille (n° 230) ; — n° 73, XIII<sup>e</sup> s., une collection anonyme des extraits de saint Augustin sur Rom. et I Cor., à savoir le premier volume de l'*Exposition de Florus* ; — n° 98, XIII<sup>e</sup> s., commentaire anonyme des deux *Hierarchies* de Denys, à savoir celui de Hugues de Saint-Victor ; le même commentaire reparaît dans le n° 99, XV<sup>e</sup> s., à la suite d'une collection complète des œuvres de Denys, qui n'est pas celle de Jean Scot ; — n° 163, XIV<sup>e</sup> s., *Policraticus* de Jean de Salisbury ; — n° 172, XIII<sup>e</sup> s., la collection de Paterius (compris les livres de Rois) ; — n° 170, XIV<sup>e</sup> s., des « *Expositiones super Cantica Canticorum secundum magistrum Odonem* » (inc. *Ab aquilone ueniet aurum et a deo formidolosa laudatio*) ; une note finale paraît signifier que l'original avait été terminé le 5 janvier 1226.



on a encore des traces dans un inventaire du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, en outre quelques épaves. La plus importante n'avait pas échappé à l'attention : un exemplaire, abondamment illustré, de l'Exposition de Beatus sur l'Apocalypse (OSMA n° 1). Ce manuscrit, d'ailleurs, ne date que de l'année 1086. Ramsay et Neuss ont prétendu qu'il provenait du monastère de Santa Maria de Carracedo, au diocèse d'Astorga ; M. Rojo Orcajo tâche de reviser le procès en faveur de San Miguel d'Osma<sup>2</sup>, et l'on est tenté de lui donner raison.

Le catalogue mentionne, de plus, mais avec une trop grande discrétion, quatre fragments que les derniers répertoires des manuscrits wisigothiques ne signalent pas<sup>3</sup>. Il convient donc de les mettre un peu mieux en évidence, tout en attendant de plus amples renseignements.

I. OSMA, n° 90, fol. 1. — Le premier de ces fragments, suivant l'ordre du catalogue, sert de feuillet de garde à un petit recueil du XIV<sup>e</sup> siècle qui fait lire, en premier lieu, l'*Elucidarium*<sup>4</sup>. « El texto — nous apprend M. Rojo Orcajo — contiene una enumeración de los días de ayuno y abstinencia, en temporas. » Il est bien fâcheux qu'il n'ait pas pris la peine de transcrire ce morceau ; car le facsimilé qu'il nous offre, d'autre part<sup>5</sup>, du *recto* est peu net. L'écriture peut être rapportée au X<sup>e</sup> siècle ; l'archaïsme des traits est assez sensible. Voici ce que j'en puis lire, sans tenir compte des abréviations ; les premiers mots pourraient être une sorte de titre ou de rubrique.

Ieiunium quatuor tempora. In mense martius prima ebdomada IIII feria et VI feria et sabato. In mense iunius secunda ebdomada IIII feria et VI feria et sabato. In mense setembrius tertia ebdomada IIII feria et VI feria et sabato. In mense decembrius quarta ebdomada et VI feria et sabato usque ad uesperum. Verumtamen post circumcisio domini transsactum post ieiunet tribus diebus usque ad aparitionis domini ad uesperum et supleantur quatuor tempora. Ista quatuor tempora qui...

Restent encore cinq lignes et une note marginale que je renonce

1. Texte en langue vulgaire que M. Rojo publie, *op. laud.*, p. 9-13.

2. *Ibid.*, p. 20-22, et cf. p. 26 (pour la bibliographie). On trouvera aussi dans cette notice (p. 22-25) la référence des soixante-dix peintures qui subsistent, et trois facsimilés (réduits). Voir, d'autre part, J. DOMINGUEZ BORDONA, *Exposición de Códices miniados españoles*, Madrid (1929), p. 180 (n° 28), et deux beaux facsimilés (pl. 22-23) ; mais noter bien que, dans ce recueil, la date est faussée (« 1056 »). — Pour la valeur du texte, voir l'édition de H. A. SANDERS, Rome (1930), p. xvi sq. ; le manuscrit fait groupe avec ceux de l'Escorial et de Berlin, de telle façon que l'éditeur ne s'est pas cru obligé à le collationner entièrement.

3. Osma ne figure point dans les *Collectanea Hispanica* de C. U. CLARK, Paris (1920), D. DE BRUYNE, dans ses notes complémentaires (*Revue Bénédictine*, XXXVI, 1924, p. 7), a rappelé, d'après NEUSS, l'exemplaire de Beatus, censé de Carracedo ; de même, Z. GARCIA VILLADA (*Paleografia Española*, I, 1923, p. 95, n° 9), mais sans bibliographie ni mention de la date précise.

4. Dans le manuscrit d'Osma, l'ouvrage est intitulé tout d'abord : « *Liber de diuinis officiis* » et commence par ces mots : *Rogatus sepe a condiscipulis meis...* (cf. P. L., CLXXII, 1109) ; mais, à la fin (fol. 25<sup>v</sup>), on peut lire : *Explicit liber III. lucidarii deo gracias*.

5. *Op. laud.*, p. 171.

6. N° [21] de la série, entre le ms. 155 et le ms. 95.

à transcrire, quoique plusieurs mots se laissent à peu près déchiffrer. Il semble, d'après le contexte, qu'une amende de « douze sous » (*duodecim solidi*) était imposée aux récusants. La brève description des quatre-temps, rapportés expressément à une suite de quatre semaines, est parallèle à un précepte du concile tenu à Mayence en 813<sup>1</sup>. Mais la mention de l'*Apparitio Domini*, pour désigner l'Épiphanie<sup>2</sup>, et le jeûne de trois jours avant cette solennité<sup>3</sup> sont des faits qui dénotent clairement la tradition espagnole. D'autre part, cette page était bien la première d'un petit volume, qui pouvait être un manuel de prescriptions canoniques. Le texte est inscrit dans un grand arc assez grossièrement dessiné et surmonté d'une large bande ; des personnages qui représenteraient les saisons ornent les extrémités de celle-ci. Nous aimerions avoir plus de détails et, surtout, la lecture du *verso* est souhaitable.

II. OSMA n° 98, fol. 169-170. — J'ai déjà nommé dans une note ce manuscrit du XIII<sup>e</sup> siècle : aux commentaires de Hugues, sont joints les opusculs de saint Cyprien. Après quoi (fol. 169), on lit : *Plerique propter hoc quod dicit...* C'est le commencement de « dos folios en letra visigoda, parte de un tratado sobre los Novísimos, perdido. Está escrito a dos columnas y en letra muy clara y con rúbricas en tinta roja...<sup>4</sup> » On nous met aussi sous les yeux le facsimilé de quelques lignes — mais excellent et, semble-t-il, à grandeur d'original —<sup>5</sup> qui livre le titre et le début d'un chapitre : « XXVI. *Quod carnalibus indumen[tis] natura nostra non egeat.* » *Plurimorum doctorum sent[en]tiis definitum esse non amb[igo] quod...* Cette fois-ci nous sommes au clair. La première ligne du fol. 169 est aussi la première du chapitre XXIV dans le troisième livre du *Prognosticon* de Julien de Tolède ;<sup>6</sup> nous avons donc toute la suite, jusqu'au

1. Cf. M. G. H. : *Concilia Aevi Karolini I* (1906), p. 289 (ed. WERMINGHOFF). § 34. *De quattuor temporibus observandis* ; rapprocher Régimon, *De eccl. disciplinis*, l. I, § 277 (P. L., CXXXII, 243 D). Il y a là, aussi bien que dans la prescription du fragment d'Osma, une raison logique des quatre-temps, qui pourrait bien coïncider exactement avec la raison d'être historique ou première. En jeûnant périodiquement, de trimestre en trimestre, pendant quatre semaines successives, on entendait jeûner — et sanctifier ainsi — un mois entier de l'année, faute de pouvoir jeûner chaque semaine et chaque mois de l'année comme à l'origine. Ce système régulier porte en effet avec lui son sens intime, aussi vrai qu'il demeure indépendant du système quadragésimal et, même, le contrarie.

2. Voir, par exemple, le sacramentaire mozarabe du IX<sup>e</sup> siècle (éd. M. FÉROTIN, 1912, p. 86, et cf. l'index général, p. 1011<sup>1</sup>), et les calendriers du XI<sup>e</sup> siècles (du même éditeur, à la fin du prétendu *Liber ordinum*, éd. 1904, p. 450 sq.).

3. Il semble qu'Isidore, *De eccl. officiis*, I, § 42 (P. L., LXXXIII, 775 B) ait déjà en vue ce même jeûne, mentionné aussitôt après celui de la Circoncision. En tout cas, les calendriers du XI<sup>e</sup> siècle (cf. FÉROTIN, *op. laud.*, p. 450 sq.) sont assez explicites ; et le fragment de Tolède publié en 1593 par Francisco da Pisa est formel : *Ieiunium observatur tribus diebus* (cf. *ibid.*, p. xxxv).

4. *Op. laud.*, p. 179.

5. N° [23] de la série ; c'est une fraction de colonne, et encore celle-ci est-elle incomplète à droite.

6. Cf. P. L., XCVI, 507 B.

chapitre XXVI inclus<sup>1</sup>. L'écriture est une belle calligraphie du XI<sup>e</sup> siècle. L'exemplaire perdu correspondait, apparemment, à cette notice de l'inventaire du XIII<sup>e</sup> siècle : « *Item otro Pronostico toledano* »<sup>2</sup>. Julien se trouvait là presque chez lui.

III. OSMA n° 125 (91 feuillets), feuillet de garde postérieur. — Pour ce fragment, hélas ! et pour le suivant, nous n'avons plus le secours des facsimilés ; il faut s'en remettre aux vagues références de M. Rojo Orcajo. Le manuscrit 125, du XIII<sup>e</sup> siècle, renferme les opuscules de Hugues de Saint-Victor. Le catalogue ajoute seulement :<sup>3</sup> « La guarda posterior es un fragmento de un psalterio visigótico. »

IV. OSMA n° 132 (363 feuillets), feuillet de garde postérieur. — Nous ne savons plus même, maintenant, de quoi il s'agit. A la suite de la *Légende dorée*, copiée au XIV<sup>e</sup> siècle, « la guarda posterior es también fragmento de un Códice visigótico »<sup>4</sup>.

Ces pauvres débris de livres en lettres visigothiques montrent une fois de plus avec quelle insouciance on a procédé, d'ordinaire, dans la plupart des bibliothèques médiévales, à mesure que les siècles s'écoulaient ; sauf des raisons très spéciales de curiosité ou d'intérêt qui n'ont pas dû s'imposer souvent, on a détruit presque systématiquement, sans pitié ni remords, les ouvrages du passé.

A. WILMART.

---

1. *Ibid.*, 508 C ; le facsimilé finit avec les mots : *ut maiores nostri defi[niant]* (C l. 7).

2. *Catálogo...*, p. 9.

3. *Ibid.*, p. 212.

4. *Ibid.*, p. 218.

# COMPTES RENDUS.

## ÉCRITURE SAINTE.

J. SCHMID. **Matthäus und Lukas.** (Bibl. St. XXIII, 2/4.) — Fribourg, Herder, 1930, 8°, xvi-364 p. Mk. 16.

— **Zeit und Ort der Paulinischen Gefangenschaftsbrieft.** — Ibidem, 1931, 8°, xii-170 p. Mk. 8.

Deux livres du même auteur sur des sujets fort différents mais traités l'un et l'autre avec une égale virtuosité et de façon fort instructive. La matière remuée est énorme et le classement en est rigoureux ; il y a beaucoup à apprendre sur les rétroactes de la question, et les solutions proposées par l'auteur pour être réservées ou négatives, ne causent pas de déception.

Le Dr Schmid réveille la question synoptique et l'aborde par un de ses aspects les plus délicats : les relations entre notre Matthieu canonique et S. Luc. Mt. n'a pas connu Lc., mais Lc. a-t-il utilisé Mt. Peut-être l'a-t-il connu en fragments quand il passait de l'araméen au grec ? Cette solution déplaît à M. Schmid et il a passé au crible les différents cas où Mt. et Lc. vont avec Mc. et ceux où ils vont à part. Pour ce qui est de la triple tradition, il pense qu'il faut attribuer au hasard les rencontres verbales de Mt. et Lc. contre Mc. Ce n'est pas qu'il ne reste au fond de la cornue des éléments irréductibles aux explications courantes, mais ils font exception et comme la grande majorité des exemples cités a permis de conclure contre une influence réciproque, parum pro nihilo... Reste le cas de la double tradition. 1-5 de Mt. recouvre 1-6 de Lc. La dépendance directe compliquerait le problème car trop d'éléments précieux auraient été négligés sans qu'on s'explique bien pourquoi. En outre Lc. a parfois sur Mt. l'avantage d'un meilleur contexte. On en conclut à une source commune écrite, non orale, et il y a peut-être ici excès de méfiance, comme plus haut l'auteur semble avoir rejeté bien vite l'idée d'un emprunt à des fragments du Mt. anté-canonique.

Pour les épîtres de la Captivité, il s'agit de leur assigner un lieu d'origine et subsidiairement une date. L'hypothèse récente d'Éphèse est scrupuleusement examinée pour être rejetée, avec raison je pense. Reste Césarée ou Rome ; l'auteur met à part les Philippiens qu'il restitue à la captivité romaine ; il est moins catégorique pour les trois autres car aucun argument décisif ne peut trancher le débat et tous se retournent indifféremment contre la thèse opposée. Rome a néanmoins ses préférences et il revendique en tout cas une chronologie différente pour les Philippiens et le groupe des trois qu'il estime plus anciennes, de 61-62, tandis que les Philippiens seraient de 63. En appendice il réfute l'opinion de Davies qui situe les pastorales lors de l'échauffourée d'Éphèse. Toute l'argumentation est menée avec méthode, et rend cette étude fort utile.

DOM HILAIRE DUESBERG.

F. TILLMANN. **Das Johannesevangelium.** (4<sup>e</sup> éd.) — Bonn, Hanstein, 1931, 8°, xii-364 p. Mk. 11,80.

F. TILLMANN und M. MEINERTZ. **Die Gefangenschaftsbrieft des Heiligen Paulus** (4<sup>e</sup> éd.) — Ibidem, 8°, viii-169 p. Mk. 5,80.



La Maison Hanstein nous donne une édition entièrement refondue du N. T. de Bonn. Depuis longtemps on a pu apprécier la haute valeur de cette collection et le souci constant de ses directeurs d'en améliorer les parties.

Le Dr Tillmann reprend l'Évangile de S. Jean. Son commentaire est à la fois sage et progressiste ; les grandes thèses traditionnelles y sont mises en pleine lumière et ce sont bien les adversaires d'aujourd'hui qu'il combat, à l'exception toutefois de ces Mandéens fastidieux dont l'incroyable fortune confond les esprits rassis. Tillmann tient ferme pour l'unité d'auteur et l'intégrité de l'ouvrage. Il retire toutefois à S. Jean l'épisode de la femme adultère qui reste une écriture inspirée ; il n'admet pas l'authenticité de 5. 4. mais il maintient la lecture de 6, 4. mentionnant la Pâque ; enfin d'accord avec M. Meinertz et le P. Lagrange il renverserait volontiers l'ordre de 5 et 6. Il est moins net quand il s'agit de trancher la date de l'épisode des marchands expulsés du Temple, mais fort justement il met hors de cause la question d'inspiration. C'est un beau livre, et fort utile.

M. Tillmann a traité de l'épître aux Philippiens, laissant à M. Meinertz le soin des trois autres épîtres de la Captivité. Les deux auteurs sont d'accord pour écarter Césarée et pour mettre la lettre aux Philippiens à une date légèrement postérieure aux autres. En bloc, elles sont de 61-63. C'est la thèse de M. J. Schmid. Toutes les quatre sont bien de S. Paul ; l'évolution de sa pensée sous la pression des circonstances suffit à expliquer les variétés du style, et les aspects nouveaux de la doctrine. La lettre aux Éphésiens n'est pas une encyclique mais une lettre particulière adressée aux Laodicéens ; la thèse de Harnack qui croit que le nom de cette Église fut effacé à la suite de la vigoureuse objur-gation de l'Apocalypse sourit fort à M. Meinertz. La traduction est très soignée, avec parfois des raccourcis hardis : Col. 2, 9. *wesenhaft* pour *σωματικῶς* et Phil. 1, 8. *in der Liebe Christi Jesu*, pour *ἐν σπλάγχνοις* I. X. On ne peut nier que cela soit juste, mais par équivalence. DOM HILAIRE DUESBERG.

H. WINDISCH. *Der Hebräerbrief*. (2<sup>e</sup> éd.) — Tubingue, Mohr, 1931, 8°, III-135 p. Mk. 6.

M. DIBELIUS. *Die Pastoralbriefe*. (2<sup>e</sup> éd.) — Ibidem, II-101 p. Mk. 4,50.

Ces deux ouvrages appartiennent au *Handbuch zum N. T.* dirigé par H. Lietzmann et, comme à l'ordinaire, sont pleins d'intérêt.

La première édition des Hbr. date de 1913 ; depuis ont paru les commentaires de Rigenbach et de Moffatt dont on a fait usage. Les Mandéens ont été consultés mais à titre de Gnose c'est-à-dire de commentaire oriental ancien. De même le troisième livre d'Hénoch, édité par Odeberg ; enfin Philon reste une source orientale à la fois et grecque. L'introduction est coupée en deux par l'étude du texte et c'est juste ; il y a les données d'histoire littéraire et les conclusions de l'auteur. On constate la double tradition sur l'auteur de l'épître, puis l'unanimité textuelle en faveur du titre : « aux Hébreux », l'absence d'adresse et le plan de l'écrit. Ces problèmes sont repris pour la plupart à la fin du volume. Le type littéraire y est fixé ; c'est une homélie écrite qui se termine en lettre et ceci est bien plus typique que le début ex abrupto qu'on retrouve dans IV Mac., la Prima Johannis etc. Cette homélie avait donc ses destinataires bien déterminés ? L'auteur n'est pas S. Paul, et dès lors, après avoir parcouru tous les noms connus de l'époque apostolique, Windisch ne semble pas plus avancé qu'Origène. L'époque est vague ; la date de 70 n'entre pas en ligne de compte pour notre auteur qui parle du Temple en dehors de l'histoire ; il ne faut pas faire notre épître trop ancienne, ni trop jeune car

Clément Romain la cite ; entre 70 et 80 ? plutôt 80. Quant à ses destinataires, on peut penser à Rome, en tout cas pas à Jérusalem, et sans doute à une communauté venue du paganisme. La pensée de l'auteur diffère beaucoup de celle de S. Paul malgré des rapprochements apparents ; elle est fort éloignée des Synoptiques, moins de S. Jean. Sa culture hellénistique est visible. Telles sont en gros les conclusions de Windisch ; son commentaire et les *excursus* restent une mine inépuisable de rapprochements suggestifs avec la pensée gréco-romaine, voire orientale.

M. Dibelius pose nettement le problème des Past. Pour qui reconnaît leur authenticité tout est clair ; ce sont des lettres de S. Paul à ses disciples. Pour qui en doute, il est difficile de fixer leur genre littéraire, à II Tim. surtout qui ressemble en ce cas très fort à un faux. Il y a cinq arguments contre l'authenticité et il importe de les reviser ; la hiérarchie des communautés, mais elle est si vaguement dessinée, avec des intentions uniquement morales, qu'on n'en peut tirer parti, non plus que des hérésies visées qui manquent de traits bien définis ; la situation de S. Paul est un argument plus sérieux, par l'espèce de contradiction qu'il y a entre l'aspect définitif des prescriptions de l'Apôtre et sa promesse de venir au plus tôt qui les rend provisoires ; il ne faut pas abuser des différences de vocabulaire, quoique il faille avouer que les Past. diffèrent des autres écrits du N. T. non par leur originalité mais par la banalité des mots, ce qui est grave ; enfin les idées et la théologie sont fort éloignées déjà du christianisme dynamique de s. Paul. Tout bien pesé, il faut procéder à une analyse littéraire fondée sur l'inauthenticité. II Tim. est à part ; ce sera un testament fictif du grand disparu, une sagesse posthume et si on y rencontre tant de traits personnels on avouera moins un faux délibéré à base de pure invention que le travail réfléchi sur les données des A. ou de détails légendaires. I Tim. et Tit. sont des écrits parénétiques à rapprocher de la Didachè, destinés à des groupes de communautés par l'intermédiaire supposé d'un disciple. Les « *Haustafel* » des trois écrits sont triées et comparées. On ne rejettera pas les Past. trop loin dans le II<sup>e</sup> s. puisqu'elles ignorent la grande Gnose. Il est vain d'y chercher plus d'un auteur ou de les disséquer en fragments. Telle est la thèse de M. Dibelius, éclairée par maint rapprochement littéraire. II. D.

### THÉOLOGIE HISTORIQUE.

A. PUECH. *Histoire de la Littérature grecque chrétienne*, tome III. - Paris, « Les Belles Lettres », 1930, 8°, 694 p.

Dans les tomes précédents M. P. avait pris pour tâche principale de montrer combien, en dépit de son originalité foncière, la littérature grecque chrétienne a été, dès les trois premiers siècles, de plus en plus redevable à certaines conceptions et à certaines formes littéraires de la culture profane. Plus que tout autre, le IV<sup>e</sup> siècle, auquel ce tome est consacré, fournit à ce point de vue matière ample et riche. C'est le siècle des Anathase, des Basile, des deux Grégoire, des Jean Chrysostome. Déjà familiarisé de longue date avec les œuvres de ce dernier, connaissant à fond la littérature grecque païenne, M. P. était en mesure de porter sur l'hellénisme de ces grands hommes et de leurs contemporains chrétiens des appréciations particulièrement autorisées. Le nouveau volume ne le cède donc en rien par l'intérêt à ses aînés ; il les dépasse même en importance vu la perfection à laquelle atteignent à cette époque les Lettres chrétiennes et, bien que çà et là la composition paraisse quelque peu

hâtive, il est le digne couronnement d'une œuvre qui a déjà reçu nombre d'approbations flatteuses.

L'Introduction décrit le milieu politique et culturel dans lequel se meut le monde ecclésiastique oriental du IV<sup>e</sup> siècle. Elle souligne l'importance décisive du rôle joué par la renaissance de l'éloquence païenne que représentent éminemment Himerios, Themistios et surtout Libanios le maître de S. Jean Chrysostome. Grâce à ce renouveau, l'éloquence sacrée atteint elle-même dans la bouche des grands Docteurs son plus haut degré de perfection. Les autres genres, ressortissant en quelque manière à la rhétorique — traités doctrinaux et de controverse — en ressentent à leur tour des améliorations. L'histoire commence à susciter un intérêt moins asservi aux préoccupations apologétiques ou polémiques. Enfin la correspondance littéraire rencontre chez les chrétiens une faveur égale au talent remarquable que nombre d'entre eux ont su mettre à pratiquer ce genre difficile.

Des cinq livres qui composent cet ouvrage, les plus intéressants sont le troisième et le quatrième consacrés aux Cappadociens : S. Basile, s. Grégoire de Nazianze, s. Grégoire de Nysse, et aux écrivains de Syrie et de Palestine au premier rang desquels figure s. Jean Chrysostome.

Nous ne pouvons entrer dans le détail. Insistons sur ce que M. P. a songé avant tout à écrire une Histoire littéraire, s'attachant à apprécier la valeur humaine et littéraire des œuvres et portant spécialement son attention sur la mesure où elles sont l'expression christianisée de la culture hellénistique. C'est le côté original et personnel de cet ouvrage. Il ne faudrait donc pas tenir rigueur à M. P. des lacunes qui se font jour çà et là dans la documentation, car elles ne tirent pas ici à conséquence. Rendons plutôt hommage à la finesse de goût, à la modération de jugement, à l'érudition étendue qui ont présidé à l'élaboration de cette belle Histoire.

D. C. L.

#### THÉOLOGIE DIDACTIQUE.

Chan. LE GRAND. *Apologétique chrétienne. Démonstration religieuse.* (2<sup>e</sup> éd.) — Namur, Wesmael-Charlier, in-8°, 388 p.

Succès oblige ! Celui de cet ouvrage de réelle valeur fut grand. L'auteur, préparant la nouvelle édition, a tenu à revoir et à compléter le texte de la première. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur à l'appréciation que nous avons exprimée ici même (1927, p. 374) sur la méthode de cette *Apologétique*. Nous n'avons rien à retirer de nos éloges, confirmés par tant d'autres jugements flatteurs. C'est surtout par la manière à la fois exacte, simple et nuancée de la doctrine théologique proprement dite, que vaut ce volume. On comprend que le P. Billot s'y soit reconnu avec plaisir.

D. B. C.

J. PIEPER. *Die Wirklichkeit und das Gute.* 2<sup>e</sup> Aufl. — Munster i. W., Helios-Verlag G. M. B. H., 1931, 8°, 77 p. Mk. 3.50.

Ce volume est le 14<sup>me</sup> de la Collection « Universitas-Archiv » dont la partie philosophique est éditée par le Prof. Dr S. Behn de l'Université de Bonn.

L'Auteur y a pris pour thèse que la morale est fondée sur la réalité, il définit le bien : « ce qui est conforme à la réalité. »

Après avoir établi que le vrai est la conformité avec le réel, il pose une thèse analogue pour le bien ; il explique avec soin comment l'intellect spéculatif devient intellect pratique quand il se trouve mis en présence de l'ordre moral, il analyse les douze actes par lesquels, selon s. Thomas, s'achève l'acte humain, explique bien ce qu'est la syndérèse et le rôle de la vertu de prudence ; mais

à notre avis, il exagère la similitude entre l'identité de l'intelligence en acte avec son objet d'une part, et l'identité entre l'acte moral et le jugement pratique de la prudence et de l'intellect pratique, d'autre part. Il a raison de récuser les systèmes qui accordent trop à l'impératif de la volonté, mais il faut néanmoins plus insister sur le fait que le bon se distingue formellement du vrai par son rapport à la volonté. S. Thomas est abondamment cité, et en général bien à propos, cependant il y aurait aussi des distinctions à faire, par exemple quant à l'importance attribuée au texte I-II qu. 64 art. 3 : La prudence, vertu *intellectuelle*, est réglée par la « res », dit S. Thomas, il rappelle ainsi l'identité dans l'ordre intellectuel, mais sans l'étendre à l'ordre de l'action.

D. R. PROOST.

GIUSEPPE FERROGLIO. **La Condizione giuridica degli Ordini religiosi.** Storia, Diritto comparato, Diritto italiano. — Turin, Bocca, 1931, 8°, vii-415 p. L. 50.

L'ouvrage de M. Ferroglio, ainsi qu'il le dit lui-même, doit son origine à une dissertation présentée par lui à la faculté de droit de l'Université de Turin, en 1927, sur la condition juridique des corporations religieuses dans le droit italien. L'auteur le divise en trois parties : La première est une introduction historique, où, après avoir brièvement exposé les origines de la vie religieuse et ses premières manifestations concrètes, il passe en revue les principaux Ordres, en décrit le caractère particulier ainsi que les transformations subies par l'un ou l'autre au cours des siècles. Cette partie peut être considérée comme préliminaire au travail. Avec la deuxième partie l'A. entre dans la matière qu'il s'est proposé d'étudier ; il y expose l'évolution du droit civil et la législation actuelle relative aux corporations religieuses dans les divers pays, non seulement d'Europe, mais du monde entier. Après avoir considéré la législation spéciale de la France et de l'Allemagne, il étudie les divers systèmes : régime de droit commun, appliqué en Belgique, Hollande, Danemark, États-Unis d'Amérique, Brésil, système de l'autorisation préalable : Autriche et Luxembourg ; système de prohibition partielle ou entière, p. ex. en Angleterre, Suisse, Suède, Norvège, Portugal, Équateur, Mexique, Russie, etc. ; enfin la législation concordataire. — La troisième partie est entièrement consacrée à l'Italie. Aux cinq premiers chapitres, qui furent l'objet de la dissertation de 1927, dont nous avons parlé ci-dessus, l'auteur a ajouté un nouveau chapitre rendu nécessaire par le Concordat de 1929. — Un Appendice résume les dispositions du Code de droit canonique relatives aux religieux : can. 487-725.

Cet ouvrage est une excellente contribution au droit des Religieux. Étant donné l'intérêt de cette matière peu connue, et trop délaissée dans les cours de droit canonique, cette étude de droit comparé rendra de très grands services non seulement aux professeurs de droit canonique et au clergé, mais aussi aux professeurs de droit civil et aux juristes. Mais précisément parce qu'étude de droit comparé, il nous semble que l'A. aurait dû rapporter, non pas en Appendice, mais dans une partie spéciale, les dispositions canoniques relatives aux corporations religieuses, les traiter plus librement que dans une brève analyse, de façon à poser la base de la comparaison avec les diverses législations civiles. De plus nous aurions désiré avoir les citations plus spéciales et plus marquantes de ces législations ; ce qui eût parfaitement pu se faire en note. Ces citations eussent rendu des services signalés à ceux qui n'ont pas à leur disposition, et fort rares sont ceux qui les possèdent dans leur bibliothèques, ces divers Codes.



Ces desiderata, hâtons-nous de le dire, n'enlèvent rien à la valeur du travail, qui, nous le répétons volontiers, est et sera d'une grande utilité, d'autant que l'exposition est fort claire et enrichie d'une littérature de choix.

D. PIERRE BASTIEN.

### LITURGIE

L. HEBERT. *Leçons de liturgie à l'usage des séminaires*. — Édition mise à jour par J. Grignon. T. I, le Bréviaire et le Rituel, 14<sup>e</sup> éd., 1931, 433 pp. — T. II, le Missel Romain, 13<sup>e</sup> éd., 1931, 358 pp. — T. III, le Cérémonial, 9<sup>e</sup> éd., 1930, 359 pp. — Paris, Berche et Pagis, 8<sup>e</sup>, Fr. 15 le vol.

Ces « Leçons de liturgie » méritent d'être recommandées aux élèves des séminaires et à tous les prêtres soucieux d'accomplir les cérémonies sacrées avec la dignité voulue et avec une intelligence suffisante des rites qu'elles comportent.

En tête du premier volume, sous le titre de « Prolégomènes », l'auteur traite d'abord brièvement du culte en général et de la liturgie ; il donne un court aperçu sur les diverses liturgies d'orient et d'occident ; enfin il fait connaître les sources « cognoscendi » et « existendi » de la liturgie romaine.

Les questions relatives au bréviaire sont traitées en sept chapitres. Après avoir donné quelques indications historiques sur la formation du bréviaire et exposé les points de morale concernant la récitation des heures, l'auteur explique en détail tout ce qui regarde les différents offices et la manière de les réciter. Le point de vue est, avant tout, pratique ; cependant les notes historiques et les indications bibliographiques ne font pas défaut.

La partie du volume consacrée au rituel est divisée en deux sections. Dans la première, l'auteur traite de l'administration des sacrements en général ; puis du Baptême, de la Pénitence, de l'Eucharistie, de l'Extrême-Onction et du Mariage, avec des appendices concernant la bénédiction des fonts, les absolutions non sacramentelles et les mariages mixtes. Ici, encore, les questions intéressant la liturgie pratique sont les plus développées ; mais des notes relatives à l'histoire, au droit canonique et à la morale ont été judicieusement ajoutées. Dans la seconde section sont exposés les devoirs du prêtre à l'égard des malades, conformément aux prescriptions du rituel, et tout ce qui a rapport aux cérémonies funèbres, aux principales bénédictions et aux processions ordinaires ou extraordinaires.

Dans le second volume, l'auteur, après avoir donné quelques notions générales sur l'histoire et le contenu du Missel Romain, explique les questions canoniques et morales relatives à l'obligation de célébrer, au lieu et au temps du Saint Sacrifice ; il parle de l'autel et de son ornementation, des objets et des vêtements liturgiques. Puis, après avoir traité des messes conventuelles et privées, votives et de « Requiem », il passe en revue, en ajoutant de nombreux commentaires historiques, les divers éléments de la messe des catéchumènes et de la messe des fidèles. Enfin il termine par deux chapitres sur les cérémonies de la messe basse et les « défauts » qui peuvent se rencontrer dans la célébration.

Quant au tome troisième, en voici le plan, d'après l'introduction même du volume : « Ce Cérémonial vise avant tout à donner les règles à suivre dans les fonctions qui se font le plus communément dans nos églises, cathédrales et paroissiales. Un premier chapitre expose les *notions générales*, les principes que l'on doit avoir toujours présents à l'esprit dans les diverses cérémonies liturgiques. Les quatre chapitres suivants ont pour objet la *Messe*, centre de la liturgie : d'abord la messe pontificale... ; puis la messe avec ministres

sacrés ; ... la messe sans ministres sacrés ;... les fonctions du servant (de la messe basse), et celles des chapelains à la messe basse de l'évêque. Les *heures canoniales* occupent le chapitre VI<sup>e</sup>. Les *cérémonies qui reviennent périodiquement* sont l'objet des chapitres VII<sup>e</sup>, VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup>... Quelques fonctions *extraordinaires* sont réunies dans le chapitre X<sup>e</sup> : la visite épiscopale, l'installation d'un curé..., la bénédiction des cloches. Le chapitre XI traite des expositions du Saint-Sacrement, le XII<sup>e</sup> du culte des Reliques, le XIII<sup>e</sup> de la musique sacrée. »

Nous ne prétendrons certes pas que MM. Hébert et Grignon aient réalisé le manuel le plus parfait de la liturgie romaine. Quelques questions auraient pu être traitées d'une manière plus complète et avec plus de précision. Néanmoins ces trois volumes peuvent à bon droit être rangés parmi les meilleurs de ce genre ; et nous ne pouvons qu'en conseiller l'achat et la lecture à tous les ecclésiastiques.

D. R. R.

M. ANDRIEU. *Les « Ordines romani » du haut moyen âge*. I. Les manuscrits. (Spicilegium sacrum lovaniense. Études et documents, 11). — Louvain, rue de Namur, 40, 1931, 4<sup>e</sup>, xxiv-631 p. Fr. 100.

Avant que missels et pontificaux fussent constitués, les *ordines* servaient de guides pour la célébration de la messe, l'administration des sacrements et autres fonctions liturgiques. Ils exposaient l'ordonnance des cérémonies et indiquaient à quel moment les prières devaient être dites, mais en principe ils ne contenaient pas les formules elles-mêmes ; c'est dans le sacramentaire qu'il fallait les chercher. Les plus anciens ont été composés à Rome, d'où le qualificatif de *romani* qu'on applique à tous les *ordines*, même ceux qui comportent des éléments étrangers à la liturgie romaine.

Le haut moyen-âge, du VII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle, fut la période d'efflorescence des *ordines*. Ils étaient nécessaires, car sans leur secours, l'évêque ou le prêtre n'auraient pu que malaisément se servir du sacramentaire. Ils se multiplièrent donc rapidement. Ils se transformèrent aussi pour s'adapter aux besoins locaux et pour correspondre aux changements que subissait en pays franc la vieille liturgie venue de Rome. Mais ils étaient voués à disparaître dès que se répandit l'usage des missels et des pontificaux, où rubriques et prières étaient entremêlés.

Il va sans dire que ces documents sont très précieux pour l'histoire de la liturgie et de la théologie sacramentaire. Aussi ont-ils, dès le XVI<sup>e</sup> s., retenu l'attention d'érudits de marque, qui les ont jugés dignes d'être publiés. C'était une mine abondante à exploiter ; malheureusement elle restait inutilisable faute d'informations critiques. Le texte imprimé, appuyé souvent sur un seul manuscrit, laissait beaucoup à désirer. L'âge, la provenance, la généalogie de ces *ordines*, étaient choses ignorées. Naturellement on connaissait moins encore le rôle qu'ils ont joué dans l'évolution de la liturgie latine. Désormais heureusement, grâce au présent ouvrage, fruit de longues recherches et d'études approfondies, nous sommes amplement instruits à ce sujet.

Le livre a trois parties dont les deux premières sont intimement associées. La première consiste en une liste de cinquante *ordines* avec l'indication des manuscrits et des éditions. La plupart ont déjà été publiés ; une dizaine seulement sont inédits. Quelques-uns comportent des suppléments ou existent en plusieurs recensions, modalités distinguées ici avec soin. Pour prévenir les méprises, notons que la nouvelle numérotation ne coïncide pas toujours avec celle de Mabillon. — La deuxième Partie décrit, suivant l'ordre alphabétique

des localités où ils se trouvent, quatre-vingt-six manuscrits contenant des *ordines*. Outre une description externe (format, écriture, date, provenance, etc.), chaque notice comporte une analyse détaillée du contenu, même lorsqu'il n'est pas exclusivement liturgique. Naturellement les *ordines* et les pièces liturgiques (formules de bénédictions, traités didactiques, etc.) sont mis en relief. Chaque élément est désigné par l'incipit et l'explicit, éventuellement accompagnés de l'indication d'autres manuscrits et des imprimés où l'on peut lire le texte complet. Pour les *ordines* il a suffi d'un simple renvoi à la première Partie.

Ce catalogue ne pouvait être conçu plus rationnel. Grâce aux renseignements bibliographiques, chacun peut, sans avoir vu le manuscrit, en reconstituer le contenu exactement et au complet. On y discerne aisément les collections d'*ordines* et leur contexte ; on y voit d'emblée si tel ou tel groupement est un fait isolé ou fréquent. Enfin, la disposition typographique, la variété des caractères d'imprimerie facilitent beaucoup la consultation. L'A. n'a reculé devant aucune peine pour épargner au lecteur tout embarras, toute perte de temps et il faut savoir gré aux éditeurs et à l'imprimeur de l'avoir si bien secondé dans cette louable préoccupation. Ce catalogue est un modèle d'ordonnance, de clarté et de précision.

Le minutieux travail d'analyse consigné dans la seconde Partie a amené M. Andrieu à faire des constatations neuves et importantes concernant l'histoire des *ordines* et du Pontifical. Elles sont exposées dans la troisième Partie : Histoire des recueils d'*ordines*.

La plus ancienne collection (A) que l'on puisse atteindre circulait en France dès le VIII<sup>e</sup> siècle. Elle ne contient que des *ordines* purement romains. M. Andrieu l'a appelée collection de Montpellier parce que c'est dans le ms. Montp. 412 qu'elle est le mieux représentée.

Au IX<sup>e</sup> s., apparaît un autre recueil — collection gallicanisée ou coll. B. — où se mêlent éléments romains et éléments gallicans. Cette collection, très cohérente, est mieux adaptée aux usages francs que la précédente. Aussi, jouit-elle d'une certaine diffusion. Mais très vite, elle fut aménagée en un rudiment de Pontifical par l'insertion de formules tirées des sacramentaires ; un de ces essais fut effectué en pays rhénan, lequel devait être au siècle suivant la patrie du Pontifical romano-germanique. Ce ne fut pas la seule transformation subie par la coll. B. Elle devint aussi, sous l'impulsion des réformes ecclésiastiques à l'époque carolingienne, le noyau de sommes liturgiques destinées à l'instruction des clercs. Ces compositions didactiques naquirent un peu partout, mais particulièrement en pays alémaniques, dans la région Reichenau-Saint-Gall.

Il y eut encore d'autres collections d'*ordines*. Il y en eut même de plus anciennes, que l'historien n'est pas en état de reconstituer en entier mais dont quelques épaves du plus haut prix ont trouvé refuge dans des recueils contemporains de A et de B.

A l'aide de matériaux empruntés à ces diverses collections, matériaux dont un grand nombre sont d'origine romaine, un moine de S. Alban de Mayence composa au cours de la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle, un livre des cérémonies épiscopales, qu'en raison du contenu et du lieu d'origine, M. A. a justement appelé Pontifical romano-germanique. Cette vaste et informe compilation, dont le caractère et la provenance avaient jusqu'ici passé inaperçus, est de la première importance. Si ce livre rhénan ne leur avait offert un abri, bien des traits de l'antique liturgie romaine auraient disparu de l'usage. Il est l'ancêtre de tous les Pontificaux qui se sont succédés le long du moyen-âge : remanié deux fois



il a donné naissance au Pontifical romain du XIII<sup>e</sup> s., puis au Pontifical de Guillaume Durand, lequel, allégé et révisé, est devenu notre *Pontificale romanum*. Cette influence prolongée n'est que la conséquence du succès rapide dont jouit dans tout l'empire le Pontifical mayençais et qu'attestent encore de nombreux manuscrits. Apporté à Rome par les prélats allemands qui accompagnaient Otton I, il s'y implanta tout de suite sans que la liturgie locale profondément déchue, en ait pu contrarier le triomphe.

Cette troisième Partie, dont nous n'avons fait qu'indiquer les grandes lignes, est l'interprétation lumineuse de la vaste documentation contenue dans le Catalogue. Pour connaître l'évolution des rites, l'historien n'aura qu'à suivre le fil conducteur qui, à travers tant et tant de manuscrits, s'étend des premiers *ordines* jusqu'aux Pontificaux classiques. Il ne manque plus que le texte critique, mais en attendant qu'il paraisse, ce qui ne tardera pas, on pourra désormais se servir des textes imprimés avec moins d'incertitudes.

Les liturgistes ne sont pas seuls appelés à bénéficier de la présente publication. Les théologiens des sacrements soucieux de ne pas voir leurs théories contredites par les faits, feront bien d'y recourir car les *ordines* sont les plus anciens et, pendant plusieurs siècles, les seuls témoins de la tradition.

Qu'il nous soit permis, en finissant, d'adresser à M. Andrieu de chaleureuses félicitations et puisse son livre imprimer aux études liturgiques, dont il est un monument des plus accomplis, une impulsion nouvelle. D. C. LAMBOT.

TH. ZWÖLFER. *Sankt Peter Apostelfürst und Himmelspförtner. Seine Verehrung bei den Angelsachsen und Franken.* — Stuttgart, W. Kohlhammer, 1929, 8°, 157 p.

L'A. entre en matière en traçant le tableau du culte des saints dans la chrétienté occidentale du haut moyen âge. Puis, comme l'indique le titre, il s'attache spécialement au culte envers S. Pierre tel qu'il apparaît en Angleterre, en Gaule et même en pays d'outre-Rhin du VII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècles. En Angleterre la dévotion envers le prince des apôtres est l'expression du souvenir que garde ce pays de devoir sa foi à l'initiative du siège apostolique. En Gaule elle a précédé et préparé de loin l'alliance séculaire qui devait associer Rome à l'empire carolingien. Par de nombreux exemples apportés par l'A., partie documentaire qui constitue le meilleur de son livre car ses interprétations sont trop souvent exagérées, on voit comme l'amour pour S. Pierre et la confiance en son patronage ici-bas et dans l'autre monde étaient entrés avant dans l'âme de ces nouveaux peuples chrétiens, en pénétrant toutes les couches sociales.

D. C. LAMBOT.

W. BAUER. *Der Wortgottesdienst der ältesten Christen.* — Tübingue, J. C. B. Mohr, 1930, 8°, 64 p. Mk. 1,80.

La place et le mode de l'enseignement religieux au cours des réunions de la primitive église n'ont pas retenu autant que les rites l'attention des historiens. De plus, ceux qui se sont occupés de ce problème se sont tournés, trop souvent au gré de M. B., vers les usages juifs. L'A. cherche de préférence la lumière dans les documents religieux païens dont les papyrus nous ont conservé nombre de spécimens intéressants. Les résultats obtenus sont assez incertains. Les plus clairs sont que la lecture de l'Ancien Testament ne jouait pas le rôle fondamental et presque exclusif qu'on est porté parfois à lui attribuer et que le *Wortgottesdienst*, libre encore de toute réglementation, s'exerçait de mille manières suivant les lieux et les circonstances.

D. C. LAMBOT.



D. C. LAMBOT, O. S. B. **North Italian Services of the eleventh Century. Recueil d'Ordines du XI<sup>e</sup> siècle, provenant de la Haute-Italie.** (Henry Bradshaw Society, LXVII.) — Londres, 1931, in-8°, XLII-91 p.

Dom G. Morin avait signalé dans cette *Revue*, 1927, p. 56-80 « Un ordo scrutiniorum de type inconnu jusqu'ici » et avait donné de larges extraits. Je sais que cet article avait été très remarqué par les liturgistes.

D. Lambot nous donne aujourd'hui, dans la collection bien connue *Henry Bradshaw Society* l'édition complète de ce texte. Il est parvenu aussi à mettre en lumière le caractère principal de cet Ordo : il suit encore l'antique système des trois scrutins. Depuis le VII<sup>e</sup> siècle, ce système n'apparaît plus en vigueur que dans l'Italie septentrionale. Cela suffit à montrer tout l'intérêt qui s'attache à ce petit volume.

D. DE BRUYNE.

J. BRINKTRINE. **Die heilige Messe in ihrem Werden und Wesen.** — Paderborn, F. Schöningh, 1931, 8°, 288 p. Mk. 5.

Cet ouvrage a pour but de faire comprendre, à la lumière de l'histoire et de la théologie, les rites et les prières de la messe romaine. L'A. a cherché à être quant à l'essentiel, aussi complet et aussi suggestif que possible. Il y est pleinement parvenu. Les exposés historiques sont bien au point. L'explication symbolique des rites, l'interprétation des formes se distinguent par leur sobriété et leur caractère objectif. L'analyse méthodique de la Messe est utilement précédée d'un Précis sur les origines de la Liturgie, les liturgies antiques, sur l'ancienne liturgie romaine. Pour sa description de la messe romaine au VII<sup>e</sup> s. l'A. eût mieux fait, semble-t-il, de préférer l'*Ordo romanus I* à celui de l'archichanteur Jean. Au sujet du Credo, il aurait fallu en mentionner l'origine antiadoptianiste (B. CAPELLE dans *Rech. théol. anc. et méd.*, I, 1929, p. 7-20). On s'étonne aussi de ne pas voir mise à profit ni même signalée l'étude si neuve et si instructive de M. ANDRIEU : *Immixtio et Consecratio*.

D. C. L.

#### ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

M. SMITH, M. A. **Studies in early mysticism in the near and middle East.** — Londres, The Sheldon Press, 1931, 8°, x-276 p. Sh. 12/6.

L'Auteur, M. Margaret Smith, M. A. et Ph. D. qui s'est spécialisé dans l'étude de la mystique de l'Islam, expose dans la première partie de ce volume, les origines et le développement du mysticisme chrétien oriental jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, ensuite et principalement dans la deuxième partie la mystique de l'Islam, le Sufisme, en insistant sur sa descendance et ses relations à l'égard de la mystique chrétienne.

La mystique est ici conçue comme une tendance universelle qui se retrouve dans toutes les religions dignes de ce nom, chez les Indiens et les Chinois, les Grecs et les Romains, Bouddhistes et Juifs, Musulmans et Chrétiens : un sens spirituel perçoit la réalité une et suprême. Pour nous, nous estimons que la mystique chrétienne se caractérise par le mode surnaturel d'agir des puissances naturelles, et ainsi qu'en général, il y a une différence spécifique entre ce mysticisme et celui des non-chrétiens. Dans l'Islam, on pourrait admettre certaines exceptions, vu les points d'attache manifestes de son mysticisme avec celui des chrétiens, il ne suffit pourtant pas de constater une similitude de formules : toute la vie de ces personnages extraordinaires qui dans l'Islam ont professé le mépris de toutes choses et l'amour pur de Dieu devrait être comparée à celle des mystiques authentiques.

Dans la description du mysticisme chrétien, il arrive à l'A. de confondre

avec la mystique ce qui n'est que connaissance de foi surnaturelle ou participation de la nature divine par la grâce (cf. p. 48, la citation Eph. III, 19 est inexacte). Il est assez prompt aussi à rapprocher le mysticisme du panthéisme.

Si son étude des mystiques chrétiens d'Orient ne nous apprend pas grand'chose de neuf, il en est autrement de la mystique des Musulmans, à l'égard de laquelle l'A. possède une compétence spéciale. Il y distingue la période primitive, où l'ascétisme prévaut, et une seconde issue de la première, plus entièrement mystique, mais en même temps panthéiste. D. R. PROOST.

**P. RESCH. La doctrine ascétique des premiers maîtres égyptiens du quatrième siècle.** — Paris, Beauchesne, 1931, 8°, xxxviii-286 p. Fr. 32.

L'A. s'est restreint : il a entendu n'étudier la doctrine ascétique du IV<sup>e</sup> siècle, qu'en tenant compte des écrits des initiateurs : Antoine, Athanase, Macaire, Pacôme. Il ne fait pas appel aux pratiques des disciples (sauf pour ceux de S. Pacôme) pour combler les lacunes évidentes de l'enseignement écrit de ces premiers Maîtres. Il s'est donc arrêté à un moment capital dans l'histoire de l'ascétisme chrétien, et l'a étudié en lui-même, en tranche isolée. Son étude fut méthodique, bien informée, exhaustive, et menée avec un sens psychologique que l'on ne surprend pas en défaut. Le grand mérite de ce beau travail est de montrer péremptoirement comment, à un moment très décisif de son évolution, l'ascétisme chrétien s'est orienté dans un sens d'équilibre, selon la hiérarchie des valeurs propre à l'Évangile et à l'esprit catholique le plus orthodoxe. Dans son plan général, l'A., après l'étude critique de ses sources, dégage d'elles les conceptions primitives du terme de la perfection et de ses étapes. Il examine ensuite quels sont les renoncements, soit facultatifs, soit nécessaires, que l'effort ascétique comporte, et quel soutien trouvera l'ascète dans l'Écriture, dans la prière, la méditation, l'exemple, la direction, — et quelles sont les vertus par lesquelles il faut marcher vers l'Idéal : la foi, l'austérité, l'humilité, le don de soi-même équiparant l'ascète généreux au martyr. Dans quelques pages finales, l'A. relève les traits saillants de l'ascétisme de ces maîtres primitifs et sa continuité avec celui des siècles précédents. Ce beau travail d'érudition, et de synthèse, au sens chrétien très sûr, fait honneur à la collection des « Études de théologie historique » que publie l'Institut catholique. D. I. R.

**M. VILLER, S. J. Aux sources de la spiritualité de saint Maxime, les œuvres d'Evagre le Pontique.** — Toulouse, 31, rue de la fonderie, 1930, 8°, 65 p.

Ces pages, qui reproduisent des articles parus au courant de 1930 dans la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, mettent pour la première fois en pleine lumière un fait important pour l'histoire des doctrines spirituelles de l'Orient : la dépendance presque totale de s. Maxime vis-à-vis d'Evagre le Pontique. Celui-ci a fourni au docteur du VII<sup>e</sup> siècle sa conception générale de l'ascension de l'âme vers Dieu, toutes les notions fondamentales de sa doctrine et même plus d'une de ses formules, si bien que le P. V. peut dire de Maxime qu'il fut « un disciple très fidèle du diacre de Scété ». Evagre était origéniste mais Maxime n'a retenu des côtés origénistes de son œuvre que ceux qui concernaient la vie spirituelle, de sorte qu'il a grandement contribué à la survivance de l'éthique religieuse de l'école alexandrine. D. C. LAMBOT.

**LOUIS PEETERS, S. J. Vers l'union divine par les Exercices de saint Ignace.** 2<sup>e</sup> édition. — Louvain, Museum Lessianum, 1931, 12°, 288 p. 26 fr.

Cette seconde édition transforme et précise celle de 1924. L'auteur se refuse à voir dans l'élection le point culminant en vue duquel les *Exercices* furent

ordonnés. Loin de n'avoir qu'un but moral, ils sont avant tout école d'oraison, et cette oraison, saint Ignace entend bien qu'elle s'épanouisse en contemplation mystique. C'est dans et par l'oraison, que les *Exercices* cherchent à rectifier la vie morale de l'homme. — Cet exposé consciencieux de la pensée de S. Ignace la défend de l'interprétation *ascéticiste* intégrale. Sans nommer H. Brémond on le réfute. Le travail est fait avec science, expérience, largeur de vue et modération dans le ton. D. I. R.

F. ARCHAMBAULT. **Saint François de Sales. Textes et commentaires.** — Paris, Gabalda, 1930, 12°, 310 p. Fr. 20.

Appartenant à la collection « Les Moralistes Chrétiens », ce livre étudie la doctrine de l'évêque de Genève, avant tout sous son aspect moral. Il est composé d'extraits de toutes les œuvres du saint, hormis de ses sermons. Ces extraits bien choisis, souvent assez longs, furent répartis systématiquement et reliés par de brefs commentaires.

François de Sales à proprement parler est plus qu'un moraliste ; c'est un docteur de vie spirituelle, ascétique et mystique. La doctrine morale chez lui est donc toute dominée par l'idée religieuse ; elle est nettement théocentrique, car c'est en fonction de Dieu et de sa volonté que tout l'effort moral est censé devoir s'accomplir. L'auteur aurait pu souligner davantage cette note caractéristique du moralisme salésien. Par contre, il a bien montré comment le vouloir qui régit la conduite humaine est compris par le saint comme tout informé d'amour, et quelles sont les vertus que cet amour préfère.

Malgré le mérite réel de cette mise en œuvre, nous croyons que la doctrine salésienne, lue par extraits dans des cadres qui ne sont pas tout à fait les siens, perd beaucoup de son charme persuasif. Pour bien goûter cette doctrine, il faut la lire et l'étudier en son grand contexte. D. I. R.

SEVERIN, S. J. **Jean Berchmans. Ses écrits.** — Louvain, Museum Lessianum, 1931, 12°, 404 p. Fr. 35.

Livre documentaire contenant mainte pièce des plus utile pour fixer la chronologie de la vie de s. Jean Berchmans et pour pénétrer plus avant dans la connaissance de son âme. L'A. a édité l'ensemble des manuscrits — autographes pour la plupart — laissés par le saint. Ce sont des devoirs d'élève, des règles de noviciat, des notes de cours, des propos de méditation et de direction, quelques lettres, une consécration à la Vierge Immaculée datée de 1620. Le tout fut écrit en latin, sauf une rédaction grecque et trois lettres à ses parents, touchantes de simplicité, de piété et de zèle, rédigées en flamand. Une préface sur l'histoire des manuscrits du saint et un résumé critique de sa vie complètent cette édition si consciencieusement travaillée. Plusieurs reproductions de pages manuscrites du saint, en cursive de l'époque, ornent le volume. D. I. R.

G. JOANNES. **Les audiences divines et la Voix de Dieu dans les êtres et les choses.** — Paris, Téqui, 1930, 12°, XLIX-258 p.

A l'âme fidèle, Dieu parle ; et plus l'âme écoute, plus la voix divine se fait entendre. Tel est le sujet aussi beau que pratique de ce livre. Mgr Baudrillart, en termes excellents, l'a longuement préfacé, relevant avec finesse les qualités foncières de ces pages et toute la portée de cette doctrine, si conforme à la vraie tradition des maîtres de la vie spirituelle. — Après avoir bien indiqué la nature des audiences divines ou paroles tout intérieures et à quel âge de la vie intérieure elles sont accordées, l'auteur signale les moyens à prendre pour les favoriser : l'abandon à la volonté de Dieu, le silence, l'humilité, le don de soi, l'amour,



le renoncement ; l'attention à la voix de l'Église, à la voix de la liturgie ; l'attention encore à la voix des êtres et des choses, que seules comprennent pleinement et surnaturellement les âmes qui ont déjà quelque habitude de la parole même de Dieu et de son Église, et où elles surprennent aussitôt de nouvelles « audiences divines » qui les ramènent au sein de Dieu. Et c'est ainsi logiquement que l'auteur finit par nous dire comment nous devons, à notre tour, être une voix de Dieu, pour Lui conduire les âmes. — Le même brillant succès dont jouissent les autres livres de M<sup>lle</sup> Joannès est assuré à ce nouveau manuel de vie intérieure ; car c'est bien d'un vrai manuel qu'il s'agit en ces pages. Aussi se termine-t-il par un plan de vie spirituelle et d'orientation intérieure, marquée au coin d'une expérience aussi solide que délicate. P. S.

### PHILOSOPHIE.

J. GEYSER (Dr). **Das Prinzip vom zureichenden Grunde.** Eine logisch-ontologische Untersuchung. Regensburg. J. Habel, 1929, gr. 8°, rel. t., 136 p. Mk. 7.

Effleurant à peine le côté historique du sujet, le Dr. G. consacre un 1<sup>er</sup> chap. à étudier le principe de raison suffisante *dans l'ordre de la connaissance*. Le compte rendu qu'on trouvera à la suite de celui-ci (p. 96-97) nous dispense d'indiquer actuellement les positions que l'A. adopte en critériologie et en logique. Notons seulement que, touchant les *principia per se nota immediate*, on le voit ne pas faire état du *secundus modus dicendi per se*, d'Aristote (p. 32). Le point est d'importance.

Entrant au cœur de son sujet, G. passe d'abord en revue (ch. II) une série de théories présentées pour fonder le p. de r. s. *dans l'ordre de l'être*. Les auteurs contemporains qu'il étudie plus particulièrement sont Descoqs, Gredt, B. Jansen, Garrigou-Lagrange, Ninck, Sladeczek, Sawicki. Tous ceux-ci, quelque divergentes que soient leurs thèses, admettent l'axiome : *ens et verum convertuntur*. Or G. en conteste l'évidence, au moins à titre de vérité première : pourquoi n'y aurait-il pas des genres d'êtres que notre intelligence serait seulement capable de *constater*, sans pouvoir aucunement discerner s'ils comportent, oui ou non, une r. d'être ? Entre G. et le réalisme péripatéticien il existe donc un désaccord très grave, qui porte sur l'*objet formel de l'intelligence*, comme telle. Remarquons d'ailleurs que la définition de la vérité ontologique en général, donnée p. 72, n'est pas pleinement acceptable.

Son travail critique amène G. à conclure que le prétendu p. universel de r. s. ne peut pas être mis à la base de notre connaissance comme une vérité analytique immédiate, ni par conséquent servir d'assise logique au p. de causalité. Pour tenter à son tour de résoudre le problème posé (ch. III), il ne voit d'autre méthode que d'interroger des *domaines limités* de la réalité, et d'apprendre si là le p. de r. s. « vaut ». — Il vaut effectivement, déclare G., à l'égard des *relations* et des *propriétés* des êtres, réserve faite de certaines relations et propriétés *synthétiques* (adventices) ; il vaut encore à l'égard des *essences* et des *possibles* (possibilité intrinsèque). — Mais vaut-il à l'égard des existences *contingentes* (auxquelles se ramènent les accidents synthétiques, sus-mentionnés) ? C'est le problème de la *cause efficiente* qui, en ces derniers mots, est abordé.

Si les droits de l'intelligence (autrement dit : la r. s.) régnaient en ce domaine, écrit G. (115), il n'y a pas de doute que l'on dût nécessairement attribuer une cause au contingent. Mais qu'est-ce qui nous prouve, d'une manière absolue, que la condition est remplie ? Donc, du point de vue *a priori*, le p.



de causalité reste hypothétique. — Pour lui assurer un fondement, il n'y a plus de recours qu'à l'expérience. Laquelle ? L'interne, qui nous révèle authentiquement, en notre dedans, la nature même de l'*influx causal* (Reale influxus, Wirken) dans sa relation au *terme contingent* qu'il produit (Gewirktsein). L'acte d'introspection ne saisit, il est vrai, qu'un fait psychologique *individuel* ; mais nous avons le droit de *généraliser* le sens de celui-ci, en appliquant à la relation de causalité (Kausalrelation) les caractères qui appartiennent *spécifiquement* à toute relation. Le p. de causalité a donc une portée universelle (118, 119).

Avouons que le procédé d'universalisation, qui joue dans cette théorie un rôle capital, nous paraît complètement inefficace. Incidemment nous noterons aussi que transporter d'emblée au couple action-passion (et effet) les propriétés de la relation prédicamentale, c'est abuser d'une analogie.

Un 2<sup>e</sup> argument, déclaré indépendant du 1<sup>er</sup>, s'appuie sur la science expérimentale (119 sq.) : l'existence des lois de la nature, inexplicable par le hasard, prouve a posteriori le règne de la causalité. Le raisonnement comporte, comme le précédent, une *généralisation* (134). — Ce n'est pas seulement ce dernier procédé, c'est toute l'argumentation qui ici nous inquiète. Comment G. peut-il, *dans les positions logiques qu'il a adoptées* (raison suffisante ; causalité), transférer *rationnellement* de la psychologie dans le monde externe le concept de *cause*, faire un usage *rationnel* de l'*induction*, avoir même à sa disposition les premières notions de *nécessaire*, de *contingent*, voire de *nature* d'un être ? — Ces dernières objections, on s'en rendra compte, atteignent rétrospectivement tout le chap. III de l'ouvrage.

Ainsi, des deux démonstrations destinées à établir le p. de causalité, la 1<sup>re</sup> nous paraît impuissante à conclure, et la 2<sup>e</sup> à sortir logiquement de l'empirisme.

Se rappelant que G. professe le « réalisme critique », le lecteur se demande ce que devient un tel réalisme, dès lors qu'on s'interdit (c'est la position de G.) de l'appuyer sur le p. de causalité.

A la fin de son livre, G. s'abstient de récapituler les résultats auxquels sa méthode l'a conduit concernant le p. de r. s. ; c'est pourtant à l'étude de celui-ci que l'ouvrage est voué. Quel sort lui est fait ? — Nous constatons que, en tant que principe *logiquement un*, il est aboli : remplacé par un groupe hétérogène de propositions à extension limitée, les unes analytiques immédiates, une autre synthétique médiate a posteriori ; et encore la valeur rationnelle de celle-ci est-elle plus que contestable. — Cette issue des recherches de G. tient au fait primordial qu'il a écarté la thèse traditionnelle, fondamentale, relative à l'*objet formel* de l'intelligence.

Si nous avons eu le regret de formuler d'aussi graves réserves à l'égard des doctrines de M. G., nous sommes heureux de reconnaître, par contre, les belles qualités dialectiques de son exposé, son soin consciencieux à traduire fidèlement la pensée d'autrui, son aménité dans la discussion, et enfin le ton d'élévation morale qui signale les premières pages et les dernières lignes de son livre.

D. M. FESTUGIÈRE.

IMMANUEL KANT. *Pensées successives sur la Théodicée et la Religion*. Considérations sur l'Optimisme (1759). L'unique fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu (1763). Sur l'insuccès de tous les essais de Théodicée (1791). La fin de toutes choses (1794). *Traduction et Introduction* par Paul Festugière. — Paris, Vrin, 1931, 8<sup>o</sup>, LVI-180 p. Fr. 25.

C'est pour la 1<sup>re</sup> fois que ces quatre opuscules de K. sont offerts au lecteur

français. Leur texte est précédé d'une *Introduction*, dont certains passages sont de haut intérêt. De celle-ci la 1<sup>re</sup> partie retrace à traits rapides la courbe parcourue par le philosophe, durant le demi-siècle de son activité littéraire ; la 2<sup>e</sup> partie, plus originale, présente quatre notices, relatives aux quatre traités. Ces pages sont d'un homme qui a longuement commercé avec K., longuement réfléchi sur l'évolution de ce grand esprit, et auquel sa familiarité avec toutes les œuvres du philosophe permet les rapprochements les plus instructifs ; à la documentation de l'historien il ajoute une connaissance approfondie des matières philosophiques elles-mêmes : dans les notices, un exposé concis est suivi d'une critique bien motivée. Le point de vue est celui du meilleur spiritualisme.

Pris dans leur ordre chronologique, les 4 opuscules peuvent être acceptés comme témoins respectifs des 4 périodes qu'a connues la pensée de K. : le sommeil dogmatique ; l'inquiétude, après lecture de Hume ; le criticisme ; la résipiscence des dix dernières années.

Le traité de 1763 est le plus important. But principal : prouver l'existence de Dieu par les « possibles ». Coïncidence curieuse, M. Geyser vient (*Zureich. Grund*, p. 104-107. Cf. c. r. supra) d'appeler l'attention sur cet écrit, et de frapper de suspicion l'argument de Kant. F., lui, en fait parfaitement ressortir la valeur. On se demandera toutefois si, historiquement parlant, il ne va pas un peu loin quand il assure que, sur cette question, la théologie naturelle est redevable d'un véritable progrès au philosophe de Königsberg (p. xxvii) : il y a là un problème très délicat, qu'il faudrait examiner à loisir, en remontant la filière de l'augustinisme. — L'intérêt de l'*Introduction* culmine dans les pages où F., examinant la partie critique de l'opuscule de 1763, y montre en germe, ou plutôt déjà en adolescence, le chap. fameux de la *Critique de la R. pure* où K., dix-huit ans plus tard, passera au crible toutes les preuves théoriques possibles de l'existence de Dieu.

Du point de vue de la forme, l'ensemble de cette *Introduction* peut passer pour un modèle de dialectique et d'exposition philosophique. Quant à la lettre des opuscules, elle sera appréciée de ceux qui savent ce que c'est que transporter fidèlement en un français limpide les philosophoumènes du magister de Königsberg.

p. 152, l. 14, lire : exterminateurs.

J.

**Philosophia Perennis.** Aufsätze zu ihrer Vergangenheit und Gegenwart. — Festgabe Joseph Geyser zum 60 Geburtstag. — Regensburg. J. Habel, 1930. 2 vol. gr. 8°, rel. t., xviii-x-1244 p., 1 héliogr. Mk. 37.

Le Dr. Geyser, dont nous venons d'analyser (93-94) le dernier ouvrage, a eu l'honneur de recevoir, pour son 60<sup>e</sup> anniversaire, une fort belle *Festgabe*, à laquelle 15 pays et 67 professionnels de la philosophie ont collaboré.

C'est tout à la fin du 2<sup>e</sup> vol. de ces mélanges qu'il faut aller chercher, avec la liste imposante des publications de G., les trois articles qui retracent la physionomie du maître munichois sous ses principaux aspects : *J. G. als Psychologe*, par le Dr. Max Ettlinger ; *J. G.'s Stellung in Logik und Erkenntnistheorie*, par le Dr. Kurt Huber ; *J. G. als Metaphysiker*, par le Dr. Ludwig Baur. Des travaux historiques de G. il n'est pas spécialement fait état. — Le premier de ces A. A., dont la tâche d'analyste était relativement plus simple, montre dans G., psychologue, le vigoureux et savant artisan d'une synthèse qui lie *organiquement* les résultats de la psychologie expérimentale, contemporaine, aux thèses métaphysiques de la psychologie scolastique. Quant aux deux

autres écrivains, ce n'est pas seulement la matière étudiée qui différencie leurs pages, c'est encore avec des yeux assez différents qu'ils regardent toute l'œuvre de G.

M. Baur aime à faire ressortir les gages de fidélité que G. donne à Aristote et à l'École. Nous ne parlons pas seulement de ces sujets où son accord avec la tradition est hors de conteste : conception générale de la ph., systématisation, méthodes ; réalisme fondamental ; Dieu et l'essence de la religion, double problème sur lequel G. reste le tenant convaincu de l'intellectualisme thomiste. Il est d'autres questions où B. incline à atténuer les divergences notables qui existent entre G. et le thomisme : ainsi, concernant la formation des concepts, l'abstraction, les universaux ; concernant aussi la manière de poser le point de départ de la ph. (dans l'*Eidologie*). — Par ailleurs B. indique la sympathie caractéristique que G. garde pour la « métaphysique inductive », et l'abandon qu'il fait de l'enseignement thomiste, au sujet de la matière première, du principe d'individuation, de la relation ; et il avoue qu'il ne saurait lui-même accepter la doctrine — nettement anti-scolastique — que G. professe, depuis environ 1920, sur le principe de causalité.

Les œuvres de G., dont l'étude est échue à M. Huber, sont celles auxquelles le maître munichois a donné le plus de son temps et de son souci intellectuel. Or, plutôt à l'opposé de Baur, Huber insiste volontiers sur ce qui, de la part de G., est une renonciation à quelque part de l'héritage aristotélicien et scolastique. Qu'on se garde, dit-il, de confondre l'abstraction et la formation des concepts, selon G., avec l'abstraction et la formation des universaux, selon S. Thomas, — d'assimiler le « réalisme logique » de l'un au réalisme immédiatement ontologique de l'autre, — d'oublier que « au réalisme naïf et désormais insoutenable des aristotéliciens » (ainsi parle H.) G. a substitué un réalisme critique. Sur tous ces points, reconnaissons le, H. a, comme historien de G., parfaitement raison. Mais nous croyons qu'il force un peu les expressions quand il écrit, à propos de l'*Eidologie* : « L'opposition décisive contre Aristote est, chez G., dans le point de départ de sa ph. G. adopte le point de départ cartésien, etc. » Nous sommes loin du jugement de Baur ! Pour ce qui est du principe de causalité, H. approuve G. d'en être arrivé, dans la pleine maturité de sa pensée, à lui dénier son caractère analytique et rationnel, pour le reporter sur le plan des jugements synthétiques d'origine expérimentale, des « vérités de fait. » Il note que G. n'a pas encore assis une théorie de l'induction ; par contre il s'abstient d'analyser (ç'eût pourtant été intéressant) les arguments par lesquels G. établit son réalisme critique.

Mais il est une large bande de l'activité philosophique de G., sur laquelle B. et H. sont unanimes dans l'éloge : nous parlons du combat, inlassable et efficace, qu'il a mené, au nom de l'intellectualisme thomiste et du réalisme, tant contre l'idéalisme kantien et néokantien, que contre le psychologisme, le subjectivisme, les philosophies intuitionnistes ou fidéistes, et la ph. des valeurs. G. a fortement réfuté les thèses antithomistes de Max Scheler sur l'objet et la nature de la religion ; il a montré à quel point Husserl reste engagé dans l'idéalisme. — A propos de ce dernier philosophe, qu'une remarque nous soit permise sur les pages de B. et de H. : le premier ne paraît guère préoccupé que de séparer G. de Husserl ; le second, lui, signale nettement les contacts que G. a pris, depuis un quart de siècle, avec les doctrines de Husserl, et indique que G. a su faire, en celles-ci, le départ des éléments qu'une ph. réaliste pouvait conserver. Il eût été historiquement juste, croyons-nous, d'insister davantage et explicitement sur l'importance qu'a eue, pour l'esprit



même de G., la rencontre avec le Husserlisme. G. n'a-t-il pas lui-même témoigné ouvertement de son désir de constituer une « phénoménologie » *réaliste* ? et, sans une forte influence exercée sur lui par Husserl, pourrait-on s'expliquer l'insertion dans son aristotélisme de cette théorie de l'intuition des essences, qui, si elle s'origine à Descartes, porte la griffe de Husserl ?

En somme la divergence qu'on relève entre les appréciations portées sur les travaux de G. par M. M. Baur et Huber ne doit pas étonner : elle est instructive. Le personnage philosophique de G. est un peu multiple. Lui-même demande à conserver le titre de « scolastique » ; mais il entend être un scolastique affranchi, que la tradition soutienne, loin de le brider, dans son effort pour travailler librement au progrès de la *philosophia perennis*. Les éléments de ce progrès, ce n'est pas seulement des découvertes scientifiques qu'il cherchera à les dégager : le même éclectisme réfléchi, qui de l'héritage de l'École lui a fait tirer quelques thèses suaréziennes ou scotistes pour les associer à des théories thomistes, lui permettra de quérir à l'occasion son bien jusque dans les initiatives de la ph. moderne. Avec celle-ci il entretiendra les contacts et les conversations les plus directs et les plus sincères.

Il est inévitable que, chez un penseur de ce tempérament, certaines conceptions peu à peu se modifient. L'un des mérites de MM. Huber et Baur est d'aider à suivre en quelque mesure cette évolution modérée de G., qui, parti de l'aristotélisme et de la scolastique, en garde le fond, mais en altère graduellement certaines parties. Le premier repère plusieurs points intéressants de la courbe ; le second note la chronologie des thèses successives de G. sur le principe de causalité. Il ne semble pas douteux que l'événement le plus notable qui se soit produit dans la carrière intellectuelle de G. soit son entrée en relations avec les doctrines de Husserl. — Au reste la marche de la pensée de G. n'est pas arrêtée : « on a l'impression, écrit Baur, que G., et jusque dans certaines de ses conceptions fondamentales, est encore plus ou moins en voie de transformation (teilweise... noch ein Werdender sei) ». L'avenir probablement ne le rapprochera pas du thomisme.

Toutefois, il est une marque que la scolastique — celle de la meilleure époque — a mise sur G. d'une manière ineffaçable, celle des qualités de la forme : clarté de l'exposition, précision des concepts, etc. A côté des dons du dialecticien, les circonstances de la discussion laissent apparaître les dispositions morales du controversiste : quiconque a fait commerce avec un ouvrage de G. n'a pas été sans remarquer le ton de rare courtoisie et d'aménité qu'il garde dans la contradiction ; de la lecture de ses pages on emporte le sentiment qu'elles s'inspirent seulement du culte désintéressé de la vérité. Le philosophe avait le droit de donner à son plus récent ouvrage cette épigraphe : *Veritati veritatisque amicis*. Sans doute n'était-il pas inopportun d'indiquer que la sympathie éprouvée pour l'homme n'a pas dû être tout à fait étrangère au magnifique hommage que la présente *Festgabe* rend principalement au travail et au talent du penseur.

De la richesse de ces mélanges nous n'essaierons pas de donner une idée, par voie d'analyse ; non pas même de dresser le catalogue du musée. Prononçons quelques noms de personnes et de choses : non sans spécifier que nos silences n'auront jamais la signification d'une moindre estime.

Le 1<sup>er</sup> vol. contient 32 articles consacrés à des questions particulières — quelquefois, générales — d'histoire de la ph. : Platon et Aristote ; les Pères ; les scolastiques ; les temps modernes et contemporains. Ils sont signés : Grabmann, Söhngen, Jansen, Mager ; Sertillanges, Souilhé ; Maréchal, Noël, de



Ghellinck, etc. — Le 2<sup>e</sup> vol. est formé d'études de ph. proprement dite. 33 articles y traitent de problèmes empruntés à la logique, à la gnoséologie et critériologie, à la métaphysique, à la ph. de la nature, à la psychologie, à la morale, à la ph. de la religion, à l'esthétique. Ils sont dus à : Pauli, Honecker, H. Meyer ; Gemelli ; Izquierdo ; Gilson, Roland-Gosselin, Maritain ; Kremer, de Munynck, etc.

Il nous reste à complimenter le Dr von Rintelen, qui a dirigé cette belle publication, et M. J. Habel, l'éditeur. D. M. FESTUGIÈRE.

### HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

E. ZIMMERMANN. *Bayerische Klosterheraldik*. — Munich, chez l'auteur, Agnesstrasse, 6, 1930, 4<sup>o</sup>, 218 p., relié Mk. 18.50.

Les écussons se rencontrent partout dans les monastères, taillés dans la pierre, peints sur les murailles, gravés dans les meubles, coulés dans les sceaux, frappés sur les reliures, imprimés sur les ex-libris, que sais-je encore ! Ne nous plaignons pas de cette abondance ; ils rendent service aujourd'hui, car s'ils intéressent les hérauldistes, ils aident beaucoup les historiens dans leurs recherches ; les connaître s'avère pour eux une nécessité. M. Z. leur rend ainsi un service précieux en publiant son livre. L'auteur y a dressé le répertoire des armoiries des abbés ou prévôts des quatre grands ordres, qui jusqu'à la sécularisation, ont vécu en Bavière, Palatinat et Souabe bavaroise. Soixante-dix-sept planches, dont une en couleur, et de nombreuses figures dans le texte reproduisent 1755 armoiries dont 920 bourgeoises, parmi lesquelles 850 offrent un caractère évident d'armes de famille. Ces planches sont classées d'après l'ordre alphabétique des monastères et sur chacune d'elles c'est l'ordre chronologique des abbés qui a présidé au classement des écussons ; mais des index permettent de se retrouver facilement dans cette forêt, surtout celui qui a été dressé selon les éléments caractéristiques des armes. — Une certaine obscurité enveloppe les origines des armoiries monastiques. Les deux plus anciennes connues dans les pays bavarois datent du XIII<sup>e</sup> siècle. A partir de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, elles apparaissent sur les sceaux et les pierres tombales. Les bénédictins ont commencé à les employer, puis les chanoines réguliers de s. Augustin ; les cisterciens et les prémontrés ont suivi. D. PH. SCHMITZ.

G. GOYAU. *Missions et missionnaires*. (Bibl. Cathol. des sciences religieuses). — Paris, Bloud et Gay, 1931, 12<sup>o</sup>, 266 p.

Voici une heureuse suite de *L'Eglise en marche* que nous donne, dans ce nouvel ouvrage, M. Georges Goyau avec la riche documentation et la vigueur de plume qui caractérisent son talent si connu d'historien.

C'est toute l'idée missionnaire étudiée, dès les premiers siècles de l'Eglise, chez saint Paul, saint Augustin, puis dans le haut moyen âge et en la seconde moitié de ce dernier, qui est exposée et analysée ici et nous met en contact intime avec l'esprit des grands ordres monastiques, évoluant sous les directions pontificales, dans une réalisation toujours plus parfaite de l'idéal missionnaire.

Ce sera un intérêt tout particulier pour nous, dès les premières pages de ce livre, d'assister, en quelque sorte, à la conquête spirituelle de l'Angleterre confiée au VII<sup>e</sup> siècle aux Bénédictins. Nous ne pouvons nous empêcher de relever le passage (p. 16-17) où l'auteur met en relief avec son don de pénétration habituelle, la souplesse merveilleuse de la règle de s. Benoît qui lui permet et lui permet encore aujourd'hui de présider à l'activité des missions bénédictines.

Nous voyons ensuite les progrès incessants de l'organisation missionnaire grâce à la fondation de la Propagande et à la vigilance des Papes dont l'effort se concentre sur le développement des clergés indigènes et sur cet esprit d'adaptation imposant aux missionnaires une activité scientifique qui leur permette de prendre contact plus efficacement avec les classes cultivées.

L'ouvrage se termine sur le témoignage très encourageant des statistiques concernant le progrès considérable de l'Église missionnaire et des études sur les missions, ainsi que sur l'activité très particulière de Sa Sainteté Pie XI qui peut être appelé le Pape de l'évangélisation du monde. G. J.

JOHN RYAN. *Irish Monasticism: Origins and early development.* — Dublin, Talbot Press, 1931, 8°, xv-413 p. Sh. 18.

C'est un tableau précis et détaillé de la vie monastique irlandaise, telle qu'elle se révèle durant son âge d'or, c'est-à-dire aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles, que nous offre le R. P. John Ryan, S. J. Dans ce livre dense il a mis en œuvre une masse énorme de matériaux patiemment étudiés et soigneusement agencés, dont beaucoup étaient encore mal connus ou n'avaient été que partiellement utilisés avant lui. Un coup d'œil sur la table des matières donnera une première idée du travail accompli. L'auteur retrace d'abord les origines et les progrès du monachisme en Orient et sa propagation en Italie, en Afrique et en Gaule (p. 1-56). La seconde partie : *L'introduction du monachisme en Irlande* (p. 57-190), se subdivise en cinq chapitres : I. S. Patrice ; II. Le monachisme de 461 à 520 ; III. L'âge des grands fondateurs ; IV. Courants de vie religieuse dans l'Église bretonne du VI<sup>e</sup> siècle (S. Gildas, S. David, etc.) ; V. Les monastères et la question de la juridiction dans l'Irlande du VI<sup>e</sup> siècle, question capitale que celle-ci si l'on songe à l'*ordo inusitatus* établi à Iona et dont parle Bède (*Hist. eccl.*, III, 4) et qui se retrouve ailleurs. Ce chapitre est l'un des plus importants et le plus neuf du livre. La troisième et dernière partie (p. 193-413) contient une description très détaillée de la vie cénobitique aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles (conception de l'état monastique et des vœux de religion ; règlement de la prière et de la liturgie ; travail manuel et travaux de l'esprit, etc.).

En manière de conclusion l'auteur institue une comparaison entre le monachisme bénédictin et le monachisme irlandais (p. 409-413). Les deux conceptions furent évidemment très dissemblables. Pour montrer jusqu'à quel point elles diffèrent l'auteur insiste sur trois points principaux : stabilité, austérités et caractère de la règle écrite. Foncièrement différents de la Règle de s. Benoît sont, en effet, la plupart des recueils de maximes ascétiques, d'anecdotes édifiantes et d'enseignements traditionnels qui reçurent en Irlande le nom de « règles » et dont un inventaire a été jadis publié dans cette *Revue* (t. XXV, 1908, p. 167-184, 321-333). Le monastère celtique était régi plutôt d'après la coutume que par un règlement précis, détaillé et minutieusement codifié par un législateur autorisé. Quant aux austérités, les vies des saints moines d'Irlande en présentent assurément des exemples individuels singulièrement impressionnants, et la sévérité du système pénal de S. Colomban est bien connue ; mais la part qui leur est faite dans la règle de s. Benoît n'est pas aussi réduite que semble le croire le P. R. Le « *nihil asperum nihilque grave* » de la fin du Prologue paraît l'avoir particulièrement frappé. L'office divin est, il est vrai, moins long chez les Bénédictins que dans les cloîtres de S. Colomban. Si, d'autre part, le mot « mortification » ne se trouve pas dans la règle de s. Benoît, comme le dit le P. R. (« *The word « mortification » is studiously avoided* ») il ne s'ensuit pas que la chose soit systématiquement passée sous silence. La mortification

tant intérieure qu'extérieure y tient une place qu'on ne saurait méconnaître. L'auteur parle du « matelas » sur lequel le moine de s. Benoît pouvait se reposer confortablement, mais la *matta* du lit monacal (ch. 55) était loin d'avoir la mollesse du matelas moderne. Enfin, si la stabilité peut être considérée comme un des traits caractéristiques du monachisme bénédictin primitif, elle dut être souvent sacrifiée sous la pression de nécessités impérieuses dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle et dans les siècles qui suivirent, comme cela se voit précisément chez les moines bénédictins (Augustin de Cantorbéry, Boniface et leurs auxiliaires) qui entrèrent en contact et en conflit avec les représentants du monachisme celtique. D'un autre côté, il ne faut pas perdre de vue que la stabilité était loin d'être mésestimée dans les monastères d'Irlande. L'auteur lui-même s'est expliqué sur ce point dans un autre endroit de son livre. « En cette matière, dit-il, le dernier mot appartenait aux supérieurs » (p. 256). L'*exeat* était motivé tantôt par le passage à la vie érémitique, considérée comme plus parfaite, tantôt par l'éveil d'une vocation à l'expatriation volontaire *pro Christo*. Mais il se rencontra, même en Irlande, plus d'un sage pour défendre le principe de la stabilité menacé ou battu en brèche dans certains milieux (p. 263).

Si l'on voulait indiquer les traits par lesquels le monachisme bénédictin se différencie le plus de celui à l'étude duquel le P. R. a consacré son savant ouvrage, ne pourrait-on pas noter, d'un côté, le souci d'organisation et de discipline, la modération, l'équilibre, la bonté paternelle et la proscription de la singularité chez l'individu et, de l'autre côté, non pas l'indiscipline, mais une latitude plus grande laissée à l'inspiration personnelle et au jeu des forces impulsives du tempérament, et aussi, incontestablement, plus de rudesse et moins de discrétion dans les observances pénibles à la nature ? Et le lecteur constatera encore beaucoup d'autres dissemblances dans le détail de la vie claustrale, très méthodiquement exposé par l'auteur dans la troisième partie du volume.

L. GOUGAUD, O. S. B.

I. GIORDANI. **La prima polemica cristiana.** — Turin, Marietti, 1930, 8°, XII-160 p. L. 7.

Ce livre, écrit avec facilité et abondance, retrace l'activité des Apologistes. C'est en même temps un tableau très animé de l'Église du second siècle en butte à la malveillance ou à l'hostilité du pouvoir séculier, aux calomnies du monde païen et menacée par la pullulation des sectes gnostiques.

D. C. L.

B. POSCHMANN. **Die abendländische Kirchenbusse im frühen Mittelalter.** (Bresl. Stud. z. hist. Theol. XVI.). — Breslau, Müller & Seiffert, 1930, 8°, 244 p. Mk. 12.

Le Dr Poschmann est avantageusement connu par ses études antérieures sur la pénitence. Rappelons notamment son livre récent (1928) : *Die abendländische Kirchenbusse im Ausgang des christlichen Altertums* où il s'attachait à montrer que jusqu'aux temps mêmes de S. Grégoire, l'Occident ne connut d'autre pénitence sacramentelle que la pénitence publique. Poursuivant cette étude ce nouveau volume a pour objet la discipline pénitentielle du haut moyen âge, période très importante car elle voit naître et se développer jusqu'à évincer complètement l'ancien usage, la pratique de la pénitence privée. Cette dernière apparaît pour la première fois au courant du V<sup>e</sup> siècle dans la jeune église celtique d'Irlande, et bientôt après dans l'église anglo-saxonne. Nous pouvons nous faire une idée de ces pratiques d'après les nombreux pénitentiels destinés à réglementer ces usages insulaires. Ici, non seulement la confession, mais la pénitence même et la réconciliation se font en privé ;



le ministre n'est plus nécessairement l'évêque, c'est même ordinairement un simple prêtre ; le pénitent n'est plus soumis à l'excommunication et l'antique catégorie des « pénitents » n'existe plus. A cette forme de pénitence ressortissent non seulement les péchés très graves mais aussi les délits moindres. Enfin la pénitence privée est réitérable à volonté. Tels sont les traits principaux qui distinguent la nouvelle discipline de l'ancienne. On a souvent prétendu qu'elle dérivait de l'extension faite aux laïques du régime pénitentiel, de caractère purement ascétique, en usage depuis longtemps dans les monastères. M. P. s'inscrit en faux contre cette opinion ; pour lui, la pénitence privée continue, quoiqu'en transformant le mode de ses applications, le principe fondamental de la pénitence publique laquelle, sous sa forme antique, était tombée presque partout en désuétude. Ce qui le montre c'est le succès rapide que la pénitence privée, apportée par les missionnaires irlandais et anglo-saxons, rencontra sur le continent : elle réalisait une forme praticable de pénitence. On protesta bien parfois, mais en vain au nom de l'ancien usage : ainsi fit par exemple, selon M. P., le 3<sup>e</sup> synode de Tolède en 589 can. 11. Aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup>s. les synodes francs, loin de s'opposer à la pénitence privée, en appuyent fortement la diffusion. Certains abus laxistes s'étant glissés avec le temps et les pénitentiels s'étant multipliés à l'excès il se dessina vers la fin du VIII<sup>e</sup> une réaction assez vive qui s'en prit d'ailleurs plus aux modalités qu'au principe même de la pénitence privée. Il y eut aussi comme un dernier effort pour sauver la pénitence publique ; on voit apparaître au IX<sup>e</sup> s. une sorte de compromis en sa faveur ; on lui réserve en droit les délits publics tandis qu'on laisse les autres à la pénitence privée.

Après avoir décrit cette évolution de la pénitence, le D<sup>r</sup> P. s'attache à l'examen de points particuliers concernant les rites de l'une et l'autre pénitence à l'époque envisagée, les multiples formes de satisfactions, la confession, etc.

On retrouve dans ce nouveau livre de M. P. les mêmes qualités que dans ses aînés : information étendue, exposition claire et par-dessus tout souci constant d'objectivité.

D. C. LAMBOT.

A. SCHRÖDER. *Die tägliche Laienkommunion in spätmittelalterlicher Auffassung.* — Archiv f. die Gesch. des Hochstifts Augsburgs, 6, 1929, p. 609-629.

L'A. revient sur un curieux incident qui fit quelque bruit à Augsbourg dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle : scandale causé par un prêtre qui admettait et même amenait des laïques à la communion quotidienne. M. S. montre, contre M. Koeniger, que la procédure suivie en cette circonstance n'avait pas de caractère inquisitorial et il apporte à cet effet des documents inédits qui jettent sur cette affaire un nouveau jour.

D. C. LAMBOT.

P. DAHMEN, S. J. *Robert de Nobili.* Première apologie (1610). — Paris, Ed. Spes, 1931, 8<sup>o</sup>, 208 p. Fr. 25.

La doctrine missiologique de l'adaptation du missionnaire à la vie et aux usages des peuples à évangéliser, n'est plus contestée aujourd'hui quant à son principe ; dans les missions de Chine et de l'Inde des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, elle a, au contraire, chacun le sait, donné lieu aux plus vives controverses. Parmi les défenseurs de l'adaptation, le P. Robert de Nobili fut alors un des plus hardis, sa méthode allait révolutionner celle des missionnaires portugais, qui s'obstinaient à traiter leurs néophytes à la manière européenne. Jusque-là il n'y avait guère eu de conversions aux Indes que dans les castes inférieures ; le P. Nobili, comprenant l'importance de gagner la caste supérieure, celle des Brahmes, s'introduisit dans celle-ci, en adoptant son genre de vie, ses usages,



et lui réservant sa prédication et son ministère. D'où attaques et dénonciations.

Le P. Dahmen, ancien missionnaire du Maduré, qui a étudié spécialement l'activité missionnaire du P. de N., publie aujourd'hui un document inédit, l'apologie par laquelle ce dernier répond aux imputations lui adressées par le P. Fernandez, missionnaire de nation portugaise. Le texte est en latin, le P. D. y juxtapose la traduction française correcte et élégante dont il est l'auteur. On y admire la sincérité de Nobili, en même temps que sa science théologique et la vigueur de son argumentation. Il lui est facile de se justifier quant aux usages des Brahmes, cordon, touffe de cheveux, santal, ablutions, usages qui n'ont pas de caractère nécessairement religieux, et qui peuvent être admis par les nouveaux chrétiens. Grégoire XV dans sa bulle de 1623 approuve pleinement la conduite de N. Un point plus délicat, c'est celui des églises et des offices religieux réservés à la caste des brahmes. Le Pape ne blâme pas non plus les concessions temporaires faites en ce point aux usages, mais exprime bien clairement le souhait de voir l'union des chrétiens se réaliser pour l'avenir.

D. R. PROOST.

### HISTOIRE GÉNÉRALE.

**Heinrici III Diplomata** 1047-1056. (Mon. Germ. Hist. — Dipl. reg. et imp. germ., V, 2) ed. H. BRESLAU u. P. KEHR. — Berlin, Weidmann, 1931, 4<sup>e</sup>, LXXVII-(269)-705 p. Mk. 60.

La mort a empêché M. Breslau de publier la seconde et dernière partie des diplômes d'Henri III. Lui trouver un successeur dans cette tâche ingrate et difficile ne devait pas être chose aisée. M. Kehr dans sa préface, où perce la mélancolie, nous apprend comment et pourquoi il a dû lui-même se charger de cette besogne malgré ses occupations déjà si absorbantes. Mais qui le regrettera ? M. Kehr n'est-il pas le meilleur diplomate d'Allemagne ? Il ne s'est pas borné du reste à donner la suite des actes d'Henri III. Il leur a donné une introduction de plus de cinquante pages, riches d'enseignements, sur la chancellerie du souverain. Après avoir résumé la carrière de l'Empereur (1028-1039-1056), K. constate que sur les 408 diplômes qui portent son nom, 28 sont faux et une vingtaine interpolés ; qu'un tiers environ des actes de Henri III a disparu. Somme toute, comparativement aux autres rois, Henri III n'a pas été prodigue. Cela dit, K. étudie successivement les trois chancelleries du prince, allemande, italienne, burgunde. Chaque chancelier est passé en revue avec son entourage bureaucratique. La chancellerie d'Henri III a continué les traditions de ses prédécesseurs ; elle fut même plus fidèle à ses propres usages et perfectionna ses méthodes. Elle introduisit le *signum manus propriae* et remit en vigueur le *signum recognitionis*, en quelques occasions. K. examine encore les autres éléments diplomatiques. Ainsi il arrive à nous donner de la chancellerie de cette période une image bien plus nette que celle qu'on en possédait, et ses notaires tout particulièrement apparaissent en pleine lumière. C'est à la loupe que M. K. examine, pour les caractériser, leur écriture et leur rédaction. — Le lecteur lira avec attention la préface où M. K. a consigné l'histoire de l'édition des diplômes dans les MGH. Sa compétence en la matière lui permet de noter les déficiences de telle ou telle méthode, les avantages de certains procédés et les raisons pour lesquelles il a adopté tel système de préférence à tout autre. Grâce à ces quatre-vingts pages liminaires ce volume acquiert une importance dont ne jouit aucun autre de cette série.

A peine est-il besoin de relever l'intérêt de cette série de diplômes pour

l'histoire monastique ; sur les 203 actes de cette partie, 83 concernent les monastères. La plupart confirment ou octroient l'immunité, l'immédiateté, l'exemption, la protection royale, la libre élection de l'abbé ou de l'avoué ; tels abbés reçoivent pleine liberté de recevoir la bénédiction abbatiale où bon leur semblera ; d'autres actes accordent des droits de justice, ou des privilèges commerciaux plus ou moins étendus : marchés, douanes, navigation, droit de monnaie, etc.

D. PH. SCHMITZ.

#### VARIA.

Dr. G. BASILIUS EBEL. *Die älteste alemannische Hymnar mit Noten. Kod. 366 Einsiedeln.* (Veröffentlichungen der Gregorianischen Akademie zu Freiburg i. d. Schweiz, Bd. XVII). — Ein siedeln, Benziger, s.d., 4<sup>e</sup>, 116 p., 9 planches. Mark 10 (Fr. suisses 12.50.).

Le ms 366 d'Einsiedeln est la patiente reconstitution d'un ancien recueil de séquences et d'hymnes dont les feuillets avaient servi à la reliure d'autres volumes. Dès 1860 le bibliothécaire de l'illustre abbaye, D. Gall Morel, en avait reconnu l'importance pour l'histoire de la musique. D. Basile Ebel, donne aujourd'hui la description des feuillets ainsi conservés (29) et l'étude minutieuse de la partie qui contient l'hymnaire — *diversitas melodie hymnorum*. — Le ms vient de l'atelier de copie d'Einsiedeln et reproduit la liturgie de l'abbaye entre les XI<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Il nous prouve d'abord que la notation guidonienne s'est introduite à Einsiedeln beaucoup plus tôt qu'on ne le croyait, puisque notre ms, écrit peu après l'incendie du XI<sup>e</sup> s. au plus tard vers le milieu du XII<sup>e</sup>, est écrit sur portée de 5 lignes — dont une, celle de fa, marquée en rouge. Son intérêt réside surtout dans le conflit qu'on y suit entre les deux courants que P. Wagner a appelé les dialectes du plain chant : *die romanische und germanische Choral Dialekten*. Deux mains ont travaillé à notre ms. La première est une minuscule carolingienne du commencement du XII<sup>e</sup> s. ; la seconde, minuscule gothique du milieu du XIII<sup>e</sup>, a ajouté plusieurs hymnes en marge, et tout au long du ms abondamment corrigé les mélodies de la première main. Beaucoup de ces corrections, qui sont parfois un remaniement complet ou même substitution d'une nouvelle mélodie de tonalité différente, marquent l'opposition entre les deux « dialectes » : le *germain* tendant vers les tonalités de notre mode majeur, ayant pour caractéristique de substituer, dans les cadences sur demi-ton, le repos sur la note supérieure (do ou fa) à celui sur la note inférieure (si et surtout mi) qu'affectionnait le *roman* dans les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> modes.

Cette étude très intéressante, portant sur quelque 70 mélodies différentes peut être facilement suivie grâce à la transcription intégrale qu'en a faite D. Ebel (pp. 80-110) et aux neuf planches en photogravure qui reproduisent toute cette partie du ms — bien qu'à une échelle un peu trop réduite pour reconnaître tous les détails de la notation neumatique dont l'A. loue la « bewundernswerte Feinheit und Sauberkeit » (p. 31). L'exécution typographique est parfaite, sauf quelques fautes dans les renvois aux planches. D. B. L.

G. COHEN. *Le théâtre en France au Moyen Age. T. II. Théâtre profane.* — Paris, Rieder, 1931, 12<sup>e</sup>, 112 p., 60 pl.

Ce 2<sup>e</sup> volume d'un ouvrage de haute vulgarisation où l'éminent spécialiste qu'est M. C. a condensé le résultat de ses recherches sur notre ancienne littérature dramatique mérite de retenir l'attention des historiens. Après quelques pages préliminaires qui mettent au point la question des origines religieuses et classiques du théâtre profane l'auteur passe en revue les principales produc-

teurs échelonnées du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> s. Qu'on n'y cherche pas un répertoire complet mais plutôt quelques résumés très suggestifs suivis d'appréciations critiques qui permettent de suivre l'évolution de notre art dramatique. Une illustration abondante : 60 planches dont 10 consacrées aux miniatures du mss d'Aix de Robin et Marion, relèvent encore l'intérêt de cette charmante publication.

D. B. D.

### LIVRES REÇUS.

- J. MADGZ. *El concilio de Efeso, ejemplo de argumentacion patristica*. (Extrait des *Estudios eclesiasticos*, 1931, p. 305-338.)
- P. DAVID. *Saint Ferjus évêque de Grenoble au VII<sup>e</sup> siècle*. — Grenoble, Didier et Richard, 1930, 8°, 30 p.
- E. PERELS. *Zum Kaisertum Karls des Grossen in mittelalterlichen Geschichtsquellen*. (Extrait des *Sitzungsberichten der Preuss. Akad. der Wissenschaften*, Phil. Hist. Klasse, 1931, XVI) 19 p.
- M. GEVERS. *Bruyère Blanche ou le Bonheur de la campine*. — Paris, Biuges, Desclée De Brouwer, 1931 (22×22), 87 p. Illustrations de Jean Stiénon du Pré. — Fr. 12.
- Y. D'ISNÉ. *Le livre de piété des petits enfants*. — Paris, Lethielleux, 1931, 18°, 64 p., 10 héliogr. — Fr. 6.
- E. LACOSTE. *Les Papes à travers les âges*. II. de S. Pie I à S. Fabien — et III. de S. Corneille à S. Marcellin. — Paris, Lethielleux, 1930 et 1931, 4°, chaque volume 128 p. et 120 ill. Fr. 5.
- R. ZELLER. *Noël*. (Coll. L'année en fête pour nos enfants.) — Paris, Desclée De Brouwer, 1931, 12°, 100 p., ill. Fr. 10.
- G. SCHREIBER. *Joseph Mausbach (1861-1931). Sein Wirken für Kirche und Staat. Schlichte Gedächtnisblätter*. — Münster i. W., Aschendorff, 1931, 8°, 32 p. Mk. 0.90.
- J. MARÉCHAL. « *Le Problème de Dieu* » d'après M. Edouard Le Roy. (Extrait de la Nouvelle Revue Théologique, 1931) 52 p.
- R. M. GODET, O. S. B. *Le chemin de la Croix. Méditations et prières pour les âmes religieuses*. — Paris, Desclée de Brouwer, 1930, 16°, 92 p., Fr. 3.50.
- F. ANJAN. *Rayons du Cœur très aimant*. 2<sup>e</sup> éd. — Paris, Lethielleux, 1931, 8°, 216 p. Fr. 12.
- MYRIAM DE G. *Petite prédestinée. Marie-Gabrielle T. (1905-1912)*. (Collection « Parvuli ».) — Paris, Lethielleux, 1931, 12°, 80 p. Fr. 7.
- F. D. JOREY. *L'enfance spirituelle*. — Juvisy (Seine-et-Oise), Les éditions du Cerf, 1930, 12°, 207 p.
- E. LACOSTE. *Un apôtre des marins, le P. Yves Hamon, A. A., aumônier à Terre-Neuve et en Islande (1864-1925)*. Paris, Bonne Presse, 1930, 16°, 190 p. Fr. 5.
- F. J. THONNARD, A. A. — S. Bernard. — ib., 16°, 104 p. Fr. 1.50.
- LARS ESKELAND. *Ma visite à Thérèse Neumann*. — ib., 16°, 128 p. 4 grav. Fr. 1.50.
- P. MARIE-ANTOINE, CAP. *Mes souvenirs*. — ib., 16°, 80 p. Fr. 1.50.
- Une petite-sœur missionnaire par sa sœur bénédictine*. — ib., 12°, 278 p. Fr. 10.
- J. HERVIER. *Le Cœur de Jésus d'après l'Évangile*. — ib., 12°, 142 p.

## LA PROCESSION DU LUMEN CHRISTI AU SAMEDI-SAINT.

L'origine des rites du Samedi-saint reste obscure. En particulier l'histoire très compliquée des cérémonies préparatoires, bénédiction du feu nouveau, procession du *Lumen Christi*, illumination du cierge pascal, n'a point encore été écrite, faute de documents — peut-être aussi faute d'attention suffisante aux documents déjà publiés. On voudrait fixer ici quelques traits essentiels de cette histoire, en ce qui concerne le rite le plus étonnant et le plus expressif : cette procession du *Lumen Christi* qui, ponctuée d'un triple cri chaque fois plus triomphant, conduit le cortège liturgique depuis le porche jusqu'au chœur de l'église, où va se déployer l'ardent lyrisme de l'*Exultet*.

\*  
\* \* \*

Pour procéder avec ordre et ne point devoir revenir en arrière, il est nécessaire de rappeler d'abord les rites anciens pratiqués dans la basilique du St-Sépulchre, à Jérusalem.

M. Conybeare publiait en 1905 à la suite de son *Rituale armenorum*, un lectionnaire ancien se rapportant à la liturgie hiérosolymitaine <sup>1</sup>. D'après certains indices que rien ne vient contredire, le rituel consigné dans ce document remonterait au V<sup>e</sup> siècle exactement entre 464 et 468 <sup>2</sup>. Or, pour la grande veillée pascalle il indique quelques rubriques. Ce précis mentionne-t-il tous les rites observés alors à Jérusalem ? Nous l'ignorons. Peut-être en peut-on savoir davantage en comparant le Kanonarion hagiopolite du VII<sup>e</sup> siècle, dont nous possédons heureusement la version géorgienne <sup>3</sup>.

Voici comment ces deux *Ordines* décrivent les rites par lesquels commençait la vigile solennelle de Pâques <sup>4</sup>.

---

1. F. C. CONYBEARE. *Rituale armenorum*. Oxford, 1905, p. 520.

2. F. C. BURKITT qui a étudié récemment (*Journ. of th. St.* 24 [1923] 415-424) le lectionnaire ancien de Jérusalem accepte cette date.

3. C. KÉKÉLIDZÉ. *Ierousalimsky Kanonar VII véka*. Tiflis, 1912.

4. Les textes se liront commodément dans J. B. THIBAUT. *Ordre des offices de la semaine sainte à Jérusalem, du IV<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle*. Paris, Bonne Presse, 1926 ; p. 115 et 120.



*Ordo* du Lectionnaire [V<sup>e</sup> siècle].

« Encore au soir du sabbat, on allume un cierge dans la Sainte-Anastasis. Tout d'abord, l'évêque dit le psaume CXIII (= Vulg. CXII). Ensuite l'évêque allume trois cierges, et après lui les diacres, et ensuite toute l'assemblée. Et, après cela, on remonte pour aller dans l'église, et l'on commence les vigiles de la sainte Pâque. Alors on lit douze leçons... » etc.

*Ordo* du Kanonarion [VII<sup>e</sup> siècle] :

« Lorsque le soleil se couche, l'évêque, les prêtres et les diacres entrent dans la Sainte-Anastasis et ferment sur eux les portes. On prépare un cierge à trois branches ; l'évêque l'allume et en protège les flammes de la main.

L'évêque ouvre la marche, les prêtres et les diacres le suivent en chantant le ps. XCV...

On fait le tour de l'église. Arrivés à la porte de l'autel, on prononce l'ekténie et la prière avec génuflexion. Ensuite l'évêque dit le prokeimenon : ... Verset...

On fait le tour de l'église... etc. [même rite.]

On fait une troisième fois le tour de l'église... etc. [même rite.]

L'évêque donne le baiser de paix aux prêtres et aux diacres.

On bénit les cierges et on allume les lampes. L'évêque chante...

On introduit les catéchumènes dans l'église, et on lit les leçons suivantes [12 leçons] ».

A travers ces deux témoignages on reconstitue assez facilement la cérémonie essentielle : Allumage des cierges du clergé d'abord, réuni dans la petite rotonde du St-Sépulchre, puis de l'assemblée entière. Ensuite cortège lumineux qui s'avance jusqu'à l'autel de la grande basilique.

Le Kanonarion ne parle pas clairement de l'embrasement général, mais l'usage, maintenu au XII<sup>e</sup> siècle <sup>1</sup> et religieusement conservé depuis, confirme les données du Lectionnaire. Il est difficile de dire si « trois cierges » et « cierge à trois branches » désignent une seule et même chose <sup>2</sup>. Quant à la triple reprise de la procession, si le plus ancien rituel ne la signale pas, c'est

1. Typicon hiérosolymitain de 1122. Cf. THIBAUT, p. 126. — Le canon 38 d'Hippolyte (ed. ACHELIS, p. 136) mentionne aussi que chaque assistant tient un cierge à la main.

2. C'est l'avis de dom P. de Meester, qui m'écrit que « le Trikerion est mentionné dans les textes de la liturgie byzantine dès le X<sup>e</sup> siècle » et que l'Orient a toujours ignoré « le gros cierge à trois mèches de la Rome moyennageuse. »

sans doute qu'elle n'était point encore alors en usage. Par contre la mention, par le Kanonarion, des portes fermées sur le clergé réuni dans la rotonde, doit n'être qu'une précision : ainsi sans doute en agissait-on déjà au V<sup>e</sup> siècle.

Le sens de ces rites si caractéristiques est clair : c'est de l'*Anastasis* que le Sauveur, Lumière du monde, sortit vainqueur le troisième jour. C'est pourquoi l'on s'y enferme pour y allumer secrètement la flamme symbolique ; c'est pourquoi de là part le vivant cortège des lumières jaillies au contact de ce Feu nouveau, dont chacun s'illumine.

De ce rite oriental il suffit de rapprocher celui que pratiquaient, dès le VII<sup>e</sup> siècle, les Églises d'Espagne, pour voir d'emblée s'affirmer une parenté. On s'étonne que cette confrontation n'ait point encore été faite. Le rituel espagnol du Samedi-saint est cependant connu depuis 1904, par la publication du *Liber ordinum* due à dom Férotin<sup>1</sup>.

Le témoignage ainsi fourni date du XI<sup>e</sup> siècle. Grâce à l'*Antiphonaire* de León que viennent d'éditer les Bénédictins de Silos<sup>2</sup>, nous atteignons maintenant directement le IX<sup>e</sup>. Mais, au jugement d'un des éditeurs, dom Prado, non seulement la présence dans ce rituel d'une formule importante attribuée par Elipand et par le manuscrit lui-même<sup>3</sup> à S. Isidore, nous autorise à rapporter au VII<sup>e</sup> siècle l'organisation de la cérémonie, mais on peut être sûr que ses éléments essentiels remontent plus haut encore.

Les rites du Samedi-saint s'y trouvent minutieusement décrits. La rédaction en est déjà, dans l'*Antiphonaire* à peu près celle qu'on retrouve dans le *Liber ordinum*. La voici, selon le manuscrit le plus ancien (=A) contrôlé d'après le plus jeune (=O).

#### ORDO SABBATO<sup>1</sup> IN VIGILIA PASCHAE<sup>2</sup>.

Sabbato<sup>3</sup>, ingrediente vigilia, ora<sup>4</sup> nona signum<sup>5</sup> sonat.

Et collectis<sup>6</sup> omnibus : presbiteres, diacones et clerici<sup>7</sup> induunt se<sup>8</sup> albis<sup>9</sup>, et sedens episcopus sedem<sup>10</sup> ad consessorium<sup>11</sup>, accedunt

1. Le « *Liber Ordinum* » en usage dans l'Eglise wisigothique et mozarabe d'Espagne du V<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle. Paris, Firmin-Didot, 1904, col. 208-211.

2. *Antiphonarium mozarabicum de la catedral de León*. León, 1928, p. 126.


3. En marge de la *Benedictio lucernae* (p. 127) on lit ces mots : « domni Ysidori » (cf. p. xv).

1 die sabbato O	2 pasche O	3 die sabbato O	4 + diei O	5
signus A	6 congregatis O	7 presbyteres	— clerici om O	8
+ diacones et clerici O	9 alvis A	albas O	10 in sedem O	11
consensorium O				

presbiteres<sup>12</sup>, clerus et omnis<sup>13</sup> populus ad episcopum et accipiunt ab eo cerea. Et stante<sup>14</sup> omni populo<sup>15</sup> in locis suis, ingreditur episcopus cum presbiteris et<sup>16</sup> diaconibus<sup>17</sup> in tesauro.

Et clausis ostiis vel fenestris a velis, ut nec modicum quidem lumen foris videatur, fertur<sup>18</sup> episcopo a tesarario petra<sup>19</sup> et excussorium ignis. Et mox ut ipse manu sua excusserit ignem<sup>20</sup>, incenditur<sup>21</sup> stippa; exinde teda; ex ea iterum lucerna; et de<sup>22</sup> lucerna cereum.

Et, nemine suo cereo incendente<sup>23</sup>, accedit episcopus benedicere lucernam, eam autem tenente<sup>24</sup> diacono qui eam in coro postea benedicturus est. Et dicit episcopus benedictionem hanc: « Exaudi nos lumen indeficiens<sup>25</sup> ».

Qua finita<sup>26</sup> accedit alter diaconus ad episcopum, portans ipsum<sup>27</sup> quod<sup>28</sup> postea in coro<sup>29</sup> benedicturus est cereum. Et faciens episcopus in ipso cereo<sup>30</sup> hanc crucem A  benedicit<sup>31</sup> eum benedictione ista: « Offerimus tibi, Domine, cerei...<sup>32</sup> »

Quo benedicto<sup>33</sup>, incendit episcopus a cereo benedicto cereum suum<sup>34</sup>. Et accedunt diacones et omnis clerus<sup>35</sup>, et incendunt<sup>36</sup> a cereo benedicto cerea sua<sup>37</sup>, et mox ut tota incensa<sup>38</sup> fuerint<sup>39</sup>, stat episcopus iuxta osteum, et diaconus ante eum tenens ipsum<sup>40</sup> cereum quod postea<sup>41</sup> benedicturus est. Et subito, levato velo ostii, inponit episcopus: « Deo gratias ». Et sic ab omnibus<sup>42</sup> tribus vicibus replicatur. Post hec dicitur<sup>43</sup> haec<sup>44</sup> antiphona<sup>45</sup>, et cum gloria in coro ingreditur<sup>46</sup>:

Lumen verum inluminans<sup>47</sup> omnem hominem in hunc mundum venientem.

VR. Quoniam aput te<sup>48</sup>.

Et<sup>49</sup> antequam ad corum perveniant, dum hec antifona dicitur<sup>50</sup>, accedunt seniores populi, et accendunt a cereo benedicto cerea sua. Et sic unus ab alio, totius populi cerea<sup>51</sup> inluminantur. Cumque accesserint ad altare, caput predictae antifonae repetunt<sup>52</sup>.

Post hec<sup>53</sup> dicit<sup>54</sup> diaconus: « Erigite vos »<sup>55</sup>, et iuxta consuetudinem lumen levat<sup>56</sup>. Post lumen levatum<sup>57</sup>, dicit episcopus hanc orationem...

12 +diacones O	13 et omnis] omnisque O	14 stantes O	15
omnis populus A om O	16 om A	17 + tantum O	18 offer-
tur O	19 + et esca O	20 ignem excusserit O	21 accendi-
tur O	22 et de] de hac quoque O	23 accendente O	24 eo autem
tenente A, tenente eam O	25 [texte complet dans O (c. 209)]	26 qua	
finita] post hec O	27 eum O	28 quem AO (cf. notam 41)	29
postea in coro om O	30 in ipso cereo episcopus O	31 et benedictet	
A	32 [texte complet dans O (c. 210)]	33 Hac explicita O	34
cereum suum de cereo benedicto O	35 Et — clerus] Et ingrediens occulte		
clerus in sacrario, ut nec modicum quidem foris de incensis luminibus videatur.			
O	36 accendunt presbiteres et diacones O	37 +similiter et omnis	
clerus O	38 perincensa O	39 fuerit A	40 ipsut A
41 quem			
postmodum O	42 +non plus quam O	43 Post hec dicitur] Et post-	
modum inponit O	44 hanc AO	45 antiphonam O	46 et —
ingreditur om O	47 inluminat O	48 +est, Domine, fons vite, et in	
lumine tuo videbimus lumen. Gloria et honor O		49 +post Gloriam O	50
fuerit explicata O	51 cerei O	52 Cumque — repetunt] Cum autem	
perventum fuerit ad altare O	53 om O	54 +ipse O	55 +In
nomine Domini nostri Ihesu Christi, lumen cum pace. Respondit clerus: Deo			
gratias. O	56 et — levat om O	57 levatum] enlevato A	

Mise en scène saisissante ! Dans la sacristie hermétiquement close s'est réuni le clergé, tandis que le peuple remplit l'église. L'évêque fait jaillir de la pierre le feu avec lequel aussitôt on illumine le grand cierge pascal. Bénédiction, puis, chacun ayant allumé son propre cierge à l'intérieur de la sacristie, sortie dramatique, ostension brusque du grand cierge au cri trois fois répété de *Deo Gratias*. Procession dans l'église. Embrasement des lumières tenues par la foule. Arrivés au chœur, les deux diacres chargés respectivement de la « benedictio » de la lampe et du grand cierge, vont s'acquitter de leur solennelle mission...

La parenté avec les rites de Jérusalem est manifeste <sup>1</sup>. La sacristie, ou *Tesaurus*, a remplacé hardiment l'*Anastasis*. Comme à Jérusalem le clergé seul y pénètre et l'on ferme les portes. Comme à Jérusalem chacun s'est muni d'un cierge qui sera allumé au feu nouveau. La procession qui s'organise est, comme à Jérusalem, un cortège de lumières. Enfin le symbolisme de la cérémonie est pareil. En Espagne le rite s'est fait plus descriptif, pour marquer avec force que le *Tesaurus* tient lieu de l'*Anastasis* d'où surgit soudain le « Lumen verum inluminans omnem hominem. » A Jérusalem l'éloquence des lieux dispensait de cet effort. Cependant l'ordo espagnol comporte aussi certains rites qui ne semblent pas venir d'Orient : le feu jailli de la pierre, le grand cierge qu'on va bénir solennellement <sup>2</sup>, le triple cri. Or, tout cela se retrouvera dans plusieurs liturgies latines anciennes. Que conclure, sinon qu'on est en présence d'une adaptation, assez répandue en Occident, d'usages propres à Jérusalem, la ville sainte où s'étaient déroulés les mystères rédempteurs, et où leur commémoration revêtait nécessairement un caractère de dramatisation locale inconnu ailleurs ? La Semaine sainte porte encore d'autres marques semblables <sup>3</sup>, et l'on s'étonne presque qu'on n'ait pas reconnu plus tôt les attaches hagiopolites d'une procession aussi étrange et anormale que celle du *Lumen Christi*.

\* \* \*

Où et quand se fit l'emprunt ?

1. L'étonnante indifférence d'Etheria pour les vigiles pascales : « *Sic sunt, dit-elle, quemadmodum ad nos* » trouve-t-elle son explication dans le fait qu'alors déjà le rituel de Jérusalem avait réagi sur celui que la pèlerine galicienne avait connu dans sa patrie ? C'est possible.

2. On notera cependant avec F. C. BURKITT (Journ. of th. St.) que, chez les Jacobites, depuis le VI<sup>e</sup> siècle, le Samedi-saint s'appelle « samedi de l'annonce. » Burkitt conjecture que l'on pratiquait en Syrie un rite analogue à notre *Exultet*.

3. La procession des rameaux, l'adoration de la croix, etc.



Il ne manque pas de raisons de penser dès l'abord que l'imitation latine du rite hiérosolymitain se rattache au phénomène général de la formation des liturgies gallicanes. Celles-ci s'inspirèrent volontiers de l'Orient. De plus, plusieurs des rites pratiqués en Espagne sont certainement étrangers à la liturgie romaine, notamment le grand cierge pascal et le feu jailli de la pierre. Enfin, la complexité de l'ordo espagnol, qui représente un rituel évolué, invite à reporter beaucoup plus haut l'adaptation dont il est issu.

Il est donc intéressant d'instituer une comparaison avec les autres liturgies du groupe gallican, pour déceler les traits communs. Pour la Gaule, malheureusement, les textes font presque entièrement défaut. Nous n'avons aucun ordo gallican, et les sacramentaires ne mentionnent, et n'avaient à mentionner, aucun rite. Cependant le *Missale gallicanum vetus*<sup>1</sup> a conservé, se rattachant au début de la cérémonie, une *Praefatio cerae*. Titre ambigu, mais qui, semble-t-il, s'éclaire si on lit attentivement la prière elle-même :

Omnipotentem Deum, fratres dilectissimi, suppliciter deprecemur ; ut vinculis peccatorum nostrorum in noctis istius solemnitate disruptis, *procedamus* in voce exultationis et confessionis, sonus epulantis. *Accensis luminaribus* ad inlumptionem nostram, et candoris fidei fulgore rutilantes, *alter alterius* quoque animam inluminet, sicut discipuli Domini nostri Jesu Christi...

Sans doute *procedamus* peut s'entendre au sens spirituel, mais le mot est alors assez inattendu. Sans doute aussi *accensis luminaribus* peut désigner le luminaire de l'église, mais *alter alterius* est plus naturel s'il s'agit de lumières portées par chaque assistant. Indices subtils, que le parallèle espagnol invite cependant à ne pas négliger.

Passant aux textes milanais, on n'a pas beaucoup à espérer : l'influence romaine a si profondément altéré les rites ambrosiens ! Cependant il convient de signaler une rubrique singulière, conservée dans l'ordo de la Semaine sainte publié en 1910 par H. M. Bannister<sup>2</sup>. Ce rituel confronte à plusieurs reprises usages romains et usages ambrosiens. Or, voici ce qu'il dit du feu nouveau, dont il place la bénédiction après les prophéties :

Post haec accendatur ignis novus ex igniario, vel alio quolibet modo, dicaturque super eum oratio hec : « Deus, qui per Filium tuum angula-

1. P. L. 72 c. 363.

2. *Miscellanea Ceriani*, 1910, p. 135-136, d'après le manuscrit Vat. Lat. 10673, en écriture bénéventaine du X<sup>e</sup> siècle.

rem scilicet lapidem ». De quo igne benedicto accendatur cereus, et  
QUASI EX OCCULTO PROFERATUR IN PUBLICUM.

On ne poussera le cri « Lumen Christi » qu'après avoir béni le cierge pascal, mais la procession a précédé, car c'est elle que désignent les curieuses paroles : « quasi ex occulto proferatur in publicum ». La mystique de ce geste — vestige de l'usage antique de Milan ? — est bien celle de Jérusalem et celle de León : Brusquement doit surgir en public la lumière jusque-là cachée. Comment s'y prenait-on pour obtenir cet effet soudain ? L'ordo ne le dit pas, et peut-être son indication n'avait-elle plus qu'une valeur traditionnelle, écho d'un rite perdu analogue à la mise en scène espagnole.

Celle-ci reste donc provisoirement notre seul témoin direct en pays gallican.

\* \* \*

Comment ces usages étrangers pénétrèrent-ils en terre romaine ? C'est ce qu'il importe de rechercher, si l'on veut suivre l'évolution qui aboutira aux rites d'aujourd'hui.

On trouve, dès avant Charlemagne, des traces non équivoques d'une adaptation romaine des cérémonies gallicanes. Pour être interprété correctement, ce fait réclame d'être étudié avec attention.

Rappelons au préalable les documents, connus de tous les liturgistes, qui marquent les étapes de l'ordo romain du Samedi-saint.

1. Ce sont d'abord les deux ordines d'Einsiedeln et de Saint-Amand<sup>1</sup>, dont la rédaction dernière ne remonte pas au delà du pape Serge († 701). Ils ne connaissent qu'un rite préparatoire, avant les lectures : Au moment de sortir de la sacristie, on éclaire deux « faculae » qui précéderont le cortège. C'est tout. L'ordo d'Einsiedeln spécifie que ces lumières ont été allumées « de ipso lumine quod de VI feria absconditum est », c'est-à-dire du feu mis en réserve le Vendredi à la fin de l'office de nuit<sup>2</sup>. La conformité de ces indications avec celles du sacramentaire gélasien<sup>3</sup> montre que l'usage observé encore à Rome au début du VIII<sup>e</sup> siècle était antique.

2. La correspondance du pape Zacharie avec saint Boniface

1. On les trouvera l'un et l'autre dans l'appendice des *Origines* de Duchesne.

2. L'ordo de St-Amand le dit expressément en terminant sa description de cet office : *reservetur absconsa [lampas] usque in Sabbato sancto*.

3. Wilson, p. 80.

révèle un autre rite <sup>1</sup> : « Le jeudi-saint, au moment de la consécration du saint chrême, on recueillait dans toutes les lampes de la basilique du Latran une quantité d'huile suffisante pour remplir trois grands vases qui étaient déposés dans un coin de l'église. L'huile y brûlait à l'aide de mèches jusqu'à la vigile pascalle. C'est à ces grosses lampes qu'on allumait les cierges et autres luminaires qui servaient, la nuit de Pâques, à éclairer la cérémonie du baptême » <sup>2</sup>. Le pape assure son correspondant qu'on ignore à Rome l'usage du feu nouveau obtenu par lentille : « De crystallis autem, ut asseruisti, nullam habemus traditionem ».

On n'harmonise pas facilement ces données avec celles des ordines et du Gélisien qui ne rapportent pas au Jeudi, mais au Vendredi, la réserve du feu. La lettre date de 751. Faut-il penser qu'alors le feu du Samedi-saint était caché dès le Jeudi ? Ou la divergence des notices vient-elle d'une diversité d'usages contemporains, traditions variant de basilique à basilique ?

3. Quelque quatre-vingts ans plus tard, en 832, Amalaire se trouvant à Rome s'informa des cérémonies auprès de l'archidiacre Théodore <sup>3</sup>. Celui-ci lui certifia que le Jeudi-saint on ne procède à aucune extinction de lumières. Le Vendredi seulement l'office se fait sans luminaire. Il ajoute que, plus tard dans la journée, « novus ignis accenditur, de quo reservatur usque ad nocturnale officium. »

On verra plus bas quelle est cette accension du feu nouveau. S'il faut y voir un rite analogue à ceux d'aujourd'hui, c'était alors une innovation : les documents antérieurs ignorent le feu nouveau au sens strict, et pareillement toute procession rappelant notre *Lumen Christi*, comme aussi le cierge pascal et sa bénédiction.

C'est en fonction de ces faits qu'il faut apprécier un important document, signalé par M. Andrieu dans son magistral ouvrage sur les *Ordines romani* <sup>4</sup>. Analysant le plus vieux recueil connu d'*Ordines*, qu'il appelle « collection de Montpellier <sup>5</sup> », il constate que son rituel de la Semaine sainte (n° XXVII de sa liste) est celui que Mabillon avait publié en Appendice de son *Ordo primus*. Or, ce document « purement romain » dérive lui-même <sup>6</sup> d'un

1. Jaffé, 2291.

2. L. DUCHESNE. *Origines du culte chrétien*, 5<sup>e</sup> éd. p. 255.

3. P. L. 105 c. 1292.

4. M. ANDRIEU. *Les Ordines romani du haut moyen âge*. I. *Les manuscrits* (Spicileg. sacr. lovan. 11). Louvain, 1931. p. 15.

5. ANDRIEU, p. 468-470.

6. ANDRIEU, p. 486.

texte archaïque (n° XXVI) dont Andrieu signale quatre manuscrits, parmi lesquels Bruxelles 10127-10144 (f. 84<sup>r</sup>-85<sup>r</sup>), du dernier quart du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Précieux témoin donc d'une liturgie non francisée et contemporaine des textes rappelés ci-dessus.

Parmi les offices « in noctibus a caena Domini usque in Pascha » qui y sont décrits minutieusement, on découvre non sans surprise une cérémonie voisine de notre *Lumen Christi*, qui pose aussitôt la question de dépendance.

Voici l'ordo entier, transcrit d'après le codex de Bruxelles (=B), de loin le plus ancien, en attendant que la publication du second volume de M. Andrieu en donne le texte définitif. La collation des mss *St-Gall* 614, bon, mais d'un scribe négligent, et *Wolfenbüttel* 4175, très altéré, n'impose aucune correction à B, sauf peut-être la suppression de la phrase finale. Nous avons cru bon d'ajouter en note les variantes de l'appendice de Mabillon (=M).

#### DE OFFICIIS IN NOCTIBUS A CAENA DOMINI USQUE IN PASCHA.

1. Igitur a dominica quam sedes apostolica « medianam » voluit nuncupari, usum observantiae credimus intimandum ; unde et ea quae ipsa die dicuntur, numerum dierum ostendunt, ut est illud : « XIII<sup>a</sup> die ad vesperum » et, paulo post : « Et in XV<sup>a</sup> solemnitatem celebrabitis ».

2. A qua die usque in vigiliam sanctae Dominicae<sup>1</sup>, in nullo responsorio decantatur *Gloria*. A caena vero Domini, nec in psalmis, nec in nullo loco decantatur *Gloria* usque in Pascha.

3. Ea<sup>2</sup> vero die<sup>3</sup>, hora nona, faciunt excuti ignem de lapide in loco foras basilica ; si ibidem oratorium habuerint, super portam<sup>4</sup> ibi excutiant ; sin vero, in loco quo consideraverit prior ; ita ut ex eo possit candela accendi.

4. Quae candela in arundine debet poni, et a mansionario ecclesiae portari, praesente congregatione vel populo. Et de ipso igne continuo in eadem ecclesia vel loco<sup>6</sup> ubi accenditur<sup>7</sup>, lampada una servetur<sup>8</sup> usque in Sabbato sancto, ad illuminandum cereum qui eodem die benedicendus est ordine quo in Sacramentorum<sup>9</sup> continetur.

5. Et hic ordo cerei benedicendi in forensibus<sup>10</sup> civitatibus agitur. Nam in catholica ecclesia infra civitatem romanam non sic benedicitur, sed<sup>11</sup> mane prima sabbato sancto<sup>12</sup>, venit archidiaconus in ecclesia et fundit ceram in vas mundum maiorem, et miscitat ibidem oleo, et benedicit ceram, et ex ea fundit in similitudinem agnorum, et servat

1. Notice dans ANDRIEU, p. 91-96.

1 scae dom.] dominicae resurrectionis M	2 nos 3-6 post nos 7-8 M	3
+ caena domini M	4 in porta M	5 congregatione vel om M
6 vel	7 ubi accenditur] accendatur M	8 et servetur M
+ ordine B	10 suburbanis M	11 non — sed om M
Lateranis M		12 + in



eos in loco mundo. In octavas vero Paschae dantur ipsi agni ab archidiacono in ipsa ecclesia post missas et communionem populo, et ex eis faciunt in domos suas incensum accendi<sup>13</sup> ad suffumigandum, pro qualicumque eis evenerit necessitate.

Similiter et in forensibus<sup>14</sup> civitatibus de cereo<sup>15</sup> faciunt.

6. Nam, quod intermisimus<sup>16</sup>, accipit mansionarius prior iam fatam candelam in manu sua illuminatam in canna, prosequente eum populo cum supplici silentio, ita ut summitas candelae quae illuminatur, altare<sup>17</sup> versa, inclinata respiciat illam ecclesiam quam sunt ingressuri, quae tamen prius absque lumine erit, praeparatis ante altare septem lampadibus ita compositae ut, absque ulla impedimenti cuiuscumque retardatione<sup>18</sup>, manu mansionarii cum eadem candela possint accendi, ac deinceps praeparatis custodibus omne lumen decoret ecclesiam<sup>19</sup> et<sup>20</sup> sic<sup>21</sup> permaneat illuminata usque ad vigiliis<sup>22</sup>.

7. Surgent<sup>23</sup> ad vigiliis hora noctis octava<sup>24</sup>. Nec more solito «Deus in adiutorium meum» dicant, nec Gloriam, nec Invitorium<sup>25</sup>, sed cantor incipiat antephonam in psalmis sicut in Antephonario continetur, sed in fine nocturnae lector benedictionem non petit, nec sacerdos more solito benedictionem non complet, et quando finit lector non dicit «Tu autem Domine» sed ex verbis lectionis iubetur facere finem.

8. Luminaria<sup>26</sup> autem ecclesiae ab initio cantus nocturnae<sup>27</sup> inchoantur<sup>28</sup> extingui, hoc tamen ordine ut ab introitu prius ecclesiae incipiant<sup>29</sup> paulatim tutari ut, verbi gratia, peracto primo nocturno videatur eorum tertia pars<sup>30</sup> esse restincta<sup>31</sup>, medio nocturno iterum tertia, tertio vero expleto, exceptis septem lampadibus, nihil luminis relinquatur<sup>32</sup>. Quae in matutinas<sup>33</sup> extinguantur<sup>34</sup>, hoc ordine ut<sup>35</sup>, initio<sup>36</sup> psalmi<sup>37</sup> primi sit custos ecclesiae<sup>38</sup> paratus in loco dextrae partis ecclesiae prope lampadibus, ut, ubi audierit antephonam, tenens cannam in manu sua, tutat<sup>39</sup> lampadam unam<sup>40</sup>, in fine vero psalmi ipsius tutat<sup>39</sup> aliam sinistrae partis<sup>41</sup>; in secundo psalmo cum antephonam<sup>42</sup> audierit, tutat<sup>39</sup> de<sup>43</sup> dextra parte aliam. Sic una ex una parte<sup>44</sup>, et alia ex alia<sup>45</sup> tutantur usque ad Evangelium. In Evangelio vero tutatur mediana lampada.

9. Et<sup>46</sup> hic ordo agitur Caena Domini. Sic mane et Sabbato sancto

13 accendi <i>om</i> M	14 suburbanis M	15 cera M	16 Nam quod
interm.] Hoc expleto M	17 ad altare M	18 absque ullo impedi-	
mento cuiuscumque retardationis M		19 omni lumine decoretur ecclesia	
M	20 +ita ingrediuntur ad missam. sicut in Sacramentorum continetur	21 sic] ipsa ec-	
vel Antephonario. Missa expleta, communicant ordine constituto, et servant de		22 usque ad vigiliis illuminata permaneat M	23 Eadem vero
Sancta usque in crastinum, iuxta consuetudinem. Sed et M		24 +et tunc ecclesia sit omni lumine decorata	
ecclesia M	25 nec Invitorium nec Gloriam M	26 lumen M	27 <i>om</i> noctur-
nae B	28 inchoatur M	29 incipiat M	30 pars tertia M
extincta M	32 lumen relinquunt M	33 matutinis M	34 extinguuntur
M	35 ut <i>om</i> M	36 initium B	37 primi psalmi M
semper M	39 tutet M	40 lampada una B	41 partis sinistrae M
antiphonas M	43 de <i>om</i> M	44 parte una M	45 et alia ex <i>om</i>
M	46 Et hic — taxavimus] Et sicut in isto die taxavimus, sic et VI feria		
	faciendum est, similiter et sabbato M		

sicut in isto die taxavimus ; ea vero ratione ut, hora nona <sup>47</sup> feria VI <sup>48</sup> excutiatur ignis <sup>49</sup> de lapide, sicut diximus, et <sup>50</sup> ab archidiacono portetur <sup>51</sup>.

[Sic in sabbato sancto ; sabbato sancto vero <sup>52</sup> ab episcopo iunior portetur <sup>53</sup>.]

Dans cet intéressant ordo tout ne se rapporte pas directement à notre sujet, mais il fallait tout transcrire pour en fixer la provenance. Premier état d'un texte qu'un aussi bon juge que M. Andrieu estime purement romain <sup>1</sup>, il n'a pas subi de retouches en Gaule. Cependant les rites qu'il mentionne ne sont point tous romains, au sens strict : On y parle du cierge pascal allumé puis béni le samedi-saint (n° 4), ajoutant expressément que cet usage n'est point celui des paroisses (*catholicae ecclesiae*) de Rome (n° 5), où l'on connaît un autre rite, celui des *Agnus Dei* de cire mêlée d'huile ; bénits aussi le samedi-saint, distribués ensuite, ils servent, fondus et fumants, de protection contre tout danger. Le cierge pascal s'emploie donc seulement « in forensibus civitatibus », auxquelles l'ordo oppose les sanctuaires sis « infra civitatem romanam ». Il n'y a aucun doute qu'il s'agisse des villes suburbicaires, aux environs immédiats de Rome.

Si l'on examine avec attention la description des rites, on découvre vite que le point de vue du rédacteur n'est point celui d'un romain de Rome, mais plutôt d'un clerc de cette région suburbicaire : au n° 4, est mentionné spontanément et comme une chose normale le rite du cierge pascal, la restriction sur son usage ne venant qu'après ; au n° 5, « infra civitatem romanam » donne l'impression que Rome est étrangère à l'auteur ; un soin si attentif à décrire les usages « forenses » eût été moins naturel chez un clerc romain, que la remarque sur les coutumes de la grande Ville ne l'est chez un clerc suburbain. Je crois donc que si cet ordo est purement romain en ce sens qu'il n'a pas subi d'interpolations étrangères, il ne fut point cependant écrit à Rome même, mais dans la région suburbaine. Appelons-le « l'ordo suburbicaire ».

Ainsi situé, il est moins mystérieux et les usages qu'il décrit paraissent moins surprenants.

Nous y retrouvons le feu que, comme en Espagne, on fait jaillir

---

47 ad horam nonam M	48 feria VI om M	49 excutiant ignem
M 50 a mansionario feria V portetur, VI feria M	51 portetur om	
M 52 sic — vero] In Sabbato sancto M	53 Sic in — portatur] om	

St Gall 614.

---

I. ANDRIEU, p. 471.

de la pierre en dehors de l'église, si possible dans un oratoire, et qui va servir à allumer un cierge. Celui-ci est placé au bout d'un roseau ; rite singulier, d'origine inconnue. Vient ensuite la procession. Elle est silencieuse et l'on s'étonne qu'elle soit conduite par un sacristain ! Lorsqu'elle arrivera devant l'autel, l'illumination de l'église doit avoir lieu aussitôt, et elle sera aussi subite que possible : *absque ulla impedimenti cuiuscumque retardatione* (n° 6) : Souci symbolique, correspondant à celui que nous avons observé à León. Peut-être explique-t-il même le *supplici silentio* de la procession, le silence faisant contraste et provoquant l'attente de la soudaine illumination, comme les naïves précautions du rituel espagnol veulent empêcher qu'aucun rayon ne perce du *Tesaurus* avant la brusque révélation lumineuse. Cette correspondance entre les deux rituels, tant pour l'intention générale que dans les détails, n'est évidemment pas fortuite. Mais il est clair aussitôt que l'usage espagnol ne dérive pas du romain. Autant le rituel de León est intelligible et suggestif par soi-même, proche encore, par surcroît, de sa source orientale, autant le romain paraît gauche, obscur et illogique : quel sens pouvait-il avoir au jeudi-saint ? et combien déconcertante cette procession silencieuse !

Le rite y est donc importé. Il ne vient pas d'Espagne car il porte trop de traits inconnus là-bas. On pense à la Gaule, mais plus naturellement encore à Milan, moins lointain. En tout cas, toute la cérémonie est d'origine gallicane.

Pour le cierge pascal, l'ordo suburbicaire affirme en outre qu'on ne le connaît pas <sup>1</sup> à Rome même. De la procession il ne dit rien de pareil, et l'on pourrait penser que Rome qui, depuis Innocent I<sup>er</sup> écrivant à l'évêque d'Eugubinum, savait proche l'influence gallicane, si proche même qu'elle s'imposerait bientôt aux Églises de son voisinage immédiat, avait fini par céder elle-même au courant, en acceptant le rite de la procession.

C'est peu probable cependant, car les usages liturgiques de la région romaine consignés dans l'ordo suburbicaire, — y compris le feu nouveau allumé dès le jeudi — ne peuvent être guère postérieurs à 750 environ, puisqu'on en trouve la copie dans

---

1. Par contre il était notoirement en usage dans les églises suburbicaires dès le VI<sup>e</sup> siècle, quand le rédacteur de la seconde édition (a. 530) du *Liber pontificalis* attribuait au pape Zosyme un *constitutum* accordant aux diacres de ces Églises le pouvoir de le bénir. Cf. DUCHESNE. *Liber pontificalis* I 225. L'objection faite contre cette interprétation du texte de 530 repose sur une lecture fautive : l'ordo suburbicaire porte *de cereo faciunt* et non *de cera faciunt*.

notre manuscrit du dernier quart du VIII<sup>e</sup> siècle, transcrit dans la lointaine Belgique <sup>1</sup>.

Or en 751, Zacharie assure encore que le rite du feu nouveau est inconnu à Rome. Et Théodore certifiera en 832 qu'à Rome le feu nouveau n'est pas allumé le jeudi, mais seulement le vendredi soir. Plutôt que d'admettre ces contradictions si flagrantes avec l'ordo, n'est-il pas préférable de supposer qu'en parlant de la procession, son rédacteur entendait décrire, comme pour le cierge pascal, un usage non point strictement romain, mais suburbicaire ?

En somme l'histoire précarolingienne de la procession du *Lumen Christi* se laisse reconstituer d'après trois documents : l'ordo de Jérusalem, celui des églises d'Espagne, l'ordo suburbicaire.

A une époque incertaine mais fort ancienne, probablement contemporaine de la formation des liturgies gallicanes, on adapta, en terre non-romaine, le rituel local de Jérusalem. Le cérémonial gallican ainsi élaboré se diversifia rapidement dans les Églises. Il se maintint en Espagne plus fidèlement qu'ailleurs, mais sans rayonner, tandis qu'une autre forme plus altérée — peut-être celle de Milan — gagnait l'Italie centrale et s'installait aux portes mêmes de Rome.

\*  
\* \*

Faute d'un relevé suffisant des documents italiens, il est prématuré de vouloir décrire en détail l'évolution postérieure qui, de l'ordo suburbicaire, mènera au cérémonial moderne. Il faut se contenter aujourd'hui d'une esquisse sommaire.

1. La fortune du rituel suburbicaire fut d'être inséré dans un ordo romain répandu en Gaule à l'époque carolingienne <sup>2</sup>, et d'ainsi trouver place ensuite dans le Pontifical germanique, dont on sait aujourd'hui, grâce aux travaux décisifs de M. Andrieu <sup>3</sup>, qu'il fut importé à Rome par les empereurs allemands dès la fin du X<sup>e</sup> siècle, et s'y implanta solidement.

C'était faire bien vite retour en terre romaine ! Ce qu'était devenu le texte de l'ordo pendant ces voyages, on peut s'en rendre compte par la description du samedi-saint dans le rituel d'Hittorp (d'après le cod. Vindob. 1830 [Gerbert II 205-206]) :

1. Cf. ANDRIEU p. 96.

2. Celui-là même (n° XXVII) qui fait partie de la collection de Montpellier. Cf. ANDRIEU, p. 468.

3. Cf. les pages capitales (p. 495-525) du tome I de ses *Ordines romani*.



Ipsa die hora septima ingrediuntur sacrarium pontifex, sacerdotes... Et procedant simul omnes de sacrario foras basilicam ordinatim, et accenso cereo in loco mundo, pontifex sive presbyter, faciens super eum crucem, benedicit eum humili voce...

Tunc accenditur ex eo cereus positus in harundine, et deportatur ab episcopo, seu abbate, seu praeposito, et procedunt omnes de loco benedictionis in ecclesiam cum ipso cereo silentio, nihil cantantes, prosequente eum omni populo sicut supra. Aliqui tamen hîc cantant hymnum Prudentii : *Inventor rutili*...

Tunc illuminentur ex eodem lumine VII lampades ante altare, quae tamen prius sine lumine erunt ita compositae ut absque ullo impedimento possint accendi.

Cereus vero magnus qui benedicendus est, ponitur in candelabro ante altare... Deinde veniens archidiaconus facit crucem in eo et illuminat eum de novo igne... atque completur ab eo benedictio cerei...

Le rapport avec l'ordo suburbicaire reste visible, mais une adaptation a été faite qui annonce déjà, par quelques traits, la procession future.

2. A ce dernier état de l'antique rituel fait suite, en 1114, l'ordo romain d'Apamée<sup>1</sup>. Pour relier les deux documents nous ne possédons hélas ! rien jusqu'ici. Lacune fâcheuse car, comme on va le voir, l'ordo de 1114 accuse un nouveau et profond remaniement, et présente déjà les rites essentiels de la procession d'aujourd'hui :

Omnibus igitur, sicut diximus, in sacrario indutis, antequam ipsi procedant ad altare, benedicto novo igne, iunior diaconus diaconorum cardinalium, iuxta consuetudinem Romanae Ecclesiae, de ipso novo igne triplicem candelam coniunctam accendat, et eam in capite arundinis ponat, ipsam arundinem in manu tenens, et processionaliter procedens cum schola cantorum et aliquibus subdiaconis, primum in porta, secundo iuxta quintanas, tertio iuxta ambonem, *Lumen Christi*, vocem singulis vicibus exaltando decantet, schola cantorum cum subdiaconibus qui cum ipso procedunt, per omnem vicem *Deo Gratias* respondente. Tunc igitur, ascendens in ambonem, et magno cereo cum arundine illuminato, atque incensato libro, incipit benedictionem cerei decantare.

Rome avait donc accueilli entre temps (l'ordo fait appel à la *consuetudo Romanae Ecclesiae*) des usages écartés jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle : cierge triple, cri du *Lumen Christi*. Leur parenté avec les rites orientaux et espagnols suggère qu'ils sont dus à une influence gallicane directe, antérieure à la pénétration du pontifical germanique en Italie. Au reste, déjà l'archidiacre Théodore semblait bien témoigner d'une certaine emprise gallicane dès le IX<sup>e</sup> siècle,

1. Dans Martène (ed. Venise-Bassano) t. 3, p. 160.

lorsqu'il attestait que le feu nouveau est allumé au Latran le soir du vendredi-saint, et gardé jusqu'à l'office de nuit <sup>1</sup>.

L'Ordo d'Apamée amalgame et organise tous ces éléments.

3. La « consuetudo » ainsi attestée dès 1114, ne subira plus que des revisions de détail. On peut suivre dans l'ordo du prieur Bernard <sup>2</sup>, puis dans l'ordinaire papal <sup>3</sup>, les étapes d'une évolution qui devait se stabiliser par la réforme d'Innocent III, avant d'aboutir à la mise au point définitive de saint Pie V.

Telles sont les lignes générales d'une histoire qu'il faudra un jour étudier de plus près.

Nos rites du samedi-saint résultent donc d'un compromis entre le vieux fonds romain et deux apports distincts d'origine gallicane, par lesquels la célébration d'aujourd'hui fait écho à la liturgie la plus ancienne et la plus vénérable, celle qui se déroulait à Jérusalem, au tombeau même où le Christ ressuscita d'entre les morts.

D. B. CAPELLE.

---

1. Comparer : *Théodore* : novus ignis accenditur, de quo reservatur usque ad nocturnale officium. *Ordo suburbicain* : ... et sic permaneat illuminata [Ecclesia] usque ad vigiliis.

Mais toute conclusion ferme doit être subordonnée à la fixation critique du texte de Théodore.

2. Ed. FISCHER (1916), p. 60-65.

3. Encore inédit.

## OPUSCULES GRAMMATICaux DE GOTTSCHALK.

Une partie considérable de la production littéraire de Gottschalk, que l'on croyait perdue à tout jamais, vient d'être « retrouvée » par dom G. Morin <sup>1</sup>. Il n'y a pas de doute, en effet, que les opuscules du cod. *Bernensis* 584, y compris les florilèges et les poèmes, ne soient bien son œuvre. Tout contribue à en convaincre le lecteur : confidences personnelles, défense passionnée de la *trina deitas* et de la prédestination des réprouvés, enfin parfaite similitude de style entre ces écrits et ceux que l'on connaissait déjà.

Le recueil contient en majeure partie des dissertations théologiques, mais plus d'une section traite aussi de sujets grammaticaux ; par exemple, fol. 62 (sur les diverses acceptions de *dum*), 63<sup>v</sup>-65 (manières d'entendre le génitif, sens de *in*), 65 (différence entre *miror* et *admiror*). Même au cours de ses exposés doctrinaux, il arrive à l'auteur de discuter philologie ou de mentionner des particularités linguistiques observées au cours de ses voyages. Ces traits montrent que, comme beaucoup de ses contemporains, Gottschalk s'intéressait spécialement à la grammaire.

De cet intérêt nous avons une preuve nouvelle et remarquable dans deux opuscules conservés par un autre manuscrit de Berne et issus, eux aussi, comme la suite le montrera, de la plume de Gottschalk.

Le volume *Bern.* 83 est formé de deux manuscrits réunis au XVI<sup>e</sup> siècle, mais différents d'âge et de provenance. Nous n'avons à nous occuper ici que du premier, écrit au X<sup>e</sup> siècle pour un moine de S. Remy de Reims <sup>2</sup>. Il mesure mm 285 × 165 et comprend 102 folios. Nos opuscules se trouvent au début et au milieu (ff. 1-17 ; 63-74), séparés qu'ils sont par un court glossaire et par Nonius Marcellus lib. 4. Ils ne portent pas de titre. Quoique distincts, ils ont tous deux la même physionomie, traitant pêle-mêle de questions grammaticales, théologiques et exégétiques.

---

1. *Rev. bénéd.*, 43, 1931, p. 303-312.

2. Note au bas des fol. 1<sup>v</sup>-2 : *Liber fratris Emmonis dono Teutboldi ad obsequium sancti Remigii. Scripsit illi partim fr. Uuarinus partim Hernardus clericus.* Le ms. se trouvait encore à Reims au XIV<sup>e</sup> siècle (fol. 44, 46 : lib. scj Remigij Rem. uol. I.).

Ces traités ne sont pas inconnus. H. Hagen en a publié quelques extraits dans ses *Anecdota Helvetica* <sup>1</sup> et, à sa suite, M. Manitius qui les juge fort intéressants leur a consacré sous le titre *Quaestiones grammaticae im Bern.* 83 un paragraphe de son Histoire de la littérature latine au Moyen Age <sup>2</sup>. Ces érudits ont le mérite d'en avoir établi le lieu d'origine et la date approximative. Voici leurs points d'appui. Fol. 69, l'auteur prend vivement à partie un personnage, l'abbé du lieu semble-t-il, de ce qu'il appelle ce dernier *Altivillare* alors que les règles exigent *Altumvillare*:

... qui cum caeteris hunc locum nimia prorsus absurditate fatuitatis  
Altivillare appellas cum si constructor eius nomen habuisset Altus,  
tunc solummodo posset ita uocari.

Nous sommes donc à Hautvillers. Pour fixer la date, des références à Alcuin, Théodulfe, Éginhard et Smaragde fournissent un premier terme certain : l'ouvrage n'est pas antérieur au IX<sup>e</sup> siècle. Comme second terme, M. Manitius fait état de l'*epistola Ermenrici Elwangensis ad Grimaldum abbatem* <sup>3</sup> écrite entre les années 850-855, probablement en 854, cette lettre se rencontrant une douzaine de fois avec le premier de nos opuscules. Il est malheureusement impossible de décider de quel côté est l'emprunt et peut-être y a-t-il source commune.

Reste à démontrer que ces *Quaestiones grammaticae* sont l'œuvre de Gottschalk.

La composition à Hautvillers où l'infortuné fut détenu dès 849 est déjà une circonstance favorable à cette attribution. En voici d'autres. Fol. 6, à côté des noms d'Hautvillers, d'Épernay et de Troyes cités comme exemples, se trouvent ceux de Corbie et de Quierzy ; or Gottschalk passa quelque temps à Corbie et, comme on sait, il reçut à Quierzy sa condamnation définitive. L'auteur a séjourné en Italie et à Rome — ce qui fut le cas de Gottschalk après son ordination — car il en mentionne des particularités linguistiques et des usages.

fol. 5: illud quod in aduerbio dicit idem doctor (Priscianus) inter  
caetera loco est, id est, *ibi* est ideo significare commodum censui quia  
nos aduerbio huiuscemodi non solemus uti, cum tamen et Afri <sup>4</sup> et

1. Leipzig, 1870, p. 172-188. Voir aussi l'Introduction, p. cii-cv.

2. M. MANITIUS. *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, I, München 1911, p. 476-478.

3. Edd. DÜMMLER M. G. H. *ep.* V karol. aevi III, p. 536 sqq.

4. C'est par Priscien qu'il sait d'origine africaine, que l'auteur connaît cette manière de parler des *Afri*.



Romani et omnes Itali atque Beneuentani tritum id habeant et assidue terant etiam in locutione communi.

fol. 67<sup>v</sup> : dicunt... Romani post cibum : « Benedictus deus in donis suis et sanctus in omnibus operibus suis gloriosus », et ego sic libentissime dico.

fol. 73<sup>v</sup> : Nobiles Romanorum pueri et etiam adulescentuli tunc temporis erant et sunt etiam hodie comatuli, retro uidelicet ab auribus promissam plus minus dimidii mensura pedis habentes comam.

Ce ne sont là que des indices. Venons-en aux preuves. Elles sont toutes d'ordre interne, ce qui ne doit pas surprendre, car l'activité littéraire du prisonnier d'Hincmar fut clandestine<sup>1</sup>.

Quatorze sections, parfois très étendues, figurent textuellement dans le recueil théologique découvert par dom Morin. Pour celles-là, le bien-fondé de l'attribution à Gottschalk est évident. Quant aux autres, bien qu'elles n'aient pas de parallèles, elles n'en proviennent pas moins de sa plume car on y retrouve perçant çà et là ses idées dogmatiques les plus chères, comme aussi ses locutions familières et son style si caractérisé.

Ainsi, l'auteur ne peut parler de la Trinité sans employer, comme à plaisir, la formule *Trina deitas* si vivement attaquée par Hincmar. Par exemple :

fol. 68<sup>v</sup> : Te sancta trinitas, te trina deitas unaque electi tui conglorificent usquequaque, tibi gratias trina et una ueritas. Cessit inuita uicta rebellium falsitas.

Selon lui, les réprouvés ne sont atteints d'aucune manière par la rédemption du Christ :

fol. 74 : Pro his utique solis exauditur orans mater quos redemit aeterni sanguine testamenti misericors frater quosque sempiternaliter praescitos et praedestinos iustificatos et glorificatos custodit et seruatur piissimus pater.

Hincmar nous apprend que Gottschalk affectait d'écrire en désignant s. Augustin : *Augustinus noster*<sup>2</sup>. Je n'ai rencontré cette expression nulle part dans ses écrits déjà connus mais elle apparaît dans le premier de nos opuscules fol. 6.

Gottschalk a la manie d'insister sur l'évidence de ses assertions ; il le fait avec une emphase qui lui est propre<sup>3</sup> : *Claret non subobscura sed perspicue* (B. 59<sup>v</sup>, 138<sup>v</sup>), *Claret non subobscura sed*

1. Cfr. Cod. Bern. 584 fol. 112<sup>v</sup> : *Praecor uos... ut sit apud uos tamdiu secretum hoc scriptum meum quamdiu fuero sicut nunc sum.*

2. *De una et non trina deitate* XVII. P. L., 125, 593 A.

3. Sigles : R (Bern. 83), B (Bern. 584), H (fragments cités par HINCMAR, *De una... Trin.*, P. L. 125, 473-618), CP (*Confessio prolixior* de GOTTSCHALK, P. L. 121, 349-366).

*absque nubilo, nec utcumque sed evidentè ac liquido* (B. 98), *claret non subobscure sed perspicue, nec utcumque sed solis ipsius omnino splendidius luce* (B. 89). *Patet et absque nubilo claret* (H. 581 B). Or nous lisons fol. 8<sup>v</sup> : *claret utique non subobscure sed perspicue nec utcumque sed dilucide*.

De même : *docetur absque scrupulo* (CP. 351 C), *liquet sine scrupulo* (B. 2), *claret sine scrupulo* (B. 32 et 40), *patet sine scrupulo* (B. 50 et 112) — Dans notre ms. fol. 9 : *Claret sine scrupulo*.

*Sole splendidius* (H. 978 C ; B. 5<sup>v</sup>, 32<sup>v</sup>, 36, 40, 55, 83<sup>v</sup>, 101<sup>v</sup>) — R. fol. 4 : *sole splendidus*

*Sole clarius* (B. 56<sup>v</sup>, 57<sup>v</sup>, 86<sup>v</sup>, 92, 107, 117 ; H. 580 B *luce clarius*) — R. fol. 71<sup>v</sup> : *sole clarius*

*Constat claret ac liquet* (B. 90, 65, 76<sup>v</sup>), *constat et claret* (H. 477 B) — R. fol. 12<sup>v</sup>, 63, 66<sup>v</sup> : *constat liquet atque claret*.

*Satis aperte* (CP. 357 A), *satis potenter* (CP. 351 A), *satis propre* (H. 477 B), *satis evidentè* (B. 88), *sat patenter* (B. 3) — R. fol. 12, 12<sup>v</sup> : *satis evidentè*, 72 : *satis propre*.

Traube et dom Morin ont signalé comme une particularité du style de Gottschalk l'usage continu d'assonances et d'allitérations. Ces procédés reviennent constamment aussi dans les *Questiones gramm.* Il suffira d'en montrer trois ou quatre spécimens :

*planius et plenius*, fol. 63 (cfr. CP. 355 C).

*sublimiter subtiliter atque perspicaciter*, fol. 12 (cfr. B. 116).

*oportebat decebat debebat, oportet decet ac debet dici*, fol. 7<sup>v</sup>.

*fideliter ueraciter ac patenter*, fol. 15.

*non debemus interpolare corrumpere uiolare detruncare siue mutilare sensus integritatem*, fol. 66.

Il serait superflu, sans doute, de développer encore avec plus de détails cette démonstration. Les opuscules grammaticaux portent en eux-mêmes les marques de leur origine. Ils proviennent de la même officine que le recueil théologique *Bern.* 584 et les *schedulae* rapportées par Hincmar.

Avec eux, c'est un aspect, jusqu'ici resté dans l'ombre, de l'activité de Gottschalk, qui revient au jour. La publication du texte, que nous espérons prochaine, permettra de voir que parmi les grammairiens de l'époque carolingienne, le moine errant n'est pas le moindre. Ses références explicites à Priscianus, Servius, Donatus, Virgilius Maro, Capel, Agroecius, Audax, prouvent combien son érudition était étendue. Mais en cela comme en théologie, il ne s'en laisse imposer par personne. Plus d'une fois il lui arrive de critiquer sans ménagements Priscien et Donat. Il donne volontiers raison contre eux aux Pères et surtout à la

Vulgate qu'il tient pour dictée par l'Esprit-Saint lui-même. Pour lui, les *neoterici* non moins que les *prisci* (fol. 65<sup>v</sup>) sont maîtres de latin, et quand ils sont inconciliables, ses préférences vont aux premiers. Gottschalk avait vraiment l'étoffe d'un grammairien et c'est à juste titre qu'il portait le surnom de Fulgence (Plancia-des) que son ami Walafrid Strabon lui avait décerné dans sa jeunesse.

D. C. LAMBOT.

# UNE LETTRE DE S. PIERRE DAMIEN À L'IMPÉRATRICE AGNÈS.

En examinant les manuscrits des œuvres de saint Pierre Damien qui permettraient d'améliorer un peu l'édition de Constantin Gaetani, reproduite par Migne <sup>1</sup>, il m'a été donné de rencontrer, dans le fonds Chigi du Vatican, un chétif exemplaire du XII<sup>e</sup> siècle, grâce auquel une lacune du *Casinensis* 359, l'un des plus importants témoins du recueil, se trouve comblée <sup>2</sup>.

---

1. P. L., CXLIV-CXLV. GAETANI, bénédictin de la Congrégation du Mont-Cassin, a donné ses trois premiers volumes — lettres, sermons et vies, opuscules — en 1606, 1608 et 1615 (repris à Lyon en 1623 par Th. RAYNAUD, avec un grave changement : cinquante-deux lettres transformées en « opuscules », enfin le quatrième volume, celui des *preces* et des *carmina*, en 1640 (repris à Paris en 1642, puis en 1663 et, de nouveau, en 1743). Il avait eu deux précurseurs : tout d'abord LIPOMANI, qui, dans le dernier tome (huitième) de ses *Vitae sanctorum* (Rome 1560), a réuni un certain nombre de sermons authentiques et apocryphes (mêlés, fort malheureusement, avec des sermons de Nicolas de Clairvaux, le secrétaire de saint Bernard), quelques opuscules (à savoir XII et XXXIV<sup>1</sup>), les vies de Rodolphe de Gubbio, Dominique le Cuirassé, et Romuald, en outre plusieurs pièces de vers ; — ensuite, MARGARIN DE LA BIGNE, *Appendix* (Paris 1570), devenu le tome troisième de la *Sacra Bibliotheca sanctorum patrum* (Paris 1580), où l'on retrouve, au total : les lettres IV, 9 ; VI, 5 (fragment), 12, 20, 27, 28, 32 ; douze opuscules (VI, XI, XII, XIV, XVII, XIX (fragments), XX, XXXIV<sup>1</sup>, XXXVII, XLII<sup>1</sup>, L, LIII), les sermons XXI, LXXIII, LXXIV, et le *carmen* n° 213. Or c'est un fait que la plupart des textes rassemblés par MARGARIN sont contenus dans la collection de Saint-Omer n° 228, manuscrit de Saint-Bertin qui remonte au XII<sup>e</sup> siècle ; il les a donc tirés soit de ce même manuscrit soit d'un exemplaire semblable. Il faut ajouter que BARONIUS a inséré dans ses *Annales* de nombreux extraits des lettres, parfois même des morceaux complets ; il connaissait l'édition de MARGARIN, employait en outre le manuscrit de San Pietro D. 206, assez mauvais exemplaire du XIV<sup>e</sup> siècle, que LIPOMANI avait signalé, et tenait aussi de Gaetani lui-même des copies venues du Mont-Cassin ; ainsi a-t-il connu et cité (voir l'édition princeps des *Annales ecclesiastici*, XI, 1605, p. 320, 345 sq., 373) les lettres VII, 6 et 7 (*ad ann.* 1063), 3 (*ad ann.* 1064), 8 (*ad ann.* 1065), voire publié en entier l'opuscule LVI (*ad ann.* 1062). Je mentionne à dessein ces textes qui reparaîtront ci-après. Bien qu'elle doive être reléguée entièrement suivant les méthodes de la critique moderne, l'édition de GAETANI mérite l'estime, j'oserais même dire : s'impose à l'admiration, étant le résultat d'un labeur considérable ; son défaut le plus saillant, outre l'arbitraire de la distribution, aggravé par RAYNAUD, est de proposer au lecteur non averti, sous le nom de Pierre Damien, des sermons apocryphes, notamment ceux de Nicolas de Clairvaux ; mais le vrai coupable, en la circonstance, est LIPOMANI.

2. Un autre *Chisianus*, coté A. VII. 218, également incomplet, mais plus étendu (65 feuillets de grand format), peut servir à expliquer la tradition des écrits de Pierre Damien ; si je ne me trompe, il fournit, en partie du moins, le cadre primitif du manuscrit *Urbinas* 503, dans lequel les sermons doivent être un élément adventice. Comme l'*Urbinas*, il appartient encore au XI<sup>e</sup> siècle,



Le *Chisianus A. V.* 145, qui ne compte que trente-deux feuillets, — soit quatre cahiers réguliers, — est le reliquat d'une copie italienne dont l'origine ne donne lieu à aucun doute. Le travail fut accompli dans la zone bénéventaine. Les quatre premiers feuillets sont écrits, moins f. 3<sup>v</sup> et les dernières lignes de f. 4<sup>v</sup>, suivant les règles du style bénéventain, duquel le Mont-Cassin était le centre depuis la fin du IX<sup>e</sup> siècle environ. Mais ici, dans ces premières pages, le style présente ses caractères les plus tardifs ; on était dès lors fatigué de s'astreindre à un type d'écriture qui obligeait, par ses minuties, à beaucoup de lenteur, et dont les résultats devaient paraître décidément médiocres, en regard des produits, si clairs, du style réformé que toute la région septentrionale appliquait depuis plus de deux siècles. Toujours est-il que le même copiste, apparemment, poursuivait presque tout son travail, jusqu'à la fin du troisième cahier <sup>1</sup>, selon la manière continentale, mais non pas sans trahir, soit dans le mouvement des traits soit par l'emploi des ligatures, son propre passé ; on ne se convertit pas si facilement.

Au surplus, le modèle qu'il avait sous les yeux était, vraisemblablement, l'un des exemplaires transcrits au Mont-Cassin pour l'abbé Didier († 1087) <sup>2</sup>, à savoir le susdit *Casinensis* 359, main-

et même semble être un peu plus ancien ; il porte un ex-libris de Sainte-Marie de Pomposa (XV<sup>e</sup> siècle).

1. Le dernier cahier conservé (ff. 25-32) est en effet, probablement, d'une autre main, qui s'exerçait pareillement au nouveau style.

2. Sous la rubrique : « *Libri d(om)ni Petri Ostiensis* », le catalogue de 1532 énumère quatre volumes : (1.) « In primis liber Petri Ostiensis inc. *Hodie fratrum cum multis sermonibus et diuersis epistolis. Vita s. Romualdi abbatis* » ; cet article correspond sûrement à l'actuel *Casin.* 358 ; suivent deux volumes des lettres de saint Cyrille ; — (4.) « Liber Petri Ostiensis inc. *Qui non* ; cette fois encore, on peut identifier sans hésitation avec le *Casin.* 359, maintenant mutilé ; — (5.) « Disputatio super diuersis inc. *Domno Desiderio. Diuerse epistole* » ; — (6.) « Liber ipsius directo (*sic*) monasterio Casinensi de quibusdam miraculis. Inc. *Domno Desiderio cum multis aliis* » (cf. *Bibliotheca Casinensis*, I, 1873, p. LXXIV sq., LXXXII<sup>2</sup>). Les articles 5 et 6 font défaut, que je sache, et c'est bien fâcheux ; peut-être ont-ils servi de modèles aux précédents, qui contiennent le principal de l'œuvre de Pierre Damien, et par suite, jugés inutiles, ont-ils été détruits. Pourtant les deux exemplaires préservés et qui se complètent, même si l'on tient compte des lacunes, manquent encore d'un certain nombre de pièces que les autres, selon la vraisemblance, devaient livrer ; ce sont, autant que je puis voir : les lettres I, 11, 12 ; II, 11, 12 ; IV, 5 (lettre à Didier), 16 ; V, 3, 5, 10, 15, 18 ; VI, 2, 3, 13, 19 ; VII, 3 ; VIII, 1, 2, 4, 12, 15 ; les opuscles XXVIII, XLII<sup>2</sup>, XLIV, XLVIII, LIX ; les sermons I, IV, V, VII, VIII, XII, XVIII, XXII, XLIII, XLVIII, LVII, LXV, LXX-LXXI ; les Vies de Maur (de Césène) et d'Odilon. Il n'est pas croyable que Didier ait rien laissé échapper des ouvrages de son ami. Il convient sans doute d'ajouter que l'on n'a pas la preuve matérielle que les *Casin.* 358 et 359 aient été composés au temps même de l'abbé Didier ou par ses soins ; mais les présomptions sont assez fortes.

tenant mutilé en divers endroits et, depuis assez longtemps, plus ou moins modifié, quant à la distribution de ses parties <sup>1</sup>. Dans son état actuel, il livre en premier lieu (ff. 1-32) — suivant la nomenclature de l'édition — les lettres I. 20 et 21, puis les opuscules IV et XXXVI ; je croirais que cette portion fut composée à part et placée après coup en tête du volume <sup>2</sup>. On lit ensuite (ff. 33-40) : les lettres VII. 17, 13, 8, l'opuscule XXVI, et la lettre IV. 1, adressée « *Domno Alberto episcopo* », c'est-à-dire à l'évêque de Velletri (1059-1071) : Pierre Damien lui recommande de se garder avec soin de la « lèpre simoniaque » ; <sup>3</sup> la fin nous échappe dans l'édition, qui dépend certainement de ce même manuscrit.

C'est à cet endroit précis qu'intervient utilement pour nous le *Chisianus*, lequel reproduit tout juste (ff. 1-4<sup>v</sup>) la série que je viens d'indiquer, depuis la lettre VII. 17.

Nous recouvrons, par cette voie (ff. 4<sup>v</sup>-9), l'équivalent d'un cahier du *Casinensis*, à savoir :

1<sup>o</sup> (ff. 4<sup>v</sup>-5) la fin de la lettre IV. 1, soit le dernier tiers environ ;

2<sup>o</sup> (ff. 5-5<sup>v</sup>) une lettre adressée à deux ermites : « *D(omi)nis fratribus Ambrosio et Liupardo...* », qui commence ainsi : *Agamus deo gratias totius bone uoluntatis auctori...* ; ma copie compte soixante-dix-sept lignes ;

3<sup>o</sup> (ff. 5<sup>v</sup>-8) une longue lettre à l'impératrice Agnès, celle que je publie ci-après ;

4<sup>o</sup> (ff. 8-9) le début — en fait le premier tiers — du sermon LXXII de l'édition, pour la dédicace d'une église : <sup>4</sup> *Ad dedicationem ecclesiae dilectissimi piaae deuotionis uos feruor attrahit, sancti spiritus gratia uestris infusa pectoribus incitauit*, etc.

Après quoi (ff. 9-32), l'on retrouve tout de même la suite du *Casinensis*, à savoir : la fin du sermon LXXII, la lettre V. 13, les opuscules XXXVIII et XLIII, la lettre I. 13, les sermons XVI et LI, l'opuscule XLVII, le sermon II, les lettres VII. 6 et VI. 29, enfin la première moitié de la lettre I. 14. Le fragment de la collection Chigi ne va plus au delà, mais le reste a dû exister, et existe peut-être encore quelque part ; le mot « réclame » du cinquième cahier est indiqué au bas de f. 32<sup>v</sup>.

\*  
\* \*

1. J'ai surtout en vue les pièces du commencement. Mais l'inventaire de 1532 (voir ci-dessus) atteste le présent recueil.

2. D'ailleurs, le commencement de la lettre 20 fait défaut, disparu avec tout un premier cahier.

3. *P. L.*, CXLIV, 297 sq.

4. *P. L.*, ib., 908.

Notre édition des œuvres de Pierre Damien groupe, dans le livre VII des lettres, réservé « aux princes séculiers », cinq lettres adressées à l'impératrice Agnès : <sup>1</sup> soit VII. 4-8. La seconde, VII. 5, a été classée d'autre part <sup>2</sup>, en raison de sa longueur, parmi les « opuscules », sous le n° LVI, et distinguée par ce titre factice : « *De fluxu mundi gloria et saeculi despectione* » <sup>3</sup>. C'est, aussi bien, le morceau le plus important, de beaucoup, et le plus suggestif, encore que les autres lettres — mis à part VII. 4, sorte de pièce officielle, expédiée en janvier 1060 par l'assemblée des cardinaux romains, — soient loin d'être négligeables, pour la connaissance qu'elles nous donnent ensemble des liens qui se nouèrent, vers la fin de l'année 1063, entre le cardinal évêque d'Ostie et la veuve de l'empereur Henri III (\* 5 octobre 1056). La nouvelle lettre vient donc s'insérer dans cette précieuse série <sup>4</sup> et complète très heureusement, en parti-

1. *P. L.*, CXLIV, 442 sq. — Dans le passage de VII. 6 qui termine le premier paragraphe (445 A), il n'y a rien à conjecturer ; il suffit de lire avec les manuscrits : « eam que, quod absit, *aduri* spiritualis nequitiae uaporibus non permittat ». le *Casinensis* 359 et le *Chisianus A. V. 145* sont d'accord sur ce point.

2. J'ai fait observer plus haut que l'éditeur lyonnais de 1623, Th. RAYNAUD, dont FOGLIETTI a dénoncé justement « la pirateria libraria » (*S. Petri Damiani ecclesiae doctoris Autobiographia*, Turin, 1899, p. 271-275), est responsable de cette transformation ; le tome troisième de GAETANI (1615) ne comprenait que la série des seize premiers opuscules.

3. *P. L.*, CXLV, 807-820 ; le texte est partagé en dix chapitres. Le choix du titre, qui a prévalu, incombe également à l'éditeur lyonnais. RAYNAUD, il est vrai, ne s'est pas nommé ; mais l'ouvrage est bien dédié au recteur du collège des Jésuites de Lyon.

4. Sans m'engager encore à proposer le juste tableau de la transmission des lettres (l'écheveau est fort embrouillé), je dois dire quelque chose des manuscrits qui nous ont conservé ces cinq articles. Certaines questions que l'on n'a pas encore posées en public, à ce sujet, étant censées résolues, je crois reconnaître, dans le cas présent, deux grandes lignes traditionnelles : d'une part, le *Vaticanus* 3797, incomplet, mais provenant des milieux monastiques fidèles à la mémoire de Pierre Damien (cf. *Revue Bénédictine*, XLI, 1929, p. 343) et le *Casinensis* 358 (voir ci-dessus) ; d'autre part, le *Casinensis* 359, que l'on connaît déjà. Les lettres 4. 5 (Opuscule LVI) et 7 nous viennent de la première source, à savoir du *Casinensis* 358 : n°s 89 (p. 97), 75 (p. 409), 108 bis (p. 124) respectivement (je renvoie ainsi à l'analyse du manuscrit recomposé). A noter que l'opuscule, si remarquable à tant d'égards, a été sauvé ici presque par hasard, sur des feuillets adventices, en même temps que la lettre de l'année 1065 à l'empereur Henri IV (VII. 3), à laquelle elle fait suite. J'incline à croire, pourtant, que le *Vaticanus* 3797 contenait les trois pièces ensemble, quand il était complet. Les lettres 6 et 8 nous arrivent de l'autre côté, c'est-à-dire dans le *Casinensis* 359, dont elles forment les n°s 7 (f. 35) et 19 (f. 73) ; j'ai, du reste, indiqué le contexte tout à l'heure, en décrivant le *Chisianus* qui le devait fournir en entier. C'est donc à ce même groupe qu'appartient la nouvelle lettre, et l'on en sait la place approximative. La lettre 7 nous a été transmise, en outre, par l'*Urhinus* 503, qui représente une ligne indépendante, s'embranchant, ai-je fait observer, sur une collection analogue au *Chisianus A. VII. 218*. Des exemplaires de la fin du moyen âge, particulière-

culier, « l'opuscule », auprès duquel elle mérite désormais de prendre place, en dépit de la différence des dates qu'il s'agit d'apprécier. Du point de vue littéraire, on n'hésitera pas, si je ne m'abuse, à la déclarer une pièce magnifique, égale aux meilleurs écrits du même auteur. Son génie violent, mais sans feinte ni vaine complaisance, s'y montre exactement : maîtrise éclatante de la langue latine, profusion des images et souvenirs bibliques, et surtout ce mélange singulier de passion et d'esprit chrétien, cette ardeur jointe à cette candeur, à propos desquelles le nom d'un autre puissant écrivain, saint Jérôme, revient à l'esprit, et qui attachent, quoi qu'on en ait, au moins devenu prince de l'Église, mais resté moine profondément <sup>1</sup>. Quant à l'éditeur, son premier devoir est de tâcher à marquer une date acceptable, afin qu'on puisse replacer à peu près les pages qu'on va lire dans leur cadre historique. Je n'aurai, d'ailleurs, pas besoin de pousser beaucoup la discussion, et je n'entends point davantage m'engager proprement dans le commentaire. Sur le milieu de la cour romaine où grandit, en ce temps-là, l'ascendant de l'archidiacre Hildebrand, et sur les tendances ou les agitations du parti germanique qui accapare le jeune souverain, enlevé à la tutelle de sa mère — celui que la postérité connaîtra comme le pénitent de Canossa, — qu'on relise plutôt les sobres chapitres, pleins de choses, dans lesquels M. Jules Gay a présenté magistralement les personnages, les faits et les idées qui dominent cette période <sup>2</sup>.

Nous avons la chance de posséder, dans un passage de la lettre, un terme chronologique assez précis, fixé délibérément, peut-on dire, par le correspondant de l'impératrice. Ce témoignage direct offre, du reste, par lui-même un réel intérêt. Il s'agit des circonstances dans lesquelles Pierre Damien fit ses adieux au monde, pour se retirer dans l'ermitage de Fonte-Avellana, au milieu des Apennins, près de Gubbio. En même temps, se laissant aller aux

---

ment nombreux dans les provinces germaniques, je me bornerai à citer les deux suivants, dont je connais le détail exactement : 1<sup>o</sup> San Pietro D. 206, XIV<sup>e</sup> siècle, lequel se rattache de quelque manière au *Vaticanus* 3797, quoique l'ordre des pièces s'y trouve modifié d'un bout à l'autre ; ici, parmi les 107 articles (sermons et *carmina* compris), aucune des lettres à l'impératrice n'a été admise ; — 2<sup>o</sup> Utrecht 263, XIV<sup>e</sup> siècle (?), que D. LANSBERGEN, de S. Paul d'Oosterhout, a bien voulu analyser sur ma prière, ainsi que les deux autres manuscrits d'Utrecht 264 et 265, du XV<sup>e</sup> s. et probablement liés au précédent : cette fois nous retrouvons les lettres VII. 4 et VII. 7, et l'ensemble, en effet, indique que la ligne de tradition est encore celle du *Vaticanus* 3797 et du *Casinensis* 358, mais mieux préservée.

1. « Petrus peccator monachus » : ainsi s'adresse-t-il constamment à ses correspondants.

2. Voir *Les papes du XI<sup>e</sup> siècle et la chrétienté* (Paris 1926), chap. XII et suiv.. p. 168 sq.



souvenirs, il nous donne de son enfance et de sa parenté quelque aperçu, qui tranche fort sur le désolant tableau de misère tracé par le biographe Jean de Lodi <sup>1</sup>. — D'autre part, certains détails rejoignent nettement les indications du billet « *Vix referre sufficio* » (VII. 8), à tel point qu'on ne saurait hésiter longtemps à tenir les deux envois pour corrélatifs et à peu près contemporains. Enfin, l'impression générale que laisse le nouveau texte s'accorde exactement avec ce que nous savons par ailleurs de la situation politique et religieuse, à la date donnée.

On a jadis erré sur les principaux termes de la carrière du cardinal d'Ostie. Baronius, cependant, les avait assez bien entrevus à travers les textes <sup>2</sup>. Laderchi proposait de placer la « conversion » dès avant l'année 1030 <sup>3</sup>. On admet maintenant que Pierre se décida à prendre rang parmi les disciples de saint Romuald « vers 1035 » <sup>4</sup>, à l'âge de vingt-huit ou vingt-neuf ans, après une courte période d'enseignement à Ravenne <sup>5</sup>. Remarquons que ce n'est encore là qu'une approximation ; mais reconnaissons déjà que cette conjecture est sérieusement fondée, et voyons de plus près comment on la justifie et quel secours inopiné lui apporte notre épître.

Voici, tout d'abord, ce que l'auteur déclare ci-après à sa confidente <sup>6</sup>, à laquelle il semble ne plus rien vouloir céler. Il vaut mieux transcrire d'avance tout le passage, pour ne le point gâter ; je souligne la phrase essentielle à notre objet, ainsi que les autres

1. *Vita s. Petri Damiani* (composée quelques années après 1072), ch. I (*P. L.*, CXLIV, 115 sq.).

2. On tient désormais pour fermes la naissance en 1007 (à Ravenne), le cardinalat en 1057 (par le choix du pape Étienne IX : Frédéric de Lorraine, abbé du Mont-Cassin, élu le 2 août en cette même année), la retraite en 1067, le décès le 22 février 1072 (à Faenza). HENSCHENIUS avait imaginé au point de départ l'année 989 (cf. *P. L.*, CXLIV, 100 D sq., 114 D sq. : § 21 et 39 du « *Commentarius praeuius* ») ; une phrase de l'opuscule LVII<sup>1</sup> écarte toute équivoque : « *Vix plane quinquennis ante meae natiuitatis exortum, humanis rebus exemptus est tertius Otto* » († 23 janvier 1002) ; cf. *P. L.* CXLV, 823 A). Le meilleur travail que nous ayons sur la chronologie de Pierre Damien est la dissertation (devenue rarissime) de Fr. NEUKIRCH, *Das Leben des Petrus Damiani bis zur Ostersynode 1056* (Göttingen 1875, 120 p., 80), avec un remarquable appendice : *Damiani's Schriften chronologisch geordnet*. Mais il conviendrait de tout reprendre point par point, avec l'exposé complet des preuves.

3. *Vita s. Petri Damiani tribus tomis comprehensa*, I (1702), p. 66.

4. Ainsi C. MIRBT, article *Damiani* de la *Realencyclopädie*, III (1898), p. 432 ; M. MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, III (1931), p. 67. Voir NEUKIRCH, op. laud., p. 19 sq.

5. Le cadre est rappelé, mais très vaguement, par Jean de Lodi, *Vita*, ch. IV (*P. L.*, CXLIV, 119 sq.).

6. Voir l. 168 sq.

références biographiques, et je crayonne en marge quelques gloses provisoires.

TRES PLANE ANNORVM DECADES, SVBIVNCTO FERRE BIENNIO, TRANSACTAE SVNT EX QVO CLERICALEM CYCLADEM <sup>1</sup> CVCVLLA MVTAUI, nec unquam mihi persuadere quis potuit ut uel ANTE DOMVM quidem EX QVA PRODIDERAM <sup>2</sup> properus uiator incederem, NISI SEMEL tantum mihi nescio quo pacto scriptum est ut ante ianuam illam uia publica INTEMPESTA IAM NOCTE transirem <sup>3</sup>; SECVNDO quoque compulsus sum ut PRIMOGENITAM MICHl SANCTAE VITAE GERMANAM, QVAE ME VICE

1. Cette expression « la robe du clerc » — on est tenté de traduire : la robe de l'étudiant — porte une nuance qui permet, croirais-je, d'estomper plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent les périodes ampoulées de la *Vita*. Du chapitre II (*P. L.*, CXLIV, 117 B-C), on déduit que le brillant élève, formé sur le tard (cf. *ibid.*, 117 B 9) à Faenza (cf. *Opusc.* LI § 13), puis à Parme (cf. *Opusc.* XLII § 7), enseigna à son tour les arts libéraux et devint rapidement un professeur réputé et bien payé, aux pieds duquel on accourait de toutes parts (« Cumque discendi finem ex omni liberali scientia peritus fecisset, mox alios erudire, clientium turba ad doctrinae ipsius famam undique conflente, studiosissime coepit. Inter ista nimirum dum fauore populari efferretur, dum diuitiarum copia cumlaretur, iam pene potuit horum lenocinio saeculari <s> pompae retrahere... ») ; à cette époque pourtant, un débutant ne devait pas gagner une fortune en quelques mois, fût-il le mieux doué du monde. Le panégyriste charge trop son modèle. Il faudra désormais en rabattre un peu, si je ne me trompe. L'élève remporta sans doute d'éclatants succès ; nous en pouvons juger par la manière dont il possède sa langue. Mais fut-il jamais professeur attiré ? Nous n'en avons pas d'autre preuve que le texte cité de Jean de Lodi. Pierre n'a jamais fait allusion dans ses écrits à sa carrière scolastique, en qualité de maître. La « robe cléricale », maintenant évoquée, paraît en tout cas modeste et fait nettement contraste avec les « molles uestes » — un cilice fût-il caché dessous — dont parle le biographe (*ibid.*, 117 D 3). D'ailleurs, celui-ci ne laisse même pas supposer que Pierre Damien ait été « clerc », proprement ; il le fait passer directement du « siècle » dans « la milice spirituelle » des moines (ch. IV, *ibid.*, 119 C 15).

2. Ceci confirme ce qu'on supposait déjà, sans l'appui d'un texte, à savoir que Pierre était revenu des écoles de Parme dans sa ville natale de Ravenne, et que c'est de Ravenne même qu'il se rendit à son cher monastère de Sainte-Croix ; la référence d'*Opusc.* XLII § 2 (*P. L.*, CXLV, 669 C 6) à un compatriote de Ravenne qui ne voulut pas le suivre prend ainsi sa pleine valeur.

3. Pierre ne dit pas expressément, dans ce contexte, qu'il ne revint à Ravenne que deux fois seulement. C'est au logis familial qu'il ne consentait plus, par scrupule d'ordre religieux, à faire visite ; peut-être aussi pour ne pas réveiller les émotions du passé, puisqu'il n'accepte même point de passer devant la porte. Mais sans doute, de plus, n'aimait-il pas à se retrouver dans le cadre de son enfance et de sa jeunesse ; nous savons qu'il fut souvent sollicité de revenir à Ravenne par les archevêques Gebhard et Williger, par d'autres Ravennates encore (voir *Ep.* V, 12 : *P. L.*, CXLIV 353 A), ceci donc avant la fin de l'année 1045 (date du texte cité), et qu'il avait déjà répondu une fois à l'appel de Williger, mais non sans regret. Serait-ce dans cette occasion lointaine qu'il longea furtivement et presque à son insu, en pleine nuit, la maison paternelle ? Au lieu de *scriptum*, qui ne s'entend pas fort bien, on pourrait lire : <de> *scriptum est* ; cette correction, si je ne me trompe, équilibrerait exactement la phrase.

MATRIS ALVERAT<sup>1</sup>, ET TVNC EGERRIMA DECVMBEBAT INVISEREM<sup>2</sup>; sed tunc, fateor, oculos meos tanta caligo uerecundi pudoris obduxit ut, CVM INTRA DOMVM CONSISTEREM, DOMESTICA VIX VIDEREM<sup>3</sup>.

Pierre avait donc bien présent à l'esprit l'anniversaire de sa vocation et, sans doute, se plaisait à faire ainsi le point, depuis ce terme suprême auquel les forces de son être restaient suspendues : trente-deux ans plus tôt — de peu s'en fallait (quelques semaines, au plus quelques mois) — il avait endossé la coule monastique, renonçant pour jamais à tout ce qui était du « siècle ». Mais, on le voit assez, ce compte, si précis pour l'intéressé, est, pour nous, purement relatif. La question concerne l'entrée même de Pierre Damien à Fonte-Avellana : par quels moyens désigner le moment ?

Un autre texte, capital, vient nous tirer d'embarras à souhait, — une autre réminiscence, savoureuse, de l'auteur, insérée dans la lettre au clerc milanais Landulphe (*Landulfus*)<sup>4</sup>, que la maladroite nomenclature des éditions appelle l'opuscule XLII. Je note tout de suite que cette lettre a été écrite par le cardinal d'Ostie quelque temps après son retour de Milan, où le nouveau pape, Nicolas II, l'avait envoyé avec Anselme de Lucques pour régler la lamentable affaire de la « Pataria » ; le séjour avait duré

1. Jusqu'à présent, les premières années de Pierre n'avaient pour témoins, suivant Jean de Lodi (*Vita*, ch. I et II) qu'une mère dénaturée, un frère aîné non moins cruel, puis un autre, qui s'appelait Damien et fut son sauveur. C'est à une sœur qu'il donne maintenant le titre d'aînée ; pour lors défunte, il rend hommage non seulement à ses bontés, mais à sa sainteté. Il ne fut donc pas l'orphelin ni l'enfant martyr, dont tous les auteurs rappellent les épreuves prématurées, pour tâcher d'expliquer la violence de son caractère et ses passions de moine.

2. On doit entendre qu'il fut appelé au chevet de sa chère sœur moribonde et ne voulut pas se déranger pour moins, ni enfreindre la consigne qu'il s'était marquée à lui-même. De la lettre VIII. 14, adressée à ses deux sœurs Rodelinda et Sufficia (*P. L.*, CXLIV, 489 C), au temps que l'une et l'autre étaient déjà veuves, il résulte que cette sœur aînée, qui avait été sa vraie mère (snus la moindre illusion faite aux sévices de la mère proprement dite), se nommait Rodelinda. Par suite enfin, la susdite lettre a été écrite avant 1067, apparemment un certain nombre d'années plus tôt.

3. Inhumanité, sinon stupidité du moine — fera-t-on peut-être remarquer — qui, en cette seule occasion où il se retrouva dans son ancienne demeure, n'osa point même lever les yeux. C'est un point de vue ; mais voici l'autre, qui permet d'apercevoir la délicatesse et les privilèges d'une âme se mouvant dans le monde de l'esprit : le visiteur insolite, venu auprès de sa sœur mourante, reçoit des grâces spéciales qui lui cachent les objets familiers, pour le maintenir dans l'ordre des réalités invisibles.

4. Cf. *P. L.*, CXLV, 667-674 ; voir CXLIV, 369 (*Ep. V. 16*). Le *Vaticanus 3797* livre cette rubrique, qui définit la lettre (fol. 90<sup>v</sup>) : *Landulfo Mediolanensi qui conuersionem suam sicut promiserat non implebat*. C'est une notice, à tout le moins rédigée par les disciples de Pierre Damien, et qui dispense de retenir le titre préfixé par RAYNAUD : « De fide deo obstricta non fallenda ».

deux mois environ, jusqu'après les fêtes de Pâques (4 avril 1059) <sup>1</sup> ; la lettre à Landulphe pourrait donc avoir été écrite au cours de l'été suivant, sinon dans les premiers mois de l'année 1060, au plus tard. Ayant constaté que les passages en cause n'étaient pas libres de fautes dans l'édition courante <sup>2</sup>, je les reproduis d'après la teneur du *Vaticanus* 3797 (fol. 92<sup>v</sup>) :

Memini plane quia, CVM APVD PARMENSE OPPIDVM LIBERALIVM ARTIVM STVDII DOCENDVS INSISTEREM, dum adhuc uidelicet IN IPSO ADOLESCENTIAE FLORE et noua pubertas indueret faciem et estus libidinis impatienter<sup>3</sup> accenderet carnem, clericus quidam nomine

- 5 Teuzolinus<sup>4</sup> pelicem suam IVXTA MEVM HABEBAT HOSPITIVM, ut aiunt aspici<sup>5</sup> lubricam et inhonesto satis decore uenustam. Hic itaque ntidulus et semper hornatus atque conspicuus incedebat...<sup>6</sup>

- Quid dicam quia DVM HAEC CERNEREM titillantibus luxuriae molestias pertuli, cum etiam POSTQVAM AD HEREMVM VENI, eiusdem lenocinii  
10 memoria me sepius colaphizare non destitit? Sepe fateor michi malignus hostis hoc scema<sup>7</sup> proposuit et illos esse felices ac beatissimos qui tam iocunde uiuerent persuadere temptauit.

- Sed ecce<sup>8</sup> HVIVS BEATITVDINIS INITIVM diximus, consequenter etiam quo fine concluderint attexamus. Nam CVM<sup>9</sup> PER QVINQVE FERE  
15 ANNORVM LVSTRA in hac luxuriosa uoluptate VIXISSENT, ANTE ANNVM CVM COMMUNE IPSIVS VRBIS FLAGRARET INCENDIVM, in una domo repti uterque simul igne consumpti sunt. Sicsic nimirum flamma libidinis ignem meruit combustionis, et quid dulcis uita contulerit amarus prodolor exitus demonstrat.

Or, l'incendie qui dévora la ville de Parme (l. 16) a été relaté

1. Étienne IX était mort à Florence le 29 mars 1058, après un court pontificat ; son élection avait eu lieu le 2 août de l'année précédente. Nicolas II (Gérard de Florence, Savoyard d'origine) ne fut proclamé par le parti du cardinal Humbert et d'Hildebrand, sous la protection de Godefroy, duc de Lorraine, margrave de Toscane, que le 28 décembre, pour faire opposition à Jean de Velletri (Benoît X), déjà désigné par le comte de Tusculum. Après bataille, il fut consacré au Latran le 24 janvier 1059. Pierre Damien fut sans doute présent à la cérémonie ; c'est aussitôt après qu'il partit pour sa légation de Milan. Il en revint pour assister au grand concile qui fut tenu au Latran le 13 avril.

2. Ch. VII (l. 1., 672 D, 673 A-B).

3. Mot omis par l'éditeur.

4. Dans l'édition : *Zeuzolinus nomine pellicem*.

5. Édition : *aspectu*.

6. Suit la description du personnage, de ses succès comme chanteur, et des manœuvres du couple, qui attiraient l'attention de l'étudiant, leur voisin. Lire, suivant le manuscrit : *gebelinica* (673 A 2), *optegeret* (ib.), *siligo* (l. 3, seconde syllabe accentuée), *folletet* (l. 5, même accent), *modulans et* (l. 6), *adstantis* (l. 7), *ac scurvil*. (l. 10), *festiuus* (l. 11).

7. Édition : *schema*.

8. Omis dans l'édition.

9. Édition : *dum*.



dans les *Annales Parmenses*, à la date de 1058<sup>1</sup>. La mort pareille des infortunés (l. 15) survint donc en 1057, et la période, presque complète, des cinq lustres que dura le petit scandale (l. 13, 14 sq.) permet de rapporter le séjour de Pierre Damien à Parme (l. 1 sq.) à 1034. Par suite, le départ pour Fonte-Avellana, qui (nous l'entendons encore, l. 9) ne tarda pas beaucoup, peut trouver place, approximativement, en 1035. A poursuivre ce simple calcul, la date de la lettre inédite tomberait juste en 1067. Ce qu'on appelle la « preuve » arithmétique n'étant pas possible, il reste à contrôler ce résultat, trop brutal, par des opérations un peu plus compliquées, néanmoins convaincantes.

Neukirch, dans sa liste chronologique de la correspondance<sup>2</sup>, a marqué les dates suivantes en regard des lettres pour l'impératrice :

VII. 5 (=Opusc. LVI)	avril 1064
VII. 6	} été 1065-1071
VII. 7	
VII. 8	mars-avril 1067.

Les raisons du choix ne sont pas appuyées ; mais celui-ci a été sans nul doute mûri. Ce n'est pas qu'on ne puisse faire quelques objections et, prudemment, d'autres propositions. Meyer von Knonau, par exemple, préférerait inscrire une date plus haute en face de l'Opuscule LVI<sup>3</sup> ; sans remonter jusqu'à la fin de 1063, comme il le voudrait, j'accepterais volontiers, pour mon compte, un terme comme janvier 1064, c'est-à-dire le début même de l'année ; et c'est sur quoi je reviendrai, en m'expliquant à loisir au sujet de la lettre adressée vers ce temps-là par un autre correspondant d'Agnès, Jean de Fécamp<sup>4</sup>. Quant aux lettres suivantes du cardinal (VII, 6 et 7), l'été de 1065 conviendrait bien, tout simplement ; je n'aperçois ni la nécessité ni l'utilité de poser un *terminus ad quem*. Enfin, la date énoncée pour VII. 8 mérite aussi l'agrément. Derrière les chiffres, pour le dire tout de suite, les justifiant, tout en leur rendant vie, se placent les allées et venues de l'impératrice ; sans quoi cette chronologie ne serait qu'un jeu puéril. Pour ne pas m'écarter du but, je n'exposerai pas en détail, cette fois encore, la succession des voyages de l'ancienne

1. Éd. JAFFÉ, ap. PERTZ, *Monumenta Germaniae, Scriptores*, XVIII (1863), p. 662.

2. *Op. laud.*, p. 91 sqq.

3. Voir *Jahrbücher des deutschen Reiches unter Heinrich IV und Heinrich V*, I (1890), p. 321, n. 32, et cf. p. 369, n. 6, p. 547, n. 97.

4. *P. L.*, CXLVII, 453 sq.

souveraine, ni ne rappellerai, sauf incidemment, ses tribulations ou sa politique ; l'étude de la susdite préface de Jeannelin offrira, peut-être, l'occasion d'explications plus minutieuses. Je vais me borner à énumérer, le plus clairement possible, les visites qu'Agnès fit en Allemagne, après la rupture avec les conseillers de son fils, qui détermina sa venue à Rome vers la fin de 1063.

Le cadre normal est donc Rome depuis le mois de novembre de 1063<sup>1</sup> jusqu'au 14 décembre 1077, date du décès. Dans l'intervalle de ces quatorze années, on distingue quatre coupures, qui sont autant de retours, quasi réguliers, vers les régions du nord, afin de prendre langue avec Henri<sup>2</sup> ; car Alexandre II et Grégoire VII n'étaient pas hommes à négliger les services d'un intermédiaire de cette qualité.

Voici, telle qu'elle m'apparaît en définitive, la carte, toute nue, des expéditions d'Agnès en Allemagne ; encore une fois, je laisse tomber la poussière des détails, afin de ménager une vue nette de l'ensemble :

1. En traitant de la lettre de Jeannelin, je placerai le vrai point de départ des démarches d'Agnès à la fin de 1061, à savoir quand, encore régente, elle revêtit « le voile » et se voua, proprement, à la chasteté. Cette décision l'exposait presque fatalement à perdre la régence, la cabale déjà montée contre elle ayant de ce chef un puissant motif d'agir et l'espoir de triompher.

2. BARONIUS s'est essayé le premier à préciser les divers mouvements, du nord vers le midi ; il s'arrête aux termes suivants : 1061, 1066, 1073, 1074. MABILLON, sans refaire lui-même le travail, paraît avoir donné son adhésion à ces discriminations provisoires de l'annaliste (cf. *P. L.*, CXLVII, 446 B, D). Nous sommes aujourd'hui beaucoup mieux renseignés grâce à l'examen des diplômes impériaux, au bas desquels on retrouve maintes fois la signature de l'ex-impératrice. Déjà J. HEUMANN avait réuni les textes les plus importants, et consacré aux faits et gestes d'Agnès une bonne notice (*Commentarii de re diplomatica imperatricum Augustarum*, Nuremberg, 1749 : § CXV-CXXII, p. 169-204). Les publications et les tables de K. FR. STUMPF-BRENTANO fournissent un matériel extrêmement riche : 1<sup>o</sup> *Acta imperii inde ab Henrico I... adhuc inedita* (Innsbruck, 1865-1881), voir l'index p. 754, qui donne les références des pièces ; — 2<sup>o</sup> *Chronologisches Verzeichnis der Kaiserurkunden*, II (1865), p. 173 sqq. (regestes des actes de Henri III), p. 209 sq. (regestes de ceux de Henri IV). Ainsi pourvu, M. v. SALIS-MARSCHLINS a pu faire d'Agnès le sujet d'une très honnête dissertation, qui n'est point aussi claire pourtant qu'on le souhaiterait : *Agnes von Poitou Kaiserin von Deutschland* (Zurich, 1887, 8<sup>o</sup>, 92 p.). Enfin, si l'on ne redoute pas la descente dans la mine, il faut prendre pour guide G. MEYER VON KNONAU et ses compacts *Jahrbücher* (voir ci-dessus) ; on sera abondamment récompensé de l'effort imposé ; tous les faits qui importent se laissent retrouver au prix d'un peu de patience et s'illuminent dans leur vrai cadre ; voir, concernant Agnès : I, p. 230 sq. (1061), 280-284 (1062), 320-323 (1063), 368 sq. (1064), 402-4, 459-461 (1065), 457 sq. (1066), 561 sq. (1067) ; II, p. 159-162 (1072), 377 sq., 382-384 (1074) ; III, p. 93-95 (1077). Une lecture moins ardue, et qui doit être faite également, pour le contrôle, est celle de W. VON GIESEBRECHT, *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, III (1890), p. 3-413 (=livre VI : 1057-1077) ; voir la table au nom d'Agnès (p. 1282).

1. de janvier 1064 à juillet 1065 (environ) :  
soit une absence totale d'un an et demi ;
2. de la fin de 1066 à l'été de 1067 :  
soit une absence de six mois (environ) ;
3. vers la fin du printemps de 1072 :  
simple visite (sans arrêt) ;
4. vers le printemps de 1074 :  
simple visite (sans arrêt).

Avec ce schéma devant soi, qu'on veuille bien lire la lettre imprimée plus loin. Dès le principe, il est clair que les deux premiers voyages seulement peuvent donner raison des plaintes. — on dirait mieux : des clameurs (quoiqu'il s'en défende)<sup>1</sup> — de Pierre Damien ; aussi bien, les deux suivants débordent les limites de sa carrière ; à peine peut-il être informé, avant de dépasser, des motifs du troisième.

Rappelons-nous maintenant que la nouvelle lettre a été écrite trente-deux années, rondement, après l'entrée de Pierre à Fonte-Avellana en 1035 ; elle doit donc se situer en 1067 avant la fin de l'été, mais sans doute, pour justifier l'impatience du correspondant, peu de temps (relativement) avant le retour à Rome, qui eut lieu au cours de l'été, peut-être au mois d'août. De meilleures précisions au sujet de la lettre elle-même seront possibles dans un instant. La présence d'Agnès est présumée à Augsbourg au début de 1067 (en février)<sup>2</sup>, certifiée à Ratisbonne les 6 et 7 mars<sup>3</sup>, à Sierk sur la Moselle, le 11 avril<sup>4</sup>, une dernière fois à Spire en juin ou juillet<sup>5</sup>. Évidemment, les pourparlers traînaient en longueur ; dès le mois de mars, Pierre qui n'avait prévu, apparemment, qu'une brève absence, n'avait pas tort de s'inquiéter et de protester.

D'autre part, il est aisé de constater que la lettre VII. 8, simple billet, n'est pas moins impérieuse ; vu sa brièveté, la vigueur du ton frappe même davantage. Le cardinal avance, ici, qu'il aurait dû s'opposer au voyage de son amie<sup>6</sup> ; il la réclame vivement à Rome (fût-il alors à Fonte-Avellana, comme on vou-

1. Voir ci-après l. 126 : « non clamose », mais aussitôt : « inclamo » (et cf. l. 55).

2. Cf. v. GIESEBRECHT, *op. laud.*, p. 141 ; MEYER v. KNONAU, *op. laud.*, I, p. 547, n. 97.

3. Cf. MEYER v. KNONAU, *ib.*, et p. 563, n. 26 ; K. FR. STUMPF-BRENTANO, *Chronologisches Verzeichniss*, p. 224, n. 2700-2702.

4. Cf. MEYER v. KNONAU, p. 563, *ib.* ; il s'agit d'une donation de Gérard, duc de Haute-Lorraine, en faveur d'Echternach.

5. Voir *ibid.*, et STUMPF, *op. laud.*, n. 2709.

6. Cf. P. L., CXLIV, 447, A 5 sq.

draît le croire, un peu subtilement)<sup>1</sup>, et par les mêmes pressants appels, repris du Cantique sacré : *Reuertere ergo, domina mi, reuertere...*<sup>2</sup> Et il termine cette brève supplication par le codicille suivant :<sup>3</sup>

Dominum meum Lopertum episcopum aequè saluto et, ut cito reuertatur, imploro.

Or, nous lisons ceci, dans le charmant « post-scriptum » du texte inédit :

Lopertus episcopus absentis quidem manus in me signaculum dirigit, sèd per presentiam spiritus benedicat.

Cette prière de bénédiction, transmise au même Luotpert, achève de nous éclairer. Luotpert, vraisemblablement d'origine germanique, n'était pas un moindre personnage que le cardinal-évêque de Palestrina. La date de sa création est inconnue<sup>4</sup>. Il n'apparaît pas encore auprès de Pierre Damien au concile du Latran du 6 mai 1065<sup>5</sup>. Mais on retrouve ensemble leurs signatures au bas d'une lettre d'Alexandre II, rédigée au Latran, en faveur des privilèges et possessions du Mont-Cassin, le 10 mai 1067;<sup>6</sup> pareillement, le 20 juin 1068, sur une encyclique successive au concile romain qui jeta l'anathème sur Gratien évêque de Ferrare<sup>7</sup>. Luotpert était donc revenu de la cour germanique, devançant sa compagne, au début de mai 1067, et nous serrons ainsi davantage les termes de la lettre. Au surplus, tout s'enchaîne désormais et se laisse entendre sans grand effort, bien que les renseignements directs fassent défaut touchant la mission conjuguée de l'ex-souveraine et du dignitaire de l'Église<sup>8</sup>.

1. A cause de la phrase : « ... donec te procul abesse suspiro, Romana conspicerè moenia perhorresco » (*ibid.*, B 1 sq.) ; cf. NEUKIRCH, *op. laud.*, p. 108, n. 3 ; MEYER V. KNONAU, *op. laud.*, p. 547, n. 98.

2. *Ibid.*, B 2 sq. ; voir ci-après l. 56, 62 et 128, et rapprocher encore les phrases pareilles : B 3 sq., et l. 231.

3. *Ibid.*, B 10 sq.

4. Je ne trouve pas d'autre point de départ que la signature de Bruno, comme évêque de Palestrina, le 19 avril 1060 (cf. JAFFÉ, *Regesta pontificum Romanorum*, I, 1885, n° 4433, et cf. p. 557). Un certain PETRINI a proposé d'inscrire encore, de 1061 à 1065, Bernard de Bénévent (cf. L. CARDELLA, *Memorie storiche de' Cardinali*, I, 1, 1792, p. 138, 145) ; je ne sais ce que cette suggestion peut avoir de fondé.

5. JAFFÉ, *op. laud.*, n° 4565.

6. *Ibid.*, n° 4630 (cf. *P. L.*, CXLVI, 1325). Noter qu'il signe : *Leopertus*, de même ci-après.

7. *Ibid.*, n. 4651.

8. Pour contrôler l'esquisse qui suit, voir les textes mis en œuvre par MEYER VON KNONAU, *op. laud.*, I, p. 547 sq. ou par V. GIESEBRECHT, *op. laud.*, p. 141 sq. et 1115 ; le détail serait trop long ; je dois me borner à deux ou trois références.



Les princes normands qui occupent les provinces méridionales de la péninsule jusqu'à Capoue entravent de plus en plus l'action de la papauté. Le margrave de Toscane, Godefroy le Barbu, frère de feu Étienne IX, — un des grands feudataires de l'Empire, étant aussi duc de Basse-Lorraine (Brabant), — semble favorable aux intérêts du Saint-Siège ; mais il a des ambitions secrètes, qui ne s'accordent pas avec celles de son suzerain. Celui-ci cependant, ayant atteint sa quinzisième année, a été proclamé majeur ; le 29 mars 1065, on l'a ceint du glaive à Worms, avec les rites d'usage ; le 13 juillet de l'année suivante, ses noces ont été célébrées avec la fille de la margrave Adélaïde, Berthe de Turin (déjà couronnée à cette fin reine de Germanie le 29 juin). Il lui reste à recevoir des mains du pape la couronne impériale. Il la désire fort, et non moins fort son parti ; mais il doit la mériter, en se montrant le fidèle défenseur de l'Église. On l'attend donc en Italie<sup>1</sup>, à Rome surtout ; comment échapper, sans son intervention, aux entreprises de Robert Guiscard et de Richard d'Aversa ?<sup>2</sup> Il s'agit de hâter l'expédition d'outre monts ; il va de soi que, par derrière, Hildebrand ne demeura point inactif. A Augsbourg, au début de février de cette année 1067, le jeune roi, entouré des princes de l'Empire, est résolu, autant qu'eux, à partir en guerre contre les Normands. Sa mère devait être déjà présente, et aussi le cardinal légat, remplissant leurs instructions. L'espoir est même de célébrer la fête de Pâques aux pieds des Alpes. Mais Godefroy le Barbu, duquel le concours était requis, ne parut point à l'assemblée. C'est alors, en mars, selon la meilleure vraisemblance, que Pierre, las d'attendre, dut remettre au margrave, pour qu'il la transmît à la cour<sup>3</sup>, la lettre destinée à Agnès — non pas, comme on le croyait jusqu'à présent faute de mieux, le billet *Vix referre sufficio* (VII. 8). Celui-ci, en effet, se place mieux un peu plus tard, en avril, quand il fut évident enfin que l'affaire était manquée, par suite de l'attitude de ce même Godefroy, qui prétendait jouer seul le rôle de champion du Siège Apostolique et s'en réserver aussi les bénéfices éventuels. Mécontent et « gabé de la malice de Godefroy » (comme s'exprime Aimé), le roi s'en fut à Goslar, puis sur les bords du Rhin ; à l'automne, il tomba malade ; la couronne impériale s'éloignait

1. Voir sur ce point la lettre V. 10 de Pierre Damien.

2. Voir surtout *L'Ystoire de li Normant*, I. VI, c. 9, par Aimé du Mont-Cassin (éd. DELARC, 1892), et la lettre de Mainard, cardinal-évêque de Sainte-Rufine, publiée par SUDENDORF, *Registrum*, II (1849), p. 15.

3. Cf. *P. L.*, CXLIV, 451 C 7 sq. (Ep. VII. 13).

encore une fois. Les guides de l'Église romaine n'avaient plus qu'à combiner de nouveaux plans, au mieux des circonstances. Luotpert, n'ayant aucune raison de s'attarder, revint en hâte le premier ; Agnès, pour quelque motif que ce soit, semble n'avoir pu prendre le chemin du retour qu'au début de l'été. Si la lettre *Dum tuam* a pour cadre le mois de mars, et le billet *Vix referre* le mois d'avril, on juge si l'impatience dont ils témoignent chez Pierre Damien a dû croître encore par la suite.

Au fond, la politique religieuse ou, plus simplement, la conduite du cardinal d'Ostie ne coïncidait pas exactement avec celle de l'archidiacre ;<sup>1</sup> simple différence, peut-être, des tempéraments (l'un plutôt contemplatif, l'autre plutôt actif), mais ayant pour effet une divergence sensible des jugements et des démarches. Sans faire la moindre injure au second, on peut dire que, aux yeux du premier, les bienfaits de nature spirituelle primaient, en tout état de cause, les avantages de l'ordre temporel, jusqu'à la négligence ou au mépris des moyens par lesquels ceux-ci se laissent obtenir. Cette distinction est saisissable dans le cas particulier d'Agnès. Les cinq lettres que nous détenons à présent et pouvons comparer expriment le même unique souci, celui de maintenir sous le joug de l'esprit l'âme qui l'avait une fois accepté, le préférant aux suprêmes honneurs et donnant au monde ce spectacle, presque incroyable, d'abaissement évangélique. Pierre Damien n'était pas moins dévoué à la papauté qu'il n'admirait sincèrement le pouvoir impérial et sa majesté ; en quoi, de nouveau, il ne ressemblait pas tout à fait au futur Grégoire VII. Il paraît ne s'être jamais remis de l'émotion que firent naître en lui, dès l'origine, les renoncements de la régente ; mais, de plus, il était intervenu dans ce drame intime et devait se tenir pour responsable en partie. Lors de la première visite « *ad limina* », devant la confession de saint Pierre, il avait reçu les aveux les plus précis et leur avait fait écho<sup>2</sup>. Désormais, il ne cessa plus d'encourager Agnès dans la voie ardue où elle s'était engagée, et où, pour son compte, il l'avait aussi engagée ; cette pensée le soutenait, qu'il procurait en même temps à la chrétienté, notamment à Rome, le réconfort des plus touchants exemples.

C'est donc à Rome qu'il désire la présence de la souveraine déchue de son rang, appliquée désormais à ses nouveaux devoirs,

---

1. Voir, d'autre part, le jugement porté par J. GAY, *op. laud.*, p. 240 sq., en matière de politique proprement dite ; je me place ici à un point de vue plus général.

2. Cf. *P. L.*, CXLV, 814 C-D.

dans la communauté des vierges où elle avait élu de vivre, fallût-il se passer des services qu'elle pouvait rendre à la cause d'une politique toujours instable. Ainsi la lettre inédite prend-elle, me semble-t-il, son vrai sens, une fois sa date fixée.

Il n'y a plus qu'une remarque à faire ; elle vise l'entrée de Pierre à Fonte-Avellana. Si l'on admet que le nouveau texte a été composé au printemps de 1067, l'on admettra aussi, sans difficulté, que la vocation monastique du futur cardinal ne fut pas décidée avant l'été de 1035. Ces termes peuvent être tenus désormais pour assurés. De toute façon, il n'enseigne pas longtemps les arts libéraux, à son retour de Parme.

\*  
\* \*  
\*

En vue de l'édition, j'ai distingué des paragraphes selon le sens, modifié aussi, autant qu'il était nécessaire, la ponctuation du manuscrit. Le scribe coupe habituellement ses phrases de telle manière que les membres subordonnés commencent par une majuscule ; en quoi, sans doute, il reproduisait son modèle bénéventain, qui devait être de la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Il m'a fallu procéder, de plus, à quelques menues corrections ; on jugera de leur bien-fondé. Au contraire, je me suis abstenu du moindre changement en matière d'orthographe. La copie fut soumise un peu plus tard à une revision. Un bref « apparat » comprend tous les faits perceptibles qui relèvent de la transcription.

Imperatrici Agneti, P. peccator monachus seruitutem.

Dum tuam mestus absentiam cotidie lugeo, me ipsum mecum non esse, immo cor meum a me procul abesse nouo merore suspiro. Vbi scilicet est thesaurus meus, ibi et cor meum <sup>1</sup>. Thesaurus enim meus  
5 proculdubio Christus est ; quem quia reconditum in erario tui pectoris non ignoro, thesauri caelestis exedram <te> deputo, ideoque prorsus a te quocumque uerteris non recedo.

Sed quia cum a nobis egressa es, nequaquam in faustum, ut ita loquar, arripes, nisi noster assensus licentiam prebuisset, utinam uel  
10 cum Zacharia lingua mea tunc penitus obrigesceret ad archangelice denuntiationis oraculum <sup>2</sup>, uel cum Ysaia per manus Seraphin calculum ex altari suscepisset accensum <sup>3</sup>, ut, quia iuxta scripturam mors et uita in manu lingue consistit <sup>4</sup>, potius ipsa per amissum locutionis officium sola mortem incurreret quam tot sanctorum uiroborum uitam incauta  
15 loquendo turbaret ; nam, cum ille dicat : <sup>5</sup> VE MIHI QVI TACVI, ego ueraciter dicere possum : Ve mihi quia loquutus sum. Porro Moyses

<sup>1</sup> Cf. Mt. VI, 21.  
Prov. XVIII, 21.

<sup>2</sup> Cf. Lc I, 20, 22.  
<sup>5</sup> Is. VI, 5.

<sup>3</sup> Cf. Is. VI, 6.

<sup>4</sup> Cf.

tandiu cum domino solus | (*fol. 6*) in monte perstitit, donec Decalogi  
dypticum quod populo reportaret accepit. SED, sicut scriptura testatur,<sup>6</sup>  
VIDENS POPVLVS QVOD MORAM FECISSET DESCENDENDI DE MONTE  
20 MOYSES, CONGREGATVS ADVERSVS AARON AIT : SVRGE FAC NOBIS DEOS  
QVI NOS PRECEDANT ; MOYSI ENIM HVIC VIRO QVI NOS EDVXIT DE TERRA  
EGYPTI IGNORAMVS QVID ACCIDERIT.

Si ergo Moysi difficilis reditus tantum dei populo nocuit ut fidem  
perderet, vitulum ex metallo conflaret<sup>7</sup>, ydola coleret, quantum putas  
25 dispendium sanctae uitae multorum piisque prestolantium desiderii  
tuae remorationis tarditas pariat, qui non de terra in terram, hoc est  
ex Egypto in terram Chanaan, sed de terra ad celum, de mundo ad  
paradysum per tui ducatus exemplum se transituros esse sperabant.  
Cum ergo Moyses, qui ad tantum perductus est familiaritatis diuinæ  
30 fastigium ut inaccessible dei omnipotentis mereretur alloquium, tantum  
nocuit, quia cito non rediit, quantum putamus tua retardatio his qui  
in uia dei ducem atque p̄ambulam sequebantur offecit, que non ex  
imis ad summa, sed de caelesti potius contemplatione ad mundi plani-  
tiam, hoc est ad aulam regiam, descendisti.

Quamquam pro certo crediderim quia, sicut angeli diuinitus in  
ministerium missi numquam ab eo prorsus a quo diriguntur abscedunt,  
sed intra ipsum iugiter in delegati muneris executione currentes,  
inreuerberati optutus aciem semper in eius speculatione defigunt,  
sic et tu quocumque graderis, quocumque discurras, ab aspectu sponsi  
40 caelestis oculis non auertis, ut idipsum genitrici congruat regis quod  
de matre dicitur Samuhelis, quia VVLTVS EIVS NON SVNT AMPLIVS IN  
DIVERSA MVTATI<sup>8</sup>. Nam et Helias et Heliseus uirum in suis allegatio-  
nibus dicunt<sup>9</sup> : VIVIT DOMINVS DEVS ISRAHEL IN CVIVS CONSPECTVM STO.  
Et notandum quod sanctus quisque non se deo perhibet sedere, sicut  
45 Moysi dominus ait<sup>10</sup> : TV AVTEM STA HIC MECVM ET LOQVAR AD TE, —  
quia nimirum ille salubriter deum contemplatur, qui dum a mundi  
studet uacare negotiis, non per ignauiam otiosa stertit quiete remissus,  
sed bonis se exercet operibus in deum per intentionem semper reclusus.

Quia igitur multorum turba sanctorum a spe tui reditus quadam iam  
50 pusillanimitate franguntur, prestolantium te uota totiens iam frustrata  
deficiuntur, teque de cetero redituram esse diffidit. Reuertere iam,  
domina mi, reuertere, et corda piorum que de tui contristantur absentia  
uotui reditus celeritate letifica, ne tue reuersionis diffidentia diutius  
contabescant qui serenam uultus angelici speciem uidere desiderant.

Et ut in me uociferante prophetica saltim uerba non spernas, cum Hiere-  
mia simul exclamo<sup>11</sup> : REVERTERE VIRGO ISRAEL, REVERTERE AD CIVI-  
TATES TVAS. VSQVEQVO DELICIISS DISSOLVERIS FILIA VAGA ? — quam-  
quam iter illud tuum non quidem uagationi, sed hobedientie potius  
ascribendum sit et solide rationi. Dicam etiam tibi ex uoce Romane  
60 aeclesie quod in Canticis noua uniuersalis ecclesia clamat ueteri syna-  
goge<sup>12</sup> : REVERTERE REVERTERE SVNAMITIS, REVERTERE VT INTVEAMVR  
TE.

6 Ex. xxxii, 1 (*Vulg.* : faceret, dixit *pro* ait).

7 Cf. Ex. xxxii,

4. 8 I REG. i, 18 (*Vulg.* : uultusque illius).

9 III REG. xvii, 1

(*Vulg.* : conspectu); IV REG. iii, 14 (*Vulg.* : dominus exercituum, cons-  
pectu).

10 DEVT. iii, 31 (*Vulg.* : tu uero hic sta; tibi).

11 IER. xxxi,

21b-22a (*Vulg.* : tuas *add.* istas).

12 CANT. vi, 12.



- Sunamitis plane uertitur in captiuam uel despectam. Set quomodo tibi congruit ut captiua uel despecta dicaris ? Et ut despecta quidem non incongrue dici possis, nulli dubium est, quia que regalibus olim fueras infulis insignita, que frequentibus obsequium memineras cuneis circumfulta, que splendore gemmarum ac diuersi cultus uidebaris nitore conspicua, nunc pullarum uestium deformitate contenta, et a secularibus pompis et ab omni pene constipantium ministrorum cerneris obsequio destituta. Illud autem qualiter ostendemus | (*fol. 6<sup>v</sup>*) ut in captiuam merito debeas appellari ? Sed illud nunc in memoriam uenit quod obsessis in Ierusalem a Chaldaico rege filiis Iuda per Hieremiam dominus ait <sup>13</sup> : ECCE EGO DO CORAM VOBIS VIAM VITAE ET VITAM MORTIS. QVI HABITAUERIT IN VRBE HAC MORIETVR GLADIO, FAME ET PESTE, QVI AVTEM EGRESSVS FVERIT ET TRANSGRESSVS FVERIT AD CHALDEOS QVI OBSIDENT VOS VIVET ET ERIT EI ANIMA SVA QVASI SPOLIUM. Plane sicut nobis uidetur, in urbe nunc habitat qui mundi huius exilium pro patria diligit, qui radicem cordis in terrene possessionis amore plantavit. Chaldei uero captiuitates dicuntur, per quos sancti intelliguntur apostoli, illius nimirum discipuli qui ascendens in altum captiuam duxit captiuitatem, dedit dona hominibus <sup>14</sup>. Cuius magistri se perhibet sequi uestigia ille discipulus qui ad Corinthios secundo scribens ait <sup>15</sup> : IN CARNE AMBVLANTES NON SECVNDVM CARNEM MILITAMVS. NAM ARMA MILITIAE NOSTRAE NON CARNALIA, SED POTENTIA DEO AD DESTRUCTIONEM MVNITIONVM CONSILIA CORPORIS DESTRVENTES ET OMNEM ALTITVDINEM EXTOLLENTEM SE ADVERSVS SCIENTIAM DEI ET IN CAPTIVITATEM REDIGENTES OMNEM INTELLECTVM IN OBSEQVIO CHRISTI. Non ergo incongrue per Chaldeos sancti designantur apostoli qui mundi huius altitudinem extollemem se aduersum dei scientiam et omnem intellectum in captiuitatem redigunt, et sic animas hominum a mundi principe <sup>16</sup> uelud diues quoddam spoliū raptas in Christi obsequium uertunt. Quid ergo mirum si captiuae tibi uocabulum congruat, que, per sanctos apostolos rapta de manibus mundi, facta es preda dei, sicque, iuxta legis antiquae preceptum <sup>17</sup>, rasa caesarie, unguibus precis, noua sponsa translata es in thalamos redemptoris ? Et ut illa quoque tibi similitudo conueniat, uelut nobilis ille piscis in cuius ore didragma repertum est <sup>18</sup>, ex intumescantium profunditate fluctuum amo caelestium capta es piscatorum, de quibus etiam per Hieremiam dominus ait <sup>19</sup> : ECCE EGO MITTAM PISCATORES MVLTOS ET PISCABVNTVR EOS. Miser ille piscis qui piscatorum istorum retibus non includitur, infelix anima que sub talium bellatorum triumpho non captiuatur. Quisquis ergo habitauerit in urbe fame et peste et gladio moritur ; illorum autem qui transfugerint ad Chaldeos uita seruatur. Qui amat animam suam perdet eam, et e contra qui odit animam suam in hoc mundo in uitam aeternam custodiet eam <sup>20</sup>. Iuxta apostolum <sup>21</sup> : ERGO EXEAMVS AD EVM EXTRA CASTRA, IMPROPERIVM EIVS PORTANTES. NON ENIM HABEMVS HIC MANENTEM CIVITATEM, SED FVTVRAM INQVIRIMVS.

13 IER. XXI, 8b (*Vulg.* : gladio add. et, transgressus om.) 14 Cf. EPH. IV, 8.  
 15 II COR. X, 3-5 (*Vulg.* : carnalia add. sunt, corporis om., obsequio). 16 Cf. IOH. XII, 31 ; XVI, 11. 17 Cf. DEVT. XXI, 12. 18 Cf. MT. XVII, 23, 26. 19 IER. XVI, 16. 20 Cf. IOH. XII, 25. 21 HEBR. XIII, 13-14 (*Vulg.* : exeamus igitur).

Debemus ergo ad hostium castra transfugere, ne compellamur in urbe perire, ut unusquisque nostrum ab huius mundi desiderio radicem cordis euellat et in apostolicae deditiois iura deueniat. Et ne periture urbis excidium sentiat, sed in transfugii peregrinatione seruatus uiuat, illius sequatur imperium qui ad Abraam dixit <sup>22</sup> : EXI DE TERRA TVA ET DE COGNATIONE TVA ET VENI IN TERRAM QVAM MONSTRAVERO TIBI. Apud Zachariam quoque hec eadem fuga suggeritur et, ut de propriis ad peregrina transfugiat, fidelis anima prouocatur. Ait enim <sup>23</sup> : O O FVGITE DE TERRA AQVILONIS, DICIT DOMINVS, QVONIAM IN QVATVOR VENTIS CELI DISPERSI VOS. Vbi et presto subiungitur <sup>24</sup> : O SYON FVGVE HABITAS APVD FILIAM BABILONIS, QVIA HEC DICIT DOMINVS DEVS EXERCITVVM : POST GLORIAM MISIT ME AD GENTES QUE EXPOLIAVERVNT vos. Quod si noxium est in urbe manere, quanto perniciosius est moenia iam deserta repetere. Intelligis ipsa que dico. Gloriosum plane est patriam pro deo relinquere ; pudoris est autem ad ea que semel abiecta sunt retrograde conuersionis postliminio | (*fol. 7*) repedare, cum de sanctis animalibus scriptum sit <sup>25</sup> quia pedes eorum pedes erant recti, et non reuertebantur cum incederent.

Reuertor adhuc ad mutationem reuersionis, et non clamose, sed affectuose. Atque ideo quo silenter, eo magis ualenter inclamo <sup>26</sup> : REVERTERE REVERTERE SVNAMITIS, REVERTERE VT INTVEAMVR TE. Vbi mox sequitur <sup>27</sup> : QVID VIDEBIS IN SVNAMITE HAC NISI CHOROS CASTRO- RVM ? Chorus plane concentus est et dispositus ordo canentium ; castra uero ad militares acies et stationes pertinent bellatorum. Que profecto diuersitas a sancta qualibet anima atque in procinctu caelestis militie constituta non dissonat, quia nimirum quisque deo ueraciter deditus, et se proximis in fraterna karitate confederat, et aduersus spiritualium hostium cuneos infederabiliter pugnat. Nam, dum fratribus per concordiam necitur, deo suauiter concinit ; dum passionibus uero propriis non neruiter oblutatur, uelut armis arma conserere non desistit. Sanctorum ergo mentes et chori sunt, et castrorum, quia, dum deo in fraternae dilectionis unanimitate coniubilant, aduersus aerias potestates uirtutum lorica muniti et fidei mucrone precinti <sup>28</sup>, strenuae dimicare non cessant.

Quod in te mirabiliter uiguisset, dum esses in arena certaminis, dum gymnasium spiritalis te teneret agonis, — hoc est dum limina tereres piscatoris, — et uidimus modo, et gauisi sumus. At postquam aule regie tuam presentiam reddidisti, sinistra nobis suspicio repente suborta est, ne uidelicet, quanquam sancti propositi robur immobile semper ac fixum in sua stabilitate permaneat, per rimas tamen uisus et auditus aura saltim tenuis influat, et uaccillantium atque nutantium cogi<ta>tionum uel leuiter ramos impellat. Et, cum scriptum sit de ligno quod plantatum est secus decursus aquarum, quod folium eius nullatenus defluat <sup>29</sup>, quanquam de uernanti sanctae tue mentis arbuscula pomum sancti non corruat operis, timendum tamen est ne folium saltim decidat feruentis et sincerissime uoluntatis. Porro, si

22 GEN. XII, 1 (*Vulg.* : egredere, monstrabo). 23 ZACH. II, 6 (*Vulg.* : uentos). 24 Ib., 7-8a (*Vulg.* : deus *om.*, spoliauerunt). 25 Cf. EZ. I, 7, 9. 26 CANT. VI, 12. 27 CANT. VII, 1 (*Vulg.* : sulamite, hac *om.*). 28 Cf. EPH. II, 2 ; VI, 11 sq. 29 Cf. PS. 1, 3.

155 tantum oculorum uisus etiam in brutis animalibus ualuit, ut, dum eorum aspectibus uaria Iacob uirgulta proponeret, illa mox in eorum contemplatione conciperent, et sic postmodum discolor foetus uirgarum uarietatibus responderet <sup>30</sup>, quanto magis certum est quod humana corda ratione uigentia, dum sciunt diiudicare quod cernunt, ea que sensibus exterioribus hauriunt intra semet ipsa postmodum ymaginando

160 depingunt; et, licet haec per deliberationem nequaquam sibimet agenda proponant, dum tamen ea sepius in cogitationibus uersant, a sua nonnunquam munditia et puritate degenerant. Nam et de Dauid ita legitur <sup>31</sup>, quia, dum deambulare in solario domus regiae, uidit mulierem se lauante ex aduerso. Nec dubium quin Bethsabeae. Nimirum uidit

165 et corruit. Aperuit oculum, et ingressus est inimicus. Sic per fenestram eius mors introiit <sup>32</sup>, et, sicut alibi legitur <sup>33</sup>, oculus eius depredatus est animam eius.

Tres plane annorum decades subiuncto fere biennio transacte sunt ex quo clericalem cycladem cuculla mutauit, nec unquam michi persuadere quis potuit ut uel ante domum quidem ex qua prodideram properus uiator incederem, nisi semel tantum michi nescio quo pacto scriptum est ut ante ianuam illam uia publica intempesta iam nocte transirem. Secundo quoque compulsus sum ut primogenitam michi sanctae uitae germanam, quae me uice matris aluerat et tunc egerrima decumbebat,

175 inuiserem; set tunc fateor oculos meos tanta caligo uerecundi pudoris obduxit ut, cum intra domum consisterem, domestica uix uiderem.

De secularium nempe rerum et mundanae conuersationis aspectu [*fol. 7<sup>v</sup>*] rediuiua rursum bella consurgunt, ut urticarum uepriumque ferales aculei qui pungendi uel urendi uires amiserant, in agro mentis nostre perniciosius inhorrescunt. Dina quippe, dum ad hoc ut mulieres extraneae regionis cernat egreditur <sup>34</sup>, a Sichem terrae illius principe repperitur et sic obscene libidini subiacerere compellitur. Leuites de latere montis Effraim <sup>35</sup>, qui socerinis precibus ut cum eo maneret acquiescere noluit, uxorem itinere constitutus amisit; qui dum cadauer uxoris in frusta concidit, ad ultionem turpis et inmanissimi sceleris totius Israhel corda permouit. Semei filius Gera proprie domus limite contentus esse precipitur <sup>36</sup>; huc autem illucque discurrere minaci sententia prohibetur. Sed dum fugaces seruos uelud herili more persequitur, digna mox ultoris gladii perfossione multatur; et dum ius suum in personis seruilibus repetit, infelici commercio semet ipsum stultus possessor amisit. Enim uero cum scriptum sit <sup>37</sup>: QVI FACIT PECCATVM SERVVS EST PECCATI, ille seruos qui se fugerant repetit, qui ad ea que contempserat prioris uitae seruilia opera denuo committenda recurrit.

195 Vt ergo tu, sponsa Christi, ab horum seruorum societate sis libera, uiuat in te nobilitas morum, nec libeat iactare prosapiam uel titulos eminentium proauorum. Helenam nempe, Constantii senioris uxorem, cuius filius, magnus uidelicet Constantinus, post patris obitum in Britannia creatus est imperator, stabulariam fuisse Romane testantur

200 historiae. In qua tamen tante fidei feruor incanduit, tam pie deuotionis

30 Cf. GEN. XXX, 37, sq.

31 Cf. II REG. XI, 2 sq.

32 Cf. IER. XI,

21. 33 Cf. THR. III, 51.

34 Cf. GEN. XXXIV, 1 sq.

35 Cf. IVD. XIX,

1 sq.

36 Cf. III REG. III, 36 sq.

37 IOH. VIII, 34.

affectus excreuit, tanta denique sancte conuersationis ingenuitas claruit  
 ut nunc in eius honore constructe nonnullae repperiantur per diuersa  
 regna basilicae : quod ex aliqua nobilium reginarum uel difficile uel  
 certe impossibile est inuenire. Ruth quoque tam pauper ac tenuis exstitit  
 205 ut residuos spicarum culmos post metentium terga colligeret, uirga  
 more triturantium cederet, et emendicata per agros ac purgata uenti-  
 labro ad coegenam socrum propriis ceruicibus comportaret <sup>38</sup> ; et ex hac  
 tamen Dauid originem duxit, ex quo nimirum rex ille processit qui  
 totum mundum de iugo seruitutis eripiens in libertatis antiquae titulos  
 210 reformauit. Tu quoque, quia, cum Ruth de Moabitarum regione pro-  
 grediens, iam in terra Israhel peregrinari coepisti, noli de cetero paterna  
 rura repetere, sed cum Noemi, quae pulchra dicitur et amara, indiuidua  
 deinceps cohabitatione persiste. NE, inquit <sup>39</sup>, VOCETIS ME NOEMI,  
 IDEST PVLCHRA, VOCATE ME MARA, IDEST AMARA, QVIA VALDE ME AMARI-  
 215 TVDINE REPLEVIT OMNIPOTENS.

Quod nimirum apte congruere sancte uidetur aecclesiae, quia et  
 pulchra ueraciter spiritualium decore uirtutum et amara semper est  
 ingruentium tolerantia pressurarum. Hinc est quod ei sponsus dicit  
 in Canticis <sup>40</sup> : SICVT FRAGMEN MALI PVNICI, ITA GENAE TVAE ABSQUE EO  
 220 QVOD INTRINSECVS LATET. Malum quippe punicum et amarum in cortice  
 et dulce satis est in medula. Sic uidelicet sancta aecclesia persecutionum  
 quidem extrinsecus seuientium amaritudinem tolerat, sed intus pulchra  
 per innocentiam suauiissimae caritatis dulcedinem seruat. Quae de sponso  
 suo similiter dicit : DILECTVS, inquit <sup>41</sup>, MEVS CANDIDVS ET RVBICVNDVS ;  
 225 candidus uidelicet uirginitate, rubicundus pretiosi sanguinis effusione.  
 Dic ergo tu Romanae aecclesiae quod dixit illa socru suae <sup>42</sup> : NE  
 ADVERSERIS, ait, MICHI VT RELINQVAM TE ET ABEAM. QVOCVMQVE  
 ENIM PERREXERIS PERGAM. VBI MORATA FVERIS, ET EGO PARITER MORA-  
 BOR. POPVLVS TVVS POPVLVS MEVS ET DEVS TVVS DEVS MEVS. Et quia  
 230 Ruth festinans dicitur, tu secundum huius uocabuli sacramentum, noli  
 diutius moras innectere (*fol. 8*), sed festiuam tui reditus sollempnemque  
 le<ti>tiam sanctis omnibus totius Italiae celerius redde, ut et dominus  
 noster papa suum uideat desiderium et sustentator ille tuus baculus  
 Hildeprandus, meus autem arudineus <sup>43</sup>, tanquam Iacob ueniente  
 235 Ioseph <sup>44</sup>, ad tuum reuiuiscat aspectum.

Lopertus episcopus absentis quidem manus in me signaculum dirigat,  
 sed per presentiam spiritus benedicat.

38 Cf. RVTH. II, 2, 17 sq. 39 Ib., I, 20 (*Vulg.* : pulchram, amaram,  
 amar. ualde repl. me). 40 CANT. IV, 3. 41 CANT. V, 10. 42 RVTH  
 I, 16 (*Vulg.* : pergam *add.* et). 43 Cf. IV REG. XVIII, 21 ; Is. XXXVI, 6 ; Ez.  
 XXIX, 6. 44 Cf. GEN. XLVIII, 2.

4 theaurus sic m. I<sup>a</sup>, corr. altera 9 p(re)buisset hic et saepius intra  
 pro compendio scripsi 12 iusta ut uidetur I<sup>a</sup> m., supra lineam corr. alte-  
 ra 21 hic integre preced. Cod. 23 moysi dif. sic denuo distribuit reuisor  
 pro contrario ordine quem prior scriba tradiderat 30 in accessibile(m)  
 Cod. 37 inde legati Cod. 39 discurreis corr. ex discurreis 40  
 congrua m. I<sup>a</sup>, corr. altera 42 allegat. corr. ex alligat 47 ignauia  
 Cod. 52 constantur prius (*fortasse scriptor ipse correxit*) 53 prius  
 eleritate, c supra lineam *add.* siue scriptor siue reuisor 58 quidem scripsi,



<i>sed Cod. q(uo)d praebe</i>	66 <i>memineras corr. ex meminebas</i>	76 <i>prius animas</i>
(sua) 77 <i>habitant Cod.</i>	86 <i>regentes Cod.</i>	90 <i>redigit(ur) sic clare Cod., idest</i>
<i>non intellecto archetypo</i>	94 <i>tranlata Cod.</i>	96 <i>uel ut prius Cod. no-</i>
<i>biles Cod.</i>	97 <i>hamo scripsit reuisor</i>	115 <i>ait enim supra lin. reuisor,</i>
<i>ut uidetur, add.</i>	117 <i>syon accentu supra ultimam uocalem posito</i>	136
<i>propriis uero prius; reuisor, ut uidetur, correxit</i>	142 <i>uiguisset corr. ex</i>	
<i>uiguissem, ut uidetur</i>	148 <i>atque] in prima compositione ac scriptor scripserat,</i>	
<i>sed posterius, ut uidetur, atque in margine reposuit ipse</i>	149 <i>cogitionum sic</i>	
<i>Cod.</i>	155 <i>propon.] pro supra lineam add. reuisor, ut uidetur</i>	169 <i>prius</i>
<i>clericacalem</i>	177 <i>aspectu reuisor, ut uidetur, inseruit</i>	180 <i>nostre supra</i>
<i>ineam reuisor add.</i>	<i>inhorresscunt sic Cod.</i>	184 <i>a(m)misit sic</i>
<i>Cod.</i>	185 <i>frustra sic Cod.</i>	189 <i>mulctatur reuisor</i>
<i>denuo Cod.</i>	205 <i>culinos Cod.</i>	207 <i>recomportaret sic prius; reuisor</i>
<i>autem, ut uidetur, r cancellauit</i>	216 <i>quid Cod.</i>	224 <i>rubucundus sic</i>
<i>prius</i>	232 <i>letiam sic Cod.</i>	234 <i>hildepr.] hill(d.) sic incoeperat scriptor</i>

*Addendum.* — Au sujet de la mission confiée à Luotpert, évêque de Palestrina, en 1067, et de l'association de celui-ci avec Agnès pour la circonstance, j'ai fait observer que nous étions seulement informés par saint Pierre Damien ; c'est-à-dire, à condition d'interpréter selon l'histoire connue par ailleurs les dernières lignes de la lettre VII. 8 et de la nouvelle lettre, qui correspondent entre elles. On trouve, cependant, une référence matérielle à ce voyage en Allemagne dans la *Vita Mathildis*, composée par Donizo. Le passage de la *Vita Mathildis*<sup>1</sup> semble, au premier abord, des plus précis. Mais, à y regarder de plus près, on aperçoit que Donizo a mêlé ensemble le voyage de 1072 et le voyage précédent<sup>2</sup> ; car il donne pour compagnon au cardinal de Palestrina Gérard (*Giraldus*), le propre successeur de Pierre Damien sur le siège d'Ostie. De ce nouveau texte, il résulte donc que Luotpert fut envoyé deux fois à la cour germanique pour les affaires de l'Église, afin de prêter, à chaque fois, son concours à l'ancienne souveraine. La diplomatie romaine savait prendre des précautions.

ANDRÉ WILMART.

1. Voir I, v. 1230 sq. (*Scriptores*, XII, 376).

2. Cf. MEYER V. KNONAU, *op. laud.*, II (1894), p. 160 (n. 88). — Sur les principaux événements de la carrière de Pierre Damien, voir *ib.*, p. 181 sq. (n. 119).

## LES LECTURES DU SOIR À L'ABBAYE DE SAINT-DENIS AU XII<sup>e</sup> SIÈCLE.

On n'a conservé qu'un fort petit nombre de listes des lectures faites aux moines du moyen âge. Il serait difficile d'exagérer l'intérêt des renseignements qu'elles fournissent. Non seulement elles complètent quelquefois très heureusement les anciens catalogues des bibliothèques monastiques, mais surtout elles révèlent l'atmosphère intellectuelle qui a imprégné la vie des moines et les enseignements qui ont éduqué leur esprit. Dernièrement, j'ai publié ici même (*R. bén.*, 1930, p. 163-167) une table très complète des lectures de l'abbaye Saint-Denis, aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles. Par bonheur, on possède encore une liste plus ancienne des lectures données à la « collation » du soir, dans la même célèbre abbaye royale.

Ce petit index se trouve dans le ms. B. P. L. 98 de la bibliothèque publique de Leyde. Au recto du fol. 1, celui précisément qui nous fournit la liste en question, se trouve l'inscription : *hic est liber beati dyonisi. qui eum furatus fuerit anatema sit.* Cette indication du lieu de provenance est confirmée, si besoin était, par les marques (lettres majuscules et chiffres romains) qui se rencontrent aux fol. 2 et 12 du manuscrit et qui, au dire de M. L. Delisle, caractérisent les ouvrages de la bibliothèque sandyonisienne<sup>1</sup>. L'écriture du ms. date du XII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup> ; celle du fol. 1 également. Lorsque les troubles du XVI<sup>e</sup> siècle eurent ruiné la grande « librairie » de Saint-Denis, différentes bibliothèques se sont partagé ses débris. Le volume qui nous occupe échoua dans celle de Pétau. Celui-ci a écrit sur le folio que nous transcrivons la table des traités du manuscrit. Ce folio a légèrement souffert, peut-être du fait qu'il ouvre le volume. Une longue déchirure, à gauche, le long de la reliure, a fait disparaître les premières lettres de plusieurs lignes ; il sera facile de les rétablir. — Voici le texte :

---

1. L. Delisle. *Le cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque impériale*, I, p. 203.

2. *Bibliotheca Universitatis Leidensis. III. Codices Bibliothecae Publicae latini*, 1912, p. 52.

[Hic] est ordo librorum nuper a nobis conpositus qui leguntur ad collationem.  
 [In] primo libro continentur XII institutionum libri cassiani abbatis  
 quibus quatuor de habitu monachorum, reliqui octo de octo principalibus  
 [v]iciis editi sunt. Deinde secuntur ex ordine collationes patrum  
 [X]XIIII ab eodem cassiano ed[ite]

[In] libro secundo continentur libri dialogorum quatuor. Inde vita sancti Iohan-  
 [nis]

[e]lmosinarii <sup>1</sup> Sequitur liber qui dicitur vitas patrum . deinde vita sancti  
 [An]tonii sanctique pachomii. Item sancti simeonis <sup>2</sup> et sancti alexii <sup>3</sup>. Inde  
 [v]ita sancte marie egipciace <sup>4</sup> et sancte pelagie <sup>5</sup> Item vita sancte eufrasie <sup>6</sup>  
 [s.] tesie <sup>7</sup> sancteque marie neptis abrahe <sup>8</sup>. In tercio volumine  
 [co]ntinentur sermones sancti cesarii quam plurimi quod secun-  
 [tu]r libri tres sancti isidori episcopi valde. utiles <sup>9</sup>. deinde liber  
 [q]ui vocatur paradisi <sup>10</sup>. de exemplis patrum. Item liber smarag-  
 [di] qui vocatur diadema monachorum. Inde libri duo Iohannis  
 crisostomi de psalmo quinquagesimo et alii duo libri  
 de conjunctione. Item libri ipsius de reparatione lapsi  
 [H]ic est ordo librorum nuper a nobis conpositus qui leguntur ad collationem.

Ainsi donc, à Saint-Denis, au moment où s'écrivait cette page, on venait (*nuper conpositus*) de régler une nouvelle série de lectures pour la conférence ou réunion du soir. A cette fin, on avait réuni en trois volumes les différents traités à lire. Le premier de ces volumes donnait tout Cassien, l'auteur monastique le plus lu de nos pères selon la recommandation de S. Benoît. Le second contenait des vies de saints : les vies des Pères, les dialogues de S. Grégoire et notamment plusieurs vies de saintes pénitentes, Thaïs, Marie l'égyptienne, Pélagie, etc. Le troisième enfin offrait une variété de petits traités de genre parénétique ou didactique. Notons surtout la présence des sermons de S. Césaire : elle est assez rare pour la signaler.

Si nous comparons cet inventaire du XII<sup>e</sup> siècle à l'appendice de celui du XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle (*R. bén.*, 1930, p. 166-167) où se

1. Johannes Eleemosynarius, ep. Alexandrinus († 616). BHL., 4388-4392 ; PL., 73, 337-384.

2. Symeon stylita († 460). BHL., 7956-7962 ; PL., 73, 325-334.

3. Alexius, conf. Edessae et Romae († ante a. 435). BHL., 286-297.

4. Maria aegyptiaca paenitens (saec. IV). BHL., 5415-5421 ; PL., 73, 671-690.

5. Pelagia (al. Margareta), paenitens Hierosolymis (saec. V ?). BHL., 6605-6611 ; PL., 73, 663-72.

6. Euphrasia seu Eupraxia in Thebaide (post 410). BHL., 2718-2721 ; PL., 73, 623-42.

7. Thais paenitens in Egypto (saec. IV). BHL., 8012-8019 ; PL., 73, 661-62.

8. Maria in Hellesponto (saec. VI). BHL., 12 ; PL., 73, 651-60.

9. Ce sont les *Libri tres sententiarum*. PL., 83, 537-738.

10. Il s'agit du *Paradisus Heraclidis eremitae*, qui n'est autre que la version latine de l'*Histoire lausiaque*.

trouvaient également indiqués les « *libri legendi ad collationem par annum* », nous constatons que certaines lectures ont été supprimées : c'est le cas notamment des sermons de S. Césaire, des traités de S. Jean Chrysostome et même des Institutions de Cassien dont on a cependant conservé les *Collationes*. Il n'est plus fait mention des vies des pénitentes. Le *Diadema monachorum* tient toujours. Déjà Smaragde († v. 830) en avait ordonné la lecture à la « collation » du soir (PL., 102, 593). A la fin du moyen âge, le *Diadema* remplissait encore ce rôle à Saint-Denis. Peu de recueils y convenaient mieux. L'auteur y avait mis « tout ce qu'il avait trouvé dans les écrits des Pères de plus propre à ranimer la piété, à nourrir la ferveur, à porter les moines à la perfection de leur état. »

D. PH. SCHMITZ.



## DOUZE LETTRES INÉDITES DE MABILLON.

Dans la correspondance de Mabillon, plus peut-être que dans aucune autre, on peut ramasser, à pelletées nourries, des renseignements sur tout sujet. Si l'histoire littéraire de la Congrégation ou de la France y occupe la meilleure part, les aperçus sur la vie interne des monastères n'y manquent pas. Les lettres que voici abondent en détails. Mabillon raconte notamment comment D. Thierry Ruinart, dès avant sa prêtrise, lui fut « donné », et comment on s'y prit pour dérober leurs papiers à MM. Arnould et de Saint-Cyran. On lira ce qu'il pensait de L. E. Dupin et de ses *Dissertations sur l'ancienne discipline de l'Eglise* dont il conseillait de différer la publication. Le mauriste avisé et prudent prévoit que Dupin sera censuré, même il y a bien sujet de craindre qu'il ne soit « coulé à fond ». Il nous parle aussi du P. Harduin et se demande « ce que deviendra ce pauvre religieux. » L'abbé de Rancé le préoccupe beaucoup, et plus encore l'affaire des quatre lettres anonymes contre l'abbé, que l'on attribue à D. Denis de Sainte-Marthe. Celui-ci s'en défend. Au fond, Mabillon semble croire à la culpabilité de son confrère : « Je souhaite, confie-t-il au Procureur général à Rome, que cela ne vienne point à révélation car il en coûterait certainement quelque chose à l'auteur. » A ces ennuis, s'ajoutent les attaques des « jaloux » contre l'édition de saint Augustin, les démêlés avec les évêques au sujet des exemptions ou de la fondation d'un nouvel évêché. Que de soucis ! Au milieu de toutes ces inquiétudes, Mabillon n'oublie pas d'alimenter ses travaux qui ne chôment jamais. Il demande, par tranches, le catalogue des manuscrits de la Vaticane ; il sollicite des renseignements sur certains parchemins ; il se procure des livres. Un jour, il vient à peine d'acquérir la *Sicilia sacra* de Rocco Pirro et de l'envoyer à St-Germain-des-Prés, qu'il en trouve un exemplaire plus complet. Aussitôt il écrit à Paris, qu'il faudra « se défaire de l'autre ». Voilà une leçon aux bibliothécaires ! Ce n'est pas parce qu'il a acquis un volume que Mabillon le tient pour une relique, ni qu'il le regarde comme un trésor parce que l'ouvrage n'est pas entier ! — Quant à l'observance monastique, notons quelques faits. Et d'abord la fréquence des messages de Mabillon, moine austère, nous surprend. Même quand les nouvelles

lui manquent et qu'il n'a que peu de choses à dire, du fond d'une solitude, « il ne se passe pas de deux jours l'un » qu'il n'envoie quelque billet à un confrère de Saint-Germain-des-Prés. Dans cette abbaye, les savants, qui illustraient l'Église et leur Ordre de leurs peines et de leurs travaux, se voient entourés de soins. On envoie souvent Mabillon en repos ; ce qui répond à une prudence conforme à ses principes. A la pensée que D. Michel est rentré de St-Denis à St-Germain, il mande : « il aurait bien fait de venir ici pour prendre un peu l'air avant de se remettre à l'étude. » Nous allons même nous étonner : à Saint-Germain, Mabillon a laissé des biscuits dans sa cellule ! Ces concessions — est-ce le mot juste ? — ne sont pas du goût du supérieur local. Celui-ci conçoit l'idée d'éloigner et de disperser les savants pour mieux rétablir la « régularité » dans son monastère <sup>1</sup>. Heureusement, le néfaste projet resta sans suite. En fait, l'apogée de la « régularité » devait précisément coïncider avec l'âge d'or de l'activité de ces savants qu'on rêvait de disperser !

Les lettres éditées ci-dessous sont conservées, en original, à la Bibliothèque Nationale, à Paris, Mss. Fonds français 12804 et 19649.

D. PHILIBERT SCHMITZ.

# I

A. D. Jacques Duchemin, 1 août 1682 <sup>2</sup>.

P. C.

Mon R. Pere

Ce 1 aoust 1682.

Il est vray que si vous ne me faites misericorde vous aurez bien sujet de m'estimer bien indigne de votre amitié puisque j'y correspons si mal, mais j'espere que vous aurez pitié de moy et que vous pardonnerez a la main en considerant le cœur. J'ay oublié de vous dire que l'on m'avoit donné un jeune religieux appelé F. Thiery Ruinart natif de Reims, agé de 25 ans qui ne sera Prestre qu'en septembre prochain. J'espère qu'avec la grâce de Dieu il fera très bien Il est très bon et très honneste religieux. Il a beaucoup d'esprit et d'acquit pour son age. Je n'ay demandé personne en particulier, on me l'a proposé et je l'ay accepté. Nous continuons l'impression de nos *Analectes* dont il y a 20 feuilles imprimées. Nous avançons a disposer notre 5<sup>e</sup> siecle. On m'oblige a rimprimer le St Bernard Je tacherai de faire en sorte qu'il soit bien mieux que la premiere fois. Donnez moy vos avis la dessus aussi bien que ceux du R. P. Abbé auquel je presente mes très humble respects. Avez vous les *Propositiones examinandum* [125<sup>v</sup>] du bureau de la Morale qui avoit esté etabli à

1. Il s'agit de dom A. de Loo. Voir le billet intercalé dans le ms 12804, f. 125<sup>v</sup>.

2. Ms Fr. 12804, f. 125.

l'assemblée et ce que l'on a fait pour réunir les Protestans. M<sup>r</sup> de Paris <sup>1</sup> en est l'auteur. Cette piece contient une lettre circulaire aux evesques, une autre aux Ministres Protestans. De plus un abrégé de 15 ou 16 methodes pour rappeler a l'Eglise les Protestans et enfin un Ordre du Roy aux Intendans. Je suis tout vostre

f. J. M.

[127<sup>v</sup>] - Au Reverend Pere  
Jacques Du Chemin  
Prieur claustral de l'Abbaye de S<sup>t</sup>Vincent  
au Mans.

## 2

A. D. Placide Porcheron. 25 décembre 1685 <sup>2</sup>.

P. C. A Rome ce 25 décembre 1685.

M. R. P.

Je vous souhaite *le bone feste et le bono capo d'anno* comme aussy a tous nos Rds Peres et chers Confrères, sans oublier *Signor Si*. Je vous prie de ne pas inscrire le *Sicilia Sacra* de Rocco Pirro que je vous ay envoyé par le ballot de Naples. J'en ay trouvé un exemplaire icy qui est entier c'est à dire qui contient les Abbaïes et la chronologie des Roys de Sicile, qui sera pour nous : on se pourra aisément défaire de l'autre. Il y a peu d'exemplaires qui contiennent les Abbayes. Je vous prie aussy de dire à M<sup>r</sup> Baillet qu'il nous fera plaisir s'il parle de M<sup>r</sup> Bellory, de le traiter honnetement car en effet il le merite et c'est le meilleur homme que l'on puisse voir a Rome : mais il craint terriblement la touche. Je ne vous en diray pas aujourd'hui davantage a cause de la bonne feste. Je suis tout a vous  
fr Jean Mabillon m. b.

D. Placide [Porcheron]

## 3

A. D. Placide Porcheron. 18 mai 1686 <sup>3</sup>.

P. C. A Venise, ce 18 mai 1686.

Mon Reverend Pere,

J'ay reçu votre billet du 22 avril dont je vous remercie affectueusement. J'oubliai a vous prier l'autre fois de dire a M<sup>r</sup> Du Pin que je le supplie de differer, s'il se peut, la publication de ses Dissertations <sup>4</sup> jusqu'à ce que nous soyons de retour. Il est sage et prudent et peut faire beaucoup de bien a l'Eglise par sa doctrine. Je serais fâché qu'il la rendit inutile hors de France par une censure qu'il peut encore eviter s'il veut. C'est un peu trop s'avancer pour moy que de luy donner des avis : mais l'estime que j'ay pour luy m'oblige

1. Mgr François de Harlay.

2. Ms Fr. 19649, f. 48. — D. Placide Porcheron se trouvait alors à Saint-Germain-des-Prés. En 1682, il avait été adjoint comme bibliothécaire à D. Luc d'Achéry, et il venait maintenant de succéder à son défunt maître.

3. Ms Fr. 19649, f. 51.

4. L. Ellies Dupin (1657-1719) était sur le point de publier ses *De antiqua Ecclesiae disciplina dissertationes historicae*. Sorties de presse l'année même, elles furent condamnées par Innocent XI, le 22 janvier 1688.

à faire cette avance que j'espère qu'il prendra en bonne part de son cher et affectionné serviteur. Je n'ay pas le temps de vous en dire davantage. Nous voicy enfin sur notre retour. Car nous partirons d'icy après demain et nous commencerons tout de bon à déconter tous les jours. J'espere que dans le mois de juin nous serons a Paris. Nous le souhaitons avec empressement. Nous sortons d'icy dans un temps auquel tout le monde y vient pour l'Ascense. Vous savez ce que c'est. Nos respects a nos M<sup>rs</sup>. Je suis tout votre

Paris

fr Jean Mabillon m. b.

[f. 51<sup>v</sup>] Pour le R. P. D. Placide Porcheron.

## 4

*A. D. Thierry Ruinart ? 29 juillet 1690<sup>1</sup>.**A. S. F[aron], ce 29 juillet 1690.*

P. C.

Mon Reverend Pere,

Je ne scay pourquoi vous dites que je n'écris pas a S. Germain : car il ne s'est pas passé de 2 jours l'un depuis que je suis icy que je ne vous aye écrit, peu de choses à la vérité, mais que vous mander de cette solitude ? Je n'ay encore vû personne non pas même M<sup>r</sup> le Grand Vicair. Je pourray l'aller voir aujourd'hui.

Je suis bien aise que vous ayiez terminé toutes choses avec M. Leonard et que vous luy ayiez rendu ses papiers. C'est une affaire consommée.

Vous avez bien fait de donner les 7 exemplaires pour Rome comme nous en estions convenus ensemble. Je m'imagine que Dom Jean Le Cerf a payé les 7 exemplaires qu'il avoit pris.

Vous me ferez plaisir de prendre les restes des biscuits qui sont au pied de notre lict et de les donner a f. Marin pour les distribuer a de pauvres malades. Vous en userez néanmoins comme vous et D. Michel jugerez a propos. Il vaut bien mieux les donner que de les laisser perdre (114<sup>v</sup>).

La nouvelle vint hier icy de la mort du Prince Dorange. On y ajoute encore celle du Mareschal de Schomberg. Il n'est pas croyable quelle réjouissance a causé partout cette nouvelle. Ce n'estoit que cris, que réjouissance, que feux de joye. On en a fait un devant chaque maison. En effet on ne pouvoit apprendre un coup plus avantageux a la Religion et à l'Estat. Il paroît manifestement que Dieu prend en main la cause du Roy et de l'Eglise. Qu'il en soit beny a jamais.

Je ne scay combien de tems je demeureray encore icy. Je ne m'y ennuie pas et je m'y porte pour le moins aussi bien qu'a St Germain a mon genou près qui est toujours enflé à l'ordinaire. Il y a apparence que cela pourra durer. Il faut prendre patience. Elle ne sera pas bien difficile car le mal n'est pas grand. Mandez moi si vous serez en estat de faire un petit voyage à Reims apres l'Assomtion afin que je prenne mes mesures sur cela en cas que ma jambe me permette ce voyage.

Je reviens de chez M<sup>r</sup> le Grand Vicair que je n'ay pas trouvé.

1. Ms Fr. 19649, f. 114. — La lettre ne porte pas d'adresse. Le destinataire semble bien devoir être D. Ruinart.



Il est allé il y a deux jours à Jouarre (115<sup>r</sup>) pour consommer l'affaire de la juridiction que Mgr de Meaux a gagnée enfin au Conseil aussy bien qu'au Parlement. C'est a dire que voila une affaire finie. On attend icy ce Prelat mardi au soir avec le P. Gaillard qui doit prescher, à ce qu'on dit icy, la St Etienne. Voila donc ce bon Pere enté sur deux grands Prelats.

Obligez moi de presenter mes bons respects a nos Rds Peres et au R. P. Prieur et de me faire mes civilités au P. Souprieur, et a tous nos bons Peres que je salue cordialement sans oublier M<sup>r</sup> Bulteau. Je m'imagine que D. Michel sera revenu de St Denis. Assurez le s'il vous plait de mon souvenir. Il auroit bien fait de venir icy pour prendre un peu l'air avant que de se remettre a l'estude. Je suis tout a vous

f. J. M.

Voila encore une lettre pour Rome. Nous attendrons qu'on nous mande de continuer. Il faudra neanmoins prendre et retenir la suite des journaux du mois d'Aoust.

5

A D. Jacques Duchemin. 30 juin 1691<sup>1</sup>.

Benedicite

Mon Reverend Pere.

Ce que vous m'ecrivez touchant Dom Muce m'oblige à vous en demander un plus ample éclaircissement<sup>2</sup>. Vous supposez que je scache de quelle abbaye il estoit mais je n'en scay rien et je le voudrois bien savoir. Vous m'obligerez de me le mander. Vous pourrez adresser votre lettre à Dom Thierry Ruinart qui me l'enverra a S. Faron ou je m'en vas pour quelque temps.

Vous ne scauriez m'obliger plus sensiblement qu'en recommandant notre frère infortuné<sup>3</sup> au P. Maître du Mont St Michel et je vous en remercie de tout mon cœur.

Le bruit court ici que l'on a pris les papiers de M<sup>r</sup> Arnauld par le moyen d'un ancien domestique qu'il avoit que l'on a gagné. On dit que le Feuillant qui a fait la même chose a S. Cyran est ici avec (145<sup>v</sup>) son habit de novice et que l'on oblige les Peres Feuillans de le garder en cet estat.

Si le R. Pere Prieur de S. Florent le Vieil estoit encore chez vous vous m'obligeriez de lui presenter mes respects. Je voudrois bien vous aller voir l'un et l'autre mais le trajet est bien long. Il est tems désormais que je demeure un peu en place apres avoir tant couru.

1. Ms. Fr. 19649, f. 145.

2. Après une vie criminelle, D. Muce était entré dans un monastère d'anciens bénédictins. Plus tard, une vraie conversion le mena à la Trappe. L'abbé de Rancé écrivit sa vie dans ses *Relations de la mort de quelques religieux de l'abbaye de la Trappe*. Voir éd. de 1702, II, p. 3-57. Cf. aussi *Lettres de Rancé*, par B. Gonod, 1846, p. 188 et 201.

3. Il s'agit du fr. Denis, emprisonné pour la deuxième fois. Mabillon s'intéressa beaucoup à ce pauvre religieux, et se dépensa de mille manières pour adoucir le sort du prisonnier. On ne compte pas les lettres que sa charité lui fit écrire à ce sujet.

Ce n'est pas qu'il y a une prediction qui porte que je dois aller en Bretagne ; mais selon cette mesme prediction qui m'a pronostiqué les voyages d'Allemagne et d'Italie je dois aller auparavant en Angleterre. Mais il faut qu'il arrive de grands changemens pour cela et je pourrois bien mourir sans voir l'accomplissement de cette prediction.

A propos d'Angleterre, le R. P. G. alla saluer mardy dernier le Roy d'Angleterre et la Reine pour la (146) premiere fois. J'eus l'honneur de l'y accompagner. Il ne se peut rien voir de plus obligeant que la reception qu'on luy a faicte.

Je me recommande à vos saints sacrifices et suis avec respect  
Mon Reverend Pere

Ce 30 juin 1691.

f. Jean Mabillon m. b.

[f. 146<sup>v</sup>] Angers, Au Reverend Pere

Dom Jacques Du Chemin

Prieur de l'abbaye de S. Serge a Angers.

## 6

*Au Procureur Général, à Rome. 1 octobre 1691<sup>1</sup>.*

P. C.

Ce 1 octobre 1691

Je suis ravi que vous ayez un si libre accès dans la Bibliothèque de S. E. Mgr le Card. Ottobon. Si je l'avois sçu plutôt je lui en aurois temoigné mes reconnoissances par la dernière lettre que je vous ay adressée pour cette Em. Ce sera pour une autre fois à moins que vous ne vouliez vous mesme joindre mes reconnoissances aux votres a la premiere occasion. Je suis bien aise que vous donniez un exemplaire de notre traité des Etudes à M<sup>r</sup> Bianchini aussi bien qu'à M<sup>r</sup> l'Abbé Sergardi mon bon amy. Je vous prie de les assurer tous deux de mes respects sans oublier Messieurs Ciampini, Schelestrat<sup>2</sup> etc. Nous n'avons pas l'oraison que vous marquez de Bernard Justinien a la louange de Louys XI. Nous en prismes seulement quelques (un mot qui manque) (159<sup>v</sup>) a Milan dans l'Ambrosienne ou nous la trouvâmes. Il me souvient d'avoir vû dans la Bibliothèque d'Altemps un rouleau ancien qui contenoit la liturgie de S<sup>t</sup> Basile. Il meritoit bien d'estre conféré avec l'imprimé. Il y avoit dans cette meme Biblioteque beaucoup de mss grecs.

Je ne vous ay pas repondu jusqu'a present sur ce que vous m'avez demande touchant le bruit qui couroit à Rome de l'edition de S. Augustin. Il n'est pas vray que l'on ait fait plusieurs cartons et il est vray au contraire que cette edition est toujours fort estimée des habiles gens qui ne sont pas jaloux etc. Ce qui peut avoir donné peut estre occasion a ce bruit est une feuille contenant l'analyse que M<sup>r</sup> Arnauld a faite de (160) quelque traité de la grace de S. Augustin de laquelle analyse Dom Thomas<sup>1</sup> a fait tirer quelques

1. Ms. Fr. 19649, f. 159.

2. Emmanuel Scheelstrate, né à Anvers, en 1649, mourut à Rome (b. iv. 1692), où il occupait le poste de custode de la Bibliothèque vaticane. Ses travaux sur l'histoire de l'antiquité chrétienne l'avaient mis en relation avec D. Mabillon.

3. Sur ce tirage opéré par D. Thomas Blampin, cf. A. M. P. INGOLD. *Histoire de l'édition bénédictine de S. Augustin*. Paris, 1903, p. 48-49 ; et le *Journal de D. Ruinart*, ib., p. 157.

exemplaires pour donner seulement à quelques uns et que l'on a esté obligé de supprimer a cause du bruit que cela causoit. Ce n'est rien au fond mais il auroit esté mieux de n'avoir pas imprimé cette feuille qui a causé bien des mouvemens a D. Thomas etc. Vous sçavez qu'il n'est plus souprieur et qu'il est celerier. Cecy entre nous deux s'il vous plait. Tout à vous.

f. J. M.

Pour  
Le R. P. Procureur General  
a Rome.

## 7

*A D. Thierry Ruinart. 24 septembre 1692<sup>1</sup>.*

P. C.

Ce 24 septembre 1692.

Mon Reverend Pere,  
J'ay reçu le billet de M<sup>r</sup> Anthelmi dont l'inscription estoit de vous. Je verray si on pourra ajouter le passage de Cassien à notre traité<sup>2</sup>. Je me persuade que vous aurez reçu les dernières feuilles de nos Reflexions que je vous ay envoyées de St Denis. J'ay reçu une lettre de Madame de Guise<sup>3</sup> qui ne seroit pas fort mécontente si l'avant propos et un autre endroit estoit osté. Je me porte bien graces a Dieu. Vos prieres pour moy qui suis tout a vous.

Mes respects au R. P. Prieur. Salut au P. Souprieur a D. Placide etc.  
f. 181<sup>v</sup> Pour le R. P. Dom Thierry Ruinart.

[Mabillon]

## 8

*Au Procureur général, à Rome. 27 octobre 1692<sup>4</sup>.*

P. C.

a Paris ce 27 octobre 1692.

Mon Reverend Pere  
Je ne doute pas que vous ne soyez un peu surpris de ce que j'ay tant différé a vous ecrire pour vous donner avis que j'avois reçu ce que vous m'avez envoyé de Rome pour... J'estois pour lors a S. Faron ou j'ay demeuré quelque tems pour me reposer un peu et laisser passer les premiers mouvemens que pouvoit causer notre livre contre M<sup>r</sup> l'abbé de la T(rappe). On vous est très obligé de la diligence que vous avez faite et on me presse de dire ce qu'on pourroit vous envoyer par reconnoissance. Si vous voulez me marquer quelque livre vous le pourrez faire car la personne que vous avez obligée a autant de cœur que personne du monde et nous luy avons des obligations et moy en particulier très singulieres. Mais peut estre qu'elle ne voudra pas attendre votre reponse et qu'elle m'obligera de luy specifier quelque livre. Si cela est, je feray le tout pour le mieux. Je croy vous avoir mandé que j'avois donné a M<sup>r</sup> l'Envoyé du

1. Ms. Fr. 19649, f. 181.

2. *Réflexions sur la Réponse de M. l'abbé de la Trappe.*

3. Sur Madame de Guise, son caractère et son rôle de conciliatrice, cf. H. DIDIO : *La querelle de Mabillon et de l'Abbé de Rancé*, Amiens, 1892, p. 202 ss.

4. Ms. Fr. 19649, f. 191. — Un passage de cette lettre a été publié, mais de façon incorrecte, par H. DIDIO : *La querelle de Mabillon et de l'abbé de Rancé*, 1892, p. 320.

Grand Duc un exemplaire en blanc de notre dernier livre pour vous le faire tenir par une voye extraordinaire en attendant que les autres exemplaires que j'ay fait adresser a M<sup>r</sup> Thioly vous soient rendus (191<sup>v</sup>).

M<sup>r</sup> l'abbé de la T(rappe) a ecrit a plusieurs personnes et en particulier a M<sup>r</sup> de Meaux qu'il ne repondrait pas. Je ne scay si l'on doit conter absolument sur cela <sup>1</sup>.

Vous aurez peut estre ouy parler d'un autre petit livre contre le meme abbé en 4 lettres par forme de dialogues, ou il y a quantité de faits qui sont fort deplaisans pour luy. Madame de Guise qui y est désignée fait une recherche exacte de l'auteur. Le P. De S<sup>te</sup> Marthe qu'on en accusoit fait ce qu'il peut pour s'en discuser. Je souhaite que cela ne vienne point a revelation car il en couteroit assurément quelque chose a l'auteur <sup>2</sup>.

Entre les livres que vous avez envoyés à Mgr de Reims <sup>3</sup>, il y a un manuscrit recent dans lequel il y a quelques chartes de nos monasteres d'Italie. Mgr de Reims me l'a donné a examiner et m'a chargé de le luy rendre. Cependant il y a dessus *Ex libris Congregationis S. Mauri*. Comme il y (192) avoit dans ce paquet quelque chose pour moy je vous prie de me dire si vous m'avez destiné ce manuscrit afin que je me regle sur ce que vous m'aurez mandé. Je ne vois pas de quelle utilité pourroit estre ce livre a notre Prelat. Un mot s'il vous plait la dessus.

Je croy que vous aurez reçu présentement le taffetas qui a touché aux reliques de S. Maur. Je vous prie de m'excuser si cela ne s'est pas fait si promptement comme j'eusse souhaitté. J'estois malade au tems que je recus votre lettre et depuis ce tems la j'ay eu tant de mouvemens pour notre dernier livre que je n'ay pu m'acquitter plutot de cette commission. Je serai une autre fois plus diligent pour ce que vous me recommanderez. Pardon. Salut a votre cher collegue.

Nos Peres de S. Remy vous prient d'assister de vos bons avis un nommé M<sup>r</sup> Bateux chanoine de Reims lorsqu'il nous ira voir pour quelques affaires qu'il a a Rome. Obligez moi de presenter mes respects a S. E. Colloredo lorsque vous le verrez. Je luy ecriray au 1<sup>er</sup> jour pour luy renouveler mes respects. Tout a vous. Adieu.

[Mabillon]

(192<sup>v</sup>) Pour le R. P. Procureur General  
a Rome.

1. Les amis de l'abbé de Rancé n'étaient pas d'accord sur l'attitude qu'il devait prendre. Les-uns lui conseillaient la lutte ; d'autres, parmi lesquels la duchesse de Guise, confidente de l'abbé de la Trappe, lui prêchaient le silence. Rancé suivit les premiers.

2. L'auteur de ces lettres « pleines de sel et de feu » était bien le P. Denis de Sainte-Marthe. Sur cette affaire, cf. H. DIDIO, *La querelle de Mabillon et de l'abbé de Rancé*. Amiens, 1892, p. 292-355. Prieur de Saint-Julien de Tours, le P. de Sainte-Marthe fut privé de sa supériorité, par le chapitre général.

3. Ch. Maurice Tellier se montait une riche bibliothèque. Cf. DUBOIS, *Bibliotheca Telleriana*. Paris, 1693.



*Au Procureur général, à Rome. 17 novembre 1692<sup>1</sup>.*

P. C.

Ce 17 Novembre 1692.

M. R. P.

Je suis très obligé a v. R. de toutes les peines qu'elle prend pour moi. Je vous prie de remercier S. E. Mgr le card. Daguirre de l'offre qu'il nous fait pour les Bibliothèques d'Allemagne. Cet offre est très obligeant et il nous pourra estre tres utile en son lieu. Comme le St Hilaire est presque achevé je ne croy pas que Dom Pierre<sup>2</sup> puisse rien recouvrer assez a tems pour cela. Il vous a envoyé la semaine passée l'Epître dédicatoire pour la faire voir a S. E. Destrées que nous attendons bientôt en ce pays comme on nous l'a fait esperer.

Obligez moy de temoigner au R. P. Noris<sup>3</sup> mes tres humbles remerciements et reconnoissance pour toutes les bontés qu'il a pour nous. Je n'ay pas sçu qu'il ait reçu la lettre que j'ay eu l'honneur de lui ecrire et que je vous ay adressée il y a environ 2 ou 3 mois. Vous ne m'avez pas mandé que vous l'avez reçue et que vous la luy ayez donnée. Pourvu qu'il l'ait reçue cela suffit : car je serois fâché qu'il ne fût pas persuadé de la part que j'ay pris à ce qui le touche pour la Bibliothèque Vaticane. Je souhaite qu'il y ait tout l'honneur et toute la satisfaction qu'il mérite.

J'ay vû l'extrait du Catalogue que vous avez pris la peine de m'envoyer tiré de la 2<sup>e</sup> Partie du VI vol. du Catalogue du Vatican. Voici quelques pieces que (193<sup>v</sup>) je vous prie d'examiner à loisir.

1. Latini Latini variae lectiones in concilia 5855. 261.

Si ces variae lectiones ne sont pas imprimées avec celles que cet auteur a données au public sur les Pères, cela seroit bon pour les Conciles.

2. Petri Tripolitani abb. commentaria in epistolas Pauli 5730. 217.

Il y a longtems qu'on cherche ce commentaire, mais je doute que celui ci ne soit celui qui est imprimé sous le nom de Bède qui est de Flore de Lion. Il faudroit avoir les 10 ou 12 premieres lignes de ce commentaire et scavoir l'âge du ms.<sup>4</sup>

3. Felicis Rende Ord S. Bened. varia opuscula 5861. 263.

Il faudroit voir quels sont ces opuscules et de quoy ils traitent et si cet auteur a du merite et en quel tems il vivoit.

4. Lotharii Franc. Regis privilegium pro monasterio Rivipollensi. 5730. 217.

Voila ce que j ay trouvé de plus considerable pour notre usage. De nouvelles je n'en ay gueres. On ne manquera (194) pas de vous mander les differens pourparlers que le R. P. Prieur de Blois qui est icy a eu avec le R. P. De la Cheze touchant le futur evesché de Blois. Il dit, et je croy qu'il dit vray, que cette affaire depend plus d'un autre bureau que du sien et que M<sup>r</sup> l'Evesque de Chartres et M<sup>r</sup> l'abbé Butier pourront beaucoup a faire determiner pour le lieu ou l'on fera

1. Ms. Fr. 19649, f. 193.

2. D. Constant.

3. Le P. Noris, ermite augustin, venait d'avoir été nommé bibliothécaire de la Vaticane. En 1695, il recevra le chapeau cardinalice.

4. Cf. A. Wilmart. *Le mythe de Pierre de Tripoli*, (*Revue Bén.*, 1931, p. 347-352).

l'Evesché. S'il n'y avoit pas de bien a gagner a S. Lomer on n'y penserait pas.

L'affaire de la reconciliation de l'Eglise de St Corneil de Compiègne avec Mgr de Soissons n'est pas encore en train et on ne sait encore comme elle tournera. M<sup>r</sup> de Soissons a assigné nos confreres par devant son official et nos confreres l'ont assigné au Grand Conseil ou leurs causes sont commises. Je prie N. S qu'il vous conserve en bonne santé et votre cher collegue que je salue et Antoine aussy. Un President du Grand Conseil nommé M<sup>r</sup> Blesi tres honneste homme et bon juge vient de sortir d'icy. Il se dit votre parent. Vous jugez bien qu'il a esté parlé de vous. Je suis tout a vous.

fr M[abillon]

[f. 194<sup>v</sup>] Pour le R. Pere Procureur General  
a Rome

# 10

*Au Procureur général, à Rome. 2 décembre 1692<sup>1</sup>.*

P. C.

ce 2 dec. 1692.

Mon Reverend Pere

J'ay reçu la continuation du catalogue de la Bibliothèque Vaticane que vous m'avez fait la grace de m'envoyer dont je vous remercie très affectueusement. M<sup>r</sup> Baluze a reçu les 2 manuscrits que vous lui avez adressez par le P. Carme et il nous a mis en main 2 écus de notre monnoye pour les payer que je donneray a D. Jean Le Cerf. Il croit avoir par cette somme payé grassement ces 2 mss et en effet c'est pour le moins autant qu'ils valent. On vous mandera sans doute cet ordinaire comme quoy l'affaire de S. Lomer de Blois touchant le futur evesché est terminée à l'avantage de la Congregation et que nous resterons a S. Lomer. Il en faut rendre grâces a Dieu car la chose paroissoit en quelque sorte désespérée. On en sera quitte pour la manse abbatiale. Le siege de cet evesché sera apparemment a S. Solenne<sup>2</sup>. Je croy que l'affaire de nos Pères de Compiègne (196) avec Mgr de Soissons touchant la réconciliation que le R. P. Prieur a faite de leur eglise s'accommodera aussi a l'amiable car Mgr de Soissons veut bien mettre ses interets entre les mains de tels arbitres dont on conviendra. Je voudrois qu'on pût terminer de la sorte toutes les autres affaires de la Congregation. On poursuit toujours l'examen des ouvrages de M<sup>r</sup> Du Pin contre lesquels on voit souvent des écrits paroître dont il aura peine a se defendre. Je ne scay si vous avez vu les 2 tomes de nos Peres de S. Vanne<sup>3</sup> contre sa Bibliothèque. On m'a parlé de vous en envoyer une douzaine d'exemplaires de chaque volume pour en presenter de leur part a quelques uns de Nos Seigneurs les Cardinaux. On verra bientôt paroître un nou-

1. Ms. Fr. 19649, f. 195<sup>v</sup>.

2. C'est bien ce qui arriva. Le nouvel évêché fut doté, entre autres, de la mense abbatiale de St-Lomer mais le siège cathédral s'établit dans l'église paroissiale de St-Solenne.

3. *Remarques sur la bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de M. Dupin*, par un bénédictin de la Congrégation de Saint-Vanne [D. M. C. Petitdidier]. Un 3<sup>e</sup> tome parut en 1696.

veau tome in 4° de la Critique de M<sup>r</sup> Simon sur le nouveau Testament ou M<sup>r</sup> Arnauld sera mal traité. Avez vous les illusions (*sic*) de la censure de Sorbonne contre les Docteurs de Douay.

Tout a vous  
[Mabillon]

[f. 195<sup>r</sup>] Pour le Reverend Pere Procureur General  
a Rome.

## 11

*Au Procureur général, à Rome. 22 décembre 1692*<sup>1</sup>.

P. C.

ce 22 dec. 1692.

M. R. P.

J'ay reçu par les deux derniers ordinaires deux continuations du catalogue du Vatican dont je vous remercie affectueusement. Je serois fasché que vous souffrissiez quelque déplaisir ou le R. P. Noris pour la suite : il vaut mieux interrompre ce travail pour quelque tems d'autant plus qu'il n'est pas pressé. Mgr De Reims m'a laissé le ms dont je vous avois écrit et m'a encore envoyé depuis peu quelques copies que vous lui aviez envoyées pour moy. Il me témoigne toujours assez de bonté et je n'ay que sujet de m'en louer. Aussi tacheré-je de ne luy estre pas importun. On a enfin des assurances que nous ne quitterons pas St Lomer. Il en faut rendre grâces a Dieu. C'est beaucoup fait dans le tems ou nous sommes. On ne manque pas d'assez méchantes affaires monastiques (197<sup>v</sup>). Il y en a une pour D. Michel Gourdin qui embarrasse nos Pères. C'est dommage que ce pauvre garçon avec tous ses talens ne soit pas sage. Nous avons bien sujet de nous humilier et de nous défier de nous memes. Je ne croy pas que le St Hilaire soit achevé avant Pasques. D. Pierre Coutant est long et le libraire fait de fréquentes interruptions et tres longues. *Sat cito si sat bene*. Ce sera beaucoup si S. E. Destrées est content. Vous scavez que l'affaire de la juridiction de S. Denis avec Mgr de Paris est enfin terminée. Je ne scay pas ce que deviendra celle de la reconciliation de l'église de Compiègne. C'est une pitié d'avoir affaire a de jeunes Prelats qui n'ont bien souvent plus de zele pour leur grandeur que pour l'édification et pour la paix. Il est fascheux aujourd'hui d'avoir (198) des demeslez avec Nos Seigneurs les Prelats qui ont le bureau pour eux. Nous devons estre contents si nous ne sommes pas mal a celui du Seigneur. Je ne crois pas que nos Peres aient encore vu M<sup>r</sup> le Nonce quoi qu'il soit venu icy. Il est qu'ils se sont presentez mais cela ne suffit pas. Je l'ay vû deux fois. Il paroît homme d'esprit et bonne personne. Nos Peres de S. Vanne lui ont presente en beau maroquin les deux tomes de leurs Remarques sur la Biblioteque de M<sup>r</sup> Du Pin et luy ont fait bien valoir. Il les a obligez d'en faire presenter un exemplaire a Sa Sainteté. On continue toujours l'examen des œuvres de M<sup>r</sup> Du Pin. Il y a bien sujet de craindre qu'il ne soit coulé à fond ayant M<sup>r</sup> De Meaux

1. Ms. Fr. 19649, f. 197.

contre luy et luy ne flechissant pas. Un peu de docilité est quelquefois plus avantageuse que beaucoup de suffisance.

Tout a vous  
f. J. M.(abillon).

[f. 198<sup>v</sup>] Pour le R. P. Procureur General  
a Rome.

## 12

*Au Procureur Général, à Rome. 23 février 1693*<sup>1</sup>.

Ce 23 fév. 93.

P. C.

Mon Reverend Pere.

J'ay reçu dans vos deux derniers paquets la continuation du catalogue du Vatican dont je vous remercie. Je serois fâché que cela vous coutât trop auprès du P. Noris et j'aimerois mieux en estre privé que cela vous fut a charge le moins du monde ou au P. Noris. Il ne sera pas fâché d'apprendre que le livre du P. Harduin de *nummis Herodiadum* a esté supprimé par ordre de ses superieurs. Entre nous je ne scay ce que deviendra ce pauvre religieux. On ne doute pas qu'il ne sorte de Paris. On disoit plus hier mais je n'en veux pas estre le porteur. Je prie N. S. qu'il soit son conseil. Le P. de St<sup>e</sup> Marthe en a aussi bon besoin pour se tirer de l'affaire de M<sup>r</sup> de la T. auquel il a escrit par 2 fois qu'il n'estoit pas l'auteur des 4 lettres. Cependant voila qu'on les luy attribue par un escrit public. Il faut parler autrement son silence passera pour un aveu. Cela est embarrassant. Il a escrit 2 lettres qui ne sont que manuscrites sous le nom d'un ami pour se justifier et pour charger encore davantage [204] son adversaire. Il est tems que cette petite guerre finisse. On commença hier l'examen de M<sup>r</sup> Du Pin devant Mgr de Paris : c'est a dire qu'on commença à l'entendre sur les articles auxquels on a trouvé a redire dans ses ouvrages. Il faudra bien 4 ou 5 seances pour consommer cette matiere. Après quoi il faudra prononcer. Le public attend cela avec quelque curiosité. Je ne doute pas que Mgr De Paris n'épargne autant qu'il pourra cet auteur qui a du merite. Il auroit esté a souhaiter qu'il eût esté plus retenu et plus circonspect dans ses sentimens. Vous aurez sans doute entendu parler des bruits desavantageux qu'on a fait courir de la catholicité de M<sup>r</sup> Pelisson. Cependant il paroît certain qu'il estoit fort bon catholique et qu'il n'a différé a se confesser que parce qu'il ne se croyoit pas si mal qu'il estoit en effet. Il avoit remis enfin sa confession au lendemain mais il n'y a pas eu de lendemain [203<sup>v</sup>] pour luy. C'est ainsi que le désir de vivre nous cache notre mort et nous empesche bien souvent de nous y bien disposer<sup>2</sup>. Pour vous M. R. P. ayez soin de bien retablir votre santé avant que de travailler à l'étude et conservez vous pour vous et pour vos amis. Je ne doute pas que votre cher collegue que je salue affectueusement ne fasse sur cela tout ce qui se pourra et peut estre qu'à present vous estes parfaitement retabley. Pour ce qui est de moy, je me porte assez bien graces a Dieu mais ma fin

1. Ms. Fr. 19649, f. 203.

2. Ce passage a été publié par J. B. Vanel, *Nécrologie des religieux de la Congr. de St-Maur*, 1896, p. 303. Sur Pelisson, voir ibidem, p. 45, 85-86, 300, 308.



s'approche et il faut penser a bien mourir. Priez pour moy N. S. qu'il m'en fasse la grace. Je n'ay pas encore vû les lettres de cet ordinaire. Je laisse ce petit vuide pour y ajouter un mot s'il est necessaire.

Je viens de recevoir votre derniere avec la derniere feuille du catalogue. Ajoutez ces nouveaux remerciements aux premiers et croyez moy tout a vous.

[Mabillon]

[f. 204<sup>v</sup>] Pour le R. P. Procureur General  
a Rome.

# ABT RUPERT II. VON OTTOBEUREN UND DIE EXEMTION DER AUGSBURGER KONGREGATION.

Die Bemühungen des Abtes Rupert II. von Ottobeuren um die Exemtion der Augsburger Kongregation wurden spätestens 1714 durch einen Konflikt veranlasst, den er anlässlich der Gründung des Frauenklosters Mariawald mit Augsburg hatte <sup>1</sup>. Zwar gelang es bald, die damals entstandenen Misshelligkeiten durch einen Vergleich zu überwinden. Der Abt nahm hierauf die Weihe des Grundsteines für das genannte Kloster vor, hielt es aber doch für geraten, seinen Agenten in Rom, den Grafen Francesco Landi zu befragen, ob dort begründete Aussicht bestehe, ein für allemal die Exemtion zu erlangen <sup>2</sup>. Auf dem im Mai zu Ottobeuren abzuhaltenden Generalkapitel sollte die Frage eingehend besprochen werden. Nur glaubte der Abt, eine Exemtion der gesamten Kongregation werde wohl nicht in Frage kommen, da einige ihrer Klöster von ihrem Bischof *in temporalibus* zu sehr abhängig seien.

Am 20. April antwortete der Agent, es werde schwer sein, die Exemtion ganz im geheimen zu erlangen. Wenn aber der Bischof von der Sache Kenntnis erhalte, werde er bestimmt Widerspruch erheben. Gewiss sei, dass niemand je exemt geworden wäre, hätte der Hl. Stuhl die Bischöfe vorher um ihren Konsens befragt. Der Abt möge ungesäumt einen Bericht über den Stand der

---

1. Vergleiche hierzu des Verfassers " Aus der Rechtsgeschichte benediktinischer Verbände " (1931) Band II, 562-590. Das Nachfolgende ist, wenn nichts anders angegeben, den 14 handschriftlichen Foliobänden entnommen, in denen Abt Rupert sein Tagebuch niedergeschrieben hat. Ich verdanke die Benützung des Diarium der liebenswürdigen Erlaubnis des H. H. Abtes von Ottobeuren, in dessen Archiv es sich befindet. Der Abt hat seine Aufzeichnungen jeweils in 3 Gruppen zusammengefasst: I. *Regularia, Ecclesiastica et Scholastica*. Hier auch zahlreiche, interessante Notizen über das Lyceum zu Freising und die Universität Salzburg, die beide von den Benediktinern geleitet wurden. II. *Publica, Politica et Civilia*. III. *Economica et Administrationem rerum temporalium concernentia*. Ähnliche Vorgänge, wie die hier von uns geschilderten, ereigneten sich, als 1684 die exemte bayerische Kongregation errichtet worden war. Vergl. des Verfassers Rechtsgeschichte b. V. II 465-561.

2. Diarium II 16. März 1714. Vom 9. Januar 1719 ab erscheint Lorenzo Saltarello als römischer Korrespondent und Sachwalter Ottobeurens.

Kongregation und ihrer Klöster nach Rom senden. Abt Rupert wollte jedoch in einer Frage von so weittragenden Folgen nicht allein vorgehen. In seiner Erwiderung erklärte er, zunächst die Stellungnahme des Generalkapitels abwarten zu wollen<sup>1</sup>. Der Rezess des Generalkapitels enthält indes keinerlei Anzeichen, dass das Kapitel einen Beschluss über die Exemtione gefasst habe. Abt Rupert hingegen bemerkt in seinen Notizen, er habe entgegen seinem ursprünglichen Plane eine Reihe von Fragen nicht vorgebracht, unter andern auch diese, ob es nicht empfehlenswert sei, den Bischof zu bitten, in Zukunft nur noch nach *cap. in singulis* vorzugehen und auf einzelne bisher wahrgenommene Reservate zu verzichten. Als solche werden genannt die bischöfliche Visitation, der Bericht des Visitators und der unmittelbare Rekurs an den Bischof. Da alle durch das *cap. in singulis* gewährten Vollmachten vom Hl. Stuhle kommen, dürfe der Bischof die Befugnisse des Visitators nicht beschränken. Eine andere Frage war, ob es nicht ratsam sei, in Rom die päpstliche Bestätigung der Augsburger Kongregation zu erbitten und bei dieser Gelegenheit die bisher nur vom Bischof bestätigten Statuten im Sinne des *cap. in singulis* umzugestalten. Gut wäre es jedenfalls, wenn die Kongregation einen ständigen Agenten in der ewigen Stadt hätte, mit dem ihr *Abbas Praeses* fortwährend in Korrespondenz bleibe.

Am 18. Juni dieses Jahres fand denn in Augsburg eine freundschaftliche Aussprache mit dem Generalvikar über die zwischen Ottobeuren und dem Bistum seit längerer Zeit schwebenden 12 Differenzpunkte statt. Sie betrafen u. a. Klosterwald, die Besetzung von Pfarreien (Inkorporation), Kollekten und Zehnten<sup>2</sup>.

Erst unter dem 17. Januar 1715 weist das Tagebuch wieder einen kurzen Vermerk über die Exemtione auf. Wir werden, so schreibt Abt Rupert an Landi, solange vergebens arbeiten, als die Uebermacht der Bischöfe anhält und die Aebte verschiedener

1. 3. Mai 1714.

2. Ueber die Zehnten vergl. den Bericht an Landi 24. Mai 1715. Ferner den Eintrag vom 2. 6. 28. Juni und 1. 4. 13 ff. Juli. Am 13. September hielt der Konvent auf dem Michaelsberg ein Amt zum Dank für das kaiserliche Reskript, das das Kloster und seine Immunität gegen die Angriffe des schwäbischen Kreises in Schutz nahm. Der Abt wollte "diese Devotion" solange fortsetzen, als die Kontroverse dauerte. Weitere Verhandlungen über die Zehnten 11. 14. 17. Juni, 7. und 20. August 1716. Desgleichen im September 1716. — Schreiben der S. C. Ep. et Reg. vom 4. Sept. 1716 an den Generalvikar von Augsburg wegen der Inkorporation der Pfarrei Ottobeuren. Die Verhandlungen hierüber wie über die Zehnten zogen sich sehr lange hin.

Ansicht sind. Die Antwort Landis bestätigt diese Auffassung am 22. März.

Im Jahre 1717 wurde dann auf dem am 11. Mai zu Elchingen tagenden Generalkapitel die Frage erörtert, ob nicht eine Union mit der oberschwäbischen Kongregation anzustreben sei. Ein Beschluss wurde damals nicht gefasst. Vielmehr wollte man sich zuvor mit der bayerischen Kongregation ins Benehmen setzen. Wie aus der Bemerkung des Abtes Rupert hervorgeht, war mit dem Plan vor allem die Hebung der Disziplin beabsichtigt<sup>1</sup>. Ferner eine päpstliche Bestätigung bezw. Umarbeitung der Statuten, bei der man einige schon 1714 hervorgehobene bischöfliche Vorbehalte, namentlich auch den vom Abte dem Bischof zu leistenden Eid beseitigen wollte<sup>2</sup>.

Nachdem die letzten Jahre vorwiegend mit Verhandlungen über die Pfarrei Ottobeuren ausgefüllt waren, trat Mitte 1720 die Frage der Exemption der Klöster wieder mehr in den Vordergrund. Die Kongregation hatte in Rom um Ablässe und Privilegien nachgesucht. Das gab dem Agenten Veranlassung, in seinem Briefe an P. Anselm Erb<sup>3</sup> ein Gesuch um die Exemption, wie sie den Kassinesen, Schweizern und Bayern gewährt sei, in Vorschlag zu bringen<sup>4</sup>. Abt Rupert hielt dafür, die Exemption sei wohl eine grosse Sache (*magnum opus*). Aber ebenso auch eine recht schwierige Sache wegen des Widerstandes, der vonseiten des Ordinarius und des einen oder anderen Klosters noch immer im Wege stehe. Das habe er schon dem Grafen Landi geschrieben, als dieser zur Exemption geraten habe. Von jeher war der Abt für seine Kongregation eingenommen. Nur missfielen ihm die oben erwähnten bischöflichen Reservate, die ihm als zu hart erschienen, zumal sie in der oberschwäbischen Kongregation vom hl. Joseph nicht gemacht wurden. Am besten käme man wohl zum Ziele, wenn der Papst *motu proprio* die Kongregation der Jurisdiktion des Bischofes entziehe und sie unmittelbar

1. Vergl. des Verfassers Rechtsgeschichte b. V. II 351 ff. Diarium des Abtes Rupert VIII 27.

2. Abt Rupert war auch für die Konföderation zugunsten des Freisinger Studium eingetreten, da nach seiner Ansicht nichts so sehr die Blüte einer Kongregation erhält, als Disziplin und Studium lc. Nach dem 16. Oktober 1717 notiert Abt Rupert seine Auslagen an den römischen Agenten.

3. P. Erb war der Nachfolger des Abtes Rupert und vollendete den Bau der Klosterkirche 1766.

4. Abt Rupert bemerkt darüber am 13. Juli 1720: *occasione petitarum Indulgentiarum et privilegiorum pro Congregatione facit (der Agent) disgressionem ad Exemptionem ab Ordinarii iurisdictione, suadendo, ut ad exemplum Congregationis Cassinensis, Helveticae et Bavaricae petatur.*



unter den Hl. Stuhl stelle. Mochte das auch ein ungewöhnlicher Schritt sein, so wollte ihn der Abt in seinem unter dem 19. Juli 1720 an den Agenten nach Rom gerichteten Schreiben wenigstens erwähnt haben.

Saltarello hatte in seiner Antwort an P. Erb (29. Juni 1720) bemerkt, Privilegien würden nach dem Gebrauch der römischen Kurie von einer Kongregation an eine andere nur dann übertragen, wenn zwischen beiden eine wirkliche Aggregation bestehe, was aber — im Unterschied zu den Mendikanten — unter den verschiedenen Kongregationen der Benediktiner eben nicht der Fall sei. Was die Exemption betraf, glaubte Saltarello, dass sie wohl zu erlangen sei; man möge ihm mitteilen, ob sie schon einmal erbeten, und welche Antwort von Rom auf das Gesuch erteilt worden sei. Ueberdies bat er um eine Abschrift der Statuten und des Bestätigungsdekretes der Kongregation (1685). Ferner um die Namen sämtlicher in Betracht kommenden Klöster, sowie um die Einwilligung aller Aebte und Mönche, die diese seiner Zeit zur Gründung der Kongregation gegeben haben. Da der Prokurator noch lebe, der die Exemption der bayerischen Kongregation verschafft habe, wolle er sich sofort mit diesem besprechen.

Kurz darauf, am 19. Juli erstattete P. Anselm Erb einen ausführlichen Bericht an Saltarello. Bischof Christoph habe 1685 den Verband als Diözesankongregation gegründet und zwar aus Furcht, es möchten manche seiner Klöster sich der exemten bayerischen Kongregation zuwenden und so seiner Jurisdiktion sich entziehen. Der Verband zählte 8 Klöster, von denen 3, nämlich Ottobeuren, Elchingen und Irsee reichsunmittelbar waren, Füssen und Fultenbach dem Bischof von Augsburg als Landesherrn unterstanden, Donauwörth den Augsburger Bischof als Protektor hatte, Neresheim aber und Deggingen im Oettingischen lagen. 1697 hat der Bischof die Statuten bestätigt. Zwischen der Augsburger und der bayerischen Kongregation bestand kaum ein anderer Unterschied, als dass diese exemt, jene nichtexemt war. Eine päpstliche Bestätigung war für die Augsburger Abteien sowenig als die Exemption bisher erbeten worden. Schwierigkeiten gegen die Exemption werden vom Bischof und von einigen Klöstern entstehen. Die Einwände des ersteren sind jedoch nicht unüberwindlich. Aber welche Mühe hat es gekostet, bis die bayerische Kongregation exemt war, und wieviel muss sie heute noch vonseiten der Bischöflichen ertragen. Weit bedenklicher hingegen ist die Haltung der Klöster Füssen, Fultenbach und Donauwörth, weil die beiden ersten ihren Landesherrn, und

Donauwörth seinen Protektor nicht kränken wollen. Wären alle Aebte unter sich einig, so stünde ein glücklicher Verlauf der Angelegenheit ausser Zweifel. Nächstens wird übrigens Abt Rupert mit dem Prälaten von Neresheim, der z. Zt Präses der Kongregation ist, in Augsburg zusammentreffen. Mit Klugheit und Vorsicht wird man die Ansichten der übrigen Aebte zu erfahren suchen, so dass keine Gegenaktion zu befürchten ist, und die Bemühungen des Abtes Rupert nicht mit Undank und Abneigung belohnt werden. Vielleicht wäre es gut, inzwischen, d. h. bis sich die Lage geklärt, die Privilegien der bayerischen Kongregation mit Ausschluss der Exemption zu erbitten. Das würde die Gemüther vorbereiten und allmählich für die Exemption Stimmung machen. Umgekehrt wäre es natürlich vom Uebel, wenn der Papst in der Privilegienbulle die Exemption ausdrücklich versagte <sup>1</sup>.

Aus diesem Briefwechsel geht soviel hervor, dass Abt Rupert die Exemption sehnlich wünschte und Saltarello dringend dazu riet. Von wem aber der erste Anstoss gegeben ward, ob von P. Erb mit oder ohne Vorwissen seines Abtes, oder von Saltarello, wie die oben erwähnte Notiz des Abtes Rupert anzudeuten scheint, lässt sich nicht sicher erkennen.

Mit P. Erb stimmte Saltarello darin überein, dass das grössere Hindernis nicht in der Gesinnung des Bischofs, sondern in jener einiger Aebte lag, die, wie nicht zu verkennen, der Exemption abhold waren. Als nachtheilig erwies sich sodann der Umstand, dass die Kongregation nicht nur bereits gegründet war, sondern seit Jahren regelmässig ihre Generalkapitel hielt, Statuten besass und die Aebte sich damit ohne Klage abgefunden hatten. Das Wichtigste blieb, dass Aebte und Mönche wirklich zustimmten. Wollten einige Klöster wegen ihrer *temporalia* nicht mittun, so könnte man aus den übrigen eine ganz neue Kongregation bilden. Ein *motu proprio* wäre gewiss das Beste. Allein der Papst wird dafür nicht zu gewinnen sein. Vielmehr wird er die Sache zuerst der *S. C. Concilii* oder der *S. C. Ep. et Reg.* übergeben <sup>2</sup>. Einige Wochen später bat Saltarello um den förmlichen Auftrag, in Rom die Bestätigung der Kongregation zu erlangen. Er werde alles aufbieten, um zugleich die Exemption durchzusetzen <sup>3</sup>. Am 7. September konnte er die Meldung folgen lassen, dass bereits eine

---

1. Am 13. Juli schrieb Saltarello, vor allem müsse man die päpstliche Approbation der Kongregation einholen. Sei dies erreicht, werde sich das übrige mit den Ablässen und Privilegien leichter ergeben.

2. 10. August 1720.

3. 31. August 1720.

Sitzung stattgefunden, in der die Exemtion besprochen wurde. Doch fehlten noch immer die Urkunden über Gründung und Bestätigung der Kongregation und eine von allen Klöstern unterzeichnete Prokura, die ihm das Recht verlieh, für die Bestätigung der Kongregation zu arbeiten. Ausserdem solle man das Widersinnige (*absurda*) darlegen, das sich aus dem Mangel der Exemtion fortwährend ergebe.

In etwas gedrückter Stimmung antwortete Abt Rupert am 27. September. Zwei Klöster werden weder für die Exemtion noch für die päpstliche Bestätigung der Kongregation zu gewinnen sein. Und dann eine andere Schwierigkeit. Wer wird überhaupt soviele Köpfe zu einer Meinung bringen? Wie wäre es denn, Ottobeuren verlangte die Exemtion für sich allein? Der Augenblick hierfür erscheint um so günstiger, als es ja eben seine Exemtion *in temporalibus* gegenüber dem schwäbischen Kreis erfolgreich behauptet hat.

Saltarello hielt indes diesen neuen Vorschlag für ziemlich aussichtslos. Ein Kloster allein werde die Exemtion nicht bekommen. Mit zwei anderen Abteien zusammen eine neue Kongregation bilden, sei schwer. Sich auf die kassinesischen Privilegien mit Ausschluss der Exemtion beschränken, wäre an sich denkbar. Aber wie, wenn der Papst in seinem Breve das Kloster ausdrücklich als nichtexemt bezeichnet? Das wäre ein neues Hindernis, das ein späteres Gesuch um Exemtion erheblich erschwerte.

Eine neue, bessere Gelegenheit schien sich, wie Abt Rupert am 6. Dezember schrieb, darzubieten. Demnächst mussten die Klöster visitiert werden, und diese Visitation wollte der Abt benützen, um in den einzelnen Klöstern auf den Nutzen der Exemtion hinzuweisen. Noch ehe indes Saltarello diesen Brief in Händen hatte, drängte er, in einem Schreiben vom 23. Dezember auf den früher geäusserten Gedanken zurückgreifend, man solle die widerstrebenden Klöster doch einfach beiseite lassen und aus den übrigen Klöstern mit deren ausdrücklichem Konsens eine neue Kongregation bilden, die der Papst dann sofort exemt machen werde.

Die ersten Monate des folgenden Jahres (1721) vergingen für Abt Rupert mit Arbeiten für die Pfarrei Ottobeuren und für das Priorat in Feldkirch. Allein schon am 14. Mai kam er auf die Exemtion der Kongregation zurück. An diesem Tage nämlich sandte er an Saltarello einen ausführlichen Bericht über die Entstehung und die Lage der Kongregation. Von der Kongregation haben die Klöster bislang kaum mehr als den Namen und die

regelmässige Visitation durch den Präses, diese aber mit mehrfachen Einschränkungen. Mit Recht hebe Saltarello verschiedene Bedenken hervor, die gegen ein Gesuch um die Exemption sprechen. Allein es bleibe unbestreitbar, dass die Wirkursache der Exemption doch nur der Hl. Stuhl sei, wie ihr Zweck der Vorteil desselben, indem die Zahl der dem Papst unmittelbar untergebenen Personen wachse und ihr Seelenheil wirksam gefördert werde. Den äusseren Anlass aber, die Exemption zu erbitten, biete die Bedrückung der Klöster durch die Ordinarien. Wenn auch die Kongregation lange Jahre hindurch unter dem Bischof bestand, so hat doch kein Kloster damit auf sein Recht verzichtet, zu gelegener Stunde den Papst um die Exemption zu ersuchen. Wollen die Klöster dieses ihr Recht heute gebrauchen, so geschieht damit niemandem ein Unrecht. Es bedarf aus diesem Grunde auch nicht der Zustimmung aller, denn wo es sich wie hier um eine Vergünstigung handelt, brauchen nicht alle gefragt zu werden. Ist die Mehrzahl der Abteien dafür, dann ist es für den Hl. Stuhl ein Leichtes, die wenigen Klöster, die noch zögern, zur Annahme zu bewegen. Sind doch alle Aebte durch ihren Eid verpflichtet, allzeit das Beste ihrer Klöster zu fördern. Dazu gehört aber ohne Zweifel auch die Exemption. Dass alle Mönche die Exemption begrüßen, ist gewiss. Lange vorausgehende Auseinandersetzungen bedarf es darum gar nicht. Sie werden nur eine Gefahr. Denn allzu schnell werden die Bischöfe davon hören, und dann wird alles in Frage gestellt. In Deutschland sind ja nur die wenigsten (?) Klöster nichtexemt. Die meisten gehören einer Kongregation an.

Inzwischen hatte Abt Rupert mit dem Praeses der Kongregation, dem Abt von Irsee, die Visitation der Klöster vorgenommen und dabei auch die Exemption besprochen. Schriftliche Zusagen waren ihm jedoch, wie ein Brief vom 23. Mai 1721 bemerkt, noch keine zugegangen, und es bestand damals wenig Hoffnung, dass sich die Stimmung unter den Aebten rasch bessere. So musste die Angelegenheit einstweilen ruhen <sup>1</sup>.

Andere Geschäfte nahmen die Aufmerksamkeit des Abtes von Ottobeuren in Anspruch. Erst im Mai 1723 hören wir wieder das am 11. des Monats zu Irsee tagende Generalkapitel habe beschlossen, namens der Gesamtkongregation um die *Communicatio privilegiorum in sacris* " mit den meisten übrigen Kongregationen in Rom einzukommen. Damals wurde auch eine *generalis uni-*

---

1. Am 21. Oktober 1721 schrieb Saltarello ungeduldig, er warte noch immer auf eine Nachricht, was er für die Exemption unternehmen solle.



mit der Konstanzer Kongregation beschlossen mit dem Zwecke, sich gegenseitig Hilfe zu leisten und wichtige Entschlüsse mitzuteilen. "Aus gewissen Gründen" wurde ein römischer Agent nicht mehr bestellt. Von einer förmlichen Exemption ist im Rezess des Kapitels nicht die Rede.

Unterdessen war in Rom ein bedeutsamer Wechsel eingetreten. Am 29. Mai 1724 war der Dominikaner Kardinal Vincenzo Maria Orsini zum Papst gewählt worden und hatte als Benedikt XIII. den Stuhl des hl. Petrus bestiegen. Am 14. April 1726 konnte Saltarello die Gewährung der kassinesischen Privilegien an die Augsburger Kongregation in Aussicht stellen<sup>1</sup>. Der Generalprokurator der Kassinesen sprach sich für die *Communicatio* aus, wollte sie aber auf die geistlichen Gnaden beschränkt sehen, damit nicht der Irrtum entstehe, als ob eine zeitliche Vergünstigung gewährt sei. Insbesondere sollte der Eindruck vermieden werden, als ob durch Italien reisende Mönche auf Grund der gemeinschaftlichen Privilegien in italienischen Klöstern unbeschränkte Aufnahme und Verköstigung beanspruchen dürften. Der Kardinalpräfekt der S. C. Concilii Kardinal Origho befürwortete das Gesuch. Am 12. Mai unterzeichnete Benedikt XIII. das Breve, das der Kongregation alle geistlichen Vorrechte der Kassinesen zugestand. Zum Danke für die gewährte Gnade las die Kongregation 1000 hl. Messen für den Papst<sup>2</sup>.

Zu diesem Erfolg in Rom gesellte sich 1726 als ein weiterer, der Exemption günstiger Umstand die Wahl des Abtes Rupert zum Präses der Kongregation<sup>3</sup>. Ein erster Schritt des Praeses war die dem Generalvikar und dem Fürstbischof Alexander Sigismund von Augsburg zugleich mit der Anzeige seiner Wahl zum Praeses vorgetragene Bitte, ihn vom persönlichen Erscheinen bei Hof zu dispensieren, wo der Praeses sich nach bisher geübter Gepflogenheit dem Ordinarius vorzustellen und ihm den Treueid abzulegen hatte. Die Bitte wurde, ohne Präjudiz für später, am 26. Juni gewährt.

Als Saltarello dem Papste die Mitteilung von den 1000 hl. Messen überbrachte, die die Kongregation für ihn zu lesen bereit war, flocht er die Bitte um die Exemption ein. Aus der Notiz, mit der Abt Rupert die Tatsache registriert, ist nicht ersichtlich, ob der

1. Ottobeuren hatte diese Privilegien bereits 1617 erhalten. Am 14. Juli 1726 weihte Abt Rupert 7 Tragaltäre für Kirche und Kloster.

2. Generalkapitel zu Füssen 14. Mai 1726.

3. Der Agent schreibt: *in eodem memoriali petii exemptionem pro Congregatione et curavi, ut dictum memoriale remittatur III<sup>mo</sup> et R<sup>mo</sup> Lambertino Concilii Secretario.*

Agent hierzu beauftragt war oder den Schritt eigenmächtig gethan hat. Letzteres ist wahrscheinlicher<sup>1</sup>. Abt Rupert möge, so schrieb der Agent, jetzt unverzüglich den Konsens aller Aebte oder doch ihrer Mehrzahl schicken, was gewiss nicht schwer fallen werde. Saltarello gab sich damals einem solchen Optimismus hin, dass er sein Schreiben vom 29. Juni mit dem PS schloss, er glaube die Exemtion sei nahezu bewilligt; so hätten seine Freunde und Patrone bereits erklärt, die er zuvor gewaltig zu seiner Unterstützung animiert habe. Am 16. August übersandte Abt Rupert das Formular für die Konsenserklärung nach Elchingen. Von dort sollte es unterzeichnet den andern Aebten zur Unterschrift weitergegeben werden. Donauwörth müsse man vorerst beiseite lassen. In seinem Rundschreiben glaubte der Abt, auf die Angaben Saltarellos gestützt, die Versicherung geben zu dürfen, der Papst habe *motu proprio* und aus Freude über die dankbare Gesinnung der Kongregation, die sich in den 1000 hl. Messen aussprach, eine neue Gnade, nämlich die völlige Exemtion zu verleihen beschlossen.

Wie ich in Band II 569 meiner Rechtsgeschichte b. V. dargelegt, gingen jedoch die Geschäfte nicht so rasch voran, als der etwas heissblütige Saltarello angenommen hatte. Zu seinem Bedauern musste er Ende 1727 sogar melden, dass die bischöflichen Offizialen unter sich über ein Exemtionsbreve gesprochen hätten. Offenbar war ihnen von irgendwoher die Sache bekannt geworden<sup>2</sup>, was dem äbtlichen Agenten jedoch herzlich wenig Sorge bereitete. Ein ernstes Bedenken bildete indes immer noch die Unsicherheit, wie sich Donauwörth verhalten werde. Mittlerweile hatte Kardinal Origho die Statuten geprüft und sich ein günstiges Urteil über sie gebildet. Lediglich 2 Punkte wurden beanstandet: Einmal war die Dauer der jährlichen Exerzitien zu kurz bemessen. Der zweite Punkt aber betraf das Noviziat, das in der bayerischen Kongregation allgemein, in der Augsburger in jedem einzelnen Kloster sein sollte. Nachdem noch eine Reihe anderer Fragen besprochen und die Statuten approbiert waren, ergab die Expedition des Bestätigungsdekretes neue und unvorhergesehene Schwierigkeiten<sup>3</sup>.

Wir übergehen hier die nun folgenden Ereignisse, die im

1. Die Bittschrift an den Papst wörtlich im Diarium. Sie trug damals (Anfang August) die Unterschrift von 6 Aebten. Im September fehlt nur mehr die Unterschrift von Deggingen. Vergl. des Verfassers Rechtsgeschichte b. V. II 517.

2. 20. Dezember 1727.

3. Saltarello 24. Januar 1728.

II. Bande 571 ff meiner Rechtsgeschichte b. V. in grossen Linien geschildert sind, und die auch das Diarium in seinen Blättern getreulich aufgezeichnet hat. Erwähnt sei nur, dass Benedikt XIII. am 13. Juni 1927 auf das Betreiben Lambertinis die Augsburger Kongregation exemt gemacht hat, und Kaiser Karl VI. nach langen Verhandlungen zwischen Augsburg und der Kongregation dieser die Temporalien Sperre androhte, falls sie nicht allsogleich von der Exemption ablasse.

Diese völlig unerwartete kaiserliche Massnahme versetzte Abt Rupert, wie er selbst gesteht, in hellen Schrecken<sup>1</sup>. Mit Entsetzen las er die Komminationen, von denen das Mandat voll war<sup>2</sup>. Vor allem machte auf ihn der Gedanke Eindruck, dass der Kaiser Militär gegen die Klöster einsetzen wolle, gegen das die Abteien ohnmächtig waren. Allen kirchlichen Strafen zum Trotz ging hier die weltliche Gewalt offen und ungeschert gegen die kirchliche Jurisdiktion vor, und es war klar, dass auch Augsburg sich ausschliesslich des kaiserlichen Hofes bedienen und die in Rom angerufene Entscheidung mit allen Mitteln hinauszuziehen und alles dem Wiener Gericht zuwenden werde. Schuld an dieser unseligen Wendung war der Vizekanzler des Reiches, der eben zum Bischof von Würzburg erwählte Graf Schönborn. Auf seinen Rat hin war dies alles geschehen, während Augsburg mit Eifer die Ausführung der kaiserlichen Beschlüsse betrieb und dabei durch den Grafen von Oettingen-Wallerstein unterstützt wurde, der in Augsburger Geschäften am Wiener Hof weilte. Was Augsburg an Beweggründen vorbrachte, war sachlich unhaltbar. Unrichtig war in erster Linie, dass das Breve erschlichen sei. Im Gegenteil. Es war offen, unter den Augen des Papstes und vor der gesamten *S. C. Concilii* erbeten und ausgefertigt worden. Ebenso unrichtig war die Auffassung der Augsburger, die ihnen zugestandene *aperitio oris* habe den Inhalt des päpstlichen Exemptionsbreve tatsächlich suspendiert oder aufgehoben<sup>3</sup>. Die in Neresheim gemäss den päpstlichen Privilegien unter dem Vorsitz des *Abbas Praeses* getätigte und von ihm bestätigte Abtwahl, die in Augsburg so heftigen Anstoss erregt hatte, war keine

1. 3. Januar 1729 an Saltarello.

2. Es war datiert Laxenburg 14. Mai 1729. Unter dem 1. Mai meldete Saltarello, der Augsburger Agent sei mit dem kaiserlichen Sekretär beim Auditor des Kardinals Coscia gewesen, bei dem sich beide über die Exemption beklagten. Das päpstliche Breve habe ganz Deutschland in Aufruhr versetzt. Saltarello meinte indes versichern zu können, der Auditor kenne diese Melodie zu gut, um ihr Gehör zu geben. Man dürfe den Mut nicht verlieren.

3. Rechtsgeschichte b. V. II 581 ff.

Geheimtuerei, beide Akte waren vielmehr auf Grund des päpstlichen Breve durchaus rechtmässig geschehen. Der Graf von Oettingen war als Protektor des Klosters zur Wahl geladen. Ebenso hatte man den bischöflichen Kanzler rechtzeitig benachrichtigt. Mit all dem war der Graf einverstanden gewesen und hatte keinen Einspruch erhoben. Dem Kaiser aber stand kein Recht zu, unter solchen Umständen mit bewaffneter Macht vorzugehen. Wer aber wäre imstande gewesen, einer solchen Gewalt, wenn sie zur Anwendung kam, auch nur einen Augenblick zu widerstehen? So musste also der Abt von Ottoebeuren mitsamt der Kongregation sich unterwerfen, bis Hilfe von oben kam. Um die entstandene Aufregung möglichst bald zu beschwichtigen, möge der Papst oder in seinem Auftrag ein Kardinal sich unmittelbar beim Kaiser für die Kongregation verwenden. Bis dahin leben wir, so schreibt der stark erschreckte Abt an Sa'tarello, in beständiger Unsicherheit, nicht wissend zu welcher Stunde die militärische Exekution uns überfällt. Als erste Abwehr hat der Abt seinen Kanzler nach Augsburg entsandt, damit er dort beim Generalvikar oder bei dem Obersthofmeister des Bischofs erfahre, auf welche Weise man den Bischof am besten zufrieden stelle, ohne der päpstlichen Auktorität etwas zu vergeben. Das Vorgehen des Kaisers hat ihn so tief erschüttert, dass er fast für Gesundheit und Leben fürchten muss.

Wie sollte man aus diesem Labyrinth von Schwierigkeiten einen Ausweg finden? Das war in der Tat keine leicht zu lösende Frage. Hier die kaiserliche Drohung, dort die beiden päpstlichen Breven. Weder diesen noch jener wünschte der Abt entgegenzuhandeln. Aber konnte er beiden gerecht werden? In seiner Verlegenheit wandte er sich an den kaiserlichen Beichtvater um Rat. Aus Augsburg antwortete mittlerweile der bischöfliche Kanzler, er für seine Person dürfe es nicht wagen, in der Angelegenheit eine Meinung von sich zu geben, nachdem sie "die Kabinette der grossen Häubter" beschäftigt. Am ratsamsten jedoch schiene es, wenn eine Deputation dem Augsburger Bischof<sup>1</sup> Vorschläge unterbreitete, die des Kaisers Unmut zu besänftigen imstande seien. Desgleichen müssen sie des Bischofs Billigung finden, der sich bei den vereinigten Erz- und Bischöfen darüber vernehmen lassen wird, "zumahlen mir allerdings vorstellen solle, mein gnädigster Herr werde auch seine grossen und hohen Confoede-

---

1. Alexander Sigmund, Sohn des Churfürsten von der Pfalz, 1681 Koadjutor, 14. Januar 1691 Bischof von Augsburg, Bruder der Kaiserin Eleonora und der Königin von Spanien. Starb 1737.



rierten gezimmende Regard machen wollen " <sup>1</sup>. Ähnlich lautete die Antwort des Obersthofmeister. Die Erz- und Bischöfe haben in der Sache mit Augsburg concerniert ; sie dürfen und wollen weder ihren Rechten etwas vergeben, noch wider des Kaisers Meinung handeln <sup>2</sup>. Das war deutlich gesprochen und offenbarte dem geängstigten Abte, dass er mit einem eisernen Widerstand zu rechnen hatte.

Trotzdem unterliess er nicht, die Gemüter, soweit es ging, vorläufig zu beruhigen, und berief auf den 27. Juni das Generalkapitel nach Elchingen. Der bischöflichen Kurie bestätigte er den Empfang der Mandate und erklärte, er werde Vorschläge unterbreiten, die sowohl die Ordinarien als die kaiserliche Majestät zu beruhigen geeignet seien, so dass dem Episkopat kein Anlass mehr zur Unzufriedenheit verbleibe und alles auf kürzestem Wege erledigt sei. Am 16. Juni suchte der kaiserliche Beichtvater die Ursache des kaiserl. Mandates zu erklären. Augsburg befand sich, was die Kongregation betraf, *in possessione iuris*. Deshalb hat der Kaiser sich für seinen Schutz gegen die Kongregation verwandt, wie er in einer ähnlichen Kontroverse aus demselben Grunde für Corvey gegen Paderborn getan <sup>3</sup>. Allerdings könne die Kongregation die päpstlichen Breven nicht aus der Welt schaffen ; sie könne aber erklären, sich dieser Breven nicht bedienen zu wollen, bis die schwebende Streitfrage restlos geklärt sei. Also auch von hier keine Hoffnung auf unmittelbare Hilfe.

Als am 27. Juni das Generalkapitel in Elchingen zusammentrat, war auf eine Eingabe des Abtes nach Rom von dort noch keine Antwort eingetroffen. Augsburg aber war bereit, eine Deputation der Aebte zu empfangen. Für sie sollte nun eine Instruktion aufgestellt werden. Diese abzufassen war die Aufgabe des Generalkapitels. Man beschloss folgende Punkte :

1. Das Wesentliche der Exemption soll unverkürzt beibehalten werden. Dagegen dürfen dem Bischöfe aus Liebe zum Frieden ausser den *primi fructus*, das Recht, die Aebte *auctoritate Apostolica* zu bestätigen, überlassen werden.

2. Die Konfirmation des Abtes geschieht stets durch den Weibbischof, der dann zugleich die Weihe erteilt. Ist letzteres unmöglich, so erfolgt die Konfirmation schriftlich.

3. Besonders ist darauf zu dringen, dass die letzte Wahl und Konfirmation des Abtes von Neresheim nicht annulliert werde.

1. 1. Juni 1729.

2. 4. Juni 1729.

3. Rechtsgeschichte b. V. II 409.

4. Sollte der Bischof wider Erwarten sich mit den unter No 1 erwähnten Ehrenrechten nicht begnügen, dann kann der Präses ihm auch den Vorsitz bei der Abtwahl zugestehen, aber nur in dem Sinne, dass der Bischof als Vertreter des Apostolischen Stuhles erscheint.

Ueberdies sollen Kaiser und Papst entsprechend informiert werden.

Dornenvoller als diese Fragen war die zweite : Wen sollte man nach Augsburg deputieren ? Um den Fürstbischof zu ehren, einigte man sich dahin, dass zwei Aebte diesen Auftrag übernahmen. Präses Abt Rupert und der Prälät von Fultenbach wurden dazu auserkoren. Ihnen wurde der Sekretär der Kongregation beigeellt <sup>1</sup>.

Der Erfolg in Augsburg war zunächst recht gering. Der Bischof wies in seiner Antwort vom 3. Juli darauf hin, dass er gar nicht in der Lage sei, wider des Kaisers Mandat und entgegen dem Einvernehmen der übrigen Erzbischöfe und Bischöfe etwas zu tun. Ueberdies enthalte der ihm gemachte Vorschlag nichts, was ihm nicht ohnehin auf Grund des Tridentinum und der Bulle *Inscrutabili* zustehe. Die päpstliche Autorität habe der Bischof allzeit hochgehalten. Man werde aber jetzt in Rom durch den Kaiser hinlänglich aufgeklärt sein, so dass der Papst in der obschwebenden Frage das *momentum rei* von selbst erkennen und zur " praescindierung dieser weitaussehenden Sache andere Gedanken fassen werde ", zumal es allbekannt sei, dass man die Exemtion erschlichen habe.

Das klang wenig beruhigend. Man beharrte also in Augsburg darauf, dass die Exemtion vollständig in Wegfall komme und alles zum früheren Rechtsstand zurückkehre. Da war es wenigstens ein gewisser Trost von Saltarello zu hören <sup>2</sup>, wie auch er über das kaiserliche Mandat entsetzt sei. Sein Rat, man müsse schleunigst und auf jede mögliche Weise den Kaiser aufklären, war richtig, aber nicht so einfach auszuführen. Saltarello überbrachte die Abschrift der kaiserlichen Drohung dem Auditor des Kardinals Coscia und dem stellvertretenden Auditor des Papstes de Simoni. Mehr als einmal verlebte er eine schlaflöse Nacht, er, der vor kurzem noch so voller Zuversicht gewesen. Er hoffte, dass der Nuntius in Wien den Auftrag erhalte, den Kaiser über den wahren Sachverhalt zu unterrichten. Wenige Tage später

1. Vergl. auch die " Vorschläg, welche a Deputatis Congregationis in Augsburg sind gemacht worden " im Diarium.

2. 18. Juni 1729.

erhielt Saltarello von Coscia wirklich die Erlaubnis, den Brief an den Nuntius mit de Simoni zu entwerfen. Der Auftrag, den Brief auszufertigen und abgeben zu lassen, wurde aber nicht erteilt. Dagegen gab Benedikt XIII. am 22. Juni den Bescheid, die Frage müsse an die *S. C. Concilii* zurück, und bis zu ihrer Erklärung habe alles zu ruhen. Das war in gewissem Sinne eine Wendung zum Besseren, und ein Vorteil für die Kongregation war jetzt die Neresheimer Wahl, da sie bewies, dass die Kongregation bereits im Besitz ihrer Rechte sich befand und sie tatsächlich ausgeübt hatte. Also möge Abt Rupert, so mahnte Saltarello, Traurigkeit und Angst, in der seine Seele begraben lag, abtun und frisches Vertrauen fassen.

Fast bedauerte der Abt, dem Bischöfe Zugeständnisse angeboten zu haben. Allein sie waren ja aus reiner Furcht und Angst geschehen und rechtlich daher ohne Bedeutung. An den Grafen von Gahlen, der stellvertretender Reichsvizekanzler war, und an Herrn von Schnappau gingen Schreiben nach Wien.<sup>1</sup> Ein anderes an den Kaiser<sup>2</sup>. Am gleichen Tage gab Augsburg die erwähnte päpstliche Resolution vom 22. Juni nach Ottobeuren mit dem Bemerken, der Abt habe sich auf Grund dieses päpstlichen Entschlusses einstweilen von jeder Betätigung als Präses zu enthalten. Der Abt erwiderte, die gesamte Kongregation werde sich, bis eine weitere Resolution aus Rom erfolge, nach der päpstlichen Entscheidung zu richten wissen. Damit deutete er an, dass die Augsburger Interpretation des päpstlichen Entschlusses von der Kongregation abgelehnt werde<sup>3</sup>.

In Wien war die Vorstellung des Abtes freundlich aufgenommen worden. Abt Patricius von Monteserrato hatte mit dem Kaiser und mit dem einen oder anderen Minister, schliesslich auch mit Gahlen gesprochen. Es kam nun vor allem darauf an, einen Vergleich zu finden, der die Klagen der Bischöfe und des Mainzer Metropolitens und des Grafen von Oettingen, die alle in die Angelegenheit durch Augsburg hereingezogen worden waren, verstummen liess. Unter der Hand gab der Abt von Monteserrato zu verstehen, dass, wenn je wieder eine Klage aus Mainz, Augsburg oder von Oettingen in Wien lautbar werde, die Temporalien sperre unbedingt verhängt und dann wohl nicht so leicht wieder aufgehoben werde<sup>4</sup>. Wieder gingen Schreiben des Abtes Rupert an den Kaiser und an die Grafen von Gahlen und von Oet-

---

1. 9. Juli.

2. 9. Juli.

3. 10. Juli.

4. 6. Juli.

tingen <sup>1</sup>. Dass seine Aufregung sich nicht legen wollte, ist nach der Mitteilung, die er durch den Abt von Monteserrato erhalten, begreiflich, und wird erst recht verständlich, wenn man bedenkt, welchen Schaden die Sperre bedeutete, und wie leicht sie einen tiefgehenden Zwiespalt in die Kongregation und selbst in die einzelnen Konvente hineintragen konnte. Dann war es um die grossartigen Baupläne geschehen, mit denen der Abt sich trug, und er selbst war dem Spott weitester Kreise ausgesetzt.

Gleichzeitig mit der päpstlichen Resolution hatte Augsburg eine rein private Instruktion erhalten, die der Mainzer Agent de Fargna dazu verfasst hatte. Ihr folgte man in Augsburg und in ihrem Sinne bat der Generalvikar " aus devotem Gemüthe, nit *ad intimandum*, sondern *sub rosa* ", Abt Rupert möge doch keinesfalls zögern, sondern den Bischof um Gottes willen noch vor dessen Reise ins Allgäu zufrieden stellen, es möchten sonst Censuren und andere Verdriesslichkeiten unausbleiblich sein <sup>2</sup>. Abt Rupert berief sich in seiner Antwort auf die päpstliche Resolution und gab der Hoffnung Ausdruck, dass nichts wider ihn noch wider einen anderen Abt geschehe, ehe nicht das zu erwartende letzte Wort in Rom gesprochen sei <sup>3</sup>. In ähnlichem Sinne schrieb er an den Bischof selbst <sup>4</sup>. Ueber die Auffassung in Rom konnte Saltarello melden, dass der Uditore des Kardinals Coscia der Gegenpartei eröffnet habe, einer weiteren Erklärung bedürfe es jetzt nicht. Der päpstliche Entscheid lasse alles *in statu quo*. Da nun aber der Neresheimer Abt rechtmässig erwählt sei, verbleibe er in seinem Rechte und bleibe Abt seines Klosters <sup>5</sup>.

Praktisch jedoch hatten die Aebte ihr Verhalten nach folgenden Erwägungen zurecht gelegt. Entweder will und kann die *S. C. Concilii* die päpstlichen Breven aufrecht erhalten, oder aber sie will es nicht. Im ersten Falle schadet es nicht, wenn die Aebte bis zum nächsten Entscheid Roms der bewaffneten Macht gezwungen nachgeben. Im anderen Falle aber ist es sicher besser, rechtzeitig eingelenkt zu haben, als schliesslich der Gewalt hilflos preisgegeben zu sein und dem Ruin zu verfallen.

Als Saltarello immer mehr den Eindruck gewann, dass Abt

1. 12. Juli.

2. 8. Juli.

3. 13. Juli.

4. 14. Juli.

5. Abt Rupert an Saltarello 15. Juli 1729. Saltarello hatte um diese Zeit ein Memoriale des Bischofs an den Papst zu Gesicht bekommen, das aber nür die Annullierung der Neresheimer Wahl verlangte. Die darin angeführten Tatsachen seien fast lauter Irrtümer gewesen.



Rupert unter dem Druck der Verhältnisse dahin neige, einen Vergleich zu finden, meinte er, wenn die Not zum Nachgeben führe, möge der Vergleich wenigstens *pede plumbeo*, mit bleiernen Füßen, und ja nicht allzu schnell oder allzu leicht gemacht werden. Keinesfalls dürfen dabei Rechte des Hl. Stuhles missachtet werden. Ein Verzicht auf das Exemtionsbreve liege gar nicht in der Macht der Aebte. Der Papst werde sein Breve aufrecht halten und ebenso die *S. C. Concilii* ihr Dekret über die Abtwahl und die Konfirmation der Aebte, wenn gleich diese Punkte einige Aenderungen zulassen. Hätte man mit Augsburg allein zu tun, brauchte man gewiss an keine Nachgiebigkeit zu denken. So aber wäre es vielleicht von Vorteil, in einigen Stücken, wie in den *primi fructus*, entgegenzukommen. Abt Rupert sah indes eine Rettung aus der bedrängten Lage nur dann, wenn es gelang, den Kaiser durch den Kardinal Staatssekretär dahin zu bringen, dass er die ausgesprochene Drohung aufgab und dem Recht seinen ungehemmten Lauf liess. Ferner sollten die Bischöfe von Mainz und Augsburg durch den Papst gemahnt werden, beim Kaiser keine weiteren, der Kongregation schädlichen Schritte mehr zu tun. Und endlich musste alles aufgeboten werden, damit bei der *S. C. Concilii* möglichst rasch eine günstige Entscheidung erfolge. Und wo sind, so fragte der bekümmerte Abt, wo sind unsere früheren Patrone und Freunde von ehemals? wo Kardinal Lambertini? wäre doch er wenigstens in Rom<sup>1</sup>. Saltarello möge doch endlich mit dem Vertreter des Kaisers in Rom Kardinal Cienfuegos reden; das werde gewiss von Nutzen sein. Wie es schien wollten die Gegner die Angelegenheit zu einer Sache des ganzen Imperiums machen, während sie doch eine Sache des Hl. Stuhles war. Ihre Absicht war, dem Papst, wie der Generalvikar dem Abt ins Gesicht sagte, derart die Hände zu binden, dass den deutschen Benediktinern auf ewige Zeit hin keine Exemtion mehr verstattet werde. Ja, man legte es dem Abt sogar nahe, niemals mehr nach Rom zu schreiben.

(A suivre.)

St-Joseph-Coesfeld, Westfalen.

Raphael MOLITOR.

---

<sup>1</sup> Kardinal Lambertini war damals Bischof von Ancona. Vergl. Rechtsgeschichte b. V. II 584.

## NOTES.

### GLORIOSUS MAGISTER ADAM.

En parcourant le tome second des *Mélanges Mandonnet*, mes yeux tombent sur les pages si suggestives (145-161) consacrées par dom Wilmart à MAGISTER ADAM CARTVSIENSIS. Elles m'ont rappelé à la mémoire un manuscrit de l'Ambrosiana de Milan, qui témoigne une fois de plus du culte extraordinaire voué par les contemporains à la mémoire de cet écrivain, pour lequel notre confrère se contente de revendiquer le droit au « respect. »

L'Ambros. C 103 sup. contient un recueil de lettres de Pierre de Blois (136, d'après l'index mis en tête), écrit sur deux colonnes, probablement en Angleterre, aux environs de l'an 1200. Ce qui m'a intéressé spécialement dans cet exemplaire, ce sont les nombreuses notes marginales tracées de main presque contemporaine, en écriture très fine, dans la première partie du XIII<sup>e</sup> siècle. Or, un grand nombre de ces annotations, les plus longues en général, consistent en citations de « maître Adam le chartreux », groupées là par quelqu'un qui professait à l'égard de celui-ci la plus profonde admiration. Voici quelques-unes de celles que j'ai relevées, au cours d'une lecture rapide :

fol. 18<sup>r</sup> au bas : MAGISTER ADA<sup>1</sup> CARTHVSIENSIS de quibusdam claustralibus qui desiderant praeesse : « Num te episcopatus ambitio pulsat ?... An prioris vel abbatis loco praesidere delectat ?... numquam bellum deerit. Semper tui tibi... » A droite de cette citation, cette remarque, de même main : Quisquis in hiis instrui desiderat plenius et perfectius, audiat GLORIOSVM VIRVM MAGISTRVM ADAM CARTVSIENSEM, ubi hanc materiam prosequitur in meditatione sua sabbato sancto pasche. et discat qualiter appetenda sit prelatia. et que sint consequencia. »

fol. 19<sup>v</sup>, marge inférieure : MAGISTER ADAM CARTHVSIENSIS in quodam sermone de sancto Nicholao habito ad pueros : « Et dum puer fuit, qualem se habuit ?... Sicut ille auree lingue vir de Zosima puero canit : Institit annorum legem cohibere suorum... Mores doctorum transcendit doctor eorum<sup>2</sup>... »

fol. 23<sup>v</sup>, marge infér. : MAGISTER ADA CARTHVSIENSIS, de inquinamento spiritus et carnis : « Emundemus nos, ait apostolus, ab omni inquinamento carnis ac spiritus. Quid esse putamus inquinamentum spiritus ? Superbie tumorem. Et quid carnis ? Luxurie fetorem... »

fol. 64<sup>r</sup>, marg. infér. : GLORIOSVS MAGISTER ADA CARTVSIENSIS in quadam sua meditatione de oratione domini in cruce invitans ad pacientiam : « Pater dimitte illis... Pro peccantibus in te oras... »

fol. 68<sup>v</sup>, marg. infér. : MAGISTER ADAM CARTHVSIENSIS de quibusdam

1. C'est ainsi, la plupart du temps, que l'annotateur écrit le nom d'Adam ; deux ou trois fois seulement, il lui arrive d'ajouter un trait sur la dernière lettre.

2. Hildebert du Mans, *Vita b. Mariae Aegyptiacae*, init. Migne lat. 171, 1322 D.

gulosus in religione in quadam meditatione : « In mentem nobis veniunt cucumeres et pepones... » Qui super hec plus quereret. in meditatione magistri Ada plenius de hac materia inveniet.

fol. 70<sup>r</sup>, marg. inf. : MAGISTER ADA CARTHVSIENSIS de vanis fictis perversis et cupidis in religione : « Semper lites concitant. Discordias foveant... » Et à gauche de cette longue citation, de même main : Loquitur magister Ada de sepulcro domini in quadam sua meditatione.

Même fol., en marge de la lettre 82 de Pierre de Blois à un chartreux inconstant du nom d'Alexandre : Multum sunt dissimiles isti duo carthusienses in eadem domo : GLORIOSVS ISTE ADA, et ille Alexander de quo loquitur magister Petrus in hac epistola.

fol. 83<sup>r</sup>, marg. inf. : MAGISTER ADA CARTHVSIENSIS ad claustrales in meditatione sua sabbato sancto Pasche : « Itaque teipsum intra quietis tue archam... » Là, beau témoignage d'Adam sur la primauté pontificale : « Ipsum quoque non obmittas conspiciere summum pontificem qui in terra non habet superiorem. quem papam. id est patrem patrum ecclesia consuevit vocare. qui totius ecclesie rector primus et maximus est sedis apostolice in Romana ecclesia successor. cui cum vice beati Petri apostolorum principis presideat. et claves ligandi et solvendi omnia super terram habeat. obtemperare sine ulla exceptione omnis ordo ecclesiasticus debet, ita ut hereticum esse constet qui cum sancta Romana ecclesia non concordat <sup>1</sup>. »

fol. 111<sup>v</sup>, marg. inf. : MAGISTER ADA CARTHVSIENSIS convertens sermonem ad claustrales : « Quid est cum Christo mori ?... » Item magister Adà ad quosdam claustrales de eadem meditatione inferius : « Sunt quam plures quos minime occupationum exteriorum sollicitudo... »

fol. 114<sup>r</sup>, marg. inf. : MAGISTER ADA CARTVSIENSIS : « O quam dulce et suave, quam amabile et delectabile... istud geminum exercitium... » A droite, de même main : Attende quid loquatur de secreta conversatione et studiosa lectione magister Ada.

fol. 127<sup>r</sup>, marg. inf. : MAGISTER ADA CARTHVSIENSIS de clamore claustralium : « Itaque clamor noster perscrutatio est anteacte vite nostre... »

fol. 133<sup>v</sup>, marg. inf. : MAGISTER ADA CARTHVSIENSIS ad quosdam religionis habentes habitum, sed nimis seculares : « Consulo moneo exoro ut ambuletis digne deo vocatione qua vocati estis... »

Comme conclusion à cette courte note, je ne saurais m'empêcher de faire remarquer combien il était à propos que dom Wilmart jetât enfin un meilleur jour sur ce « glorieux maître Adam » dont la date et la personnalité avaient donné lieu à tant de confusions, et dont les écrits spirituels, un peu parallèles à ceux de maître Achard de Saint-Victor, — encore inédits, hélas ! — mériteraient véritablement, à plus d'un point de vue, « une étude spéciale. »

G. MORIN.

1. A comparer avec le témoignage contemporain et non moins expressif de Maître Rufin d'Assise, dans son discours d'ouverture du concile de Latran (1179), récemment mis au jour par moi d'après un manuscrit de l'Ambrosiana. Celui de notre Adam trouva, quatre siècles plus tard, un magnifique écho dans la confession des vaillants chartreux qui, sous Henri VIII, furent des premiers à sceller de leur sang la croyance catholique relative au *Primatus Petri*.

# COMPTES RENDUS.

## BIBLIOGRAPHIE, ETC.

K. LÖFFLER. *Die Handschriften des Klosters Zwiefalten*. (Archiv für Bibliographie, Buch- und Bibliothekswesen. Heft 6.) — Linz-Donau, F. Winkler, 1931, 8°, 116 p.

En 1859 le *Serapeum* publiait des extraits d'un catalogue de Zwiefalten, puis le catalogue disparut, pour reparaitre en 1920. M. Löffler le publie en identifiant les manuscrits conservés à Stuttgart et en complétant la description. Le catalogue décrit 195 manuscrits en parchemin et 271 en papier, Stuttgart a en outre 15 mss qui ne figurent pas dans le catalogue de 1792. Mais pourquoi manque le catalogue lui-même ? Quelques manuscrits sont du IX<sup>e</sup> siècle (3, 22, 63), bien que l'abbaye ne fût fondée qu'en 1089. D'excellentes tables permettent de s'orienter facilement.

M. Löffler est un paléographe et un historien trop connu pour qu'on puisse découvrir beaucoup d'erreurs. Je me demande cependant s'il ne faut pas lire ms pg 173 *Ep. ad Abram filiam* et pp 30 *reportavit*. La faute la plus considérable se rapporte au ms pp 7 : *Collectarius... finitus per fratrem Petrum de Herenthals... anno MCCCLXXIIII*. Pierre de Herenthals est nommé p. 111 parmi les copistes et le ms est daté p. 10 n. 12 de l'an 1374. La Bibl. Royale de Bruxelles conserve deux manuscrits du même ouvrage : 1867 et 7496 (Cf. Van den Gheyn, Catalogue n. 236 et 237). Ils ont une note identique *finitus per fr Petrum de Herenthals... 1374 in mense ianuario die quarta*. En réalité, le premier a été écrit en 1394 et le second en 1410.

Espérons que cette intéressante publication soit un indice que l'on songe à achever le catalogue des manuscrits de Stuttgart. D. DE BRUYNE.

M. RHODES JAMES and CL. JENKINS. *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Lambeth Palace*. 2 Parties (1-202). — Cambridge, University Press, 1930 et 1931, 320 p. Sh. 25.

La Bibliothèque Lambeth à Londres fut fondée par l'archevêque Bancroft (1604-10) de Cantorbéry. H. J. Todd en 1812 publia un catalogue des manuscrits mais ce livre est devenu très rare et insuffisant. M. James, qui a une longue expérience des manuscrits anglais, a entrepris de décrire les volumes du Moyen Age, tandis que M. Jenkins s'est chargé des livres postérieurs.

La plupart des manuscrits viennent du prieuré des Augustins à Lanthony ; on trouve aussi un volume du Sud de la France (n. 31 : Décrétales), un de Limoges (n. 65 Missel). Il n'y a pas de manuscrits antérieurs au X<sup>e</sup> siècle, mais on trouve beaucoup de textes rares ou uniques, parfois inédits : ainsi n. 59 des lettres de saint Anselme, éditées maintenant par D. Wilmart Rev. bén. 43 (1931) p. 38 et suiv. ; n. 66 une chronique de Jean Mimallis Tornacensis conduite jusqu'à l'année 1512 ; n. 94 une vie inédite de sainte Milburge, n. 198 un coutumier de Peterborough, etc.

Le n. 106 est le manuscrit de Fell que Hans von Soden n'a pas pu retrouver. Il faut lire partout (p. 180-2) Hartel au lieu de Härtel et la lettre 18 = Hartel 67 (non 65), la lettre 42 = Hartel 63 (non 11). — Dans le ms 122 le traité G. de



Montibus appartient à Guillaume du Mont S<sup>te</sup> Geneviève. et le traité anonyme qui suit est de Bède cf. Migne 90, c. 175. Ces mêmes écrits reparaissent dans le ms. 199. — Dans le ms 127 le traité *Hic est sapientia* a été édité par D. Morin dans la *Rev. bén.* 1903, p. 225 et dans les *Anecd. Mareds.* III 3 p. 195. Les *Regulae defitionum* qui suivent ont été éditées par Künstle *Antipriscilliana* 1905, p. 142. P. 70, l. 1 *ad honoratam* est peut-être une faute d'impression pour *ad Honoratum*.

D. DE BRUYNE.

### ÉCRITURE SAINTE.

E. KALT. *Biblisches Reallexikon*. Tome I. A-K. — Paderborn, Schöningh, 1931, 8°, VIII-524 p. Mk. 23.

Pour juger équitablement cette œuvre il importe d'en fixer le but. Elle est destinée à tous ceux que l'Écriture intéresse et qui l'étudient sans que cette recherche soit leur spécialité. Prêtres, étudiants en théologie, voire laïques instruits sont les heureux destinataires de l'ouvrage. Il fallait donc être clair et bref, sans tomber dans le laconisme ; il fallait fournir la somme indispensable de renseignements sans être prolix ; il fallait enfin se garder des opinions singulières pour mieux refléter l'enseignement commun. De ce point de vue, ce dictionnaire est bien réussi car on y trouve dans un format commode une brève et substantielle nomenclature des choses de la Bible, et non seulement de celles qui appartiennent à la géographie ou à l'histoire mais encore à la théologie et au mouvement des idées. C'est un excellent point de départ pour un séminariste, ou pour un curé en quête d'une synthèse rapide et facile.

Il faut féliciter M. Kalt d'avoir entrepris un travail aussi utile et de l'avoir entrepris tout seul. Il a fait montre de courage, et la rapidité avec laquelle son livre s'imprime et paraît sera un élément nouveau de succès. Seulement, il ne s'étonnera pas qu'on lui prodigue une admiration clairvoyante et qu'on signale ce qui pourrait sembler moins heureux dans son lexique. Il s'est parfois montré avare de renseignements utiles, surtout en matière de bibliographie, et si l'on comprend parfaitement qu'il ait restreint celle-ci à la langue allemande il y a toutefois des ouvrages capitaux qu'il ne pouvait taire. C'est le cas pour les chroniques du P. Vincent sur Beisan, dans la *Revue Biblique*, et pour ses grands travaux sur Gethsémani ou Hébron. Pour l'Écclésiastique on attendait qu'il fit mention de Smend, et au sujet du printemps j'ai cherché l'*Arbeit und Sitte in Palestina* de G. Dalman ; de même, au sujet des Hérodes le travail de W. Otto dans l'encyclopédie de Pauly-Wissowa. A propos de Daniel, c. 821, je ne suis pas bien sûr que le P. Lagrange reconnaisse son opinion dans le résumé qui en est fait. Pour Ampliatius, on souhaiterait voir citer l'inscription de la catacombe de Domitille ; pour Tell el Foul, les fouilles de l'École américaine ; pour Gallion, l'inscription de Delphos si importante par le rôle qu'elle joue dans la chronologie de l'âge apostolique. De même, c. 953, il eût été bon d'avertir que l'Azot, où meurt le Macchabée n'est pas celle de Philistie, et c. 798, que Ménélas n'est probablement de la tribu de Benjamin que par une faute de copiste (2 Mac. 3, 4). La variante latine, qui le met dans la tribu sacerdotale de Balgea (Neh. 12, 5 et 18) a plus de chances de représenter le bon texte. Les fouilles de Gebal ont continué d'être fructueuses depuis 1925, c'est s'arrêter trop tôt. On comprendra que je n'ai glané ces imperfections que pour mieux administrer à l'auteur la preuve irréfutable de l'estime dans laquelle son œuvre mérite qu'on la tienne. Ce sont là des pailles qui ne retranchent rien au mérite singulier d'un livre destiné à devenir classique en son pays.

DOM HILAIRE DUESBERG.

**Helps to the Study of the Bible.** 2<sup>e</sup> éd. — Oxford University Press, Humphrey Milford, 1931, 8<sup>o</sup>, 104 planches et 12 cartes. Sh. 8/6.

Un petit volume d'un millier de pages et même davantage, — toutes ne sont pas numérotées, — d'une impression impeccable, contenant un aide-mémoire excellent sur les matières bibliques des deux Testaments. C'est l'œuvre de dix spécialistes et la table des matières en indique assez la richesse : histoire du canon et du texte, introduction très brève à chaque livre, liste des miracles, des paraboles, des prières de l'A. T., tableaux généalogiques des Patriarches, des prêtres lévites, chronologie de l'A. T., esquisse historique du milieu biblique, puis pour le N. T. harmonie des évangiles, miracles, paraboles et titres du Seigneur, citations de l'A. T. dans le nouveau, etc. Géographie de Palestine, description des règnes minéral, végétal, animal, enfin lexique des noms propres de la Bible, index des matières et concordance biblique, puis un Atlas avec son index géographique, tel est le bilan incomplet de ce qu'on peut trouver dans ce précieux répertoire.

L'esprit en est modéré ; à part la division consacrée en livres canoniques et apocryphes, quelques mentions des sources et quelques solutions rejetées par la Commission biblique, il se rapproche des positions conservatrices et est parfaitement utilisable sans grand effort de redressement orthodoxe, la plupart des renseignements qu'il fournit échappant à toute appréciation doctrinale. Il sera donc utile à beaucoup. H. D.

**I. RABIN. Studien zur vormosaïschen Gottesvorstellung.** — Breslau, Marcus, 1929, 100 p.

Malgré le retard auquel m'ont contraint les circonstances, il me semble que je ne suis pas le dernier à parler de l'intéressant essai du Dr Rabin. Il me paraît enveloppé de silence et la cause en est due sans doute à son caractère rétrograde. L'auteur défend les origines, j'allais dire surnaturelles, du monothéisme dans l'A. T. Il passe en revue et critique les opinions évolutionnistes et sous cet aspect son livre est un utile répertoire ; puis il construit et montre le monothéisme des patriarches adorateurs d'El, Dieu unique ; enfin il expose comment le mosaïsme est lié indissolublement aux idées conjuguées de rédemption du peuple de l'Égypte, d'élection des enfants d'Israël, en un mot d'une révélation. Le tout est parfaitement raisonné. H. D.

**M. J. LAGRANGE. Le Judaïsme avant Jésus-Christ.** — Paris, Gabalda, 1931, 8<sup>o</sup> xxvii-624 p. Fr. 100.

Il est devenu banal de chanter les louanges d'un ouvrage du P. Lagrange et de donner de l'éminent au fondateur de l'École Biblique. Lui-même y est devenu sans doute assez indifférent par accoutumance, mais il est difficile de ne pas débiter dans la critique de son dernier livre par un éloge vibrant car la justice l'exige, et s'incliner devant le mérite, fût-il habituel, est signe de clairvoyance.

L'auteur est resté fidèle à sa méthode de travail : information copieuse, lecture réfléchie des textes dans leur langue originale, discussion de critique textuelle et littéraire, notation soigneuse des mouvements d'idées, large hospitalité offerte à la pensée d'autrui, souci scrupuleux de servir l'Église et de la défendre par la démonstration de la vérité, tout en ces quelques centaines de pages respire le zèle qui, depuis quarante années et plus, n'a cessé d'animer cet écrivain fécond.

Telle est la première leçon que son dernier ouvrage, — dernier en date

veux-je dire, — donne à ses lecteurs, et elle portera ses fruits, car nul ne pensera à se dérober au sentiment d'admiration qu'impose cette nouvelle entreprise succédant à tant d'autres, mais ce tribut payé à l'aimable savant, il importe de chercher la place que son livre prendra dans la bibliothèque des professionnels de l'Écriture Sainte.

Il n'y supplantera pas Schuerer ni les manuels méthodiques qui ont traité de la matière ; le P. Lagrange ne l'a pas développée avec l'ampleur ni la rigueur du savant allemand, et il avait mieux à faire que de répéter ce qui avait été dit avec une parfaite compétence. Il faut prendre son livre comme une collection de notes sur des questions controversées ou obscures, mais une collection infiniment riche et dont l'originalité tient en ce qu'elles contiennent des mises au point et des rétractations des œuvres précédentes, telles que l'introuvable *Messianisme au temps de J. C.* (1909).

En bref l'intérêt du livre, c'est son auteur. Il y a huit lustres qu'il écrit. Il a débuté avant l'encyclique *Providentissimus* et il a suivi sa voie en abordant l'une après l'autre toutes les questions qui touchent à l'Écriture ; de tant d'auteurs de gauche ou de droite il a fait la critique, qu'il est intéressant à présent de l'entendre se juger lui-même et la liberté qu'il y met ajoute au prix de son verdict.

On croirait que l'âge l'a rendu circonspect, et il débute par une double audace : il tente de dater les livres apocryphes pour les verser à son dossier et les insérer au cours des événements, puis il s'essaie à donner des traits nouveaux aux sectes juives, en particulier aux Esséniens. Il esquisse même une rentrée, à peine dessinée il est vrai, dans le domaine de l'A. T. et cela nous vaut quelques pages précieuses sur le livre de Daniel.

Voici en gros quelles sont les positions qu'il adopte : Hénoc'h I-XXXVI serait antérieur à 125, peut-être même à la persécution, à moins qu'il ne soit du temps de la résistance passive, — Hénoc'h XCIII, 1-10. XCI, 12-17 est des premières victoires de Jonathan, quand les Assidéens lui étaient encore fidèles, — Hénoc'h LXXXIII-XC est de l'époque de Judas Machabée, — le Livre des Jubilés et celui des Patriarches serait du temps de l'union d'Hyrchan avec les Pharisiens, — les Ps. de Salomon, et ceci est nouveau, ne seraient pas tant dirigés contre les Sadducéens que contre les Pharisiens de l'aile gauche (cfr. Ps. 4 : portrait du pharisien pécheur), — l'Assomption de Moïse est de l'inter-règne d'Hérode. Pour les Esséniens, l'auteur les croit en relation avec les idées de Pythagore et leur prête le livre des secrets d'Hénoc'h et l'Assomption de Moïse. Pour la secte de la Nouvelle Alliance il maintient l'avis émis jadis dans la Rev. Bibl. de 1912 et dont il faut bien constater qu'il ne fut généralement pas suivi. L'écrit date de l'an 200.

La recension reste incomplète faute de souligner l'intérêt de la biographie d'Hérode où les derniers travaux parus sont discutés, et de tant de vues heureuses sur le judaïsme alexandrin.

D'autres ont pu être amenés à nous confier en d'épais volumes comment la critique biblique les avait poussés hors de l'Église, plus heureux que tel de ses contemporains le P. Lagrange nous montre aujourd'hui pourquoi ses investigations dans le même domaine ont fortifié sa foi en la révélation du Fils de Dieu.

DOM HILAIRE DUESBERG.

SZCZYGIEL. *Das Buch Job.* — Bonn, Hanstein, 1931. 8°, VIII-258 p. Mk. 9.20.

Cet ouvrage appartient au *Vieux Testament* de Bonn dont nous n'avons cessé de faire l'éloge. Il se distingue par les mêmes qualités de solide érudition

et d'information sérieuse que ses devanciers. L'auteur pose nettement le problème examiné par le poète inspiré et il en trouve une double solution dans les discours de Jahvé et dans ceux d'Elihu ; c'est assez dire qu'il ne considère pas ces derniers comme une annexe postérieure. Tout est à l'unité pour lui dans le livre de Job, et l'éloge de la Sagesse est seulement déplacé et renvoyé après 42,6. Par contre, l'essai tenté par Dhorme pour restituer un troisième discours à Sophar est non avenu. Le prologue et l'épilogue sont traduits en strophe ; ils ne sont donc pas considérés comme de la prose. Job apparaît bien comme un personnage historique dont les faits et gestes ont fourni la matière du poème ; celui-ci daterait bien des siècles qui suivirent la Captivité, mais une difficulté arrête Szczygiel, c'est à savoir le silence du poète sur ce grand événement ; à son avis 12, 17-19 ont été pris à tort comme une allusion à la déportation de Juda. Il penche donc pour le temps de la captivité même, ce serait un livre de consolation. Le commentaire est soigné ; à noter un excursus intéressant sur la notion de jugement entre Job et Dieu. H. D.

H. H. SCHAEDEK. *Esra der Schreiber*. — Tuebingen, P. Mohr, 1930, 8°, VIII-77 p. M. 6.

Cet opuscule est le cinquième des *Beitraege zur historische Theologie* et contient une étude sur les fonctions et le rôle religieux d'Esdras. La partie centrale et la plus utile de l'ouvrage est la seconde où Schaefer développe la thèse que le titre de scribe désigna avant tout les fonctions officielles qu'Esdras eut à remplir à la cour persane où il fut préposé aux affaires juives. Plus tard, son titre devint un éloge et un hommage à son zèle pour la restauration religieuse d'Israël. Le rôle historique d'Esdras est défini en des termes qui ne manquent pas d'intérêt encore qu'ils soient assez compromettants ; je ne sais s'il eût goûté qu'on l'opposât si nettement au mouvement prophétique, mais plus d'une remarque de Schaefer sur la valeur traditionnelle et historique du Pentateuque tel qu'Esdras le trouva est pertinente et originale. H. D.

PRIMO VANNUTELLI. *Gli Evangeli in sinossi*. — Turin, Marietti, 1931, 8°, XII-283 p. Lires 15.

*Libri synoptici Veteris Testamenti, seu librorum Regum et Chronicorum loci paralleli*. Tomus prior. — Rome, Institut Biblique, 1931, in-folio, VIII-337 p. Lires 95.

Il y a longtemps que M. Vannutelli nous entretenait du problème synoptique et il a cru bon d'exposer sa démonstration de manière définitive en publiant une Concorde des évangiles, traduite en italien, qui mettrait les pièces sous les yeux du lecteur. Quand je dis « de manière définitive » je trahis mon auteur qui se défend de mettre le point final à la controverse et ne demande qu'à être contredit, à condition qu'on le convainque. Ce n'est pas si facile ; sa thèse peut paraître simple, voire simpliste, elle n'en est pas moins maniee par un érudit qui a longuement ruminé son argument principal, à savoir les stigmates communs à tous les synoptiques quels qu'ils soient et particulièrement à ceux de l'A. T. A la base de nos trois évangiles, il y a un document grec, traduction probable d'un original araméen, que chacun des évangélistes a traité selon son génie et selon le plus ou moins bon état de conservation de son manuscrit. On voit assez tous les avantages de cette hypothèse, mais écarte-t-elle les difficultés dont la plus grave sera de rendre compte des libertés de S. Marc qui résuma une pareille source. La théorie du P. Lagrange est assez compliquée, c'est vrai, mais elle procède d'une analyse plus soigneuse



des trois auteurs et elle restitue mieux leur physionomie personnelle et leur originalité. Aussi, lui fait-on dans la réfutation des contradicteurs la part du lion. Il faudrait, pour parler en tout état de cause, reprendre le travail de M. Vannutelli *ab ovo* ; je n'y puis songer et je dois me borner à marquer ma méfiance instinctive, ce qui peut sembler hypocritique, mais par ailleurs je félicite l'auteur d'avoir doté ses compatriotes d'une synopse en langue vulgaire, où les rapports des auteurs sacrés sont définis d'une manière si libre et si sûre tout ensemble, où l'appareil du texte est si soigné, où le grand principe que les évangiles synoptiques doivent être traités en concordance est si fermement énoncé.

*Habent sua fata libelli!* d'une thèse qui a peine à faire son chemin, si on en juge par le peu de contradictions qu'elle rencontre, sort un livre infiniment précieux, à savoir une Concorde des livres de Samuel, des Rois et des Chroniques. Il n'y a qu'à le décrire pour en faire l'éloge. On y trouve en colonnes parallèles les textes hébreu, grec et latin de ces livres, et en outre Josèphe. Le texte hébreu est celui de Kittel, le grec vient de Swete, le latin de Heuse Tischendorf, le texte de Josèphe de Niese. Les passages singuliers de l'un ou l'autre livre sont simplement résumés en leur lieu et place avec référence à Josèphe. L'édition est parvenue à sa première moitié ; tous ceux qui s'occupent de l'histoire d'Israël seront heureux d'avoir ainsi disposés sous les yeux des textes dont les variantes, celles des noms propres surtout, importent si fort. Il faut féliciter M. Vannutelli et ses éditeurs d'avoir entrepris avec munificence cette grandiose édition.

DOM HILAIRE DUESBERG.

H. HOEPFL. *Introductionis in sacros utriusque Testamenti libros compendium.*

II Introd. specialis in libros V. T. — III, Intr. spec. in libros N. T. — Rome, 1931, 8°, 364 et 482 p. L. 30 et 35.

C'est la troisième édition d'un manuel qui se recommande par une vaste et discrète érudition, un goût marqué pour les solutions prudentes et moyennes, une grande largeur de vues et une aimable sérénité dans la critique des opinions contraires. L'auteur a mis son œuvre à jour avec soin ; c'est ainsi qu'Amen em opé fait son apparition à propos du livre des Proverbes, sans qu'on lui fasse grand accueil, et c'est justice. Le récent décret sur le *Comma Joanneum* est expliqué dans le sens qu'il faisait déjà pressentir la deuxième édition. H. D.

M.-J. LAGRANGE. *La Morale de l'Évangile.* — Paris, Grasset, 1930, 16, 250 p.

Son amour de la vérité et sa sollicitude pour les simples qu'on égare ont inspiré au P. Lagrange la force et le courage de se mesurer avec M. A. Bayet, professeur à l'École des Hautes Études. Je dis le courage, encore que l'adversaire ne soit pas bien armé, mais pour le combattre il faut vaincre l'ennui qui en émane et s'exposer vaillamment à devenir soi-même fastidieux en redressant les travers de cet esprit simpliste à l'excès. Admirons la bonne grâce et la gentillesse que le vénéré Maître met à corriger les écarts d'exégèse d'un adversaire à qui il faut apprendre à lire et à comprendre ce qu'il lit. Le P. Lagrange honore grandement M. Bayet en s'occupant à le réfuter, en même temps qu'il fait œuvre de charité à son égard, et à l'égard du grand public, en lui administrant ses remèdes sous une forme aussi aimable. DOM HILAIRE DUESBERG.

R. TRAMONTANO. *La lettera di Aristea a Filocrate.* — Naples, Civiltà Cattolica, 1931, 8°, xvi-474 p. L. 50.

Chacun aura reçu avec plaisir l'annonce d'une édition critique enrichie de notes et précédée d'une introduction très complète de la lettre d'Aristée.

Il y a tant à dire sur ce curieux document. Un regret sincère tempère néanmoins le plaisir du lecteur en songeant que l'érudit à qui nous devons ce bel ouvrage n'est plus, et que des mains fraternelles ont dû recueillir cet héritage littéraire pour nous en faire bénéficier.

Le regretté P. Tramontano a fixé son texte d'après les manuscrits et d'après l'édition de Thackeray : peut-être la disposition de l'appareil critique n'est-il pas des plus commodes à employer mais l'auteur, en ne recourant pas servilement à un des textes publiés, a voulu faire œuvre originale et utile tout ensemble en réhabilitant des leçons injustement négligées. Son grand effort a porté sur la date de la composition de notre écrit ; elle erre selon le goût des critiques sur une échelle de deux siècles et rejoignant l'opinion d'archéologue du P. Vincent il la fixe aux dernières années de la domination lagide en Palestine, soit avant la bataille de Panion. Il est toujours délicat de se prononcer sur ce point quand on a affaire à un apocryphe, car où commence la fantaisie dans les informations d'un auteur fictif. D'autre part, l'hypothèse répond à bien des difficultés et surtout en écarte et son accord avec l'archéologie la soutient bien. L'unité littéraire de la lettre, sa fortune littéraire chez Philon et les premiers Pères sont bien expliquées. Le commentaire est riche et même touffu ; force est de regretter l'absence d'un lexique ou d'un index à la fin de cet utile volume.

DOM HILAIRE DUESBERG.

#### ORIENTALIA.

W. H. PAINE HATCH. *Greek and Syrian Miniatures in Jerusalem.* - Cambridge, Massachusetts, Mediaeval Academy of America, 1931, 4<sup>o</sup>, xiii-136 p. 72 planches. Dollars 12.

Ce magnifique ouvrage reproduit et décrit soixante et onze miniatures tirées des bibliothèques du couvent grec du S. Sépulcre et du monastère syrien de Saint-Marc à Jérusalem. Toutes, sauf quatre, sont inédites ; toutes sont antérieures à 1300 et représentent des spécimens de l'art byzantin. Les planches sont d'une exécution parfaite et leur description détaillée, accompagnée d'une brève bibliographie du sujet représenté, les éclaire.

Cette précieuse collection est précédée d'une double introduction sur la miniature en général et sur la peinture byzantine. L'auteur s'est inspiré des enseignements de N. P. Kondakov et de Ch. Diehl ; il répète la division en trois âges d'or de l'art byzantin telle que ces auteurs l'ont établie, mais il a parcouru toute la bibliographie de son sujet en sorte que ces courtes pages forment une initiation excellente à l'histoire de l'art oriental. M. Hatch s'est instruit d'ailleurs autrement que par le truchement des livres, il a visité les monuments dont il parle et il fut un hôte assidu de la bibliothèque patriarcale grecque de Jérusalem où il arrêta son choix en connaissance de cause.

Parmi les miniatures, deux qui sont tirées des codices 14 et 28 des bibliothèques grecque et syrienne, représente la Pentecôte. L'une et l'autre ont au centre de la composition une manière de porte ; dans la planche LXX, c. 28, elle est close, mais dans le c. 14, planche V, elle reste béante et contient dans son ouverture deux hommes dont l'un est vêtu en roi. M. Hatch ne détermine pas ces personnages, et je me suis demandé si le roi n'était pas David, qui figure dans le discours de S. Pierre et « dont le tombeau est parmi nous » : à d'autres de décider. A noter planche XII, du même c. 14 (XI<sup>e</sup> s.) la figuration du dieu Jourdain au baptême du Christ, tout comme à Ravenne au baptistère ; singulier exemple de persistance d'un motif païen. D. H. D.

## THÉOLOGIE HISTORIQUE.

BUCHBERGER. *Lexikon für Theologie und Kirche*. III Band (Colorbasus-Filioque). — Fribourg en Br., Herder, 1931, 4<sup>o</sup>, VIII-1040 p. Mk. 26, relié 30.

La nouvelle édition du *Lexikon für Th. u. K.* dont nous avons annoncé récemment les deux premiers volumes (*Rev. bén.*, 1930, p. 289 ; 1931, p. 173) en arrive, après peu de mois, à son tome III<sup>e</sup>. Cette rapidité dans l'exécution du plan conçu par Mgr Buchberger et ses collaborateurs prouve que le travail est bien dirigé et que la matière de tout l'ouvrage n'est pas loin d'être prête. On le sait, le *Lexikon* embrasse l'ensemble des sciences ecclésiastiques avec celles qui leur sont connexes, il renseigne sur tous les événements et institutions, sur les personnages, amis ou adversaires, qui se trouvent en relation avec la Religion et l'Église. Cette immense extension exige une certaine concision dans chaque domaine particulier ; pourtant, dans tous les articles importants, les éléments essentiels sont clairement et méthodiquement exposés, et pour le reste, la bibliographie servira à orienter le spécialiste. Ainsi, du point de vue de la théologie dogmatique, on ne peut que louer des notices telles que : l'Imm. Conception (*Unbefl. Empfängnis*), le péché originel (*Erbsünde*), la Rédemption (*Erlösung*), l'Extase, etc. Dans l'article du *Dogme*, nous eussions désiré, à propos de l'évolution du dogme, quelques renseignements sur les vérités virtuellement révélées ; dans l'*Eucharistie*, quelque chose de plus sur les diverses opinions relatives au sacrifice eucharistique : ces sujets ont fait, en ces derniers temps, l'objet de controverses assez vives. L'exégète pour sa part, louera l'article *Exégèse*, qui retrace l'histoire de cette science, de même l'*Évangile* et les *Évangélistes* ; sur *Daniel* il verra énumérées les difficultés que rencontre l'explication de ce livre, avec renvoi aux auteurs compétents. En fait de biographie, notons S. Cyrille d'Al. et sa situation au Concile d'Éphèse, *Döllinger*, *Mag. Eckhart*. Dans les questions d'actualité, Mariage (*Ehe*), Propriété (*Eigentum*), Éducation (*Erziehung*), *Europa*, la doctrine franchement catholique est toujours à la base. Signalons encore d'intéressantes statistiques, concernant l'Église d'Allemagne (*Deutschland*) ou les ordres religieux (*Dominikaner*), ainsi que les cartes et vignettes, avec des planches hors-texte pour les sujets comportant une représentation artistique (l'Imm. Conception, les symboles évangéliques, le texte des Évangiles).

Le volume, dans l'ensemble, est digne de ses prédécesseurs, qui déjà ont reçu des éloges bien justifiés de la part de juges compétents. D. R. PROOST.

J. TURMEL. *Histoire des dogmes. I. Le péché originel. La Rédemption*. — Paris, Éditions Rieder, 1931, 8<sup>o</sup>, 467 p.

Ce livre, que l'A. a écrit à la demande d'amis (p. 7), constitue une synthèse des opinions déjà connues par les publications des Coulange, Delafosse, Perrin, cités d'ailleurs sans ambages, dès la première page et ensuite dans le courant de l'ouvrage. Tout y est clair et net, accessible au grand public, mais il plaira surtout aux lecteurs de la Collection « Christianisme » dirigée par P. L. Couchoud.

La situation et les idées de M. Turmel sont trop connues pour qu'il y ait lieu ici d'argumenter et de réfuter, des théologiens compétents ont d'ailleurs déjà assumé cet office. Contentons-nous d'indiquer les principes les plus importants qui constituent le fond de la présente publication.

Le Christ n'a voulu, en fait de rédemption, autre chose que délivrer les

Juifs du joug des Romains. « Aucun prophète originaire de Bethléem ou de Nazareth n'a prononcé le discours sur la montagne ou quelque chose d'approchant, etc. » (p. 321).

On alléguera peut-être le témoignage des Évangiles : « Les récits des synoptiques tombent presque toujours en poussière quand on y touche » (p. 306). Quant à S. Paul : « La littérature paulinienne est une compilation informe où les préoccupations religieuses les plus disparates du II<sup>e</sup> siècle sont juxtaposées » (p. 12). Par exemple, les chap. V-VIII de l'Épître aux Romains (précisément ceux qui attestent le plus expressément le péché originel et la rédemption, sont une interpolation marcionite ; le Christ mort pour nous réconcilier avec Dieu, c'est un dogme de Marcion, dont le système, convenablement expurgé, a pris une grande place dans la doctrine du christianisme, tel le Dieu malfaisant de Marcion, devenu le diable des Chrétiens.

Dans ce volume, que le chiffre I semble annoncer comme le premier d'une série, il s'agit du péché originel et de la rédemption. A grands traits, voici l'évolution dans le dogme du péché originel : La déchéance primitive date de S. Irénée ; le péché originel, c'est S. Augustin qui en est le père, et d'après ce même docteur, c'est la concupiscence qui en est le constitutif. Après bien des siècles S. Anselme fait consister le péché originel dans la privation de la justice originelle, et à l'aide de sa métaphysique réaliste, il en étend facilement la propagation à toute la nature humaine. Mais fatalement l'évolution doit continuer, elle répond aux postulats les plus impérieux de l'esprit humain, qui depuis des siècles se débarrasse lentement mais progressivement du lourd héritage que lui a légué Augustin. De nos jours c'est le Card. Billot qui a hâté cette évolution, il supprime le péché originel et en revient à la vieille doctrine de la déchéance (p. 281).

Pour la Rédemption, l'évolution est analogue, l'A. la résume (p. 299) : 1<sup>re</sup> la Rédemption est l'affranchissement du joug de Rome ; 2<sup>o</sup> le Christ n'étant pas revenu, la Rédemption perd son caractère nationaliste et devient une rédemption mystique déjà accomplie ; pendant plus d'un millénaire, elle consista dans l'affranchissement du joug du diable, et l'on crut que le Rédempteur s'était offert en rançon à l'esprit infernal ; 3<sup>o</sup> sous l'influence posthume de S. Anselme, le Christ a cessé d'offrir sa mort au diable, et l'a offerte à la justice divine à titre de satisfaction. Mais cette doctrine elle aussi, va se briser contre un écueil : « Cet écueil, c'est le dogme *actuel* de la Trinité... le débiteur par substitution qui offre la dette de l'humanité, ne fait qu'un avec le créancier qui la reçoit... non-sens, absurdité foncière... » (p. 455).

Dans deux siècles, si l'Église existe encore, la Rédemption sera exclusivement œuvre d'amour, néanmoins l'oubli ayant enseveli les vieilles thèses, les fideles continueront à dire : « Nous croyons ce qui a été cru par tous, dans tous les temps et tous les lieux. » C'est par ce sarcasme que M. T. conclut son exposé, très documenté, très rempli de textes des Pères et des théologiens ; le livre pourra servir d'arme aux ennemis de l'Église, mais pendant assez peu de temps, pensons-nous ; car l'oubli lui aussi l'ensevelira avec ceux de ses prédécesseurs de la critique rationaliste.

D. R. PROOST.

M. JUGIE. *Theologia dogmatica christianorum orientalium de Ecclesia catholica dissidentium. Tomus IV. Theologiae dogmaticae Graeco-Russorum expositio de novissimis — de Ecclesia.* — Paris, Letouzey, 1931, 8<sup>o</sup>, 666 p. Fr. 40.

Ces deux traités des Fins dernières et de l'Église n'offrent d'autre lien commun que leur aspect polémique. Il domine dans cet ouvrage l'examen de presque



toutes les questions. Aussi bien la première étude qui comporte 202 pages traite-t-elle surtout de la rétribution immédiate et du purgatoire : deux questions où la dogmatique orientale se sépare de la théologie catholique et où les théologiens byzantins et slaves présentent entre eux les plus grandes divergences. Ces considérations amènent naturellement la question des suffrages de l'Église pour les défunts. Ici encore quelle variété d'opinions ! Ces différences semblent être le résultat à la fois de la nature même de plusieurs problèmes eschatologiques, de l'attitude hostile des orientaux vis-à-vis des doctrines catholiques et de l'influence exercée sur eux par les protestants aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Cette première partie de l'ouvrage du P. Jugie expose donc plutôt l'histoire de la pensée théologique byzantine. — La deuxième partie donne la théologie gréco-russe sur l'Église. Les communautés dissidentes du rit byzantin ne forment pas une Église mais des *autocéphalies* ou *autonomies* (la distinction en l'espèce est assez subtile). Vis-à-vis de l'Église catholique Romaine, certains théologiens tiendront que l'Église orthodoxe seule constitue l'Église universelle, d'autres n'y verront qu'une portion de l'Église œcuménique. Au fond de toute cette polémique, gît la grave question de la primauté. Où réside-t-elle ? A Byzance ? dans la dyarchie rêvée par Photius ? dans la pentarchie des grands sièges patriarcaux, réduite à la tétrarchie quand le Patriarche de Rome fut déclaré déchu ? Toutes ces conceptions s'effacèrent devant l'autocéphalisme qui règne de nos jours, et où tous les systèmes ont leurs partisans sauf celui de la Primauté du Pape de Rome. Quant au magistère de l'Église, les orthodoxes l'admettent mais ne s'accordent pas sur les conditions de son infaillibilité et sur son essence même qu'ils confondent parfois avec la sainteté de l'Église. En aucun cas, affirment-ils tous, l'infaillibilité ne peut être l'apanage d'un seul évêque. L'accord complet n'existe pas non plus sur les *Notes* de l'Église. En parlant de la sainteté de l'Église, le P. J. a écrit quelques pages intéressantes sur la canonisation des saints et sur les miracles dans l'Église gréco-russe. — Ouvrage de grande érudition, de profondeur et de solidité.

D. PL. DE MEESTER.

### THÉOLOGIE DIDACTIQUE.

**Le Christ.** — Paris, Bloud et Gay, 1932, 8°, xvi-1264 p. 500 illust. Fr. 60.

Ce genre de livres, à leur réception, ne déchaîne ordinairement pas l'enthousiasme des recenseurs et provoque leur défiance. On appréhende que la quantité ne nuise à la qualité et on craint la disparate de tant de matières accumulées. Il faut revenir de ce préjugé à l'examen de l'encyclopédie *Le Christ*. Elle est conçue sur un beau plan et l'exécution en est heureuse. On a concentré tout l'acquis des dernières années dans ces pages ; et les solutions dégagées de leur appareil critique et de leurs discussions analytiques apparaissent singulièrement bien fondées. C'est une révélation qu'une synthèse aussi claire, aussi aisée, aussi sereine surtout ; une fois dissipée la fumée des négations et des contestations à grand effet, il se trouve qu'après les efforts de M. Couchoud et de M. Bayet, le Christ de l'Église demeure et se perpétue, personnage à la fois historique et éternel. L'originalité très heureuse de l'ouvrage gît précisément dans l'exploitation de l'idée lancée par le regretté P. de Grandmaison : raconter la vie du Christ dans le monde au delà de son ascension. Après une introduction historique à la vie de Jésus, on nous explique quel il fut, et son rôle hors de pair dans les préoccupations religieuses des

hommes. Cette encyclopédie a des clartés de tout et peut jouer le rôle de *van mecum* auprès des disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

H. D.

EMM. SUAREZ, O. P. **De remotione parochorum aliisque processibus 3ae partis lib. IV C. J. C.** — Rome, Lib. F. Lestini, 1931, 8°, 355 p. Lire it. 32.

La partie du Code de Droit dont le P. Emmanuel Suarez, professeur au Collège angélique de Rome publie aujourd'hui le Commentaire, a été jusqu'ici moins étudiée que d'autres par les auteurs récents, elle est cependant d'un intérêt aussi général, nous semble-t-il, que les autres parties de ce IV<sup>e</sup> livre du Code consacré aux procès ; si la 1<sup>re</sup> partie traite des jugements en forme, la 2<sup>e</sup> de la canonisation des saints, il s'agit dans cette troisième partie des modes de procédures plus faciles, plus pratiques, et dont une sage autorité sait tirer de grands avantages : c'est la rémotion administrative des curés, ce sont les moyens d'agir sur les clercs non-résidents, concubinaires, négligents, c'est enfin la suspension « *ex informata conscientia* » (can. 2142-2195). Ces matières intéressent tout d'abord en effet les Ordinaires et les curies diocésaines, ainsi que les intéressés dans ces procès, mais bien d'autres membres du clergé peuvent être appelés, à titre de témoins, par exemple, à intervenir dans ces causes, et par suite il importe que toutes ces procédures occupent leur juste part dans l'enseignement des séminaires ou autres instituts ecclésiastiques, et c'est même ce point de vue qui est, dans la pensée de l'A., le but immédiat de son livre. Celui-ci a le mérite d'être très clair et très complet ; les deux questions qu'il a étudiées avec le plus de détails sont : la rémotion administrative des curés, et la suspension *ex inf. conscientia*. Il expose d'abord les antécédents historiques : décrétales, concile de Trente, autorité des canonistes, il passe ensuite aux canons du Code, expliquant tout de la façon la plus concrète, par exemple les motifs qui peuvent donner lieu à la rémotion : impéritie, maladie, hostilité des paroissiens, perte de la réputation : on trouvera peut-être un peu étrange que l'homicide commis par un prêtre, puisse cesser avec le temps d'entamer sa bonne réputation (p. 53). Quand la rémotion est décidée, il reste néanmoins beaucoup d'hypothèses dépendant de l'attitude que prendra l'inculpé : soumission, silence, réclamations ; et l'action de l'Ordinaire devra se modifier selon les circonstances. Toutes ces phases de l'opération sont discutées avec grand soin. Sur la suspension *ex inf. conscientia*, que l'Ordinaire peut prononcer quand le jugement en forme comporterait de graves inconvénients, les controverses ont été nombreuses, le Code en résout une partie, il en reste encore pourtant ; la suspension *perpétuelle* serait-elle valide ? L'A. le pense, et ce sera bien là, croyons-nous, l'opinion générale. On est moins d'accord sur l'avis qu'il émet concernant le recours contre ces suspensions, aura-t-il son effet *in suspensivo* ou *in devolutivo* ? L'A. distingue selon que la suspension est prononcée comme peine vindicative ou médicinale.

Dans les appendices, nous trouvons d'abord le Décret « *Maxima cura* » de 1910 inaugurant la législation nouvelle concernant la rémotion administrative, un des chapitres préparatoires que le Code aurait à reprendre par la suite ; puis des exemples de causes traitées par le Saint-Siège ; enfin des modèles de formules à employer dans les différents cas. L'auteur, consultant actif de plusieurs Congrégations romaines, possède une expérience toute personnelle de l'expédition des affaires juridiques, on ne saurait donc consulter un guide plus sûr que lui.

D. R. PROOST.

## LITURGIE

Dom P. DE PUNIER, O. S. B. **Le Pontifical romain. Tome II. Consécrations et bénédictions.** — Louvain, Mont-César, 1931, 8°, 353 p.

Nous avons analysé précédemment le premier volume de cet ouvrage (*Rev. lit. et mon.* 1930, p. 191) traitant du Sacrement de Confirmation et des saints Ordres : ce second volume comprend la suite des fonctions décrites dans le Pontifical : plusieurs d'entre elles sont à présent d'usage assez rare, mais toutes conservent un intérêt liturgique et historique considérable. C'est d'abord la consécration des évêques, avec les notions nécessaires sur la nature de l'épiscopat, l'élection des évêques, sans lesquelles les rites et les formules ne sauraient être pleinement compris. Avant de passer à la bénédiction des abbés, l'A. a eu l'heureuse idée de s'arrêter à la profession religieuse, brièvement mentionnée dans le pontifical pour le cas où l'abbé élu n'est pas religieux profès. Il retrace les rites et reproduit les textes essentiels de la profession monastique, surtout selon la Règle de St-Benoit. On sait que ce sujet a fait la matière de nombreux travaux de la part des historiens de l'Ordre bénédictin. Après la bénédiction des abbés, c'est la consécration des Vierges, qui prête à de fréquentes comparaisons avec les textes des anciens documents liturgiques, ensuite le sacre des rois, intéressant non seulement par la splendeur des cérémonies, mais aussi par les conceptions qu'il reflète concernant le pouvoir royal. Après ces diverses cérémonies relatives à la bénédiction des personnes, suivent les consécrations d'objets : dédicace des autels et des églises, consécration des saintes huiles, etc. décrites suivant la même méthode.

L'ouvrage du R. P. de Punier, on le voit, embrasse une partie considérable de la liturgie et de l'histoire de la liturgie, il s'appuie sur une documentation scientifique très complète et présente cependant sa doctrine sous une forme accessible à tout lecteur instruit, visant d'ailleurs plus encore à contribuer à la piété liturgique qu'à la science pour elle-même.

D. R. P.

A. VILLIEN. **Les Sacrements.** — Paris, Gabalda, 1931, 16°, 450 p. Fr. 25.

L'A., professeur à l'Institut catholique de Paris, ne veut pas nous présenter ici une histoire ni un traité dogmatique des Sacrements, il se borne à une œuvre d'ordre plutôt pastoral en retraçant l'histoire des rites sacramentels actuellement en usage, et ce à l'effet de mieux faire comprendre aux fidèles la sainteté des sacrements. « La grande majorité des hommes », dit-il à propos de l'enseignement catéchétique, « ne saisit bien un enseignement que s'il est montré vivant dans l'histoire », et certes cela est surtout vrai pour la Liturgie, dont une foule de rites ne peuvent se justifier que par leurs origines.

Pour le sacrement de Baptême, par exemple, les rites, savamment exposés, de l'antique initiation chrétienne, feront bien comprendre ce qui en subsiste dans le rituel baptismal d'à présent. Au sacrement de l'Eucharistie, on verra avec intérêt comment s'est transformée la discipline de la communion sous les deux espèces, et quant à la question actuelle de la communion fréquente et quotidienne ainsi que de l'âge requis, tous les renseignements utiles nous sont donnés sur les fluctuations qu'a subies ce point de discipline ecclésiastique. De même pour la Pénitence, l'ancienne discipline de la réconciliation solennelle a fait place à la confession privée et fréquente. L'A., en tout ceci, met à profit les travaux des liturgistes les plus distingués de notre époque, Mgr Duchesne, Dom Cabrol, etc. Comme il le souhaite, son livre permettra aux catéchistes



et aux prédicateurs de rendre leur enseignement plus intéressant et plus efficace ; il ne sera pas moins utile aux chrétiens qui désirent compléter, sans travail trop ardu, leur instruction religieuse.

D. R. P.

### PHILOSOPHIE.

**J. HESSEN. Augustins Metaphysik der Erkenntnis.** — Berlin et Bonn, Dümmlers Verlag, 1930, 8°, 328 p. Mk. 12.

L'A. décrit par manière d'introduction les différentes étapes que parcourt saint Augustin et indique les doctrines dont il s'est inspiré pour formuler le dogme chrétien en fonction du néo-platonisme. L'ouvrage se divise en trois livres.

Le premier, plus général, étudie la valeur métaphysique de la connaissance humaine au point de vue logique et psychologique. Il montre comment pour S. Augustin toute vérité perçue, toute vérité nécessaire, se fonde sur Dieu Vérité éternelle, à la fois source et norme de tout l'ordre intelligible. Le deuxième livre a pour objet, d'abord notre connaissance médiate de Dieu obtenue par démonstration à partir des idées ; ensuite, il nous expose la connaissance immédiate ou intuitive.

Le troisième discute la manière dont les thomistes et S. Thomas ont entendu S. Augustin.

Ce bel ouvrage de M. Hessen est plein d'intérêt. Le sujet en est actuel à tous égards : S. Augustin, étudié d'un point de vue historique et doctrinal, dans ses théories de la connaissance naturelle et de l'intuition mystique. L'exposé est parfait, tant par l'ordre et la clarté, que par la répartition des matières et leur développement. Pour mieux placer en lumière la doctrine de S. Augustin l'A. a voulu mettre en œuvre tous les acquêts dont l'histoire de la philosophie s'est enrichie. Les anciens, Platon et Plotin aussi bien que les scolastiques ou les modernes, Descartes, les ontologistes, les néo-kantiens et les phénoménologistes viennent à tour de rôle apporter l'appoint de leur pensée. Nous aimons à rendre hommage au talent d'exposition dont l'auteur fait preuve, il témoigne d'une longue familiarité avec son sujet : rappelons que l'année 1916 déjà a vu paraître un travail de M. Hessen sur la connaissance chez S. Augustin.

L'exégèse des interprétations de quelques textes augustiniens faite par S. Thomas sert à l'A. pour montrer d'une manière très topique le danger qu'il y a à lire un écrivain avec des notions préconçues (pp. 286-309). Le souci si nettement marqué par l'A. de rester fidèle à l'histoire, en ne lisant dans S. Augustin que ce qu'il a lui-même pensé, aurait dû, semble-t-il, le rendre plus circonspect dans ses conclusions. En effet, affirmant d'une part le caractère effectif et *objectif* de l'illumination divine — interprétation moyenne zwischen den aristotelisch-arabischen und ontologistischen Ausdeutungen — l'A. d'autre part nie qu'Augustin soit ontologiste. Il cherche à établir cette thèse en avançant que la Vérité ne serait qu'un aspect logique de Dieu. Je ne sais si cette preuve à tout le moins subtile convaincra beaucoup de lecteurs ? Il ne faut d'ailleurs pas perdre de vue que la philosophie de S. Augustin n'est ni rigoureuse, ni systématique ; le nombre de ses interprètes et leurs exposés peu concordants ne le montrent que trop.

Sachons gré à M. Hessen d'avoir mieux fait comprendre la nécessité d'approfondir la philosophie de S. Augustin et d'y avoir si largement contribué.

D. P. B.



**Ægidii Romani Theoremata de Esse et Essentia.** Texte précédé d'une introduction historique et critique, par E. Hocedez, S. J. *Museum Lessianum*, Louvain, 1930, 8°, xiv-(128)-189 p. Fr. 65.

Bien que trois fois imprimé jadis (1522 ultimo), cet ouvrage de Gilles de Rome, aujourd'hui presque introuvable, a été ou méconnu ou ignoré de maints historiens. L'excellente édition critique que nous donne le P. H. répare injustice et lacune. Très opportune, à l'heure où l'intérêt des médiévistes s'attache à ce docteur *Fundatissimus*, insuffisamment connu, mais dont on sait pourtant que la personnalité et l'œuvre sont liées à d'importants problèmes, relatifs à l'établissement de la tradition thomiste après la mort de S. Thomas. De la savante introduction, qui précède le texte, tirons quelques indications concernant l'influence exercée par G. sur le développement systématique de la thèse fameuse de la distinction réelle entre l'essence et l'existence dans la créature.

C'est en 1276 que s'ouvre la lutte d'idées entre G. et Henri de Gand. A partir de cette date le premier n'a guère cessé d'argumenter en faveur de la dist. réelle, et de relier essentiellement à celle-ci le dogme de la création, la possibilité de l'annihilation, l'analogie de l'être, etc... Mais, dans sa façon d'expliquer la thèse, G. se signale par la lourdeur de son réalisme : tendance qui se manifeste d'ailleurs, chez lui, en maintes autres matières (universaux ; « participation » à l'Être...).

Quel est donc le rapport de filiation qui, sur la question de la dist. r. entre l'e. et l'è., existe de S. Thomas à son ancien disciple ? — Le problème de la d., répond H., n'était pas proprement actuel, du vivant de l'Aquinate ; et il se trouve que celui-ci n'a jamais professé systématiquement que la réalité de la d. fût « la vérité fondamentale de la philosophie chrétienne. » G. peut être appelé « le créateur de la synthèse thomiste,... en ce sens qu'il a dégagé les idées fondamentales,... éparses, le principe... plus ou moins latent, quoique organisateur de (la) doctrine » (33), (111). Mais par des exagérations G. a sensiblement déformé la pensée de S. Thomas : origine de malentendus. — Le P. H. permettrait-il qu'on suggérât une nuance ? Nous dirions volontiers que, avec une rare pénétration, G. a radioscopé, radiographié le corps de métaphysique thomiste, et en a dressé une planche anatomique où, malheureusement, des retouches pesantes ont épaissi et gauchi l'ossature.

Sous le titre — lui-même un peu énigmatique — de « *L'Énigme du thomisme* », H. en vient à examiner un ensemble de problèmes de grand intérêt, relatifs à la formation de la tradition thomiste sur la dist. réelle. Nul doute que les éléments de solution, proposés là avec modération et égards, ne méritent la plus attentive considération. — Pour ce qui est de G. lui-même, H. a su compléter, mieux que cela, redresser les jugements qu'on portait jusqu'ici sur le métaphysicien. « Au moins, conclut-il, doit-on reconnaître la puissance synthétique et la vigueur métaphysique de (ce) génie... original, profond, audacieux » (117), (32).

Observations diverses : 1° N'y a-t-il pas un léger désaccord entre le : « *fatigantur addiscentes* », de (13)-(16), et le : « *médiocre intérêt* », de (28) et (82) ? — 2° (76) l. 4 : est-ce bien la glose : « *direct* », qui s'impose ? — 3° (62), n. 1 : la citation est-elle topique ? — 4° (91), l. 11 : quel est ce personnage « cui non placet » ?

Au service d'une érudition excellente on aurait souhaité une forme plus soignée.

Lire : (5), l. 1, à partie ; (100) l. 4 et (102) l. 16, du mot esse ; (103), note. Witelo ; (126), l. 18, additions ; 42, n. 1, τὸ τὴν ἐλπίδα. etc.

D. M. FESTUGIÈRE.

### ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

H. LOTHER. *Realismus und Symbolismus in der altchristlichen Kunst.* — Tübingen, J. C. B. Mohr, 1931, 8°, p. 46, Mk. 1,80.

Comme le dit bien l'A., l'étude de l'art chrétien antique ne doit pas se borner à rassembler des matériaux, il faut aussi en faire ressortir la signification. Cela importe, en particulier pour nous faire connaître la piété des fidèles des premiers siècles : ceci encore, nous le disons avec lui, mais nous n'admettons pas la distinction entre cette piété et la doctrine officielle de l'Église. Jamais mieux qu'alors les fidèles n'étaient informés concernant la doctrine de l'Église. Mais cette réserve faite, nous lisons avec intérêt la description des divers systèmes d'explication des peintures des catacombes, l'élément sépulcral, d'après les AA. récents y entre pour un élément important, les catholiques cependant, en général, y reconnaissent une signification dogmatique plus considérable que les protestants.

Sur la relation des peintures chrétiennes avec celles de l'antiquité païenne, plusieurs thèses aussi ont été émises : le symbole du poisson, p. ex., serait d'origine orientale ; le paon, d'après l'A., ne serait dans l'art chrétien qu'un motif décoratif. Sur ces divers sujets, il reste bien des conclusions à établir, l'A. l'avoue, et nous doutons même, pour notre part, de plus d'une de celles qui lui semblent déjà bien acquises.

D. R. PROOST.

I. HERWEGEN, O. S. B. *Von christlichem Sein und Leben.* — Berlin, S. Augustin Verlag, 1931, 8°, 212 p. RM. 4,80.

Le R. Dom I. Herwegen, Abbé de Maria-Laach, bien connu par ses publications historiques, liturgiques, artistiques, comme aussi par les œuvres multiples auxquelles il préside dans son Abbaye, a réuni dans le présent volume huit conférences prononcées la plupart devant des auditoires d'intellectuels ou d'ecclésiastiques : les quatre premières sont d'ordre général et gravitent autour de cette idée fondamentale que c'est par l'Esprit du Christ, par l'action de l'Église et notamment par sa liturgie que doit se faire l'éducation tant des individus que des peuples : il montre très bien que l'infusion du surnaturel dans l'activité humaine ne fera que perfectionner celle-ci, même dans l'ordre des choses temporelles et matérielles (cf. surtout la conf. 3 : Das katholische Bildungsideal). Les conférences suivantes appliquent les mêmes principes à des sujets de circonstance : c'est S. Boniface présenté aux prêtres comme modèle de vertu et de zèle pastoral ; c'est le rôle historique de sainte Hildegarde, conférence pour les fêtes jubilaires de la sainte en 1929 ; une autre, adressée à la réunion des institutrices catholiques, traite de l'action de la femme dans l'Église, une dernière enfin parle de l'esprit qui doit animer l'artiste chrétien.

Nous faisons des vœux pour que cette nouvelle publication du R. Abbé de Laach contribue à favoriser le mouvement intellectuel, qui, malgré la confusion des idées propres à notre temps, se révèle et s'accroît dans plusieurs tendances de la société actuelle.

D. R. P.

R. P. JANVIER. *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la morale chrétienne.* T. I. — Paris, Lethielleux, 12°, 284 p.

Pendant vingt-deux ans, l'A. a été témoin, dans la chaire de Notre-Dame, de l'impression que faisait, chaque fois, sur tout homme, même incrédule, le sermon du Vendredi Saint. C'est ce qui lui a suggéré la pensée de continuer cet apostolat en donnant au public la série des conférences sur la Passion de 1903 à 1912.

D. G.

P. DE JAEGER, S. J. **Confiance, Méditations.** 2 vol. — Louvain, Museum Les-sianum, 1931, 12°, 308-312 p. Fr. 30.

Livre admirable et qu'on ne recommandera jamais assez. Après avoir bien spécifié la nature de la confiance et ce qu'il faut entendre par âmes de bonne volonté, l'auteur ne cesse de prêcher à celles-ci la confiance absolue qu'elles peuvent, qu'elles doivent avoir en Dieu. Confiance toujours et à travers tout, pour qui sait ce qu'est notre médiateur, Jésus, pour son Père céleste et pour nous. Confiance dans la désolation, dans les nuits, dans les tentations ; bien plus, confiance encore dans nos fautes, dans nos faiblesses, dans notre impuissance. L'amour divin, en effet, travaille inlassablement à notre sainteté.

Laissons-le opérer lentement, mais sûrement. Confiance enfin en Marie, notre vraie Mère ; confiance aussi en sainte Thérèse de l'Enfant Jésus : l'apôtre et le modèle de notre confiance en Dieu. — Ces pages sont assurément des plus belles que puisse lire une âme, désireuse de s'unir à Dieu et angoissée, peut-être, à la vue de son néant et à la pensée de l'éternité.

P. S.

I. Dom. RAMBAUD, O. P. — **Grandes Figures de Prêcheurs.** — Paris, Lethielloux, 2 vol. 1930, 8°, xvii-196 et 165 p. Fr. 12 chacun.

Dans sa préface, l'A. nous fait part de son ambition : faire aimer son glorieux ordre. A cette fin, il nous met devant les yeux neuf des plus insignes « Prêcheurs » du XIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle : Hyacinthe, Pierre de Vérone, Vincent Ferrier, Louis Bertrand-Réginald, Ambroise de Sienne, Jean de Vienne, Savonarole et Lacordaire. L'A. a le don de bien saisir le caractère de ses personnages et celui de les rendre sympathiques.

D. G.

BERNARD KUHN. **Les Prêcheurs.** — Paris, chez l'Auteur, 222, Faubourg Saint-Honoré, 8°, 229 p. Fr. 12.

Série de huit conférences données à de jeunes confrères. C'est sans doute la raison d'être des sixième et septième, qui traitent du Père des Prêcheurs et de l'Ordre des Prêcheurs. Les cinq premières causeries et la dernière « l'Homme-Dieu prêcheur » seront utiles à tout prêtre. Il y puisera une haute idée de ce redoutable ministère de la parole de Dieu, lequel n'est pas la bonne diction d'un travail bien composé, mais par-dessus tout, le « témoignage » d'un homme et d'une vie tout entière à une cause. Pour que ce témoignage soit triomphant, il faut le vivre, lui consacrer tout son temps et tout son labeur et lui dévouer toutes ses forces ; il faut parler aux yeux aussi bien qu'à l'esprit et au cœur ; il faut savoir l'adapter à l'auditoire. aujourd'hui justement de plus en plus spécialisé, bref se pénétrer des leçons du plus grand de tous les prêcheurs, l'Homme-Dieu.

D. G.

### HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

I. SCHUR. **Königtum und Kirche im ostfränkischen Reiche.** (Goerresgesellschaft, Rechts und Staatwissenschaft, 57 Heft). — Paderborn, F. Schöningh, 1931, 8°, 108 p. Mk. 6.



L'A. de cette thèse présentée à la faculté de philosophie de Berlin a traité un sujet jusqu'ici assez peu exploré : les relations entre Église et État dans la Franconie orientale, depuis Louis le Germanique († 876) jusqu'à la mort de Conrad I<sup>er</sup> (918). Il considère la question d'un double point de vue, politique et juridique : ce sont là les deux parties de l'ouvrage. Sous le rapport politique on y voit les rois affermir l'État à l'aide du concours des évêques et des abbés ; ceux-ci, en effet, ne devaient pas seulement être aptes à bien gouverner leurs églises, mais en outre servir fidèlement le roi ; du point de vue juridique ensuite l'A. expose les droits mutuels des rois et des évêques. Il peut légitimement conclure de l'examen des documents et des faits, que d'une part, les rois ont, pendant la période indiquée, tenu ferme à leurs prérogatives ecclésiastiques, telles nomination des évêques et des abbés, intervention dans les synodes. Cependant la position des prélats dans le royaume a crû en importance, on les voit peu à peu s'acheminer vers le rang de princes féodaux : l'Église gagne en puissance et fait équilibre à la puissance croissante du pouvoir séculier. C'est le mérite de l'A. d'avoir fait ressortir ces idées maîtresses dans la multitude des faits et personnages qui font la matière de son travail.

D. R. P.

K. MEISEN. *Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abendlande*. -- Dusseldorf. L. Schwann, 1931, 4<sup>o</sup>, xx-578 p. M. 36.

Voici, sans nul doute, un magnifique volume imprimé avec luxe, illustré de 217 gravures, reproductions souvent des œuvres de grands maîtres, et accompagné de 2 cartes, dont l'une mesurant 1<sup>m</sup>20 × 0,90 montre les sanctuaires consacrés à S. Nicolas dans leur progression sur la surface de l'Europe, jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle.

C'est du culte de S. Nicolas, en effet, qu'il s'agit dans tout l'ouvrage, culte étudié dans ses origines historiques et sa propagation géographique ; c'est un livre d'une grande érudition, érudition fondée sur l'analyse des sources très nombreuses relatives à la matière, que l'A. a tenu à mettre méthodiquement à contribution. Dans la 1<sup>re</sup> section du livre, nous voyons le culte de S. Nicolas, originaire de l'Orient, se propageant ensuite en Occident (IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle) jusqu'à la translation des reliques à Bari (1087), à partir de quoi il acquiert un regain notable de vigueur, d'abord en Italie, puis dans le Nord de la France et les autres régions occidentales. L'A. n'a pas étendu ses recherches à l'Espagne, ni à l'Angleterre, pour laquelle une étude particulière semble en préparation. Néanmoins, malgré cette limitation, il arrive à recenser, outre les nombreux sanctuaires d'Italie, 2137 lieux de culte, églises, autels consacrés à S. Nicolas. La lointaine Islande, seule, en compte 40. Disons tout de suite que c'est en sa qualité de patron des navigateurs que S. N. a trouvé accueil dans les régions maritimes, et que le long des fleuves navigables, l'échelonnement de ses sanctuaires est frappant. En consultant la carte susdite, on verra spécialement ce fait réalisé en Belgique, le long de la Meuse et de l'Escaut. L'A. estime que, dans la dévotion populaire du Moyen-Age, S. Nicolas tient le premier rang après la Mère de Dieu — nous ne concluons pourtant pas de cette merveilleuse extension du culte, que partout S. Nicolas fut considéré comme le premier des saints.

Dans la seconde section de l'ouvrage, l'A. cherche les raisons de ce culte, et les découvre dans les légendes nombreuses qui nous montrent le saint comme un patron universel dans toutes les vicissitudes de la vie humaine. Ces légendes, celle des trois officiers délivrés de la mort, des trois jeunes filles dotées par le saint, des marins sauvés du danger, et autres, pour finir par celle des trois



enfants ressuscités, sont l'objet d'une étude critique soignée concernant la date et le lieu de leur provenance. Pour ne citer qu'un exemple, c'est l'iconographie, l'image du Saint avec la cuve aux 3 enfants qui se propage depuis le XII<sup>e</sup> siècle en venant du Nord de la France, qui fournit un des arguments principaux pour l'origine de cette gracieuse histoire. Celle-ci d'ailleurs semble avoir trouvé sa raison dans le patronage de S. Nicolas à l'égard des écoliers et des enfants.

Enfin, la 3<sup>e</sup> section du livre décrit l'usage si général jusqu'à nos jours, de faire apparaître S. Nicolas en personne, distribuant ses présents aux enfants sages, la veille du 6 décembre. Cet usage, presque inconnu en Italie, vient de Normandie et doit son origine aux écoles monastiques et ecclésiastiques des XII-XIII<sup>e</sup> siècles et à leurs méthodes pédagogiques. « Comme l'Occident chrétien, dit l'A., formait un ensemble régi par une civilisation unique entièrement déterminée par la pensée chrétienne, ainsi aussi cet usage, né dans cette civilisation, s'étendit à toutes les régions qu'il put atteindre avant les temps de la réforme » (p. 413) laquelle, ennemie du culte des Saints, s'efforcera de reporter sur la Noël les usages anciens concernant S. Nicolas.

Cette idée de la culture chrétienne médiévale, dépassant les différences de races et de nationalités, est une de celles que l'A. aime à faire ressortir ; il a démontré aussi au cours de son exposé que toutes ces pratiques relatives à S. Nicolas ne sont nullement d'origine mythologique et païenne, comme plusieurs érudits allemands l'avaient déjà posé en thèse.

Le livre ne plaira pas seulement aux érudits, aux historiens, aux spécialistes du folklore ; même le lecteur profane y pourra trouver intérêt, ne fût-ce qu'en examinant les phases par lesquelles a passé l'iconographie du Saint, l'art avec lequel les artistes de la renaissance ont illustré ses légendes, les scènes familiales que n'ont pas dédaignées les maîtres néerlandais. Pour les jeunes gens de familles aisées, ce serait un beau souvenir de l'âge où ils appréciaient eux aussi, plus que toute autre, la fête de S. Nicolas.

D. R. PROOST.

C. R. CHENEY. *Episcopal visitations in monasteries in the thirteenth Century.* — Manchester, Univ. Press, 1931, 8°, vii-190 p. Sh. 10,6.

Les documents relatifs aux visites épiscopales de monastères sont, à coup sûr, la source la plus importante pour se rendre compte de leur état disciplinaire. C'est surtout par l'épiscopat que la papauté, au XIII<sup>e</sup> siècle, a essayé de relever la discipline claustrale. L'action des visiteurs réguliers délégués par les chapitres provinciaux fut moins efficace que celle des évêques, dont les droits, d'ailleurs, étaient sauvegardés par le Saint-Siège. Une étude sur les visites épiscopales dans un temps déterminé est de nature à jeter une vive lumière sur l'état disciplinaire des monastères. C'est ce qu'a tenté M. Cheney pour le XIII<sup>e</sup> siècle, et si son travail concerne plus particulièrement l'Angleterre, il faut lui rendre justice qu'il a su étendre son enquête au Continent.

Après un exposé des sources de cette étude, lettres papales, registres épiscopaux, chroniques, chapitres provinciaux, l'auteur fait connaître la politique des papes en matière de visites, et leurs efforts constants pour sauvegarder les droits de l'ordinaire. Certes il y eut des conflits avec les exempts, avec les monastères étrangers, avec les organismes des chapitres provinciaux, mais, dans l'ensemble, l'action épiscopale fut constante et plus vigoureuse.

L'auteur fait ensuite connaître la procédure des visites épiscopales, en appelant l'attention sur diverses particularités, sur les décrets et leur application, sur les difficultés rencontrées par les visiteurs. Le chapitre sur les dépenses

causées par les visites nous vaut une intéressante contribution à l'histoire des procurations. L'auteur fournit ensuite des renseignements intéressants sur la durée et la fréquence des visites, sur les visites des métropolitains dans leurs provinces en montrant le parti qu'on peut tirer du Journal des visites d'Eudes Rigaud, archevêque de Rouen, qu'il analyse, pour y relever des statistiques sur les déficiences disciplinaires et financières, et essayer d'en dégager des résultats sur l'efficacité des visites. L'action des évêques, comme celle des papes, comme celle des chapitres provinciaux, fut paralysée par l'état général de la discipline ecclésiastique, par les enchevêtrements de juridictions, par l'égoïsme et les connivences du monde féodal, par l'impuissance croissante du Saint-Siège. Le monde monastique était trop rivé au féodalisme, trop replié sur lui-même, trop morcelé ; il manquait un programme net, il manquait une direction effective et constante, capable de se faire obéir. Il y aurait lieu d'entrer dans la voie ouverte par M. Cheney et de poursuivre son enquête à travers tout le moyen âge et dans les différents pays de la chrétienté ; son ouvrage sera un guide précieux.

D. U. BERLIÈRE.

H. J. ELIAS. *Kerk en Staat in de Zuidelijke Nederlanden onder de regeering der aartshertogen Albrecht en Isabella (1598-1621)*. — Anvers, De Sikkel, 8°, XL-303 pp.

Le travail de M. Élias peut être considéré comme l'heureux complément de l'étude publiée en 1925 par l'abbé A. Pasture sur « la restauration religieuse aux Pays-Bas catholiques sous les archiducs Albert et Isabelle ». Muni d'une riche documentation puisée dans les grandes archives d'Europe, parfaitement au courant de la bibliographie nationale et étrangère, l'auteur a pu tracer un tableau fidèle des relations entre l'Église et l'État au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il existe des traditions, des coutumes, des revendications dans les sphères gouvernementales, dans les organismes d'État fonctionnant à Bruxelles et en province. L'atmosphère ambiante, les perturbations politico-religieuses du seizième siècle doivent être tenues en vue quand il s'agit d'examiner et de juger la situation du dix-septième siècle.

M. Elias a divisé son ouvrage en deux parties : l'État au service de l'Église, l'immixtion de l'État dans les affaires religieuses. Le gouvernement d'Albert et d'Isabelle marque une période de restauration religieuse ; il s'agit de combattre l'hérésie, d'arrêter toute invasion du protestantisme, de légiférer en matière de sortilèges, de favoriser les mesures prises par l'Église pour le maintien et le développement de la vie religieuse du peuple en matière d'éducation, de bienfaisance, de préservation de la foi. Des relations politiques existent avec des puissances acatholiques, avec l'Angleterre et les Provinces-Unies ; des questions délicates sont soulevées où le dévouement des princes à leur foi trouve un champ d'action assez difficile.

Mais la coopération de l'État à l'action de l'Église n'est pas subordination. Le Césaropapisme domine en Europe, et aux Pays-Bas il y a un nationalisme religieux, qui se manifeste dans une immixtion assez continue dans les affaires religieuses : essai d'érection d'un évêché à Luxembourg, méfiance envers les supérieurs étrangers des ordres religieux, efforts pour créer des provinces nationales, méfiance vis-à-vis du nonce, difficultés faites à la publication d'actes pontificaux, relations délicates avec les évêchés étrangers de Liège, Metz, Verdun, Trèves, juridiction temporelle de l'archevêque de Cambrai, contestations en matière bénéficiale.

L'action gouvernementale s'exerce dans les droits de nomination aux évêchés

et aux abbayes, dans les pensions imposées aux abbayes, dans la collation des pains d'abbaye. Elle se fait sentir dans la législation concernant la main-morte, l'immunité fiscale du clergé et des biens d'église, dans l'administration des fabriques, dans les institutions de bienfaisance. Les relations des deux pouvoirs sont délicates en matière de droit d'asile, d'immunité ecclésiastique, de juridiction ecclésiastique. En matière d'instruction, l'ancien monopole de l'Église est vinculé par les règlements locaux, mais la question de la laïcité ne se pose pas ; l'Église organise librement son enseignement religieux et la formation du clergé. La réorganisation de Louvain amène des conflits ; le pouvoir civil empiète manifestement sur les droits de l'Université et de l'Église.

L'archiduc, en certains cas, était vinculé par les traditions, les coutumes et les prétentions des juristes du Conseil privé et des Conseils provinciaux. Mais, avec beaucoup de discernement, l'auteur sait établir la part des responsabilités dans les conflits qui surgissaient et dont la correspondance des nonces conserve de si nombreux vestiges. L'exposé de M. Elias repose sur une étude sérieuse des documents et se distingue par son impartialité et par sa clarté. D. U. B.

S. HILPISCH. **Aus deutschen Frauenklöstern.** — Vienne, Reinhold, 1931, 18°, 158 p. 9 pl., 17 fig. Mk. 2.75.

Dans cet aimable petit livre, D. Hilpisch a résumé d'une façon charmante l'histoire des ordres religieux de femmes, en pays allemands. La première partie esquisse leur développement depuis le VIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours ; elle note particulièrement les changements survenus dans l'activité qui convient à la religieuse, activité conditionnée longtemps par la clôture plus ou moins stricte, ou rejetée par l'idéal qu'on se propose. La seconde partie offre un florilège d'extraits très heureusement choisis dans les écrits que nous ont laissés les moniales, au cours des âges. Nous les écoutons elles-mêmes nous décrire la vie intime de leurs couvents dans les grandes occasions aussi bien que dans les menus détails de la journée ; avec elles, nous pénétrons dans les secrets de leur piété. La toilette du livre est ravissante. M. Rose Reinhold l'a orné de beaux bois. — P. 10, il faut remarquer que certains pays en dehors de l'Allemagne possédaient aussi un bon nombre de couvents de chanoinesses, par ex. la Belgique. Quant à la France elle en comptait une trentaine au XVIII<sup>e</sup> siècle. Peut-être l'auteur aurait dû insister quelque peu sur l'influence exercée par le concile de Trente sur la vie des religieuses. D. PH. SCHMITZ.

N. TILLIERE. **Histoire de l'abbaye d'Orval.** 4<sup>e</sup> éd. — Gembloux, Duculot, 1931, 12°, 363 p.

Cette quatrième édition témoigne du succès de cet ouvrage, que nos lecteurs connaissent déjà. Notons que la Bibliographie a été l'objet de nombreuses additions. On a donné également un résumé de l'histoire de l'église de Notre-Dame, actuellement en ruines, et un essai de reconstitution d'après les études des archéologues allemands Clemen et Gurlitt dans *Die Klosterbauten der Cistercienser in Belgien*. — P. 316, on nie, après nouvel examen de la question, que Louis XVI en fuite ait songé à se diriger sur Orval. Le dernier moine d'Orval fut D. Barthélémy Piron († 16 déc. 1848) et non D. Arsène Freymuth († 1837). Notons les deux appendices : le premier donne les armoiries des abbés d'Orval, le second la liste des manuscrits et livres d'Orval à l'abbaye de Tamié (Savoie). Le livre est très heureusement et agréablement illustré. P. S.



# LE MORCEAU FINAL DU SERMON 317 DE SAINT AUGUSTIN POUR LA FÊTE DE S. ÉTIENNE.

Le sermon de saint Augustin auquel les Mauristes ont donné la quatrième place dans leur groupe relatif à saint Étienne (n° 317 de la série totale) commence par ces mots : *Martyr Stephanus, beatus et primus post apostolos ab apostolis diaconus ordinatus, ante apostolos coronatus, illas terras passus illustravit, istas mortuus uisitavit*, — et se termine ainsi : *Dormiuit securus, quietus in pace, quia spiritum suum domino commendavit*<sup>1</sup>. Les docteurs de Louvain produisirent, les premiers, cette rédaction en 1577<sup>2</sup>, indiquant en marge quelques variantes<sup>3</sup>, sans désigner leurs sources ; ils disposaient de deux manuscrits au moins, mais presque semblables. Les éditeurs de 1683<sup>4</sup> ont rappelé brièvement<sup>5</sup>, selon leur coutume, les manuscrits qui leur avaient permis de contrôler le texte : deux exemplaires du collège de Navarre, un exemplaire du fonds Colbert et un *Regius*, tous de la même espèce apparemment. Ils se sont, bornés, d'ailleurs, à faire une douzaine de retouches, insignifiantes.

Il est malaisé, aujourd'hui, de donner un nom aux témoins de l'édition bénédictine. Je n'ai de certitude qu'au sujet de l'identité de *r* (le *Regius*) ; à savoir la copie parisienne du *Collectorium* de Robert de Bardis<sup>6</sup> ; mais je ne doute pas que les autres ne soient

1. Dans MIGNE, *P. L.*, XXXVIII, 1455-57, en 4 chapitres (marqués tout d'abord par les *Lovanienses*) et 5 paragraphes (suivant l'ordre préféré par les Mauristes).

2. Sermon *De diversis XCII*. J'ai employé l'édition de Paris 1614, tome X, p. 563 sq.

3. Trois exactement, grâce auxquelles, en particulier, on peut déterminer presque sûrement la catégorie des manuscrits employés.

4. *S. Aurelii Hipponensis episcopi Operum Tomus Quintus*, col. 1270 sq.

5. *Ibid.*, col. 1535.

6. Cf. *Miscellanea Augustiniana*, Nimègue (1930), p. 420, n. 2. — Je serai obligé de renvoyer d'autres fois encore, ci-dessous, à ce travail sur *La collection tripartite des sermons de saint Augustin*, dans lequel j'ai tâché de réunir quelques résultats de mon enquête touchant les grands recueils qui intéressent la tradition des sermons. Je devrais pourtant désavouer une partie de ces mêmes pages, les éditeurs responsables ayant publié mon manuscrit sans me communiquer les épreuves ; prière au lecteur bénévole de faire les corrections suivantes, qui sont indispensables : *présenter tout ce recueil* (p. 420, l. n. 3, l. 4) ; — *ne manquent pas ; un triage* (p. 421, l. 7) ; — *Fulbert* (p. 435, n. l. 8) ; — *dans une bibliothèque* (p. 439, l. 6) ; — *s'il a été formé* (p. 442, l. 21) ; — *les apocryphes* (p. 448, l. 5).



des exemplaires, directs ou dérivés, du grand homélaire des « Pères catholiques »<sup>1</sup>. Cet homélaire, aussi bien, explique également le recueil de Robert de Bardis, ainsi qu'un autre canal de la tradition, que les *Lovanienses*, croirais-je, ont employé, la collection tripartite<sup>2</sup>.

L'homélaire des « Pères catholiques », la Tripartite, le *Collectorium* représentent donc, pareillement (à peu de chose près) et successivement, le texte imprimé du sermon 317. Une autre recension que ni les éditeurs de 1577 ni ceux de 1683 ne paraissent avoir remarquée, abrégée considérablement vers la fin (§ 4-5), subsiste cependant en divers manuscrits. J'en puis signaler quatre<sup>3</sup>, qui laissent supposer une large diffusion, et j'incline à penser, sans pouvoir le démontrer absolument, que ce texte a : 1<sup>o</sup> pour principal témoin, l'homélaire d'Alain de Farfa<sup>4</sup>, compilé vers la fin du VIII<sup>e</sup> siècle ; 2<sup>o</sup> pour auteur responsable, Césaire d'Arles, dont quantité de sermons sont passés dans le recueil d'Alain. Les dernières phrases du § 4 et la majeure partie du § 5 sont remplacées, dans cette recension, par une sentence de raccord ; la conclusion du § 5 est maintenue, sauf quelque arrangement, et une nouvelle finale est produite. On lit donc ce qui suit<sup>5</sup> :

MIHI AVTEM GLORIARI OPORTET... ET EGO MVNDO<sup>6</sup>. || Audistis uerba beati apostoli, audite et sancti martyris Stephani quomodo pro inimicis suis orauit. || Pro se stans pro illis genuflexit, pro se rectus pro illis curuus, pro se celsus pro illis humilis : genuflexit et ait : DOMINE NE  
 5 STATVAS ILLIS HOC DELICTVM. Et hoc dicto obdormiuit. O somnus pacis<sup>7</sup>. || Quomodo obdormiuit inter lapides inimicorum suorum. Hoc dicto obdormiuit, quia spiritum sanctum domino commendauit. Securus,

1. Voir *ibid.*, p. 442 sq.

2. La lecture *septi sumus*, écartée justement par les Mauristes (cf. *P. L.*, XXXVIII, 1436, n. 1) se présente en effet et dans la Tripartite et dans le *Collectorium*. D'autre part, on remarque encore, au cours du texte des *Lovanienses*, six particularités, modifiées dans l'édition bénédictine, qui sont propres à la même tradition. C'est donc bien à celle-ci que les Docteurs se sont attachés ; mais, en outre, il est probable qu'ils avaient rencontré la recension du *Palatinus*.

3. CAMBRIDGE Trinity College, 111 (de Christchurch, Canterbury), XII<sup>e</sup> siècle, f. 55<sup>v</sup> (n<sup>o</sup> 11) ; — MONT-CASSIN, 11, XI<sup>e</sup> s., p. 212 (voir le recueil des *Casinensia*, 1929, p. 218, 238) ; — OXFORD, Jesus College, 11, XII<sup>e</sup> s., f. 59<sup>v</sup> ; — ROME, Vatican, *Palatinus Latinus* 216, IX<sup>e</sup> s. (première moitié probablement, provenant soit de la France orientale soit de la région rhénane), f. 36. — On retrouve aussi quelque chose de cette rédaction dans le manuscrit de Montpellier 57 (n<sup>o</sup> 85).

4. C'est en effet, exactement, la rédaction qui se trouve insérée dans le célèbre manuscrit copié pour Éginon (*Philippicus* 1676 [50] de Berlin), n<sup>o</sup> 30.

5. J'emploie le *Palatinus* du Vatican, tout en corrigeant ses barbarismes.

6. Fin de § 4, l. 16 dans le texte imprimé par MIGNE (col. 1436).

7. Depuis les mots : *Pro se stans*, et encore dans le groupe suivant, on reconnaît la fin de § 5 (l. 8 depuis le bas, et comparer le début de l'édition ci-après, l. 1 sq., pour lequel j'ai rapproché le *Palatinus*).

- quietus in pace dormiuit. || Mirum est enim quale praeceptum accepimus : DILIGES PROXIMVM TVVM TAMQVAM TEIPSVM. Non dictum est :  
 10 « plus quam teipsum ». Haec est mensura dilectionis et caritatis : DILIGES PROXIMVM TVVM TAMQVAM TEIPSVM. — Cui est gloria.

Cette rédaction transformée garantit matériellement — on le voit — la rédaction accréditée par les *Lovanienses* et censée normale.

Une troisième forme du texte a été produite en 1873 par les moines du Mont-Cassin<sup>1</sup>. Elle se distingue de l'ancienne édition par une nouvelle conclusion, sur l'efficacité de la prière de saint Étienne, de plus par quelques différences, dignes d'attention, dont la plus notable porte sur le développement de la première phrase<sup>2</sup>.

Si l'on prend la peine d'examiner le nouveau texte, il est très clair, tout d'abord, qu'il est, si je puis dire, augustinien, d'un bout à l'autre, non moins que ce qui précède ; puis, qu'il se rattache exactement aux parties déjà publiées. Une démonstration scolastique me semble parfaitement inutile, en l'occasion. Il suffit de reproduire<sup>3</sup> les dernières phrases du § 5 et d'y joindre, en guise de supplément, le morceau négligé ; la suture n'est pas même perceptible. Du reste, ce supplément fournit aussi une péroraison de circonstance, pour indiquer aux auditeurs le lien de la fête du protomartyr avec celle de Noël. Je donnerais même l'édition de tout le sermon 317, ainsi reconstituée, si j'avais sous la main un bon exemplaire de l'homélaire des « Pères catholiques » ; car ni la Tripartite ni le *Collectorium* ne livrent ensemble un texte satisfaisant.

J'ai fait connaître tout à l'heure les témoins des deux premiers

1. *Bibliotheca Casinensis*, I (*Florilegium*, p. 144-146).

2. « Martyr Stephanus, beatus et primus, post apostolos † ordinatus, ante apostolos coronatus, factus est in martyrio primus, qui uidebatur in ecclesiastico esse postremus. Illas terras passus illustravit... » Noter que le mot *diaconus*, inséré par les *Lovanienses* et les Mauristes avant *ordinatus*, manque aussi dans la Tripartite et dans le *Collectorium* (au moins dans les exemplaires que j'ai pu consulter au Vatican : *Vaticani* 479 (Collect.) et 480 (Trip.), *Urbinas* 77 (Trip.). — Je ne puis m'arrêter maintenant à la discussion des autres passages (une bonne demi-douzaine) qui devraient être corrigés dans le texte reçu ; le *Palatinus* fournit parfois la confirmation. — § 1 (dernière ligne et antépénultième) *donauit* (au lieu de *dedit*) ; — § 2 (l. 5) omettre l'incise : *post acceptionem carnis suae* ; — (l. 6) ajouter *carne* après *quam* ; — § 3 (l. 5) *rogaret* au lieu de *laudaret* ; — (l. 8) ajouter *sed* devant *ipse* ; — (l. 15) peut-être *procreatus* (leçon de CV, *Palat.*, *Lovanienses*) au lieu de *natus* (maintenu cependant dans J) ; — § 4 (l. 10) lire très probablement suivant l'ensemble des témoins, en dépit de l'apparente correction du texte : *paruus est et agnus et pastor. agnorum* ; — § 5 (l. 13), de même, probablement malgré l'apparence, *quod* au lieu de *cor*.

3. Ci-après, premier alinéa.

groupes. Le troisième groupe, qui justifie le morceau final, se compose, à ma connaissance, de trois manuscrits. Le plus ancien est un recueil de sermons de saint Augustin, composé en France vers le X<sup>e</sup> siècle, duquel Mai a tiré plusieurs inédits<sup>1</sup> ; il avait appartenu au cardinal Jean Jouffroy, qui a pu se l'approprier dans l'un ou l'autre de ses fiefs monastiques<sup>2</sup> ; il s'appelle désormais le *Vaticanus Latinus* 3828 (=J, fol. 136). Les deux autres exemplaires, liés de quelque façon, ont été copiés en Italie vers le même temps, c'est-à-dire au XI<sup>e</sup> siècle. L'un semble provenir des milieux romains, un vaste homélaire en plusieurs volumes ; notre discours se trouve dans la partie du *Vaticanus Latinus* 1267 (=V, fol. 115). Du manuscrit cassinien n° 12 (=C, pag. 37), j'ai mentionné ailleurs les particularités littéraires et fait ressortir l'intérêt<sup>3</sup>. Sa rédaction du sermon 317, outre la parenté avec l'homélaire romain, qui n'est pas contestable, révèle sûrement, en plusieurs endroits l'influence de la tradition césarienne (?), représentée par le *Palatinus* ; on supposera par suite, dans l'archétype, fusion des deux courants, d'autant plus volontiers que le texte rival s'est conservé, à l'état pur, dans le *Casinensis* n° 11, transcrit de même au XI<sup>e</sup> siècle.

\*  
\* \*

Et quid ait pro se ? DOMINE IESV ACCIPE SPIRITVM MEVM. Pro se rogans stetit ; pro illis genu fixit. Pro se celsus, pro illis curuus, pro se erectus, pro illis humilis. Genu fixit et ait : « DOMINE NE STATVAS ILLIS HOC PECCATVM. Et, hoc dicto, obdormiuit. O somnum pacis. Qui inter

5 lapides inimicorum dormiuit, quomodo in suis cineribus uigilabit. Dormiuit securus, quietus, in pace, quia spiritum suum domino commendauit.

Dilexit ergo Stephanus inimicos suos. Nam qui pro se rogans stetit pro illis genu fixit. Vtique quod scriptum est impleuit. Verus imitator dominicae passionis et perfectus est Christi discipulus adprobatus, qui

10 quod a magistro audierat in sua passione compebat. Dominus enim, cum penderet in cruce, ait : PATER IGNOSCE ILLIS QVIA NESCIVNT QVID FACIUNT ; et beatus Stephanus, cum iam pene lapidibus obrueretur, sic ait : DOMINE IESV NE STATVAS ILLIS HOC PECCATVM. O apostolicum

15 uirum, iam ex discipulo magistrum. Oportebat enim primum martirem Christi doctrinam sequi magistri. Rogat pro impiis, rogat pro blasphemis, pro lapidatoribus suis. Quia ergo difficile erat pro talibus exaudiri, accessit infirmitas, ut firmaretur caritas. Genua fixit, extorsit. Putatis illum non exauditus, quando ait : DOMINE NE STATVAS ILLIS HOC

1. Cf. *Miscellanea Agostiniana*, I (Rome, 1930), p. 380, 389.

2. Cf. *Ephemerides Liturgicae*, XLII (1928), p. 258 sq.

3. Cf. *Casinensis*, p. 236, 238. — De ce que j'indique là, on peut induire que le vieil homélaire romain d'Agimundus, composé au VIII<sup>e</sup> siècle, comprenait aussi la rédaction complète.

- 20 PECCATVM ? Exauditus est. Multi enim ex ipsis crediderunt. Sed non uos mitto longe. Saulus ille, qui omnium manibus lapidebat, qui lapidantium uestimenta seruabat, — exauditus est pro illo Stephanus. Postea saeuiebat; acceptis scriptis in christianos pergebat saeuiebat; sanguinem sitiiebat, caedes anelabat. Et dominus, qui pro illo exaudierat
- 25 Stephanum : SAVLE SAVLE, inquit, QUID ME PERSEQVERIS ? Quem occidisti rogauit pro te. Et ego eligo te, ut confitearis me et moriaris pro me.

Sancti ergo Stephani natalem celebremus et cum debita ueneratione colamus. Celebrauimus natalem domini; celebremus et serui. Frequentauimus natiuitatem saluatoris; frequentemus et natalem martiris.

- 30 Dominum nostrum peperit incorrupta uirgo Maria, et Stephanum gloriosum ad martirii palmam sancta mater prouexit ecclesia.

1. Act. VII, 59 (et sic cf. *Serm. CCCXIV* § 2, *CCCXV* § 5, 6, 7; *CCCXVI* § 3; *CCCXIX* § 2, 3; in *Vulgata recensione*: suscipe). 2. Cf. *ibid.* 60<sup>a</sup> (in *Vulgata*: positus autem genibus; at in *Serm. CCCXV* § 5: Hoc dixit sanctus Stephanus stans. Et post hoc fixit genu et ait..., et § 7: et fixit pro eis genu...; sed genu fixit; in *Serm. CCCXVI* § 3: Sed quomodo dixit? Posito genu in terra [quae Scripturae uerba ex parte uidentur esse]. Se stans commendauit; quando orauit pro inimicis, genu fixit... Quare pro illis genua fixit?; in *Serm. CCCXVIII* § 1: in extremo genibus fixis; in *Serm. CCCXIX* § 4: Genu fixit... Pro se stans rogauit, pro illis genu fixit... Quare ergo genu fixit? Ex antiquis codicibus qui h uocatur et Africanae familiae testis est ita recitat: et genibus positus; e, m, p uero: ponens autem genua). 3. Act. VII, 60<sup>a</sup>; item inferius 14 (Iesu addito) et 19 (pariter, Iesu addito, in *Serm. CCCXIX* § 5; sed in ceteris locis Iesu omititur). 4. Cf. *ibid.* VII, 60<sup>a</sup> (in *Vulgata*: Et cum hoc dixisset obdormiuit; in h: dum hoc dicit; at in g<sup>1</sup> et g<sup>2</sup>: hoc dicto). 12. Lc XXIII, 34: ita semper Augustinus recitat (pro *Vulgata*: dimitte il. non enim sciunt); cf. *Serm. CCCXV* § 8 (bis), *CCCXVI* § 3 (ter), *CCCXVII* (qui noster est) § 5 (idest paulo superius), *CCCXIX* § 5. 21. Cf. Act. VII, 58. 23. Cf. *ibid.* IX, 1 sq.; XXII, 5. 25. Act. IX, 4; XXII, 7; XXVI, 14. 26. Cf. *ibid.* IX, 15; XXVI, 16.

I Et quid ait etc. usque ad l. 7 iam Maurini ediderunt (§ 5) ait om.  
V iesu] iube sic C hiesu V (et inf.), om. Trip. et Bard. (atque Louanienses)  
accipi C 2 rogans stetit] stans Pal. g. fixit] g. flectit Maur.  
g. flexit Trip. et Bard. genuflexit C et Pal. (atque Louanienses) celsus]  
erectus Maur (Trip. Bard.) rectus Pal. 3 erectus] rectus V celsus Maur.  
(etc.) Pal. g. fixit] g. flexit Maur. (etc.) genuflexit C et Pal. 4 peccatum]  
dilectum Pal. et om. V o somnus Maur. (etc.) os omnes  
Pal. qui inter lap. etc.] aliter Pal. 5 cyner. V uigilabit C (atque  
Louanienses in marg.) 9 genua CV himit. J 10 approb  
JV qui quod] quia quod C quidquid J 11 a] ex CV comple  
uit V 15 martyrum V 16 rogat 20] roga J bablasphemis sic  
J 18 geama sic J ext.] et torsit V non put. ill. V 20  
enim om. CV 21 saulus] erat add. V<sup>2</sup> s. l. qui] in add. CV 23 in  
christ.] christianis prius J sanguine J 24 cedens JV cedens C 23 in  
CV exaudiebat CV 25 inquit CV 26 elegi J 28 ergo  
om. J natale J celebr. et om. C 29 natale J cael.  
C 30 natiuit.] natalem V natalem om. V, stephani primi add. J 31 do-  
minum] enim add. CV (an recte?) 31 uirgo om. CV (sed cf. § 3: dominus  
Christus de incorrupta uirgine natus seu potius, ut uidetur, procreatus) 32 palm.  
mart. CV eccl. jaeccl. C (illo adiuuante V<sup>2</sup>) qui uiuit et regnat add. V



\*  
\* \*

En ce cas comme en beaucoup d'autres, la recherche des manuscrits, en nous ramenant aux collections elles-mêmes, permet d'expliquer, et aussi d'amender dans une certaine mesure, le texte reçu. On gagne d'y apercevoir la zone, malheureusement trop limitée le plus souvent, qui confine aux débuts de la tradition littéraire. Nos trois témoins du sermon complet sont, en effet, des épaves de la tradition la plus ancienne. Le texte bénédictin, privé de la conclusion originale, et probablement plus ou moins retouché, provient, en dernière analyse, de l'homélaire des « Pères Catholiques », auquel je suis tenté, pour mon compte, de reconnaître, dans la partie concernant les sermons de saint Augustin, une haute antiquité<sup>1</sup> ; la Tripartite et le *Collectorium* se rattachent à la même famille. Les autres manuscrits épars forment un troisième bloc que l'intervention de Césaire d'Arles, puis celle d'Alain de Farfa expliqueraient au mieux.

Il n'est peut-être pas inutile de noter que, suivant l'exorde<sup>2</sup>, les reliques de saint Étienne étaient, pour lors, non seulement découvertes, mais déjà partout répandues. Ceci, pour l'Afrique, nous reporte à l'année 417 ou 418<sup>3</sup>. Le sermon 317 prend donc place, très probablement, dans les derniers temps du ministère d'Augustin. S'il a été prononcé dans l'église construite à Hippone en l'honneur du protomartyr, il faudrait prendre pour *terminus a quo* 424 ou 425.

ANDRÉ WILMART.

---

1. Cf. *Miscellanea Augustiniana* (Nimègue), p. 445.

2. § 1 : « ... Ista (terras) mortuus uisitauit... Exiguus puluis tantum populum congregauit ; cinis latet, beneficia patent. Cogitate, carissimi, quae nobis deus seruet in regione uiuorum, qui tanta praestat de puluere mortuorum. Caro sancti Stephani per loca singula diffamatur... » (l. 4-10). Et à la fin (ci-dessus, l. 5), cet écho : « ... quomodo in suis cineribus uigilabit ».

3. Voir les indications rappelées par D. J. HUIJBEN, *Miscellanea Augustiniana*, p. 258 sq.

## L'ORIGINE DU SYMBOLE D'ATHANASE : TÉMOIGNAGE INÉDIT DE S. CÉSAIRE D'ARLES.

Il y a tout juste trente ans que j'ai appelé l'attention des érudits sur la « remarquable similitude de pensée, d'expression et de rythme qui existe entre les moindres particularités linguistiques du *Quicumque* et ce qui nous reste de s. Césaire <sup>1</sup> : aucun autre ancien écrivain ne donne lieu, dans l'ensemble, à autant de rapprochements caractéristiques avec cette formule. » J'ai démontré également qu'on ne possède aucun témoignage antérieur à Césaire, relativement à l'existence de cette célèbre profession de foi. Ces propositions ont gardé jusqu'à présent toute leur valeur, et je ne sache pas que personne les ait attaquées sérieusement. Si bien que l'admirable savant qu'était feu le professeur d'Oxford, C. H. Turner, dans un de ces essais clairs et substantiels dont il avait le secret, n'a pas hésité à conclure, dès 1906, que « l'hypothèse favorable à Césaire a pour le moins le droit d'occuper le terrain, jusqu'à ce qu'on en trouve une meilleure pour la remplacer. » Et, ajoute-t-il, « il existe peut-être peu d'hypothèses qui doivent satisfaire à autant de données, et qui s'adaptent si bien à chacune d'elles <sup>2</sup> ».

Cependant, comme le faisait justement observer le même savant, « cette conjecture, si brillante qu'elle fût, restait après tout une conjecture. » Aucun témoignage positif et dûment constaté ne mettait le nom de l'évêque d'Arles en connexion directe avec le *Quicumque*. On ne pourra plus dire qu'il en est ainsi, désormais.

Une des particularités qui m'avaient jadis frappé était la présence de l'Athanasianum, soit dans les collections canoniques d'origine arlésienne, soit en tête de certains recueils homilétiques provenant incontestablement de s. Césaire <sup>3</sup>. Mais était-ce Césaire lui-même qui l'avait fait insérer dans ces recueils, ou cette inser-

---

1. *Le symbole d'Athanase et son premier témoin, s. Césaire d'Arles* : R. B. XVIII (1901), p. 337-363. Cf. *Études, textes, découvertes*, p. 44.

2. *The History and Use of Creeds and Anathemas in the Early Centuries of the Church* (London 1906), p. 75.

3. *Rev. Bénéd.*, art. cité, p. 361. Parmi les collections canoniques en question, je citerai celles de Lorsch (Vatic. Palat. lat. 574, fol. 146) et de Saint-Maur-des-Fossés (Paris. lat. 1451, fol. 7<sup>v</sup>) ; peut-être aussi le noyau primitif de la collection de symboles, Paris lat. 2076, fol. 51<sup>v</sup>, où le *Quicumque* fait suite aux opuscules

tion devait-elle être attribuée au simple caprice de tel ou tel copiste ? Comment résoudre la question d'une façon concluante ?

Or, après maintes recherches et hésitations, je viens enfin, ces jours-ci même (septembre 1931), d'acquérir la preuve authentique et indiscutable que l'insertion de la *Fides s. Athanasii* dans les collections césariennes a été voulue et ordonnée par Césaire en personne. Voici en quelles circonstances cette certitude s'est imposée à moi d'une manière imprévue.

Dans son *Iter Alemannicum* (Typis San-Blasianis 1765), p. 203-205, Martin Gerbert décrit un recueil d'homélies — du XI<sup>e</sup> siècle, à l'en croire — qu'il a examiné rapidement à l'abbaye de Zwiefalten, et dont on trouve une description plus complète encore dans le *Serapeum*, t. XX (1859), p. 12-14, d'après le catalogue manuscrit de Haas. Comme cet homélaire, avec son petit prologue si caractéristique, *Pro intuitu paternae pietatis*, se révélait du coup comme une collection césarienne apparentée, sinon identique, à celle du recueil de Freising du VIII<sup>e</sup> siècle (Clm. 6298) si pleinement décrit naguères par mon regretté ami Joseph Schlecht<sup>1</sup>, je compris l'importance qu'il y avait à l'examiner plus à fond, d'autant plus que lui aussi paraissait avoir la *Fides Athanasii* en tête des homélies, immédiatement après la préface. Je fis donc à cette intention le voyage de Stuttgart. Mais il y a longtemps de cela : tout catalogue imprimé faisait et fait encore actuellement défaut, du moins pour cette partie, et le bibliothécaire d'alors, après de louables efforts pour satisfaire ma curiosité, finit par me déclarer que le manuscrit était introuvable, qu'il avait, ou complètement péri, ou pris, comme tant d'autres, la route de l'étranger<sup>2</sup>.

polémiques du Pseudo-Athanase espagnol. Parmi les recueils d'homélies, le célèbre manuscrit de Freising (Clm. 6298, fol. 1<sup>v</sup>-2<sup>r</sup>), l'exemplaire des *XLII Admonitiones* de même provenance (Clm. 6344, fol. 73<sup>r</sup>), et l'important recueil également de Freising, Clm. 6330, où la *Fides catholica s. Athanasii episcopi* figure (f. 53<sup>v</sup>) en compagnie de diverses compositions césariennes, entre autres d'une des rédactions du serm. 244 de l'Append. de s. Augustin.

1. Dans la *Wissenschaftliche Festgabe zum zwölfhundertjährigen Jubiläum des hl. Korbinian* (München 1924), p. 177-208 : « Das angebliche Homiliar des hl. Korbinian. » En donnant une traduction allemande de ce prologue dans le *Christliche Welt* (1929, col. 194), M. le prof. Gustave Krüger, de Giessen, faisait remarquer avec raison que « es dem zwanzigsten Jahrhundert so gut ansteht, wie dem sechsten. »

2. Par exemple, comme l'important homélaire d'Ottobeuern du VIII<sup>e</sup> siècle, que j'étudiai à Cheltenham, il y a plus de vingt-cinq ans (Phillipps 8400), et qui fait présentement partie de la bibliothèque d'A. Chester Beatty, en attendant qu'il passe, à la suite de quelque nouvelle vente, dans celle d'un autre richard quelconque. Encore un beau résultat des spoliations et sécularisations si à la mode sur notre continent européen

Il fallut bien en faire son deuil jusqu'à ce que, dernièrement, à la suite de nouvelles informations prises auprès du bibliothécaire actuel, j'appris, à mon grand contentement, que le manuscrit en question existait encore à Stuttgart, et qu'on me le communiquerait volontiers à la bibliothèque de l'Etat, à Munich. Ce qui eut lieu, en effet, au cours de septembre dernier, où je pus prendre enfin personnellement connaissance de l'homélaire de Zwiefalten et en faire photographier le contenu.

Le livre porte la cote Theol. Philos. Fol. N° 201 (autrefois Zwiefalten 49). Il est de proportions plutôt modestes : 57 feuillets formant sept quaternions, dont les six premiers seulement sont numérotés en chiffres romains ; dimensions 0,235 × 0,155 (partie écrite 0,195 × 0,112). Minuscule caroline, nette et élégante, des environs de l'an 1100 ; tout de la même main, sauf la dernière pièce (foll. 52<sup>v</sup>-57<sup>r</sup>), ajoutée après coup par un copiste beaucoup moins habile. Généralement 35 lignes à la page : lettres très fines, très serrées, avec particularités intéressantes, notamment dans les majuscules ; titres et numéros des homélies à l'encre rouge. Le parchemin est un peu épais, comme presque toujours dans les manuscrits allemands, et contraste ainsi avec l'élégance presque italienne de l'écriture.

Quant au contenu, c'est, semble-t-il, un premier essai d'homélaire césarien pour l'année liturgique, un embryon du recueil plus étendu, représenté par le soi-disant homélaire de s. Corbinien<sup>1</sup>. Seulement, comme on le verra plus loin, le scribe du XII<sup>e</sup> siècle, après avoir transcrit consciencieusement la liste des *Capitula*, laquelle provient sûrement de l'archétype, et donc de Césaire lui-même, s'est dans la suite écarté de son modèle, se permettant des omissions et interpolations arbitraires. C'est seulement dans la première portion qu'il reproduit fidèlement le recueil venu d'Arles, c'est-à-dire jusqu'à la pièce XIII inclusivement<sup>2</sup>, puis de XV à XXIV. Alors, il a inséré sept pièces césariennes très intéressantes, qu'on rencontre assez rarement dans les manuscrits : de sorte que la liberté prise par lui nous a été du moins utile à quelque chose. Puis, revenant aux *Capitula*, il copie encore les pièces XXV, XXVI, XXXI et XXVII ; mais les

1. Tandis que la collection représentée par celui-ci se compose de LXVIII et même LXXII pièces, l'archétype de l'homélaire de Zwiefalten n'en comptait que XXXIII, à en juger du moins par les *Capitula* ou table du début. On remarquera en outre le titre d'*incipientes* que Césaire dans la préface donne à ses copistes, ce qui semble insinuer que c'était là un de leurs premiers essais en ce genre.

2. A la pièce XIV du recueil primitif, *De pentecoste*, il a substitué de son chef le début de l'homélie (II, 30) du pape s. Grégoire pour la même fête.



n<sup>os</sup> XXVIII-XXX et XXXII-XXXIII de la table des chapitres n'ont rien qui leur corresponde dans le texte, et nous sommes réduits à des conjectures pour en reconstituer le contenu : ce qui est d'autant plus malaisé que les titres en question sont plus vagues, et visiblement abrégés.

Malgré ces défauts, le manuscrit de Zwiefalten nous a conservé seul une perle de grand prix : je veux dire la préface originale mise par Césaire en tête de son recueil, et, avec elle, un témoignage jusqu'à cette heure inédit, et de la plus haute importance, relativement aux origines du soi-disant symbole d'Athanasie.

Voici le titre et le début de ce petit prologue :

INCIPIT PRAEFATIO VEL POTIVS HUMILIS SVPLICATIO<sup>1</sup> AVGVSTINI EPI. | fol. 2v | Pro intuitu paternae pietatis, et qualiscumque pastoris sollicitudine admonitiones simplices parrochiis necessarias in hoc libello conscripsimus, quas in festivitibus maioribus sancti presbyteri vel diacones debeant commissis sibi populis recitare. Quam rem ego dum animo benigno implere curavi, absolvi apud deum conscientiam meam. Si qui vero presbyteri vel diacones per aliquam negligentiam dissimulaverint sermones istos populo recitare, noverint se mecum ante tribunal Christi causas esse dicturos, ubi de grege nobis commisso tam ego quam ipsi rationem sumus aeterno iudici reddituri.

Jusqu'ici notre prologue est en substance identique à la seconde partie de celui qui se lit en tête de l'homélaire de Freising. Et, du même coup, nous trouvons l'explication de la double préface dont ce dernier se compose. Césaire aura d'abord formé un premier recueil, celui de Zwiefalten, pour les grandes fêtes de l'année (*in festivitibus maioribus*), en le faisant précéder de la préface *Pro intuitu*. Quand plus tard il donna de ce recueil une édition notablement augmentée, il composa pour celle-ci un nouveau prologue : *In cuiuscumque manibus libellus iste venerit*<sup>2</sup>, dont J. Schlecht a dit avec raison qu'on ne pourra jamais ni le relire assez souvent, « ni le prendre suffisamment en considération »<sup>3</sup> ; mais il y joignit, sous le titre de *Praefatio libri sermonum*, le début de la préface du recueil primitif, conformément à son habitude constante d'utiliser dans ses ouvrages subséquents ce qui, parmi ses compositions antérieures, lui paraissait devoir

1. Tout ce que Césaire écrit est ainsi marqué au coin de l'humilité et pourtant aussi de la fermeté chrétienne. Comparer le titre de la circulaire éditée par Malmory, *Saint Césaire*, p. 294-307 : *Admonitio... vel suggestio humilis*, in les derniers mots : « quia de vera humilitate ...supplicatio vel suggestio ista processit. »

2. Texte dans *Rev. Bénéd.* X (1893), p. 72.

3. *Festgabe...*, p. 192.

encore servir à son dessein. De là, le double prologue en tête de la collection G<sup>1</sup>.

L'homélaire de Zwiefalten continue en ces termes :

Et ideo libellum istum annis singulis cum omni diligentia recensete, ut apud deum et apud homines vos possitis absolvere. Et quia nobis necesse fuit ut de istis simplicibus admonitionibus plures libellos faceremus, vobis vero si non displicuerint et potestis et debetis et meliori littera et in pergamenis pro vestra mercede transscribere, et in aliis parrochiis ad transcribendum dare; ut non solum de vestro, sed etiam de aliorum profectu duplicem mercedem habere possitis.

Ces lignes curieuses nous montrent au vif le but que Césaire se proposait dans la formation de ces recueils d'homélies : non seulement les prêtres et les diacres devaient en faire usage au cours de chaque année, mais il était bien entendu qu'ils les répandraient dans les autres paroisses<sup>2</sup> (ou diocèses), en prenant à tâche d'en faire ou faire faire des copies sur parchemin, et en la meilleure écriture possible.

Voici la phrase pour nous la plus intéressante, celle à laquelle je faisais allusion au début de cet article :

Et quia necesse est, et satis oportet ut FIDEM CATHOLICAM omnes non solum clerici, sed etiam laici notam habeant, ideo IN LIBELLIS ISTIS secundum quod sancti patres ipsam FIDEM CATHOLICAM definiunt, inprimis SCRIBSIMUS : quam et ipsi frequenter legere, et aliis insinuare debemus.

Le tout se termine par une demande d'indulgence à l'égard des copistes, lesquels ne sont encore que « des commençants » ; Césaire compte bien qu'on excusera et corrigera leurs fautes, et qu'on se chargera de faire exécuter de meilleures copies de ses recueils :

Et quia adhuc scriptores nostri incipientes sunt, si quid aut in litteris aut in aliquibus forte sententiis aut minus aut amplius quam oportet inveneritis, cum caritate indulgete, et sicut expedit emendate, et literis melioribus transcribere iubete.

Tel est, dans toute sa fraîcheur et sa naïve sincérité, ce petit prologue, où se montre d'un bout à l'autre l'âme de l'évêque

1. C'est par ce sigle (= *Germanica*) que j'ai pris très tôt l'habitude de désigner cette collection, pour la raison que tous les exemplaires rencontrés jusqu'ici semblent provenir des pays germaniques.

2. Césaire, au rapport de ses biographes (I, 55), prit soin lui-même d'y pourvoir, en usant à cet effet de l'influence et des facilités que lui procurait sa situation exceptionnelle de vicaire du pape en Gaule et en Espagne : « Longe vero positus in Francia (*c'est-à-dire dans l'Allemagne occidentale*), in Gallia atque in Italia, in Hispania diversisque provinciis constitutus transmisit per sacerdotes, quid in ecclesiis suis praedicare facerent. »

d'Arles, avec les préoccupations élevées qui inspiraient son activité pastorale. Le prologue lui-même est numéroté en rouge comme pièce I, dans les *Capitula* comme en marge du texte ; puis vient, comme n<sup>o</sup> II, la formule de FIDES CATHOLICA annoncée par Césaire comme devant faire « nécessairement » partie de ses *libelli*. Dans la façon d'en reproduire le texte, j'ai cru pouvoir me permettre, dans l'intérêt du lecteur, d'adopter les dispositions suivantes dont le manuscrit n'offre naturellement point de trace : 1<sup>o</sup> j'ai accepté la division en versets, en numérotant chacun de ceux-ci, comme l'ont fait généralement à notre époque les éditeurs, le Dr Burn entre autres ; 2<sup>o</sup> j'ai mis en italique les mots ou passages modifiés ou ajoutés, en indiquant les omissions entre parenthèses.

INCIPIT FIDES CATHOLICA SANCTI ATHANASII EPISCOPI.

<sup>1</sup> Quicumque vult salvus esse *fratres* . ante omnia opus est ut *fidem catholicam* sciat . et teneat . <sup>2</sup> quam *si quis non integram inlesamque* servaverit *sine dubio* in eternum peribit ; <sup>3</sup> Fides autem catholica *quam predicamus et credimus* . haec est . (om. ut) unum deum in trinitate et trinitatem in unitate veneremur . <sup>4</sup> non confundantes personas . neque substantiam *quae una in trinitate est* separantes . <sup>5</sup> Alia est enim persona patris . alia filii . alia spiritus sancti ; <sup>6</sup> Sed patris et filii et spiritus sancti . una est divinitas . aequalis gloria . coaeterna maiestas . <sup>7</sup> Qualis pater . talis filius . talis et spiritus sanctus . <sup>8</sup> Increatus pater . increatus filius . increatus et spiritus sanctus . <sup>9</sup> Immensus pater . immensus filius . immensus et spiritus sanctus . <sup>10</sup> Aeternus pater . aeternus filius . aeternus spiritus sanctus . <sup>11</sup> Et tamen non tres aeterni . sed unus aeternus . <sup>12</sup> Sicut non tres increati nec tres immensi . sed unus increatus et unus immensus . <sup>13</sup> Similiter omnipotens pater . omnipotens filius . omnipotens spiritus sanctus . <sup>14</sup> Et | fol. 3<sup>r</sup> | tamen non tres omnipotentes . sed unus omnipotens . <sup>15</sup> Ita deus pater . deus filius . deus spiritus sanctus . <sup>16</sup> Et tamen non tres dii . sed unus est deus . <sup>17</sup> Ita dominus pater . dominus filius . dominus spiritus sanctus . <sup>18</sup> Et tamen non tres domini . sed unus est dominus . <sup>19</sup> Quia sicut singulatim unam quamque personam deum et dominum confiteri christiana veritate compellimur . ita tres deos aut dominos dicere catholica religione prohibemur . <sup>20</sup> Pater a nullo est factus . aut creatus . aut genitus . <sup>21</sup> Filius a patre solo est . non factus . neque creatus . sed genitus . <sup>22</sup> Spiritus sanctus a patre et filio . non factus . neque creatus . neque genitus . sed procedens . <sup>23</sup> Vnus ergo pater . non tres patres . unus filius . non tres filii . unus spiritus sanctus . non tres spiritus sancti . <sup>24</sup> Et in hac trinitate nihil prius . aut posterius . nihil maius . aut minus . sed tote tres personae . coaeternae sibi sunt . et coaequales . <sup>25</sup> Ita ut per omnia sicut iam supra dictum est . et *trinitas in unitate* . et *unitas in trinitate* veneranda sit . <sup>26</sup> Qui vult ergo salvus esse . ita de trinitate sentire debet . <sup>27</sup> Illud quoque pariter necessarium est pro aeterna vita et salute perpetua ut incarnationem domini nostri

Iesu Christi *unus quisque* fideliter credat. <sup>28</sup> Est ergo fides recta ut credamus et confiteamur . quia dominus noster Iesus Christus dei filius . et deus *pariter* et homo est . <sup>29</sup> Deus est ex substantia patris ante secula genitus . et homo est ex substantia matris in seculo natus . <sup>30</sup> Perfectus deus . perfectus homo . ex anima rationali et humana carne subsistens . <sup>31</sup> Aequalis patri secundum divinitatem . minor patre secundum humanitatem . <sup>32</sup> Qui licet deus sit et homo . non duo tamen . sed unus est Christus . <sup>33</sup> Vnus autem non conversione divinitatis in carnem . sed adsumptione humanitatis in deo . <sup>34</sup> Vnus omnino non confusione substantiae . sed unitate personae . <sup>35</sup> Nam sicut anima rationalis et caro . unus est homo . ita deus et homo . unus est Christus . <sup>36</sup> Qui passus est pro salute nostra descendit ad inferos . (*om.* tertia die) resurrexit a mortuis . ascendit ad celos . sedet ad dexteram dei patris (*om.* omnipotentis) . <sup>37</sup> Inde venturus (*om.* est) iudicare vivos et mortuos . <sup>38</sup> Ad cuius adventum omnes homines resurgere habent cum corporibus suis . et reddituri sunt de factis propriis rationem . <sup>39</sup> Et qui bona egerunt ibunt in vitam aeternam, qui vero mala in ignem aeternum . <sup>40</sup> Haec est fides catholica quam nisi quisque fideliter firmiterque crediderit . salvus esse non poterit.

vers. 1. *sciat et teneat*] Amplification analogue dans le sermon 244 de l'Append. d'Augustin : « ut... fidem catholicam discat, firmiter teneat, inviolatamque conservet. »

2. *sine dubio*] Paul Lejay fait remarquer que Césaire fait rarement usage de *absque*, pour *sine*.

3. L'omission de *ut* est également caractéristique du texte que donne du Quicumque le Paris. 2076 mentionné ci-dessus.

4. *confundantes*.] Cette étrange graphie est signalée par Burn, *The Athanasian Creed and its Commentaries* (Texts and Studies, Cambridge 1895), p. 4, comme figurant dans deux des manuscrits utilisés par lui.

7 sqq. Ces *et* avant le troisième membre de chacune de ces petites phrases semblent avoir fait partie du texte primitif, et le copiste de l'homélaire de Zwiefalten les a reproduits dans les versets 7. 8. et 9 : mais, accoutumé au texte reçu, il les a omis dans les versets 10. 13. 15. 17, et même a déjà expunctué après coup l'*et* du verset 9.

19. *singulativim*] On dirait que le scribe avait d'abord écrit *singillativim*, et qu'il a ensuite gratté *il* de façon à le changer en *u*. Un ms. de Lambeth Palace dont Burna fait usage porte également ici *singulativim*.

20. Ces deux *aut*, à la place de *nec*, se retrouvent dans le texte qui est à la base du commentaire dit « de l'Oratoire », de l'époque carolingienne (Burn, p. LI suivante).

25. L'interversion des deux membres, par rapport au texte reçu, est conforme à celui des plus anciens et meilleurs manuscrits.

27. *unus-quisque*] ou quelque chose d'analogue aussi ajouté dans quelques-uns des mss. collationnés par Burn.

29. *in seculo*] Le ms. porte *in secula*, faute évidente dont Burn cite d'autres exemples.

33. *in carnem... in deo*] Ainsi notre ms. Burn et Turner admettent dans les deux membres l'ablatif, au lieu du double accusatif du texte reçu.

Que conclure de la constatation que nous a permis de faire le manuscrit de Zwiefalten ?

Certains points sont dorénavant hors de doute : par exemple, que s. Césaire a connu le *Quicumque vult*, qu'il a pris à cœur de le propager, qu'il l'a fait transcrire dans ses *libelli*. Le cas est clair ici, pour ce qui concerne notre homélaire : le fait que la



formule vient immédiatement après le prologue, comme n° 2 des *Capitula*, peut et doit être considéré comme remontant à l'évêque d'Arles lui-même. Et, dès lors, nous pouvons en déduire avec grande probabilité que l'insertion de l'*Athanasianum* dans d'autres recueils d'origine arlésienne n'est pas le fait du hasard ou du caprice des scribes.

Seconde conclusion : contrairement à l'idée que s'en faisait Turner<sup>1</sup>, notre *Fides* nous apparaît tout d'abord, non comme un hymne ou morceau liturgique, destiné spécialement à l'usage des monastères, mais bien comme un résumé de l'essence de la doctrine catholique, telle que les clercs ayant charge d'âmes devaient la connaître par cœur et la prêcher à leurs ouailles. Cette conception est la même dont témoigne le canon bien connu du concile d'Autun, sous saint Léger (entre 663 et 680) :

Si quis presbyter aut diaconus aut clericus... FIDEM SANCTI ATHANASII PRAESULIS inreprehensibiliter non recensuerit, ab episcopo condemnatur<sup>2</sup>.

Ce titre de *Fides sancti Athanasii*, pour désigner le *Quicumque*, était déjà attesté par les manuscrits, du moins à partir du VIII<sup>e</sup> siècle : mais parfois on le trouve simplement intitulé *Fides catholica*, ou même sans aucun titre, de sorte qu'on était en droit de se demander si l'attribution à s. Athanase était primitive, et jusqu'où elle pouvait remonter. Dans les *Capitula* du ms. de Zwiefalten, notre symbole porte déjà le titre de *Fides sancti Athanasii*, et, dans le texte même, celui plus complet de *Fides catholica sancti Athanasii episcopi*. Que cette désignation remonte très probablement à Césaire lui-même, c'est donc ce que confirme notre codex, après que Turner l'avait déjà envisagé

1. « The Fides sancti Athanasii is not in this sense a Creed at all... It is, in fact, not so much a Creed as a « hymn » (*Op. cit.*, p. 66). Et p. 70 : « It was a hymn about the Creed, and not itself a Creed at all. » Il existe bien un hymne sur le symbole, c'est notre *Te Deum*, venu à nous lui aussi par la voie de Marseille et d'Arles.

2. *MG. Concilia aevi merov.* p. 221. C'est aussi comme formule de foi que l'emploient les Pères du IV<sup>e</sup> concile de Tolède, tenu sous la présidence de saint Isidore en 633 : texte dans Burn p. LXXXI, avec relevé des articles cités du *Quicumque*. Nous avons en outre, comme on sait, deux lettres d'Isidore lui-même où l'autorité du symbole d'Athanase est expressément affirmée, lettres dont l'authenticité a été contestée par Oudin et d'autres, mais dans un but évidemment intéressé : les critiques modernes en ont porté, en général, un jugement plus équitable. (Cf. Migne lat. 83, 903 C. 908 C). L'ignorance où l'on était jusqu'à nos jours relativement aux témoignages plus anciens d'Isidore et de Césaire avait même été cause qu'on se demandait si c'était vraiment du *Quicumque* ou d'une autre formule quelconque, par ex. de la *Fides Romanorum*, qu'il s'agissait dans le canon du synode d'Autun.

comme une chose en soi très probable : « En somme, écrit-il, il semble qu'il y a bonne raison de croire que la même main qui rédigea le *Quicumque* y mit aussi en tête le titre de *Fides sancti Athanasii*, et que cette main n'est autre que celle de l'évêque Césaire d'Arles <sup>1</sup>. » Les motifs donnés par le savant anglais sont les mêmes que je faisais valoir ici dès 1901 : la rareté, en Occident, de l'emploi du nom d'Athanase pour abriter les écrits apocryphes ; l'habitude constante de Césaire, de mettre ses productions personnelles sous le nom des anciens Pères, notamment sous celui d'Athanase <sup>2</sup>. Ce sera donc notre troisième conclusion, que l'attribution de notre symbole à l'évêque d'Alexandrie remonte certainement très haut, peut-être au rédacteur même de la pièce.

Nous arrivons ainsi à la question la plus importante de toutes, comme aussi la plus difficile à résoudre : jusqu'à quel point les données nouvelles, fournies par l'homélaire de Stuttgart, favorisent-elles l'attribution du *Quicumque* à Césaire lui-même ?

Il faut bien reconnaître que les paroles du prologue sont loin d'être claires à cet égard. Elles peuvent se résumer en ces trois phrases : 1<sup>o</sup> Il est de toute nécessité que, non seulement tous les clercs, mais aussi les laïques, connaissent la foi catholique ; 2<sup>o</sup> c'est pourquoi nous avons avant tout écrit (*scripsimus*) dans ces recueils cette même foi catholique, telle que les saints pères l'ont définie ; 3<sup>o</sup> il nous faut la lire fréquemment, et la faire entrer dans l'esprit des autres.

Le tout, on le voit, dépend du sens qu'il convient de donner au verbe *scripsimus*. Si Césaire l'avait employé seul, sans y ajouter *in libellis istis*, on serait davantage fondé à y voir l'affirmation que, réellement, il a lui-même écrit, ou composé, la formule de foi en question ; mais l'addition des mots *in libellis istis* favorise une interprétation plus large, selon laquelle *scripsimus* devrait être considéré comme l'équivalent de *scribere iussimus*. Cela n'empêcherait pas, évidemment, que la formule ait pu être rédigée par l'évêque d'Arles en personne ; car enfin, si elle est l'écho fidèle des définitions des saints pères, elle n'est pourtant pas le produit de leur commune activité littéraire, comme par exemple on se l'imaginait jadis naïvement au sujet du symbole

1. *Op. cit.*, p. 77. Chose qui précisément paraissait inadmissible à C. F. Arnold, dans son *Caesarius von Arelate* (Leipzig 1894), p. 313. L'érudit anglais Edm. Bishop avait raison de dire qu'il faut des représentants de trois nations pour produire un bon ouvrage : un Allemand pour amasser les matériaux, un Anglais pour discerner la valeur réelle de chacun d'eux, un Français pour faire la cuisine du livre et le rendre appétissant.

2. Cf. *Rev. Bén.* XVIII, 361 suiv. ; XXVIII (1911), p. 419 suiv.

des Apôtres, ou encore de nos jours l'excellent Dom Cagin au sujet du *Te Deum* : il faut bien que quelqu'un, une personne déterminée, lui ait donné la forme sous laquelle elle se présente à nous. Que cette personne soit Césaire, rien ne semblerait plus vraisemblable en soi, vu surtout la façon habituelle à celui-ci d'attribuer aux *sancti patres*, *antiqui patres*, ses propres productions <sup>1</sup>.

Cependant, j'éprouve quelque scrupule, je l'avoue, à conclure ici sans réserve pour l'affirmative. Ce scrupule est motivé par la constatation suivante. On aura remarqué que le texte du *Quicumque*, dans l'homélaire de Zwiefalten, quoique généralement conforme au texte reçu, en diffère pourtant en certains points de détail, notamment au début et vers le milieu <sup>2</sup>. Ces variantes sont de deux sortes. Il en est qui se rencontrent dans les plus anciens et meilleurs exemplaires de l'*Athanasianum*, par exemple, l'insertion de *et* dans les versets 7 et suivants, de *et... pariter* v. 28 ; la suppression de *tertia die* et d'*omnipotentis* v. 36, de *est* v. 37 : celles-là sont excellentes à tous égards, contribuent à améliorer le rythme, constituent un retour au texte original. Mais il en est d'autres, et ce sont les plus considérables, qui produisent justement l'effet contraire : elles alourdissent et faussent le rythme, délaient inutilement l'énergie et la clarté des formules <sup>3</sup>, contrastent enfin d'une façon déplorable avec l'ensemble de la composition. Pour que le lecteur puisse mieux s'en rendre compte, je reproduis ici quelques-unes de ces interpolations en regard du texte authentique et original :

1. Voir des exemples dans *Rev. Bén.* XXI (1904), p. 237.

2. On se demandera, naturellement, si et jusqu'à quel point le copiste a reproduit l'archétype arlésien. Il serait bien osé de l'affirmer d'une façon absolue, surtout quand il s'agit d'une formule d'usage journalier, qui était par conséquent dans la mémoire de tous : à cause de cela, il y avait danger de s'éloigner à chaque ligne du modèle, pour se conformer inconsciemment au texte reçu. Mais aussi, et pour la même raison, on a tout lieu de considérer comme remontant au rédacteur même de l'homélaire les divergences parfois notables que l'on constate çà et là au cours de la pièce. D'autant plus que celle-ci ouvre tout le recueil, et c'est dans la première partie, comme je l'ai dit, que le copiste a fait le moins de changements arbitraires.

3. On ne se lasse jamais de s'appuyer sur l'autorité d'un juge tel que Turner. Dans l'opuscule déjà plusieurs fois cité, il voit précisément dans ses « own intrinsic qualities » la raison pour laquelle le *Quicumque* a seul survécu à tant d'autres formules analogues, et mises sous le couvert de noms non moins respectés : c'est ici un cas de « survival of the fittest », l'effet d'un « literary style and intellectual power » dont on ne peut imaginer d'exemple, en Gaule du moins, passé le milieu du VI<sup>e</sup> siècle. Le rédacteur de la *Fides Athanasii*, il est vrai, fut un compilateur plutôt qu'un créateur, mais encore « a compiler of the first order » (*History and Use of Creeds*, pp. 70. 74).

1. ut <i>fidem catholicam sciat et teneat.</i>	ut teneat catholicam fidem.
2. <i>quam si quis non integram inlaesamque servaverit.</i>	quam nisi quisque integram in-violatamque servaverit.
3. <i>Fides autem catholica quam praedicamus et credimus haec est.</i>	Fides autem catholica haec est.
4. <i>neque substantiam quae una in trinitate est separantes.</i>	neque substantiam separantes.
21. 22. <i>neque creatus neque genitus sed procedens.</i>	nec creatus, nec genitus, sed procedens.
26. <i>ita de trinitate sentire debet.</i>	ita de trinitate sentiat.
27. <i>Illud quoque pariter necessarium est pro aeterna vita et salute perpetua.</i>	Sed necessarium est ad aeternam salutem.

Il saute aux yeux, que chacune des variantes de la colonne de gauche constitue une maladresse de style, une sorte de méfait littéraire, de la part de l'interpolateur. On peut les expliquer, les excuser même, jusqu'à un certain point, en disant que le *Quicumque* revêt ici la forme de sermon — ce qu'indique déjà le *fratres* du début — et que le bon évêque n'a fait que céder en cela à son besoin habituel de présenter les choses au peuple de la façon la plus claire possible<sup>1</sup>, de même qu'il n'a pas hésité à gâcher maint beau passage de saint Augustin et de ses autres modèles, toujours avec la meilleure intention du monde. Malgré cela, et quoiqu'il arrive à plus d'un artiste de gâter son chef-d'œuvre à force de le retoucher, je ne puis me résoudre à admettre que le *Quicumque* doive sa forme littéraire à la même main qui semble avoir tenu si peu de compte de sa beauté : je sens que si j'avais composé une telle formule, j'eusse éprouvé un sentiment d'amertume et de dégoût, à chacune de ces altérations maladroites. Bref, voici quelle est mon impression. Césaire se révèle lui-même à nous, dans le prologue de l'homélaire de Zwiefalten, comme témoin irrécusable de l'existence et de l'emploi fait par lui de la *Fides Athanasii*, un témoin antérieur d'un siècle, ou même davantage, au IV<sup>e</sup> concile de Tolède et au canon du concile d'Autun ; ce qui déjà oblige à faire remonter la formule à une époque beaucoup plus haute que celle qu'avaient adoptée nombre

1. Cette explication est confirmée par le fait que, dans les autres *libelli*, soit homilétiques, soit canoniques, signalés sommairement ci-dessus, p. 1, note 3, le texte du *Quicumque* est donné dans sa teneur authentique, sans interpolations vraiment notables : c'est seulement dans ce premier essai d'homélaire sur le cycle de l'année liturgique et dans le sermon Append. 244 que Césaire se les permet. Peut-être dans la suite lui en démontra-t-on ou en reconnut-il lui-même l'incongruité.



d'érudits de notre temps<sup>1</sup>. Et la manière dont l'auteur du prologue introduit cette formule invite à admettre qu'elle a été composée dans son milieu, peut-être à son instigation : mais les étranges libertés qu'il se permet dans la façon d'en présenter le texte montrent presque sûrement qu'il n'en est pas lui-même le créateur, qu'une main anonyme et plus habile doit avoir présidé à la composition de ce chef-d'œuvre théologique et littéraire. Il faut considérer comme une bonne fortune, que le texte original nous en soit parvenu à peu près intact, après la période d'environ un siècle où la pièce, ne jouissant pas encore de l'autorité qui lui fut reconnue plus tard, le premier orateur ou compilateur venu y ajoutait ou modifiait impunément, la considérant comme un bien qui n'appartenait à personne.

Parmi ces interpolateurs maladroits, notre Césaire est le premier qu'on puisse sûrement dater, avec le texte donné en tête de la collection de Zwiefalten, probablement aussi avec les passages du *Quicumque* cités et utilisés par lui dans le sermon 244 de l'Appendice du tome 5 de s. Augustin et autres pièces apparentées<sup>2</sup>. Mais il y en a d'autres, et fort anciennes, telles que celle du fameux fragment homilétique, dit de Trèves, du ms. Paris. lat. 3836, celle aussi que j'ai publiée à deux reprises<sup>3</sup> d'après un manuscrit de Murbach (Colmar, ms. 39), sans parler des textes mêmes du symbole où les scribes ont introduit certains changements arbitraires, par ex. celui du manuscrit de Bobbio (Milan Ambros. O 212 sup.), le plus ancien de tous<sup>4</sup>, bien que postérieur de presque deux siècles au texte transmis par Césaire lui-même et publié ici pour la première fois. Il y a eu jusqu'ici une tendance à admettre que ces divergences de texte témoignent que le *Quicumque* était encore, en quelque sorte, dans sa phase

1. On se rappelle la fameuse « two portion theory », d'après laquelle le *Quicumque* serait un produit tardif de la période carolingienne, résultant de la mise bout à bout de deux formules d'origine plus ancienne. Harnack l'appuya un certain temps de son autorité, après l'avoir légèrement modifiée ; je suppose, avec Turner (p. 71), qu'il y aura renoncé vers la fin de sa carrière, mais il y tenait encore plus ou moins lors de la troisième édition du tome II de sa *Dogmengeschichte*, en 1894.

2. Cf. Burn, *The Athanasian Creed*, p. LXXXIII suiv.

3. *Rev. Bén.* XXII (1905), p. 508 suiv. ; *Journal of theolog. Studies* XII (1911), p. 360-361.

4. Turner le jugeait être, à tout le moins, de peu postérieur à l'an 700. Il est remarquable que le *Quicumque* y précède immédiatement deux sermons anonymes, dont j'ai montré ailleurs qu'ils sont l'œuvre de « ce même disciple de Fauste de Riez qui, vers le début du VI<sup>e</sup> siècle, composa les *Instructiones* attribuées par erreur à saint Colomban » (*Rev. Charlemagne*, Fribourg 1911, I, 161-170). Cela nous transporte donc en plein milieu de Lérins, à l'époque où Césaire venait à peine de quitter l'île sainte, s'il l'avait déjà quittée.

de formation, et que sa teneur actuelle et définitive ne date que de l'aube de la renaissance carolingienne. Je suis, pour ma part, convaincu du contraire : le *Quicumque* fut, dès son origine, à peu près ce qu'il est aujourd'hui ; les modifications que nous constatons ne furent que passagères, et proviennent du peu d'autorité qu'il dut avoir au début, durant la période relativement barbare qui succéda à son apparition, période qui commence justement vers le temps où disparaît Césaire d'Arles. Encore une fois, je ne pense pas que celui-ci ait composé lui-même la remarquable formule qu'est la *Fides catholica* : mais, d'autre part, je ne vois rien qui oblige à en chercher l'auteur dans un milieu étranger et de beaucoup antérieur à son milieu. L'avenir seul montrera s'il y a moyen d'arriver à une solution plus précise d'un problème qui a passionné tant d'illustres érudits. Je ne crois pas que ce soit possible, dans l'état présent de nos connaissances.

GERMAIN MORIN.

## LETTRE INÉDITE DE BÉRENGER DE TOURS À L'ARCHEVÊQUE JOSCELIN DE BORDEAUX.

En mai 1905, mon attention fut attirée sur une lettre d'un certain *B.* à un archevêque *Ios.* de Bordeaux, tracée en écriture du commencement du XII<sup>e</sup> siècle sur les feuillets 65<sup>v</sup>-67<sup>v</sup> du manuscrit Bodl. 632 (1957) de la Bodéienne d'Oxford<sup>1</sup>. La copie que j'en ai prise alors resta inutilisée parmi mes matériaux de travail jusqu'en novembre 1916. C'est seulement alors que j'examinai le parti qu'on pouvait en tirer, et s'il y avait lieu de la publier. Dès le début, j'avais bien entrevu que l'archevêque en question, à en juger par la date du manuscrit, devait être Joscelin, qui occupa le siège métropolitain de Bordeaux depuis 1059 jusqu'en 1086 : mais quel était l'auteur de l'épître, désigné par la simple lettre *B* ? Mes premières recherches à ce sujet ayant été vaines, je résolus pour un temps de ne plus m'occuper de la chose. C'est tout dernièrement que la question d'auteur est devenue pour moi tout à fait claire, à la suite d'une consultation de mon jeune confrère du Mont-Cassin, don Martino Matronola, au sujet de fragments inédits de Bérenger qu'il s'appête à publier. Pour répondre à sa demande, je me suis vu obligé de me rendre un compte exact de la littérature relative au fameux écolâtre de Tours : et c'est ainsi qu'en parcourant l'ouvrage de H. Sudendorf, *Berengarius Turonensis, oder eine Sammlung ihn betreffender Briefe* (Hamburg u. Gotha 1850), je me suis aperçu que parmi cette petite collection épistolaire figuraient au moins trois lettres adressées par Bérenger à l'archevêque Joscelin de Bordeaux : les n<sup>o</sup> 2, 19 et 22.

Dans ces trois lettres, le destinataire est désigné en tête simplement par la lettre *I.*, précédée toutefois au n<sup>o</sup> 19 du titre *Burdegalensium archiepiscopo*. Martène<sup>2</sup>, en publiant pour la première fois la lettre n<sup>o</sup> 2, avait cru que l'*I* était une faute pour *L*, persuadé qu'il était que Lanfranc était le destinataire. Mais il est prouvé que les manuscrits ont partout un *I* ; et Sudendorf<sup>3</sup>

---

1. Décrit sommairement par H. SCHENKL, *Bibliotheca patrum latin. britannica*, I. (Wien 1897), p. 138, n. 642.

2. *Thes. nov. Anecd.*, I, 195.

3. *Op. cit.*, p. 89 suiv. Déjà les auteurs de l'*Hist. littér. de la France*, t. VIII, p. 219, s'étaient prononcés contre la conjecture émise par Martène.

n'a pas de peine à montrer que cet *I.* désigne partout le même personnage, celui qui, en tête de la lettre n° 19 est qualifié « archevêque de Bordeaux », par conséquent le Joscelin qui porta ce titre dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle. L'adresse *Ios. Burdegalensium archiepiscopo*, dans notre manuscrit de la Badléienne, ne laisse plus désormais le moindre doute à cet égard.

Quant à l'identification de *B.*, l'auteur des lettres, avec Bérenger, elle résulte avec non moins de certitude, soit de la composition des recueils dont ces lettres font partie <sup>1</sup>, soit des pensées et du langage des différentes pièces, soit enfin de l'abréviation *Bern.* (= *Berngarius*) qui se dit en tête des lettres num. 6 et 19. Tout le monde est, semble-t-il, d'accord à ce sujet <sup>2</sup>.

L'attribution à Bérenger des lettres éditées par Sudendorf d'après un manuscrit de Hanovre étant ainsi assurée, celle de la lettre contenue dans le manuscrit de la Bodléienne devient du coup pareillement incontestable. Outre que le destinataire, Joscelin de Bordeaux, est le même que celui des lettres 2. 19. et 22, le sujet traité concerne, comme dans la lettre 2, les affaires ecclésiastiques du diocèse de Poitiers <sup>3</sup> : à savoir, les maux causés à l'église de Sainte-Radegonde <sup>4</sup> par l'obstination de Joscelin à s'en réserver le gouvernement, ou plutôt à en amener la ruine, par la façon mercenaire dont il en exploitait les revenus. Dans l'une comme dans l'autre épître, l'auteur, tout en s'exprimant avec la plus grande liberté, sait cependant se prévaloir des rapports d'amitié qui l'unissaient à Joscelin, même après que celui-ci fut devenu archevêque. Les rencontres d'expressions ne manquent pas non plus, et plusieurs sont réellement significatives. En voici quelques-unes, pour lesquelles j'ai utilisé, outre les lettres éditées par Sudendorf, le *De sacra cena* publié par A. F. et F. Th. Vischer d'après le ms. unique de Wolfenbüttel au tome I<sup>er</sup> des œuvres de Bérenger par A. Neander (Berolini 1834) :

1. Les manuscrits dont se sont servis Martène et Sudendorf

2. On trouve ailleurs *Bering.* (num. 1. 7. 9.), ailleurs simplement *Ber.* (n. 16), mais le plus souvent, comme ici, un simple *B.*

3. Joscelin appartenait à la noble famille de Parthenay, était par conséquent d'origine poitevine. De plus, il était revêtu, avant de monter sur le siège de Bordeaux, de la dignité de trésorier de Saint-Hilaire, office qu'il s'obstina à cumuler avec ses fonctions d'archevêque.

4. Cette église, qui subsiste encore aujourd'hui, et continue à abriter le tombeau de la sainte reine, était autrefois soumise à la juridiction de l'abbesse de Sainte-Croix, le célèbre monastère fondé par Radegonde : cf. MABILLON, *Annal. ord. s. Bened.*, tom. 5, lib. 68, n. 8.



## B. ad Ios.

## Sudend. et De cena

Salutation du début : *suo in domino dominorum domino*

ep. 16 : *in domino dominorum sinceritate dilecto* ; ep. 19 *in domino dominorum domino suo* ; ep. 21 *in domino dominorum sinceritate dilecto*

*studio indevocabili*

De cena, p. 149 : *indevocabile permanere*

*vestrae sublimitatis mancipium*

ep. 18 : *sublimitas tua* ; ep. 20 *litteras tuae sublimitatis* ; ep. 21 *inimicos sublimitatis tuae*

*in evidenti apud me rem esse*

ep. 5, l. 4 : *Res enim eminet, et est in evidenti omnino* (J'ai relevé la même expression jusqu'à six fois au cours du De cena : p. 69. 85 (*bis*). 100. 215. 245.)

*Repetito dico, accuratissime*

De cena 55 : *Repetito scribis... repetito dico et ego* ; 107 *Repetito dico* ; 142 *ut repetito dicam*

*Valete*, non comme dernier mot, mais précédant une formule finale plus ou moins longue, sous forme de post-scriptum.

ep. 13 *Vale*<sup>1</sup>, suivi de même d'une formule plus longue ; ep. 17 *Vale*, en tête d'un souhait comprenant huit lignes de texte ; ep. 19 *Valete*, avec souhait en trois lignes ; ep. 20 *Valeat christianitas tua*, etc. ; ep. 21 *Vale*, avec un court post-scriptum.

Dans ce post-scriptum même : *Summae trinitatis aeternitas, aequalitas, inseparabilitas... sospitatem vestram per tempora multa conservet*

ep. 13 *Incolumem mihi dilectionem tuam verae divinitatis aeternitatis*<sup>2</sup> *aequalitas et inseparabilitas propiciata conservet* ; ep. 7 *salutem et sospitatem*

Voici maintenant le texte de la lettre, tel que nous l'a conservé le manuscrit de la Bodléienne<sup>3</sup> :

1. Par une singulière méprise, Sudendorf a cru devoir partout corriger ce *Vale* en *vel*, excepté dans l'ép. 20, où finalement il s'est décidé à imprimer ce que portait le manuscrit

2. Sudendorf propose en note de suppléer un *et* manquant, selon lui, après le mot *divinitatis* ; mais il est clair qu'il faut lire ici *aeternitas*, comme dans le ms. de la Bodléienne.

3. J'avais perdu la première feuille de ma copie par suite de je ne sais quel accident : M. le Prof. Dr A. Souter, d'Aberdeen, avec la bonté dont il m'a donné tant de preuves, n'a pas hésité à la recopier pour moi. C'est à ce même excellent maître que nous sommes redevables, entre autres, de la première édition critique des *Quarstiones* de l'Ambrosiaster (C.S.E.I., t. 50), et surtout de l'édition princeps du Commentaire de Pélage sur les Épîtres paulines, résultat de longues

Los. Burdegalsium archiepiscopo, suo in domino dominorum domino, B., quod dicitur, non dici solummodo, sed, sicut dicitur, ita etiam esse modo optativo.

Pluribus quam debui forsitan et insolentioribus verbis dilectionem salutavi vestrae sublimitatis. Hoc faciendum esse putavi propter illud, ut suscitarem vigilantiam vestram secum habitare, vos ipsum attendere, apud vos ipsum presto habere, quod a me postulare dignamini de ecclesia beatae Radegundis consilium<sup>1</sup>. Dicimini enim homo, dicimini christianus, dicimini sacerdos et episcopus; et satagere debet vigilantia vestra, ut vacua in vobis non sint nomina ista, ut non sitis ingratus institutori vestro, a quo accepistis, ut homo, non pecus aut aliquid dicamini inferius, sed magnopere laboretis, ut sitis homo, qui dicimini homo. Hoc autem, id est, ut, qui<sup>2</sup> dicuntur homines, etiam sint homines, soli illi sibi obtinent, qui, perpendentes eum, qui non agatur duce ratione, falso hominem dici, cum sit homo animal rationale, toto insurgunt studio, ut in honore rationabilitatis positi, non comparentur iumentis insipientibus...<sup>3</sup> magni faciendo fluxa et caduca, quae, si rationis sit compos, fugienda quis potius iudicat, sed regno caelorum vim faciant, perpendendo magni facienda esse certa et eterna; quia summum<sup>4</sup> est rationis (qua sublata hominem non esse constabit) semper labentia, qualia sunt omnia omnino quae in hac vita tanto labore ac dolore miseri sibi procurant homines, parvi pendere, et ad promerenda semper manentia, qualia si post hanc vitam piis affutura incerti sumus, domino Christo non credimus, infideles iure<sup>5</sup> appellamur, studio indevocabili operam dare. Huiusmodi homines attendebat ille, qui dixit: MILITIA EST VITA HOMINIS SUPER TERRAM. Qui enim manibus dissolutis et genibus debilibus ad creatorem suum, qui summe solus est, quantum duce poterant ratione, minime ambiunt, et si homines dicuntur, homines non sunt, sicut in Apocalypsi legitur: QUI DICUNT SE IUDAEOS ET NON SUNT, SED SUNT SYNAGOGA SATANAE. Talium circa ea [66<sup>e</sup>] quae fugiunt semper laborantium atque dolentium, ad promerenda autem semper manentia nulla strenuitate consistentium vita, non militia est super terram, sed malitia vel miseria. Huiusmodi homi-

---

années de labeur, et dont la troisième partie est sortie de presse ces jours-ci. (*Texts and Studies*, vol. IX, Nos 1. 2. 3. Cambridge, 1922-1931).

1. C'est aussi au jugement de Bérenger que Joscelin avait fait appel à propos des démêlés de ses clercs [de l'abbaye Saint-Hilaire ?] avec l'évêque : Sudentorf, lettre 2. Dans la première lettre, Drogo de Paris signale, parmi les mérites particuliers de Bérenger, son empressement à aider de ses conseils ceux qui s'adressent à lui : « Te enim nec plurimae occupationes tuae... in consiliis his, qui ad te confugiunt, dandis... retrahunt nec impediunt » (p. 200). La première des deux lettres éditées par Martène, *Thes. nov. Anecd.*, I, 191, est aussi une réponse à une consultation de ces ermites, dont le genre de vie eut tant de succès dans le nord-ouest de la France aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles.

2. qui] le ms. a quia

3. Les points reproduits ici d'après la transcription du Prof. Souter semblent indiquer qu'il manque quelque chose à cet endroit, bien que rien ne laisse à désirer quant au sens; peut-être n'ont-ils pour but que de signaler un grattage.

4. summum] Il n'y a guère de doute qu'il ne faille lire ainsi, bien que la copie que j'ai sous les yeux porte suum.

5. iure] mot suppléé au-dessus de la ligne.

nes ego, non inimicum vestrae sublimitatis mancipium, ut imitemini consilium do, et magnopere cogitetis in honore positus, id est, privilegio rationis irrationabili creaturae praelatus, evangelicum illud : QUID PRODEST HOMINI, SI VNIVERSVM MVNDVM LVCRETVR, ANIMAE AVTEM SVAE DETRIMENTVM FACIAT ? Quod, id est, detrimentum non facere animae vestrae, minime potestis, si ecclesiae beatae Radegundis ita praeesse persistitis, ut non solum nichil illi prositis, sed etiam maxime noceatis, et eos, qui consultum illi esse vellent ecclesiae, prohibeatis, sicut fertur ; quanquam vos latere non putem, et in evidenti apud me rem esse dissimulare ego non possim, quam minime congruam ecclesiae illi curam impenderitis, quam non pastor sed mercennarius, vel, quod est peius, ecclesiae illi lusus extiteritis. Propter quod aliud vobis ego, vestrae dilectionis mancipium, consilium dare nescio, nisi ut nullam a vobis ultra ecclesia patiatur perturbationem, nec solum non praepediatis aut prohibeatis, sed potius feratis auxilium his, qui divinitus inspirati susceperunt reformare locum illum ad vivendum digne deo in ipso, ad offerendum illic deo castigati et in servitutem redacti corporis atque contriti sacrificium cordis. Ad hoc meum vos consilium trahit, sicut praemisi, ipsum quod dicimini homo, ut satagatis esse rei veritate, quod dicimini vocis appellatione.

Non minus id ipsum vigilantiae vestrae persuadet illud, quod dicimini christianus, sacerdos, et episcopus. Frustra enim quis istis nominibus appellatur, nisi vigilanter attendat, quorsum talia sortitus sit nomina. Et christianum quidem a Christo appellari, Christumque omnes fere noverunt regem interpretari : sed regem qui dixerit REGNUM MEVM NON EST DE HOC MUNDO, regem qui solus sufficiat a rationabili creatura sua mundi principis excludere potestatem, regem qui tribuat ut non dominetur peccatum, etiam si sit in mortali corpore fidelis, regem a quo ductum | 66v | sibi esse nomen quo christianus dicitur nemo iure gloriatur, quandiu faciendo peccatum peccati esse convincitur servus, quandiu illi omnis iniquitas dominatur. Quocirca sicut accurate agendum est iusto iudicio ei, qui verbi gratia caesarianus appellatur, ut strenuitate rerum gerendarum caesari proximus caesare non inveniatur indignus, vocis eius, qua caesarianus appellatur, dignitatem sibi optinere gloriatur, ita etiam vobis accuratissime agendum novit vigilantia vestra, ne sacrilegium perturbatae atque dissipatae ecclesiae beatae Radegundis idoneum vos constituat, qui catilinianus potius appellemini quam christianus ; qui non regiae dignitatis habeamini, quae virtutis sunt capessendo, sed servilis ignominiae, peccatum faciendo. Repetito dico : accuratissime vobis agendum est, ut dignitatem eius nominis, quod est christianus, vestra sibi obtineat vigilantia, ne feditate servili, maxime perturbando ecclesias, a Christo illo regum rege separemini, quem regem vestrum indigne vobis, indigne illo dicitis, nisi etiam vos, quantum datur rationabili creaturae, ipse rex sitis, in memoria habendo quod scriptum non nescitis : MVNDVS TRANSIT ET CONCVPISCENTIA EIVS ; VERBUM AVTEM DOMINI MANET IN AETERNVM. Et ea quidem, quae in mundo sunt, propter quae miseri homines tanta laborare et dolere suscipimus, transitoria sunt : verbum autem domini, si quis verbum domini accipere velit omnem scripturam divinitus inspiratam, brevi potest divisione distribui in promissa atque minas ; quia, quicquid illa agit scriptura, aut ad praemia mittit piorum, aut a penis

deterret impiorum : quae duo in aeternum manebunt, quia et bonis praemia, et malis poenae fixis per omnia necessitatibus distributae sunt. Porro si, sicut decet, rationabilitatis excellentiam attendere pergitis, quid a vobis exigit ipsum quod sacerdos dicimini, ut, quia dicimini sacerdos, etiam sacerdos sitis, omni vivendo iustitiae, omni mortuus iniquitati, non dico ecclesiae beatæ Radegundis, sed nullis vel sacris vel profanis rebus iniuriam a vobis fieri patiemini. Non enim satis congrue sacerdos dicitur secundum rationes religionis, qui auctori suo deo non sit ipse prae ceteris mactati, id est, castigati atque in servitu | 67\* | tem redacti corporis<sup>1</sup>, atque contriti sacrificium cordis : tuncque demum idoneus eritis qui sacerdos appellemini, si etiam sacrificium ipse fueritis. Quod si illa, quae communia vobis sunt cum aliis nomina, id est, quod homo, christianus, atque sacerdos appellamini, a vobis quod persecutus sum exigunt, ad talia vigilantiam vestram mittunt, manifestum est quod amplius a vobis exigit nomen illud, quod eminentia dignitatis inter alios episcopus appellamini. Sicut...<sup>2</sup> enim etiam in bene constituta civitate, quanquam omnes in communia quam in privata commoda praeiores esse oporteat, quanquam velle omnes consultum esse rei publicae debeant, tamen qui in ea consulatus vel cuiuscumque dignitatis nomine praesinent, maiori supplicio puniendi iudicantur, si rem publicam ausu sacrilego perturbare non fugiant ; ita in ecclesia, quanquam ad fas omne satis exsuscitetur quis, si vigilantem attendat, quod cum omnibus homo, cum omnibus christianus, cum paucioribus sacerdos appellatur, tamen illud praecipue ab omni nefario revocare debet quemcumque, quod solus in eodem populo episcopus, id est, vigilantiori cura ut omnibus potiora proveniant superintendens appelletur.

Iussistis, sicut ad me pervenit, ut ad vos aliquid prolixius scriberem. Feci quod iussistis, ut potui. Domini Iesu manus omnipotens faciat, ut non hoc inutiliter vobis fecerim. Si quid obscurius vobiscum egi, si quid liberius, ut solet quando cum amicis agitur, ignorete. Hoc postremum dico, ut semper corde pertractatis, quod totiens ore insonatis : SVBDITVS ESTO DOMINO, ET ORA EVM. Servus quis illius dicitur, qui eum sibi per victoriam obtinuit, qui eum precio sibi emit : multo ergo magis iudicare debetis, servum vos esse illius, qui vos de nichilo fecit. Illi ergo vos subditum exhibeatis oportet : ut in eo perseveretis, non de vobis praesumere, sed eum orare oportet. Quia rationabilis creatura estis, per vos attendere sufficitis, quod non sitis a vobis ; ac per hoc iudicare debetis, quod minime vobis vos ipsum debeatis, sed creatori, a quo estis. Irrationabilis creatura, quanquam per se ipsam minime ad discernendum creatorem creaturamque sufficiat, interrogata tamen utrum | 67\* | a se sit, verissime respondet, quod non a se ipsa sit. Nullo modo rationabilem creaturam decet propter irrationabilem a creatore deficere : turpissimumque est rationabili, ut amorem irrationabilem praeferat creatori. Nec falsum est quod dicit Spiritus sanctus : BEATVS POPVLVS CVIVS EST DOMINVS, non omnis iniquitas, SED DEVS EIVS. Sola plane beatitudo tam populi quam cuiuscumque in populo hominis, si non dominetur ei nisi qui eum fecit. Valete Summae trinitatis

1. corporis\* suppl. s. l.

2. Il y a grattage à cet endroit.



aeternitas, aequalitas, inseparabilitas, summa trinitas, Pater, Filius et Spiritus sanctus, suam in vobis dilectionem in incorruptione multiplicet, atque solatio mihi sospitatem vestram per tempora multa conservet.

La publication de cette lettre n'apportera rien de nouveau, relativement à ce qui nous intéresse le plus quand il s'agit de Bérenger, sa façon de penser relativement à l'Eucharistie : mais elle contribuera à compléter le portrait que l'histoire nous a tracé de l'écolâtre de Saint-Martin de Tours<sup>1</sup>. Nous retrouvons en elle ce type achevé d'ecclésiastique gallican, animé d'un zèle sincère pour la discipline et les intérêts religieux, capable de rappeler avec autorité les plus dures vérités aux plus grands personnages, s'exprimant avec une égale liberté vis-à-vis de ses correspondants, qu'ils soient rois, papes ou archevêques. Mais il faut convenir que cette liberté, bonne en soi, ressemble parfois à de la fierté ; on n'y trouve que peu ou rien de ce charme, de cette mansuétude de caractère qu'inspire la vraie humilité<sup>2</sup>. Bref, on pressent déjà, dans l'archidiaque angevin du XI<sup>e</sup> siècle, un digne précurseur de ces types érudits, austères et entêtés du clergé français des siècles postérieurs, qui, dominés par leurs convictions personnelles, assurément sincères et respectables, finirent par s'éloigner peu à peu du sens catholique, au point de compromettre le renom même de cette Église gallicane, en soi et dès l'origine si noble et illustre à tous égards.

GERMAIN MORIN

---

1. Un portrait traditionnel, paraît-il, tiré « d'un ancien manuscrit de Saint-Martin de Tours », et reproduit en tête de la monographie *Berengar von Tours*, de Joseph Schnitzer (Stuttgart 1892), répond assez bien à l'idée qu'on peut se faire de la physionomie morale du personnage, avec ses clartés et ses ombres. Il est déjà question de ce portrait dans l'*Hist. litt. de la France*, VIII, 217 suiv.

2. Les amis même de Bérenger n'ont pu s'empêcher de lui en faire la remarque. Ainsi Paulin, primicier de l'église de Metz, dans sa lettre éditée par Martène (*Thes. nov. Anecd.* I, 196), s'exprime en ces termes, à propos de l'épithète « sacrilega » dont Bérenger avait flétri une parole du pape Léon IX : « Sed quod de tanta persona sacrilegum dixisti, non puto approbandum : quia multa humilitate tanto in ecclesia culmini est deferendum, etiam si sit in eiusmodi quippiam non plane climatum. »

## LA COMPOSITION DES LIBRI CAROLINI.

Un jour — c'était, je crois, en 1922 — je reçus la visite de M. Hubert Bastgen. Il préparait, me dit-il, pour les *Monumenta Germaniae* l'édition des *Libri Carolini* (= LC) ; l'impression, déjà commencée, était interrompue. Le problème des sources, utilisées dans ces livres, n'était pas entièrement résolu. Il y avait surtout des séries de citations bibliques qui étaient sûrement empruntées à un recueil de Testimonia, mais la source était introuvable. Toutes les recherches dans la Patrologie latine de Migne étaient restées vaines. M. Bastgen apportait quelques pages des LC pour servir d'exemples. J'avais sous la main le *Liber de divinis scripturis* (= *m*), édité par Weihrich dans le Corpus de Vienne t. 12. Nous ne tardâmes pas à reconnaître que l'auteur des LC avait puisé largement dans *m*. Bastgen promit d'indiquer les références de *m* et de me remercier dans sa préface. Voilà pourquoi le premier renvoi à *m* se trouve dans l'édition p. 131, n. 6. Mais dans les *Addenda* p. 230 l'éditeur a réparé, autant que possible, son omission pour les pages précédentes. Il a aussi indiqué au même endroit beaucoup de références pour les pages 131-187, car plus il étudiait ce vieux florilège, plus il y trouvait la source des citations qui lui avaient d'abord échappé. Quant à la préface, elle ne parle pas de mon petit service. L'éditeur a cru que cela ne valait pas la peine, et il a eu grandement raison.

Je n'aurais pas rappelé cette histoire, si elle n'avait pas été suivie d'une autre, assez amusante. Quelques années plus tard, M. Allgeier me racontait qu'il avait découvert dans le psautier utilisé par l'auteur des LC un argument décisif contre l'attribution de ces livres à Alcuin. Comme il convient envers un ami, je me réjouissais de cette trouvaille, mais je fis observer aussitôt qu'un bon nombre de ces citations étaient tirées d'un florilège bien connu, le *Liber de divinis scripturis*, et que celles-là au moins ne pouvaient pas démontrer la thèse nouvelle. Mais Allgeier avait déjà fait son opinion, pris son parti, peut-être même rédigé son étude publiée dans le *Hist. Jahrbuch* 46 (1926) p. 333-353. Il concluait que l'auteur des LC se servait du psautier mozarabe et ajoutait à la fin une note : « Dom De Bruyne hat mir (mündlich) die Vermutung geäußert der Verfasser der LC habe ein

Florilegium von Bibelstellen... benützt, und dachte an dem Liber de divinis scripturis... Der Verdacht trifft nicht zu ». Dans le *Bulletin d'anc. litt. chrét. lat.* n. 552, dom Capelle fit de cette étude un grand éloge.

J'hésitais encore à répondre : la vérité était tellement évidente qu'elle n'avait pas besoin d'être exposée. Plus tard cependant le problème m'apparut sous un jour différent, il devait être formulé ainsi : comment les LC ont-ils été rédigés et ensuite corrigés ? Ainsi la réfutation que nous devons faire de la thèse d'Allgeier devient une chose secondaire, une entrée en matière.

Il faut d'abord remarquer que le professeur Allgeier cite pêle-mêle des textes du psautier empruntés tantôt aux Actes latins du Concile de Nicée, tantôt à l'auteur des LC qui entreprend de combattre ce Concile. Voici la liste des citations empruntées aux Actes latins : ps. 9, 7 = LC p. 56 ; ps. 15, 3 = LC 122 ; ps. 44, 13 = LC 52 ; ps. 47, 9 = LC 60 ; ps. 73, 9 = LC 64 ; ps. 84, 11 = LC 65 ; ps. 98, 5 = LC 66 ; ps. 124, 3.5 = LC 69. Les Actes étaient arrivés à Rome dans le texte grec original. Le Pape les fit traduire en latin. Charlemagne reçut une traduction latine des Actes et il est à peu près certain que cette traduction est précisément celle qu'on avait faite à Rome. Ce détail a été abondamment démontré par W. von den Steinen *Quellen und Forschungen* 21 (1929/30) p. 11-28. Ces citations empruntées aux Actes latins doivent disparaître de l'argumentation.

Ensuite, pour apprécier le psautier utilisé par les LC, il est insuffisant de le comparer avec les types anciens : psautier romain, mozarabe, augustinien, ambrosien et psautier de St-Germain. Il faut le comparer avec les différents textes qui circulaient en France à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. Il faut une étude minutieuse et prudente comme celle que D. Capelle a faite des deux psautiers palimpsestes de Karlsruhe. Au VIII<sup>e</sup> siècle on constate un rapprochement entre le psautier gaulois et le psautier mozarabe. Mais Allgeier n'a pas démontré une influence directe et spéciale du psautier mozarabe sur les LC.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter des variantes de psautiers latins. Il faut élargir le débat.

Les LC sont probablement le document théologique le plus important de cette époque. Ils furent rédigés sur l'ordre et sous le nom de Charlemagne (Incipit opus illustrissimi et excellentissimi seu spectabilis viri Caroli nutu Dei regis Francorum) par quelque théologien de la cour. Après la rédaction cet écrit fut lu, discuté et remanié à la cour et probablement en présence de

Charlemagne. Nous avons le bonheur de posséder le manuscrit officiel (Vatic. lat. 7207 = V) de cet écrit important, le manuscrit de la première rédaction, mais avec des centaines et des centaines de corrections : on a changé, ajouté, supprimé. En outre de nombreuses notes tironiennes écrites en marge nous font assister, pour ainsi dire, à la revision; très probablement ces notes nous donnent l'avis de Charlemagne lui-même<sup>1</sup>. Pour les lacunes de V, nous devons nous contenter du manuscrit A (Paris Arsenal 663), qui est une copie de V après la correction.

Quand on a le manuscrit original, officiel, l'édition peut paraître simple et facile. Il y a cependant trois problèmes à résoudre : 1) quel est le théologien qui a rédigé les LC ? 2) quelles sources a-t-il employées ? 3) pourquoi a-t-on corrigé ? Ces trois questions peuvent difficilement être séparées et il faut commencer par déterminer les sources. Bastgen s'est donné beaucoup de peine pour énumérer les auteurs cités et il a assez bien réussi. Il reste encore beaucoup à faire.

Le texte biblique pourra donner de précieuses indications. Quand notre auteur carolingien cite une ancienne version latine faite sur le grec, au lieu de la Vulgate traduite de l'hébreu, on pourra généralement soupçonner que la citation — avec son contexte — est empruntée à un Père. Je ne parle évidemment pas du psautier. Ainsi p. 39, 20 on trouve une citation d'Ex. 35, 5 traduite du grec. Mais tout ce passage (lignes 13-23) est emprunté à l'homélie 13 d'Origène sur l'Exode traduite par Rufin, éd. Baehrens p. 271. De même p. 40, 29 il y a une ancienne citation de Deut. 6, 8 ; avec son contexte elle est tirée du Commentaire de Jérôme sur Mathieu, Migne 26, 168.

Venons-en à une des plus intéressantes sources de LC, le *Liber de divinis scripturis*. Malgré la négation d'Allgeier, l'emploi de cette source est démontré avec toute l'évidence qu'on peut souhaiter. Nous trouverons même des passages qui ont été corrigés au moment de la grande revision et il n'est pas difficile de voir pourquoi on a corrigé. Ce florilège biblique nous est conservé dans deux familles de manuscrits : la première, que j'appelle  $\alpha$ , représentée par le ms S et un fragment de Reichenau ; la seconde, que j'appelle  $\beta$ , représentée par les mss FMVLC, qui sont tous de provenance française. C'est précisément le texte français  $\beta$  qui est cité dans les LC.

---

1. M. von den Steinen vient de publier dans le *Neues Archiv* 49 (1931), p. 207-280 toutes les notes actuellement lisibles et de les soumettre à une analyse pénétrente.



Nous allons donc parcourir les LC et comparer quelques citations ou plutôt des groupes de citations avec *m* : chemin faisant, nous pourrions parfois compléter ou corriger les indications de Bastgen. Ailleurs nous ajouterons quelques éclaircissements à ses références un peu sommaires et obscures. J'ose espérer qu'alors M. Allgeier ne dira plus : « der Verdacht trifft nicht zu ».

LC p. 37, l. 28-33 : cite ps. 18, 9 ; ps. 118, 105 ; Prov. 6, 23 ; Is. 26, 9. Les mêmes citations dans le même texte et le même ordre sont dans *m* p. 614.

LC p. 49, 41 — p. 50, 13 : cite Rom. 13, 1-8 ; Tit. 3, 1-2 ; de même *m* 613. Il faut noter deux détails : LC 50, 7 *enim* est sur grattage, parce que *m* β a *autem* ; LC 50, 11 *dicto* est ajouté au-dessus de la ligne, parce que ce mot manque dans *m*.

LC p. 50, l. 25 : cite I Pet. 2, 13-17 = *m* p. 614. Dans LC il y a 4 lettres grattées après *Deum* ; le mot gratté est évidemment *uero* qui se trouve dans *m*.

LC p. 53, 20 : cite Luc 12, 33, 34 ; Luc 11, 41 = *m* p. 412. Dans LC *quo fur non adpropiat* est sur grattage. Pourquoi ? L'explication se trouve dans *m* qui lit *ubi fur non accedit*. Dans LC *sunt* est ajouté de seconde main, mais ce mot manque dans la plupart des manuscrits de *m*.

LC p. 98, 2-8 : cite ps. 118, 105 ; Prov. 6, 23 ; Is. 26, 9. Bien que Bastgen ait oublié de le noter, même dans les *Addenda*, ces citations sont empruntées à *m* p. 614. Le texte des Proverbes et d'Isaïe est vieux latin.

LC p. 126, 4 — p. 127, 4 : cite ps. 139, 12 ; Prov. 10, 19 ; 13, 3 ; 18, 13 ; Num. 12, 3 ; ps. 24, 8, 9 ; Prov. 14, 30 ; 16, 19 ; Eccli. 3, 19 ; 5, 13 ; 10, 31 ; Eph. 4, 1-3 ; Jac. 3, 13 ; Prov. 17, 27. On retrouve cette longue liste dans *m* p. 518 + p. 461-463. Relevons seulement deux imperfections dans l'édition de Bastgen, imperfections bien excusables, puisqu'il ne connaissait pas encore la source utilisée par les LC : la troisième citation est attribuée à Eccli. 20, 8, où ces mots figurent en effet, mais la liste de *m* montre que c'est une citation des Proverbes ; la dernière citation (Prov. 17, 27) n'a pas pu être identifiée par Bastgen.

LC p. 131, 40 — p. 132, 11 : cite ps. 138, 7-10 ; Is. 6, 3 ; Hier. 23, 23-24 ; Sap. 1, 6-7 ; Eccli. 15, 19. Ces citations forment exactement le chap. VIII de *m*, p. 352. Il est seulement remarquable que LC ajoute encore trois citations qui manquent dans *m*, mais ces trois citations sont sur grattage ! Allgeier p. 350, n. 8 et à sa suite v. d. Steinen p. 74, n. 1 croient que ces trois citations (ps. 110, 2-3 ; 24, 10 ; 85, 15) étaient d'abord conformes à un texte

ancien ; v. d. Steinen ajoute qu'elles étaient empruntées à *m*. Il n'en est rien. Ces textes ne figurent pas dans *m*. Il est pour le moment impossible de savoir ce qu'avait ici la première rédaction.

Je ne continuerai pas à énumérer les emprunts faits à *m* : depuis la p. 131 on peut les suivre dans les notes de Bastgen. Je me contente de noter les passages qui prêtent à des remarques ou des corrections.

LC p. 134 : citation de Tob. 4, 6 empruntée à *m* p. 384. C'est à tort que Bastgen renvoie à Rom. 6, 23 pour les mots *quoniam stipendia eorum mors est*, ils appartiennent au texte de Tobie.

LC p. 141, 87 : cite Joel 3, 18, après *lac* 5 lettres grattées, dit Bastgen. Dans *m* p. 660 il y a *lactem*.

LC p. 148, 37 : cité Hier. 23, 2. Bastgen dans les Addenda p. 230 renvoie à *m* p. 488, il faut lire *m* p. 499.

LC p. 164, 14-41 : un long chapelet de 19 citations des Livres sapientiaux, empruntées à *m* p. 343 : Prov. 10, 27 ; 10, 29 (où *munitior* est une faute de l'éditeur, cf. p. 231 ; il faut lire *munitio* avec *m*) ; 19, 23. La citation suivante diffère de *m*, mais elle est sur grattage. Nous distinguons donc ici les deux rédactions : *Item in Proverbiis*.

première rédaction = <i>m</i> (Prov. 22, 4). <i>Generatio sapientiae timor domini, divitiae et gloria et vita.</i>	deuxième rédaction = Vulgate (Prov. 15, 33). <i>Timor domini disciplina sapientiae, et gloriam praecedit humilitas.</i>
---	--

Ensuite Prov. 23, 17 ; 28, 14 ; Eccli. 1, 16 ; 1, 17, 18 ; 1, 19-23 ; 1, 27 ; 1, 36 ; 2, 18, 20 ; 2, 21 (avec omission de *item illic* comme dans les mss  $\beta$  de *m*) ; 10, 25-26 (avec omission de *item illic* comme dans tous les mss de *m*, par une erreur de l'archétype) ; 19, 18. La citation suivante diffère, mais elle est sur grattage et suivie d'une ligne grattée ; la citation était donc plus longue. Sans hésiter nous distinguons les deux rédactions : *Item in Ecclesiastico*.

première rédaction = <i>m</i> (Eccli 25, 13-14). <i>Quam magnus qui inuenit sapientiam et scientiam ! Non est super timentes (= <i>m</i> <math>\beta</math>) deum. Timor domini super omnia superposuit.</i>	deuxième rédaction = Vulgate (Eccli 40, 27-28). <i>Non est in timore domini minoratio. Timor domini sicut paradisus benedictionis.</i>
---	---

Avec le quatrième livre des LC nous perdons le secours du manuscrit V qui a tant de corrections et de grattages ; il ne nous

reste que le manuscrit A qui est une copie de V après la correction.

LC p. 182, 37 — p. 183, 1 : une série de citations empruntées à *m* p. 641, c'est-à-dire Prov. 24, 11-12 ; Eccli 4, 9-11 ; Is. 1, 17-19. Cette dernière citation est suivie aussitôt des mots *eripite direptum de manu iniuriantis eum*, au sujet desquels Bastgen remarque : *non inveni*. Ces mots se retrouvent dans *m* p. 642 avec la note *Item in Hieremia propheta*<sup>1</sup>, mais dans les mss MC de *m* ces quatre mots manquent et la citation est unie à celle d'Is. 1, 17-19. Par conséquent l'auteur des LC a utilisé un manuscrit semblable à MC.

LC p. 183, 7-27 : citations empruntées à *m* p. 601-604. La première n'a pas été identifiée par Bastgen, *m* lui aurait appris que c'est le texte de Prov. 11, 25. La septième semble attribuée à l'épître aux Éphésiens, mais appartient en réalité à l'épître aux Colossiens. Cette confusion se trouve aussi dans *m*.

LC p. 184, 1-13 nouvel emprunt à *m*. On constate ainsi que la citation attribuée à Hier. 35, 15, est en réalité Hier. 18, 11 et que la citation attribuée à Act. 2, 38, est en réalité Act. 3, 19.

Le problème le plus intéressant est celui des corrections. Il faut comparer les passages barrés ou grattés avec la rédaction définitive. Les notes de Bastgen nous révèlent une partie, une petite partie de ces détails vraiment remarquables.

Le pape Hadrien, alors régnant, avait été appelé *beatus* dans la première rédaction ; on a changé l'épithète en *venerabilis* p. 12, l. 30 ; (probablement aussi p. 16, l. 29 et p. 66, l. 22, bien que Bastgen ne dise mot) ; 19, 27 ; 61, 30 ; 66, 1 ; le même Hadrien nommé d'abord *beatissimus* a été appelé *reverentissimus*, 21, 31.

Le Concile de Nicée de l'an 787 était placé d'abord *in Thracea*, on a corrigé p. 18, l. 19 cette erreur géographique en *in Bithinia*.

On avait appelé quelques évêques *archiepiscopi*, mais *archi* a été supprimé après coup 18, 21 ; 77, 18 ; 81, 44 ; 103, 1, 23 ; 113, 25 ; 114, 10 ; 119, 23 ; 122, 31, 35.

On a supprimé p. 46, 16 un mauvais jeu de mots basé sur une fausse étymologie du nom de Tarasius.

La première rédaction parlait des *sinuosorum serpentium* p. 43, 8 (il y a une faute d'impression dans Bastgen) ; on a corrigé en *ignitorum*. Le premier rédacteur aime à employer *portendere*, qui a été corrigé p. 91, 32 en *significare*, p. 124, 36 en *ostendere*. A noter aussi un emploi assez étrange de *cohibere* ou *conhibere* p. ex. 125, 14 ; 134, 7 ; 165, 24.

1. Weihrich identifie la citation avec Hier. 21, 12 ; il s'agit de Hier. 22, 3.

Le texte biblique a été fréquemment corrigé : p. 16, l. 25. Je suppose que les grattages ne sont pas indiqués exactement et que la première rédaction avait : *quae societas luci et tenebris ? quae autem communicatio Christi et Belial ?* Voir la même citation, non corrigée, p. 125, l. 31. Parmi beaucoup de corrections de ce genre, je signale 59, 37 ; 64, 38 ; 98, 4 ; 111, 45 ; 127, 9 ; 135, 11.

On a vérifié aussi parfois la source de la citation. Ainsi 164, 37 une citation de l'Ecclésiaste avait été attribuée — sur l'autorité d'un manuscrit de *m* (voir l'édition de Weihrich p. 345 les mss LC) — à l'Ecclésiastique ; on a corrigé. P. 160, 36 on avait écrit *quarum* [ut ait s. Augustinus] *tria sunt genera...* intellectuelle. [Sed ne illius sensus furari videamur qui quam maxime ea quae scimus, Domino annuente eius et ceterorum didicimus, illius verba, prout ab eo prolata sunt, nos quoque proferamus. Ait enim]. On annonce donc une citation littérale. Or les mots qui suivent ne sont pas d'Augustin. L'annonce, que nous avons mise entre crochets, a été barrée. P. 117, 29 une citation que Bastgen n'a pas pu identifier est attribuée à un auteur désigné par *quidam doctorum*, mais ces deux mots sont sur un grattage d'une trentaine de lettres. Je me demande si le premier rédacteur n'avait pas écrit un nom propre et si les conseillers de Charlemagne n'ont pas jugé cette citation comme apocryphe.

Mais parmi toutes les corrections, la plus longue, la plus importante concerne la profession de foi qui forme le premier chapitre du troisième livre. Le titre est resté intact : *Confessio fidei catholicae quam a sanctis patribus accepimus, tenemus et puro corde credimus*. Mais cette *confessio*, qui occupe les folios 117<sup>v</sup>, 118 et 119, est tout entière de la deuxième rédaction<sup>1</sup>. Pourquoi a-t-on fait cette substitution ?

J'espère avoir montré l'importance des LC pour l'histoire de la théologie à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. Mais on ne pourra utiliser pleinement cette source, qu'à condition de traiter le manuscrit Vatic. 7207 comme un palimpseste. Ce manuscrit est, en grande partie, palimpseste et il devrait être entièrement photographié selon le procédé en usage pour les palimpsestes. Alors seulement nous connaissons la première rédaction dans son intégrité et nous pourrions mieux en rechercher l'auteur.

L'édition de Bastgen est un progrès, elle n'est pas la perfec-

1. D'après Bastgen les folios 118 et 119 sont aussi sur grattage. On a coupé deux folios. La profession primitive aurait donc été notablement plus longue. D'après v. d. Steinen p. 74, n. 1 les folios 118 et 119 ne sont pas sur grattage et ont remplacé les deux feuillets coupés.



tion. Un jour nous aurons, je l'espère, une édition qui juxtaposera, autant que possible, les deux rédactions, et qui portera en marge ces appréciations que Charlemagne a probablement prononcées durant la revision et qui sont maintenant écrites dans V en notes tironiennes. Un ouvrage qui était destiné au pape, qui était mis sous le nom du grand roi, qui a été rédigé avec un soin tout particulier par quelque théologien de l'entourage royal, qui a été enfin révisé dans une réunion de docteurs sous le présidence et avec l'intervention active de Charlemagne, un tel ouvrage mérite cet honneur.

D. DE BRUYNE

# ABT RUPERT II. VON OTTOBEUREN UND DIE EXEMTION DER AUGSBURGER KONGREGATION.

(Suite et fin.)

Neue Vorschläge wurden dem Augsburger Bischof Alexander Sigismund durch die Aebte der Augsburger Kongregation im Juli 1729 unterbreitet. Ihr Inhalt war im wesentlichen, er möge doch das *ius visitandi, mutandi* und *corrigendi* in Zukunft *privative* den Aebten überlassen, ohne dass diese über ihre Tätigkeit eine Relation abzustatten hätten. Als erste Instanz komme, falls eine Klage des Konventes oder eines Mönches gegen ihren Abt vorliege, das Generalkapitel in Betracht. "Nur wenn der gravierte Teil mit dem ersten Spruch sich nit vergnüge", soll der Rekurs an das bischöfliche Ordinariat gehen, wo indes der beschwerdeführende Teil nicht eher gehört werden dürfe, als die *acta priora* überschickt seien. Den Tag der Abtwahl bestimmt der verwaiste Konvent, damit die Wahl schnellstens erfolge und für *factiones* keine Zeit bleibe. Konfirmation und Weihe bittet man den Bischof gleichfalls ohne Verzug zu erteilen. Die *primi fructus* möge er gnädigst ermässigen. Ferner ersucht die Kongregation, dem neuerwählten Präses und Visitor die persönliche Vorstellung in Augsburg zu erlassen und sie von dem bisher geforderten Treueid zu dispensieren. Die Wahl in Neresheim soll als gültig anerkannt und dem Abt doch möglichst bald die immer noch verweigerte Weihe erteilt werden <sup>1</sup>.

Am 2. August 1729 gingen Vorschläge mit einer Supplik auch an den Kaiser, an den Grafen von Gahlen sowie an den Nuntius von Wien. Sollten sie keinen Anklang finden, so war man in aller Treue erbötig, bis zur Entscheidung der *S. C. Concilii* sich der erteilten Exemption nicht zu bedienen. Zur selben Zeit liess sich Saltarello vernehmen. Er habe alles Gott anheimgegeben, der uns bessere Zeiten schicken wird. Der Abt soll jede Entscheidung möglichst hinausziehen und immer wieder betonen.

---

1. Deputierte der Kongregation waren damals Abt Michael von Fultenbach und der Oekonom von Elchingen P. A. Schindele.

dass er persönlich keine Macht habe, eine solche zu treffen.

Die Antwort, die Augsburg auf den ihm gemachten Vorschlag gab, zerstörte selbst die geringste, etwa noch vorhandene Aussicht auf einen Kompromiss. Der Bischof verlangte nicht mehr und nicht weniger, als "dass man sich *absolute* submittire, von der praetendierten Exemption gänzlich abstehe und etwan noch causirende unkösten refundire; ehe und bevor nun solches nit geschehen, wird wegen der Neresheimischen Wahl keine Resolution" zu erlangen sein. Also "vollkommene restitution" wie solche ja auch des Kaisers Wille sei <sup>1</sup>.

Die Angelegenheit schleppte sich immer länger hin. Neue Konzepte, neue Vorschläge, Berichte aus Rom und Wien, Antworten und Anfragen dorthin, Bittschriften und Briefe nach Augsburg, Gutachten und was sonst noch folgten sich in endloser, eintöniger Reihe. Nur die sehnlichst erwartete Entscheidung der *S. C. Concilii* blieb aus. Abt Rupert wandte sich in seiner Bedrängnis an die Kardinäle Lambertini und Porzia. Aber auch hier wollte sich keine wirksame Hilfe zeigen <sup>2</sup>. Im August kam von Augsburg ein strenges *Formulare submissionis*, das bestimmt war, ganze Sache zu machen. Die Aebte sollten darin erklären, dass die von ihnen gemachter Vorschläge vom Bischof gnädigst nicht acceptiert wurden, worauf diese fallen gelassen wurden und die Praelaten den Bischof "in allen stükhen klaglos gestellt und alles *plenarie in statum pristinum non exemptae Congregationis*, wie es *ante emanatam Bullam* gewesen restituirt haben, folglich und *in specie* uns erwehnter Bullen gantzlich begeben und von einer Päbstlichen gnad völlig desistiren, auch die für Hochfürstliche Gnaden *in hoc negotio* bishero causirte und etwan noch causirende unkösten refundiren, mithin Uns in aller underthänigkeit submithiren <sup>3</sup>".

Als so die Not bereits aufs höchste gestiegen, erfuhr man endlich aus Rom, der Agent habe mit dem Staatssekretär und mit anderen Kardinälen der *S. C. Concilii* gesprochen und auf die unerhörte Vergewaltigung hingewiesen, der die Augsburger Kongregation durch den Bischof ausgesetzt sei. Der Sekretär der *S. C. Concilii* bestimmte auf diese dringende Vorstellung hin den 4. September

1. 4. August 1729.

2. 26. August 1729. Lambertini empfahl am 21. August die Sache der Kongregation den Kardinälen Origho und Belluga. Leandro Porzia gehörte der Kassinesischen Kongregation an.

3. Eine etwas abgeschwächte *Formula* übersandte Augsburg am 30. September 1729. Aber auch hier verlangte es die völlige Restitution des Zustandes, wie er vor der päpstlichen Bulle gewesen.

zur Verhandlung. Hiergegen erhoben jedoch die Bischöflichen lebhaftesten Einspruch ; sie müssten vorerst Antworten aus Wien und von anderen Stellen abwarten. Als der Sekretär die Herren zu sich lud, blieben sie aus. Daraufhin erliess er das Dekret, die Frage solle in der letzten Sitzung des Monats (24. September) verhandelt werden. Warum dieser neue Aufschub ? Der Grund war, wie man bald erfuhr, vornehmlich politischer Art. Die Kontroverse wurde beiderseits von einflussreichen Herren geführt. Eine *resolutio contumacialis*, die ohnehin wenig nützte, hätte die Gegenpartei nur aufs äusserste gereizt, und schliesslich wäre es dieser doch noch gelungen, den ihr so vorteilhaften Aufschub zu erwirken, und die von Saltarello bereits ausgehändigten Gutachten zu Gesicht zu bekommen.

Aber es lag noch ein anderer Grund vor. In Rom war das Interesse für die langwierige und dornenreiche Kontroverse sichtlich erkaltet. Saltarello fand die Kardinäle " abgekühlt (*frigidus*) ". Selbst Coscia zeigte wenig Teilnahme mehr. Er fürchtete wohl die Ungnade des Kaisers. Der Sekretär der *S. C. Concilii* war an sich bereit, die Frage der nächsten Kongregation der Kardinäle vorzulegen, besorgte aber, es werde das den Klöstern mehr Schaden als Nutzen bringen. Nicht als ob die Entscheidung gegen sie lauten würde. Aber die Gegenpartei hielt sich absichtlich fern und verschaffte sich durch schriftliche Eingaben neuen Aufschub, studierte inzwischen die Vota ihrer Gegner, und was das Schlimmste von allem war, wenn der Hl. Stuhl unter solchen Umständen seine Antwort erteilte, würde sie wahrscheinlich in Deutschland erbittern und die so sehr gefürchtete Temporalien-sperre zur Ausführung bringen. Entschieden vorteilhafter wäre es, wenn es gelänge, die Gegenpartei dahin zu bringen, dass sie sich bereitwillig der *S. C. Concilii* stellte. Dazu brauchte es aber vor allem Geduld. Denn der Vertreter des Kaisers, Kardinal Cienfuegos hatte noch nicht einmal eine Information in Händen. Ein Vergleich aber wollte Saltarello nicht gefallen. Einmal weil ihn Augsburg, wie er schreibt, sicher zurückwies. Zweitens wird er für das Kloster schlecht ausfallen, so dass es jedenfalls besser war, die *S. C. Concilii* entscheide den Streit. Wie der erfahrene Agent glaubte, hing nun alles vom *Beneplacitum* des Kaisers ab <sup>1</sup>. Im September richtete der Agent eine ausführliche Supplik unmittelbar an den Papst. Abt Rupert aber blieb unter dem Eindruck, der Kaiser werde die Sperre mit Waffengewalt durchführen ; es sei durchaus seine Gewohnheit, das was er einmal

---

1. 27. August 1729.



beschlossen habe, auch wirklich auszuführen. Die Eingabe an den Papst gefiel dem Abte. Aber konnte sie nicht neues Verderben bringen? In Rom solle man, so schreibt er am 23. September, jetzt alles ruhen lassen, um den Kaiser nicht noch mehr aufzubringen. Auch bei der *S. C. Concilii* dürfe man nicht drängen. "Denn wir wandeln ja nicht auf dem Wege des Rechts, sondern der Tat". Die Gegner schreien in Rom, ganz Deutschland sei in hellem Aufruhr. Das ist jedoch keineswegs der Fall. Tatsache hingegen ist, dass ganz Deutschland sich über das Vorgefallene skandalisiert. Schönborn hat den Kaiser unrichtig informiert. Resigniert schliesst der Abt seinen Brief: Vielleicht hat Gott die von uns gewünschte Gnade unserer Zeit vorenthalten, um sie einer späteren zu schenken.

Inzwischen hatte sich der Agent zum Kardinal Staatssekretär begeben um ihm die Denkschrift für den Papst zu überbringen<sup>1</sup>. Allein der Kardinal litt an Podagra und es fand kein Empfang statt. Besser ging es bei Kardinal Coscia. Hier konnte der Agent sein Memoriale übergeben, das am Abend des gleichen Tages dem Papst vorgelesen wurde. Als dieser von der Gewalttätigkeit hörte, befahl er die Angelegenheit sofort der *S. C. Immunitatis* zu übergeben. Kardinal Porzia, dem der Agent hiervon Nachricht gab, bedauerte diese Wendung; sie werde das noch nicht erloschene Feuer neu entfachen. Der Bitte des Abtes von Ottebeuren, persönlich an den Kaiser zu schreiben, wie dies Kardinal D'Aguirre vor Jahren für die bayerische Kongregation getan, lasse sich nicht erfüllen, da der jetzt regierende Kaiser Karl VI. weniger wohlgesinnt sei. Kardinal Origho hingegen sprach sich dahin aus, man solle die peinliche Angelegenheit der *S. C. Concilii* oder ihr und der *S. C. Immunitatis* vorlegen. Erstere werde verlangen, dass das nun einmal gegebene päpstliche Breve ausgeführt werde, letztere, dass man Censuren verhängt. Aber wie soll man dann der Ungnade des Kaisers widerstehen? Richtiger wäre es, so meinte der Kardinal, wenn der Nuntius den Kaiser umstimmt. Damit erklärte sich Porzia einverstanden. Der Sekretär der *S. C. Immunitatis* war dem Agenten persönlich befreundet und beim Papste beliebt. Sollte der Agent ihn über den Stand der Dinge unterrichten, oder nicht? Wohin er sich wandte, neue Besorgnisse, gleichviel ob man etwas unternahm oder unterliess. Nicht besser lauteten die Nachrichten, die der Agent am 30. September übersandte. Es blieb nur eines zu tun, den Kaiser zu bewegen, dass er seine Drohung zurücknahm oder

---

1. 17. September 1729.

zugab, dass die Kontroverse in Rom beigelegt werde.

Immer geringer wurde die Aussicht auf einen glücklichen Ausgang und es klang wenig vertrauenerweckend, als der Agent am 1. Oktober schrieb, besser und ehrenvoller sei es, auf alles zu verzichten, als einen mageren Vergleich einzugehen, der tatsächlich auf eine erzwungene Unterwerfung hinauslief. Wüsste man doch ein Mittel zur Rettung ausfindig zu machen! Als solches kam nur das eine in Betracht: Der Papst schreibt an seinen Nuntius in Wien und an den Bischof von Augsburg. Tatsächlich war Benedikt XIII. hierzu entschlossen. Er wollte unbedingt, dass seine Breven in Kraft blieben. Als am 1. Oktober der Sekretär der *S. C. Immunitatis* beim Papst erschien, fragte dieser sofort, wie es mit den Briefen nach Wien und Augsburg stehe. Auf die Antwort, die Entwürfe seien gemacht, befahl der Papst, beide Schreiben müssten noch in der folgenden Nacht expediert werden. Das Schreiben an den Bischof ermahnte ihn, an sein Gewissen zu denken. Der Papst werde niemals ein Verfahren dulden, das seine eigene Person in solcher Weise kränke. Der Bischof solle den Aebten gestatten, dass sie bei der *S. C. Concilii* ihr Recht suchen. Der Nuntius seinerseits wurde angewiesen, den Kaiser zu bewegen, dass er sich den Verhandlungen in Rom nicht widersetze.

Wie Augsburg auf das sogleich zu erwähnende päpstliche Schreiben dem Staatssekretär meldete, gaben inzwischen die Aebte mit eigener Namensunterschrift dem Bischof am 30. September 1729 ihre volle Submission, nachdem sie, wie oben erwähnt, mehrmals ihre Deputierten an den Bischof gesandt und um mehrfache Zugeständnisse gebeten hatten. Ob die Unterwerfung aus Furcht vor dem kaiserlichen Reskript oder freiwillig geschah, dies festzustellen war nicht Sache des Bischofs, wie dieser glaubte<sup>1</sup>.

Was hat eine solche Nachgiebigkeit herbeigeführt? Abt Rupert ergeht sich darüber in einem langen Schreiben an seinen

---

1. Die Unterwerfung lautete in lateinischer Uebersetzung: *Postquam a S. C. et R. Catholica Maiestate nobis Abbatibus iniunctum fuerit, ut Serenitatem Vestram Clm D. nostrum Ordinarium puncto Exemptionis ab omni ulteriori querela immunem reddamus, hinc in demississimum respectum Suae C. M. Vestram Serenitatem vigore huius plenarie a querela immunem, ac omnia in statum pristinum non exemptae Congregationis, prout ante emanatam Bullam exemptionis fuit, restitui esse, adeoque nos debito modo submissos habere volumus, spe freti, fore, ut Serenitas Vestra in uno vel altero puncto clementissime deferre non dedignetur.* 30. Spt. 1729. Wie der Bischof nach Rom schreibt, haben die Aebte dringend (*feruenter*) um die Formel gebeten. Ausgelassen wurden die Worte: *et consequenter renuntiamus in specie praetactae Bullae exemptionis ita, ut hac gratia Apostolica in posterum penitus desistamus.*

Agenten. Nachdem alle dem Bischof gemachten Vorschläge in Augsburg abgewiesen, hatten die Aebte gebeten, der Bischof selbst möge ihnen die Formel eines Vergleichs vorlegen. Dass diese Bitte besonders dringend und herzlich gewesen, wie Augsburg nachträglich behauptete, könne er allerdings nicht zugeben. Sie glich eher dem Gnadengesuch, das ein Gefangener stellt, um damit dem glühenden Rost oder dem *crurifragium*, dem Galgen oder dem Henkersbeil zu entinnen. Uebrigens wurden wohl auch bei anderen Anlässen Dinge, auf die man ein Recht hat, als Gnade erbeten und als Gnade erteilt (?). Wer hätte in gleicher Bedrängnis anders, als die Aebte getan, zu handeln den Mut gefunden? Lange genug, volle vier Monate haben sie mit dieser Bitte gezauert. Zuletzt unterschrieben sie, tatsächlich zwar, aber widerwillig<sup>1</sup>. Die in ihrer Submission ausgesprochene Hoffnung auf einiges Entgegenkommen seitens des Bischofs erwies sich bis zuletzt als nichtig, und es ist nur zu befürchten, dass sie, weil mit Menschen rechnend, leer und eitel bleibt. Die Macht des Hl. Stuhles ist heutigentags sehr gering oder geradezu nichts, und jeder *Ordinarius loci* darf sie schmälern. Möchte doch, so schliesst das 27 Punkte umfassende Schreiben, die Missgunst, mit der man zur Zeit alle Orden verfolgt, jetzt nicht voll und ganz auf die Augsburger Kongregation fallen. Wahrer Friede wird erst eintreten, wenn die Rechte des Hl. Stuhles wirklich gewahrt sind<sup>2</sup>.

Um Sinn und Tragweite der geleisteten Submission besser zu verstehen, müssen wir beachten, dass ihre Erklärung von dem gemessenen Befehl Karls VI. ausgeht, dem Bischof in Bezug auf die Exemtion jeden Grund zur weiteren Beschwerde zu nehmen. Aus untertänigstem Gehorsam gegen den Kaiser bemerken die Aebte, der Bischof habe auf Grund ihrer Erklärung keinen Anlass mehr zu klagen, alles sei in den früheren Zustand, wie er vor der Exemtionsbulle gewesen, zurückversetzt. Es ist der Wille der Klöster, dass sie in pflichtschuldiger Weise als unterworfen angesehen werden. Dabei geben die Aebte der Hoffnung Ausdruck, der Bischof werde in dem einen oder andern Punkte huldvoll entgegenkommen. Der förmliche Verzicht auf die Exemtionsbulle wurde ausgelassen, ebenso wie die Beteuerung, von der Exemtion inskünftig ganz und gar Abstand zu nehmen. Der Hinweis auf das kaiserliche Mandat war offensichtlich zu dem

---

1. *ab eisdem qualibet bucella panis ex metu maximo amara reddebatur, subscripserunt invito.*

2. *Scholia seu Glossae in Responsum Sermi Episcopi Romam ad Agentem missa.*

Zwecke gemacht, um zu zeigen, dass die Submission nur unter äusserem Druck und Zwang erfolgte.

Die Aebte *wollen* sodann, dass der Bischof keine Klage mehr habe, alles in den früheren Stand zurückversetzt sei und sie selbst als Untertanen (des Bischofs ?) betrachtet werden. Das bedeutete an sich aber nicht mehr als eine unwirksame Erklärung, die den Tatbestand unberührt liess. Sie erklären ja nicht und konnten nicht erklären, dass sie das *bewirkten*. Wenn sie beifügen "*vigore huius*", ändert das an diesem Umstande nichts. Sie wollen untertan sein — *debito modo* — was ebensogut bedeuten kann, "soweit es dem allgemeinen Recht entspricht", als auch "*wenn* und soweit es ihre Lage, vor allem auch das päpstliche Breve zulässt". Besagen die zwei Worte im ersten Sinne verstanden eine Bekräftigung und ausserdem eine Art Selbstanklage, als ob sie ihre Pflicht bisher verletzt hätten, so bilden sie im andern Sinne genommen einen Vorbehalt, der alles von des Papstes Erlaubnis abhängig, und bis diese erteilt ist, ungiltig macht. So begreift man leicht, warum die klaren Worte gestrichen wurden, mit denen eine förmliche Absage an Breve und Exemption ausgedrückt wurde. Wie der Weitergang der Ereignisse lehrt, fühlten sich die Klöster durch diese Submission nicht behindert, für einen annehmbaren Vergleich weiter zu arbeiten, und auch die Gegenpartei war noch lange nicht befriedigt.

Im Herbst dieses unruhigen Jahres erwartete man in Augsburg, mit dem Präses die Kontroverse endgiltig beilegen zu können, und dies um so leichter, als der Kaiser die Submission der Aebte gebilligt habe. In dieser Lage berief der Abt von Fultenbach auf den 6. Oktober ein ausserordentliches Generalkapitel nach Elchingen. Man fand kein Bedenken, dass der Präses sich nach Augsburg begeben. Er solle die dort nachgesuchten Gnaden neuerdings erbitten, im übrigen aber sich auf keinen Vergleich einlassen. Für die erlangten Gnaden müsse alsdann die päpstliche Bestätigung eingeholt werden, damit in Zukunft keine Aenderung mehr zu befürchten sei. Alles andere möge der Präses nach eigenem Ermessen erledigen <sup>1</sup>.

Aus Wien kam inzwischen die Meldung, das kaiserliche Mandat mit der angedrohten Temporalien Sperre sei durch das kaiserliche Gericht erflossen und könne daher einzig auf dem Rechtsweg

---

1. In Rom klagte der bischöfliche Agent am 3. Oktober 1729, die Aebte erklärten ihre Unterwerfung und verhandelten über einen Vergleich und gleichzeitig rekurrirten sie nach Rom und der Papst schreibt an den Bischof nach Augsburg, der das Schreiben nach Wien weitergibt. Also ein richtiger Wirrwarr unverhüllter Widersprüche.



beseitigt werden und dies nur auf Antrag einer Partei<sup>1</sup>. Der Abt erwiderte, das Mandat sei nicht durch das Gericht, sondern durch die kaiserliche Geheimkanzlei ausgefertigt. Diese also sei zu belehren in dem Sinne, dass die Klöster keine Immunität *in temporalibus* anstreben. Eine solche Aufklärung vermöge allein der Nuntius zu geben. Die Sache sei ja längst nicht mehr eine blossе Kongregationsangelegenheit, sondern eine solche des Apostolischen Stuhles<sup>2</sup>.

Die noch immer nicht erledigte Angelegenheit voranzubringen, berief der Papst Ende 1729 eine *Congregatio particularis*, bestehend aus mehreren Kardinälen der *S. C. Concilii* und der *S. C. Immunitatis*, da die Frage ja doch diese zwei Kongregationen beschäftigte. Mitglieder waren die beiden Präfekten Origo und Davia, ferner die Kardinäle Banchieri, Pipia, Fini und der Staatssekretär Lercari. Als Sekretär fungierte Ferroni. Nun kam alles darauf an, dass die Augsburger bei dieser Kongregation ihre Rechte darlegten. Der Papst wolle dann gemäss dem Entscheid dieser Kardinäle seine Antwort an den Bischof geben. Abt Rupert möge also, so fügt der Agent dieser Meldung bei, ohne Furcht sein und dafür sorgen, dass die Aebte seines Verbandes treu blieben. Sonst sei alles verloren<sup>3</sup>.

Unter bangen Sorgen, wenn auch nicht ohne Hoffnung, war so das Jahr 1729 dahingegangen. In Ottobeuren atmete man auf, als der Auditor der Wiener Nuntiatur versicherte, er werde das Mögliche versuchen, um die dort bestehende Abneigung zu beheben. Weniger erfreulich war die Warnung vor dem Benediktinerkardinal Porzia, die der römische Agent in seinem neuesten Bericht glaubte aussprechen zu müssen: *inimici nostri, domestici nostri*<sup>4</sup>.

1. 10 Oktober 1729.

2. 20. November 1729.

3. 17. Dezember 1729. Eine ausführliche Antwort auf den bischöflichen Bericht an den Staatssekretär weist auf die wiederholten Drohungen hin, die das kaiserliche Mandat und Aeusserungen kaiserlicher Beamten enthielten. Ferner hebt sie hervor, die Unterwerfung der Aebte sei ungiltig, weil aus reiner Furcht geschehen, und weil die Praelaten zu einem solchen Schritt ohne Konsens des Papstes gar nicht fähig waren usw.

4. Am 21. Januar 1730 meldet der Agent abermals, Porzia sei Gegner der Sache und verbreite in der Stadt den Eindruck, die römische Kurie habe sie bisher schlecht geführt. Von Origo über die Ursache dieses auffallenden Verhaltens befragt, wies der Agent auf den Plan Porzias hin, demzufolge die deutschen Benediktiner einen Universalprokurator und zwar einen Kassinesen in Rom haben und ihre Geschäfte nicht durch einen Laien besorgen lassen sollten. Als Origo dies erfuhr, bekreuzte er sich zweimal und versprach dem Agenten treue Hilfe. Vergl. Rechtsgeschichte b. V. II 593 ff.

Unter Bezug auf die schriftliche Erklärung Augsburgs, nach erfolgter Submission und Klaglosstellung werde es der Bitte der Aebte entgegenkommen, hatte der Präses Abt Michael von Fultenbach die Wünsche und Bitten der Kongregation am 6. Dezember des verflossenen Jahres abermals eingereicht. Der Bischof lehnte indes eine schriftliche Antwort ab, war aber bereit, sie mündlich zu geben.

Inzwischen war in Rom die erste Sitzung der *Congregatio particularis* angesetzt und auf den 26. Januar verschoben worden. Wirklich fand die Sitzung an diesem Tage statt, der aber wegen schwerer Krankheit Kardinal Pipia und wegen Podagra Kardinal Davia fern blieben. Nach zweistündiger Beratung wurde beschlossen : 1. Der Nuntius von Luzern soll in seiner Kanzlei jeden Verzicht und jede Submission, die bisher von den Aebten aus Furcht und Angst geleistet waren, förmlich kassieren und annullieren. 2. Den Aebten wird jede Verhandlung und jeder Vergleich in dieser Angelegenheit verboten. 3. Der Nuntius gibt hiervon nach Augsburg Kunde mit dem Bemerken, dass man sich an die *S. C. Concilii* wenden möge, falls man wegen der Konfirmation der Neresheimer Wahl und der Abtwahlen überhaupt gehört zu werden verlangt. Bei der *S. C. Concilii* werde man sicher Gerechtigkeit erfahren. 4. Kardinal Staatssekretär Lercari erhält den Auftrag, mit Kardinal Cienfuegos sich persönlich zu besprechen und ihn namens des Papstes zu bitten, er möge an den Bischof von Augsburg schreiben und ihn veranlassen, sich an die *S. C. Concilii* zu wenden. Gleichfalls ist Cienfuegos zu ersuchen, in Wien sich für die Zurücknahme der Strafdrohung einzusetzen. 5. In gleichem Sinne soll der Wiener Nuntius vorgehen. Wie der Agent einige Tage später bemerkt, durfte man annehmen, dass Cienfuegos wirklich nach Augsburg und Wien geschrieben habe.

Nach so vielen, drückenden Sorgen war somit wieder ein berechtigter Grund gegeben, einen guten Ausgang zu erhoffen. Da starb am 21. März 1730 Benedikt XIII. Naturgemäss traten jetzt alle anderen Fragen vor der einen zurück, wer sein Nachfolger sein werde.

Einen neuen Ausweg glaubte, wie man wenige Monate nach diesen Vorgängen am 25. Mai 1730 aus Rom erfuhr, der Nuntius zu Luzern gefunden zu haben. Man solle, so war dessen Ansicht, die gesamte Frage dem Nuntius und dem bischöflichen Agenten in Wien überlassen. Werden dem Bischof die Anwesenheit und das Präsidium bei den Abtwahlen zugestanden, werde er alles andere geräuschlos zugestehen und der Friede sei da. Im Grunde

wollte der Luzerner Nuntius sich der verwickelten Sache entziehen, und dies aus dem nicht unberechtigten Grunde, weil der Augsburger Fürstbischof seiner Nuntiatur nicht unterstand und seine Entscheidung nicht eben hoch anschlagen werde.

Die Wahl des neuen Papstes zog sich hin. Während der Sedisvakanz aber wagte weder der Nuntius zu Luzern, noch jener von Wien einen ernsten Schritt in der Angelegenheit zu tun. Endlich am 12. Juli erfolgte die Wahl Klemens XII.

Neue Besorgnisse erregte in den Augsburger Abteien die Nachricht, der Bischof habe in Wien darauf gedrungen, dass der Kaiser die Temporalien Sperre endlich einmal ausführe, falls die Aebte nicht ganz und unzweideutig auf ihrer Submission beharrten.<sup>1</sup> Das bestärkte Abt Rupert in der Ueberzeugung, dass gegen den Willen des Kaisers und des Bischofs für die Exemtion nie und nimmer etwas zu erreichen sei. Von den Aebten aber war keiner imstande, in der Gesinnung dieser beiden einen Wandel herbeizuführen. Ob dies Klemens XII. gelinge, sei fraglich. Trotzdem versuchte Abt Rupert eine neue Eingabe an den Kaiser<sup>2</sup>. Der Papst werde, so meinte der römische Agent, durch seinen Staatssekretär seine Intention demnächst nach Augsburg kundgeben und zwar in dem Sinne, dass der Bischof sich mit jenen Rechten begnüge, die der Konstanzer Ordinarius in seinen Klöstern ausübe, und dass die Augsburger Kongregation jener der Schweiz gleichgestellt werde. Das Projekt gefiel vor allem dem Kardinal Staatssekretär<sup>3</sup>. Der Vorschlag wurde den Kardinälen schriftlich dargelegt. Allerdings wandte sich um diese Zeit Augsburg mit dem unverblühten Gesuch an Klemens XII., er möge die früheren Breven annullieren. In Wien war die Rede, Rom habe dem Kaiser mit Exkommunikation gedroht, wenn am Hofe die Stimmung nicht freundlicher sich gestalte. Glücklicherweise war man zunächst der Auffassung, man müsse erst die Stellungnahme des neuen Papstes in Ruhe abwarten. Sollte je eine Exkommunikation erfolgen, dann allerdings werde der Kaiser seine Macht zeigen<sup>4</sup>. Von schlimmer Vorbedeutung war es, dass Karl VI. am 9. September an Kardinal Cienfuegos schrieb, die Benediktiner betrieben heimlich zu Rom ihre Exemtion; der

---

1. Brief nach Rom 11. August 1730. Am 26. Juli hatte der Wiener Nuntius gemeldet, der Kaiser wolle sowenig als der Augsburger Bischof von einem Kompromiss wissen; er verlange die unbedingte Durchführung seiner Mandate.

2. 7. August 1730.

3. Ueber die grundsätzlich unbeschränkte, in Wirklichkeit aber eingeengte Exemtion der Schweizer vergl. Rechtsgeschichte b. V. II 138 ff.

4. Bericht aus Wien 23. August 1730.

Kardinal möge im Sinne der früheren kaiserlichen Erlasse ihnen entgegenarbeiten.

Im Frühjahr 1731 bemühte sich auch Passionei in Rom um die Sache.<sup>1</sup> Wieder mehrfache Sitzungen und Besprechungen. Am 12. Mai liess Abt Rupert einen langen Bericht an den Kaiser abgehen, der von einer ausführlichen Apologie begleitet war. Der Tod des Abtes von Irsee brachte mit der notwendigen Wahl eines Nachfolgers neue Verlegenheiten. Der Präses der Kongregation richtete Ende 1731 hierüber und über den Stand der gesamten Exemtionsfrage zwei Denkschriften an den Papst. Abt Rupert sah freilich in der früher dem Kaiser und Bischof geleisteten Submission ein schweres und bedauerliches Hindernis für die glückliche Erledigung der Angelegenheit. Ja, er rechnete fast sicher mit einem ausdrücklichen Widerruf der Breven und bat für diesen Fall, der Papst möchte die Mitteilung hiervon nicht unmittelbar nach Augsburg und Wien, sondern zuerst an ihn überweisen. Die Lage blieb andauernd und nach allen Seiten ungeklärt. Im März 1732 beantragte Augsburg, dass zuallererst die Statuten der Kongregation vom Jahre 1687 mit der darin erklärten völligen Submission unter den Bischof vom Hl. Stuhl approbiert würden. Am 5. Mai 1732 entschied sich das Generalkapitel von Neresheim dahin, dass ein freundschaftlicher Vergleich durch die Wiener Nuntiatur anzustreben, inzwischen aber die Rechte *in statu quo* zu belassen seien. Es habe jedoch alles ohne Schaden für das Ansehen und die Rechte des Hl. Stuhles zu geschehen, und ohne dass der kaiserliche Unwille neuerdings erregt werde. Passionei war der Ansicht, den Vergleich am leichtesten dadurch zu erreichen, dass der Hl. Stuhl die Statuten von 1687 mit den nötigen Zugeständnissen approbiere. Derlei Vorschläge bedeuteten in den Augen des Agenten im Grunde jedoch nichts anderes, als einen schlecht verhüllten Verzicht auf die päpstlichen Breven.

Um kein Mittel unversucht zu lassen, ging man daran, die Statuten umzugestalten, gelangte aber in der Hauptsache keinen Schritt weiter. In Wien trat wiederum Passionei für eine Verständigung ein, die aber in Rom in der von ihm vorgeschlagenen Form keinen Beifall fand. Die Frage wurde vielmehr an die *Congregatio particularis* zurückgewiesen, der damals ausser dem

---

1. Er war im Oktober 1730 zum Nuntius in Wien ernannt, bezog diesen Posten jedoch erst im März 1731. In seiner Nuntiatur in Wien angelangt, versicherte Passionei dem Abt von Otto-beuren, er werde alles für seine Kongregation tun.  
23. Juni 1731.



Kardinal Nepot Neri Corsini die Kardinäle Banchieri, Origho, Spinola, Gentili und Corradini angehörten <sup>1</sup>.

Als der Februar 1733 gekommen, klagte Saltarello wieder, dass Kardinal Porzia seinen Lieblingsplan eines deutschen Generalprokurators in Rom nicht aufgebe und den Kassinesen Don Tiera für diesen Posten bereits ausersehen habe, der jetzt schon für St. Gallen die Geschäfte besorgte, und, hätte der Nuntius von Luzern es nicht verhindert, die Geschäfte auch der gesamten schweizerischen Kongregation übernommen hätte.

Mit 1735 werden die Aufzeichnungen des Abtes Rupert in seinem Diarium spärlicher. Ein Schreiben aus Rom verrät indes im Dezember, dass dort keine Entscheidung getroffen war. Noch weniger weiss das Jahr 1736 über unsere Angelegenheit zu berichten.

Es war Abt Rupert, der den grossen Neubau des Klosters, den grössten unter den deutschen Benediktinerabteien ausführen und vollenden und mit der neuen Klosterkirche beginnen durfte, nicht vergönnt, den ruhigen Abschluss dieser quälenden Verhandlungen zu erleben. Im April 1737 wusste sein Agent nur zu melden, er sehe noch immer keinen Weg, um aus den verworrenen Verhältnissen herauszukommen. Der Abt möge doch suchen, mit einem der neuen Minister in Augsburg einen freundschaftlichen Vergleich anzubahnen. Wohl hatte nunmehr der Präses der Kongregation, der Abt von Elchingen, die Mahnbrieife des Staatssekretärs an den Augsburger Bischof in Händen. Aber es wurde Mai, und er fand noch immer nicht den Mut, sie dem Adressaten vorzuweisen. Der römische Agent billigte einigermaßen dieses Zögern, drang aber schliesslich energisch darauf, bei nächster Gelegenheit sich mit den Ministern ins Benehmen zu setzen und die Uebergabe der Schreiben vorzubereiten. In Augsburg und Konstanz war dem Bischof Sigismund Bischof Johann Franz Schenk von Stauffenberg gefolgt. Bei einem Besuch hörte der Präses aus dem Munde des neuen Landesherrn bittere Klagen über die schlechte Regierung in geistlichen Sachen, wie sie unter seinem Vorgänger allgemein geherrscht habe, fand aber keine Gelegenheit, die Unterhaltung auf die Exemtion zu bringen, und als der Moment dafür gekommen schien, liess sich die Gräfin von Sternberg ansagen und die Unterredung hatte ihr Ende. Noch im April 1738 wusste der römische Agent nach Rücksprache mit massgebenden Persönlichkeiten keinen besseren Rat, als das Schreiben des Staatssekretärs dem Bischof mit einer Bittschrift

---

1. Ueber die Tagung zu Neresheim 1732 vergl. Rechtsgeschichte b. V. II 590.

zu übergeben und ihn dabei in aller Ergebenheit ganz allgemein zu ersuchen, das zu gewähren, was zur Ehre Gottes dienlich sei. Auf diese Weise werde man wenigstens die Intention des Bischofs kennen lernen, und liessen sich die nötigen weiteren Entschlüsse fassen. Denn entweder musste der Bischof die vom Papst gewährten Privilegien, wenn nicht ganz, so doch wenigstens zum Teil anerkennen und zugestehen, oder er musste sich zu einem Vergleich herbeilassen, der natürlich nur unter Vorbehalt des *Beneplacitum Apostolicum* von den Aebten angenommen werden durfte. War aber der Bischof gewonnen, dann werde der Kaiser auf seiner früheren Gesinnung nicht länger mehr verharren. Auf ihn konnte man durch den neuen Nuntius Merlino-Passionei war 1738 abberufen — einwirken. Der Bischof musste einsehen, dass die Kongregation in ihrer gegenwärtigen, misslichen Lage nicht länger mehr belassen werden könne. Und auch die päpstlichen Breven durften nicht weiter mehr beiseite bleiben. Also ergab sich mit aller Notwendigkeit, dass ein Mittel gefunden werden musste, um den Streit zu beenden<sup>1</sup>.

Das war ohne Zweifel richtig gedacht. Die Frage war nur, wo dies seit Jahren schmerzlich gesuchte Mittel zu finden sei.

Abt Rupert drückten noch andere Sorgen. Er hatte als Präses aus der Kasse seines Klosters für die Exemtionsverhandlungen beträchtliche Summen ausgegeben, die er vor seinem Tode von der Kongregation gerne zurückerhalten hätte. Nachdem er die Schuld bereits einmal gestundet, schlug er auf dem Generalkapitel im Juni 1738 zu Ottobeuren vor, jedes Kloster möge ihm jährlich 1000 fl. zurückerstatten. Auf diese Weise werde die sehr erhebliche Schuld nach sechs Jahren getilgt. Aber auch jetzt baten die Herrn Aebte abermals um verlängerte Geduld.

Die letzte Nachricht, die des Abtes Tagebücher über die Exemtion enthalten, ist einem Brief des römischen Agenten entnommen. Am 24. Januar 1739 nämlich beklagte sich dieser, der neue Praeses der Kongregation halte es nicht einmal der Mühe wert, ihm auf seine Berichte zu antworten. Das sei eine krasse Nachlässigkeit und um so mehr zu bedauern, als die Angelegenheit nunmehr soweit gediehen, dass ein glücklicher Abschluss in kürzester Zeit zu erwarten sei (*parum deest pro perfectione*). Die S. C. Concilii könne die Ausführung der päpstlichen Breven gar nicht verweigern und auch der Kaiser werde nicht dagegen sein, sobald er richtig informiert sei. "Alles Elend aber kommt von uns selbst, d. h. aus unserer Mitte, von jenen

---

1. 15. März 1738.

Klöstern, die noch immer unsere Gegner sind und von allem Anfang an unsere Gegner waren. Das ist die reine Wahrheit. " Endlich bat der Agent, der Abt von Ottobeuren möge ihm wenigstens einen Wink geben — eines eigentlichen Auftrages bedürfte es nicht — und er werde in Rom für die Kongregation mehr tun, als er geheissen sei. Dass dieser Wink erfolgte, ist im Tagebuch nicht vermerkt, und ist an sich nicht wahrscheinlich. Abt Rupert war gealtert, der frühere Wagemut und die frühere Arbeitskraft hatten unter der Last aufregender Sorgen allmählich nachgelassen. Nicht seine, sondern die Sache des Präses war es, die vor mehr als 25 Jahren begonnene Angelegenheit zu Ende zu führen. Warum sollte Abt Rupert am Rande des Grabes sein Kloster in neue Unkosten stürzen? und wie oft hatte die Sirenenstimme des Agenten den siegreichen Abschluss als bevorstehend angekündigt, ohne dass ein solcher jemals in greifbare Nähe gerückt war.

Reich an Verdiensten um sein Kloster und seine Kongregation starb Abt Rupert 1740. Die Frage der Exemption, für die er soviel Zeit und Geld geopfert, war infolge des bischöflichen und kaiserlichen Widerstandes in Wirklichkeit ungelöst. Benedikt XIII. hatte sie verliehen. Allein weder er noch seine Nachfolger waren stark genug, das gewährte Privileg praktisch zur Geltung zu bringen. Es blieb rechtlich unwiderrufen, praktisch unausführbar, und so gelangte die Augsburger Kongregation bald nach dem Tode des Abtes Rupert zu einem, nach der Auffassung jener Zeit nicht geradezu unerträglichen, immerhin aber prekären *Modus vivendi*, bei dem es bis zur Saekularisation verblieb<sup>1</sup>. Selbst im Pontifikat Benedikts XIV., der als Sekretär der *S. C. Concilii* die Exemption der Kongregation persönlich erwirkt hatte, trat hierin keine Aenderung ein. Andere Aufgaben hielten die Beteiligten in Spannung und die Kassen waren allerorten prozessmüde geworden.

*St-Joseph-Coesfeld, Westfalen.*

RAPHAEL MOLITOR.

---

1. Vergl. Rechtsgeschichte b. V. II 354 f. 590.

# INVENTAIRES DES TITRES DE L'ABBAYE DE SAINT-AVOLD.

## INTRODUCTION.

Après de patientes recherches à la Bibliothèque Nationale si riche en documents nombreux et inédits, j'ai eu la bonne fortune de découvrir un inventaire de la plus grande importance, relatif à une ancienne abbaye bénédictine de la Lorraine <sup>1</sup>.

Aussi je crois être utile aux érudits et aux personnes qui s'intéressent à l'histoire de la Lorraine et de Saint-Avold en particulier, en publiant ce manuscrit qui jusqu'ici est absolument inédit. D'ailleurs si quelques titres ont été publiés ou mentionnés par des historiens, comme Dom Calmet ou Meurisse, dans leurs ouvrages, le reste, c'est-à-dire plus des trois quarts, n'a jamais vu le jour.

Les numéros de classement ne sont pas ceux donnés par l'original ; les titres sont en effet énumérés dans un ordre quelconque, le copiste n'ayant pas pris la peine de les classer. Pour la commodité du lecteur, j'ai fait ce travail moi-même et j'ai donné, quand c'était possible, à la suite des diverses pièces, quelques détails supplémentaires <sup>2</sup>.

Tout en espérant que ces pages ne seront pas inutiles, il m'est particulièrement agréable de les voir paraître dans la « Revue Bénédictine. »

H. TRIBOUT.

---

1. B. N. Collection de Lorraine, n° 721. Folios 113-120. Cet inventaire contient 2 parties. La première va du fol. 113 au fol. 119 et dans ce travail du n° 1 au n° 77. La seconde comprend le reste.

2. Bibliographie : BOUTEILLER. *Dictionnaire topographique de l'ancien département de la Moselle*. Paris. 1874, in-4°. — BRONDER. *Histoire de Saint-Avold et de ses environs de puis la fondation de la ville jusqu'à nos jours*. Metz. 1868. — BRONDER. *Vorakalender für Jahre 1893*. — Dom CALMET. *Histoire de la Lorraine*. 2<sup>e</sup> édit. Nancy, 1745. — Dom CALMET. *Notice de la Lorraine*. 1<sup>re</sup> édit. Nancy, 1756. — *Gallia Christiana in provincias ecclesiasticas distributa*. Tome XIII. 2<sup>e</sup> édit. Paris, 1785. — MEURISSE. *Histoire des Evêques de Metz*. Éd. de 1634. — E. PERRIN. *Catalogue des chartes de franchise de la Lorraine dans l'Annuaire de la Soc. d'Hist. et d'Arch. de la Lorraine*. Tome XXXIII (1924), p. 269-413. — TOUBA. *Güterverzeichnis der Benediktinerabtei von Sanct-Avold*. XVI. Band. 1925.



Inventaire des titres de l'abbaye de Saint-Nabor, dite Saint-Avoid<sup>1</sup>, qui se trouvent dans un vieux manuscrit, attesté par Henri Thielman, clerc de Mayence et notaire impérial et de l'évêché de Metz qui a souscrit et attesté que les titres contenus dans lesdits manuscrits et parchemins sont conformes aux originaux.

1. — s. d.

Des droits qui appartiennent au curé de Saint-Avoid.

2. — 15 Juin 791.

Lettres d'accommodement faites par Angelramn, évêque de Metz, entre l'abbaye de Saint-Avoid et le comte Folmar, seigneur voué de ladite abbaye, par lesquelles l'évêque abandonne audit comte, pour faire cesser les pillages et vexations qu'il exerçait sur ladite abbaye, les villages ainsi dénommés en latin : Nomina villarum Walo, quae est juxta Morspec, castrum in Elisacia juxta Humburo, Rospac, villam apud Jugesville, quatuor mensos Juxta Salrab, Cundici cum Ecclesia villam Juxta Bozonis-villam. Itaque Ostingam villam et novem mansos apud Altor juxta Tannae villam et unum mansum apud Hinkingam villam..... Actum hoc anno XXVIII regnante Carolo gloriose Rege, sub die XV.

Indiq. — Charte citée dans la « Gallia Christiana », Tome XIII ; par Dom Calmet. Histoire de la Lorraine, 2<sup>e</sup> édit. Tome II. Pr. page CXVIII et dans les ouvrages généraux sur la Lorraine, de Meurisse. Hist. des Evêques de Metz et de Tabouillet. Hist. de Metz par les Religieux Bénédictins.

3. — 1101.

Lettres d'union de la cure de Saint-Avoid par Étienne évêque de Metz.

Indiq. — Gallia Christiana. Tome XIII. — Meurisse, op. cit., p. 435.

La date de 1101 est notoirement fausse, c'est 1140 qu'il faut lire. Il y a certainement là une erreur du copiste.

4. — 1134.

Lettres d'Étienne, évêque de Metz, par lesquelles, il confirme la donation qu'un nommé Curvinus de Sarrebruck, avait faite de tous les biens qu'il avait à Valmont<sup>2</sup>, en faveur de l'abbaye de Villers-Bettnach.

5. — 1140.

Donation d'un moulin dit Bachmühl<sup>3</sup>, situé près de Saint-Avoid, d'une maison dans ladite ville et de quelques autres biens situés dans des lieux inconnus, par un nommé Vibruin de Valmont. Ladite donation, confirmée par Étienne, évêque de Metz.

Indiq. — Meurisse, op. cit., Livre II, p. 401.

6. — 1220.

Lettres d'union de la troisième partie des dîmes de la paroisse

1. Saint-Avoid, Moselle, chef-lieu de canton, arrondissement de Sarreguemines.

2. Valmont, canton de Saint-Avoid.

3. Bachmühl, moulin sur la Roselle, commune de Hombourg.

de Suzenheim<sup>1</sup>, à l'abbaye de Saint-Avold, faite par Henri, évêque de Worms.

7. — 1230.

Lettres de donation de Henriette, comtesse de Deux-Ponts, de la métairie, qu'elle avait à Deminga<sup>2</sup>, en faveur de l'abbaye de Saint-Avold.

8. — 1247.

Lettre de transaction touchant les droits des Seigneurs voués de Hemling<sup>3</sup>.

9. — 1255.

Lettre de rachat de la vouerie de Leyviller<sup>4</sup>, du consentement de Jacques, évêque de Metz, à un nommé Théodoric de Hombourg, par l'abbaye de Saint-Avold.

10. — 1255.

Lettres de donation, faites en faveur de l'abbaye de Saint-Avold, par un certain Louis, de tous les biens qu'il possédait à Bouss<sup>5</sup>.

11. — 1255.

Lettres de Théodoric de Hombourg, par lesquelles il reconnaît tenir en fief des évêques de Metz, Cornechen<sup>6</sup> et s'oblige en reconnaissance à faire garde au château de Hombourg.

12. — 1255.

Lettres de transaction, faites par devant Jacques, évêque de Metz entre les abbé et religieux de Saint-Avold d'une part et les Seigneurs de Créhange, d'autre ; par ladite transaction, on accorde audit seigneur de Créhange pour faire cesser les pillages et exactions qu'il exerçait sur les villages de Teting<sup>7</sup>, Berfang<sup>8</sup>, Folschviller<sup>9</sup>, Lelling<sup>10</sup> et Aling<sup>11</sup>, la permission de lever tous les ans sur les habitants desdits lieux, douze livres messins et cent quatre vingt quartes de grain, moitié froment, moitié avoine et aux successeurs desdits seigneurs de Créhange, deux cents quartes de même grain ; il sera toujours au choix des habitants de payer en grain ou en argent, à raison de trois gros messins pour la quarte de froment et de douze deniers pour la quarte d'avoine, sans que lui, ni ses successeurs en puissent exiger davantage.

13. — 1257.

Lettres d'accommodement faites par Jacques, évêque de Metz, entre l'abbaye de Saint-Avold d'une part et un nommé Théodoric de Hombourg d'autre, touchant un étang.

1. Zuzenheim, village proche et de l'évêché de Worms.

2. Deminga, nous n'avons pu identifier ce village.

3. Hemling, aujourd'hui Helléring, commune de Hombourg-Haut.

4. Leyviller, canton de Gros-Tenquin.

5. Bouss, canton de Metzervisse, à droite de la Moselle.

6. Cornechen,auj. Corny, canton de Gorze.

7. Teting, canton de Faulquemont, à droite de la Nied.

8. Berfang, commune de Folschviller, annexe de la paroisse de Téting.

9. Folschviller, canton de Saint-Avold, à droite de la Nied.

10. Lelling, canton de Gros-Tenquin, annexe de la paroisse de Téting.

11. Aling, commune de Folschviller, annexe de la paroisse de Téting.

## 14. — 1257.

Lettres de transaction touchant les droits des voués de Folckling<sup>1</sup> et de Hemling.

## 15. — 1257.

Lettres de transaction touchant les droits des voués de Baustroff<sup>2</sup>.

## 16. — s. d. (1257 ?)

Lettres d'union de la cure de Tenken<sup>3</sup> par le pape Alexandre datées de Latran, le 10<sup>me</sup> de février, le 3<sup>me</sup> de son pontificat.

Ce document peut se placer entre 1254 et 1264.

## 17. — 1262.

Lettres d'union de la cure de Kirprich<sup>4</sup> à l'abbaye de Saint-Avold.  
Indiq. — Meurisse, op. cit., p. 469.

## 18. — 1269.

Lettres de donation de Simon de Hombourg par lesquelles, il donne à l'abbaye de Saint-Avold, une vigne située à Valmont et tout ce qu'il a à Saint-Avold.

## 19. — 1269.

Lettres de donation d'un pré, faite par un nommé Adelise, à l'abbaye de Saint-Avold.

## 20. — 1274.

Lettres de Henri et Agnès, sa femme, comte et comtesse de Deux-Ponts, par lesquelles ils donnent à l'abbaye de Saint-Avold un cens de 40 sols messins, à produire sur la saline proche de Lindre<sup>5</sup>, pour échange d'une terre située sur le ban de Deminga, dépendante de l'abbaye de Saint-Avold.

## 21. — 1275.

Lettres de transaction (en allemand) touchant les droits des Seigneurs voués de Téting.

## 22. — 1275.

Lettres de transaction entre un abbé de Saint-Avold et un nommé Theodéric de Créhange, Seigneur voué de Téting, par lesquelles, l'abbé lui accorde pour faire cesser les vexations et exactions qu'il exerçait sur les habitants dudit Téting, 240 quartes de grain, moitié froment, moitié avoine et 7 livres messins à condition toutefois qu'il serait au choix des habitants du pays, de payer en grain ou en argent, à raison de 3 gros messins, la quarte de froment et 12 deniers la quarte d'avoine, sans que lui, ni ses successeurs ne puissent exiger davantage.

## 23. — 1281.

Lettres de Pierre de Vuandspick, par lesquelles il promet à l'abbé de Saint-Avold, d'observer fidèlement le traité, qui a été fait par Jacques évêque de Metz, touchant la vouerie de Folckling et Hemling.

1. Folckling, canton de Forbach, faisait partie de la vouerie de St-Avold.

2. Baustroff, aujourd'hui Boustroff, canton de Gros-Tenquin.

3. Tenken, aujourd'hui Gros-Tenquin, chef-lieu de canton, arrondissement de Sarreguemines.

4. Kirprich, aujourd'hui Kerbach, du canton de Forbach.

5. Lindre, aujourd'hui Lindre-Basse, canton de Dieuze.

## 24. — 1284.

Lettres de Thielman et Frédéric de Sarrebrück, frères, par lesquelles, ils reconnaissent n'avoir aucun droit à la collation de la cure de Téting.

## 25. — 1287.

Lettres de transaction entre Pierre de Sarrebrück, d'une part et l'abbaye de Saint-Avold, d'autre, touchant quelques biens situés à Betting<sup>1</sup> et à Ziming<sup>2</sup>.

## 26. — 1293.

Autres lettres d'union de la cure de Téting, à l'abbaye de St-Avold, du consentement de Simon, comte de Sarrebrück.

Indiq. — Gallia Christiana. Tome XIII. Dom Calmet. Histoire.

## 27. — 1299.

Lettres de renonciation à la vouerie de Bionville<sup>3</sup>, en faveur de l'abbaye de St-Avold par Nicolas Cono et Élisabeth, sa femme.

## 28. — 1302.

Lettres de donation, faites à l'abbaye de St-Avold par un paroissien de l'église de Herny<sup>4</sup>, d'un moulin à piler le grain, situé au village de Suzenheim.

## 29. — 1313.

Lettres de transaction touchant la portion congrue du vicaire de Suzenheim.

## 30. — s. d.

Lettres d'accensement de tout ce que l'abbaye de St-Avold, possédait au village de Suzenheim, à un nommé Jean, chanoine d'icelle.

## 31. — 1314.

Lettres d'union de la cure de Suzenheim, par l'évêque de Worms.

## 32. — 1330.

Lettres d'accensement de la cure de Virst<sup>5</sup>, faites par l'abbaye de Villers-Bettlach<sup>6</sup>, en faveur de l'abbaye de St-Avold.

Indiq. — Toubas, op. cit., page 58.

## 33. — 1331.

Lettres d'Adhémar, évêque de Metz, par lesquelles il confirme l'accensement fait par l'abbaye de Villers-Bettlach, en faveur de l'abbaye de St-Avold.

## 34. — 1332.

Lettres d'Adhémar, évêque de Metz, qui donnent droit à l'abbaye de St-Avold, d'avoir des troupeaux à part, en quelle quantité ils puissent être dans les moitiés de Furst, et de Veneck<sup>7</sup>, dépendantes de ladite abbaye.

1. Betting, aujourd'hui Betting-les-St-Avold, canton de St-Avold.

2. Ziming, canton de Boulay.

3. Bionville, canton de Boulay, village sur le Nied.

4. Herny, canton de Faulquemont, à droite de la Nied.

5. Virst, commune de Folschwiller, aujourd'hui Fürst.

6. Villers-Bettlach, canton de Vigy.

7. Veneck, aujourd'hui Wenheck, commune de Saint-Avold.



Indiq. — Touba. Güterverzeichnis der Benediktinerabtei. XVI. Band, page 66.

35. — 1333.

Lettres de vendage de trois septiers de froment à prendre sur le moulin de Téting, dépendant de l'abbaye de St-Avold.

36. — s. d.

Lettres d'union de la cure de Dirming<sup>1</sup> par le chapitre de Metz.

37. — 1334.

Lettres de transaction, touchant la portion congrue du vicaire de Dirming.

38. — 1335.

Lettres de rachat du village de Hinkange<sup>2</sup>, au Seigneur de Volmerange<sup>3</sup>, à qui un abbé l'avait donné en fief.

39. — 1335.

Lettres d'Adhémar, évêque de Metz, sur quelques difficultés, arrivées sur le droit que l'abbaye de Saint-Avold a de prendre charge de deux chars de bois, dans les bois dits de « l'évêque » et de tout le bois nécessaire pour ladite abbaye et d'y mettre 60 porcs au commencement d'octobre ainsi que dans le bois dit « La Fresne » ; lequel Adhémar après s'être informé, confirme ledit droit, tout et entier pour que l'abbaye en jouisse et ordonne à ses officiers de la laisser et faire jouir.

Indiq. — Touba, op. cit., p. 15.

40. — 1335.

Lettres de donation du droit de patronage de la chapelle de Halvin<sup>4</sup>, faite par Jeannette de Valmbing, à l'abbaye de Saint-Avold.

41. — 1335.

Autres lettres d'acquit d'un nommé Philippe de Volmerange de tout ce qui lui appartient à Hinkange.

42. — 1338.

Union de la chapelle de Halving, par Adhémar, évêque de Metz.

43. — 1340.

Lettres de fondation d'une messe matutinale en la paroisse de Dirming, fondée par les paroissiens dudit lieu.

44. — 1342.

Lettres (en allemand), touchant l'étang et le moulin de la moitresse de Hinkange, dépendante de ladite abbaye.

45. — 1342.

Lettre de donation des habitants de Bionville, à l'abbaye, d'une terre, située audit lieu.

46. — s. d.

Trois lettres (en allemand) d'un accensement d'une vigne à Bionville, pour quatre septiers de vin.

1. Dirming, nous n'avons pu identifier ce village.

2. Hinkange, canton de Boulay.

3. Volmerange, canton de Boulay, à droite de la Nied.

4. Halvin, canton de Sarralbe.

47. — 1342.

Lettres d'acquit d'une partie des dîmes de Farschviller <sup>1</sup> et Cappel <sup>2</sup> d'un nommé Vuavin de Hombourg.

48. — 1343.

Lettre (en allemand) touchant une maison, appartenant à l'abbaye de St-Avold, située au village de Téting.

49. — 1344.

Lettres de donation de quelques biens situés sur les bans de Bouche-porn <sup>3</sup> et de Béting.

50. — 1344.

Lettres de vendage de vingt-deux jours de terre.

51. — 1346.

Autres lettres d'acquit de tout ce qu'un nommé Petremannus de Vuadigeshem, avait aux villages de Bouchestroff <sup>4</sup>, Forsling <sup>5</sup> et Hemering <sup>6</sup>.

52. — 1347.

Lettres d'acquit de quelques biens situés au village de Kirprich.

53. — 1347.

Lettres d'acquit, faites par l'abbaye de St-Avold, du consentement d'Adhémar, évêque de Metz, touchant un fief situé à Folschviller et Bouss, appartenant à un nommé Simon de Remezing <sup>7</sup>.

54. — 1347.

Lettres d'acquit, faites par l'abbaye de St-Avold, du consentement d'Adhémar, évêque de Metz, touchant une rente de 7 livres messins sur la ville de St-Avold, d'un nommé Jean Marsilé de Nassau.

55. — 1349.

Lettres de donation de la chapelle de Saint-Nicolas, par un nommé Jean de Sarrebrück et seigneur de Commercy, à l'abbaye de Saint-Avold.

56. — 1349.

Lettres de transaction, touchant les droits des seigneurs voués de Bouchestroff.

57. — 1350.

Lettres d'acquit de tout ce qu'un nommé Petremannus de Vuadigeshem, avait au village de Laning <sup>8</sup>.

58. — 1350.

Autres lettres d'acquit de tout ce qu'un nommé Jean de Vuadigeshem, avait dans les villages de Bouchestroff, Hemering et Forsling.

---

1. Farschviller, canton de Forbach.

2. Cappel, canton de Saint-Avold.

3. Boucheporn, canton de Boulay.

4. Bouchestroff,auj. Boustroff, canton de Gros-Tenquin.

5. Forsling (?), peut-être Folckling, canton de Forbach.

6. Hemering, commune de Guessling.

7. Remezing, aujourd'hui Remsing, commune de Folckling.

8. Laning, commune de Gros-Tenquin.

## 59. — 1351.

Lettres (en allemand) portant une livre de cens annuel sur Sondrange <sup>1</sup>.

## 60. — 1351.

Lettres d'échange faites entre Adhémar, évêque de Metz et Folmar, abbé de St-Avold, touchant un bois, joignant le bois de la Fresne, appartenant à ladite abbaye et qu'elle a cédé audit Adhémar et à ses successeurs, évêques de Metz, moyennant un autre bois.

## 61. — 1354.

Lettres d'acquit de quelques prairies au village de Folschviller.

## 62. — 1356.

Lettres d'un certain Nicolas d'Aling, par lesquelles il reconnaît que tous les biens qu'il a hérité de ses frères, tiennent de la chapelle de Folschviller, dépendante de l'abbaye de St-Avold et s'oblige d'en payer tous les ans à ladite chapelle, un cens de dix gros de Toul ; tous lesdits biens après sa mort retourneront à ladite chapelle.

## 63. — 1358.

Autres lettres d'Adhémar, évêque de Metz, touchant des difficultés, arrivées au sujet dudit échange, par les communautés d'Emerschviller <sup>2</sup>, Machern <sup>3</sup>, Leyviller <sup>4</sup> et autres qui prétendaient que ledit Adhémar n'avait pas cédé ledit bois <sup>5</sup> à l'abbaye de Saint-Avold, vu qu'ils disaient avoir droit dans ce bois, d'usage commun, comme aussi de pâturage, glandée, etc... ; mais information ayant été faite, lesdites demandes furent déboutées et ladite abbaye maintenue dans la jouissance dudit bois.

Item par les mêmes lettres, Adhémar, confirme le droit qu'a ladite abbaye d'emmener tous les jours deux chars de bois, dans le bois dit « l'évêque » et de prendre tous les bois nécessaires pour la maison, comme aussi d'emmener à la glandée, tant dans ledit bois que dans celui de la « Fresne » soixante porcs.

## 64. — 1360.

Lettres d'Adhémar, évêque de Metz, par lesquelles il permet et consent aux bourgeois de Saint-Avold de lever quelques petits impôts sur les denrées qui se vendent dans ladite ville par les habitants, tant en considération des grands frais qu'ils avaient été obligés de supporter pour la construction des murailles de ladite ville, que pour avoir soutenu la guerre contre les Lorrains et gardé une grande fidélité auxdits évêques.

Indiq. — Dom Calmet. Notice, op. cit, page 45. — Bronder (Ph.). Histoire de Saint-Avold, p. 31 (extraits). — Bronder. Vorakalender für 1893 (extraits). — Touba, op. cit., p. 5. — Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine. Tome XXXIII. Année 1924. page 378, n° 220 du Catalogue des chartes de franchise.

1. Sondrange, commune de Marange, aujourd'hui Zondrange.

2. Emerschviller,auj. Petit-Eberschwiller, canton de Macheren.

3. Machern,auj. Macheren, canton de Saint-Avold.

4. Leywiller,auj. Leywillerhoif, commune de Lachambre.

5. Voir n° 60.

Copie. — Copie du XV<sup>e</sup> siècle. Archives de Meurthe et Moselle, Série B. 743. n<sup>o</sup> 7.

65. — 1364.

Lettres d'un nommé Louis de la Grange, par lesquelles il donne à l'abbaye de Saint-Avold, tous les biens qui lui appartiennent au village de Hennemont « in nova Gallica. »

66. — 1365.

Sentence de Vic<sup>1</sup>, par laquelle l'abbaye de St-Avold est confirmée à recevoir le tiers de la gabelle des denrées qui se vendent audit St-Avold et qui se payent à raison de 4 deniers par livre.

67. — 1365.

Sentence rendue par l'official de Vic, en faveur d'un nommé Jean, de l'abbaye de Saint-Avold, contre un nommé Anselme d'Ebresing<sup>2</sup>, qui refusait de payer la gabelle.

68. — 1367.

Autres lettres d'acquit d'un pré de Philippe de Volmerange.

69. — 1382.

Lettres de Théoderic, évêque de Metz, par lesquelles il affranchit l'abbaye de Saint-Avold, de toutes les charges publiques de ladite ville de Saint-Avold.

70. — 1383.

Lettres de donation de la chapelle Sainte-Marguerite dans l'église de l'abbaye de St-Avold, par un nommé Nicolas de Bistroff<sup>3</sup>, châtelain de Hombourg.

71. — s. d.

Lettres de Théodoric, évêque de Metz, par lesquelles il confirme toutes les donations, qui ont été faites par ses prédécesseurs à l'abbaye de St-Avold et en outre la neuvième part des terres dominicales du village de Fromborn<sup>4</sup>.

72. — 1421.

Lettres de donation d'un cens à Maranges (Zondrange).

73. — 1429.

Lettres de Conrad, évêque de Metz, confirmant d'autres lettres d'Adhémar et de Raoul, aussi évêques de Metz, par lesquelles ils octroient pouvoir à l'abbé de Saint-Avold de faire desservir la chapelle d'Alvange<sup>5</sup> par un de ses religieux.

74. — 1431.

Titre (en allemand) touchant un pré qui appartient à l'abbaye.

75. — 1433.

Plaids-annaux où sont spécifiés tous les droits que l'abbaye de St-Avold avait dans la terre et seigneurie de Bionville en qualité de haut justicier et foncier.

1. Vic,auj. Vic-sur-Seille, chef-lieu de canton, arrondis. de Chateau-Salins.

2. Ebresing, auj. Wahl-Ebersing, commune de Gros-Tenquin.

3. Bistroff, canton de Gros-Tenquin.

4. Fromborn, auj. Tromborn, canton de Bouzonville.

5. Alvange, auj. Elvange, canton de Faulquemont.



## 76. — 1433. Le vendredi après Pâques.

Lettres de Conrad, évêque de Metz, par lesquelles il confirme et donne droit à l'abbaye de St-Avold, d'avoir des troupeaux à part, en quelle quantité ils puissent être, dans ses moitresses de Furst et de Veneck, dépendantes de l'abbaye, sur les bans de St-Avold, Valmont et Eberschwiller.

Copie en allemand. — Touba, *op. cit.*, p. 66.

Indiq. — Touba, *op. cit.*, p. 46.

## 77. — 1555.

Cession du village de Bionville par un abbé de St-Avold au comte de Sarrebrück, pour se décharger d'un droit de sauvegarde de 120 quartes, qui étaient dues audit Seigneur comte de Nassau, tant de son chef, que comme engagiste de la terre de Saint-Avold.

## 78. — 1563.

Articles accordés entre le Seigneur comte de Nassau et un abbé de St-Avold pour rentrer dans la paroisse de Boucheporn et le bois appelé Kriswalt<sup>1</sup>, contenant environ 4000 arpents de terre dont Armand, abbé de Saint-Avold, avait fait présent audit seigneur, comte de Nassau et par iceux articles ledit seigneur comte consent à ce que les abbé et religieux rentrent dans la possession tant dudit bois, que dudit Boucheporn, Obrevisse<sup>2</sup>, Beting et Nidervisse<sup>3</sup>, moyennant quoi l'abbé abandonnera au seigneur comte, toutes les dimes, grosses et moyennes, tant du village de Bionville que de la paroisse de Dirming.

## 79. — s. d.

Lettres d'obligation de l'abbé de St-Avold, nommé Jean, par lesquelles il reconnaît avoir emprunté aux habitants de Boucheporn une somme de 200 Risdallers, pour parfaire celle des 400 Risdallers qu'il avait promis de délivrer au seigneur comte de Nassau, en reconnaissance de la restitution que ledit comte lui avait fait de Boucheporn et du bois de Kriswalt ; par ces lettres, il paraît que ledit abbé, outre les 400 Risdallers a encore cédé les grosses et menues dimes des paroisses de Bionville et de Dirming.

## 80. — 1580.

Lettres par lesquelles un abbé de St-Avold donne en fief au seigneur Philippe de Nassau, Leiviller-hoff<sup>4</sup>, à charge de reprise.

## 81. — s. d.

Item, plusieurs lettres de reprise du même fief.

## 82. — 1584. Le 9 janvier.

Transaction passée entre le duc Charles III, de Lorraine et les abbé et religieux de l'abbaye de St-Avold, par laquelle, lesdits abbé et religieux cèdent le prieuré d'Alvange, proche de Dieuze<sup>5</sup>, audit duc

1. Kriswalt, près du village de Porcellette ; ce bois est très grand. « Kriswald, bei dem Dorfe Porcellette, ist schön und von grosser Ausdehnung. » (Touba, *op. cit.* 17.)

2. Obrevisse,auj. Oberwisse, commune de Niederwisse.

3. Nidervisse,auj. Niederwisse, canton de Boulay.

4. Leiviller-hoff, commune de Lachambre.

5. Dieuze, ville, arrondissement de Chateau-Salins.

de Lorraine, moyennant la quantité de 3 muids de sel, à prendre chaque année sur les salines de Dieuze.

Indiq. — Touba, op. cit., p. 30.

83. — 1588.

Mandement de Charles III, duc de Lorraine, par lequel, il confirme aux abbé et religieux, le droit de chasse qu'ils avaient de temps immémorial, dans les bois de St-Avold et fait défense au prévôt de Hombourg de les y troubler.

Indiq. — Touba, op. cit., p. 15.

84. — 1611.

Lettres d'érection du village de Porcelette<sup>1</sup>, par lesquelles Monseigneur de Maillane, évêque de Toul et abbé de St-Avold, a abandonné la quantité de 1600 arpents de bois à plusieurs particuliers pour les arracher et les mettre en nature de terre, à condition qu'après 10 ans écoulés, (que lesdites terres soient en état ou non,) d'en payer tant pour dimage que pour terrage, la septième gerbe ; il paraît aussi par ces mêmes lettres, que ledit seigneur abbé a abandonné 100 jours de terre francs et quitte, auxdits particuliers pour y bâtir ledit village à condition de payer chaque année solidairement l'un pour l'autre, la quantité de 30 quartes d'avoine, 30 francs en argent 30 chapons et 90 poules.

Indiq. — Touba, op. cit., p. 7 et 68. — Les divers ouvrages généraux sur la Lorraine, font également mention de la fondation du village par l'évêque de Toul.

85. — 1611.

Lettres de vendage de la part et portion que l'abbaye de St-Avold a en la haute, moyenne et basse justice, au village de Hellering, proche Hombourg le chanoine, des rentes, dimes et aussi d'une moitresse, moyennant la somme de 3400 francs barrois. Ledit vendage fait en 1611 par Monseigneur Porcelette, évêque de Toul, pour lors, abbé de Saint-Avold.

Indiq. — Touba, op. cit., p. 59.

Ce présent inventaire, tiré et extrait de divers titres, trouvés dans ladite abbaye, ce 1<sup>er</sup> août 1680, ainsi que le certifient les souscrits abbé, secrétaire et procureur de ladite abbaye.

D. Mathieu Galliot. Abbé de Saint-Avold.

D. Claude Baulny, procureur et secrétaire de l'abbaye.

1. Porcelette, canton de Saint-Avold.

## NOTES.

### LES MSS. DU « PETIT CARTULAIRE » DE L'ABBAYE SAINT-ARNOULD DE METZ.

En 1875 G. Waitz éditait dans le tome XXIV des *Monumenta Germaniae Historica* une *Historia S. Arnulfi Mettensis*. Il avait soin de faire remarquer deux choses : que le titre de « Petit cartulaire de S.-Arnoult » donné à cet ouvrage était inexact et assez récent d'ailleurs. En réalité c'est un recueil de chartes, mais aussi de vies, de légendes de saints et d'évêques se rattachant à l'histoire de Metz. Il notait également que le manuscrit dont il se servait, ms. 64 de la Bibliothèque municipale de Metz<sup>1</sup> était assez défectueux et qu'il devait en exister d'autres ; car les fragments édités par Martène et Calmet<sup>2</sup> présentent des variantes sur son texte.

C'est la seconde de ces remarques qui retient notre attention. Nous nous trouvons là en face d'un texte qui concerne l'une des principales et des plus anciennes églises des Gaules ; un texte qui contient un assez grand nombre de documents allant du VIII<sup>e</sup> s. au moins au XIII<sup>e</sup> siècle. Il semble qu'il y aurait quelque intérêt à savoir ce que sont devenus les autres mss. et s'ils existent encore, à les consulter pour leur demander les éclaircissements que Waitz désirait.

Or un ouvrage paru dix ans plus tôt donnait une partie de la réponse. Aug. Prost publiait en 1865 ses *Études sur l'histoire de Metz. Les légendes*, où il mentionnait dès le début le Petit Cartulaire de St-Arnould et énumérait quatre mss. du texte original et cinq traductions françaises anciennes. La place qu'occupe le grand érudit messin du siècle dernier eut pu faire consulter ses publications par l'éditeur des M. G. H.

Voici la liste de ces mss. :

Ms. Chartner : XIV<sup>e</sup> s.

Ms. de la bibliothèque municipale d'Epinal (Miscell. Mett. IV 3) : fin XIV<sup>e</sup> s. <sup>4</sup>.

---

1. Voir description dans : *Catalogue gén. des Mss. des départements*. 1879, t. V, p. 276.

2. Calmet. *Histoire de Lorraine*, 1745, I, p. LXXXVII et XCI. — Martène. *Thes. anecdot.*, III, 1195.

3. L'édition des M. G. H. fait remarquer, en effet, qu'il est question des abbés Richer (1207-1230) et Théobalde (1230-1253).

4. Ce Ms. intercalé dans un volume de *Mélanges*, comprend trente-quatre folios, numérotés d'une main récente de 43 à 76. Il est sur papier et d'une très belle écriture de la fin du XIV<sup>e</sup> s. ; avec peu d'abréviations. Malheureusement il n'est pas complet, il manque six feuillets : 1<sup>o</sup> il ne commence qu'à : « Conselinus episcopus sedit » XVII<sup>e</sup> personnage de la liste des évêques de Metz. — 2<sup>o</sup> Le folio 50

Ms. de la bibliothèque municipale de Metz (actuel. 814) : XV<sup>e</sup> s.

Ms. du baron de Salis (actuellement à la biblioth. municipale de Metz n<sup>o</sup> 1225) : XV<sup>e</sup> s.

Des cinq traductions françaises — moins intéressantes — notons seulement que trois sont à Metz (Biblioth. municip.) et deux à Paris (Biblioth. nat.). Celle qui appartient à Prost est passée à la B. N. Ms. français 9700.

Ce n'est pas tout. Bonvalot dans son *Histoire du droit et des Institutions de Lorraine* (appendice II, p. 1X) signale un autre ms. conservé alors dans la bibliothèque du château de Pange. Cela fait donc cinq manuscrits représentant la tradition du texte original du « Petit Cartulaire » Ce n'est pas négligeable. Il n'est d'ailleurs pas certain que D. Calmet et D. Martène se soient servis de l'un de ces mss., ce qui laisse la possibilité d'autres copies encore.

Malheureusement il ne nous a pas été possible de retrouver la trace de tous ces mss., il ne sera question ici que des quatre premiers.

Le ms. Chartner est actuellement à Clervaux, dans la bibliothèque de l'abbaye St-Maurice et St-Maur : Ms. 107. Il provient du don d'une partie de la bibliothèque du Vicomte M. du Coëtlosquet, qui l'avait acheté à la vente Chartner en 1885.

« In-4<sup>o</sup>, peau de truie, filet et encadrements à froid doublé de velin (Trautz-Bauzonnet), dit le catalogue de vente (B. N. de Paris 32558, n<sup>o</sup> 567, f. 140). Beau manuscrit sur velin, d'une écriture gothique fort soignée, du commencement du XIV<sup>e</sup> s., ou de la fin du XIII<sup>e</sup>, longues lignes, rubriques et initiales alternativement bleues et rouges avec montants en barbes d'épis. Cinquante sept feuillets de velin, plus deux feuillets de papier sur lesquels a été écrite, au XVII<sup>e</sup> siècle une table des matières et enfin un dernier feuillet de velin présentant au recto la traduction, aussi faite au XVII<sup>e</sup> siècle, des épitaphes de Louis le Débonnaire et de l'évêque Drogon dont les textes latins se trouvent à la dernière page du manuscrit. Ce manuscrit contient des légendes de saints..., un catalogue des quarante-cinq premiers évêques de Metz ; une histoire des premiers abbés de saint Arnould, et enfin cinquante trois chartes du VIII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. Ce manuscrit provient de saint Arnould et a été donné par un religieux de cette abbaye à Monsieur Joseph de Chazelles de Metz, à la vente duquel il a été acheté en 1854. <sup>1</sup> »

---

coupe le texte vers la fin de la vie de sainte Glossinde, pour le reprendre au début de la charte de saint Arnould « progenies tertia Pypini ducis ». — 3<sup>o</sup> Entre le fol. 63 et 64 il manque de la fin de la « Carta optima de Laio » au début du « de Assumpto sci Clodulphi fratris, ejusdem Arnulphi in ecclesia Laiensi ». — 4<sup>o</sup> Au fol. 65 le miracle « de muliere cœca et sanata » est interrompu et le texte ne reprend qu'au milieu de la « Carta de Til optima ». — 5<sup>o</sup> Le texte est de nouveau interrompu après le fol. 69 à la fin de la « carta domini Adelberonis Mettensis episcopi de terra Sci Arnulphi in Calvomontisse », jusqu'au début de la « Carta Hermani episcopi ». — 6<sup>o</sup> Enfin le dernier fol. manquant, entre les folios actuels 75 et 76, coupe le texte au milieu du paragraphe « Post Abbatem Ansterum II... » pour le reprendre aux dernières épitaphes qui terminent le recueil.

1. M. de Chazelles, né en 1744, un des premiers membres de l'académie de Metz, dont il devint le directeur, mourut en 1808. Tandis que Chartner ne naquit qu'en 1813, et ce n'est que vers 1840, au dire de Quépat, qu'il commença sa célèbre



Or c'est ce manuscrit qui est à la base des autres et c'est probablement le premier recueil, celui qui a été fait sur les chartes elles-mêmes. Il est le plus ancien et presque contemporain des derniers documents qu'il reproduit, car il semble bien être du début du XIV<sup>e</sup> siècle. Les cas où les trois autres mss. sont d'accord contre lui sont une exception. On ne peut pas non plus retrouver d'accord entre deux seulement des témoins consultés. Ordinairement chacun a ses variantes et le ms. de Clervaux se présente nettement comme le modèle qui a servi à ces différentes copies.

Cependant les deux mss. de Metz et celui d'Epinal ne sont pas à mettre sur le même pied. Et il se trouve que c'est celui d'Epinal qui se rapproche le plus de celui de Clervaux, tandis que le 814 de Metz, celui qui est édité dans M. G. H., est le plus fautif. Que l'on en juge par ces quelques exemples : au folio 5<sup>v</sup> : Metz 814 a cinq variantes, tandis que le ms. d'Epinal n'en a qu'une. Au folio 18<sup>v</sup> : Metz, quatre ; Epinal, une seulement. Au folio 27<sup>v</sup> : Metz en présente dix, Epinal quatre dont deux communes avec Metz.

Quant au ms. 1225 provenant du baron de Salis il semble devoir être situé entre celui d'Epinal et de Metz,; moins bon que le premier, mais meilleur encore que celui de Metz.

De ces quelques observations il ne semble pas téméraire de conclure que le meilleur et probablement le plus ancien ms. du recueil connu sous le nom de « Petit Cartulaire de Saint-Arnould » est celui de l'abbaye de Clervaux, et que les M.G.H. se sont servis d'un des moins bons, pour ne pas dire du moins bon texte. Si Waitz eût pris comme base le ms. d'Epinal, en comblant les lacunes par celui de Metz, il eût certainement obtenu un résultat meilleur.

Il ne nous reste qu'à attendre l'édition critique de ce recueil<sup>1</sup>. Sans promettre aux historiens des trouvailles extraordinaires dans les mss. qui viennent d'être signalés, il n'est peut-être pas présomptueux de penser que ces quelques précisions n'auront pas été tout à fait inutiles.

P. SALMON, O. S. B.

collection messine. Il y eut donc un intermédiaire entre les deux et c'est lui qui a dû faire la petite notice qu'on lit au début du ms. de Clervaux, sur une feuille de papier blanc portant au verso l'adresse de M. Chartner. Il n'y a rien à la bibliothèque nat. de Paris sur la vente de Chazelles. C'est à la mort de Chartner en 1885, que le Vicomte M. du Coëtlosquet acquit ce « Petit Cartulaire. » — Et c'est en 1911 qu'il fut donné à la bibliothèque de l'abbaye de Clervaux.

1. Monsieur Jean Schneider, professeur agrégé d'histoire prépare, avec un collègue de l'Université de Strasbourg, une étude sur les anciennes chartes de l'abbaye Saint-Arnould.

## ADVERSARIA AUGUSTINIANA.

Les quelques conjectures que je propose ici ont trait précisément à des ouvrages dont il n'existe pas encore d'édition critique. Elles reposent donc, non sur des indications paléographiques, mais tout simplement sur les exigences du sens et de la pensée de l'auteur. Sans doute les érudits ayant accès aux mss. sauront-ils renchérir sur ces suggestions peu précises.

(1) *De Trinitate* VIII, 6, IX.

Motus corporum, quibus praeter nos alios vivere sentimus, ex nostra similitudine agnoscimus : quia et nos ita movemus corpus vivendo, sicut illa corpora moveri advertimus. Neque enim cum corpus vivum movetur, aperitur ulla via oculis nostris ad videndum animum, rem quae oculis videri non potest : sed illi moli aliquid inesse sentimus quale nobis inest ad movendum similiter molem nostram, quod est vita et anima. Neque quasi humanae prudentiae rationisque proprium est. Et bestiae quippe sentiunt vivere, non tantum se ipsas, sed etiam se invicem atque alter utrum, et nos ipsos. Nec animas nostras vident, sed ex motibus corporis, idque statim et facillime quadam conspiratione naturali.

L'argument est assez clair. Personne ne voit l'âme d'autrui ; mais en voyant remuer un corps on se rend compte que ce corps est vivant, donc animé. C'est ce que font les hommes, les bêtes en font de même. Notre âme leur est invisible, mais elles en concluent à l'existence en regardant nos mouvements corporels, et cela sans peine aucune.

A la dernière phrase de notre texte, le contraste que veut faire l'auteur entre ce qu'on voit et ce qu'on en conclut s'est effacé par suite de la disparition d'un verbe qui a dû précéder la locution *idque*. Après *motibus corporis*, ajouter *sentiunt* ou *agnoscunt*.

(2) *De Trin.* IX, 3, III.

Neque enim ut oculus corporis videt alios oculos, et se non videt, ita mens novit alias mentes, et ignorat semetipsam. Per oculos enim corporis corpora videmus, quia radios qui per eos emicant et quidquid cernimus tangunt, refringere ac retorquere in ipsos non possumus, nisi cum specula intuemur.

L'œil corporel voit d'autres yeux sans pourtant se voir lui-même ; pour l'âme, ce n'est plus la même chose ; on ne peut pas dire qu'elle connaisse d'autres âmes sans se connaître elle-même. Quant aux yeux corporels, à leur aide nous voyons bien les corps extérieurs ; mais les rayons qui émanent des yeux et qui s'en vont toucher les objets, on ne peut pas les rétorquer vers les yeux mêmes à moins de se servir d'un miroir.

Il y aurait peut-être lieu d'amener à ce propos certaine théorie antique de la vision qui se retrouve encore au livre IV *De Genesi ad litteram*. Mais on la connaît assez ; elle est formulée dans le *Timée* de Platon (45 b-46 a) et dans une discussion de Plutarque (*Quaest. conv.*, I, 626 c, d) ; Aristote en fait la critique (*De sensu*, 437 b). Passons plutôt au sens de notre citation.

Comment expliquer la conjonction *quia* ? On voit tels objets corporels *parce que* les rayons visuels ne sauraient être retournés vers leur source ? Contresens évident. C'est qu'il y a après la première incise une petite lacune qu'entraîne la répétition du verbe *videmus*. S. Augustin a dû écrire : *corpora videmus, ipsos oculos non videmus, quia...*

(3) *De Trin.* XI, 1, 1.

Tanta facta est in corporibus consuetudo, et ita in haec miro modo relabens foras se nostra proiecit intentio, ut cum ab incerto corporum ablata fuerit, ut in spiritum multo certiore ac stabiliore cognitione figatur, refugiat ad ista...

Plusieurs mss., paraît-il, portent la leçon *spiritu* ; évidemment que la leçon *spiritum* lui est supérieure, mais on peut trouver mieux encore. Ce n'est pas d'un seul *spiritus* qu'il s'agit, mais bien de toutes ces natures incorporelles dont il est dit autre part : *Omnis incorporea natura spiritus in Scripturis appellatur* (*Ep.* 238, 15). D'où il ressort qu'à cette phrase *ab incerto corporum* a dû répondre cette autre phrase *in spirituum... cognitione*.

(4) *Serm.* 288, 5 (*ad fin.*).

Oportet Christum crescere, Ioannem autem minui. Hoc eorum indicant passiones. Nam Ioannes minutus est, caesus capite ; Christus exaltatus est, crevit tamquam in cruce.

On voit que cette dernière phrase laisse à désirer. L'édition mauriste propose de lire *tamquam extinctus in cruce* ; c'est un peu naïf. L'intention de l'auteur, c'est de faire ressortir entre le Christ et le Baptiste l'antithèse très nette de l'accroissement et du décroissement — antithèse d'ordre spirituel dont il existe dans la passion de l'un et de l'autre un symbole d'ordre physique. Le corps du Christ, élevé sur la croix, s'agrandit aux yeux des spectateurs ; celui du Baptiste, décapité, se rapetisse.

Or il faut absolument que cette antithèse se maintienne exacte de part et d'autre ; à *minutus est* correspond *crevit*, à *caesus capite* correspond *exaltatus in cruce*. Cela étant, je pense que tout lecteur un peu habitué aux procédés rhétoriques de S. Augustin conviendra que celui-ci a dû écrire à peu près ceci : *Ioannes minutus est, caesus capite ; Christus crevit, exaltatus in cruce*.

Alors la corruption ? Dépourvu que je suis de toutes données textuelles, je ne me crois pas en mesure d'y apporter aucune solution définitive. Un copiste aurait-il fait sur *exaltatus* cette glose marginale : « *exaltatus* » est, *tamquam* « *crevit* » ?

## HOMMAGES DES MAURISTES R. MOREL ET N. LE NOURRY AU PAPE CLÉMENT XI EN 1716.

Un petit dossier, distingué récemment dans les Archives Vaticanes<sup>1</sup>, et que Mgr le Préfet a bien voulu me communiquer, se compose des pièces suivantes :

1<sup>o</sup> Un feuillet double qui forme couverture (*fol.* 1 et 8), provenant sans doute de la Secrétairerie d'État<sup>2</sup> ; la première partie seulement est écrite ; elle donne la rédaction originale des remerciements qui furent adressés le 1<sup>er</sup> octobre 1716, par mandat de Sa Sainteté le pape Clément XI, d'une part à dom Nicolas Le Nourry, d'autre part à dom Robert Morel, pour l'offrande de leurs ouvrages respectifs. Les deux morceaux se font suite ; le premier remplit la première page, le second la principale partie de la seconde page (ci-après n<sup>o</sup> III). Ces lettres ne sont pas signées, quoique le rédacteur se mette en avant à la fin de chacune, sous la forme protocolaire. Le rédacteur s'exprime au nom du pape ; le style des deux pièces est nettement le même. La plus grande vraisemblance est que ces compositions sont l'œuvre même du cardinal secrétaire d'État, Fabrizio Paulucci († 1726), qui tint la charge pendant tout le règne de Clément XI (1700-1721) ; mais la copie que nous en possédons doit avoir été faite par un employé du cardinal. En haut de la première page et à droite, on lit cette référence de classement : 1716 ; puis, ces deux lignes qui encadrent la première adresse et se trouvent être de la main de Giuseppe Garampi († 1792)<sup>3</sup>, préfet des Archives pontificale (1759-1772) : *Al P. Le Nourry autore dell' Apparatus Bibl. Patrum | Al P. Morel autore della Effusion du cœur sur chaquet verset des Psaumes.*

2<sup>o</sup> Un premier feuillet double (*fol.* 2-3<sup>v</sup>), encarté, qui contient une lettre d'hommage de dom Robert Morel, datée de Saint-Denis le 2 avril 1716 (ci-après n<sup>o</sup> I) ; l'adresse mise à part, seules les parties inférieures du feuillet sont écrites. C'est le texte définitif de la lettre (on verra tout à l'heure pourquoi cette distinction s'impose). Tel qu'il se présente<sup>4</sup>, il est de la main de l'auteur ; je ne vois aucune raison d'en douter, — sauf preuve du contraire, — de faire intervenir,

1. On lui a donné, pour la circonstance, cette référence (*segnatura*) : *Instrumenta Miscellanea* N<sup>o</sup> 6932.

2. Le papier porte la marque que l'on observe dans les registres du même temps qui renferment les lettres aux princes — à savoir le *trimontium* surmonté d'une colombe ; voir *Ad Princip.*, vol. 93 (plus précisément : *Sanctiss. D. N. Clementis PP. XI Epistolae ad principes viros et alios pontif. sui ann. XVII et XVIII*). Noter que le *trimontium* reparait dans les armes de Clément XI, surmonté d'une étoile.

3. Cf. *Sussidi per la Consultazione dell' Archivio Vaticano* (*Studi e Testi*, vol. 45), Rome 1926, tav. IV, nos 14 et 15.

4. Le filigrane, qui est double, est constitué par deux variantes de la fleur de lys.



par exemple, le procureur des Mauristes à Rome<sup>1</sup>. C'est aussi le texte même qui fut présenté au pape.

3<sup>o</sup> Un second feuillet double (*fol.* 4-5<sup>v</sup>), encarté de même, et qui contient la lettre d'hommage de dom Nicolas Le Nourry, datée celle-ci de Saint-Germain des Prés le 1<sup>er</sup> juillet 1716 (ci-après n<sup>o</sup> II). On a, cette fois, une minute établie par la secrétairerie pontificale ; le papier est exactement le même que celui des *fol.* 1 et 8, décoré du même filigrane, et c'est bien cette minute qui dut être remise à Clément XI en même temps que la lettre autographe de dom Morel.

4<sup>o</sup> Un troisième feuillet double (*fol.* 6-7<sup>v</sup>), aux bords maintenant froissés<sup>2</sup>, encarté comme les précédents ; les deux premières pages seulement sont écrites, à lignes serrées et d'une main fort tremblée ; les ratures et surcharges n'y manquent pas<sup>3</sup>. La rédaction autographe est, dans ce cas, manifeste<sup>4</sup> ; Le Nourry († 24 mars 1724) avait alors près de soixante-dix ans. La secrétairerie a dû estimer que la pièce, en son état original, ressemblait trop à un brouillon pour être placée sous les yeux du destinataire ; de là, la copie officielle, décrite plus haut.

On conserve d'autre part à Paris, dans le fonds français de la Bibliothèque Nationale (ms. 19679, f. 251), une première lettre de dom Robert Morel qui coïncide à peu près avec notre n<sup>o</sup> I, mais porte la date du 12 mars 1716. Elle vient d'être signalée dans le *Nouveau Supplément* de Wilhelm, si heureusement complété<sup>5</sup>. Le R. P. dom Antoine Dubourg a eu la bonté de m'en adresser la copie, si bien qu'il m'est possible, grâce à lui, de faire ressortir le travail de retouche, assez curieux, auquel l'auteur s'est livré entre le 12 mars et le 2 avril, peut-être à la demande des Supérieurs<sup>6</sup>.

Ni l'un ni l'autre des exemplaires offerts à Clément XI, quelque temps avant le 1<sup>er</sup> octobre 1716, de la part des Mauristes et sous la garantie de leurs lettres, n'est passé dans le fonds des *Stampati* de la Bibliothèque Vaticane<sup>7</sup>. Bien plus, de toute l'œuvre de dom

1. L'année 1716 vit une succession : dom Philippe Raffier (1711-1716), dom Charles Conrade (1716-1725) ; cf. P. DENIS, *Nouvelles de Rome*, I (1913), p. CXLII.

2. Il est assez probable que le haut de la page, avant l'adresse, portait une petite croix, selon l'usage des Mauristes, que nous continuons d'observer, attesté par la lettre de dom Morel ; une déchirure du papier ne laisse plus voir qu'un seul trait.

3. J'ai distingué, dans l'édition, les principales différences par rapport au texte officiel, au moyen du sigle V<sup>1</sup>.

4. Beau filigrane formé par un serpent ondulé, inscrit dans un large collier.

5. H. WILHELM, *Nouveau Supplément à l'Histoire Littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, édité par les soins de D. U. BERLIÈRE et de D. A. DUBOURG, t. II (1931), p. 120. — D. Dubourg m'écrit que l'autre lettre signalée au même endroit, comme présente dans le recueil cité (f. 281), n'est pas de R. Morel, mais d'un religieux de Saint-Maur de Glanfeuil, dom Forier, qui s'adresse là au Prieur de Saint-Florent de Saumur (8 nov. 1667). La double lettre au pape paraît donc être tout ce qui subsiste désormais de la correspondance de R. Morel.

6. Ces variantes sont relevées en note sous le sigle P.

7. Le pape les aura donc gardés et la famille Albani en aura hérité à sa mort.

Morel, qui est considérable<sup>1</sup>, l'on n'y possède qu'un volume dépareillé des *Entretiens spirituels en forme de prières sur les évangiles...* Les *Effusions du cœur ou entretiens spirituels et affectifs d'une âme avec Dieu, sur chaque verset des Psaumes et des Cantiques de l'Eglise*, publiés en 1716 (Jacques Vincent) et remplissant quatre volumes, connurent pourtant un grand succès<sup>2</sup>; elles furent suivies, en 1730, d'une *Effusion du cœur sur le Cantique des Cantiques*, et le Mauriste, un peu avant sa mort, († 19 août 1731) avait entrepris « un ouvrage de même genre sur Job »<sup>3</sup>. Tassin rapporte que l'on regardait les premières *Effusions* « comme un chef d'œuvre en son genre »<sup>4</sup>. Il semble, d'ailleurs, à lire la notice de Tassin, que dom Morel ait été suspect de jansénisme en certains milieux; <sup>5</sup> ceci donne du piquant à l'hommage qu'il se décida de faire à Clément XI.

Le volumineux *Apparatus* de dom Le Nourry, publié tout d'abord en 1694 et 1697<sup>6</sup>, repris en 1703 (tome I) et 1715 (tome II) est bien connu des érudits; le second volume est consacré aux Pères latins « qui christianae religionis veritatem adversus ethnicos vindicaverunt », à savoir Minucius Felix, Arnobe, Lactance, Tertullien, Cyprien<sup>7</sup>.

Les deux confrères, en leur ferme latin, qu'il est permis de préférer à celui de la secrétairerie romaine, protestent non seulement de leurs bonnes intentions, mais aussi de leur dévouement sans réserve envers le Siège Apostolique. L'un et l'autre louent Clément XI<sup>8</sup> de son zèle et font une allusion directe à la querelle janséniste. L'intérêt du dossier réside précisément, si l'on peut dire, dans l'atmosphère orageuse qui l'entoure. Il est assez clair que les correspondants, derrière la cause immédiate dont ils traitent, sont dominés par le souci de la grande affaire qui agitait alors l'Eglise de France et que, le vieux roi décédé (1<sup>er</sup> septembre 1715), Clément XI rencontrait de nouvelles difficultés à régler. Le 1<sup>er</sup> mai 1716, puis de nouveau les 1<sup>er</sup> et 10 novembre, le pape dépêcha une suite de brefs au régent, aux évêques « appelants », aux évêques signataires, pour exiger l'acceptation complète de la bulle *Unigenitus*.

Des deux parts également, allusion est faite aux entreprises de

1. Cf. [D. Proper TASSIN] *Histoire Littéraire de la Congrégation de Saint-Maur* (1770), p. 503 sq.

2. Le *Nouveau Supplément* (l. l.) signale une nouvelle édition en 1722.

3. *Histoire littéraire*, p. 505.

4. *Ib.*, p. 504.

5. Cette accusation a été relancée naguère : « ... il se retira à Saint-Denys où il s'occupa d'ouvrages ascétiques dans lesquels paraissent de nombreuses traces de jansénisme » (*Dictionnaire de théologie catholique*, X<sup>2</sup>, 1928, 2484).

6. *Ib.*, p. 437. Cf. le *Nouveau Supplément*, I (1908), pour la correspondance et la bibliographie.

7. La « permission » du Supérieur Général, dom Charles de l'Hostallerie, est datée de Saint-Germain des Prés, le 30 septembre 1715, comme suite à l'examen des docteurs de la Sorbonne et à l'approbation du chancelier royal.

8. Noter dans la lettre de Morel l'inévitable jeu de mots : *Clementissime Pater* (dernier paragraphe), que la réponse ne manque pas de reprendre : *Opus tuum clementer amat*.

Clément XI pour soutenir ou pour étendre la foi catholique soit parmi les schismatiques soit parmi les païens.

A. WILMART.

I

†

Sanctissime Pater <sup>1</sup>

Quod in Sanctitatis tuæ sinum conuolat, Beatissime Pater, leue est, et exiguum opus ; uel ex ipso tamen argumento tibi haud iniucundum fore confido, pios <sup>2</sup> scilicet ex limpidissimo psalmorum fonte haustos <sup>3</sup> affectus complectitur mea hæc lucubratio. Nihil aliud quidquam quæsiui quàm ut sententias non affectatas diligentius, sed obuias, et Dauidicæ menti accomodatas <sup>4</sup> tenero, eoque nativo sermone expromerem <sup>5</sup>. Quod ut facerem monuit me dignitas rerum ac <sup>6</sup> religio. Sic enim, Sanctissime Pater, animum induxi meum nefas esse terrenum quid, et humanum cœlestibus his sancti spiritus <sup>7</sup> oraculis affingere.

Verùm tenuitatis meæ parum conscius uidear, si cum homo sim humani nihil mihi accidisse putem. Quotus quisque est qui non aliquando uel leuiter cespitet ? Tuis ergo pedibus humiliter <sup>8</sup> prouolutus, Beatissime Pater <sup>9</sup>, meum id opus tibi sisto, ut in illud rationem censoriam teneat Sanctitas Tua ; hoc si assequor, suo ut me suffragio dignetur, beatus, hac unâ re, sum ; Apostolicâ benedictione fretus exhibit liber felicius in publicum, fideliumque mentibus <sup>10</sup>, quo totus delibutus <sup>11</sup> es, pietatis succum instillabit.

Hæc a te firmâ animi fiducia <sup>12</sup> spero, Sanctissime Pater, quod nihil magis tibi cordi esse sciam, quàm tenerrimæ huius pietatis promouendæ studium. Huc omnes curæ, et cogitationes tuæ spectant ; Huc tendunt grauissimæ illæ orationes quibus melleâ quâdam eloquentiæ ubertate in aures animosque influis ; Huc uiuider illo præcationes quibus publicè priuatimque salubres nobis gratiæ imbres accersis <sup>13</sup> ; Huc denique molimina magnarum rerum, de fide apud exterarum nationes amplificandâ de profligandâ, quæ pietatis neruos infringit, superstitione, de <sup>14</sup> conciliandâ Ecclesiæ pace, extirpandisque demùm erroribus.

Quamobrem Sanctissimis susceptis tuis responsurum me putavi, Clementissime Pater, si librum hunc pium Sanctitati tuæ ex animo reuerenter offerrem <sup>15</sup>. Vberimus saltem mihi constabit opellæ meæ fructus, si pignus monumentumque sit tum singularis in Apostolicam sedem obseruantis, tum demissi etiam obsequii cuius sponsorem me totius Congregationis <sup>16</sup> nomine profiteor.

Sanctitati tuæ

E <sup>17</sup> Regali cœnobio <sup>18</sup> sancti Dionysii  
in Francia. Die 2. Aprilis. <sup>19</sup>  
Anno 1716.

Addictissimus, et humillimus  
filius frater Robertus Morel monachus  
Benedictinus e Congregatione Sancti  
Mauri.

---

1 Pro illis : Sanctissimo Patri Clementi undecimo Pontifici Maximo P. 2  
Pios P post magnum distinctionem 3 cordis add. P 4 accommod.  
P 5 expromerim P 6 et P 7 S. Sp. P 8 humillime P  
9 Papa P 10 uiuificum add. P 11 delibatus P 12 firmo an.  
confusione P 13 accessit prius P, accersis s. l. corr. 14 de ... erroribus  
om. P 15 reu. off.] nuncuparem P 16 nostræ add. P. 17 Quæ  
et cetera postremo P addit 18 reg. cœn.] monasterio P 19, die 12 martii P

## II

Beatissimo, et Sanctissimo Patri  
Summo Pontifici Clementi  
Vndecimo.

Ad sanctitatis tuæ pedes hunc secundum nostri ad maximam Patrum Bibliothecam Apparatus Tomum afferre ausus nunquam <sup>1</sup> fuissem, nisi tua, Beat.<sup>me</sup> Pater, quā primum excipere dignatus es, Summa Benignitas, audaciorum me fecisset. Si quid enim quaecumque in illo <sup>2</sup> primo tomo placere tibi <sup>3</sup> potuit, plura sanè in hoc secundo non prorsus injucunda esse poterunt. In eo quippè agitur de Christianæ Religionis veritate, quam antiquissimi Ecclesiæ Patres aduersus Ethnicos invictissimè vindicaverunt. At in illius <sup>4</sup> agnitione, ac defensione positum est Ecclesiæ Christianæ, Sedis Apostolicæ, totius spei nostræ fundamentum, ac summa rerum versatur. Vetustissimorum autem æquè ac doctissimorum illius vindicum argumenta non solum exponere, et confirmare, sed novam quoque lucem eis pro virili parte nostrā <sup>5</sup> dare connisi sumus. Neque satis nobis esse putavimus Ethnicorum calumnias obtere, ac contundere, sed alios etiam confutavimus, qui asseverare non dubitaverunt magis eversas ab eruditis illis Ecclesiæ Patribus Religiones Gentilium, quam <sup>6</sup> adsertam Christianæ veritatem. Tradita quoque ab illis <sup>7</sup> fidei nostræ documenta patefacere, et illustrare contendimus. Vtrum autem huic officio nostro satisfecerimus, tuam, Sanctissime Pater, expectabo <sup>8</sup>, ac sequar cum omni animi demissione supremam sane, et æquam semper sententiam. Nihil quippè <sup>9</sup> mihi umquam charius, magisque in votis fuit, quam omnia Scripta mea, et meipsum <sup>10</sup> tuo, Beatissime Pater, qui tam doctrinā, quam eximiā <sup>11</sup> pietate toti præes Ecclesiæ <sup>12</sup>, iudicio submittere. Vnum porro mihi optandum superest, ut si quid in his operibus <sup>13</sup> nostris tibi gratum occurrat <sup>14</sup>, illud sempiternum sit summæ meæ, quā <sup>15</sup> nulla maior esse potest, in dignissimum Pontificem venerationis, et observantiæ testimonium. Interim Deum Optimum Maximum indefessis precibus obsecro, ut Te <sup>16</sup> in Ecclesiæ universæ bonum, incolumem diu servet. Ita equidem precor, semperque precabor

Sanctitatis tuæ  
Beatissime Pater

Parisiis in Regali <sup>17</sup> S<sup>u</sup> Germani  
a Pratis Abbatis pridiæ  
Kal. Julii anno 1716.

Humillimus et obsequentissimus  
Servus  
Fr. Nicolaus Le Nourry Monachus  
Ord. S. Benedicti e Congreg. S<sup>u</sup> Mauri

## III

Admodum Reuerende Pater

Nihil sane Christianæ Reipublicæ salutaris, nihil SS<sup>mo</sup> D(omi)no Nostro iucundius accidit, quàm sanæ doctrinæ, probatæque fidei Viros colligendis, conservandisque veterum Patrum monumentis omne conferre studium, curam, cogitationem. Non enim ignorat, quæ sua singularis sapientia est, nullum ipsorum esse, quod aut pietatem non foueat, aut falsas religiones non euertat, aut Veram

1 <del>namq.</del> V <sup>1</sup>	2 hoc prius V <sup>1</sup> , postea corr.	3 tibi s. l. add. V <sup>1</sup>	4 hac
prius V <sup>1</sup> , postea corr.	5 e nostram corr. V <sup>1</sup>	6 quàm V <sup>1</sup>	7 ex eis
corr. V <sup>1</sup>	8 exsp. V <sup>1</sup>	9 quippe V <sup>1</sup>	10 me ips. V <sup>1</sup>
V <sup>1</sup>	12 Eccl. pr. V <sup>1</sup>	13 Oper. V <sup>1</sup>	14 ex inc. corr. V <sup>1</sup> , ut
uid.	15 qua V <sup>1</sup>	16 te V <sup>1</sup>	17 reg. V <sup>1</sup>



luce, ac testimonio suo non patefaciat. Igitur quum e tuis literis intellexit, id maxime te dare operam, probauit consilium tuum, atque alterum ad maximam Patrum Bibliothecam Apparatus Volumen, quod ad se detulisti, ueluti pignus obsequii, et uenerationis in ipsum tuæ, libenter accepit. Siquidem haud sibi uerendum putat, quin quicquid in illo a te accessit ad Veterum scripta, opinioni, quam de tua scientia, eruditione, eximioque erga Apostolicam Sedem cultu luculentam habet, cumulate non satisfaciat. Qua quidem opinione fretus, paternâ suâ benedictione fausta tibi, ac læta omnia precatur, suadetque, ut Opus urgeas, atque huiusmodi lucubrationibus, saluberrimis illis quidem, grauisimisque, eorum leuitatem, atque impietatem redimas, qui Catholici haberi uolunt, nec tamen cessant, Catholicam Fidem, disciplinamque libellis impellere, ac perturbare. Hoc nomine reputes, uelim, curaturum me quoque diligenter quicquid ex usu, et uoluntate tua fore comperiam.

P. Nicolao le Nourry  
Monacho S. Benedicti (etc.)  
Parisios

Romæ Kal. Octobr.

Ad officia

•  
• •

Admodum Reu<sup>de</sup> Pater

Tanta inest Daudico Psalterio excitandæ pietatis, atque a rerum humanarum cultu deturbandi animi uis, ut qui diligenter illud mente complectuntur, nequeant profectò diuini amoris ictum declinare. Quæ, si reputes tecum ipse, facilè quoque uel tacente me reputabis, eos quidem e sententia facere Pontificis Maximi, qui cælesti Psalmorum doctrina, suauitateque recreandis Christi Fidelium animis studium, atque operam nauant. Id tibi in eo libro, quem ueluti obsequii, ac uenerationis tuæ monumentum ad eius pedes perferendum cum tuis literis studuisti, propositum fuisse gaudet, teque ea de re, atque Opus tuum clementer amat, paternaque prosequitur benedictione; cum præsertim pro tua scientia, et religione eum te esse non dubitet<sup>1</sup>, qui in hoc ipso libro alueris Christianum Gregem ueritatis uerbo, unde oritur perfecta Charitas, atque adolescit. Me quoque hoc nomine tui amantissimum putes, uelim, quæque ad tuam utilitatem pertinere intelligam, libenter curaturum.

P. Roberto Morel  
Monacho Benedictino (etc.)  
Parisios

Romæ Kal. Octobr.

Ad officia

---

1. esse n. dub. *postea s. l. add, pro putauerit (ut uid.) eras.*

# COMPTES RENDUS.

## BIBLIOGRAPHIE, ETC.

**Der grosse Herder.** Nachschlagewerk für Wissen und Leben. Vierte, völlig neubearbeitete Auflage von Herders Konversationslexikon. 2 Bd. Batterie bis Cajetan. — Fribourg en Birsgau, Herder, 1932, 4<sup>o</sup>, 1728 col., ill. Rel. Mk. 34.50.

Le second volume du *Der Grosse Herder* n'a pas tardé à suivre le premier, dont la Revue Bénédictine a relevé les qualités exceptionnelles (1931, p. 353). Il est construit sur le même plan et d'après la même méthode ; il n'y a donc pas lieu d'exposer à nouveau ce qui en a déjà été dit. On y retrouve la richesse de renseignements, le choix judicieux et l'extraordinaire abondance des illustrations, le souci enfin d'être le guide complet et pratique, avantages qui caractérisent cette belle encyclopédie. Les Rahmenartikel ou « articles encadrés », sont généralement des plus instructifs. Relevons ceux qui nous ont paru les plus intéressants : Bauen (18 colonnes) et Baukunst der Gegenwart (12 col.), Bevölkerung, Bildung, Bolschewismus, Buch. Celui qui est consacré à la Lettre (Brief) ne manque pas d'utilité. L'article consacré à Berlin ne compte pas moins de 6 plans en couleur et de 34 colonnes. — Nous constatons avec satisfaction que les pages sur la Belgique ont été rédigées avec bienveillance et souci d'impartialité : mais nous lisons avec regret que c'est « auf Grund einer *unfreien* Abstimmung » que la Belgique a acquis Eupen, Malmedy et St-Vith. Aux articles dédiés à S. Benoit, il y aurait quelques petites inexactitudes à corriger, par ex. au sujet de la « *aus dem Mittelalter stammende... Medaille* » du Saint. Parmi les « Allg. Bildungsanstalten » de Bruxelles, il y avait lieu de signaler les admirables musées royaux du Cinquantenaire si bien conçus au point de vue éducatif, et son fonds égyptologique, un des plus riches du monde. — Mais ce ne sont là que vétilles dans une œuvre aussi vaste et aussi réussie que l'est ce beau dictionnaire.

D. PH. SCHMITZ.

**Jahresberichte für Deutsche Geschichte.** Hrsgb. von A. Brackmann und F. Hartung, Bd. 5. Jahrgang 1929. — Leipzig, K. F. Koehler, 1931, 8<sup>o</sup>, XIV-773 p.

L'éloge des *Jahresberichte für Deutsche Geschichte* n'est plus à faire (voir *Revue Bénédictine*, 1929, p. 174 et 393 ; 1931, p. 354). Le 5<sup>e</sup> volume (1929) a suivi de près celui qui donnait la bibliographie de 1928 et il est conçu sur le même patron. Pour l'avenir on nous annonce quelques changements : la bibliographie paraîtra séparément et précédera la publication de la deuxième partie (Forschungsberichte), dont la rédaction retardait nécessairement l'impression de l'ouvrage. D'autre part, les nécessités budgétaires du moment imposeront au programme quelques restrictions : on ne nous spécifie pas encore lesquelles. — La pauvreté relative du paragraphe consacré à l'histoire monastique du moyen âge ne doit pas surprendre. On trouvera plusieurs études, qui s'y rapportent, classées sous d'autres rubriques, notamment à l'histoire locale. Mais on s'étonnera peut-être de ne pas y voir signalé le

*Bulletin d'histoire bénédictine de la Revue bénédictine*; la conclusion de l'article de dom P. Volk sur « das Abstinenzindult von 1523 für die Benediktinerklöster der Mainz-Bamberger Provinz. II » (*Rev. Bén.*, 1929, p. 46 ss); non plus que l'étude de D. A. Wilmart sur « un évangélaire de Ratisbonne » (*ib.*, p. 368 ss).

PH. S.

## ÉCRITURE SAINTES.

H. VINCENT. *L'Authenticité des Lieux saints*. — Paris, Gabalda, 1932, 8°, 117 p.

Cette mince brochure est le résumé du grand ouvrage sur Jérusalem nouvelle et le résultat de près de quarante années de labeur. C'est le témoignage d'un pèlerin passionné qui a interrogé chaque pierre de la Ville sainte pour lui arracher son secret. Il n'a rien négligé pour mener à bien son enquête et c'est par les méthodes les plus sévères de la critique qu'il est parvenu aux solutions conservatrices qu'il défend devant ses lecteurs. Peut-être ceux-ci étaient-ils en droit d'attendre un graphique ou un plan pour éclairer la démonstration un peu abstraite de l'emplacement du saint Sépulcre et du Calvaire, mais ils seront heureux en tout cas de voir défendre avec tant de fermeté et de compétence les titres de sanctuaires si chers à leur cœur.

H. D.

L. DRESSAIRE. *Jérusalem à travers les siècles*. — Paris, Bonne Presse, 1931, 8°, VI-544 p. 2 cartes et 61 illustrations. Fr. 30.

Un volume fort court si on suppose la matière énorme qu'il résume et fort savant si on considère où l'auteur s'est informé, et qu'il a passé déjà un quart de siècle à Jérusalem. Le public des pèlerins, comme celui des étudiants en Écriture sainte et des lecteurs de l'Évangile, lui est tout acquis. Il y trouvera l'exposé de ce que l'on sait, ou de ce que l'on affirme sur les lieux saints, leur histoire et leur état actuel. Les arguments de chacun sont rapportés avec sérénité, et même aux pages critiques où l'auteur plaide, comme c'est son droit, *pro domo sua*, il faut lui concéder qu'il conserve une modération de ton qui repose et fait plaisir. Par ailleurs il a mis sa coquetterie à dire fort haut où il a pris son bien et à proclamer sa gratitude envers les pionniers qui lui ont frayé la voie. C'est un livre qui attire l'estime et mérite le succès.

DOM HILAIRE DUESBERG.

F. X. KORTLEINER. *Commentationes Biblicae. VI<sup>e</sup> Cananaeorum auctoritas num ad religionem Israelitarum aliquid pertinuerit*. — Insbruck, Rauch, 1932, 8°, 90 p. Mk. 3.

Le P. Kortleiner poursuit la série de ses études scholastiques sur les influences étrangères dans la religion d'Israël. Cette fois il s'agit des Cananéens et la question est d'importance si l'on songe au rôle que M. Lods par exemple leur fait jouer dans l'élaboration du culte de Jahvé. Fêtes agricoles, institution du sabbat, sacrifices et sanctuaires des haut-lieux, tout cela, serait le résultat de la fusion entre les conquérants nomades et les habitants de la Palestine. La difficulté s'augmente du fait que l'A. T. lui-même constate cette influence des vaincus, pour la déplorer il est vrai, mais la tentation reste forte de dé-pister entre les lignes, des aveux plus compromettants pour la religion légitime elle-même.

On trouvera dans cette étude un résumé net et complet de ces questions délicates, et une mise au point non suspecte de la moindre complaisance pour les hypothèses aventureuses. C'est un *status quaestionis* utile pour les

étudiants et les prêtres en quête d'un guide et d'une opinion ferme sur ces questions spécieuses.

DOM HILAIRE DUESBERG.

R. P. M. J. LAGRANGE. *Saint Paul. Épître aux Romains* (Etudes Bibliques). — Paris, Gabalda, 8°, LXXII-21-406 p. Fr. 60.

Le R. P. s'excuse, dans sa note pour le quatrième millè, de ne point offrir une refonte du commentaire publié en 1915. Les circonstances difficiles d'à présent ont empêché ce travail. Seule a été effectuée une révision sommaire. Les compléments et amendements qui auraient dû normalement figurer dans le texte ont été renvoyés à la fin du volume.

Dans les *Addenda et corrigenda* qui constituent la partie originale de cette réédition, le savant auteur expose de nouveau son sentiment sur les prologues que dom de Bruyne a déclarés marcionites et sur la doxologie finale également mise en question par De Bruyne.

D. D. A.

### THÉOLOGIE HISTORIQUE.

P. DUDON, S. J. *Le Gnostique de Saint Clément d'Alexandrie*. Opuscule inédit de Fénelon publié avec une introduction par le Père D. — Paris, Beauchesne, 1930, 8°, XI-299 p.

Qu'on ne s'attende pas à trouver dans cet essai de Fénelon une étude objective et impersonnelle de la doctrine de Clément d'Alexandrie. C'est bel et bien un plaidoyer, et fervent, pour le guyonisme. Et d'abord, est-il bien de Fénelon ? Le manuscrit découvert à S. Sulpice n'est pas de sa main. On pourrait alléguer aussi le silence de Bossuet sur l'auteur d'un ouvrage où se trouvait matière à tant de contestation, car Bossuet lui-même dans sa Tradition des nouveaux mystiques, a réfuté chapitre par chapitre l'opuscule intitulé *Le gnostique de S. Clément d'Alexandrie*. Fénelon mis à part, quel pourrait être, dit le P. D. l'écrivain français quiétiste que Bossuet aurait pris la peine de réfuter ex professo ? Si le nom de l'auteur n'a pas été prononcé, c'est que le *Gnostique* date de bien avant la controverse publique et que le manuscrit n'avait été confié à Bossuet qu'à titre personnel. Fénelon a donc lu et étudié attentivement les œuvres de Clément. Mais, hélas ! il joue ici à l'alchimiste : le chrétien parfait, le gnostique, l'homme qui ne vit plus que de la charité, qui contemple incessamment les choses divines et qui jouit ici-bas de la plus parfaite *apathie*, se mue, sous la plume de Fénelon en un « mystique passif » pratiquant une contemplation sans actes ni paroles, se trouvant ainsi dans un état d'indifférence totale, et à sa béatitude et à son perfectionnement. Voilà donc Clément d'Alexandrie l'avocat des quiétistes : Fénelon l'a lu avec les verres de Madame Guyon. Tout préoccupé de défendre son système, il s'est trompé de clef, et a cru retrouver dans ce Père du second siècle la doctrine d'un Jean de la Croix, d'un François de Sales, voire d'un Père Lacombe. Après avoir judicieusement exposé l'erreur de Fénelon — et même les quelques méprises de Bossuet dans l'interprétation de Clément — le P. D. retrace l'histoire des Conférences d'Issy (1694) pour pouvoir situer convenablement le *Gnostique* dans l'histoire du quiétisme. Plus important presque que les *Maximes des Saints*, parce que ce dernier ouvrage suivit les Conférences, le *Gnostique* nous est le premier manifeste du quiétisme fénelonien et il a l'avantage d'offrir un tout ordonné et systématisé. Il est intéressant, enfin, de remarquer que dans tout le cours de l'opuscule, Fénelon s'attache à montrer la conformité de la doctrine des mystiques modernes non seulement avec Clément d'Alexandrie, mais encore



avec Cassien et avec le Pseudo-Denys. Dans sa longue introduction (160 pages) le P. D. a fait effort pour se montrer parfaitement impartial. Il l'a été, croyons-nous, quoique transparaisse assez souvent une préférence intime pour l'Évêque de Meaux.

D. P. P.

**E. FLEURY. Hellénisme et christianisme. Saint Grégoire de Nazianze et son temps** (Etudes de théologie historique). — Paris, Beauchesne, 1930, 8°, XII-382 p. Fr. 58.

Dans ces pages d'une grande pénétration psychologique, l'A. fait excellemment sentir l'intérêt dramatique, profondément humain, de la vie de S. Grégoire de Nazianze, vie qui se déroule suivant le rythme d'une tragédie, avec ses alternances de pause et de mouvement, avec ses jeux d'ombre et de la lumière. Il fait revivre devant nos yeux la figure séduisante de ce Père grec le plus proche de nous par sa curiosité intellectuelle, sa largeur de vues, sa sensibilité vibrante. Il fait goûter cet écrivain de génie qui sut réaliser si harmonieusement l'accord de l'hellénisme et du christianisme.

Ce livre d'une lecture si attachante a néanmoins un défaut. L'A. a beau déclarer qu'il n'entre pas dans son dessein de donner même une simple esquisse de l'exégèse et de la théologie de Grégoire, le lecteur se sent frustré. Il cherche en vain le moindre développement sur le platonisme de S. Grégoire, étudié naguère par M. H. Pinault (La Roche-sur-Yon, 1925). A peine, quelques mots trop brefs sur la Trinité.

En dépit de cette lacune que nous n'avons pas voulu dissimuler, répétons que ce beau travail nous livre l'étude d'âme la plus fouillée, l'évocation la plus suggestive de la noble et sympathique figure de Grégoire le Théologien.

D. D. A.

**Miscellanea a Agostiniana.** Testi e Studi pubblicati a cura dell'ordine eremitano di S. Agostino nel XV centenario dalla morte del santo Dottore. Volume II. *Studi Agostiniani*. — Roma, Tipogr. Vaticana, 1931, 4°, XXXVI-1042 p.

**Augustiniana.** Dissertationes et orationes habitae in celebratione Anni Jubilaei S. Augustini... in abbazia Averbodiensi ordinis Praemonstratensis. — Averbode, « Pro Hostia », 1930, 8°, 168 p.

Le beau volume II des *Miscellanea Agostiniana* est le digne pendant des *Sermones S. A. post maurinos reperti* édités par dom Morin. Nous n'y trouvons pas moins de trente et une études, toutes intéressantes, quelques-unes d'une importance capitale. En tête, la magistrale Encyclique *Ad salutem humani generis*. Puis, une série d'articles biographiques : le plus ancien portrait de S. Augustin (Mgr Wilpert) ; la constitution physique du Saint (B. Legewie) ; le caractère surnaturel de sa conversion défendue contre des critiques modernes (Mgr Mannucci) ; l'identification du « *rus cassiciacum* » (Ph. Meda) ; l'idéal et l'œuvre monastiques de S. Augustin (P. Monceaux) ; Saint Augustin et Carthage (G. G. Lapeyre), étude riche en renseignements archéologiques. — Un bon tiers du volume est ensuite consacré à des travaux littéraires que recommandent les noms les plus distingués : la liste des ouvrages de S. Augustin par Possidius (A. Wilmart) ; notes sur les plus anciens manuscrits de S. A. (E. A. Lowe) et sur le « *De catechizandis rudibus* » (A. Souter) ; la tradition des grands ouvrages de S. A. (A. Wilmart) ; une énigme dans la liste des écrits d'Augustin rédigée par Possidius, énigme d'ailleurs résolue par D. De Bruyne ; « *Enarrationes in Psalmos* » prêchées à Carthage (De Bruyne) ; « *De octo quaestionibus ex veteri Testamento* » un écrit authen-

tique d'Augustin (De Bruyne); étude sur le psaume abécédaire « contra partem Donati » (F. Ermini); étude littéraire et psychologique de la célèbre lettre 73 (A. Vaccari); comparaison, du point de vue exégétique, entre les « Quaestiones hebraicae in genesim » de S. Jérôme et les « Quaestiones in genesim » de S. Augustin (F. Cavallera); les Rétractations exégétiques de S. A. (M. J. Lagrange); le « De haeresibus » et ses sources (G. Bardy); la chronologie des sermons de S. A. (A. Kunzelmann); Saint Augustin reviseur de la Bible (De Bruyne); le rythme dans la prose de S. A. (F. di Capua). — Comme couronnement, dix études d'histoire doctrinale : *Augustini Philosophia pro existentia Dei* (I. Sestili); la théorie augustinienne des raisons séminales (Ch. Boyer); l'exégèse des théophanies dans la théologie trinitaire de S. A. (J. Lebreton); Contribution au « Cur Deus Homo » de S. A. (J. Rivière); un article courageux et objectif sur la Prédestination d'après S. A. (A. M. Jacquin); les variations de S. A. à propos de Rom. 7, 14 sqq. (Mgr Bardenhever); l'Immaculée conception chez S. Augustin (F. S. Mueller); sa notion de béatitude (D. Bassi); la défense de l'idéal monastique par S. A. (U. Moricca); S. Augustin et l'Impérialisme romain (P. Gerosa).

Regrettant de ne pouvoir donner une analyse ni même un résumé de chaque article (pour les études littéraires, toutefois, cfr. le *Bulletin d'anc. litt. chrét. lat.*) nous avons du moins tenu à en mettre la liste complète sous les yeux du lecteur. Celui-ci en appréciera certainement la variété et l'importance, tandis que les noms des auteurs, spécialistes éminents, lui sont un gage de leur valeur scientifique.

Modeste, mais intéressante elle aussi, la contribution académique des Chanoines norbertins belges au jubilé de S. Augustin. Signalons spécialement *Momentum S. Scripturae in vita S. Augustini* (J. B. Valvekens); *S. Augustinus et mysterium SS. Trinitatis* (G. Hoste); *Doctrina ascetica S. Augustini* (P. Lenaerts); *Synthetica indoles S. Augustini* (E. Gisquière); *Rondom den Augustinus-Regel* (H. Heijman), article sur lequel le *Bulletin* déjà mentionné nous donnera l'occasion de revenir.

Le charmant volume édité par l'abbaye d'Averbode trouvera bon accueil chez tous ceux qui allient à l'admiration pour S. Augustin une estime particulière pour l'ordre vénérable de Prémontré.

D. C. LAMBOT.

FR. SAINT-MARTIN A. A. *La pensée de saint Augustin sur la prédestination gratuite et infaillible des élus à la gloire d'après ses derniers écrits.* — Paris, Bonne Presse, 1930, 8°, 165 p.

Il faut bien reconnaître que depuis longtemps la doctrine de S. Augustin sur la prédestination n'est plus guère en faveur auprès de la plupart des théologiens catholiques, encore qu'ils trouvent avantageux de s'abriter sous ce grand nom. Ce n'est pas le cas pour l'auteur de ce livre, augustinien fervent. Par bonheur son enthousiasme juvénile, loin de l'aveugler, n'a fait que le rendre plus perspicace. Son exposé, qui cherche à être objectif, l'est effectivement.

Après quelques considérations générales, l'A. observe justement « que le point précis du mystère de la prédestination ne se trouve pas selon saint Augustin dans la difficulté de concilier l'action divine et la liberté humaine » (il n'y a même pas là, à vrai dire, de difficulté pour lui), mais bien « dans l'impossibilité, pour l'homme, de trouver des raisons du choix divin ». S'auto-ri-sant d'une distinction posée en principe par S. A., l'Auteur envisage successivement selon l'ordre d'intention et l'ordre d'exécution la prédestination

gratuite et infaillible des élus à la gloire. Tout cela est clair et convaincant.

Le R. P. voudra bien nous permettre de signaler à cette occasion l'excellent article du R. P. Jacquin O. P. « La prédestination d'après S. Augustin » paru en 1931 dans les *Miscellanea agostiniana* II, p. 853-878. Les conclusions sont les mêmes et ici encore, à l'objectivité s'allie une estime non dissimulée pour la vérité théologique de l'enseignement du Docteur de la grâce. D. C. L.

M. COMEAU. *Saint Augustin, exégète du quatrième Evangile* (Etudes de théologie historique). — Paris, Beauchesne, 1930, 8°, X-421 p. Fr. 48.

M<sup>lle</sup> C. s'est attachée à un aspect de l'œuvre augustinienne moins exploré que beaucoup d'autres : la façon dont l'évêque d'Hippone entendait l'explication de l'évangile spirituel, dans ces causeries familières que sont les *Tractatus in Joannem*.

Sans viser à la nouveauté, mais avec précision et clarté, l'A. traite d'abord des questions littéraires dont la connaissance est indispensable pour l'intelligence des traités, puis elle retrace l'histoire de l'exégèse johannique avant S. Augustin, celui-ci ayant notablement subi l'influence d'Origène et d'autres Pères.

L'ouvrage abonde en aperçus intéressants. Signalons spécialement les chapitres sur la valeur critique et exégétique des *Tractatus* sur la doctrine touchant la foi et sa genèse, sur la doctrine trinitaire, la christologie et l'ecclésiologie, ces dernières intimement associées, enfin sur la vie intérieure du chrétien.

Une conclusion bien nuancée distingue soigneusement, pour juger de la valeur des *Tractatus*, entre le point de vue strictement exégétique et le point de vue doctrinal. Sous ce dernier aspect on peut dire que les traités traduisent heureusement la théologie du quatrième évangile.

Il faut féliciter M<sup>lle</sup> C. d'avoir si justement pénétré la pensée du saint docteur, traité avec doigté les nombreux problèmes qui se posent à son sujet et su inspirer au lecteur le désir d'entrer directement en contact avec les *Tractatus*. D. D. A.

A. STREWE. *Die Canonessammlung des Dionysius Exiguus in der ersten Redaktion* (Arbeiten zur Kirchengeschichte, Bd. XVI). — Berlin, Walter de Gruyter et Co., 1931, 8°, p. VIII-107. Mk. 9.

La collection des canons de Denys le Petit, est, on le sait une des sources les plus anciennes du Droit ecclésiastique et a exercé une grande influence sur son développement ultérieur. L'édition courante de ce document est celle de Justelli (1661, cf. Migne, t. LXVII), reproduction d'un manuscrit (Cod. Bodl. 3689) du X<sup>e</sup> siècle. Les érudits n'ignorent pas qu'il existe une rédaction antérieure de ces canons, jusqu'ici inédite, contenue dans un manuscrit du VIII<sup>e</sup> siècle (Cod. Vaticanus Palat. 577). C'est à celle-ci que M. A. Strewe a consacré en 1919 une dissertation avec édition critique du texte, présentée à la faculté de Droit de Iena. Mais depuis lors, l'A., absorbé par ses occupations pastorales, n'a pu apporter à son ouvrage les dernières précisions requises; aussi pour satisfaire les plus pressés, c'est l'éditeur lui-même de la collection (Arbeiten zur Kirchengeschichte), H. Lietzmann qui publie le texte des canons, laissant aux spécialistes le soin de découvrir par eux-mêmes ce qu'ils eussent peut-être trouvé dans la dissertation de M. Strewe. La confrontation avec la seconde rédaction est soigneusement indiquée dans l'appareil critique placé au bas des pages, on y constate aisément l'époque postérieure de cette dernière, qui tantôt rend le texte plus clair, tantôt repolit



un peu le style, substitue des expressions plus délicates à celles un peu plus crues de la rédaction première. L'orthographe aussi a évolué, parfois elle est plus classique dans le texte ancien : *caelestis*, *paenitentia*, au lieu de *coelestis*, *poenitentia*. Au reste plus d'une fois le texte récent a servi à corriger des méprises évidentes dans l'ancien : dans cet ordre de choses, nous eussions p. 17 l. 28 préféré le *typhum* de la 2<sup>e</sup> au *typum* de la première. Dans celle-ci p. 18 l. 27 il semblerait préférable de lire *repararent* au lieu de *separarent*. En résumé, c'est surtout au point de vue de la forme que nous croyons intéressante la comparaison des deux textes ; pour la substance, l'histoire du Droit, les différences sont minimes. Notons cependant les canons 3, 6, 9 du Concile de Sardique, relatifs à la primauté du pape, qui n'ont pas échappé aux discussions des critiques, la première rédaction n'accuse de différence avec l'autre que dans le canon 3, qui, à vrai dire, semble mutilé et inintelligible. On le voit, il y a là ample matière soumise aux investigations des philologues et des historiens.

D. R. PROOST.

S. THOMAS. **Somme théologique.** Texte latin et traduction française.

**Le péché**, t. II ; trad. R. Bernard, 388 p.

**Vie de Jésus**, t. III et IV ; trad. P. Synave, 297 p. et 460 p.

**La pénitence**, t. II ; trad. E. Hugueny, 498 p.

**Le mariage**, t. II ; trad. L. Missery, 352 p.

(Editions de la Revue des jeunes, Paris, Desclée et Cie, 1931).

Nous sommes heureux d'annoncer ces nouveaux volumes de la Somme théologique, traduite et annotée par un groupe de professeurs dominicains des trois provinces de France, sous le haut patronage du R<sup>m</sup> P. Gillet, maître général de l'Ordre. Les 16 volumes antérieurement publiés ont déjà établi et affermi la bonne réputation de tout l'ouvrage pour lequel en outre les noms des traducteurs-commentateurs constituent par avance une incontestable garantie.

Ci-dessus, nous avons rangé les dernières parties parues (jusqu'à janvier 1932) d'après leur place dans la Somme. Le péché t. II comprend les questions 79-89 de la I-II : causes du péché (y compris le péché originel) et effets du péché. Mais après le texte de S. Thomas, viennent deux appendices d'une portée considérable (p. 275-368), d'abord les notes explicatives indiquant la suite des idées dans les articles successifs de la Somme, et puis les « renseignements techniques », qui sont de véritables traités mis au courant des résultats acquis par la théologie depuis S. Thomas, et expliquant clairement et sobrement les thèses essentielles. On peut en juger par l'exposé concernant le péché originel et le péché véniel.

La Vie de Jésus, t. III, a pour objet le Passion du Christ (III, qu. 46-47), c'est le centre de toute la doctrine catholique avec les problèmes si importants du caractère méritoire, satisfactoire et sacrificiel de la Passion. Comme dans le volume précédent, les notes explicatives (p. 179-207) servent de commentaire aux articles de S. Thomas, et les renseignements techniques (p. 209-279) donnent une synthèse mise au courant des discussions les plus récentes sur la nature de la Rédemption et la satisfaction du Christ.

Le tome IV de la Vie de Jésus correspond aux questions 50-59 de la III<sup>e</sup> partie, on pourrait l'intituler : « Mort et triomphe de Jésus », c'est l'explication et le développement théologiques des articles 4-7 du Symbole des Apôtres « Le Christ est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers, est ressuscité des morts, est monté au ciel, est assis à la droite du Père, d'où il viendra juger



les vivants et les morts ». De nombreuses notes exégétiques et historiques suivent le texte ainsi que des notes doctrinales plus étendues sur des questions qui autrefois ont suscité de vives controverses, telles l'identité du corps du Christ dans la mort, le retour au corps ressuscité du sang répandu dans la passion, de même sur la doctrine nettement thomiste du Christ-Roi, telle que Pie XI l'a récemment introduite dans la Liturgie.

Les deux volumes suivants, la pénitence, 2<sup>e</sup> partie (contrition et confession) et le mariage, 2<sup>e</sup> partie (empêchements) se rapportent au Supplément de la Somme, et traitent des questions dans lesquelles les progrès des sciences historiques et l'évolution du droit canonique ont introduits de notables modifications. S. Thomas, sur plusieurs de ces points, semble un peu démodé, mais les éditeurs ont su là-même mettre en lumière la valeur de ses doctrines, éclaircir les questions d'exégèse thomiste, telles l'attrition et la contrition parfaite, et compléter la doctrine des empêchements de mariage d'après le droit actuel.

D. R. PROOST.

**Concilium Tridentinum. Tomus III.** Diariorum pars tertia, vol. I. Ed. Seb. Merkle. — Fribourg en Br., Herder, 1931, 4<sup>e</sup>, 762 p. Mk. 45.

La monumentale collection des documents (*diaria — acta — epistulae — tractatus*) relatifs au Concile de Trente que la Görresgesellschaft a inaugurée en 1901 atteint par la présente publication son dixième volume. De même que le premier volume paru il y a trente ans (*Diariorum pars prima*), celui que nous annonçons aujourd'hui est l'œuvre de Mgr Séb. Merkle, l'ouvrier de la première heure, toujours fidèle à la tâche, que viennent souvent interrompre d'autres travaux. Ce tome III des *Diaria* embrasse les relations ou compte-rendus relatifs à la dernière partie du Concile (1562 et 1563) : il se divise en deux volumes. Afin de livrer le plus tôt possible aux désirs impatients des érudits l'importante relation du Cardinal Paleotto, l'ordre habituel des matières a été interverti. On trouvera dans ce volume, après les relations plus courtes d'Ast. Servanti (p. 1-91), de Phil. Musotti (p. 93-188), de Phil. Gerio (p. 189-230), celle de Paleotto (p. 231-762) à laquelle aucune autre ne le cède en importance. Mais les prolégomènes, que nous avons vu atteindre 130 et 140 pages dans les parties précédentes, de même que les tables, sont renvoyés au vol. II, que l'A. nous promet endéans les deux années. Sans doute, l'absence de ces prolégomènes nous empêche de prendre suffisamment connaissance de la personne et des travaux des auteurs susnommés, mais, cette lacune sera comblée à bref délai.

Les trois premières relations que nous venons d'indiquer sont écrites en italien : Servanti, secrétaire de l'évêque de Télese, décrit jour par jour les événements plutôt d'ordre extérieur, la ville de Trente, l'arrivée des prélats et des ambassadeurs, les sessions avec le relevé des scrutins qui y ont eu lieu. Musotti, d'abord au service du savant Card. Seripando, ensuite du Cardinal de Lorraine, se trouve, surtout du fait de ses relations avec ce dernier, en mesure de publier des documents et des lettres de grand intérêt. Gerio, évêque d'Ischia, ne commence sa relation qu'en décembre 1562 : évidemment il est homme de doctrine, et décrit avec intelligence les travaux de l'assemblée. Mais c'est surtout la relation de Paleotto, alors auditeur de Rote, peu après Cardinal et archevêque de Bologne, qui mérite une attention spéciale. Non seulement il a assisté en personne aux congrégations et sessions du Concile dont il nous laisse le compte-rendu, mais il a eu une part personnelle dans l'élaboration des canons et des décrets. Il reproduit la substance des vœux émis par les Pères,

avec plus ou moins d'étendue selon leur importance, et y intercale des aperçus synthétiques sur la marche des affaires. Il a conscience de l'importance de son travail, et prévoit que l'histoire aura à en profiter (cf. p. 398). Déjà, il est vrai, les mémoires de Paleotto ont été publiés (par Mendham 1842, et Theiner, 1874) mais d'après la rédaction finale seulement de l'A., alors qu'il en existe trois autres relations antérieures rédigées au courant des discussions du Concile, et sous l'impression immédiate qu'elles ont produite. La reproduction de celles-ci, avec les différences qu'elles présentent, constitue (avec les trois relations italiennes sus dites) la partie tout à fait inédite du travail de Mgr M., on y trouvera de nombreuses précisions, que P. n'a pas cru devoir admettre dans une narration suivie et ordonnée, mais qui intéresseront beaucoup les historiens actuels du Concile et des questions y traitées.

L'édition, il est presque inutile de le dire, est exécutée selon toutes les exigences de la critique ; après les notes relatives aux textes viennent pour chaque page de nombreuses explications complémentaires : extraits de lettres, celles de Nuccius notamment, le secrétaire de Paleotto, qui donne des détails sur les personnes et les événements ; renseignements sur les auteurs, les faits, auxquels des Pères du Concile font allusion dans leurs *vota* : l'ensemble de ces notes forme vraiment une nouvelle collection de documents qui viennent se superposer au récit de Paleotto. Il faut d'ailleurs, pour lire l'ouvrage, se reporter fréquemment aux volumes des *Acta* de la même collection (tom. VIII et IX édités par Mgr Ehses) : les *diaria* expliquent l'origine et la formation successive des décrets et canons qui constituent les *Acta*. Il arrive plus d'une fois que l'A. signale des rectifications à y apporter.

Il est à peine nécessaire de signaler l'importance des questions discutées et résolues pendant cette dernière période du Concile, la résidence des évêques est-elle une obligation de droit divin, la juridiction des évêques leur est-elle conférée par le Pape, le Pape peut-il être qualifié de « rector universalis Ecclesiae » voilà des questions sur lesquelles on a discuté longuement sans grand résultat ; par contre on connaît assez les importantes décisions prises sur la réforme des abus, les sacrements de l'eucharistie, de l'ordre et du mariage.

La présente collection ne fournit pas seulement des renseignements sur une foule de questions d'histoire et de doctrine, elle serait un instrument indispensable aussi pour les auteurs de monographies relatives à certains personnages qui ont pris part au Concile, tels par exemple le Cardinal de Lorraine (Charles de Guise) et tant d'autres prélats qui ont occupé un rôle considérable et trop peu connu dans cette illustre assemblée.

D. R. PROOST.

**Joannis a S. Thoma *Cursus Theologicus*, opera monachorum Solesmensium**  
O. S. B. editus. — Paris, Tournai ; Desclée et soc., 1931, 4<sup>e</sup>, CVIII-558 p.,  
Fr. français. 150.

La renaissance de la philosophie et de la théologie thomiste qui depuis cinquante ans s'affirme de plus en plus, a naturellement attiré l'attention sur les interprètes les plus autorisés du thomisme, au premier rang desquels on doit placer Jean de S. Thomas. On s'est hâté de publier des éditions nouvelles de son *Cursus philosophicus* et de son *Cursus Theologicus* (Vivès 1883) : on s'est trop hâté, car, chacun en convient, ces éditions sont très defectueuses. On en attendait impatiemment de meilleures. Aussi il y a deux ans, un bénédictin, le R. P. Reiser a-t-il fait paraître le volume d'une nouvelle édition fort soignée du *Cursus philosophicus* ; aujourd'hui c'est une groupe de moines.

bénédictins de Solesmes, qui entreprend une nouvelle édition du *Cursus theologicus*. Entreprise de grande ampleur, puisqu'on nous promet neuf volumes, dont le premier, par son aspect imposant, semblerait déjà suffire à constituer lui seul une publication considérable. Dans les prolégomènes, les A.A. nous donnent des chapitres successifs concernant la vie, les œuvres, le style de J. de S. Th., et exposent les principes qui les ont guidés dans la rédaction de cette nouvelle édition critique qui a pour base l'édition princeps de 1643, collationnée avec les éditions postérieures dans tous les passages qui comportent quelque difficulté. Les rectifications que suggèrent les éditeurs nous paraissent parfaitement justifiées. Après la préface, vient le texte de J. de S. Th. : d'abord trois traités préliminaires, parmi lesquels il faut remarquer l'exposé des sentences de Pierre Lombard, ensuite le commentaire des questions I à VII de la Somme Théologique : Nous avons pas à apprécier ici la doctrine de J. de S. Th., c'est l'édition nouvelle qu'il nous faut signaler. Certes par la correction peu commune du texte, par les références toujours vérifiées et au besoin discutées, par la bonne disposition et la différenciation des caractères qui font ressortir les parties de l'argumentation, elle se recommande éminemment aux hommes d'étude, professeurs et étudiants en théologie. Par le soin donné à l'exécution typographique, sans oublier les motifs, vignettes et lettrines de fort bon goût qui viennent l'orner, elle fait honneur aux éditeurs en même temps qu'à l'imprimerie qui l'a publiée.

D. R. PROOST.

### THÉOLOGIE DIDACTIQUE.

CHR. PESCH, S. J. *Compendium theologiae dogmaticae*, t. III. Ed. 4. — Fribourg, Herder, 1931, 8°, VIII-314 p.

Parmi les ouvrages du P. Chr. Pesch, le principal est sans doute son cours de théologie « *Praelectiones dogmaticae* » en 9 volumes, avec l'abrégé du même « *Compendium theologiae dogmaticae* » en 3 volumes, dont nous annonçons ici le tome III récemment publié en 4<sup>e</sup> édition, sans changement notable depuis l'édition précédente, à part, en appendice, une thèse spéciale sur la médiation universelle de Marie. Le P. Deneffe, chargé depuis la mort du P. Pesch (1925), des éditions nouvelles de ses œuvres, est comme lui favorable à cette doctrine, mais constate que la possibilité d'une définition dogmatique est encore en question.

Au reste, les traités de théologie du R. P. Pesch sont depuis bientôt quarante ans en usage dans les séminaires et écoles théologiques, il n'est donc plus nécessaire de caractériser leurs méthodes et leurs tendances : le succès, attesté par les éditions successives, a fait la preuve de leurs mérites.

D. R. PROOST.

DR R. LINHARDT. *Die Sozial-Principien des hg. Thomas von Aquin*. — Fribourg, Herder, 1932, 8°, XIV-240 p. M. 8,80.

Après les nombreux ouvrages qui ont paru ces dernières années sur la sociologie ou la politique de S. Thomas, il semble difficile de produire du nouveau. L'A. fait remarquer à ce propos que plusieurs des auteurs récents pensent plutôt accommoder les textes de S. Thomas aux questions d'actualité et à leurs vues personnelles, qu'à rechercher d'abord et avec impartialité quelle est la doctrine de S. Thomas, en elle-même, et surtout dans ses principes fondamentaux. Pour lui c'est à cette dernière tâche qu'il s'est donné et dans les cinq chapitres qui constituent son livre, il traite successivement 1<sup>o</sup> la mé-



thode dans les sciences sociales 2° la métaphysique thomiste et sa conception du monde en rapport avec la sociologie, 3° la philosophie du droit et des lois selon S. Thomas, avec le droit positif émanant du droit naturel, 4° et 5° les doctrines sociales et économiques.

L'exposé de l'A. se caractérise par l'ordre et la clarté, il ne s'attache pas aux détails ni aux développements historiques, mais il met en lumière les éléments essentiels, universels, toujours valables du thomisme, qu'il synthétise en s'appuyant sur une étude très complète des œuvres de l'angélique Docteur.

L'ouvrage par suite sera utile à la fois aux théologiens, aux philosophes, aux juristes, aux sociologues, à tous ceux qui veulent pénétrer à fond les principes de la doctrine sociale catholique.

D. R. PROOST.

### LITURGIE

L. EISENHOFER. *Handbuch der katholischen Liturgik*. I Bd. *Allgemeine Liturgik*. — Fribourg en Br., Herder, 1932, 8°, XII-608 p. Mk. 14.

Le manuel en deux volumes de V. Thalhofer-L. Eisenhofer est bien connu et justement apprécié. La présente édition, œuvre de M. E., en est une refonte. Ce premier volume s'ouvre sur des préliminaires : le développement historique de la liturgie ; les sciences liturgiques : sources et histoire. Le corps de l'ouvrage se partage en trois parties. I Les éléments de la liturgie catholique : éléments verbaux, tenue extérieure, symboles. II Les lieux du culte : églises, cimetières ; mobilier, vases sacrés, vêtements et insignes liturgiques. III L'année liturgique en général ; le cycle de Pâques ; le cycle de Noël ; le calendrier et le sanctoral.

Sans que l'exposé des rubriques soit négligé, la belle part est faite aux informations historiques. A cet égard, le présent manuel peut être considéré comme parfait modèle ; il est très rare qu'on surprenne l'A. en défaut et l'abondance de la documentation va de pair avec la clarté de la présentation. Ce livre est indispensable et nous ne doutons pas qu'il continue à recevoir un accueil des plus favorables.

D. C. L.

A. KING. *Notes on the catholic liturgies*. — Longmans, Green and Co., London, New-York, Toronto, 1930, 8°, 544 p., Sh. 21.

L'ouvrage comporte deux parties, l'une consacrée aux rites occidentaux, l'autre aux rites orientaux. La première partie se divise comme suit : une introduction générale, l'étude du rit romain, des rites monastiques dérivés, du rit lyonnais, du rit de Braga, du rit ambrosien et du rit mozarabe. La seconde partie du livre contient une introduction aux rites orientaux, puis l'examen du rit byzantin avec neuf variantes et enfin du rit arménien. L'A. s'est attaché à faire œuvre de haute vulgarisation. Il a donc banni, trop radicalement peut-être, tout appareil d'érudition. Quelques références sont citées dans le corps du texte, mais elles sont fort vagues. C'est dommage. La bibliographie citée à la fin de chaque chapitre est assez maigre, surtout en ce qui concerne le rit romain. Rarement toutefois on la prendra en défaut, quoique les plus exigeants souhaiteraient de ci, de là quelque précision, quelque mise au point.

Le rit romain est, à ce qu'il semble, trop sommairement étudié, vu son importance intrinsèque, son extension géographique et étant donné les larges développements accordés à des rites secondaires. A peine quelques mots sur les sacramentaires et les *Ordines romani*. La question de la collecte est sim-



plement effleurée. La prière eucharistique elle-même n'est pas analysée avec l'attention qu'elle mérite. L'évolution des cérémonies n'est, en général, pas esquissée. Bref, une certaine superficialité.

A cette étude sur le rit romain, l'auteur ajoute celle des rites monastiques dérivés. Celui des Chartreux est longuement exposé : ce sera une révélation pour beaucoup de lecteurs. Les rites et prières propres aux Carmes, aux Dominicains et aux Prémontrés sont minutieusement et clairement décrits.

Le rit lyonnais reçoit les honneurs du chapitre quatrième. Exposé net et agréable auquel est joint, en appendice, un choix de préfaces propres et de bénédictions pontificales.

L'un des plus grands intérêts de ce livre gît dans le développement (plus de cinquante pages) accordé au rit de Braga, presque inconnu même aux liturgistes, et qui vient d'être restauré dans tout l'archidiocèse avec l'approbation du Pape régnant.

Les deux chapitres suivants : le rit ambrosien et le rit mozarabe, sont enrichis d'aperçus historiques et de larges citations de formules de prière.

La seconde partie s'ouvre par une introduction aux rites orientaux que tous les juges compétents ne pourront que louer. On y lit des notices bien au point sur les « Uniates », sur les prescriptions canoniques visant les rites orientaux, sur les langues liturgiques de l'Orient, sur la légitimité de ces liturgies, sur leur antiquité et leur origine, sur leur intégrité, sur leurs rubriques, sur le caractère dogmatique de ces liturgies et aussi sur leurs défauts : style trop fleuri, emploi d'apocryphes, longueur excessive des offices. L'auteur rassemble ensuite un nombre imposant d'attestations émanant des Papes démontrant à l'évidence la volonté constante des Pontifes romains : protéger, favoriser ces liturgies et ces coutumes si vénérables, si riches de sève catholique. Ce sont là des pages fort opportunes et qui donnent à réfléchir.

Le chapitre neuvième, le plus long de tous, expose avec toute l'ampleur désirable le rit byzantin. On y lit l'esquisse de l'histoire, parfois mouvementée, de ce rit chez les Italo-Grecs — les plus latinisés parmi les Unis orientaux, — chez les Ukrainiens, chez les Serbes, chez les Roumains, chez les Melkites, chez les Géorgiens, chez les Bulgares, chez les Grecs et enfin chez les Russes. Suivent de précieuses indications sur les vêtements sacrés, les vases sacrés, la disposition intérieure des églises (notons un excursus bien réussi sur les icones russes), le calendrier, les fêtes, enfin l'explication claire et attachante des trois liturgies byzantines : celle de S. Jean Chrysostome, celle de S. Basile et celle des Présanctifiés. Le dernier chapitre de ce livre, si bourré de faits, traite du rit arménien.

Remercions le savant Auteur de son travail si loyalement exécuté. Les quelques critiques que nous nous sommes permises ne servent qu'à mieux mettre en valeur les mérites d'une œuvre destinée à donner aux catholiques une idée plus « œcuménique » de leur religion. C'est le premier ouvrage en langue anglaise qui ait abordé avec tant de maîtrise une matière aussi vaste que difficile.

D. D. A.

W. H. FRERE. *Studies in early roman Liturgy* (Alcuin Club Collection XXVIII). — Oxford, University Press, 1930, 8°, 160 p.

C'est à chaque pas que le liturgiste se heurte aux questions embrouillées et délicates des calendriers, spécialement du calendrier romain, et malheureusement les études spéciales destinées à le guider dans ces labyrinthes ne sont pas nombreuses. Il y a bien l'excellent travail de Mgr Kirch *Der stadrömische*

*christliche Festkalender im Altertum*, mais il se borne à reconstituer le calendrier romain du V<sup>e</sup> siècle. Le présent ouvrage dont l'objet s'étend jusqu'au haut moyen âge répond donc à un réel besoin.

Le livre comporte deux parties. La première passe en revue les documents, liturgiques pour la plupart, qui ont contribué à l'évolution du calendrier romain ou la reflètent. Ce sont d'abord les deux listes philocaliennes *Depositiones episcoporum*, *Depositiones martyrum*, le martyrologe, les listes des titres romains et diaconies, le liber Pontificalis, enfin les livres liturgiques proprement dits, à savoir, les sacramentaires léonien, gélasien et grégorien, ces derniers sous leurs formes diverses, et conjointement, les lectionnaires et livres de chœur.

Ayant ainsi déterminé le parti à tirer de ces sources, le savant A. commente, au point de vue historique, tout l'ancien calendrier romain. C'est la seconde Partie, grâce à laquelle on pourra se rendre rapidement compte de l'époque où une fête est apparue et dans quelles conditions les anciens documents la signalent.

Le savant auteur se révèle excellent érudit et fin critique. Son livre, écrit avec concision, sobriété et clarté, est un de ceux dont on ne pourra se passer et que l'on consultera avec plaisir.

D. C. LAMBOT.

P. ALFONSO, O. S. B. *L'Eucologia romana antica. Lineamenti stilistici e storici* (Monografie liturgiche 2). — Subiaco, 1931, 8°, 155 p. L. 15.

Ce livre a pour principal objet la structure littéraire des formules euchologiques de l'ancienne liturgie romaine. De ce point de vue, l'A. les répartit en deux grandes classes : formules analytiques, formules synthétiques. Les premières sont simples (p. ex. : *oratio ad faciendum catechumenum*) ou solennelles (prière de la consécration des évêques). Les collectes de la messe sont un bel exemple de formules synthétiques. Si ingénieusement que l'A. présente ses vues, elles n'aboutissent tout de même qu'à fournir un simple procédé de classification.

Il est regrettable que le sacramentaire gélasien soit présenté comme postérieur dans toutes ses parties au sacramentaire grégorien. C'est une erreur, que n'excuse nullement la présence de nombreux éléments grégoriens dans ce qu'on appelle le gélasien du VIII<sup>e</sup> siècle.

D. D. A.

X. ZDZISLAW OBERTYNSKI. *Pontificale Arcybiskupa Lwonskiego iana Rzeszowskiego w Bibliotece Kapitulnej w Gnieźnie*. — Lwow, Ossolinski, 1930, 4°, XIII-358 p. 11 pl.

Ce livre liturgique fait partie, sous la cote 152, de la bibliothèque capitulaire de Gniezno (Pologne). Mais il a l'Italie méridionale pour pays d'origine. En usage d'abord au couvent des Chanoines du S. Sépulcre à Barletta en Pouille, il devint la propriété de la maison générale de cet ordre à Miechow (Pologne), Un supérieur général en fit don au premier archevêque de Léopol, Jean Rzeszowski. A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, un successeur de ce dernier, devenu métropolitain de Gniezno emporta le manuscrit dans sa nouvelle résidence.

L'examen des miniatures a amené l'éditeur à admettre des influences françaises et italiennes sur la décoration, notamment sur la manière de représenter les costumes.

M. Dzislaw Obertynsky édite le texte in extenso, avec toute l'exactitude et la clarté désirables. Mais, compte fait de quelques remarques de détails

d'ailleurs justes et intéressantes, il ne semble pas s'être appliqué à dégager la physionomie du document. Il en valait cependant la peine. Voici ce qu'un examen rapide révèle. Le livre comprend un missel à l'usage d'un évêque et un Pontifical. A en juger par les *ordines* de la semaine sainte, le sanctoral des litanies et, dans l'ordinaire de la messe, la bénédiction au *Pax Domini*, le missel semble d'origine française. Quant au Pontifical, il est apparenté, pour les grandes lignes, au Pontifical romain du XIII<sup>e</sup> siècle signalé par M. Andrieu, mais remanié de diverses manières. Les bénédictions finales ont été transposées avant les rituels des ordinations. Parmi ces derniers figure un curieux *ordo uel examinatio in ordinatione episcopi secundum usum ecclesiae dominici sepulchri*. Ce Pontifical mériterait un examen approfondi et nous remercions l'éditeur de l'avoir tiré de l'ombre d'une bibliothèque lointaine où il aurait pu rester ignoré longtemps encore.

D. C. L.

MGR C. CALLEWAERT. *Liturgicae Institutiones. Tractatus secundus. De Breviarii romani Liturgia.* — Bruges, Beyaert, 1931, 8°, XII-308 p. Fr. 35.

La première Partie des *Lit. Inst.*, qui en est déjà à la deuxième édition, traite de *s. Liturgia universim* : définition, histoire, sources, méthode d'une étude scientifique de la Liturgie. Le second *tractatus* a pour objet le Bréviaire romain. Impatiemment attendu, ce livre ne décevra aucun lecteur. Non seulement celui-ci y trouve clairement exposées la teneur actuelle du Bréviaire, et les règles qui en régissent l'emploi, mais il a la satisfaction de se voir constamment ramené aux sources historiques qui, seules, sont capables de faire comprendre l'état présent de l'office divin.

Parcourons-en rapidement les sept chapitres. Le premier, après avoir défini l'office divin, en montre l'excellence et en décrit l'ordonnance générale. En second lieu vient l'histoire de l'office canonical considéré dans son ensemble ; pour ce qui regarde chaque heure en particulier ce chapitre trouve son complément dans le ch. IV. Au moment où cette partie de son travail était déjà sous presse, Mgr C. a notablement modifié ses vues sur les relations entre l'*ordo officii* de S. Benoît et l'office romain contemporain. Il est arrivé à cette conviction, dont il a déjà fait part dans des publications spéciales, que S. B. a beaucoup emprunté au *cursus romanus* et qu'il est possible de conjecturer la teneur de ce dernier, grâce à un examen attentif de la Règle. On trouvera en appendice une note résumant la démonstration de Mgr C. — Au ch. III, l'A. traite des divers éléments de l'office : psalmodie, lectures, oraisons. Dans les deux chapitres suivants, V *De officiis diversis* et VI *De relatione officiorum inter se*, l'étude des rubriques a la large part. Enfin, le ch. VII a pour objet les offices spéciaux à un diocèse, à un ordre religieux, à une église particulière et les offices supplémentaires des morts et de la Sainte Vierge.

Le savant et pieux auteur s'est attaché à faire comprendre et aimer le Bréviaire. Nul doute qu'il ne contribue heureusement à faire naître ou entretenir ces sentiments dans son lecteur.

D. C. L.

*Sacramentum Rossianum* herausgegeben von J. BRINKTRINE (Römische Quartalschrift. Supplementheft 25). — Fribourg-en-Br., Herder, 1930, 8°, 208 p.

Le cod. Ross. lat. 204, aujourd'hui à la Bibliothèque vaticane, est un sacramentaire du XI<sup>e</sup> siècle se rattachant à la famille dite « gélasien du VIII<sup>e</sup> siècle » où se trouvent mêlés dans des proportions variables mais où dominent les



premiers, des éléments gélasien et grégorien. A lui seul, ce caractère suffirait déjà à justifier la présente publication. Mais le sacr. Ross. offre encore un autre intérêt. Il a subi une seconde fois le contact du grégorien lorsqu'un scribe, désireux de l'adapter autant que possible au sacramentaire grégorien dont l'usage était dominant autour de lui, a mis en marge nombre de formules empruntées à ce dernier et destinées à remplacer les formules gélasien qu'il marquait d'un obèle. Il était opportun de se demander quelle sorte de grégorien il avait sous la main, l'Hadrianum, ou un représentant plus ancien. M. B. opine, avec de bonnes raisons, pour un sacramentaire analogue à celui de Padoue.

De la sorte, voilà enrichie la tradition manuscrite tant du grégorien que du gélasien du VIII<sup>e</sup> siècle. Si l'on considère en outre la manière dont l'éditeur s'est acquitté de sa tâche, on prend plaisir à reconnaître qu'il a fait œuvre vraiment utile.

D. C. L.

J. BRINKTRINE. *Das Römische Brevier*. — Paderborn, Ferd. Schöning, 1932, 8°, 141 p. Mk. 2,40.

L'auteur qui précédemment a publié un livre justement estimé sur le Missel romain, nous donne à présent le « Bréviaire » et ce nouvel ouvrage se recommande lui aussi, par l'union de la science à la piété, de l'exactitude historique à l'utilité pratique, de la sobriété à la clarté.

Il nous expose d'abord d'après saint Thomas, ce qu'est la dévotion et la prière, et il prouve ensuite que le Bréviaire constitue un idéal de prière, spécifiquement catholique, et qu'aucune religion dissidente n'a pu imiter. En décrivant les éléments dont se compose l'Office, il en assigne les origines, l'histoire, les réformes successives. Il relève la valeur de la psalmodie comme prière, des leçons comme enseignement doctrinal. Dans l'étude de la structure des différentes heures il fait voir combien grande a été l'influence de saint Benoît et de la Règle Bénédictine, ensuite de saint Grégoire le Grand, de Grégoire VII, de S. Pie V. Les études récentes sur l'histoire liturgique sont opportunément mises à profit ; il en résulte par exemple que probablement les Matines doivent se rattacher à la tradition juive de la prière nocturne, que les Vêpres et les Laudes ne sont pas nées d'une division des Matines, que dans celles-ci la partie composée uniquement de psaumes est plus récente que celle formée par les leçons entrecoupées de psaumes ou répons, que le « Tu autem Domine » est une espèce de doxologie destinée à marquer les leçons d'un caractère de prière. Signalons aussi les remarques intéressantes sur l'Ave Maria, l'Angelus et le Sacrosanctae (en appendice).

C'est en somme un livre dont tous ceux qui récitent l'office divin pourront tirer le plus grand avantage tant au point de vue de leur instruction que de leur vie spirituelle.

D. RAPHAEL PROOST.

JOS. BRAUN. *Das christliche Altargerät in seiner geschichtlichen Entwicklung*. — Munich, Max Hueber, 1932, 4°, XVIII-704 p., 610 grav. (149 planches). Rel. Mk. 72,50.

Quiconque s'intéresse aux études ou à l'art liturgiques ne peut ignorer les ouvrages du R. P. Jos. Braun, parus il y a quelques années déjà. Citons parmi les plus importants de ceux-ci : « Le costume liturgique en Occident et en Orient » et « L'autel chrétien, son évolution historique » l'un et l'autre véritables encyclopédies en leur genre. Voici que, malgré, ou plutôt grâce à son âge avancé, le savant et infatigable chercheur complète sa trilogie par un



travail de non moindre envergure que les précédents, sur les *accessoires de l'autel*.

Ce nouvel ouvrage se divise en trois parties. La première traite des vases sacrés : calices, patènes, ciboires et ostensoirs, chalumeaux et cuillers. La seconde comprend les autres ustensiles liturgiques : burettes, passoires, boîtes à hosties, croix et chandeliers, bassins et aiguières, coupes d'ablutions, instruments de paix, sonnettes, bénitiers et aspersoirs, encensoirs et navettes, flabella, ainsi que les objets propres au rite byzantin : astérisques, lances et zéon. Enfin la troisième se rapporte aux bénédictions propres à ces instruments, ainsi qu'à leur symbolisme.

Si l'on ajoute que chacun des objets énumérés est étudié de façon approfondie, disséqué à tous les points de vue possibles, on pourra se faire une idée de la somme ahurissante de renseignements qui nous est offerte.

C'est ainsi qu'avec une méthode inexorable, l'auteur passe successivement en revue chacune des pièces, tant par rapport à son usage actuel (rites, prescriptions canoniques, décrets) qu'à son évolution à travers les temps. Terminologie, matières mises en œuvre, variations dans les formes d'ensemble et des parties, procédés techniques, analyses esthétiques, iconographie, énumération des pièces les plus célèbres de tous les trésors de la chrétienté, rien ne lui échappe. Nous voici donc en possession d'un ouvrage longtemps désiré : somme indispensable tant pour le théologien et le liturgiste, que pour l'historien de l'art, l'artiste et l'homme de métier, traité ou histoire générale de l'orfèvrerie religieuse et des objets du culte, depuis les premiers siècles chrétiens jusqu'à nos jours... ou à peu près.

Un travail aussi considérable aurait-il pu, du premier coup, être sans lacune ? Ne pourrait-on souhaiter, par exemple, quelques nouveaux chapitres concernant les reliquaires, les châsses, les chrismatoires, les évangéliaires et les lampes ? Et puis pourquoi arrêter l'étude aux pièces du XVIII<sup>e</sup> siècle ou tout au plus à celles du style empire ?

Que l'auteur néglige tant d'essais malencontreux du siècle dernier, cela se comprend, mais qu'abstraction faite de quelques réflexions — plutôt amères — sur certains calices exécutés en ces derniers temps, il passe entièrement sous silence les efforts très louables réalisés depuis une vingtaine d'années pour la renaissance de l'orfèvrerie religieuse, c'est moins admissible. Ne voyons-nous pas, en effet, s'accomplir un véritable retour aux saines techniques et à l'art vivant des siècles évolutifs ? Et ne faut-il pas souhaiter que le présent ouvrage, loin d'encourager de nouveaux pastiches, attire au contraire l'attention sur l'originalité et le renouvellement continuels des chefs-d'œuvres d'autrefois ?

Cent-quarante-quatre planches de reproductions photographiques, réunissant près de six cents pièces d'orfèvrerie, choisies parmi les meilleures, illustrent le volume et constituent, à elles seules, une précieuse collection documentaire. Leur intérêt serait plus grand encore si l'on avait ajouté aux indications d'origine, les dimensions en centimètres de chaque objet. Faute de quoi on est exposé à bien des erreurs.

Quoi qu'il en soit de ces observations, le R. P. Braun n'en aura pas moins hautement mérité de la liturgie et de l'art. Son récent volume sera le digne couronnement d'une œuvre monumentale dans laquelle on ne saurait ce qu'il faut le plus admirer : ou la méthode et la conscience scientifiques, ou la vaste érudition, ou la ténacité inlassable, si ce n'était un zèle enthousiaste pour la beauté de la maison de Dieu.

D. S. BRAUN.

W. H. FRERE. *Bibliotheca Musico-liturgica. A descriptive hand list of the Musical and latin-Liturgical Mss. of the Middle Ages preserved in the Libraries of Great Britain and Ireland.* Volume II, Fascicle i. — Nashdom Abbey, Burnham, Bucks, The Plainsong et mediaeval Music Society, 1930, 4<sup>o</sup>, 120 p.

Ce catalogue ne comprend pas moins de 308 articles. Les manuscrits décrits sont ceux des cathédrales de Canterbury, d'York, des Bibliothèques capitulaires de Durham, de Bangor, d'Exeter, d'Hereford, de Lincoln, de Ripon, de Salisbury, de Truro, de Worcester, de diverses Bibliothèques de Liverpool, de Stonyhurst, de Manchester (surtout Rylands Library), d'Edinbourg, de Paisley, de Stirling, de Dublin, de Cambridge. Nombre des manuscrits sont d'origine étrangère, italienne notamment. Le savant évêque de Truro a apporté à la rédaction de ce catalogue cette judicieuse sobriété et cette clarté d'exposition qui distinguent tous ses travaux.

D. C. L.

#### PHILOSOPHIE.

D. O. LOTTIN. *Le Droit Naturel chez saint Thomas d'Aquin et ses prédécesseurs.* 2<sup>e</sup> éd. r. et a. — Bruges, Beyaert, 1931, 4<sup>o</sup>, 132 p. Fr. 27,50.

Revus, complétés quant à la documentation, les articles publiés en 1924-26 par D. L. constituent présentement un travail remarquable d'histoire des idées.

L'élaboration des notions fondamentales du droit naturel est suivie pas à pas par l'A. dans les décrétistes, chez les théologiens préthomistes des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, enfin à travers l'œuvre de saint Thomas. Parmi les théologiens du droit, Anselme de Laon et Guillaume d'Auxerre se distinguent par l'influence exercée. Dom L. étudie les textes de l'Aquinate dans leur ordre chronologique, non sans accorder une particulière attention aux plus anciens. Nous assistons ainsi à la formation même des conceptions du docteur angélique qui, recueillant avec respect les formules du droit romain et celles des théologiens (il ignore, il est vrai, les décrétistes), s'efforce de concilier les définitions et les thèses, et de les reviser à la lumière des textes, nouvellement traduits, d'Aristote : travail admirablement consciencieux qui arrive, non sans tâtonnements, à synthétiser des éléments assez disparates.

Fruit de patientes recherches, conduit avec une parfaite méthode, l'ouvrage de D. L. se recommande par la finesse et l'exactitude apportées à serrer de près la pensée des écrivains. L'A. signale d'ailleurs lui-même que l'enquête menée par lui dans les milieux canoniques et théologiques, se compléterait heureusement par une investigation analogue, faite auprès des commentateurs du droit romain.

Un *Appendice*, qui réunit de nombreux textes inédits, ajoute encore beaucoup à l'intérêt de la publication.

D. M. FESTUGIÈRE.

N. SAKURAZAWA. *Principe Unique de la Philosophie et de la Science d'Extrême-Orient.* — Paris, Vrin, 1931 (14 × 19), 161 p. Fr. 15.

Professeur japonais, qui a séjourné en France, M. S. se propose de faciliter aux Occidentaux l'accès de la philosophie et de la science (conçues comme essentiellement solidaires) de l'Extrême-Orient. — Sous des développements très divergents se laisse découvrir une parenté fondamentale entre la sagesse de l'Inde bouddhique et celle de la Chine antique : ici et là, c'est d'un vide primitif (sorte de potentialité universelle) que l'on fait sortir tous les phénomènes, grâce au jeu de deux activités opposées. Or M. S. a l'idée de confronter

les principes de la pensée extrême-orientale avec les dernières conceptions de la science occidentale (éther, éléments électriques, etc.). Il croit apercevoir entre ces deux termes un accord impressionnant. Celui-ci ne tourne-t-il pas à l'apologie des spéculations de l'Asie lointaine ?

Louons l'intention de M. S. Pourquoi son essai, qui abonde en rapprochements et arguments étranges, nous a-t-il peu convaincu ? — 1<sup>o</sup> Parce que, en histoire, en ethnologie, et en hiéologie, l'A. nous paraît tout ignorer de la méthode. 2<sup>o</sup> Parce qu'un quiproquo essentiel règne entre l'Orient et l'Occident sur le mot « scientifique ». C'est une gageure que de chercher, fût-ce le plus ingénieusement du monde, dans les patientes inductions de notre chimie et de notre biologie, la ratification formelle d'une « philosophie-science » qui procède de vues nuageuses à priori. 3<sup>o</sup> Il y a plus : en demandant à des hypothèses et théories scientifiques (et combien provisoires !) de consacrer le matérialisme monistique et athée, qui lui est cher, M. S. est retombé dans le « scientisme » simpliste qui fut celui de Buchner et de M<sup>lle</sup> Clémence Royer.

C'est le point de départ foncièrement matérialiste (taoïste) de la pensée de M. S. qui lui a été fatal.

D. M. FESTUGIÈRE.

H. HÖFFDING. *Le Concept d'Analogie*, trad. Perrin. — Paris, Vrin, 1931, 12<sup>e</sup>, 155 p. Fr. 15.

Ce traité fait suite à plusieurs études antérieurement consacrées par H. à quelques-uns de nos concepts fondamentaux. — Dans la définition et l'explication de l'analogie, telles que la présente l'A., on reconnaît un résumé fidèle d'un texte de l'*Éthique à Nicomaque* (V, 6). C'est dire qu'il ne prend en considération, en fait d'a., que celle dénommée, en thomisme, *a. de proportionnalité*. A l'exemple aussi d'Aristote dans le même passage, il envisage l'a. en tant qu'existant dans les choses (soit dit sous les réserves, chez H., de l'idéalisme) et formant un chef d'unité entreelles. Il se sépare d'Aristote — et également de Kant — en mettant l'a. au nombre des catégories. Contre Kant, et précisément avec les armes du Kantisme, la thèse nous paraît très défendable.

Mais la théorie proprement logique de l'a. reste très sommaire chez H., comme chez tous les philosophes étrangers à la Scolastique. L'intérêt, très grand, de son livre est ailleurs : dans l'enquête poursuivie à travers tout le domaine du savoir humain, pour y noter le rôle joué par l'a. dans la vie de l'esprit. L'a. règne chez le primitif, chez l'enfant, chez le savant, chez le philosophe, chez l'artiste ; elle nourrit la symbolique poétique et religieuse. Ici elle est naïve et inconsciente, là raisonné et critique. Elle anticipe sur la recherche, elle la stimule, parfois elle la couronne.

Tout le long de ce traité se révèle l'immense culture philosophique, scientifique, spécialement psychologique, historique, littéraire, du regretté maître danois. L'exposé est un peu touffu et ondoyant. Il va de soi que l'hommage rendu à la richesse et à l'originalité d'une pensée n'implique pas, loin de là, l'adhésion à toutes les doctrines qui fournissent ici matière à la réflexion logique.

L'effort, assurément méritoire, du traducteur n'est pas arrivé partout à la clarté et à la correction. — *Errata* : p. 28, l. 10, mettre A + C ; 30, l. 28, *portraite* au lieu de *portraitisée* ; 88, l. 18, *ne pût* ; 96, l. 12, *perception*, etc.

D. M. FESTUGIÈRE.



## ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

H. HERP, O. F. M. *Spiegel der volcomenheit*, opnieuw uitgegeven door P. Lucid. Verschueren, O. F. M. — Anvers, Neerlandia, 1931, 2 vol. 8°, 192 et 422 p. Fr. 85.

C'est à bon droit que le P. Lucidius Verschueren ramène l'attention sur le grand mystique franciscain, Henri Herp (ou van Erp), assez généralement connu sous le nom de Harphius, qui vécut au XV<sup>e</sup> siècle, fut pendant les 25 dernières années de sa vie frère mineur, et 20 ans environ gardien du couvent de Malines, d'où son action s'étendit sur plusieurs autres maisons de son Ordre. Herp a été un prédicateur de mérite, mais c'est surtout par ses écrits et sa doctrine mystique qu'il s'est acquis une juste célébrité, les nombreuses éditions de ses œuvres, manuscrits et imprimés dont le P. V. dresse le relevé (I, p. 21-26) prouvent assez que ses écrits étaient lus dans la plupart des pays d'Europe. D'ailleurs nos contemporains eux-mêmes ne l'ont pas oublié, tel Scheeben, qui le cite comme un des principaux représentants de la théologie mystique du moyen âge. Le premier volume de la présente publication est une introduction d'ordre critique, concernant la vie et les œuvres de H., les éditions de celles-ci, l'histoire du texte et les sources du « Miroir de la perfection ».

Le volume II contient le texte original de cet ouvrage écrit dans la langue néerlandaise du XV<sup>e</sup> siècle, et en regard la traduction latine qu'en donne le chartreux Blomevenna, peu après son apparition. L'appareil critique qui accompagne l'un et l'autre texte est des plus soignés. Blomevenna avait déjà pris la précaution de modérer certaines expressions de H., qui auraient pu être mal comprises, au XVI<sup>e</sup> siècle le saint office prescrivit des corrections. A l'occasion de certaines théories illuministes ou quêtistes, les écrits de mystiques tels que Ruysbroeck, Tauler, Herp furent aussi l'objet de proscriptions locales, notamment en Belgique. La doctrine mystique de H. donne le rang primordial à l'amour, la vision de Dieu en est la fin normale. L'éditeur en a étudié les sources avec soin, H. dit-il, n'est pas un écrivain original, il se réclame surtout du chartreux Hugues de Balma, ensuite de Ruysbroeck, auquel il emprunte beaucoup, quantitativement, mais en l'adaptant à sa méthode personnelle ; il s'est inspiré en outre de plusieurs autres mystiques, dont les relations avec H. sont étudiées avec soin. L'A. nous dit, qu'il eût voulu s'étendre davantage sur la doctrine de ces divers auteurs, mais la publication en fût devenue trop considérable. En tout cas, par celle-ci, il rend un signalé service à tous ceux qui, en grand nombre à présent, s'intéressent à la théologie mystique, et spécialement à la période importante illustrée par Ruysbroeck et ses successeurs. Une édition populaire, en langue moderne, serait très utile aux personnes qui voudraient trouver chez H. des ressources pour leur piété.

D. R. PROOST.

P. PHILIPPUS OPPENHEIM. *Symbolik und religiöse Wertung des Monikskleides im christlichen Altertum*, vornehmlich nach Zeugnissen christlicher Schriftsteller der Ostkirche (Theologie des christl. Ostens. Heft II). — Münster i. W., Aschendorff, 1932, 8°, XXVI-187 p. Mk. 9,45.

On sait avec quelle prédilection l'antiquité chrétienne cultiva le symbolisme et s'efforça d'attacher une valeur religieuse aux rites et aux usages, même les plus menus, qui régissaient la vie des fidèles. Le monachisme demeura fidèle à cette tradition et accentua le caractère figuratif et anagogique de tous les moyens et intermédiaires humains mis à la disposition de l'ascète.



L'habit monastique lui-même devint naturellement et très tôt le thème de pieuses explications et comme un mémorial permanent des vertus pratiques dont doit s'orner l'âme contemplative. Aux yeux des premiers moines et de leurs contemporains, le vêtement des solitaires et les pièces qui le composaient étaient empreintes d'une sorte de sainteté et contribuaient efficacement à la perfection spirituelle de qui les portaient. Nous avons aujourd'hui peine à nous imaginer la vénération extraordinaire dont le peuple chrétien entourait l'habit monastique.

C'est pour nous en donner une idée, que d. O. vient de livrer au public sa consciencieuse étude sur le symbolisme et la valeur religieuse de l'habit monastique dans l'antiquité chrétienne. Ces deux objets forment la matière de deux parties.

Dans la première partie, l'auteur développe en trois chapitres le symbolisme de l'habit monastique en général, puis le symbolisme de chaque partie du costume : tunique sans manche, pallium, mélote, analabos, capuchon (cucullus), ceinture, cilice, chaussure, bâton, et enfin, dans le dernier chapitre, il énumère les résultats obtenus dans l'analyse précédente touchant l'histoire et le contenu du symbolisme de l'habit. La seconde partie du travail considère la valeur religieuse de l'habit monastique. Dom Ph. Oppenheim explique les divers noms que l'antiquité appliqua au vêtement des moines : le saint habit, l'habit angélique, l'habit nuptial, l'habit de grâce. Il dit la solennité de la réception de l'habit, l'honneur que tous témoignaient à un vêtement que les moines pensaient être celui des Prophètes et des Apôtres, il mentionne la vénération extraordinaire que la piété populaire accordait à la tunique ou au manteau d'un Paul ou d'un Antoine. Il rappelle la croyance, affirmée par le vingtième canon du Patriarche Nicéphore, de la valeur justificatrice de la vêtue monastique, second baptême. Il établit enfin une comparaison entre le vêtement des mystes païens et celui des moines chrétiens.

Ce travail, fruit de patientes recherches, est, dans son ensemble, solide, mais, ne nous le dissimulons pas, il offre prise à maintes critiques. Nous ne voulons pas ici chicaner l'auteur, ni relever les nombreuses inexactitudes découvertes à première lecture. Nous nous contenterons de signaler quelques points plus saillants.

On pourrait à bon droit regretter que l'histoire de la symbolique de l'habit monastique n'a pas été effleurée malgré le titre prometteur du chapitre III de la première partie. Quelques détails précis, critiquement établis sur l'origine et l'évolution de l'habit lui-même n'auraient pas été superflus. L'auteur les suppose connus.

Pourquoi donc la seconde partie ne comporte-t-elle aucun sous-titre, aucune division clairement marquée, alors que la première est richement dotée de chapitres et de paragraphes ? On ne saisit pas toujours pourquoi tel alinéa est imprimé en caractères ordinaires et tel autre en caractères minuscules.

Autre défaut, les références de textes importants renvoient souvent à des éditions vieilles et peu accessibles.

Souvent les documents sont interprétés *prout exstant* et il arrive parfois qu'ils le sont à tort, faute de les replacer dans le contexte et de les discuter. L'espace nous fait défaut ici pour démontrer ces méprises. Remarquons que les nombreuses références à Syméon de Thessalonique ne sont points pertinentes dans un ouvrage qui ne traite que de l'antiquité, car la valeur testimoniale des renseignements que cet auteur du XV<sup>e</sup> siècle nous fournit, serait avantageusement remplacée par des attestations plus anciennes. La distinction entre

le grand et le petit habit s'est introduite au VIII<sup>e</sup> siècle seulement dans le monde byzantin ; on connaît les protestations de S. Théodore le Studite.

En finissant ce compte-rendu, où nous avons cru devoir exprimer quelques réserves, nous ne devons point cependant oublier de remercier l'auteur de nous avoir donné une étude bien documentée et d'une consultation aisée.

D. D. A.

H. BREMOND. *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours. IX. La vie chrétienne sous l'ancien régime. — Paris, Bloud et Gay, 1932, 8°, III-385 p., 11 hors texte. Fr. 40.

Ce tome IX aurait pu être mortellement ennuyeux : on sait le genre — sous l'ancien régime — des petits livres de dévotion sur lesquels a surtout travaillé le savant académicien. Mais si heureux fut son discernement des matériaux, si vive et compréhensive leur mise en œuvre, que le lecteur quelque peu cultivé et curieux de l'histoire de la piété, se sentira vraiment captivé par ces pages.

Le choix des sept dévotions étudiées sous l'ancien régime fut des plus judicieux. La *dévotion au baptême* — acte saint par lequel Dieu lui-même se consacre l'âme — apparaît comme tout premièrement aimée et estimée par nos aïeux. Les études sur la *communión fréquente*, et le *sacrifice de la messe* prouvent jusqu'à quel point la liturgie imprégnait alors les âmes : « au début du XVII<sup>e</sup> siècle la cause de la communion fréquente était pleinement gagnée ». La doctrine janséniste initiale — celle d'Arnaud — n'était pas si différente qu'on se l'imagine de celle d'un Bourdaloue. — L'A. intéressera les amis du mouvement liturgique en rappelant la grande idée qu'on se faisait jadis de la sainte messe et les controverses sur l'opportunité, voire la licéité de traduire les formules du missel en français, afin de mieux associer les fidèles à l'offrande du saint sacrifice.

Vient ensuite l'exposé de quatre autres dévotions étudiées avec non moins de compétence : l'*adoration réparatrice*, pratique de piété toute inspirée par le pur amour ; le *culte de la Vierge* avec ses « dévots indiscrets » et l'apostolat de Grignon de Montfort ; la *mystique du mariage* exprimant la haute notion chrétienne du sacrement ; enfin la *dévotion à la bonne mort* qui fit naître toute une floraison d'opuscules et une rhétorique spéciale d'exhortations aux moribonds.

L'éminent A. ne prétend nullement avoir tout cité, tout dit. La dévotion au Sacré Cœur, par exemple, n'apparaît pas. Mais ne serait-ce pas peine perdue que de tout vouloir tirer de l'oubli ? A l'école de l'A. nous apprenons excellemment ce qui seul nous importe : juger de la mentalité religieuse de jadis, de cette mentalité si particulièrement attentive à considérer le sérieux tragique des grandes réalités chrétiennes.

D. I. RYELANDT.

P. DOHET, S. J. *Servir deux Maîtres*. — Bruxelles, Editions de la cité chrétienne, 1931, 12°, 272 p. Fr. 18.

Aujourd'hui trop de nos chrétiens désirent ne pas être héroïques, dans la pratique de leur religion. De la Religion, certes, il en faut, mais pas trop. Le devoir ? Oui, mais il faut qu'il soit sûr ; faut pas exagérer ni se charger plus que de raison. Aussi seraient-ils heureux de trouver une formule commode, satisfaisant à la fois leur peu de goût pour une vie chrétienne et leur grand appétit de tranquilliser leur « conscience ». Justement, il circule des maximes équivoques qui — pour des esprits pressés, pour des cœurs intéressés, — mêlent

adroitement le défendu et le permis, aveuglent sur le faux et le vrai, bref englobent dans une large tolérance les idées, les préjugés, les désinvoltures morales de ce monde solennellement condamné par Jésus-Christ. L'A. a voulu mettre ces imprudents en garde contre l'amour de leurs aises et la religion du moindre renoncement. Dans ce but, il a choisi une vingtaine de ces maximes, dont il discute et rétablit la signification exacte et juste, car chacune contient une part de vérité — qu'on se plait à généraliser indûment. Livre à conseiller à nos cercles d'Étude.

D. G.

ROBERT DE LANGEAC. *Virgo fidelis*. Le prix de la vie cachée. Commentaire spirituel du Cantique des cantiques, suivi des « Conseils aux âmes d'oraison ». — Préface du R. P. Garrigou-Lagrange, O. P. — Paris, Lethielleux, 12<sup>e</sup>, XVI-418 p.

Le lecteur qui voudra bien parcourir quelques pages de ce livre, fruit des méditations d'un prêtre, visité depuis longtemps par la maladie et qui tient à rester caché, s'apercevra bien vite de la vérité du jugement qu'en porte le P. Garrigou-Lagrange : « expression d'une vie spirituelle profonde qui suppose une grande purification par la souffrance acceptée avec amour. Il est rare de trouver tant d'enseignements si féconds en si peu de mots ». Cette lecture convient spécialement aux âmes consacrées à Dieu et aux contemplatives.

D. G. D.

### HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

DR G. KRÜGER. *Das Papsttum. Seine Idee und ihre Träger*. 2 Aufl. — Tübingen, J. C. B., Mohr, 1932, 8<sup>e</sup>, VII-1593. Mk. 4.

On ne s'étonnera pas que cette histoire abrégée des Papes et de la Papauté, ouvrage de propagande populaire protestante, vienne fréquemment heurter la pensée et la doctrine catholiques. Du point de vue de l'A. en effet la Papauté n'est pas une institution divine : elle a jusqu'ici, il est vrai, merveilleusement résisté à l'usure du temps, mais enfin elle ne durera pas toujours. De même les jugements portés sur la personne et les revendications des papes, ne seront pas plusieurs fois les nôtres. Cependant, d'autre part, hâtons-nous de louer le souci de sincérité qui anime l'A. et qui le conduit à reconnaître, contrairement à bien d'autres historiens acatholiques, ce qu'il y a de grand et de puissant dans le caractère de plusieurs pontifes, tels S. Léon I, S. Grégoire I, S. Nicolas I, S. Grégoire VII, Innocent III, et dans l'institution elle-même de la Papauté : « L'histoire en offre ceci de remarquable, dit-il, que les éléments humainement mesquins s'y effacent, et qu'après des périodes d'abaissement, surgissent de grandes personnalités qui font de nouveau triompher l'idéal » (p. 2). Le « pasce oves meas » ne sera qu'une légende, mais une légende pleine de vérité, c'est la maxime fondamentale des Papes (p. 4). Il n'approuve cependant pas la manière dont plusieurs d'entre eux l'ont appliquée. Pour l'époque moderne, depuis la réforme luthérienne, il insiste beaucoup sur les abus de l'Église romaine, et sur la prépondérante influence des Jésuites : ce sont les défenseurs du Pape (au XVII<sup>e</sup> siècle) mais leur général commande l'armée, et le Pape est confiné au rôle de Roi du jeu d'échecs (p. 112) ; au XIX<sup>e</sup> siècle, Pie IX pieux mais superstitieux, intelligent mais ignorant, était comme prédestiné à devenir l'instrument des Jésuites » (p. 134). Sur Léon XIII et Pie XI les appréciations de l'A. sont élogieuses, le pape actuel notamment, par son accord du Latran, par la fondation de l'action catholique fera époque dans l'histoire de la Papauté. Nous le regrettons, malgré l'érudition et la bonne



volonté de l'Auteur, la puissante leçon d'apologétique qui ressort de l'histoire des Papes et de l'Église, n'a pas semblé faire d'impression sur son esprit.

D. R. PROOST.

**D. A. STRACKE, S. J. Over bekeering en doopsel van Koning Chlodovech.** — Anvers, Neerlandia, 1931, 8°, 264 p.

L'A. de ce livre relève à bon droit l'importance de la conversion de Clovis pour l'histoire religieuse et politique des Francs, et par suite aussi des Néerlandais, leurs descendants.

On sait que dans cette question du baptême de Clovis, les écrivains catholiques, G. Kurth en particulier, considèrent assez généralement l'autorité de S. Grégoire de Tours, dans son histoire des Francs, comme supérieure à toute autre : c'est là précisément à quoi fait opposition le P. Stracke ; pour lui le document principal et le plus autorisé concernant la conversion et le baptême de Clovis, c'est la « Vita Vedastis » pourtant très décriée par plus d'un érudit, Bruno Krusch, entre autres. Cette vie de S. Vaast, écrite vers 640, cent ans donc après la mort de ce Saint, postérieure aussi à l'Histoire de S. Gr. de Tours, lui paraît, par sa nature intrinsèque déjà très digne de foi, il cite aussi des textes qui la disent appuyée sur des traditions écrites plus anciennes. D'ailleurs elle n'a rien emprunté à Grégoire de Tours. D'après cette source, le récit de la conversion et du baptême de Clovis se trouve assez différent de celui auquel nous sommes accoutumés : Après la bataille des Alamans, Clovis désire ardemment recevoir le baptême, il retourne en hâte vers sa patrie, et à Toul il cherche un catéchiste qui puisse l'instruire dans la foi catholique : ce catéchiste sera S. Vaast, qui ensuite l'accompagnera jusqu'au baptême que S. Remi lui confère à Reims. Les conséquences du baptême quant à la conversion des Francs ne sont pas non plus conformes à celles de S. Grégoire de Tours. Tel critique a cru voir, dans cette intervention de S. Vaast le biographe désireux de mettre son Saint en relation avec le chef des Francs, soupçon, il faut l'avouer, qui vient aisément à l'esprit ; mais le P. S. proteste énergiquement contre cette imputation. Au reste, il défend sa thèse avec vigueur et conviction, distinguant avec soin entre les vérités qu'il croit acquises et celles qui comportent des réserves ; son argumentation est toujours claire et franche ; comportera-t-elle l'adhésion des critiques et des historicus ? Nous n'oserions le prédire.

D. R. PROOST.

**L'année missionnaire, 1931.** Edition publiée sous la direction de Paul Lesourd. — Paris, Desclée De Brouwer et Cie, 12°, 667 p., ill. Fr. 7.

L'« Année missionnaire » est à la fois un almanach, un manuel et un annuaire. On connaîtra la richesse de son contenu quand on saura qu'elle renseigne sur l'organisation générale des missions, les champs d'apostolat, les instituts missionnaires, les œuvres auxiliaires des missions et la vie missionnaire. Ajoutez-y un nécrologe des missionnaires français et belges morts en 1930 et un répertoire par ordre alphabétique et par congrégation des missionnaires belges et français. L'illustration est abondante, belle et variée. P. S.

**La Pratique Missionnaire des PP. Capucins Italiens** dans les royaumes de Congo, Angola et contrées adjacentes, brièvement exposée pour éclairer et guider les missionnaires destinés à ces saintes missions. 1747. — Louvain, Editions de l'Aucam et E. Desbarax ; Paris, Éditions Spes, 1931, 8°, 118 p.

Traduction d'un intéressant manuscrit, faisant partie des Archives de la



sacrée Congrégation de la Propagande, et déjà signalé au Tome deux de la *Neerlandia Franciscana* du P. Édouard d'Alençon. C'est un recueil de conseils et d'avis pleins d'expérience d'un capucin italien, ancien Préfet apostolique. Selon toute vraisemblance, il s'agit du P. Hyacinthe de Bologne, Triboli, parti pour le Congo en 1741, nommé Préfet en 1747, mort à Bologne en 1754.

D. G.

### HISTOIRE GÉNÉRALE.

H. BRUNNER. *Abhandlungen zur Rechtsgeschichte*, herausgegeben von K. Rauch. — Weimar, Herm. Böhlau Nachf. G. M. B. H. 1931, 8°, Bd. I, 722 s. M. 39.50 ; Bd. II, 672 s. M. 35.50.

Henri Brunner, l'auteur classique en histoire du droit germanique, avait lors de son décès, survenu en 1915, laissé une collection de mémoires datant de diverses époques de sa carrière scientifique, disséminés pour la plupart dans divers périodiques, et qu'il avait pensé publier ultérieurement. Faisant droit à cette intention, M. Rauch, avec plusieurs collaborateurs, a réuni dans les deux volumes qui paraissent aujourd'hui, tous les mémoires, discours, recensions, qui se rattachent aux grands ouvrages (*Histoire du Droit allemand, histoire des sources du droit*, etc.) de Brunner ou du moins à la science du Droit. Sans faire abstraction de l'intérêt qui s'attache aux moindres écrits des Maîtres, on doit reconnaître qu'il y a dans ces mémoires d'importantes contributions à plusieurs points d'histoire du droit. Citons, à titre d'exemple, dans le vol. I, 1<sup>re</sup> partie, histoire des institutions : « Sippe und Wergeld nach niederdeutschen Rechten », qui concerne spécialement la Belgique, la Hollande et les régions environnantes ; il s'agit du prix à payer par l'homicide en vue de la réconciliation avec la parenté du mort et de toutes les modalités qui affectèrent ce droit selon les coutumes des lieux (p. 104-208) ; et encore : « Luft macht frei » : le serf qui réside pendant un an et un jour dans telle ou telle cité est par là même affranchi ; les dates auxquelles ce privilège est signalé surtout dans les Flandres prouvent l'ancienneté de son origine, et contribuent à éclaircir ses relations avec les contrées voisines (p. 366-415). La seconde partie contient des études sur l'histoire des chartes et documents, la troisième se rapporte à l'histoire des sources, telles l'ancienneté de la *lex alemannorum*, de la loi salique, la donation de Constantin, qu'il s'attache à relever comme falsification d'origine romaine, falsification qu'il juge avec sévérité. Le vol. II contient des mémoires concernant le droit d'hériter, le droit des morts très intéressant même à un point de vue philosophique, enfin les principaux discours académiques de l'A., discours de réception à l'Académie des sciences de Berlin, discours inaugural comme Recteur de l'Université Fréd. Guillaume ; discours pour le centenaire de Guillaume I<sup>er</sup> (1897) dont il célèbre la mémoire en termes émus, quoique d'ordinaire, son langage reste sobre et mesuré. Il y parle encore de la donation de Constantin. Enfin la dernière partie du vol. II est consacré aux recensions d'ouvrages de droits, recensions qui, souvent, sont une étude critique des sujets traités dans ces ouvrages et font en conséquence partie intégrante de l'œuvre doctrinale du célèbre juriste.

D. R. PROOST.

F. W. BUCKLER. *Harunu'l-Rasud and Charles the Great*. — Cambridge, Massachusetts, Mediaeval Academy of America, 1931, 4°, 64 p.

M. Buckler, professeur d'histoire ecclésiastique à l'École de théologie d'Oberlin College (Ohio), nous donne une solide et consciencieuse monographie sur les

relations diplomatiques entre les maisons Abbâsîd et Carolingienne. Il s'emploie à résoudre — et avec bonheur, semble-t-il, — un problème historique assez délicat. Les chroniqueurs francs rapportent l'ambassade de Hārūnu'l-Rashīd auprès de Charlemagne, tandis que les historiographes arabes n'en soufflent mot. Plusieurs modernes tirant argument de ce silence, en sont venus à nier toute relation diplomatique entre les deux souverains et à traiter de fable le protectorat sur les Lieux saints, accordé par le Khalife au roi franc. M. Buckler replace ces tractations dans l'ensemble de la situation politique de la Chrétienté et de l'Islam et les met en relation intime avec les affaires d'Espagne. Il analyse les rapports qui s'établirent entre le monde musulman et le royaume franc à la lumière de la théorie politique de la monarchie persomahométane. C'est là l'intérêt de cette dissertation. Des renseignements précis, puisés aux sources arabes les plus autorisées, nous permettent de suivre l'évolution politique de la dynastie des 'Abbâsîd de Baghdād et des compétitions en Espagne entre les partisans des Umayyads et ceux des 'Abbâsîd. Déjà sous Pépin-le-Bref, une première ambassade de ce roi au Khalife de Baghdād, détermine le cercle d'alliances comprenant le Pape, le Khalife 'Abbâsîd et le roi des Francs contre Constantinople iconoclaste et les Umayyads qui se maintiennent en Espagne. Cet équilibre persévéra sous le règne de Charlemagne. Les expéditions de celui-ci en Espagne sont analysées dans leurs motifs et leurs conséquences. Les démêlés de Constantin V, d'Irène et de Constantin VI avec le Khalifat de Baghdād sont clairement et succinctement exposés. On peut lire aussi une fidèle description de l'action de la diplomatie papale visant à écarter toute alliance entre Aix-la-Chapelle et Constantinople et à renforcer l'alliance déjà conclue entre le Pape Hadrien et Pépin.

Mais l'intérêt de cette monographie se concentre surtout dans l'histoire des relations franco-'Abbâsîd sous Hārūnu'l-Rashīd. M. Buckler s'explique longuement sur la mission de 797 envoyée par le roi franc au Khalife Hārūnu'l-Rashīd. Cette ambassade devait obtenir de ce dernier la régularisation de la position de Charles comme protecteur des intérêts 'Abbâsîd et de leurs adhérents en Espagne et dans la Méditerranée occidentale, — l'alliance avec le Khalife impliquant la coopération mutuelle : Charles contre l'Espagne et Hārūnu'l contre l'empire byzantin, — enfin la liberté d'accès et la protection pour les pèlerins visitant les lieux saints en Palestine, particulièrement Jérusalem. Mais les relations entre Charles et Hārūnu'l-Rashīd ne sont point — et ceci est important — une alliance au sens moderne du mot. Le Khalife, successeur du Prophète et des rois de Perse, se considère comme le suzerain du basileus byzantin et il accorde à Charles une sorte d'investiture sur les Lieux saints. Le roi franc devient le vassal du Khalife, à preuve les termes techniques « amor », « amicitia » et « vestis praecipua » envoyée à Charles et emblème des plus hauts feudataires. Bref la situation de Charles vis-à-vis du potentat de Baghdād est celle d'un *amīr* d'Espagne et d'un *wali* de Jérusalem.

Étude fouillée et suggestive, cette monographie coquettement présentée est un modèle de travail probe et fécond.

D. D. A.

#### VARIA.

**Les bois des Depouille, du Musée de Verviers**, précédés d'une notice par M. M. Pirenne (49 pl. 45 × 28 cm.). — Verviers, Musée communal, s-d, fol. Fr. 50.

Félicitons M. M. Pirenne, le distingué conservateur du Musée de Verviers

d'avoir fait réimprimer — et avec combien de goût — la très intéressante collection de « bois » que possède ce petit musée de province.

L'ouvrage reproduit plus de 300 clichés: il représente tout le fonds d'un modeste atelier de la contrée, celui des Depouille, qui y apportèrent l'imprimerie vers 1737 et y exercèrent, de père en fils, leur humble industrie jusqu'aux environs de 1860.

Mais, les Depouille étaient avant tout graveurs sur bois et c'est ce qui les rend intéressants. Le grand-père avait commencé par tirer sur sa presse rudimentaire quelques grandes images de Saints, dans le genre Epinal. Avec quelle joie, Emile Van Heurck, récemment décédé, aurait-il salué la réédition de ces naïves estampes, lui qui — dans son imposante « Histoire de l'imagerie populaire » — se plaignait du maigre butin que lui avait fourni jusqu'alors la province de Liège.

La publication présente commence donc à combler cette lacune, et bien qu'il ne faille pas exagérer la valeur, d'ailleurs très réelle, des gravures folkloriques du genre de celles-ci — en fait de valeur académique on ne leur en reconnaîtra probablement aucune — souhaitons néanmoins que l'exemple de M. P. soit suivi et imité par d'autres.

Les planches qu'il nous livre n'appartiennent-elles pas, comme on l'a si bien dit, « aux archives de notre peuple et à celles de l'humanité » ?

D. S. BRAUN.

**H. PRADEL. Comment former des hommes.** — Paris, Desclée De Brouwer, 1931, 12<sup>o</sup>, 191 p.

Avoir ramené toute l'œuvre éducatrice de la jeunesse à une notion fondamentale « l'obéissance » et nous montrer comment cette obéissance est éducatrice, comment elle est facilitée et comment il faut donner le goût de l'effort pour pouvoir la réaliser, tel est le but de l'auteur. Le ton alerte, la richesse et la variété des analyses psychologiques, enrichies de nombreuses citations rendent la lecture de ce livre agréable, facile et bienfaisante. Il est regrettable pourtant que l'auteur n'ait pas cherché à exposer sous une forme plus synthétique toutes les nuances de l'obéissance et du commandement. La multiplicité des analyses ne permettra pas au lecteur de les réduire aisément en quelques notions fondamentales. L'importance du sujet, traité avec beaucoup d'enthousiasme le réclamait. De même il serait souhaitable que les citations, très variées et très riches aient, toutes, leur référence.

D. W. L.

## DOM URSMER BERLIÈRE

### IN MEMORIAM

*Le 27 août dernier, la Revue Bénédictine a perdu en la personne de dom Ursmer Berlière l'un de ses meilleurs collaborateurs et son ancien directeur. Elle doit à la mémoire du savant l'hommage public de sa vive reconnaissance. Elle désire rappeler brièvement le rôle éminent qu'il a joué au cours de la carrière déjà longue de cette revue.*

*Le « *Messenger des Fidèles* » qui, mué bientôt en périodique d'érudition, changea son titre en celui de *Revue Bénédictine*, avait à peine un an d'existence, que déjà dom Berlière y publiait des articles sous le voile de l'anonymat. En 1887, il signait ses travaux de son nom. Depuis, il est resté admirablement fidèle à cette collaboration, et, chaque année, il a fourni à ses fascicules un nombre étonnant de pages. Ce concours d'une rare munificence et qui se chiffre à plus de cent soixante-dix études, il ne le suspendit que durant une période de quatre ans à peine pour des raisons personnelles (fin 1922-début 1926). Encore continua-t-il sans interruption à lui assurer la rédaction régulière, et combien pénible souvent, du *Bulletin d'histoire bénédictine*. Il avait modestement inauguré ce répertoire en 1893; en 1907 il l'élargit audacieusement en y consignant le dépouillement complet de tout ce qui se publie sur l'histoire monastique. Ce précieux relevé contribua beaucoup à faire de notre périodique un instrument indispensable de travail.*



*Avant tout, cependant, il importe de signaler que si la Revue Bénédictine a évolué aussi sûrement que rapidement vers une destinée hautement scientifique, c'est à dom Berlière, ainsi qu'à notre confrère dom Germain Morin, que nous le devons.*

*Collaborateur infatigable pendant près d'un demi-siècle, dom Berlière assumait la lourde charge de la direction de la Revue pendant dix années, du 3 octobre 1894 jusqu'en 1902, date de son départ pour Rome en qualité de directeur de l'Institut historique belge, et, à une seconde reprise, de 1919 à 1921.*

*Pour d'aussi considérables services, nous prions Dieu de lui donner ce que sa vie de travail sans relâche lui a si bien mérité : l'éternel repos.*

*D. Ph. Schmitz.*

## DE LA MANIÈRE DE DATER CHEZ LES LATINS.

Avant d'écrire les quelques lignes consacrées à la date des Sermons Mor. 14 et 15 de S. Augustin (*R. bén.* 43, 1931, p. 188), j'avais discuté la question de vive voix avec un de mes amis, et par une curieuse coïncidence nous avons examiné presque tous les arguments que D. Morin a allégués (*R. bén.* 44, 1932, p. 75) contre mon opinion. Seule la prédiction de Sixte II *post triduum me sequeris* n'avait pas été discutée. Je ne suis donc pas pris au dépourvu.

D'après D. Morin, si Augustin parlant le 22 août dit *ante quadriduum*, il peut désigner soit le 17, soit le 18, soit même le 19, d'après que l'on compte les deux termes ou le terme d'arrivée ou seulement les jours intermédiaires. Ici les deux dates extrêmes paraissent sûres : la fête de la Massa Candida tombait le XV kal. sept.=18 août, celle de Quadratus d'après le manuscrit Cassin. 17 tombait le XII kal. sept.=21 août. Donc Augustin compte les deux termes : 21 *hodie*, 20 *heri* ou *ante biduum* (?), 19 *ante triduum*, 18 *ante quadriduum*. Il doit y avoir quelque apparence de raison en faveur de ce calcul, car un philologue m'écrivait : « les Romains faisaient entrer les deux termes dans le calcul et D. Morin a raison. » Cependant quand je lui expliquai le calcul, il s'empressa de changer d'avis.

En français si quelqu'un le 22 dit « il y a 4 jours » il désigne sans ambiguïté le 18. Cependant il y a des gens imprécis qui disent « il y a 4 ou 5 jours » d'un événement qui s'est passé il y a 3 ou 6 jours. Il y a même des gens qui se trompent et qui diraient mardi pour lundi. Ces imprécisions et ces erreurs ne parviennent pas à changer le sens des mots. Mais si l'imprécision devient un jour le vice commun des Français, alors « il y a 4 jours » signifiera tout ce que vous voulez, et la langue française cessera d'être claire. Ce danger n'est pas imminent, comme le montre le détail suivant. En français, en flamand et en beaucoup d'autres langues on dit « il y a 8 jours » quand il n'y a que 7 jours. Voilà une porte ouverte à l'ambiguïté. Mais j'ai souvent remarqué qu'on emploie une autre expression quand il y a réellement 8 jours, on dira p. ex. « il y avait hier 8 jours ». La dangereuse porte est fermée, la nécessité de parler clairement triomphe.

Arrivons au latin. Est-il bien vrai que la même expression peut avoir trois sens différents ? Jusqu'ici personne, que je sache, n'a vu cela. Aucun grammairien, ni ancien ni moderne, ne nous a mis en garde. Le philologue qui m'écrivait ne voyait qu'un sens possible. Si cette ambiguïté, affirmée par D. Morin, est réelle, c'est une découverte importante ; je dirais même : c'est une découverte terrible. Car elle ne s'applique pas seulement aux jours ; *ante quattuor menses*, *ante quadriennium*, *ante quattuor saecula*, *ante quattuor milia annorum*, tout cela aura trois sens. Elle ne s'applique pas seulement au chiffre 4, mais à tous les chiffres : *ante decem annos* (Liv), *ante annos septemdecim* (Vell), *ante quadriennium amissus est* (Cic), *ante annos quinquaginta* (Varr) etc., tout cela pourra avoir trois sens. En somme tout l'édifice de l'histoire vacille et menace de crouler. Toutes les dates énoncées de cette façon devront être étudiées pour voir dans quel sens elles ont été écrites. Voilà du travail imprévu pour les jeunes. Je doute fort qu'ils parviennent à tirer au clair cet imbroglio.

Voici l'apparence de raison dont je parlais plus haut et qui est au fond de cette méprise. Parfois les Romains comptaient les deux termes, mais alors ils emploient un nombre ordinal. « *Statt der Cardinalia treten auch häufig die Ordinalia, unter Mitrechnung des laufendens Jahres* » dit R. Kühner<sup>1</sup>, et il ajoute : *annum iam tertium et vicesimum regnat* = déjà 22 ans. Le même principe vaut pour les jours : *kalendis* — *pridie kal.* — *ante diem tertium kal.* ou *tertio kal.* etc. ou encore *hodie* — *heri* — *nudius tertius* (*nunc dius [=dies] tertius*) etc. De même *post diem tertium* = le surlendemain, et *ante diem tertium* = l'avant-veille etc. Mais avec les nombres cardinaux on ne comptait qu'un seul des deux termes : *ante annum et quattuor menses* (Suet.) = il y a 16 mois. Pour *duo dies* on disait plutôt *biduum* et pour *duo anni* on disait *biennium*. En tout cas, que le nombre fût cardinal ou ordinal, il n'y avait jamais d'ambiguïté. Alors, comme aujourd'hui, il y avait sans doute des gens qui manquaient de précision ou qui se trompaient ; ces défauts ne changeaient pas le sens des mots<sup>2</sup>.

1. *Ausführliche Grammatik*, 2<sup>e</sup> éd., t. 2, p. 2 (1912), p. 284.

2. Il y a un exemple bien connu, et même violent, de cet emploi vague pour *sescenti*, ce qui ne prouve pas que le mot avait cinquante ou cent significations différentes. En français il en est de même pour trente-six. Remarquons cependant une différence entre les deux exemples suivants : il fait 36 métiers, personne ne supposera le chiffre exact ; il y a 36 ans, personne ne supposera un nombre indéterminé. On dirait que l'esprit humain ne supporte pas l'imprécision dans les dates. Il est possible qu'en latin *sex dies* ait parfois un sens un peu vague, je n'en connais cependant pas d'exemple.

Examinons maintenant les arguments allégués pour montrer l'ambiguïté des formules.

1) Le 6 août Sixte II a prédit : *post triduum me sequeris* et Laurent n'a suivi que le 10. L'exégèse des prophéties a toujours des difficultés spéciales. Bornons-nous à expliquer ce qui se rapporte au passé ; nous serons sur un terrain plus solide.

2) Alors il y a contradiction entre l'affirmation d'Augustin et le témoignage des manuscrits hagiographiques. — En effet l'un ou l'autre se trompe. Chez Augustin je préfère admettre une erreur, un lapsus, soit du copiste, soit du sténographe, soit du prédicateur lui-même, plutôt qu'un emploi anormal, extraordinaire, de l'expression *ante quadriduum*. Mais s'il y a erreur, je suppose qu'elle est dans les manuscrits hagiographiques plutôt que chez Augustin. On nous fait, pour la circonstance, un magnifique éloge du ms. Cassin, 17, mais que le copiste italien du XI<sup>e</sup> siècle, qui ne connaissait pas la date de ces fêtes africaines, ait écrit XII pour XI kal. me paraît une peccadille vénielle, il a des péchés plus gros sur la conscience.

3) La comparaison entre les divers Évangiles révèle des difficultés chronologiques que les Pères ont naturellement essayé de résoudre. Les plus savants, les plus sincères étaient tentés de donner un coup de pouce pour faire disparaître la contradiction. Ce n'est pas là qu'il faut chercher la vraie manière de dater.

Nous pouvons conclure. Depuis plus d'un siècle une légion de philologues étudie à la loupe la littérature latine classique. S'il y avait ambiguïté dans les formules de dater, quelqu'un l'aurait vu et l'aurait dit. Le bas-latin, le latin chrétien a été beaucoup moins étudié. Cependant depuis une génération ou deux on voit des philologues explorer ce domaine ; ils ont noté la détérioration de la langue au point de vue de la morphologie, de la syntaxe ; ils n'ont pas constaté que les formules de dater, qui devaient être d'un usage quotidien, aient changé de sens ou soient devenues équivoques.

Parmi ces auteurs latins Augustin est sans doute celui qui attachait le plus grand prix à la clarté, la *perspicuitas sententiae* est pour lui la première qualité du discours. On trouve chez Augustin epist. 64, 2 *ante biduum* dans un contexte qui montre clairement le sens de la formule,<sup>1</sup> et ce sens est celui qu'on trouve déjà à l'époque classique. Il serait désolant de trouver chez lui

---

1. Je regrette que le *Thesaurus* ne donne pas au mot *biduum* cet exemple qui fixe bien le sens. Probablement le rédacteur de la notice a jugé que le sens n'était jamais douteux.



le seul exemple de la formule employée dans un sens différent. Pour nous montrer que *ante quadriduum* avait le sens légitime et reçu : il y a trois jours, il faudrait nous donner des exemples. Le bon sens répugne à admettre sans preuve que les formules de dater avaient deux et trois sens. Comment les Latins parvenaient-ils à se comprendre ?

Puisque dans cette controverse il est toujours question de clarté et d'ambiguïté, je dis clairement que j'avais considéré la date attribuée par D. Morin à ce sermon comme une distraction pardonnable, mais que je considère la théorie du triple sens qu'il propose aujourd'hui, non comme une découverte importante et terrible, mais comme une regrettable erreur.

D. DE BRUYNE.

## LES DESTINATAIRES DES LETTRES DE SAINT AUGUSTIN.

L'*Indiculum* de Possidius dépend, en très grande partie, de l'*Indiculum* qu'Augustin lui-même avait rédigé. Cette conclusion importante paraît aujourd'hui suffisamment démontrée et est admise par Harnack <sup>1</sup>, dom Wilmart <sup>2</sup> et moi-même <sup>3</sup>. Mais quel était le but de cet *indiculum* d'Augustin? comment était-il disposé?

Harnack a traité assez longuement la question dans un Exkursus. Voici ses conclusions 1) Augustin, étant moine, ne pouvait rien posséder, pas même une bibliothèque, pas même ses propres écrits. Par conséquent les livres d'Augustin, ses lettres, ses sermons édités se trouvaient tous dans la bibliothèque de l'église d'Hippone; l'évêque n'avait chez lui que des esquisses, des écrits inachevés, des manuscrits mutilés, toutes choses sans valeur. 2) La bibliothèque de l'église n'était pas un cabinet de lecture, mais elle prêtait les livres, non pour la lecture, mais seulement pour la transcription et Possidius engage les fidèles à faire usage de cette faculté. 3) Les écrits d'Augustin n'y étaient pas arrangés par ordre chronologique, mais par ordre de matière. 4) Il y avait aussi un catalogue que l'on pouvait consulter. C'était un *Standort-katalog* (p. 25, n. 5) un *Realkatalog* (p. 26). C'est précisément ce catalogue que Possidius a utilisé pour rédiger son *indiculum*. C'est le bibliothécaire Harnack qui nous apprend tout cela.

Cet exposé me paraît fort arbitraire. 1) Par la vertu de pauvreté il n'était nullement défendu à Augustin d'avoir chez lui tous les livres qu'il avait écrits... et même quelques autres. 2) Nous ne savons pas quand Augustin a fondé la bibliothèque publique d'Hippone. Il est possible qu'à sa mort il a légué tous ses livres à l'église : « dimisit clerum... et monasteria una cum bibliotheca » dit Possidius. Évidemment l'église avait déjà les livres bibliques et liturgiques, nécessaires au culte. 3) Nous ne savons rien de

---

1. Harnack, Possidius Augustins Leben (Abhandl. der preuss. Akad. der Wiss.) Berlin, 1930, p. 25.

2. Wilmart, Operum s. Augustini elenchus a Possidio... digestus dans Miscell. Agost. t. 2, p. 158 et suiv.

3. De Bruyne, Les anciennes collections et la chronologie des lettres de s. Augustin, dans la R. bén. 1931, surtout p. 285-287.

l'ordre des livres dans la bibliothèque publique, je suppose qu'elle était un peu en désordre. Nous ne savons rien de l'existence d'un catalogue quelconque. Enfin nous ne savons rien d'une défense de lire à la bibliothèque ou d'emprunter pour lire. 4) L'*indiculum* d'Augustin n'était ni le catalogue de la bibliothèque publique, ni le catalogue de la bibliothèque épiscopale. C'était, comme a dit D. Wilmart, p. 158, « une sorte d'aide-mémoire ». Pour son usage personnel Augustin avait noté différentes circonstances de son activité littéraire, la date, parfois le but, le destinataire, etc. Cette liste était divisée en trois parties : livres, épîtres, sermons, et dans chaque partie suivait l'ordre chronologique. Elle n'était pas destinée à la publicité et pour un étranger elle n'était sans doute pas toujours claire ; plus d'une fois elle a été mal comprise par Possidius<sup>1</sup>.

Nous arrivons à la partie qui nous intéresse ici spécialement, l'*indiculum* des lettres. Nous en avons déjà parlé quand il s'est agi de fixer la chronologie des lettres ; nous parlerons aujourd'hui des destinataires.

Remarquons que la liste distingue généralement les différents destinataires qui portaient le même nom et fait connaître les lettres envoyées au même destinataire, en ajoutant la seconde fois le mot *item*. Voici le tableau basé sur l'édition de D. Wilmart<sup>2</sup>. La plupart des exemples sont empruntés à la liste X<sup>5</sup>.

*Aemilio* 79 — *item* 122. Par la deuxième mention nous apprenons que le destinataire était prêtre.

*Alipio episcopo* 33 — *item* 34, 35, 151, 169

*Aurelio episcopo* 30 — *item* 31, 32, (*item* ST) 72, 101, 125, 140, 166

*Caeciliano* 51 — (*item* ST) 64

*Celeri* 63 — *item* 167

*Cratoni* 16 — *item* 117

*Cristino* 143 — *item* 154

*Firmo* 126 — *item* 147

*Generoso* 40 — *item* 161

*Innocentio episcopo* 84 — *item* 97, 109

1. Harnack oublie, entre beaucoup d'autres choses, que Possidius a divisé le livre *De diversis quaestionibus octoginta tribus* en six groupes. Dans la bibliothèque ces questions étaient évidemment réunies en un seul volume. D. Wilmart croit que Possidius a vu une liste dans laquelle les questions étaient encore dispersées. Cela me paraît très improbable, car Possidius, tout en divisant les questions par matière, garde exactement l'ordre des questions. Celles-ci étaient donc déjà réunies comme dans nos éditions.

2. Dans le tableau des destinataires p. 209-211 Wilmart a voulu avec raison grouper les lettres envoyées au même destinataire et séparer celles qui étaient adressées à des homonymes. Nous faisons quelques corrections à ce sujet.

*Macedonio* I 30 — *item* I 31  
*Machario* 93 — *item* 113  
*Memorio episcopo* 77 — *item* 116  
*Novato episcopo* 66 — *item* 69  
*Paulo episcopo* 27 — *supra scripto* 59  
*Probae* 44 — *item* 45, 46  
*Protoni* 135, — *item* 136, 138  
*Repentino* 128 — *item* 131  
*Romaniano* 25 — *item* 26

Quand *item* manque, nous devons généralement admettre des destinataires différents, homonymes. Je sépare les homonymes par un double trait ||.

*Cresconio* 150 || 159. Une seule lettre est conservée, on ne peut donc pas démontrer qu'il n'y a qu'un Cresconius.

*Donato* 14 || 56. Le n. 56=ep. 100 adressée à Donat le proconsul, qui plus tard, étant exproconsul, reçut l'ep. 112.

*Felici* 67 || 145. La première lettre seule est conservée.

*Maximo* 17 || 110 || 133. Aucune de ces lettres ne semble conservée.

*Novato episcopo* 66, *item* 69 || *Novato* 119. Celle-ci n'est pas conservée.

*Olimpio* 54, 57 || *Olimpio episcopo* 90. Celle-ci n'est pas conservée.

D'ailleurs le premier Olimpius était laïque et *magister officiorum*.

*Severo episcopo* 65, 104, 118, 170 || *Severo* 76 pas conservée.

Les exceptions à cette règle sont très rares et pas toujours certaines.

*Plebi propriae* 28 — *item* 29, 106, 107, 108, 178. Cependant *item* manque 58.

*Italicæ* 88 || 171. Il est difficile de croire qu'il ne s'agit pas de la même personne. Cependant *it(em)* a pu tomber devant *italicæ*.

*Sebastiano monacho* 22 || 142. Probablement le même destinataire; cependant une seule lettre est conservée, on ne peut donc pas rigoureusement démontrer l'identité.

*Theodoro et Felicissimo* 80 || 123. Sans doute les mêmes personnages, mais les deux lettres sont perdues.

Nous croyons donc que ces *item* se trouvaient déjà dans l'*indiculum* d'Augustin; Possidius n'a pas pu deviner qu'il n'y avait qu'un Crato, mais trois Maximus.

L'*indiculum* d'Augustin ajoutait parfois, peut-être toujours, la qualité du destinataire : *episcopo* p. ex. X<sup>5</sup> 13, 17, 24, 27, etc. ;



*presbytero* VII 11, X<sup>5</sup> 20, 36, 164 ; *diacono* X<sup>5</sup> 91, 120. Pour les simples laïques il ajoutait, je suppose, *fratri*. Quand ils occupaient une charge il spécifiait : *proconsuli* X<sup>5</sup> 153, *tribuno* VI 36, *grammatico* VI 32, X<sup>5</sup> 148. Il ajoutait le lieu où ils vivaient : *Mutugennensi* VI 31 ; *Urbis* VII 11 ; *de campo Bullensi* X<sup>5</sup> 20. Il ajoutait encore l'objet de la lettre, l'erreur qu'elle combattait etc. p. ex. I, 30, 31, III 3, VII 1, X<sup>3</sup> 25, X<sup>5</sup> 44, 46, 47 etc. Mais ceci ne nous regarde pas. Il est plus que probable que Possidius a omis une foule de ces notices qui nous seraient si précieuses.

Dans la liste de Possidius, telle que D. Wilmart l'a éditée, il y a quelques lettres qui me paraissent plus ou moins suspectes. Nous lisons I 25 *Fratribus Carthaginiensibus*<sup>1</sup>, X<sup>5</sup> 175 et 177 *Fratribus a Carthagine*. Aucune de ces trois lettres ne semble conservée. A première vue on croirait que ce sont des lettres d'Augustin adressées aux fidèles de Carthage. Mais cette interprétation n'est pas sans difficultés. 1) D'après le principe que nous avons constaté plus haut il faudrait au n. 177 *Item fratribus* etc. Puisque *item* manque, il faut supposer que les destinataires sont différents. En d'autres mots, ces lettres sont envoyées non aux frères, mais à des frères de Carthage. Alors il est étonnant qu'Augustin n'ait pas écrit *Quibusdam fratribus*. 2) Ensuite nous savons qu'Augustin, malgré l'autorité dont il jouissait, malgré les demandes qui lui étaient adressées, se faisait scrupule d'écrire à d'autres Églises que celle d'Hippone. Il écrit à Quintianus, ou plutôt à Quintilianus<sup>2</sup> (ep. 64, 2) : *per litteras quidem alloqui plebem vestram non audeo ; rescribere autem eis qui mihi scriberent possem ; ultro autem ad plebem scribere quae dispensationi meae commissa non est, unde possem ?* Il est donc peu vraisemblable qu'Augustin ait écrit à tous les fidèles de Carthage.

Quels sont donc les destinataires de ces lettres ? Commençons par la troisième où le cas est assez clair. Le manuscrit V, qui n'est certes pas infaillible, mais qui est de beaucoup le plus ancien et le meilleur, a *fratri*, et cette leçon étrange me paraît donner la solution de l'énigme : il faut joindre 176 et 177 et lire *Redempto fratri a Carthagine*. Je pense aussi que le n. 175 n'est pas une lettre

1. D. Wilmart écrit toujours *Carthaginiensibus* I 25, X<sup>5</sup> 16, 141 avec un seul manuscrit. La plupart des manuscrits ont *Carthaginensibus*, et il n'y a pas de motif pour abandonner cette orthographe qui est suffisamment attestée par les inscriptions. Remarquons que Possidius écrit toujours *Hipponensis* au lieu de *Hipponiensis*. A ce sujet cf. American Journ. of philol. 51, 1931, p. 276 et le *Thesaurus linguae latinae*.

2. L'identité entre le n. X<sup>5</sup> 164 de Possidius et l'épître 64 de nos éditions paraît démontrée, cf. mon article cité plus haut, p. 290. La lettre est conservée dans des manuscrits récents qui disent *Quintiano*, mais Possidius dit *Quintiliano*.

distincte : Augustin aura voulu indiquer que les noms qui précèdent : Naucellio, Fabiola, peut-être aussi Lampadius désignent des fidèles laïques de Carthage. J'expliquerais de même la lettre I 25 : Possidius a fait une lettre spéciale de cette indication de l'*indiculum* qui s'appliquait à une ou plusieurs lettres précédentes; supposons par exemple X<sup>5</sup> 129 *Pegaso et Vagulo fratribus Carthaginiensibus contra paganos*. Ainsi les trois lettres *fratribus Carth.* qui font une réelle difficulté peuvent disparaître.

Le n. X<sup>5</sup> 112 *Presbyteris propriis* ne présente pas la même difficulté. Il est possible cependant que ces mots désignent Maximus et Burnius qui précèdent immédiatement et qu'on doive lire 110 *Maximo* <et> *Burnio presbyteris propriis* ou bien 110 *Maximo* } *presbyteris propriis*.  
111 *Burnio* }

D. Wilmart p. 220 réunit en un seul les deux titres indiqués par Possidius

{ VI 9 Contra epistulam Vincenti Donatistae et Rogatistae liber  
unus  
{ VI 24 (Epistula) Vincentio una

Il a très probablement raison. Mais le cas est exactement le même pour les deux séries suivantes

{ VI 11 Contra epistulam Cresconi grammatici libri quattuor  
{ VI 32 (Epistula) Cresconio grammatico  
{ VI 19 Responsio contra epistulas duas Gaudenti episcopi Donatistarum liber unus  
{ VI 37 Ad Gaudentium Donatistarum episcopum epistulam unam.

Possidius a dédoublé à tort ces écrits.

La liste de Possidius est un document très précieux, mais seulement parce qu'il reflète l'*indiculum* perdu d'Augustin. Nous devons donc par une étude attentive du texte noter tous les passages où Possidius a certainement ou probablement altéré son modèle, par omission, par dédoublement, par transposition, par bévue de copiste. Si nous pouvons aujourd'hui faire ce travail nécessaire, c'est à D. Wilmart que nous le devons. Il nous a donné une édition critique qui n'est pas loin de la perfection.

Avant de finir cette revue des destinataires, je dois faire remarquer que la lettre X<sup>5</sup> 49 *Flacciano* est inédite, mais n'est peut-être pas irrémédiablement perdue. D'après un catalogue de l'abbaye de Flavigny, rédigé entre 823 et 833, cette lettre figurait à la fin du manuscrit 46, qui n'était pas un recueil de lettres. Voici le contenu :

- 46 De baptismo parvolorum eiusdem ad Marcellum l. tres  
De sermone domini in monte l. duo  
De providentia dei sermo unus  
De natali proprio sermo unus  
De cruce sermo unus.  
Ad Flactianum epistula una.

C'est la seule lettre inédite d'Augustin que la lecture des vieux catalogues m'ait révélée.

D. DE BRUYNE.

## WALCAUDUS, UN ABRÉVIATEUR INCONNU DE S. AUGUSTIN.

Saint Augustin a eu, comme le pape S. Grégoire, grand nombre de lecteurs, de transpositeurs, et aussi d'abrégiateurs. Beaucoup de ces derniers sont bien connus : mais plusieurs aussi ne sont point parvenus jusqu'à nous, quoiqu'ils portassent eux aussi un nom célèbre. Par exemple, de l'abrégé des *Enarrationes in Psalmos* par Prosper d'Aquitaine, la dernière partie, concernant les Psaumes 100-150, s'est seule conservée jusqu'aujourd'hui. L'*Expositio Prosperi ex libris de trinitate sancti Augustini*, dont le catalogue de Lorsch donne une description si détaillée<sup>1</sup>, semble avoir à jamais disparu. Et beaucoup d'autres ouvrages du même genre sont sans nul doute également perdus : ce qui est assez compréhensible, car il était naturel qu'on préférât recourir au texte même des grands docteurs de l'Eglise, supposé qu'on les eût à sa disposition, plutôt que de se contenter d'un simple abrégé, même rédigé par un écrivain de valeur.

Parmi ces abrégiateurs d'Augustin, il en est un dont l'ouvrage et le nom même étaient tout à fait inconnus jusqu'en ces dernières années. Je l'ai tout récemment cueilli dans l'excellent catalogue qu'ont commencé à publier de leurs manuscrits, à peine au sortir de la grande guerre, les chanoines réguliers de Saint-Augustin du célèbre monastère de Klosterneuburg, près Vienne<sup>2</sup>. Là, pages 196-198 du tome I<sup>er</sup>, on trouve la description d'un manuscrit (223) de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, commençant par la Préface d'un certain Galcaudus sur le livre de saint Augustin *Contra Iulianum*. Cette préface est adressée à un révérendissime évêque du nom d'Isaac : le texte n'en a pas été reproduit dans le catalogue, mais le principal auteur de celui-ci, M. le chanoine Dr Berthold Cernik, bibliothécaire et archiviste actuel de Klosterneuburg, a eu l'insigne obligeance de m'en communiquer, sur ma demande, la copie exacte que voici :

---

1. Voir BECKER, *Catalogi bibliothecarum antiqui*, 37, 313 et 165.

2. *Catalogus codicum mss. qui in bibliotheca canonicorum... Claustroneoburgi asservantur*, auctor. Hermanno Pfeiffer et D. Bertholdo Cernik. Tom. I et 2, Vindobonae 1922 et 1931.



*Codex ms. Claustroneoburgensis 223, fol. 1.*

INCIPIT PREFATIO GALCAVDI IN LIBRVN SANCTI AVGVSTINI CONTRA IVLIANVM.

Domino patri et a me debita veneratione colendo Ysaac reverentissimo episcopo Galcaudus extimus famulorum dei. Libros beatissimi et doctissimi Augustini quosdam, quos respondendo et obviando Iuliano pelagiano heretico edidit, a vestra munificentia legendos nuper accepi et, ut me vestra benignitas monere dignata est, quanta potui diligentia revolvi. In quorum copiosissimo et laboriosissimo conflictu non eandem repperi in omnibus locis necessarie utilitatem eruditionis. Nam predictus Iulianus ut impugnator recte fidei et hostis debellatori hereticae pravitatis formas se vertit in omnes. Nunc enim ut animosus et levis litigator ad convicia et horrenda maledicta convertitur, nunc calumpniosissimas contumelias exalat, nunc autem ut callidus rethor multa insidiosae contra catholicam fidem proponit et ut loquacissimus et iactantia plenus eadem per eadem usque ad odiosam nauisiam repetit. Contra hec omnia monstra compulsus est catholicus disputator arma catholicae doctrinae exercere et secundum sapientissimi Salomonis sententiam STVLTQ AD STVLTICIAM respondere, NE SIBI SAPIENS ESSE VIDERETVR<sup>1</sup> et sibi suisque palmam referre victoriae, si non ad omnia qualiacumque proposita convenienter esset responsum. Haec ergo considerans, et longitudinem voluminum perpendens, et sumptuum meorum paupertatem tractans, et ingenii tarditatem ac memoriae inopiam mente intuens, in hanc temerariam presumptionem devolutus sum, ut aliqua ex his michi meisque similibus profutura decernerem. Omissis igitur multis, quae per convicia et maledicta ructata sunt, et quae per calumpniosas contumelias effusa sunt, et quae multociens innaiter repetita sunt, ea, quae per insidias proposita sunt, et a deffensore veritatis repulsa et protrita sunt, assumere libuit, et michi meisque legenda servare. In quo facto michi a vestra benignitate veniam postulo dari. Caeteros autem, ad quos hi libri abbreviati perventuri sunt, admoneo, ut, quibus non placent, non eos respiciant, non legant, et, ut integros requirant, adhortor. Nam, quantum ad quantitatem voluminum attinet, nec tertia pars eorum in hac brevitate sumpta est. Quantum vero ad doctrinae eruditionem spectat, non multa pretermissa sunt. Quae autem ex singulis libris decerpta sunt, libri singuli edocebunt. Noverit tamen lector, quia in his, quae posuimus, integras propositiones Iuliani integrasque responsiones Au[fol. 1<sup>v</sup>]gustini subiecimus, sicut eidem beato viro ad singula loca visum est esse reddendas. EXPLICIT PREFATIO GALCAVDI.

Cette préface est suivie (fol. 1<sup>v</sup>-83) de l'abrégé par Galcaudus du gros ouvrage en six livres, appelé communément l'*Opus imperfectum contra Iulianum*. Il débute par la première citation de Julien d'Éclane : « Magnis licet impeditus laboribus... » et finit à ces derniers mots du ch. XL du livre sixième « in loco perpe-

1. Prov. 26, 5 d'après l'ancienne version dont use S. Jérôme.

tuorum dolorum et animi et corporis poenas »<sup>1</sup>. Le tout est suivi, fol. 83-83<sup>v</sup>, des douze distiques suivants, dans lesquels Galcaudus fait l'éloge des écrits et de l'érudition d'Augustin :

Augustine pater, clarissime doctor in orbe,  
 Nullus habere potest omnia scripta tua ;  
 Percensere valet nullus, si nocte dieque  
 Incumbat libris dicta venusta legens.  
 Copia tanta fuit fandi cordisque profundum,  
 Ut tibi se nullus equiparare queat.  
 Testamenta duo plano sermone revolvis,  
 Explanans populis mistica dicta dei.  
 Contra hereses pugnans expugnans fortiter hostem :  
 Catholicam retines semper in ore fidem.  
 Destruis errorum cultus mundique sophistas :  
 Tu sacra conculcas et simulachra deum.  
 Es fluuius magnus ex illis, quos pater olim  
 Promisit dandos adveniente deo :  
 Aperiam dicens in summis collibus undas,  
 In mediis campis arida fundet aquas,  
 Tunc sitiens largos fontes producet habunde,  
 Desertum sacros accipiet latices.  
 O linguam dulcem caelesti rore fluentem,  
 Os auro fulgens, splendida verba sonans !  
 Grates, Christe, tibi, qui talia dona dedisti  
 Ecclesiaeque tuae lumina tanta paras.  
 Haec ego Galcaudus ieiuno carmine prompsi :  
 Te, prudens lector, obsecro, parce michi.



Les auteurs du catalogue accompagnent leur description de cette simple remarque : « De auctore nihil reperire potuimus. » Je joins volontiers mon aveu au leur : car vraiment je ne crois pas qu'il soit possible de trouver la moindre mention de notre Galcaudus abrégiateur de S. Augustin dans aucune source de renseignement, soit ancienne, soit moderne.

Mais, en pareil cas, à défaut d'attestation formelle qui permette d'identifier sûrement le personnage, il y a parfois moyen de situer du moins celui-ci, à l'aide des indices internes, vers l'époque approximative et dans le milieu qui lui convient. C'est ce que je tenterai de faire ici brièvement.

Comme premier indice, nous avons la forme même du nom *Galcaudus*. Elle est romane, sans aucun doute, car en pays alle-

---

1. Migne 45, 1051 et 1604. Remarquer le mot *laboribus*, substitué à la vraie leçon *angoribus*, comme dans l'édition de Vignier et dans trois manuscrits signalés par les Mauristes.

mand on eût écrit *Walcaudus*, *Waldgaud* ou quelque forme similaire, dont les wallons et les alémans auraient fait *Walcaud*, *Walgoz*, etc.<sup>1</sup> Il y a donc quelque probabilité, ou que le personnage lui-même est à chercher en pays de langue romane, ou du moins que la copie de son ouvrage provient de là.

Quant à la question de date, il est à remarquer que les personnages connus qui ont porté ce nom semblent tous avoir appartenu, ou au IX<sup>e</sup> siècle, ou à la fin du VIII<sup>e</sup>. Ainsi, nous rencontrons un serf du nom de *Waldcoz*<sup>2</sup> dans un diplôme de Saint-Gall de l'an 765. Un *Walcaud*, *Waldgoz*<sup>3</sup> occupe le siège épiscopal de Liège durant plus de vingt ans, de 810 à 831. On trouve un *Walcaudus monachus* dans la liste des membres de la communauté de Saint-Pierre de Molosme (dans le département actuel de l'Yonne) vers 830 ou un peu après<sup>4</sup>.

Dirai-je que, à première vue, et indépendamment des constatations qui précèdent, le style de notre Galcaudus m'avait fait l'impression de dénoter une époque notablement antérieure à la date du manuscrit ? Ses distiques, en particulier, quoique non impeccables au point de vue de la prosodie, sont en somme assez bien tournés ; il est remarquable qu'on n'y trouve encore aucune trace de ces rîmes ou assonances, qui ne tardèrent pas à devenir comme l'élément essentiel pour la plupart des versificateurs latins du moyen âge.

Que si nous étendons notre enquête au nom de l'évêque à qui Galcaudus dédia son travail, nous n'en trouvons pas beaucoup, dans les contrées de langue romane, qui aient porté le nom d'Isaac. Il y en a cinq en tout dans les *Fastes épiscopaux* de L. Duchesne : celui de Genève, vers l'année 400 ; celui de Vannes, 797, 814 ; celui de Langres, après 856 jusqu'en 880 ; celui de Valence, 886.899 ; enfin, celui de Grenoble, 892.922.

Le premier doit être écarté à priori. Quant aux quatre autres, il n'y aurait rien à dire ni pour ni contre, à l'exception toutefois d'Isaac de Langres, qui donne lieu au rapprochement suivant, assurément non dépourvu d'intérêt.

Nous venons de constater que, parmi les personnages connus comme ayant porté le nom relativement rare de Walcaudus, les *Libri confraternitatum* de Saint-Gall et de Reichenau du IX<sup>e</sup> siècle n'en mentionnent qu'un seul : un moine de Molosme (*S. Petri*

1. FÖRSTEMANN, *Altdeutsches Namenbuch* I<sup>2</sup>, 1505.

2. *Urkundenbuch der Abtei St. Gallen* t. I, n. 47.

3. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux* III, 192 suiv.

4. M. G. *Libri confraternitatum* I, 48<sup>15</sup> et II 540<sup>15</sup>.

de *Melundis*), marqué le quinzième sur chacune des deux listes, I 48 et II 540. Or, Molosme était l'un des monastères les plus marquants du diocèse de Langres, lequel eut, comme nous l'avons vu, un Isaac pour évêque, après 856 et jusqu'en 880. Cet « évêque célèbre, souvent mentionné dans les documents du temps »<sup>1</sup>, se signala surtout par sa bienveillance et ses libéralités à l'égard des nombreux établissements monastiques de son vaste diocèse<sup>2</sup>. D'autre part, le Walcaudus abrégiateur de S. Augustin, un moine probablement, d'après le titre qu'il se donne à lui-même (*extimus famulorum Dei*), s'exprime dans sa préface avec toute la déférence d'un moine parlant à son évêque : c'est de celui-ci qu'il tenait l'exemplaire des livres contre Julien, et c'est sur son ordre qu'il les avait lus et compulsés<sup>3</sup>. Les quelque vingt-cinq ou trente ans qui s'écoulèrent entre la rédaction de la liste des moines de Molosme et l'élévation d'Isaac à la dignité épiscopale ne sauraient constituer une difficulté sérieuse contre l'identification du Walcaudus de cette liste avec le Walcaudus auteur de la dédicace à l'évêque Isaac<sup>4</sup>. A défaut de tout témoignage extrinsèque, il est impossible de se prononcer avec certitude à cet égard ; mais chacun devra convenir que tout un ensemble de vraisemblances convergent en faveur de cette solution, qui permettrait ajouter un nom de plus à la liste déjà si considérable des travailleurs bénédictins français de l'époque carolingienne.

GERMAIN MORIN.

1. DUCHESNE, *Fastes épisc.* II, 190.

2. Cf. *Gallia christ.* IV, 533-536. Quoique mort à Reims, hors de son diocèse, il tint à ce que sa dépouille mortelle fût inhumée dans son monastère de prédilection, Saint-Bénigne de Dijon.

3. *Domino patri et a me debita veneratione colendo Ysaac reverentissimo episcopo... a vestra munificentia legendos nuper accepi et, ut me vestra benignitas monere dignata est... mihi a vestra benignitate veniam postulo dari.*

4. Un passage de la préface donne lieu de penser qu'il était pour lors assez âgé, là où il avoue « la lenteur de son esprit et son défaut de mémoire » : ses qualités et ses mérites devaient pourtant être connus, pour que l'évêque Isaac ait été amené à lui confier ce travail à exécuter sur les livres *Contra Iulianum*.



## WIEDERERKANNTTE DICHTUNGEN GOTTSCHALKS.

Dom Germain MORINS unermüdlichem Forschen ist wieder einmal ein schöner Fund geglückt: im letzten Hefte des vorigen Jahrgangs<sup>1</sup> hat er hier über einen bisher völlig unbekannt gebliebenen im Cod. Bernensis 584 überlieferten TRACTATUS DE TRINA DEITATE berichten können, der aus der Feder Gottschalks stammt und neues Licht über manche bisher dunkle Partie seines so bewegten Lebens verbreitet.

Dom MORIN beendet sein aufschlussreiches Referat mit einem Hinweis auf die überlieferungsmässig mit diesem Traktat verbundenen, von DREVES *Analecta Hymnica* 46, 9-16 publizierten Gedichte über die kanonischen Tagzeiten, und schreibt: Il y aurait lieu, je pense, d'examiner si les huit compositions publiées par DREVES ne devraient pas venir s'ajouter à celles qu'a connues TRAUBE; outre qu'elles accompagnent les opuscles du moine d'Orbais dans notre recueil, et ne se trouvent que là, il me semble y reconnaître assez bien la façon habituelle de celui-ci, et jusqu'à son insistance sur le *Deo trino necnon uni*, voire sur la prédestination des réprouvés à la damnation éternelle (hymne 8, v. 7 suiv.)<sup>2</sup>.

Ich bin von der Richtigkeit dieser These vollkommen überzeugt, möchte jedoch in der noch notwendigen näheren Begründung derselben weder dem hochverehrten Altmeister noch Dom LAMBOT, dem die Editio princeps des neu entdeckten Traktats anvertraut ist, jetzt vorgreifen, sondern vielmehr diese Dichtungen vorläufig nur insoweit heranziehen, als es ein anderes Gedicht erfordert, das den Gegenstand der folgenden Untersuchung bilden soll.

Dieses Gedicht, *Clamat ecce...*, ist ebenfalls in einer Berner Handschrift, nämlich dem Sammelbande AA90, I (s. X in.)<sup>3</sup>, er-

---

1. *Revue Bénédictine*, 43, 303-312.

2. aaO. 312.

3. Vgl. H. HAGEN, *Catalogus Codicum Bernensium* S. IIII. Der Cod. AA90 ist eine moderne Sammlung kleinerer Fragmente; das erste davon enthält das genannte Gedicht und besteht aus einem Einzelblatte (Hälfte eines ursprünglichen Doppelblattes), fol. 1, und aus einem Doppelblatte, fol. 2-3. Jede Seite ist mit 30 Zeilen = 30 Versen (Langzeilen) von einer Hand wohl in der ersten Hälfte des X. Jahrhunderts beschrieben.

halten und daraus zuerst von J. HUEMER *Wiener Studien* V, 1883, 145-149, dann viel besser von Cl. BLUME *Analecta Hymnica* 33, 1899, 225-229 gedruckt worden. Wenn es hier nun heisst:

- |    |  |   |
|----|--|---|
| 34 | Ecce petit miser HVGO<br>Pro suis, offensum quibus<br>Quam polus ipse depictus | veniam sceleribus<br>te tristatur pluribus,<br>splendeat sideribus. |
|----|--|---|

so muss dieser Hugo — er war schon BLUME verdächtig, weil der Name den Reim stört — als fremder Eindringling gelten, denn es ist klar, dass in den Versen

- |    |   |   |
|----|---|---|
| 22 | Reminiscens quod benignus<br>Pietate tua fisus,<br><i>Nomine servi</i> misellus | es atque piissimus,<br>quamvis indignissimus<br>filiique penitus,<br>eiulans vestigiis: |
| 23 | Advolutus clamo tuis<br>Pater mi, peccavi meis<br>Atque coram te delictis       | in caelum miseriis<br>gravibus et nimiis,<br>servus necdum <sup>1</sup> filius,         |
| 24 | Non sum dignus dici tuus<br>Sed iamiam dignetur meus<br>Tractare suam benignus  | pater clementissimus<br>pietatem citius.  |

der Dichter mit den Worten *indignissimus nomine servi misellus* und *non sum dignus dici tuus servus* (vgl. auch 40, 4 und 42, 5) auf seinen eigenen Namen anspielt: *tuus* (d. h. *dei*) *servus* = Godescalc! Man beachte, dass in der 23, 2ff. zugrundeliegenden Stelle, LUC. 15, 21 *Pater, peccavi in caelum, et coram te, iam non sum dignus vocari filius tuus*, das Wort *servus* nicht vorkommt; es ist ein ureigener Zusatz des Dichters: Gottschalks Vorliebe für die darin liegende Anspielung ist aber schon aus den anderen Gedichten bekannt, vgl. (ed. TRAUBE MG. Poet. III, 724 ff.) I, 3 *Erue servum valde misellum* <sup>2</sup>; II, 3 *Tu iugis esto gloria servo*; III, 2 *Flebilem multum miserere servum*; V, Refr. *O deus miseri miserere servi*; als Synonyme werden *cliens* (I, 4; II, 4; 12; V, 10), *alumnus* (II, 3 *alumno misello*; V, 17 *miselli alumni*) und *verna* (III, 6) verwendet.

Gottschalk ist also unzweifelhaft der Verfasser, Hugo muss getilgt werden; wie ist dann aber 34, 1 herzustellen? Es seien zwei Möglichkeiten erwähnt, die eine

Ecce petit miser<servus> veniam sceleribus

empfiehlt sich als die einfachere und dabei auch dem Stile Gottschalks (vgl. oben) entsprechende; die andere

Ecce petit <Godescalcus> veniam sceleribus

1. So die Hs; *necdum*?

2. Vgl. hierzu die Note TRAUBES.

macht zwar einen kühneren Eingriff nötig, würde aber zu der Erfahrung stimmen, die man oft in mittelalterlichen Texten machen kann, dass es nämlich gerade der Name ist, der die Substituierung eines anderen veranlasst<sup>1</sup>. Eine absolut sichere Entscheidung wird man aber nur von einem neuen Textzeugen erwarten dürfen<sup>2</sup>.

Wenden wir uns nunmehr dem Inhalt des Gedichtes zu, so tritt uns da der ganze Gottschalk entgegen, wie er leidenschaftlich seinem Schuldbewusstsein und dem Gefühl seiner menschlichen Ohnmacht Ausdruck verleiht<sup>3</sup>. Dann ist es auch hier wieder vor allem die « *insistance sur le Deo trino necnon uni* », welche ihn charakterisiert: sie ist in diesem Falle sogar für den Aufbau des Gedichtes von Bedeutung. Den 1. Teil bilden die Str. 1-18 (Selbstanklage und Bitte um Gottes Hilfe): in 1-3 wird Gott mit *te, tibi* angeredet, 4 folgt dann *Tu es trinus...* 5-8 haben wieder die gleiche Form der Anrede wie 1-3, worauf in 9 die göttlichen Personen so angerufen werden, dass jede eine Langzeile, in 11-13, dass jede eine ganze Strophe erhält. Darauf bringt 14 wieder das *Deus trine Deus une*. Heisst es 16 *Miserere queso Deus*, so folgt alsbald in 17 *Respice... filius et spiritus, Trinus Deus atque unus...* 18 beschliesst dann den 1. Teil mit der nochmaligen Bitte *respice*, die Weiterführung *si respexeris ploratus sequetur uberrimus...* leitet zum 2. Teil über. In sich gekehrt klagt er sich hierin dem Vater gegenüber an: 19 *Ego, pater, ille tuus prodigus sum filius...*; wie einst der biblische verlorene Sohn, so möge auch er, dessen Bruder (27; 33), Erbarmen und Erhörung finden, obwohl er *nil eo minus verum multo amplius* (36) gesündigt habe. Dieser 2. Teil, der die Str. 19-37 umfasst, wendet sich nur an den *pater*. Der 3. Teil, Str. 38-50, wendet sich dann an Jesus Christus, den Auferwecker des Lazarus:

1. Vgl. die Bemerkungen O. SCHUMANNs in seiner Einleitung zu den *Carmina Burana* edd. HILKA-SCHUMANN, II, 1, S. 87\* f.

2. Sonst ist der Text ziemlich sicher überliefert; an ein paar Stellen hat BLUME scharfsinnig gebessert, nur an den folgenden gestattet die Nachprüfung an Hand der Photographie eine Berichtigung: 20, 1 *bonus* H(UEMER) B(LUME); das *u* ist aber in der Hs in *i* korrigiert, also *bonis*, und es gehört zusammen: 19, 6 *consumptis omnibus...* *bonis*. (21, 2 *mendicissimus, mendac.* B ist Druckfehler.) 47, 3 *Flammiferis* HB; die Hs hat *Flammif|eram*; lies *Flammis eram*. 50, 1 *Factor* HB; in der Hs deutlich *Tactus*. 59, 2 *frequenter* HB; *feruenter* Hs.

3. Vgl. zB. 15 *Qui es quadri diligendus orbis in climatibus Sed mei plus inritatus corporis heu sensibus, Quam sis mundi a totius credo peccatoribus...* 37 *Iustificavi misellus meis facinoribus Peccatores omnes, mundus quos tenet quadridus...*, oder auch 7 *Ad cadendum sola mea sufficit miseria Ad surgendum eget tua sed misericordia...*; stimmungsmässig besonders verwandt ist Gedicht V, vgl. 1 *prae cunctis ego amavi vanitate pasci...* 7 *totius me peccati vinculis devinx...* 9 *mala quacunque permisisti cuncta miser feci...*

er möge ihn, den *Lazarus secundus* (46), vom Sündentode befreien<sup>1</sup>; aber die zweite Person in der Gottheit darf nicht ohne die erste und dritte angerufen werden<sup>2</sup>: 44 *Fili Dei Christe vivi...* 45 *Tam tibi tuoque patri quam sancto spiritui Trino Deo atque uni...* Und genau so ist es auch mit dem hl. Geist, dem der 4. Teil gewidmet ist (Str. 51-61): 53 *Memento domine Deus quod gignens ac genitus, ut est potens atque pius, sic tu nihilominus...* 54 *cum patre cum prole tonas...* 56 *cum patre proleque cunctas quasvis mentes recreas...* 57 *te Deus pie postulo humillime cito mihimet succurre cum patre cum sobole...* 58 *Da precor in te clamare « Abba » « Pater » « Domine » necnon atque « Jesu Christe »...* So ist Gottschalk vom Gedanken an das Mysterium der Trinität beherrscht. Darum kann wohl auch der jetzige Schluss nicht ursprünglich sein (BLUME hält das Gedicht für unvollendet) — ebensowenig wie der jetzige Anfang: Gottschalks Ehrfurcht hätte es nicht gewagt, einfach mit der Anrede *te* zu beginnen und ohne Doxologie zu schliessen. Vollständig war das Gedicht aber einmal, das beweist der paläographische Befund, denn hinter dem letzten Wort *flagitiis* steht das Zeichen der Subdistinctio, und das erste Wort hat keine Initiale, sondern nur den gewöhnlichen Grossbuchstaben des Zeilenanfangs.

Den stilistischen Zusammenhang mit den übrigen Gedichten und Schriften Gottschalks sollen ein paar Hinweise veranschaulichen. Oben wurden *servus* und *misellus* (22, 5; 37, 1) schon erwähnt. TRAUBE hat *qu'n* eine « vox Godescalci propria » genannt (aaO. 725), es fehlt auch hier nicht, vgl. 42, 5 und 58, 5. Beliebt ist bei ihm auch *prorsus* (in der Confessio prolixior, M. 121, 349 ff., zB. zähle ich es 13mal), hier steht es 21, 3 und 47, 5. Wenn Gottschalk bei jeder Gelegenheit betont, dass die Gnade eine *gratis data* sei (vgl. hier 52), so liebt er dabei besonders das Adjectiv *gratuitus*, was an und für sich gewiss kaum bemerkenswert wäre — es hat sich eben nur auch hier wieder eingestellt: vgl. 26, 5f. *gratuito munere* zB. mit VII, 15 *gratuito dono*; ep. ad Lup. (TRAUBE 723, 22) *gratuitum gratiae suae donum*; Poet. IV, 935, 66 *Gratia gratuita*; M. 121, 349D; 361C; 363B uaa. Ferner ist 14, 1 = VI, 8, und 59, 1 = II, 8. 5f. Die Gleichheit des Redeschmuckes (zB. Alliteration; Wortreim wie 25 *portis mortis... abest panis adest famis*, vgl. damit M. 125,

1. Vgl. Gottschalks epistula ad Lupum ep. Catalaunen., Poet. III, 724, 47 *qui Lazarum distulit, ut posset resuscitare, me quoque peccatis mersum potens est vivificare.*

2. *Ne simus ceteris duabus personis ingrati* sagt Gottschalk in der von Hincmar zitierten Scheda, M. 125, 597CD.



613D *evellatur hinc rite vitae, sat moechus et caecus...*) sei nur hervorgehoben, um uns jetzt dem Vergleich der Formen von Vers und Reim zuzuwenden.

Das Gedicht besteht aus trochäischen Fünftehnsilbern (8 — 0 + 7 0 —), aber diese so gewöhnliche Zeile hat bei Gottschalk eine Besonderheit: sie verbindet die beiden rhythmisch ungleichen Kadenzen an der Caesur und am Ende der Langzeile durch denselben Reim — eine merkwürdige, äusserst seltene<sup>1</sup> Reimmethode. Umso schwerer wiegt es natürlich, dass wir sie in den oben erwähnten, von Dom MORIN erstmals Gottschalk zugeschriebenen Gedichten aus dem Bernen. 584 (*Anal. Hymn.* 46, no. 1-8) wiederfinden. Die in der Reimtechnik entwickelte Kunstfertigkeit ist allerdings sehr verschieden: während hier ausnahmslos jede Halbzeile gereimt ist<sup>2</sup>, gibt es dort ziemlich viele Zeilen, denen der Caesurreim fehlt (zB. in no. 1: V. 8; 18; 22; 24; 31-33), ja sogar manche ganz reimlose (1, 8; 18. 2, 7-8; 11-13; 15-16. 3, 8 etc.); während hier, das Reimband fest und regelmässig ist (es bindet immer 6 Halbzeilen), ist es dort locker und frei (in bunter Folge bindet es gewöhnlich 2, 4, 6 Halbzeilen oder auch nur 2, 3, 4, 5 Langzeilen); während hier der Tiradenreim sich voll entfaltet (gegen 12 Fälle, in denen 1×6 Halbzeilen denselben Reim haben, stehen 7 mit einer Tirade von 2×6, 4 mit einer Tirade von 3×6, und je 1 Fall mit einer Tirade von 4×6, 8×6 und 10×6 Halbzeilen), kann man dort nur Ansätze dazu feststellen (1, 25-28: 8 Halbzeilen auf *um*, 29-33: 5 Ganzzeilen auf *as*; 5, 18-26: 9 Ganzzeilen auf *e*; vgl. auch 7, 12-20). Es ist also ein immerhin nicht ganz unbeträchtlicher formaler Unterschied vorhanden, der übrigens auch gegenüber allen anderen bisher bekannten Dichtungen Gottschalks besteht, denn in ihnen ist der Tiradenreim voll ausgebildet und kommt kein einziger reimloser Vers vor<sup>3</sup>. Wie ist diese Diskrepanz zu erklären? Da an der Verfasserschaft Gottschalks nicht zu zweifeln ist — den von Dom MORIN dafür angeführten Argumenten

1. Ich kenne im Augenblick nur ein anderes Beispiel, das gleichen Alters sein könnte: die *Versus ad descensum fontis*, MG. Poet. IV, 324, XII; aus späterer Zeit vgl. einen kurzen Hymnus Ademars v. Chabannes ed. DELISLE, *Notices et Extraits*, 35, 1, 331 = *Anal. Hymn.* 48, n. 9; ferner den Rhythmus Papst Leos IX. ed. DREVES, *Anal. Hymn.* 50, n. 238, der neuerdings ohne Kenntnis dieser Edition, aber nach einer besseren Hs von D. A. AMELLI in den *Casinensia* I, 11-15 gedruckt worden ist.

2. Die von BLUME des Reimes wegen getroffenen Aenderungen des handschriftlichen Textes sind meines Erachtens zwingend.

3. Ueber Gottschalks Reimkunst vgl. TRAUBE aaO. 710, n. 2 und W. MEYER, *Ges. Abh.* I, 194.

können noch weitere hinzugefügt werden, vgl. zB. no. 6, 4 *Exue nos universis, precor, a flagitiis* mit dem letzten Vers des hier nachgewiesenen Gedichtes: *Exue me, peto, meis domine flagitiis*; oder die Doxologie der Hymnen 1, 3, 6, 8 mit M. 125, 589C (597B) —, so müssen wir eine Entwicklung annehmen, an deren Anfang jene Hymnen stehen: sie sind also Jugendgedichte Gottschalks. Und dazu stimmt vortrefflich, dass es 5, 18 ff. heisst: *Ergo Deus pie... nostram... digneris... vitam puerilem misertus attollere Ac primaevae iuventutis flosculos erigere, Totum robur iuvenile miseranter regere Ac corpus et cor senile pie iam invisere...*<sup>1</sup> und dass hier das Seelenleben des Dichters von den späteren bitteren Erfahrungen noch ungetrübt zu sein scheint.

Wie anders in dem « Lessus paenitentis » (so überschreibt BLUME das Gedicht, welches wir in dieser Untersuchung Gottschalk zurückgewannen)! Wenn er 19, 1 ff. ausruft: *Ego, pater, ille tuus prodigus sum filius Abs te procul exsul factus...*, so gilt hiervon dasselbe, was TRAUBE zu IV, 3, 3 notiert: *figurate poterat dici de peccatorum poenitentia; veri tamen similis est significari etiam hoc loco, sicuti in carmine quinto (2, 4) et sexto, Godescalci iter Italicum.*



Soweit hatte ich geschrieben, als meine Vermutung, das Gedicht sei auch am Anfang defekt überliefert, sich bestätigte, und zwar auf ganz unerwartete Weise; denn dass BLUME eine nur 6 Jahre vorher im gleichen Werke erschienene Edition<sup>2</sup> seines Kollegen DREVES übersehen haben könnte, damit hatte ich allerdings nicht gerechnet. DREVES schöpft aus einer jüngeren Quelle, einem ehemals der Grande Chartreuse gehörigen Codex, jetzt Grenoble, Bibl. de la ville 265, fol. 134 (s. XII)<sup>3</sup>. Hier gehen

1. Vgl. auch 7, 13 *Maculasque iuventutis*; im letzten der oben zitierten Verse ist *invisere* sicher verderbt, lies: *Ac corpo<ri> cor senile pie iam insere<re> (iam inserere <idinuisere> iaminuisere) ? Cor senile* hat der junge Mönch dem Anfang des II. Buches der Dialoge GREGORS d. Gr. entnommen: *(Benedictus) ab ipso pueritiae suae tempore cor gerens senile, aetatem quippe moribus transiens...* (M. 66, 126).

2. *Analecta Hymnica* 15, 1893, n. 222.

3. Vgl. *Cat. gén. des mss. Dép. VII*, 100 f. — Das bedeutend höhere Alter der Berner Hs musste natürlich die Aufmerksamkeit eher auf diese lenken; so zitiert W. MEYER *Ges. Abh. I*, 195, 196, 204, 206 zwar das Berner Fragment, erwähnt aber das in der jüngeren Quelle vollständig überlieferte Gedicht überhaupt nicht. Andererseits würde es MANITIUS schwerlich in seiner *Geschichte der Lateinischen Literatur des Mittelalters III*, 1931, 994 besprochen haben, wenn

der Strophe *Clamat ecce...* nicht nur 10 Strophen<sup>1</sup> voraus, sondern es kommt auch zum Vorschein, dass der Schreiber des Berner Fragments zwischen 60 und 61 drei Strophen ausgelassen hat; am Schluss kommen, ausser der Ergänzung von 61, noch 2 Strophen hinzu, sodass das vollständige Gedicht 76 Strophen zählt<sup>2</sup>. Mit dem auf diese Weise wiedergefundenen Incipit liess sich dann noch eine dritte Hs feststellen, London B. M. Harl. 3072 (s. X)<sup>3</sup>, und auch die Suche nach jener Hs, zu der das Berner Fragment einmal gehörte, führte jetzt zu einem Resultat: Bern AA90, I ist ein *membrum disiectum* des Cod. Vatic. Regin. 1616, wo es zwischen fol. 18 und 19 einzuordnen ist. Bei diesem Teil des Reginensis handelt es sich um die als « charta Danielis » bekannte, aus Fleury stammende Phaedrus-Hs<sup>4</sup>, welche nur die Fabeln 1, 11-13 und 17-21 enthält und mit 21, 10 auf fol. 18r abbricht; 18v setzt dann eine andere, jedoch nicht viel spätere Hand — die Hand des Berner Fragments — ein, und hier steht der Anfang des Gedichts: *O mi custos* bis *plumbea* (Str. 1-10). Auf den oberen Rand dieser Seite aber, und das ist nun besonders interessant, schrieb eine dritte ebenfalls alte Hand in groben Zügen: *Oracio sancta quam composuit\*\*\**, eine Verfasserangabe also, bei der zum Unglück gerade der Name unleserlich ist. Card. MAI hatte *Hicmarus* zu lesen geglaubt<sup>5</sup>, BANNISTER dagegen, der ein Faksimile von fol. 18v veröffent-

er die ältere Ueberlieferung gekannt hätte. Nicht weiter verwunderlich ist es, dass U. CHEVALIER, *Repertorium Hymnologicum* zwei Nummern für das gleiche Gedicht verwendet, 13262 und 24601; zu n. 13262 bringt *Repertorium* Bd. V (Addenda et Corrigenda, 1921) den dankenswerten Nachweis eines Harleianus, Bd. VI (Préface-Tables, 1920) vereinigt unter dem Lemma « Hugo, sacerdos (X s.) » drei völlig heterogene Stücke. Im Grunde sind wir alle das Opfer der Notwendigkeit geworden, uns bei der ungeheuren Stoffmasse nach den Initien zu orientieren, und es erhellt aus alledem, welch grosse Bedeutung ein genau gearbeiteter Index zu den *Analecta Hymnica* hätte. Leider ist er aber jetzt durch den Tod des Herausgebers, P. CLEMENS BLUME († 8. IV. 1932), vielleicht in grössere Ferne gerückt denn je.

1. Diese Strophen ordnen sich durchaus dem oben geschilderten Aufbau des Gedichtes ein: 1 beginnt *O mi custos, o mi heros, mi pater misericors...*, 2 *Tuque mi redemptor Christe, fili patris optime...*, 3 *Tuque spiritus o sancte, pie mi paraclite...*, dann erst geht der Dichter zur Anrede Gottes mit *te* über.

2. Auf Einzelheiten kann ich hier nicht mehr eingehen, das bleibe einer Neu-edition, die ich plane, vorbehalten; hervorgehoben sei nur, dass der Name *Hugo* im Text des Cod. Grenoble 265, wie zu erwarten war, nicht vorkommt, der betreffende Vers (44, 1) lautet hier: *Ecce iam petit misellus veniam sceleribus*.

3. Vgl. *Cat. of the Harl. Mss. in the Brit. Mus.* 11, 1808, S. 733, 7<sup>o</sup>.

4. Vgl. A. MAI, *Class. Auct.* III, 307-314; L. HERVIEUX, *Les Fabulistes Latins* I, 88-98 und II, 84; E. CHATELAIN, *Paléographie des Classiques Latins*, pl. CLXV.

5. aaO. 308, 314

licht hat<sup>1</sup>, möchte *Adamarus* lesen<sup>2</sup>. Zu einer Nachprüfung dieser sich widersprechenden Lesungen war die Einsichtnahme in die Hs selbst erforderlich; ich bat deshalb Hrn. Dr. C. ERDMANN vom Preussischen Historischen Institut in Rom um sein bewährtes Urteil, und ich verdanke seiner Güte die folgende Auskunft: « Es ist schwer zu entscheiden, ob bei dem Namen eine Rasur oder eine unbeabsichtigte Beschädigung vorliegt. Jedenfalls betrifft sie nur den Anfang des Namens, *marus* oder wenigstens *narus* ist nicht radiert und deutlich lesbar. Davor standen wohl nur zwei Buchstaben, weder *Ada* noch *Hic* scheint möglich. Die ganze Ueberschrift ist auch an der Tinte deutlich als Zutat zu erkennen ». Gottschalk war in ihr also sicher nicht als Verfasser genannt, und darum ist es auch ziemlich belanglos, welcher von den vielen germanischen Namen auf-mar<sup>3</sup> gemeint ist — belanglos wenigstens für die Verfasserfrage, denn es wäre verfehlt, einer sekundären Angabe hier irgendwelchen Wert beizumessen, wo sich der wirkliche Dichter so unmissverständlich zu erkennen gibt.

NORBERT FICKERMANN

---

1. H. M. BANNISTER, *Monumenti Vaticani di Paleografia Musicale Latina* (Lipsia 1913) Tav. II.

2. aaO., Testo S. 31.

3. Vgl. die Zusammenstellung bei E. FOERSTEMANN, *Alteutsches Namenbuch*, 2. Aufl. Bonn 1900, Sp. 1100 f.



## ZUR CHRONOLOGIE DER WERKE DES HL. ANSELM VON CANTERBURY.

Ueber die Chronologie der Werke des hl. Anselmus von Canterbury besitzen wir keine neuere Untersuchung. Ueber die nicht mehr genügende Censur der einzelnen Werke in Gerberons Gesamtausgabe<sup>1</sup> ist man im Wesentlichen nicht hinausgekommen<sup>2</sup>. Die folgende Arbeit stellt sich die Aufgabe, die Frage der Chronologie im Lichte aller zu Gebote stehenden Quellen, mit Berücksichtigung namentlich auch der Handschriften, erneut zu prüfen<sup>3</sup>. Es wird sich dabei zeigen, dass das Ergebnis in in manchem erheblich von der bisherigen Auffassung abweicht.

### I. — EADMER ALS GEWAHRSMANN.

Für Umfang und Geschichte des literarischen Lebenswerkes des hl. Anselm von Canterbury gilt als unbestrittener Gewährsmann dessen Biograph Eadmer. Als Mönch an der Christuskirche zu Canterbury, der Anselm vorstand, als Sekretär und ständiger Begleiter des Erzbischofs während der beiden Exile war er, so nimmt man an, am besten in der Lage, uns über dessen schriftstellerische Tätigkeit Aufschluss zu geben.

In seiner *Vita Anselmi*, die er bald nach dem Tode des Heiligen, etwa zwischen 1110 und 1115 herausgab, ja vielleicht schon gegen dessen Lebensende begonnen hat, führt er an verschiedenen Stellen die einzelnen Werke Anselms namentlich an, mit Ausnahme der Schrift *De processione Spiritus sancti*, die er schon in der vorher entstandenen *Historia Novorum*, allerdings ohne Titelbezeichnung, erwähnt hatte. Wenn wir diese Schrift unter die übrigen Werke chronologisch einordnen, ergibt sich nach Eadmer folgende Liste der anselmischen Werke :

---

1. Paris, 1675 und 1721 (= P. L. 158 und 159).

2. Wir nehmen aus die bahnbrechenden Untersuchungen Dom A. WILMARTS über die Echtheitsfrage der anselmischen Gebete und Betrachtungen, die wir im Laufe der Arbeit zitieren werden, sowie der Homilien (*Les Homélies attribuées à saint Anselme, Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, XII (1927), p.5-29).

3. Ausgenommen werden hier die Briefe, über die später eine eigene Abhandlung folgen soll.

1) Von dem Prior zu Bec (1063-1078) wurden verfasst :

*Orationes sive meditationes* ; *De veritate*, *De libertate arbitrii*<sup>1</sup>, *De casu diaboli* ; *De grammatico* ; *Monologion* ; *Proslogion* mit der Verteidigungsschrift gegen Gaunilo ; *Epistolae*.

II) Von dem Erzbischofe von Canterbury (1093-1109) wurden geschrieben :

*De incarnatione verbi*<sup>2</sup> ; *Cur deus homo* ; *De conceptu virginali et originali peccato* ; *Meditatio redemptionis humanae* ; *De processione spiritus sancti* ; *De concordia praescientiae et praedestinationis et gratiae dei cum libero arbitrio*.

Gegenüber Eadmer nehmen die übrigen Schriftsteller, die über Anselms Schrifttum berichtet haben, eine untergeordnete Stellung ein. Entweder sind sie von diesem abhängig oder sie haben uns wenig Bedeutendes zu melden. Wir wollen das kurz zeigen.

1) Zeitlich steht Sigbert von Gembloux († 1112) dem Eadmer voran, ist also selbständig. Doch ist er bezüglich der Chronologie der Werke nicht von Belang, da er keine Zeitangabe macht. Ebenso wenig in Bezug auf die Reihenfolge der Schriften, da er offensichtlich ausser der Reihe zitiert.

Er lässt sich folgen<sup>3</sup> : *De spiritu sancto* (= *De processione spiritus sancti*), *Cur deus homo*, *Monologion*, *Proslogion*, *De incarnatione verbi*, *De peccato originali*, *De veritate*, *libero arbitrio*, *casu diaboli*, *De pane sacrificii* (= *De sacrificio azymi et fermentati*), *Meditationes vel orationes*, *De grammatico*.

Von Eadmer unterscheidet sich Sigbert dadurch, dass er *De processione* namentlich aufführt, ausserdem *De pane sacrificii* aus den Briefen heraushebt, dagegen *De concordia* nicht erwähnt. Von Briefen spricht er ebenfalls nicht. Aus der Art, wie er die einzelnen Schriften charakterisiert, lässt sich entnehmen, dass er sie selber eingesehen hat. So ist dieser Zeitgenosse des hl. Anselm zwar nicht für die Chronologie, aber doch für die Echtheit der Werke ein gewichtiger Zeuge, nicht zuletzt auch

1. So muss der Titel lauten, nicht *De libero arbitrio*, wie die Ausgaben haben. Das geht klar schon aus dem ersten Satze des Werkes hervor, wo genau unterschieden wird zwischen dem *liberum arbitrium* und der *ipsa libertas arbitrii* ; letztere soll zum besseren Verständnis der ersteren untersucht werden. So zitiert Anselm selber sein Werk in *De concordia* (P. L. 158, 524). So ist der Titel im Cod. Bodley 271 (s. darüber weiter unten) festgelegt. Schon zeitig allerdings ist der falsche Titel im Umlauf, so bei Sigbert und Orderic (an den noch anzuführenden Stellen) und in Hss. des XII. Jh.

2. Von der in Bec begonnenen ersten Rezension erfahren wir nichts.

3. *De scriptoribus ecclesiasticis*, c. 168 (P. L. 160, 586).

für die Verbreitung, die sie fanden ; beim Tode Anselms besitzt Gembloux fast sein ganzes Schrifttum<sup>1</sup>.

2) Robert de Torigny († 1186 ; bis 1154 Mönch von Bec, dann Abt von S. Michael in Periculo maris) bringt um die Mitte des XII. Jh. zweimal mit fast denselben Worten eine Aufstellung der Werke Anselms : in der Revision der *Historia Northmannorum* Wilhelms von Jumiège, lib. VIII, c. IX<sup>2</sup>, und in der Fortsetzung der *Chronica* Sigberts, *Auctarium Roberti de monte*, ad annum 1109<sup>3</sup>.

An der Darstellung erkennen wir sofort die Abhängigkeit von Eadmers *Vita Anselmi*. Die Reihenfolge ist dieselbe, nur setzt er die *Orationes*, die bei Eadmer voranstehen, gegen Ende, dort, wo Eadmer die *Meditatio redemptionis humanae* bringt, die Robert nicht eigens heraushebt. Ferner fehlt wie bei Sigbert das Werk *De concordia*, während er, wiederum wie Sigbert, *De processione* namentlich aufführt und Eigenes über dieses « letzte » Werk Anselms, wie er es bezeichnet, zu berichten weiss. Hier hat Robert aus eigener Quelle geschöpft und zwar aus der Einsicht in die drei Bände der anselmischen Schriften, die ihm in Bec zur Verfügung standen und die er selber in dem Katalog der Bibliothek dieser Abtei beschrieben hat<sup>4</sup>. Auch hier fehlt *De concordia*, nicht aber *De processione*. Robert hat Eadmers Liste nach eigener Anschauung korrigiert<sup>5</sup>.

3) Orderic Vital († 1142), der um 1125 in der *Historia ecclesiastica*, lib. IV, c. 16<sup>6</sup> über Anselm und seine Werke schrieb, zählt nur die Schriften *De trinitate*, *De veritate*, *De libero arbitrio*, *De casu diaboli* und *Cur deus homo factus est* auf.

Unter *De trinitate* versteht er offenbar das *Monologion*<sup>7</sup>. So wäre die chronologische Reihenfolge gewahrt. Eine Abhängigkeit von Eadmer ist nicht zu erkennen, doch ist Orderics Zeugnis recht dürftig.

4) Ebensowenig hilft uns der rätselhafte Honorius Augusto-

1. A. WILMART (*Méditations et Prières de saint Anselme*, 1923, Introduction, p. xxiii) scheint vorauszusetzen, dass Sigbert seine Schrift in Metz verfasst hat ; doch ist dieser bereits um 1071 von dort nach Gembloux zurückgekehrt (cf. P. L. 160, 9).

2. P. L. 149, 843 sq.

3. P. L. 160, 429 sq. Eine weitere Wiederholung in dem *Chronicon Beccense* (P. L. 150, 650) ist ein späteres Plagiat aus der *Chronica* Sigbert-Roberts.

4. BECKER, *Catalogi Bibliothecarum antiqui*, n° 127 ; P. L. 150, 775. Wir werden auf diesen Katalog noch zu sprechen kommen.

5. Das Werk *De Concordia* muss in Bec wie überhaupt in Frankreich (cf. Gembloux) um diese Zeit nicht bekannt gewesen sein.

6. P. L. 188, 344 sq.

7. Vgl. die Angabe des Honorius unter 4).

dunensis (zwischen 1125 und 1150) weiter, der gleichfalls nur einzelne Werke, dazu ohne jede ersichtliche Ordnung, anführt<sup>1</sup>: *Cur deus homo*; *monologii liber, scilicet de sancta trinitate*; *De incarnatione verbi*; *De processione spiritus sancti*; *De lapsu diaboli*; *De libero arbitrio*, *De gratia dei*, *De praedestinatione*. Unter den letzten drei Titeln, die nur ein Buch ausmachen, ist wohl *De concordia* zu verstehen.

5) Johannes von Salesbury († 1180) ist wie in seiner ganzen *Vita Anselmi* so auch bei der Aufzählung der Werke<sup>2</sup> von der gleichnamigen Schrift Eadmers durchaus abhängig. Es ist daher auch in der Liste *De concordia*, nicht aber *De processione* vertreten. Die *Orationes*, die *Epistolae* und die Schrift gegen Gaunilo, die Eadmer ohne eigentlichen Titel anführt, lässt er ganz weg.

So bleibt also Eadmer Hauptzeuge für die Chronologie der Werke des hl. Anselm von Canterbury.

Vergegenwärtigen wir uns jetzt, dass Eadmer die Liste der Werke in solche, die der Prior und solche, die der Erzbischof geschrieben hat, gruppiert. Nach dieser chronologischen Einteilung hat Anselm kein einziges Werk in seiner Eigenschaft als Abt (1078-1093) geschrieben. Den 15 Jahren seines Priorats und den 16 Jahren seines Archiepiskopats werden ungefähr eine gleiche Anzahl von Schriften zugerechnet, den 15 Jahren seiner äbtlichen Regierung dagegen, die in der Mitte liegen, kein einziges. Das muss Befremden erregen.

Man hat diese Schwierigkeit schon mehrfach empfunden; aber da man nicht wagte, Eadmers Angaben oder deren gewohnte Auslegung in Zweifel zu ziehen, suchte man diese merkwürdige Erscheinung damit zu erklären, dass Anselm als Abt die äusseren Geschäfte des Klosters zu leiten gehabt und daher keine Zeit und Musse gefunden habe, sich philosophischen oder theologischen Fragen zu widmen<sup>3</sup>.

Dieser Erklärungsversuch überzeugt jedoch keineswegs. Denn wenn es auch richtig ist, dass der Heilige in dieser Periode seines Lebens besonders häufig über eine grosse Arbeitslast klagt, so wissen wir doch aus Eadmer<sup>4</sup>, dass er schon als Prior darüber innerlich unruhig wurde und sich in seiner Gewissensnot an den

1. *De luminaribus ecclesiae*, lib. IV, c. 15, P. L. 172, 232.

2. C. V, VII, X, XI, XIV (P. L. 199, 1017, 1023, 1027, 1029, 1034).

3. So PORRÉE, *Histoire de l'abbaye du Bec* (1901), p. 225 s.; A. LEVASTI, *Sant'Anselmo, Vita e pensiero* (1929), p. 17.

4. *Vita*, I. I, § 18 (P. L. 158, 59 sq.; édit. Rule, p. 327).



Erzbischof Maurilius von Rouen um Rat wandte. Wir wissen ferner, dass er schon als Prior für seinen alternden Abt Herluin die meisten Geschäfte geführt hat<sup>1</sup>, sodass ihm die Abtswürde kaum neue, ungewohnte Bürden auferlegt hat. Und weiter: Ist er als Erzbischof weniger beschäftigt gewesen? Gewiss hat er einzelne Werke in der Musse, die ihm die Verbannung auferlegte oder gönnte, verfasst. Andere aber, wie die endgültige Redaktion von *De incarnatione verbi* und den ersten Teil von *Cur deus homo* hat er mitten im Drang der Geschäfte, ja in schwerer Sorge und Betrübniß geschrieben<sup>2</sup>.

So bleibt das Problem bestehen: Das ganze Leben Anselms stand im Zeichen der *fides quaerens intellectum*; die theologisch-philosophischen Fragen überfielen ihn zuweilen, wie wir das von dem Gottesbeweise des *Proslogion* wissen; ja noch auf dem Sterbebette rang er mit der Frage nach dem Ursprunge der Seele und wünschte noch so lange zu leben, bis er sie gelöst hätte; — nur in seinem besten Mannesalter, vom 45.-60. Lebensjahre, soll sein Geist unfruchtbar gewesen sein? Wir wissen, dass Anselm zum Niederschreiben seiner Gedanken durch seine Mönche und durch Aussenstehende, wie Erzbischof Hugo von Lyon und Bischof Hildebert von Le Mans, förmlich gezwungen wurde; — nur in den 15 Jahren seiner äbtlichen Regierung sollten sie nichts über ihn vermocht haben?

Die Bedenken gegen diese Annahme sind so schwerwiegend und eine Erklärung dafür so wenig plausibel, dass wir berechtigt, ja gezwungen sind, die Richtigkeit der bisher unbestrittenen Angaben des Biographen des hl. Anselm, beziehungsweise deren bisheriger Deutung, zu bezweifeln und erneut zu prüfen.

\* \* \*

Sehen wir näher zu, wie es um die Glaubwürdigkeit Eadmers inbezug auf die erste Gruppe der anselmischen Schriften bestellt ist. Eadmer selber berichtet, dass er als blutjunger Mönch<sup>3</sup>

1. *Ib.*, § 33 (P. L. 158, 69; édit. Rule, p. 341 sq.): *Cum vero abbas Herluinus cuius supra meminimus iam decrepitus monasterii causis intendere et opem ferre non valeret, quicquid agi oportebat sub Anselmi utpote prioris dispositione fiebat.*

2. *Cur deus homo*, ed. Schmitt (1929), p. 1: *In magna enim cordis tribulatione...* Gerade umgekehrt wie die genannten Autoren argumentiert A. WILMART (*Méditations* etc., p. XXVI): die meisten Gebete habe Anselm in den letzten Jahren seiner Abtsperiode verfasst, da er als Erzbischof andere Sorgen gehabt habe. Wir werden darauf noch zurückkommen.

3. *Utpote adolescens, qui tunc eram...* *Vita*, I, I, § 41 (P. L. 158, 74; ed. Rule, p. 349). Rule rechnet in der Einleitung zu seiner Edition (p. civ) vor, dass Eadmer etwa 14 Jahre zählte.

in Canterbury zum ersten Male den Abt gesehen hat. Das war zur Zeit der ersten Englandreise im Jahre 1079. Bis dahin kommt Eadmer also als unmittelbarer Augenzeuge für das Leben und Schaffen seines späteren Meisters nicht in Betracht; ebensowenig in den folgenden Jahren bis 1092.

Ganz anders verhält es sich mit der Zeugschaft Eadmers von dem Moment an, da Anselm zum Erzbischof von Canterbury erhoben wurde. Jetzt lebte er ständig in dessen Nähe, war sein Sekretär, sein treuer Begleiter im Auslande. Was er über die literarische Tätigkeit Anselms in dieser Zeit berichtet, ist kaum anzufechten. So müssen wir also einen strengen Unterschied machen in der Bewertung der chronologischen Angaben zwischen der Beccer- und der Canterbury-Periode.

Prüfen wir nun im einzelnen, was Eadmer über die schriftstellerische Tätigkeit Anselms in Bec zu berichten weiss. Wir werden zu demselben Ergebnis kommen.

1) Ueber die Abfassung von Gebeten und Betrachtungen spricht Eadmer nur gelegentlich seiner Ausführungen über Anselms Gebetsgeist :

In orationibus autem, quas ipse iuxta desiderium et petitionem amicorum suorum scriptas edidit...

Es fehlt hier also jede nähere Angabe, wann, bei welcher Gelegenheit und in welcher Reihenfolge die einzelnen Gebete niedergeschrieben worden sind.

2) His temporibus scripsit tractatus tres, scilicet *De veritate*, *De libertate arbitrii* et *De casu diaboli*...

Der Ausdruck *his temporibus* ist bemerkenswert. Der Plural deutet einen weiteren Zeitraum an; das sagt uns auch die blosser Erwägung, dass die drei Schriften kaum in einem Zuge verfasst worden sind. Warum sollte er nicht über das Jahr 1078 hinausgehen können<sup>1</sup>?

3) Zwei weitere Schriften schliessen sich ohne eine andere Verbindung als durch ein *et* und *quoque* an, die uns wieder nichts Näheres verraten :

Scripsit et quartum, quem intitulavit *De grammatico*...  
Fecit quoque libellum unum, quem *Monologion* appellavit...

Eine zeitliche Beziehung zu den vorangegangenen Werken fehlt.

---

1. Die Worte *his temporibus* haben schon sehr früh eine schiefe Deutung erfahren; so schon bei Robert (*Chronica*, l. c.): *Dum adhuc prior esset in Beccensi cenobio*.

4) Mehr weiss Eadmer von dem folgenden Werke, dem *Proslogion*, zu berichten.

Post haec incidit sibi in mentem investigare, utrum uno solo et brevi argumento probari posset id, quod de deo creditur et praedicatur, videlicet... (Es folgt ein längerer Bericht über wunderbare Erlebnisse bei der Niederschrift dieses Argumentes). Composuit ergo inde volumen parvulum, sed sententiarum ac subtilissimae contemplationis pondere magnum, quod *Proslogion* nominavit...

Um die Entstehung dieser einzigartigen Schrift hatte sich bereits eine Legende gesponnen. Die erzählt Eadmer in seiner *Vita*, in der es ihm vor allem auch auf das Wunderbare im Leben seines Helden ankommt<sup>1</sup>, in breiter Darstellung. Allein auch hier erhalten wir in chronologischer Beziehung keinerlei Aufschluss. Dass das *Proslogion post haec*, nämlich nach dem *Monologion*, geschrieben ist, steht im *Prooemium*, das der Autor seiner Schrift vorausschickt<sup>2</sup>.

Ähnlich ergeht es uns mit dem Bericht über die Entstehung der Kontroverse zwischen Anselm und dem Kritiker seines Gottesbeweises im *Proslogion*. Wenngleich Eadmer hier Eigenes zu erzählen weiss — über die genaue Zeit derselben erfahren wir nichts.

5) Ueber die Briefe Anselms bemerkt Eadmer :

Inter haec scripsit etiam quamplures epistolas...

Wiederum ein unbestimmter Ausdruck, und hier musste er so ausfallen, da die Korrespondenz sich naturgemäss über die ganze Zeit hinzog.

Fassen wir das Ergebnis unserer bisherigen Untersuchung kurz zusammen : Eadmer macht über die Werke Anselms aus der Beccer Zeit nur unbestimmte Angaben ; unbestimmt hinsichtlich der Zeit der Entstehung ; unbestimmt auch bezüglich ihrer Reihenfolge. Ebenso erfahren wir nur wenig über die Entstehungsgeschichte der Werke im einzelnen. Das berechtigt uns zu dem Schlusse, dass Eadmer nur ungenügend über das literarische Werk Anselms in der Beccer Periode unterrichtet war. Hauptquelle sind ihm die Andeutungen Anselms in den Schriften selber. Es geht ihm eben nicht darum, genaue chronologische Angaben zu machen, sondern nur darum, einen summarischen

1. Im Gegensatz zu der mehr streng historisch gehaltenen Darstellungsweise der *Hist. Novorum*.

2. Den Plural *haec* wird man kaum in der Weise pressen dürfen, dass das *Proslogion* betonter Weise später als alle vorausgeschickten Schriften verfasst sein soll.

Ueberblick über die schriftstellerischen Arbeiten des Heiligen in Bec zu geben. Er bringt ihn bei dem Berichte über die Prioratszeit, weil Anselm schon in dieser Zeit literarisch tätig war. Er erledigt alle Werke zugleich, um später nicht wieder darauf zurückkommen zu müssen, zumal er über die Entstehung der einzelnen Werke keine eingehende Kenntniss hatte.

Vergleichen wir damit die Methode, die Eadmer bei Behandlung der Canterbury-Periode verfolgt. Hier reiht er die Schriften in seine Erzählung jeweils dort ein, wo sie nach Zeit und Ort der Entstehung hingehören. Zweifellos hätte er diese Methode auch auf die erste Periode angewandt, wenn er dazu imstande gewesen wäre.

Die Reihenfolge, in der Eadmer die theologischen Werke aufzählt, erklärt sich vielleicht auf folgende Weise : Die drei Dialoge *De veritate*, *De libertate arbitrii* und *De casu diaboli* gehören nach dem Prolog zu *De veritate* zusammen. Hier wird auch der vierte Dialog *De grammatico* erwähnt. Diese vier Werke, über die nichts weiter zu berichten ist, schickt Eadmer voraus, um sich dann über die Entstehung des *Proslogion*, über die er Interessantes zu erzählen hat, verbreiten zu können. Das *Monologion*, nach welchem das *Proslogion* entstanden ist, fügt er unmittelbar vorher ein.

\*  
\* \* \*

## II. — DIE ENTSTEHUNGSZEIT VON « DE CASU DIABOLI ».

Mit der bisherigen Ausführung haben wir den Boden bereitet für den folgenden Teil unserer Untersuchung, in dem wir an einem der in Frage stehenden Werke Anselms positiv nachweisen, dass es geschrieben worden ist, da Anselm bereits Abt von Bec war.

Der Brief II, 8, den Anselm an seinen Mönch Mauritius, der auf besonderen Wunsch des Erzbischofs Lanfrank in Canterbury aushilft, geschrieben hat, stammt sicher aus der Zeit, da er Abt von Bec war. Das bezeugt sowohl die Einleitung : *Frater Anselmus, dictus abbas Becci*, wie auch die Einreihung in diese Periode in allen alten Briefsammlungen. Nach einer Weisung, wie sich Mauritius und seine Mitbrüder aus Bec zu einem anderen Beccer Mönche, der gegen den Willen des Abtes am Hofe des Königs verweilt, zu verhalten haben, leitet der Brief zu einer kurzen Abhandlung über die Frage über, ob der Name des



Bösen etwas bezeichnet, obwohl das Böse als solches ein Nichts ist<sup>1</sup>.

Dieselbe Abhandlung begegnet uns ein zweites Mal in dem Dialog *De casu diaboli*. Die ersten Sätze finden sich, von anderen Stellen unterbrochen, in c. X, der Hauptteil nimmt den grössten Teil des c. XI ein. Die Fragen und adversativen Sätze des Briefes II, 8 sind in den Mund des Schülers gelegt. Einige Stellen, namentlich der Anfang und Schluss, sind erweitert.

Es erhebt sich hier die Frage: Welches von den beiden Stücken ist das ursprüngliche? Die Antwort ergibt sich klar aus den Worten, mit denen Anselm im Briefe II, 8 zu der Abhandlung überleitet:

Praeterea scriptum illud, quod de quaestione, quomodo scilicet, cum malum nihil esse dicatur, nomen eius aliquid significet, rogatu quorundam fratrum de talibus me frequenter, ut nosti, interrogantium nuper feci, per praesentium latorem tibi modo, ut postulasti, huic anexum epistolae direxi.

Demnach ist die folgende Arbeit "erst vor kurzem" (*nuper*) abgefasst worden und zwar als ein selbständiges Ganzes. Mithin haben wir hier die ursprüngliche Form der behandelten Frage. Damit ist zugleich auch erwiesen, dass zur Zeit der Abfassung des Briefes II, 8 das Werk *De casu diaboli* noch nicht vorhanden war. Der Brief ist also nicht ein Auszug aus dem Dialog, wie uns Gerberon, offenbar durch Eadmer irregeleitet, glauben machen will, sondern umgekehrt: Anselm hat den Brief in den Dialog hineinverarbeitet<sup>2</sup>.

Der Brief II, 8 hat übrigens zwei verschiedene Fassungen; eine ältere, die bisher bekannte, und eine jüngere, die A. Wilmart vor kurzem veröffentlicht hat<sup>3</sup>. In der letzteren, die m. E. 1092/93 verfasst ist, fehlt unsere Abhandlung. Das erklärt sich leicht bei der Annahme, dass zur Zeit der zweiten Abfassung *De casu diaboli* fertig vorlag, mithin die Wiedergabe der dort hineinverwobenen Abhandlung im Briefe überflüssig geworden ist. Ein weiterer Hinweis darauf, dass zur Zeit der

1. Sie findet sich in manchen Handschriften auch als selbständige, mit *De malo* überschriebene Abhandlung.

2. Dasselbe lehrt ein genauer Vergleich zwischen den beiden Texten. Es würde zu viel Raum kosten, die Konkordanz hier durchzuführen.

3. *Rev. Bénéd.*, 1931, p. 48, unter N° V; vgl. dazu meine Bemerkungen in *Rev. Bénéd.*, 1931, p. 226, wo ich die beiden Rezensionen nebeneinander gestellt habe.

ersten Redaktion des Briefes der Dialog noch nicht geschrieben war<sup>1</sup>.

\*  
\* \*

### III. — DIE KORRESPONDENZ MIT ERZBISCHOF HUGO VON LYON.

Ein *Argumentum ex silentio* dafür, dass die Niederschrift der in Frage stehenden Werke in die Zeit übergreift, da Anselm bereits Abt war, bietet dessen Korrespondenz mit seinem Gönner und Freund, dem Erzbischof und päpstlichen Legaten Hugo von Lyon († 1106). In Verbindung mit den andern Beweisen hat es seine Kraft.

Dass *Ep.* II, 11 vom Abte Anselm geschrieben ist, bezeugt er selber in seiner Einleitung und in der entschuldigenden Bemerkung am Schlusse, dass er seinen Werken den Abtstitel beigefügt habe. Dazu kommt, dass Hugo, vorher Bischof von Die, erst gegen Ende des Jahres 1082 oder Anfang 1083 Erzbischof von Lyon geworden ist. Damit ist auch zugleich das früheste Datum des Briefes gegeben. Wir lesen darin :

Per praesentium latores... celsitudini vestrae de scriptis nostris mitto, quod iussistis... De quaestionibus vero, de quibus me velle scribere dixi et reverentia vestra me monuit, si dixero quantum dictare impediatur, ab ullo, qui meam non novit conversationem, credi non poterit. Si quando tamen inde mihi per dei gratiam quod volo efficere licebit, vestrae si potero prudentiae notum erit.

Wir erfahren hier, dass Anselm dem Erzbischofe auf dessen Anforderung einige seiner Werke zusendet. Gleichzeitig entschuldigt er sich, dass er keine Zeit gefunden habe, die Fragen, über die er zu schreiben versprochen hatte, zu behandeln. Sobald er mit Gottes Hilfe damit fertig würde, wolle er ihm davon Mitteilung machen. Wir sehen also auf der einen Seite abgeschlossene Werke, auf der anderen Seite Pläne zu neuen Arbeiten.

Welche Werke Anselm dem Erzbischofe zugeschickt hat, verrät uns ein späterer Brief an diesen, *Ep.* II, 17. Hier bittet er Hugo, die Titel der zugesandten Werke zu ändern :

Precor igitur, ut si libellos, quos sanctitati vestrae iussus misi, recuperare poteritis, illud, quod in ipsis titulis positum est, scilicet

---

1. Eine Annahme wäre allerdings rein theoretisch noch möglich : zur fraglichen Zeit war *De casu diaboli* ohne die betreffenden Kapitel abgefasst ; die Abhandlung des Briefes wurde erst später in das Werk aufgenommen. Allein für diese Annahme findet sich weder in der handschriftlichen Ueberlieferung noch in einem andern Zeugnis der geringste Anhaltspunkt.

*de ratione fidei*, velut superabundans recidentes illum, quem *Monologium* nominavi, *Monologion* vocetis, et alterum non *Alloquium* sed *Proslogion* tituletis.

Wiederum kommt er auf das geplante Werk zu sprechen :

Quod si secundum nostram petitionem feceritis, hoc vestrae paternitati volo retribuere, ut si deus mihi ea quae desidero dederit scibere, aspectui vestro nolim ea ut puto non minus prioribus placitura subtrahere.

Anselm hat Hugo also das *Monologion* und *Proslogion* geschickt, und zwar nur diese beiden Schriften, denn die Ausdrücke : *libellos*, *quos misi... illum... alterum...* besagen eine vollständige Aufzählung.

Warum hat er bei dem Interesse, das der Erzbischof für seine Arbeiten zeigt, diesem nicht auch die übrigen Werke zugeschickt ? Warum erwähnt er sie nicht einmal ? Die Antwort kann nur lauten : weil sie noch nicht vorhanden waren<sup>1</sup>. Dass Anselm vorher schon andere theologische Werke geschickt habe, ist unwahrscheinlich, denn nach dem Tenor der beiden Briefe hat er seine Erstlingsarbeiten überreicht. *Monologion* und *Proslogion* sind in der Tat, wie wir noch sehen werden, seine ersten theologischen Schriften. Sicherlich hätte sich Hugo auch die weiteren Werke erbeten, wenn solche vorhanden gewesen wären. Interessierte er sich doch schon für dessen kommende Arbeiten.

In beiden Briefen kommt Anselm auf diese zu sprechen. Um welche Pläne handelte es sich, wenn die Schriften der Beccer Zeit alle schon verfasst gewesen sind ? Es ist nicht leicht denkbar, dass er in dem folgenden Dezennium, das ihm in Bec noch blieb, nicht an die Ausführung derselben gegangen wäre, trotz der Versprechungen, die er dem hohen Kirchenfürsten gemacht hat, und ungeachtet des Drängens von dieser Seite. So müssen sich also die Pläne auf eines oder mehrere bekannte Werke der Beccer Periode beziehen. Diese waren mithin zur Zeit der Abfassung der Briefe II, II und 17 noch nicht geschrieben<sup>2</sup>. So erhärten also diese Schreiben Anselms an Hugo unseren Beweis, dass die Abfassung von *De casu diaboli* nicht mehr in das Priorat Anselms fällt, und legen uns dasselbe auch für

---

1. Wir sehen hier ab von den Gebeten und Betrachtungen und der logischen Schrift *De grammatico*, der Anselm weiter keine Bedeutung für die Theologie beimisst, denn es geht hier um rein theologische Fragen. Die Gebete und Betrachtungen, soweit sie vorlagen, dürften Hugo bereits bekannt gewesen sein.

2. Wir werden später noch darauf zurückkommen.

die übrigen Schriften mit Ausnahme des *Monologion* und *Proslogion* nahe.



#### IV. — DAS ZEUGNIS DER HANDSCHRIFTEN.

Als eine weitere Quelle für Chronologie und Reihenfolge des ganzen Schriftenkomplexes in der Beccer Zeit stehen uns noch die Handschriften offen. Die erste Hs., die man zu Rate ziehen wird, ist Ms. Bodley 271. Dieser Prachtkodex ist in Canterbury in der grossen, sogenannten "Christ-Church-Hand", in seinem grösseren Teil während des zweiten anselmianischen Exils, um 1105, nach Anordnung und unter Mitwirkung des Erzbischofes selber abgefasst worden<sup>1</sup>. Hier erwarten wir am ehesten Aufschluss über das Gesamtwerk und seine Anordnung nach dem Sinne des Autors selber.

Die Werke sind gegliedert in systematisch-didaktische und in asketische Schriften (= *Meditationes sive orationes*). Die Anordnung innerhalb der ersten Gruppe ist chronologisch. Sicher gilt das für die Hauptwerke aus der Canterbury-Periode, die sich so folgen, wie sie Eadmer, der für diese Zeit kompetent ist, wie wir gezeigt haben, in seine *Vita* einreihet<sup>2</sup>. Daraus dürfen wir schliessen, dass das auch für die Werke der Beccer Periode der Fall sein wird.

Letztere sind so geordnet: *Monologion*, *Proslogion* mit der Kontroverse Gaunilo-Anselm; dann folgen die drei Dialoge *De veritate*, *De libertate arbitrii*, *De casu diaboli*, zusammengefasst durch die bekannte *Praefatio*, die erst später geschrieben worden ist<sup>3</sup>. Dieser Anordnung können wir entnehmen, dass das *Monologion* und *Proslogion* vor Abschluss der drei Dialoge verfasst sind. Sonst wäre kaum ein Grund gewesen, die beiden Gruppen so zu ordnen. Ueber die genauere Zeit der Entstehung der einzelnen Werke erfahren wir aus der Handschrift allerdings nichts; ebensowenig über die Stellung, die Anselm zur Abfassungszeit eingenommen hat, da alle Rubriken den Titel des Erzbischofs von Canterbury führen. Doch ergeben sich aus der Reihenfolge der Schriften wertvolle Folgerungen für die Abfassungszeit der Werke, wie wir noch sehen werden.

1. Näheres darüber werde ich an anderer Stelle sagen.

2. Eine Ausnahme macht die *Meditatio* XI, die ihren Platz erst vor dem Alterswerke *De concordia* erhält.

3. Aber sicher noch vor der Niederschrift von *Cur deus homo*, da Anselm sonst auch diesen Dialog in der *Praefatio* hätte erwähnen müssen.



Zu bemerken ist noch, dass das Werk *De grammatico* seinen Platz erst am Schlusse des ganzen Bandes, nach den *Orationes*, erhalten hat. Es wird sich schwer entscheiden lassen, ob das ein Versehen des Schreibers verschuldet hat, oder ob der Autor selber es aus der Reihe der theologischen Schriften ausgeschieden hat, wie er es ja auch nicht mit den übrigen Dialogen vereinigt sehen wollte. Jedenfalls ist aus dieser Hs. nichts über die chronologische Einreihung dieser Schrift zu entnehmen.

Aufschlussreicher als Cod. Bodley 271 ist eine andere Handschrift der Bodleiana: Rawlinson A 392. Sie wird im Katalog mit dem beginnenden XII. Jh. datiert. Ihr Schriftcharakter verbietet jedoch m. E. keineswegs, sie dem ausgehenden XI. Jh. zuzuweisen. Innere Gründe, die ich dartun will, veranlassen mich, ihre Entstehung in die Zeit zu verlegen, da Anselm noch Abt von Bec war.

Dafür spricht zunächst, dass die Titel immer nur den einfachen Namen Anselms tragen, ohne ihn als Erzbischof zu kennzeichnen, wie es später der Brauch war. Ferner sind nur solche Werke vertreten, die in Bec entstanden sind: *Monologion*, *Proslogion* mit Kontroverse, Betrachtungen und Gebete, *De Grammatico*, *De veritate*, *De libertate arbitrii*. *De casu diaboli* fehlt noch. Endlich weisen einzelne Werke eine Textgestalt auf, die keine der mir sonst bekannten Hss. hat. Dieselbe ist offensichtlich als frühere Rezension zu bewerten. Ich werde sogleich darauf zurückkommen, da sich für unsere Untersuchung wichtige Folgerungen daraus ergeben.

Der ungewöhnlich gute, von Fehlern fast völlig freie Text legt es nahe, dass die Hs. direkt auf ein Original zurückgeht. Ihre Provenienz macht das leicht verständlich, denn sie stammt aus St. Martin in Troarn, einer Bec benachbarten Abtei, mit dessen Abten Anselm freundschaftliche Beziehungen gepflogen hat<sup>1</sup>. Die Hs. scheint mir geradezu die älteste Tradition von Bec bewahrt zu haben. Nach dem bereits erwähnten Katalog dieser Abtei füllten die Werke Anselms drei Bände. Im ersten folgten sich *Monologion*, *Proslogion*, *Orationes*, *De grammatico*, *Epistola de incarnatione verbi*; in dem zweiten *De veritate*, *De libertate arbitrii*, *De casu diaboli*, *Cur deus homo*, *De conceptu virginali*, *De processione spiritus sancti*; der dritte enthielt die Briefe. Wir erkennen hier dieselbe Reihenfolge wie in unserer Hs., soweit die Werke in derselben vorhanden sind. Nur ist *De incarnatione verbi* aus irgend einem Grund in den ersten

1. Cf. *Ep.* II, 52; III, 141.

Band geraten; vielleicht konnte die Schrift am besten dort untergebracht werden, als sie von Canterbury nach Bec kam.

Vergleichen wir hiermit Cod. Bodley 271, so finden wir hier die gleiche Anordnung zugrundegelegt; nur sind in dieser Hs., in der Anselm sein gesamtes Lebenswerk auch nach inhaltlichen Gesichtspunkten geordnet hat, die Gebete herausgenommen und als asketische Werke den theologischen nachgesetzt worden. Auch *De grammatico* ist, wie wir sahen, von den theologisch-systematischen Werken getrennt worden.

Diesen Zeugen zufolge dürfte die chronologische Reihenfolge der Schriften der Beccer Zeit feststehen: *Monologion*, *Proslogion* mit der Kontroverse, Gebete (als grössere Sammlung), *De grammatico*, *De veritate*, *De libertate arbitrii*, *De casu diaboli*.

Einen ungefähren Zeitpunkt der Entstehung einzelner Werke erhalten wir, wenn wir die Textgestalt der Werke im Cod. Rawl. A. 392 eingehender betrachten.

*Monologion* und *Proslogion* mit den beiden Streitschriften weisen bereits die endgültige Form auf, sowohl im Text wie in den Rubriken. Wir sahen oben, dass die Titel des *Monologion* und *Proslogion* ihre letzte Redaktion zur Zeit erhielten, als *Ep.* II, 17 geschrieben wurde.

Die Sammlung der Betrachtungen und Gebete enthält alle und nur die Stücke, die zur frühesten Redaktion gehören<sup>1</sup>, nämlich: Or. 20, 50-52, 63-65, 67-69, 71, 72, 74, 75, 23, 24; Medit. II, III.<sup>2</sup> Auch die Titel der einzelnen Gebete und Betrachtungen haben die erste, ursprüngliche Fassung, während der spätere Gesamttitel *Orationes sive Meditationes* noch nicht vorhanden ist. Der Prolog fehlt ebenfalls noch.

*De grammatico* hat keinen Titel, weicht aber sonst nur unwesentlich von der überlieferten Textgestalt ab. In *De veritate* fehlen der Titel und die Kapitelüberschriften, ausserdem der Prolog, der in den späteren Hss. die drei Schriften *De veritate*, *De libero arbitrio* und *De casu diaboli* verbindet. Im Text ist neben anderen unwesentlichen Verschiedenheiten die Erweiterung eines Satzes in c. V. bemerkenswert.

Das letzte Werk, *De libertate arbitrii*, weist einige merkwürdige Eigenheiten auf. Es beginnt ohne Titel und Initiale gleich nach *De veritate*. Kapitlüberschriften sowie eine Abteilung des Textes fehlen. Ausser zwei Erweiterungen im V. c. weichen

1. Cf. A. WILMART, *Méditations etc.*, p. xlv sq.

2. Zwei andere Stücke, die später entstanden, Or 41 und Med. XI, sind erst im späteren XII., bzw. im XIV. Jh. hinzugefügt worden.

besonders Anfang und Schluss vollständig vom rezipierten Texte ab. Der Anfang lautet :

Discipulus. Credo, quod dicis de gratia et libero arbitrio. Sed ut intelligam, quod credo, ipsa libertas arbitrii quid sit nosse desidero...

An dem Ende des uns bekannten Textes findet sich noch folgender Zusatz :

Sed quoniam libero arbitrio praescientia et praedestinatio et gratia dei videntur repugnare, gratissimum mihi erit, si eas illi non tam auctoritate sacra, quod a multis satis factum est, quam ratione, quod sufficienter factum nondum me memini legisse, concordare facias. Auctoritate vero ad hoc non indigeo, quia illam quantum ad hoc, quod quaero, pertinet, sufficienter novi et suscipio. Magister. De praescientia et praedestinatione similis et pariter difficilior<sup>1</sup> quam de gratia quaestio est.

Der Anfang des Schlusses in unserer Hs. ist im endgültigen Text zum Anfange des Werkes geworden, der so heisst :

Disc. Quoniam liberum arbitrium videtur repugnare gratiae et praedestinationi et praescientiae dei : ipsa libertas arbitrii, quid sit nosse desidero...

Die Einleitung der Schrift in unserer Hs. setzt voraus, dass ein Dialog *De gratia et libero arbitrio* vorausgegangen ist, und zwar aufgebaut auf einem Autoritätsbeweise. Der Schluss ist der Uebergang zu einem andern Werke, welches die Konkordanz zwischen dem *liberum arbitrium* einerseits und der *praescientia*, *praedestinatio* und *gratia* andererseits herstellen soll, und zwar auf Grund von Vernunftbeweisen. Es sollte mit der Darstellung der Schwierigkeiten beginnen, aus denen die ganze Frage herausgewachsen ist<sup>2</sup>. Die Schrift *De libertate arbitrii* war also nicht als ein abgeschlossenes Ganzes für sich gedacht, sondern es sollte eingebaut sein in den Fragenkomplex, der sich mit den genannten Faktoren auseinandersetzt. *De libertate arbitrii* sollte eine Teiluntersuchung darin sein. Offenbar war es Anselm nicht möglich, den ganzen Plan in absehbarer Zeit auszuführen. So gab er einstweilen den zuerst vollendeten Teil über die *libertas arbitrii* für sich heraus und änderte dementsprechend die Einleitung, während er den Schluss, der den Uebergang zu dem folgenden Teile bildete, zum Teil strich, zum Teil in den Anfang zog. Im Cod. Rawl. A. 392 ist uns die ursprüngliche Gestalt erhalten geblieben. Diese Hs. gehört offenbar zu jenen, von denen Anselm in der

1. *An pro difficilis ?*

2. Offenbar sollte wieder ein kurzer Autoritätsbeweis vorausgeschickt werden. S. meine diesbezügliche Bemerkung weiter unten



*Praefatio* zu den drei Dialogen mit Bedauern feststellt, dass sie geschrieben wurden, bevor die Werke vollendet waren.

Anselm hat seinen ursprünglichen Plan nicht aufgegeben. Aber erst am Ende seines Lebens war es ihm vergönnt, ihn ganz durchzuführen in dem Werke *De concordia praescientiae et praedestinationis et gratiae dei cum libero arbitrio*, das sein Vermächtnis wurde.

In ihm erkennen wir einzelne Teile des Planes, wie er in unserer Hs. angedeutet ist, wieder. So finden wir den Autoritätsbeweis für das gleichzeitige Bestehen von *gratia* und *liberum arbitrium* im Anfange des dritten Teiles, der ebenfalls mit *De gratia et libero arbitrio* überschrieben ist<sup>1</sup>. Dieses Stück war wohl ursprünglich schon ausgearbeitet und konnte so ohne Weiteres in *De concordia* eingesetzt werden, während wir eine ähnliche Zusammenstellung von Schwierigkeiten aus der Hl. Schrift bezüglich der *praescientia* und *praedestinatio*, die ebenfalls geplant war, vermissen.

Wenn der Abt Anselm in den Briefen II, II und 17 von Plänen zu neuen Arbeiten spricht, werden wir kaum fehl gehen in der Annahme, dass es sich um die besprochenen Fragen handelt.

So bietet uns, um das Ergebnis unserer Untersuchung zusammenzufassen, die Hs. einen Abschnitt aus dem literarischen Schaffen des hl. Anselm, das Resultat seiner Tätigkeit in einer bestimmten Phase seines Lebens. Zu einer Zeit, da *Monologion* und *Proslogion* mit den beiden sich anschliessenden Controverschriften bereits in der letzten Gestaltung und mit den endgültigen Titeln vorlagen, sind die übrigen Werke noch nicht geschlossen vorhanden. *De casu diaboli* ist überhaupt noch nicht verfasst. Die Schrift *De grammatico*, die offenbar nie mehr eine weitere Behandlung durch Anselm erfahren hat, ist allein in der endgültigen Fassung vertreten. Die beiden anderen Schriften, *De veritate* und *De libertate arbitrii*, sind noch ohne Titel und Kapitelüberschriften. Desgleichen fehlt der Prolog. *De veritate* verrät in einigen Aenderungen eine frühere Rezension. *De libertate arbitrii* dagegen weist ausserdem eine Form auf, in der diese Schrift als Teil eines zu jener Zeit nicht mehr verwirklichten Gesamtplanes auftritt. Als frühester Zeitpunkt für diese Entwicklungsphase des Schrifttums Anselms ist das Jahr gegeben, in dem Hugo Erzbischof von Lyon wird, d. i. Ende 1082 oder Anfang 1083.

1. Die Kapiteileinteilung und -überschriften der Ausgaben stammen nicht von Anselm; wohl aber die Dreiteilung: *De praescientia et libero arbitrio*. *De praedestinatione et libero arbitrio*. *De gratia et libero arbitrio*.





## V. — DIE ABFASSUNGSZEIT DER EINZELNEN WERKE.

Gehen wir nun zu den einzelnen Werken über, um mit Hilfe der uns noch anderweitig zur Verfügung stehenden Zeugnisse ihre Entstehungszeit annäherungsweise festzustellen. Auf Bekanntes gehen wir dabei nicht näher ein. Wir berücksichtigen nur Schriften, die Anselm einwandfrei zugehören. Von Fragmenten<sup>1</sup> abgesehen, dürften sie aber alle vertreten sein.

1) *Orationes sive meditationes*. Dom A. Wilmarts Verdienst wird es bleiben, einmal mit lichtvoller Klarheit und rücksichtsloser Wahrheit Echtes und Unechtes aus den unter dem Namen des hl. Anselm von Canterbury gehenden Gebeten und Betrachtungen geschieden zu haben<sup>2</sup>. Einer Korrektur bedürfen indes einzelne seiner Aufstellungen, soweit sie die chronologische Reihenfolge und Abfassungszeit der Gebete angehen. Nach Wilmart sind nacheinander bezeugt *Or.* 50-52 durch *Ep.* I, 20; *Med.* II (und III?) durch *Ep.* I, 61; *Med.* II und *Or.* 69, 74 (direkt, mit Namen), *Or.* 63-65, 71 (indirekt, durch ihre Charakterisierung) durch *Ep.* IV, 121; *Or.* 71 durch *Ep.* II, 51. *Ep.* IV, 121 ist nach ihm um das Jahr 1090 geschrieben, da das Gebet an den hl. Nikolaus, *Or.* 71, (indirekt bezeugt), darin enthalten sei. Ein Gebet an diesen Heiligen aber, das steht ihm fest, kann nicht vor 1087, dem Jahre der Uebertragung des Heiligen nach Bari, entstanden sein, da erst nach diesem Ereignis die Verehrung dieses Heiligen einen allgemeinen Aufschwung genommen habe. Ueberhaupt sei die grösste Anzahl der Gebete gegen Ende der äbtlchen Regierung Anselms abgefasst worden.

Diesen Voraussetzungen gegenüber ist zunächst festzustellen, dass *Ep.* IV, 121 von den angeführten Briefen nachweislich zuerst geschrieben worden ist. Er ist einer der ersten Briefe, die wir von dem Prior Anselm besitzen. Er steht in Cod. Lambeth 59 und Cod. Lat. Paris B. N. 2478, die — nach meiner Ansicht unter Mitwirkung des Verfassers der Briefe selber —

1. Im Cod. Lambeth 59 sind uns solche, als Anhang zu der Korrespondenz, überliefert.

2. Ausser der schon zitierten Arbeit (*Méditations* etc.) kommen hauptsächlich in Betracht: *La tradition des prières de saint Anselme*, *Revue Bénéd.*, 1924, pp. 52-71; *Les méditations VII et VIII attribuées à saint Anselme*, *Revue d'Ascétique et Mystique*, 1927, pp. 249-282; *Les prières envoyées par saint Anselme à la comtesse Mathilde en 1104*, *Revue Bénéd.*, 1929, pp. 35-45. Vgl. auch RULE, *The life and times of St. Anselm*, I (1883), pp. 421-428.

in chronologischer Reihenfolge geordnet sind, bereits an II. Stelle. Somit sind die genannten Gebete an die Heiligen und die II. Betrachtung zuerst entstanden.

Unter den Gebeten, von denen in *Ep.* IV, 121 die Rede ist, befindet sich nach der Konjektur Wilmarts auch das Gebet an den hl. Nikolaus. Ich finde keinen Grund daran zu zweifeln; schon in Ms. *Rawl.* A. 392 befindet sich das Gebet. Das frühe Datum des Briefes, das wir oben festgestellt haben, darf uns nicht stören, denn Anselm konnte auch schon vor der Translatio des Heiligen sich an diesen verehrend gewendet haben, da der Kult des heiligen Bischofes in der Normandie weiter zurückreicht. Eben ist eine Monographie über den Nikolauskult im Abendlande erschienen, die diese Tatsache überzeugend nachweist<sup>1</sup>. Wenn sich also Anselm in *Ep.* II, 51 im Jahre 1092 gerade das Gebet des hl. Nikolaus nach England nachschicken lässt, so nicht deshalb, weil es zuletzt verfasst worden ist, sondern weil es anlässlich der Uebertragung des Heiligen besonders aktuell geworden ist.

Die nächsten Gebete, die entstanden, sind *Or.* 50-52. Hier habe ich den Ausführungen Wilmarts nichts hinzuzufügen.

Hier muss ein Zeuge für das Bestehen einer Sammlung von Gebeten, der bisher nicht berücksichtigt wurde, eingefügt werden: *Ep.* I, 46, an Anselms Verwandten Folcerald gerichtet:

Orationes, quas tibi, cum mecum esses, scribi feceram, nescio, per quem tibi mittere possim. Lator enim praesentium eas ferre tibi non est ausus, timens, ne sibi auferrentur...

Es ist kaum zweifelhaft, dass es sich hier um Anselms eigene Gebete handelt, die seinerzeit für Folcerald abgeschrieben wurden. Die Furcht Anselms, sie könnten geraubt werden, weist darauf hin, dass es sich bereits um ein ansehnliches Bändchen handelte, mithin alle bisher genannten Gebete enthalten haben wird.

Der nächste Zeuge ist *Ep.* I, 61. In der für uns wichtigen Stelle:

Deinde: Terret me vita mea, namque diligenter discussa, cum eo, quod sequitur, scriptum hoc et praeter hoc alia pissime de contrito

---

1. MEISEN, K., *Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abendlande. Eine kultgeographisch-volkskundliche Untersuchung*, 1931. Ich gebe hier die wichtigste Stelle wieder: S. 89: Bereits um 1030 verfasste ein Mönch mit Namen Isembert aus dem Kloster St. Pierre in Rouen ein Offizium des Heiligen, das von andern Klöstern übernommen und bald überall gesungen wurde (A. COLLETTE, *Histoire du Breviaire de Rouen*, Rouen 1902, S. 64 f.). Auch die Kirchengeschichte des Ordericus Vitalis... bezeugt mehrfach, dass der Nikolauskult bereits lange vor 1087 in der Normandie heimisch war... (Es folgt der Nachweis hierfür.)

spiritu tuo et de pietate contriti tui cordis edita et scripta: pias praestant nobis lacrymas tuas legere...<sup>1</sup>

kann Wilmart bei seiner Annahme, dass die Gebete an die Heiligen erst später verfasst wurden, unter dem Ausdruck *praeter hoc alia piissime... edita et scripta* naturgemäss nur die Fortsetzung der *Med. II* oder die *Med. III* verstehen, denn die Charakterisierung der Gebetsweise des Heiligen, die Durandus im Folgenden gibt, passt nicht zu den Gebeten 50-52, die ausserdem noch in Frage kommen. Dagegen stimmt sie auffallend mit der Beschreibung, die der Autor selber über den grössten Teil seiner Gebete in *Ep. IV*, 121 gibt, überein. Wir werden also annehmen müssen, dass es sich in *Ep. I*, 61 um alle bis dahin verfassten Gebete und Betrachtungen handelt, nicht nur um *Med. II* und evt. *III*.

Durandus bittet Anselm in dem Briefe, ihm andere Schriften zuzusenden, wenn solche vorhanden sei n. In seinem Antwortschreiben<sup>2</sup> geht dieser nicht darauf ein, sondern lässt nur durch die Ueberbringer des Briefes Bescheid sagen. Aus diesem Schweigen schliesst Wilmart, dass weder andere Gebete noch eines der übrigen Werke, wie *Monologion* und *De grammatico*, zur Verfügung gestanden hätten. Ich lese aus diesem Schweigen das Gegenteil heraus. Das *Monologion* war eben geschrieben, denn der nächste Brief, *Ep. I*, 63, ist das Begleitschreiben an Lanfrank, mit dem er ihm diese Schrift zuschickt. Nur konnte Anselm vor der Prüfung derselben durch Lanfranc noch kein Exemplar verschicken. Dies liess sich besser mündlich durch die Boten als in einem kurzen Briefe des Näheren erklären<sup>3</sup>. Hätte Anselm nichts zur Verfügung gestanden, hätte es nur eines kurzen Wortes in dem Schreiben bedurft<sup>4</sup>.

Eine weitere Etappe in der Entwicklung der Gebete und Betrachtungen zeigen die Hss. an, deren Repräsentanten Cod. *Rawl. A.* 392 und Cod. *Lat. Paris. B. N.* 2881 sind<sup>5</sup>. Es kommen hier, wenn wir annehmen, dass *Med. III.* schon früher verfasst ist, 7 neue Gebete hinzu, nämlich *Or.* 20, 67, 68, 72, 75, 23, 24. Einen ungefähren Anhalt für die Zeit, in der diese Gebete schon geschlossen vorhanden sind, bietet Cod. *Rawl. A.* 392. Wir

1. So lautet der recipierte Text. In Cod. *Lamb.* 59 und Cod. *Lat. Par. B. N.* 2478, den einzigen Hss., in denen ich diesen Brief angetroffen habe, lautet der Anfang wie folgt: *Deinde scriptum tuum hoc, quod ita incipit: Terret me vita mea. Praeter hoc etiam alia piissime...* Sachlich ändert diese Lesart nichts.

2. *Ep. I*, 62.

3. *Melius loquendo quam nos scribendo narrabunt...*

4. Vgl. *Ep. II*, 11 und 17.

5. S. WILMART, *Méditations* etc., p. XLV sq.

haben als frühesten Termin der Hs. 1082-1083 angegeben. Wir dürfen aber nicht zu weit von diesem Zeitpunkt abrücken, denn *De casu diaboli* war noch nicht geschrieben. Also etwa um die Mitte oder beginnende 2. Hälfte der 80er Jahre sehen wir diese Gebete bereits vollendet.

Es bleiben jetzt noch die letzten Stücke des asketischen Werkes des Heiligen : der Prolog, *Or.* 9, 41, 34 und *Med.* XI. Abgesehen von der *Med.* XI, die in der Zeit zwischen Sommer 1099 und Sommer 1100 in Lyon entstanden ist, weiss ich keinen Anhaltspunkt dafür, wann diese Stücke verfasst sind. Nicht einmal darüber lässt sich etwas sagen, ob sie noch in Bec oder erst in Canterbury ans Licht traten. Einen spätesten Termin für die 3 Gebete (ohne Prolog, der sich dem Inhalte nach in dem Begleitschreiben findet), haben wir in dem Jahre 1104, in dem Anselm mit allen übrigen auch diese Gebete der Gräfin Mathilde von Toscana übersendet<sup>1</sup>.

Somit hätten wir die einzelnen Stufen der Entwicklung der Gebete und Betrachtungen, soweit sie uns erkennbar sind, gezeichnet. Etwa die Hälfte dieser Stücke sind schon verfasst, ehe eines der theologisch-lehrhaften Werke das Tageslicht gesehen hat. Haben wir die Abfassungszeit der letztgenannten Werke später ansetzen müssen, als gemeinhin angenommen worden ist, so müssen wir die Entstehung der asketischen Schriften im grossen ganzen in eine frühere Periode verlegen. Anselm hat sich zuerst als asketischer Schriftsteller versucht, wenn auch hier sich schon der Theologe in voller Prägung zeigt. Als Meister des geistlichen Lebens ist er zuerst berühmt geworden.

Die chronologische Umgruppierung der einzelnen Gebete ist nicht ohne Bedeutung für die Kenntnis der geistigen Entwicklung des Heiligen. Die ersten Erzeugnisse seines frommen Geistes tragen mehr ein düsteres Gepräge. Gefühle der Reue, Busse und Zerknirschung stehen im Vordergrund. Erst später wendet sich Anselm mehr der Betrachtung der tröstlichen, aufrichtenden Wahrheiten seines Glaubens zu.

2) Das *Monologion*. Ueber die Entstehung des *Monologion* unterrichten uns die Briefe IV, 103, I, 63, 65 und 68. *Ep.* IV, 103 ist die Widmung des Werkes an den ehemaligen Lehrer, den Erzbischof Lanfrank<sup>2</sup>. In *Ep.* I, 63, die gleichzeitig abgeht,

1. S. WILMART, *Les prières envoyées etc.*, *Rev. Bénéd.*, 1929, 35 sq.

2. Diese Widmung findet sich in vielen Codices vor dem Prolog des *Monologion*, so namentlich in Cod. *Rawl.* A 392. In den Cod. *Bodley* 271, in dem die ersten beiden Blätter fehlen, ist sie meiner Berechnung nach nicht aufgenommen worden. Ich glaube aber, dass es anfänglich im Sinne Anselms lag, die Widmung



bittet Anselm Lanfrank, über Wohl und Wehe des Werkes zu entscheiden und ihm, wenn es Gnade gefunden, einen Titel zu geben. Gleichzeitig gibt er in *Ep.* I, 65 dem Mönche Mauritius, der an der Entstehung der Schrift den grössten Anteil hatte, Anweisungen, was mit dem an Lanfrank gesendeten Exemplar des Werkes zu geschehen habe. In *Ep.* I, 68 verteidigt der Autor sein Erstlingswerk gegen die Aussetzungen, die Lanfrank daran gemacht hat.

Ueber die Abfassungszeit dieser Briefe gibt uns ihre Stellung in den Briefsammlungen Aufschluss, die eine chronologische Anordnung der einzelnen Briefe aufweisen<sup>1</sup>. Ein fester Zeitpunkt ist uns mit *Ep.* I, 69 gegeben. Anselm überbringt hier seinem Freunde Gondulf die Glückwünsche zur Erhebung auf den Bischofsstuhl zu Rochester. Die Konsekration erfolgte am 19. März 1077. *Ep.* I, 68-70 sind wohl gleichzeitig nach Canterbury abgegangen, sodass also die Gratulation mit der Antwort auf Lanfranks Kritik zusammenfällt. Gleich der nächste Brief, ein Glückwunsch zur Wahl des Abtes Paul von St. Alban, die am 4. Juli 1077 erfolgte, bestätigt die chronologische Anordnung der Briefe. So können wir für die Zeit der Vollendung des *Monologion* kurze Zeit vorher, etwa die zweite Hälfte des Jahres 1076, annehmen.

Einen Prolog hatte das Werk schon von Anfang an. Das bezeugt die Widmung an Lanfranc, in der Anselm von einer *praefatiuncula* spricht und ihren Inhalt näherhin angibt :

Quidam fratres, servi vestri et conservi mei, me saepe multumque rogantes tandem coegerunt, ut acquiescerem illis quaedam scribere, sicut in eiusdem scripturae praefatiuncula considerare poteritis.

Das entspricht dem ersten Teil des Prologes, bis zu den Worten : *definitionem effeci*<sup>2</sup>. Der nächste Satz der Widmung entspricht dem nächsten Satze des Prologs :

*Ep.* IV, 103 :

De quo opusculo hoc  
praeter spem evenit,

Prolog :

Ad quod cum ea spe sim adductus..  
nescio tamen, quo pacto  
praeter spem evenit,

---

vor das Werk zu setzen, sonst hätte er kaum einen zweiten Brief (*Ep.* I, 63) mitgeschickt.

1. In dem für uns in Betracht kommenden Teile stimmt die Reihenfolge der Briefe in Gerberons Ausgabe völlig überein mit den Sammlungen der Canterbury-Tradition L, P, E, C. In der ausser-canterburyschen Tradition fehlen diese Briefe (S. dazu meine Arbeit: *Zur Uebertieferung der Korrespondenz Anselms v. C. Neue Briefe, Rev. Bénéd.* 1931, p. 224 sq.).

2. In meiner Ausgabe, p. I, l. 1-21.

ut non solum illi,  
quibus instantibus editum est,  
sed et plures alii  
illud velint non solum legere, sed  
etiam transcribere.

ut non solum illi fratres,  
sed et plures alii  
scripturam ipsam quique sibi eam  
transcribendo in longum memo-  
riae commendare satagerent.

Da nach dem Prolog das Werk bereits vielfach abgeschrieben wurde, während bei der Uebersendung desselben an Lanfranc nach *Ep.* I, 65 nur zwei Exemplare existierten, das eine, das Lanfranc erhielt, und das andere, das sich Anselm zurückbehielt, ist es klar, dass dieser Passus des Prologs erst später geschrieben wurde oder doch erst später diese Fassung erhielt. Der zweite Teil des Prologs, der die beiden Einwände, die gegen das *Monologion* tatsächlich erhoben wurden, in Zukunft verhüten will, ist ohne Zweifel auch erst nachträglich dazugekommen. Zuerst fasst der Autor kurz die Ausführungen an Lanfranc in *Ep.* I, 68 zusammen, in denen er dartut, dass er sich in allem an Augustinus angeschlossen habe; dann verteidigt er, wie in dem Briefe I, 74 an den Abt Rainald (von Poitiers), seine Ausdrucksweise über die Trinität, in der er den Griechen gefolgt sei. Doch dürfte der Prolog zur Zeit der Abfassung des Briefes an Rainald, etwa ein Jahr nach Abschluss des Werkes, seine endgültige Fassung bereits erhalten haben. Eine längere Geschichte jedoch erlebte der Titel der Schrift, der erst nach 1082<sup>1</sup> endgültig festgelegt worden ist<sup>2</sup>.

Zum Schlusse sei noch bemerkt, dass das *Monologion* in dem Dialog *De veritate* bezeugt wird. Auch dadurch wird die frühere Abfassung des *Monologion* bekundet<sup>3</sup>. Es wäre noch interessant, der Frage nachzugehen, wie lange Anselm an diesem Werke gearbeitet hat. Doch wird sich darüber nichts Bestimmteres feststellen lassen, da wir nicht wissen, ob Mauritius mündlich oder brieflich auf Anselm eingewirkt hat. Mauritius geht bereits mit *Ep.* I, 24 nach Canterbury. Eine mündliche Aussprache darüber muss also schon eine Reihe von Jahren früher angesetzt werden.

3. Das *Proslogion* mit der anschliessenden Kontroverse. Ein genauer Zeitpunkt für die Abfassung des *Proslogion* lässt sich nicht geben. Doch dürfte es, dem *Prooemium* des Büchleins

1. S. oben, wo von *Ep.* II, 17 die Rede ist.

2. Man lese, da nichts Neues zu sagen ist, meine Bemerkungen darüber in den Prolegomena meiner Ausgabe, p. v, nach.

3. Die Annahme Bainvels (*Dictionnaire de théol. cath.*, I (1909), unter *Anselme*), dass diese Stelle erst später von Anselm eingefügt worden sei, ist eine billige Behauptung, die durch nichts erwiesen ist.

nach zu schliessen, sehr bald nach der Herausgabe des *Monologion* entstanden sein, vielleicht noch vor der Erhebung Anselms zum Abte. Das früheste Zeugnis für das *Proslogion* ist der oben behandelte Briefwechsel mit Hugo von Lyon, *Ep.* II, 11 und 17. Bald darauf, in *Ep.* II, 22 an den Einsiedler Hugo, beruft sich Anselm namentlich auf das *Proslogion*<sup>1</sup>. Auch über die Zeit der Kontroverse mit Gaunilo über die Kapitel II-IV des *Proslogion* sind wir im Unklaren gelassen. In *Ep.* II, 17, wo wir eine Bemerkung darüber erwarten dürften, ist nicht die Rede davon. Doch wird es nicht gestattet sein, aus diesen Schweigen zu schliessen, dass der subtile Geisteskampf damals noch nicht ausgefochten war, zumal er immer nur als Anhang zum *Proslogion* auftritt<sup>2</sup>.

4) *De grammatico, De veritate, De libertate arbitrii, De casu diaboli*. Ueber diese Schriftengruppe ist kaum mehr zu erfahren, als was wir im allgemeinen Teile festgestellt haben. In *De veritate* wird, wie wir bereits bemerkt haben, das *Monologion* zitiert, während sich Anselm auf diese Schrift in *De conceptu virginali et originali peccato*, c. V., beruft. *De libertate* wird in *De concordia* angeführt<sup>3</sup>. Andere Zeugnisse stehen uns nicht zur Verfügung.

5) *Epistola de incarnatione verbi*. Ueber die Entstehung dieser Schrift, sowohl in der ersten wie in der zweiten Fassung möge man die *Prolegomena* zu meiner Ausgabe einsehen<sup>4</sup>.

Ich möchte nur auf den Abschnitt *Quamvis post apostolos... emendentur*. zurückkommen, der in allen früheren Ausgaben als Praefatio dem Werke voranstand. Ich habe die Ansicht begründend dargelegt, dass es sich um einen Brief handelt, mit dem Anselm dem Papste Urban sein Werk *Cur deus homo* übersandte. Demgegenüber wurde bemerkt<sup>5</sup>, dass dieses Stück besser als Widmungsbrief zu *De processione spiritus sancti* passen würde. Aber, abgesehen von anderen inneren Gründen, die gegen diese Ansicht sprechen, ist das schon darum ausgeschlossen

1. Im Uebrigen verweise ich auf die *Prolegomena* zu meiner Ausgabe des *Proslogion* mit der Kontroverse Anselm-Gaunilo (1931).

2. In Cod. Rowl. A 392 findet sich die Kontroverse bereits mit den endgültigen Titeln vor.

3. P. L. 158, 524 C.

4. 1931. Man vergleiche auch WILMART, *Le premier ouvrage de saint Anselme contre le trithéisme de Roscelin*, *Rech. de Théol. anc. et médiév.*, 1931, p. 20 sq.

5. Von C. OTTAVIANO in der im Uebrigen freundlichen Besprechung meiner Ausgabe, *Archivio de filosofia*, I, (1931) S. 95. Mit Unrecht beruft er sich auf WILMART (l. c., p. 22), da dieser hier gerade eine ähnliche Bemerkung RULE's erst bewiesen sehen möchte. (*The life and times of s. Anselm*, II (1883), p. 17, Anm. 1.)

weil in der Schrift *De processione* Urban bereits als verstorben vorausgesetzt wird<sup>1</sup>. Es kommt für die fragliche Zeit, nachdem die *Epistola de incarnatione verbi* ausgeschieden ist, kaum ein anderes Werk als *Cur deus homo* in Frage. Wenn nun dazu die handschriftliche Ueberlieferung das Stück nur in Zusammenhang mit diesem Werke bringt, scheint mir ein Zweifel an meiner Hypothese kaum mehr berechtigt, solange nicht zwingende Gegen Gründe dagegen vorgebracht werden<sup>2</sup>.

6) *Cur deus homo*. Diese Schrift ist nach der bisherigen Annahme 1094 in England begonnen und 1098 in Campagnien vollendet worden. Das letztere Datum, genauer der Sommer dieses Jahres, steht einwandfrei aus Eadmers *Vita* fest. Dagegen wäre für das Jahr 1094 erst der Beweis zu erbringen. Aus der *Praefatio* zu dem Werke, auf die sich auch Eadmer beruft, wissen wir nur, dass Anselm sein Werk bereits in England begonnen hat. Es kommt mithin die Zeit von 1094-1097 in Betracht. Gerberon nimmt ohne weiteres an, dass es 1094, als der Erzbischof durch die Abwesenheit des Königs Musse zum Studium fand, begonnen wurde, nachdem die *Epistola de incarnatione verbi* fertiggestellt war. Eadmer spricht jedoch nur von dieser Schrift, nicht aber von *Cur deus homo*. Immerhin ist es möglich, dass Anselm schon damals an die Konzipierung dieses Werkes herangegangen ist. Sie wurde hauptsächlich von dem jungen Mönch Boso von Bec veranlasst. Dieser folgte Anselm 1094 für einige Zeit nach Canterbury<sup>3</sup>. Anselm richtete später einen Brief an ihn, offenbar nach Bec<sup>4</sup>, in dem vorausgesetzt wird, dass Boso schon einige Zeit von Canterbury geschieden ist. Die Anregung zu der Schrift *Cur deus homo* durch Boso, die offenbar auf mündlichen Gedankenaustausch zurückgeht<sup>5</sup>, wird demnach schon zeitig anzusetzen sein.

Wichtiger, aber zugleich problemhaft, ist der nächste Brief an Boso, *Ep.* III, 25, der bisher kaum berücksichtigt worden ist. In der Begrüssung sind zwar nur die Anfangsbuchstaben der

1. P. L. 158, 310 D : *Sicut in epistola ad venerabilis memoriae Urbanum papam de incarnatione verbi scripsi.*

2. Ich halte, — um auf eine Frage des Herrn Rezensenten zu antworten —, den Abdruck dieses Passus vor dem Werke *Cur deus homo* deshalb nicht für angebracht, weil es nicht dem Sinne Anselms entspräche, wie die handschriftliche Ueberlieferung zeigt. Es verhält sich hier anders als mit der Widmung des *Monologion* an Lanfrank (vgl. meine obige Bemerkung darüber).

3. Cf. *Vita Bosonis*, P. L. 150, 725.

4. *Ep.* III, 22.

5. *Cur deus homo*, c. I (ed. Schmitt, p. 5) : *Saepe et studiosissime a multis rogatus sum et verbis et litteris...*



Namen A. und B. überliefert, aber es besteht kaum ein Zweifel, dass Boso der Adressat ist. Hier berichtet der Erzbischof, dass das Buch *Cur deus homo*, welches er herausgegeben habe, von dem Beccher Mönch Elmer<sup>1</sup> für Bec abgeschrieben werde. Der Schilderung nach, die der Brief, abgesehen von seiner Einreihung,<sup>2</sup> von der Zeitlage gibt, ist er sicher vor dem ersten Exil geschrieben. Die Lage, in der Anselm sich damals befand, war nur unter Wilhelm Rufus gegeben. Um das vollendete Werk kann es sich hier also nicht handeln.

Es kommen auch nicht die *primae partes* des Werkes in Frage, von denen der Autor in der *Praefatio* spricht, da diese ohne sein Wissen (*me nesciente*) abgeschrieben wurden<sup>3</sup>.

Was also hat Elmer abgeschrieben? Vielleicht ist an die Skizze zu dem Werke zu denken, die E. Druwé aufgefunden hat<sup>4</sup>. Dann aber wäre diese nicht identisch mit den *primae partes* der *Praefatio*, wie Druwé annimmt. Dort würde es sich vielmehr um den ersten Teil des ausgearbeiteten Dialoges handeln. Zur besseren Beleuchtung können wir den analogen Fall bei der *Epistola de incarnatione verbi* heranziehen. Hier lesen wir:

Partem tamen illam, quam feceram, quidam fratres me nesciente transcripserunt atque aliis legendam tradiderunt. Quod idcirco dico, ut, si in alicuius manus pars illa venerit, quamquam nihil ibi falsum sit, tamen tamquam imperfecta et non exquisita relinquatur et hic, quod ibi incepti, diligentius inceptum et perfectum requiratur.

Die Parallelstelle in *Cur deus homo* lautet:

Opus subditum propter quosdam, qui, antequam perfectum et exquisitum esset, primas partes eius me nesciente sibi transcribebant, festinantius, quam mihi opportunum esset, ac ideo brevius quam vellem, sum coactus, ut potui, consummare.

Die Ausdrücke, auf die es ankommt, lauten an den beiden

1. In den Ausgaben lesen wir *Eadmerus*. *Edmerus* steht in Ms. *Claud.* A. XI. Gerberon gibt noch die Lesart *Ermerus* an. Aber es muss sicher Elmerus heißen. Eadmer war nie Mönch von Bec. Schon viel früher, als Anselm noch Prior war, war Elmer bereits in Canterbury, denn in *Ep.* I, 60 lässt Anselm ihn grüssen: *Saluta dilectos fratres et amicos nostros... domnum Elmerum*. In *Ep.* III, 25 muss daher Anselm schon daran erinnern, dass Elmer aus Bec stammt. Er ist jedenfalls identisch mit dem späteren Prior Elmer von Christ Church, der auch schriftstellerisch tätig war.

2. Er findet sich nur in Ms. *Claud.* A. XI. und Cod. Lat. Par. B. N. 14762.

3. Dass Anselm sich hier einer kleinen Unwahrhaftigkeit hätte zuschulden kommen lassen, ist bei seiner ängstlichen Wahrheitsliebe unwahrscheinlich.

4. Angezeigt in: *Recherches de science religieuse*, 1930, p. 162-164. Ein selbständiges Urteil darüber wird man sich erst nach der angekündigten Veröffentlichung der Skizze bilden können.

Stellen fast ganz gleich : *pars — partes; imperfecta et non exquisita — antequam perfectum et exquisitum esset*. Nachdem jetzt die *prima pars* der *Epistola de inc. verbi* aufgefunden worden ist<sup>1</sup>, wissen wir, was wir unter ihr zu verstehen haben. Es ist nicht eine Skizze des ganzen Werkes, sondern der erste ausgearbeitete Teil (*imperfecta*), den Anselm in der endgültigen Fassung teilweise verändert hat (*non exquisita*). Aber der Charakter des Ganzen blieb unberührt. Aehnlich also haben wir uns die *primae partes* des Werkes *Cur deus homo* zu denken als den ersten durchgearbeiteten Teil des Dialogs, etwa das erste Buch, das später, zugleich mit der Abfassung des zweiten Teiles, eine Uebersarbeitung erfuhr. Nicht aber kommt hier eine skizzenhafte, in der Form vollständig abweichende Darstellung des ganzen Stoffes in Frage. Diese ist vielleicht der Gegenstand des Briefes III, 25<sup>2</sup>.

7) *De conceptu virginali et originali peccato* und die *Meditatio redemptionis humanae* (= *Med.* XI) sind nach Eadmer zu Lyon während Anselms Aufenthalt zwischen der Rückkehr aus Rom und der Zurückberufung nach England, d. h. zwischen Sommer 1099 und Sommer 1100, niedergeschrieben worden.

8) *De processione spiritus sancti*. Diese Schrift ist, wie wir bereits feststellten, nach dem Tode Urbans II. (29. August 1099) verfasst. Zur Bestimmung des Endtermins dient uns Anselms Briefwechsel mit Bischof Hildebert von Mans : *Ep.* III, 160 ; 53 ; IV, 11. In *Ep.* III, 160<sup>3</sup> bittet Hildebert den hl. Anselm, seine auf dem Konzil zu Bari gehaltene Rede über den Hl. Geist niederzuschreiben. In *Ep.* III, 53<sup>4</sup> dankt Hildebert für die Uebersendung des Werkes *De processione*. *Ep.* IV, 11 ist der Dank Anselms für diesen Brief und zugleich für *Ep.* III, 162<sup>5</sup>, mit dem Hildebert ein kleines Geschenk überreicht hatte.

*Ep.* III, 160 nun setzt voraus, dass der Erzbischof sich in England aufhält. Mithin ist der Brief nicht vor August 1100 geschrieben worden. Die Briefe III, 53 und IV, 11 stehen in

1. Unabhängig von einander und fast gleichzeitig von Wilmart (l. c.) und mir (l. c.)

2. Ein endgültiges Urteil will ich mir indes in dieser Frage nicht erlauben. Aber es musste hier eine Lösung für das Problem angestrebt werden, das dieser Brief uns aufgegeben hat.

3. Unter Hildeberts Briefen *Ep.* II, 9. Er findet sich nur in CCC 299, wo wir die in den Ausgaben fehlende Begrüssung vorfinden : *Venerabili patri et cum honore nominando domino A. cantuariensi archiepiscopo: frater H. cennannorum episcopus salutem*.

4. Oder *Ep.* III, 161, wo, wie in *Ep.* 13 der Korrespondenz Hildeberts (P. L. 171, 220), nur der Schluss anders lautet.

5. = Hildeberts *Ep.* I, 2.

den chronologisch geordneten Briefsammlungen in der Reihe der Briefe, die von den beiden datierten Briefen III, 45, geschrieben im April 1102, und III, 74, geschrieben am 12. Dezember desselben Jahres, eingerahmt sind<sup>1</sup>. Ungefähr im Sommer 1102 also dankt der Bischof von Mans dem Erzbischof von Canterbury für die Uebersendung der Schrift *De processione*. Wir dürfen also die Vollendung dieses Werkes nicht nach diesem Termin ansetzen.

Fraglich ist es indes, ob Anselm wirklich erst auf Anregung Hildeberts diese Abhandlung verfasst hat. Die diesbezügliche Bemerkung Roberts von Torigny<sup>2</sup> kann eine Kombination auf Grund des Briefwechsels sein. Eadmer lässt uns hier im Stich. Aber es ist kaum zweifelhaft, dass sich Anselm nach dem Konzil von Bari intensiv mit der Frage des Hervorgangs des Hl. Geistes beschäftigt hat. Wenn er seine Gedanken hierüber vor dem Briefwechsel mit Hildebert noch nicht aufgeschrieben hat, so wird Hildebert wohl nur das Verdienst beanspuchen können, die Arbeit beschleunigt zu haben. Wie dem auch sei: *De processione spiritus sancti* ist spätestens im Sommer 1102 vollendet worden.

9) Die *Epistola de sacrificio azymi et fermentati* und die *Epistola de sacramentis ecclesiae*. Der Briefwechsel Anselms mit dem Bischofe Waleramnus von Naumburg, *Ep.* III, 134-136, findet sich in den beiden Klassen der Briefsammlungen<sup>3</sup>. Die beiden Schreiben Anselms sind aber ausserdem in die Sammlung der Werke aufgenommen worden<sup>4</sup>, wo sie die authentischen Titel tragen: *Epistola de sacrificio azymi et fermentati* und *Epistola de sacramentis ecclesiae*.

Diese Briefe sind nach dem Werke *De processione* verfasst, das Anselm mit dem ersten Briefe mitsendet. In dem Schreiben des Waleramnus werden in der Diözese des hl. Anselm geordnete Zustände vorausgesetzt, sodass wir entweder die Zeit nach der ersten oder zweiten Verbannung annehmen müssen. Für die Zeit nach der zweiten Verbannung (von Herbst 1106 an) bürgt

1. In Ms. Lambeth 59 tragen *Ep.* III, 45 und 74 die Nummern 163 und 226, *Ep.* III, 53 und IV, 11 dagegen die Nummern 182 und 183. Eine Bestätigung der chronologischen Anordnung in diesem Teile der Hs. ist beispielsweise der 199. Brief derselben (= *Ep.* IV, 16), in welchem Anselm sich auf das Konzil des Jahres 1102 bezieht und eine ergänzende Bischofskonferenz am kommenden Weihnachtsfeste ankündigt.

2. L. c.

3. In den ausser-canterbury'schen Hss. fehlt der Brief des Waleramnus.

4. In Ms. Bodley 271 stehen sie nach *De processione sp. s.*

die Stellung der Briefe in Anselms Korrespondenz. In den chronologisch geordneten Briefsammlungen haben sie ihren Platz nacheinander unter den Briefen der Jahre 1106-1107<sup>1</sup>. Wenn die drei Briefe auch nicht unmittelbar hintereinander geschrieben wurden, so wird sich der Briefwechsel doch nicht allzu lange hingezogen haben; denn der Brief des Waleramnus greift auf Anselms ersten Brief zurück, während dessen zweiter Brief die unmittelbare Antwort auf den Brief des Bischofs von Naumburg ist.

10) *De concordia praescientiae et praedestinationis et gratiae dei cum libero arbitrio*. Diese Schrift ist die Frucht der letzten Lebensjahre des Erzbischofes. Er konnte sie, wie Eadmer ausdrücklich bemerkt, entgegen seiner sonstigen Gewohnheit nur mit Unterbrechungen schreiben, da er seit seiner Erkrankung in St. Edmund dauernd kränklich gewesen sei. Danach hat sich Anselm erst nach dem Besuche dieser Abtei, der zwischen Ostern und Pfingsten 1107 erfolgte, dieser Arbeit gewidmet. So kommt also für die Abfassung dieser Schrift die Zeit vom Sommer 1107 bis zu seinem Tode (21. IV. 1109) in Frage.

\*  
\* \*

Zum Schlusse geben wir noch eine zusammenfassende Uebersicht über die Entstehungszeit der einzelnen anselmischen Werke. Die Zeitangaben wollen im Sinne des im Vorausgehenden Gesagten verstanden sein.

*Orationes sive meditationes*:

*Med.* II, *Or.* 63-65, 69, 71, 74 : um 1070 entstanden.

*Med.* III : unbestimmt; wahrscheinlich um dieselbe Zeit abgefasst.

*Or.* 50-52 : um 1072 verfasst.

*Or.* 20, 23, 24, 67, 68, 72, 75 : um 1085 bereits vorhanden.

*Med.* XI : zwischen Sommer 1099 und Sommer 1100.

*Prolog*, *Or.* 9, 34, 41 : unbestimmt, wahrscheinlich ziemlich spät verfasst, aber nicht nach 1104.

---

1. In Ms. *Lambeth* 59 nehmen sie die Nummern 344-346 ein. In No. 340 (= *Ep.* III, 179) meldet König Heinrich dem Erzbischofe seinen Sieg über Robert von der Normandie in der Schlacht bei Tenchebrai, die am 28. September 1106 geschlagen worden ist. Der nächste Brief (= *Ep.* IV, 82) ist die Gratulation Anselms zu diesem Siege. No. 342 (= *Ep.* III, 132) ist das Glückwunschschreiben zu der Thronbesteigung Alexanders II. von Schottland, die im Jahre 1107 erfolgte. No. 353 (= *Ep.* III, 180) ist mit dem 30. Mai 1107 datiert (No. 352, *Ep.* III, 140, vom 23. März 1106, ist aus der Reihe geraten. Darüber an anderer Stelle).



*Monologion* : In der zweiten Hälfte des Jahres 1076 vollendet.

*Proslogion* : Wohl um 1077-1078 geschrieben. Die Kontroverse mit Gaunilo ist in den nächstfolgenden Jahren anzusetzen.

*De grammatico* ; *De veritate* ; *De libertate arbitrii* : wohl in den Jahren 1080-1085 verfasst.

*De casu diaboli* : wohl in der Zeit von 1085-1090 abgefasst.

*Epistola de incarnatione verbi* : Erste Rezension vor dem 7. September 1092 verfasst. Endgültiges Werk etwa Anfang 1094 herausgegeben.

*Cur deus homo* : Zwischen 1094 und 1097 begonnen ; Sommer 1098 vollendet.

*De conceptu virginali et originali peccato* : Zwischen Sommer 1099 und Sommer 1100 verfasst.

*De processione Spiritus sancti* : Im Sommer 1102 vollendet.

*Epistola de sacrificio azymi et fermentati* und *De sacramentis ecclesiae* : Etwa 1106-1107 geschrieben.

*De concordia* : Etwa 1107-1108 verfasst.

D. FRANC. SAL. SCHMITT.

## DEUX PIÈCES RELATIVES À L'ABDICATION DE PONS ABBÉ DE CLUNY EN 1122.

Le manuscrit CXIX de la bibliothèque capitulaire de Verceil (Piémont) renferme une copie, faite au XI<sup>e</sup> siècle, du commentaire d'Aimon sur Isaïe<sup>1</sup>. Sur la dernière page (fol. 143<sup>v</sup>), laissée blanche tout d'abord, une main du XII<sup>e</sup> siècle a transcrit, sur deux colonnes, deux courtes pièces concernant un moment critique de l'histoire de Cluny : à savoir l'abdication, plus ou moins forcée, de Pons de Melgueil, et son remplacement d'abord par Hugues II, vieillard qui mourut au bout de trois mois, puis par le prieur de Domène, Pierre de Montboisier, plus connu sous le nom de Pierre le Vénérable (22 août 1122).

Nous sommes mal renseignés sur les causes véritables de cette tempête<sup>2</sup>. Comme d'ordinaire en pareil cas, la communauté devait être profondément divisée. Les nouveaux textes n'éclairent pas directement la situation. Pourtant, ils font apparaître : d'un côté, la personne de Pons, dont le billet, si mal conservé qu'il soit, et pris tel quel, est un beau témoignage d'humilité et d'esprit chrétien<sup>3</sup> ; d'un autre côté, l'empereur germanique, c'est-à-dire Henri V (1111-1125), qui veut bien accorder sa faveur aux moines, suivant une longue tradition, mais à condition que l'illustre abbaye soit un modèle de charité et d'obéissance.

Le diplôme du souverain, qui proclame en même temps un accord étroit avec le pape (Calixte II), est éloquent, dans sa brièveté ; du reste, derrière le monarque, on aperçoit un clerc de la chancellerie. L'expédition doit avoir été faite aussitôt après l'élection de l'abbé Pierre. Le texte contient peut-être

---

1. P. L., CXVI, 715-1086. A la suite du prologue [*Incipit prologus in Isaia propheta. — Explicit praeſatio*], on lit ce titre : *Incipit expositio super Ysaya Aymonis*. Toute la copie est d'une seule main, banale ; la décoration, sûrement italienne (enroulements de feuillage). — Quant à l'ouvrage, faut-il rappeler qu'il appartient à Aimon d'Auxerre ? Qui nous débarrassera jamais de l'exaspérant « Haymo d'Halberstadt », une des plus malheureuses créations de l'ancienne histoire littéraire ?

2. On peut lire les pages de J.-H. PIGNOT, *Histoire de l'Ordre de Cluny*, III (1868), p. 44 sq.

3. Admettons qu'il lui ait été dicté ; le Pons arrogant qu'on a coutume de nous représenter, où est-il ?

quelques fautes de copie, mais ne donne lieu à aucune difficulté grave.

La lettre de Pons, au contraire, se lit fort mal, et je suis obligé d'en proposer une sorte de publication diplomatique, tout en faisant des réserves sur nombre de lectures, qui restent douteuses, pour ne rien dire des lacunes. On eut en effet, à Vercell, probablement pour mieux marquer la fin du commentaire, la fâcheuse idée de coller sur le plat le dernier feuillet. Dans la suite, un lecteur, justement curieux, voulut voir l'envers, mais, trop prompt, ne réussit qu'à faire disparaître une partie considérable de la première colonne et à rendre trop souvent douteux les vestiges d'écriture qui ont mieux résisté. De là, l'embarras où se trouve un éditeur moderne. J'avoue, d'ailleurs, qu'on arriverait peut-être à lire un peu plus et un peu mieux que je n'ai fait, à force de patience.

L'Ordre clunisien avait, dans l'Italie septentrionale, une vaste province de monastères, dite parfois « Lombardie »<sup>1</sup>. Dans le diocèse même de Vercell, deux prieurés se montrent au XI<sup>e</sup> siècle : Saint-Pierre de Castelletto, Saint-Valérien de Rodobio<sup>2</sup>. Le manuscrit de l'archive de Vercell peut fort bien venir de l'un ou l'autre endroit ; car la composition du fonds n'est sûrement pas homogène. Il est également possible qu'à Vercell, en raison de l'intérêt qu'on portait à l'Ordre de Cluny dans la région, l'abdication de Pons ait causé quelque émoi, et qu'on en ait voulu prendre note. De toute façon, les pièces ont été transcrites peu de temps après l'événement.

## I

(col. 1)

- 1 D(omi)nis et fratribus cl(u)n(i)aci Fr. Po. crucis (Christi) et eius pissimae |
- 2 geni[trici]s seruus ?] et abb(as) indignus. sal[utem] et fideles or(aci)o(n)es. Q(uonia)m |
- 3 placuit uobis propter indignitat(em) et inutilitatem nostram<sup>3</sup>, |
- 4 repudium nostre (?) prelatu[r]e. gratum habemus. Nos quoque per |
- 5 manum apostolici alterius uobis abbat[is] regimen conces |
- 6 simus. Iccirco monemus atque rogamus [caritatem] |
- 7 uestram (?) ne propter nos inter uos scismata subsequ[antur] |
- 8 sed in uinculo pacis unita[t.....] ta |
- 9 [.....] um precep[t.....]

1. Les indications de MARRIER sont très incomplètes. Les plus célèbres maisons furent : Saint-Benoît de Polirone (Mantoue), Saint-Maieul de Pavie, Saint-Jacques de Pontida (Bergame). Mais c'est la liste détaillée des prieurés qui nous manque.

2. Cf. P. F. KEHR, *Regesta pontificum Romanorum : Italia pontificia*, VI (1914), pp. 34 sq., 37.

3. En réalité on lit plutôt : *uestram*.

- 10 [.....] e eis. P[.....] |  
 11 [.....] ne fis ].....] unci [.....] |  
 12 [.....] ut fugituos eos habeatis [.....] |  
 13 [.....] se [.....]nes dilectione nostra [.....] commenda |  
 14 [.....] pati uoluerint. [.....] |  
 15 [.....] Si quis autem nuncios pro nec [.....] |  
 16 [.....] rogamus. ne eos caueatis (?) |  
 (col. 2)  
 17 sed (?) [ad u]tilitatem uestram sustentetis. Nos enim in |  
 18 unitate corporis cuius caput (Christus) est. uobis conecti |  
 19 mur. orantes dominum nostrum. ut nos pariter gracia et misericordia |  
 20 sua perducatur ad uitam aeternam. Commendamus nos hu |  
 21 militer uestris orationibus.

## II

He(nricus) dei gracia Rom(anorum) imperator AVG(ustus). Vener(abili) conuentui Cluniacensi, et eius abbati Petro: gratiam et omne bonum.

- Pro nimia religione et caritate que largiente domino in uobis hactenus efficaciter fuit. Reges et ubique terrarum principes, uos dilexer(unt)  
 5 fouere et honorar(unt). Idipsum p(re)stante deo nostra imperialis celsitudo deinceps facere exoptat. Verum quia in scissuris mentium, deus non inhabitat caritatem uestram ualde ortamur quatenus sinceros in caritate et obedi<entia> sitis, et sermo dei in uobis sit uiuus et efficax<sup>1</sup>. Per hoc enim uestri monasterii religio gloriose annunciabitur et nos  
 10 dilectissimi patris nostri domini p(a)p(e) dilectione iam dictum abbatem uestrum et uos imperiali munificencia oportuno tempore honorare curabimus. Vestris nos sanctissimis orationibus plurimum commen-

ANDRÉ WILMART.

---

1. Cf. *Hebr.* IV, 12.



## LE VOYAGE DE MABILLON EN LORRAINE ET EN ALSACE (1696).

D. Thierry Ruinart, compagnon de Mabillon, a donné le récit de ce voyage fait en commun<sup>1</sup>. Des notes, découvertes çà et là, ont jeté quelque lumière nouvelle sur cet épisode de la vie du grand Mauriste, sur les motifs de cette tournée et ses résultats<sup>2</sup>. Mais on a prétendu que les gens du pays avaient fait grise mine à nos pèlerins ; leur butin aurait été maigre ; l'expédition prenait « plutôt l'air d'une excursion forcément interrompue » terminée par « un retour si rapide à Paris »<sup>3</sup>. On a négligé, toutefois, de consulter celui qu'il fallait interroger en tout premier lieu, Mabillon lui-même. Nul ne pouvait évidemment mieux nous apprendre ce qu'il comptait faire dans les provinces de l'Est et juger du succès obtenu. Ces précisions, il nous les donne dans trois lettres, restées inédites, adressées à son ami intime et confident, dom Claude Estiennot, procureur général de la Congrégation de Saint-Maur à Rome.

Le 7 août, Mabillon écrit à son confrère :

« On veut m'engager à un voyage en Lorraine et peut-être en Alsace pour quelques affaires qui regardent quelques biens perdus de Saint-Denis dont on a retrouvé les titres. Je vous en dirai des nouvelles assurées l'ordinaire prochain. »<sup>4</sup>

Voilà qui est clair, quoique bref. L'idée d'aller en Lorraine et en Alsace ne vient pas de Mabillon, mais lui a été suggérée par des personnes intéressées. Nous savons, en effet, que Duhautoy « avoit fait entendre à Madame de Maintenon qu'on trouveroit dans ces provinces et autres villes comme Metz, bien des titres qui concernoient l'abbaye de Saint-Denis en France, qui donneroient des lumières pour faire revenir du bien qui en estoit aliéné et fit espérer qu'il en reviendrait au moins 20.000 livres de rente »<sup>5</sup>

---

1. V. THUILLIER, *Ouvrages posthumes de D. Jean Mabillon et de D. Th. Ruinart*, t. III, pp. 411-499.

2. A. M. P. INGOLD, *Mabillon en Alsace*. Colmar, 1902, pp. 45-52 ; U. BERLIÈRE, *Mabillon en Alsace*. (*Revue d'Alsace*, 1912, pp. 310-316.)

3. U. BERLIÈRE, *loc. cit.*

4. Paris, BN, MS. Fr. 19659, f. 156 (original).

5. Lettre de dom Coustant (1698). Paris, BN., Ms. Fr. 22589, f. 6 (publié dans la *Revue d'Alsace*, l. c.).

dont devait profiter la fondation de M<sup>me</sup> de Maintenon, la maison de Saint-Cyr, à laquelle était unie la mense abbatiale de Saint-Denis. Le chevalier Duhautoy espérait des avantages semblables pour l'Ordre de Saint-Lazare ; il songeait de plus à recueillir des documents en vue d'une histoire de son Ordre. Tout naturellement il mit en avant le nom de Mabillon et M<sup>me</sup> de Maintenon entra dans ses vues.

Quelques jours plus tard, le 20 août, Mabillon envoie à dom Estiennot une nouvelle lettre<sup>1</sup> dont le premier paragraphe donne quelques détails sur l'expédition de Lorraine et d'Alsace :

P. C.

Ce 20 aoust [1696]

« Mon tres cher et Reverend Pere,

» Nous partons aujourd'huy D. Thierry et moy pour la Lorraine et pour l'Alsace peut estre. C'est pour y voir les chambres des comptes de Metz et de Spire tant pour quelques prevotez aliénées de St. Denis que pour notre histoire. C'est un voyage au moins de 2 mois. Dom Guenié recevra cependant nos lettres.

» On vous a adressé par M. Thioly<sup>2</sup> deux tableaux de M. Arnauld que l'on vous prie de faire tenir a quelqu'un de nos amis a Naples pour le presenter de la part de M. Erneste au Viceroy de Naples et a M. le Nonce de cette ville la. Vous pourrez les adresser à M. Bulifon<sup>3</sup> de votre part et de la mienne et le prier avant que de les presenter de passer un linge sur les tableaux pour oter une couche de blanc-dœufs que l'on a mis dessus pour les conserver. Je n'ay de tems que pour vous assurer de mon attachement inviolable à la mort aussi bien qu'à la vie. Adieu. On n'a pas encore déterminé votre compagnon<sup>4</sup>.

f. 159<sup>v</sup> Pour le R. P. Procureur General  
a Rome.

[Mabillon]

Il fallait s'y attendre. Mabillon affirme que, s'il se décide à partir, ce ne peut être uniquement « pour quelques prévôtés aliénées de Saint-Denis » ; il veut tout autant y recueillir des documents relatifs à l'histoire monastique. Il n'est pas du tout certain d'aller en Alsace même ; certaines parties du pays, en effet, restent toujours le théâtre de la guerre de la Ligue d'Augsbourg. Aussi dans ces deux lettres a-t-il eu soin d'écrire : « en Alsace peut-être ». Dès le jour du départ, il a fixé la durée de son absence : « au moins deux mois ». En réalité, elle prit deux

1. Paris, BN., Ms. Fr. 19659, f. 159 (original).

2. Marchand libraire à Lyon.

3. Libraire à Naples.

4. Dom Jean Guillot, secrétaire du Procureur général, venait de quitter Rome. D. Guillaume Laparre sera bientôt désigné pour le remplacer.

mois et vingt jours. On ne peut donc pas parler d'une interruption de voyage ni d'une rentrée précipitée à Paris. L'absence a plutôt été prolongée un peu plus qu'il n'avait été prévu. Mabillon rentra à Paris le 10 novembre 1696.

Le surlendemain, Mabillon adressa à dom Estiennot une missive<sup>1</sup> où il rend compte de sa tournée :

A Paris, ce 12 nov. 1696.

P. C.

J'ay bien des remerciemens et des excuses a vous faire mon tres cher et reverend Pere et des remerciemens pour toutes les bontés que vous avez pour moy et des bons offices que vous me rendez tous les jours et des excuses de ce que j'ay tant différé à vous en remercier. J'étois en campagne, vous le scavez mais peut etre ne scavez vous pas tout le chemin que j'ay fait avec D. Thierry. Nous avons ete ensemble en Lorraine et en Alsace jusqu'à Strasbourg pour y voir les archives du pays et surtout les archives de Spire transportées a Strasbourg et celles de Lorraine qui sont dans la citadelle de Metz. Nous avons vu celles-cy mais nous y avons trouvé peu de choses considerables et le trouble qui etoit pour lors a Strasbourg à cause des Imperiaux qui etoient sur le Rhein pour en tenter le passage nous ont empesché de voir ce que nous aurions pû voir dans une autre conjoncture. Nous nous sommes dédommages enfin dans les archives de nos monasteres de Lorraine et de Champagne ou nous avons trouvé (f. 161) de fort bonnes choses pour notre histoire. Mais il faut nous dire qu'on ne peut recevoir plus de marques d'amitié que celles que l'on nous a temoignées dans tous les monasteres de nos Peres de St. Vanne. C'est tout vous dire en un mot qu'ils nous ont non seulement traitéz splendidement chez eux mais qu'ils nous ont donné des voitures et défrayés par tout avec la plus grande generosité du monde. Ils se louent extremement des bons offices que vous leur rendez et je n'ay que faire de vous prier de les leur continuer a votre ordinaire. Ils le meritent assurément et ils savent bien mieux vivre que nous. J'ay reçu la dispense pour le fr. De la C. dont je vous remercie de tout mon cœur mais vous ne me dites pas ce qu'il faut pour cela et a qui il faut que je fasse rendre l'argent. Je vous prie de me le mander au plutôt et de me dire ce qu'il faut que je fasse au surplus pour mettre ces lettres dans les formes.

J'ay reçu aussy la reponse que l'on a faite de (f. 160<sup>v</sup>) Rechenow a notre bon amy le R. P. D. Herman<sup>2</sup>. Il est certain que ce recueil d'homelies de Paul Diacre se trouve dans cette abbaye en deux tres gros volumes. Vous en pourrez voir la preuve sur la fin de notre *Iter Germanicum* qui est a la teste de notre 4<sup>e</sup> vol. d'Analectes. Il y a donc apparence que ces bons Religieux l'ont égaré depuis

1. Paris, BN., Ms. Fr. 19659, f. 160 (original).

2. D. Hermann Schenk, né le 5 mars 1653, fit profession à Saint-Gall le 29 juin 1671, et y remplit, entre autres, les fonctions de bibliothécaire. Le 16 janvier 1696 il accompagna à Rome son abbé, qui venait d'être créé cardinal, S. E. le cardinal Sfondrati. Il y séjourna jusqu'à la mort de son maître.

notre voyage ou n'ont pas beaucoup cherché ces 2 volumes qui sont les deux plus gros et plus grands de leur bibliothèque. Mais quoiqu'il en soit, je n'en suis pas moins obligé au R. P. D. Herman auquel je vous prie de faire mes complimens en cas qu'il soit encore à Rome et mes condoleances sur la mort de notre très illustre Cardinal<sup>1</sup> dont la perte est regrettée de tout le monde mais sur tout de notre ordre dont il devoit être l'appuy aussi bien que l'ornement. J'appris sa mort à Murbac où je dis la Ste Messe pour le repos de son ame. Faites moi la grace de me mander (f. 161<sup>v</sup>) si le R. P. D. Herman restera à Rome et s'il sera bibliothécaire de la vaticane, afin que je luy en écrive. Il se trouve que l'avis que vous luy avez donné étoit fort sage.

Quelqu'un de nos amis m'a chargé de vous prier de prendre la peine de m'écrire tout ce qui se passera désormais à Rome touchant les affaires de Louvain et de Mgr de Malines. Mgr de Reims prit samedi dernier possession de St. Thierry. Je crois qu'il s'est enfin accommodé avec nos Peres. Tout à vous.

J'ay reçu une lettre de S. E. Daguirre mais je n'ay pas aujourd'hui le loisir de luy écrire n'étant de retour que d'hier au soir. Mes complimens et mes excuses lorsque vous le verrez et à tous nos amis de Rome. Tout à vous ex toto corde vale. D. Thierry vous salue ex corde.

[Mabillon].

Ces lignes permettent de fixer avec quelque certitude les résultats obtenus par Mabillon. Comme souvent, il faut distinguer. S'il s'agit des chambres de compte et d'archives de Metz et de Spire (Strasbourg) où M<sup>me</sup> de Maintenon espérait particulièrement retrouver les titres des biens aliénés de Saint-Denis, notre voyageur rapporte qu'il a vu les archives de Lorraine à Metz mais n'y a trouvé que « peu de choses considérables ». Quant à Strasbourg, où il a résidé du 19 au 24 septembre dans l'hôtel de l'abbaye de Moyenmontier, les troubles qu'il avait prévu y rencontrer « l'ont empêché de voir tout ce qu'il aurait pu voir » dans de meilleures circonstances ; il a cependant beaucoup exploré<sup>2</sup>. Mais s'il est question des archives des abbayes et de l'autre but de l'expédition, à savoir la cueillette de documents monastiques, Mabillon écrit qu'il s'est bien « dédommagé » du peu trouvé aux archives de Metz et de Strasbourg et qu'il a récolté de « fort bonnes choses pour notre histoire ». De ces paroles du grand Mauriste, toujours si modeste et mesuré, il faut conclure que la moisson fut excellente<sup>3</sup>. Quant à l'accueil que nos deux pèlerins ont rencontré dans les monastères de la

1. S. E. le cardinal Célestin Spondrati, Bénédictin, ancien abbé de Saint-Gall.

2. A. M. P. INGOLD, o. c., p. 47-48.

3. A. M. P. INGOLD l'a prouvé en ce qui regarde l'Alsace, o. c., p. 45-52.



Congrégation de Saint-Vanne, Mabillon affirme qu'ils ne pouvaient « recevoir plus de marque d'amitié » ; ils furent traités « splendidement »... et défrayés partout avec le plus grande générosité du monde. Dans les abayes d'Alsace la réception ne fut pas moins cordiale<sup>1</sup>.

Au long de cette missive adressée à celui pour qui il n'avait pas de secrets, on sent que Mabil'on est content, et de l'accueil reçu et des glanes qu'il a faites pour l'histoire de l'Ordre. C'est avec satisfaction qu'on enregistre cette déposition du témoin le plus autorisé dans cette affaire, dont on a déjà si souvent parlé<sup>2</sup>.

D. FH. SCHMITZ.

---

1. A. M. P. INGOLD, o. c., p. 45-52.

2. A l'origine des bruits fâcheux qui ont couru sur ce voyage, il faut mettre sans doute, un mot de dom Coustant écrit en 1698 : « Mais comme l'officier (Duhautoy) avoit trop fait éclater son dessein, on les regardoit partout où ils alloient comme des espions. Ainsi ils furent contraint de revenir, frustrés de leurs projets, n'ayant pu rien découvrir, les gens se tenant cachés. » (Paris, BN., Fr. 22589, f. 8, cité dans *Revue d'Alsace*, 1912, p. 315.) Qui avait donné à dom Coustant des renseignements aussi fantaisistes et dans quel but ? Le récit de D. Ruinart, les lettres de Mabillon, les découvertes faites durant cette expédition et consignés, par exemple, dans les *Anecdota alsatica* (BN., lat. 11902) les contrefisent formellement.

## NOTES.

### FINIAN PARMI LES MOINES ROMAINS DE LA TRINITÉ DES SCOTS.

Parmi les noms des moines irlandais qui composaient la communauté de la Trinité des Scots à Rome, sous l'abbé Nicolas, c'est-à-dire approximativement au début du XII<sup>e</sup> siècle, il en est un, le dernier de la série qualifiée « *monachi omnes* »<sup>1</sup>, que j'ai cru pouvoir lire, non sans avoir longtemps hésité : *Funianus*.

Mon hésitation avait seulement pour objet la seconde lettre. La page du *Vaticanus lat.* 378, qui fournit les deux listes et d'autres notices encore, entre le martyrologe et la Règle, est pâlie et tachée par endroits, d'autant plus que, terminant un cahier, elle correspond au côté « poil » du parchemin. Lors de l'examen, un réactif avait été appliqué discrètement, pour faire revivre les parties trop faibles. C'est un art délicat et qui demande du doigté avec de la patience. La distance étant assez considérable et, en tout cas, anormale entre la haste de la lettre F (majuscule) et le petit trait ou jambage suivant, qui semblait être soit un *i* soit le second élément d'un *u*, en outre quelque vestige d'écriture apparaissant encore avant ce jambage, j'ai fini par m'arrêter à la lecture indiquée.

J'avais une autre raison. Ainsi que je l'ai fait observer, un lecteur du XII<sup>e</sup> siècle, sans doute au monastère du Palladium, auquel appartenait le volume, a pris soin de récrire à sa façon, sur la même page, un peu au-dessous, cette liste irlandaise dont les particularités graphiques déroutaient évidemment ses habitudes. Ce que j'avais lu : *Funianus*, pour faire un nom de longueur convenable suivant le cas, ce copiste l'a interprété bravement : *Fimmiānus*. C'était dépasser fort la mesure, mais, cependant, confirmer pour une part ma transcription. Le texte, au XII<sup>e</sup> siècle, était enchevêtré et pouvait donner lieu à des fautes ; il devait être assez net, cependant, pour qu'on ne se trompât point trop sur l'étendue du nom. Le susdit lecteur s'est donc perdu dans la suite des jambages, en croyant voir huit, là où j'en apercevais tout au plus cinq.

Toujours est-il que mon confrère D. Louis Gougaud ne manqua pas de me faire observer qu'il eût été assez intéressant de pouvoir déchiffrer : *Finianus*, ou *Finnianus*.

On sait en effet que « Finan » « Finian », « Finnian » sont les formes reçues<sup>2</sup> d'un nom franchement celtique : *Findn*, \**Vienagnos*<sup>3</sup>, qui fut

---

1. Cf. *Revue Bénédictine*, XLI (1929), p. 230.

2. Cf. C. PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, II (Oxford, 1910), p. 359<sup>1</sup> *Miscellanea hagiographica Hibernica* (Bruxelles 1925), p. 280<sup>1</sup>. On rencontre en outre des formes voisines : *Finbarr*, *Fingar*, *Finden*, *Fintan*.

3. Cf. A. HOLDER, *Alt-Celtischer Sprachschatz*, I (1896), 1493, 30.

porté par nombre de personnages plus ou moins illustres, au commencement du moyen âge, en Ériu. Particulièrement connus sont deux abbés du VI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, Finnian de Clonard et Finnian de Moville celui-ci évêque en même temps que abbé († 579) ; à l'un ou à l'autre, on attribuerait le célèbre et mystérieux pénitentiel dit de « Vinniaus ». Mais les *Vitae Sanctorum Hiberniae* livrent le même nom plusieurs fois encore.

J'ai voulu revoir, sans préjugé, la page effacée du *Vaticanus* 378. De nouveau, l'on a employé avec art la solution chimique, et la vérité, fort simple, m'est enfin apparue, ne laissant plus subsister aucun doute : 1<sup>o</sup> la barre horizontale de la lettre **F**, placée très bas, est relativement longue, occupant ainsi une partie de l'espace disponible, et repoussant la lettre qui devait suivre ; — 2<sup>o</sup> (ce qui est la principale explication) la tête de la même lettre **F** se développe, à droite, comme une large courbe qui s'infléchit jusqu'à rejoindre, puis à prolonger un peu l'extrémité du trait horizontal ; elle atteint ainsi le niveau de la base de l'*i*. C'est cette même courbe, insolite, que j'avais prise tout d'abord, la voyant mal, pour le premier jambage d'un *u*. Régulièrement, l'écriture insulaire, quand il s'agit du groupe *Fi*, étend la traverse assez loin à droite, et appuie contre elle soit le haut soit le milieu soit la base de la lettre *i*. Dans le cas présent, le scribe a prétendu tracer une majuscule de grand style, et s'est vu forcé de rejeter l'*i* suivant plus loin encore que de coutume, en lui donnant la position que j'ai marquée.

Bref, la lecture : *Finianus* est désormais certaine à mes yeux, et apparaîtrait telle, je crois, à tout observateur attentif, l'illusion ne résistant pas au merveilleux effet d'un réactif bien appliqué.

Il y avait donc à Rome, vers le début du XII<sup>e</sup> siècle, dans la petite abbaye de la Trinité des Scots, installée, semble-t-il, sur les dernières pentes du Palatin, au débouché du *Clivus Scauri*, cher au pape saint Grégoire, un moine irlandais, qui faisait revivre le nom prestigieux des abbés de Clonard et de Moville.

\*  
\* \* \*

Dans une toute récente dissertation, où les hypothèses ne manquent pas, fort bien conduite d'ailleurs, M. H.-I. MARROU propose d'identifier « l'église de la Trinité » avec les restes mêmes de la bibliothèque du pape Agapit († 536)<sup>2</sup>, sur le bord même du *Clivus Scauri*. Deux raisons, si j'entends bien, sont données de cette conjecture, un peu trop appuyée pour mon goût, — outre le témoignage de Jean Diacre, dans la *Vita Gregorii*, reconnu « vague et, au demeurant, suspect ». (1<sup>o</sup>) « La forme absidiale (de l'édifice) prédisposait à cette affectation », si bien que, en effet, il aurait « été, au cours du moyen âge, transformé en chapelle », à savoir l'église dite de la Trinité. (2<sup>o</sup>) Le catalogue de Turin désigne immédiatement après le monastère de Saint-

1. Cf. D. L. GOUGAUD, *Les Chrétientés celtiques* (1911), p. 75 sq. ; et voir les *Vitae* recueillies par Charles PLUMMER, *op. laud.*

2. *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, XLVIII (1931), p. 68 sq. ; ce fascicule n'a été distribué qu'à la fin de janvier 1932.

Grégoire « *in clauos Tauri* » l'église de la Sainte-Trinité, puis celle des Saints Jean et Paul <sup>1</sup>.

Je reconnais volontiers que l'hypothèse de M. Marrou paraît s'accorder matériellement avec l'ordre suivi par le catalogue. Mais ce texte, qui remonte, pense-t-on, à l'année 1320, doit-il ou peut-il être pris avec tant de rigueur ? En tout cas, une grave difficulté subsiste. M. Marrou, qui n'a pas eu l'occasion, évidemment, de lire notre étude, ne semble pas se douter que la Trinité était autre chose qu'une simple église, encore moins une chapelle. Un monastère s'était développé alentour, et une communauté vivait là, aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles. Dès lors, si la bibliothèque d'Agapit avait été annexée, depuis le temps de saint Grégoire lui-même, au monastère de Saint-André (ce à quoi tient par-dessus tout l'auteur), l'on ne voit pas comment le monastère des Scots s'y serait établi également ? Les communautés monastiques ne chevauchaient pas ainsi les unes sur les autres dans la réalité, et les chartes que nous avons de Saint-Grégoire (*alias* Saint-André) au Cœlius montrent que cette riche maison ne se laissait pas déposséder, même à peu près vide d'habitants.

C'est pourquoi ai-je supposé, sans insister beaucoup, que la Trinité devait se trouver à quelque distance, plus près de la porte Capène, suivant la formule des *Mirabilia*, voire sur les pentes extrêmes du Palatin, où l'espace était disponible. Tout cet endroit a été fort bouleversé, et l'on ne saurait en reconstituer sûrement la physionomie.

Je ferai aussi remarquer que M. Marrou ignore une note assez suggestive de Traube sur la bibliothèque d'Agapit <sup>2</sup>. Il y aurait vu que, d'après Cassiodore en personne, elle fut pillée en 546, lors de la prise de Rome par Totila. Ce renseignement dispense d'imaginer un transfert des livres profanes au *scrinium* du Latran, afin de protéger la vertu des moines du Cœlius. On a le droit de rêver un peu autour des ruines du passé, tout en gardant quelque mesure et à condition de ne négliger aucun des trop rares faits qui sont capables de nous éclairer.

4. WILMART.

1. Cf. C. HUELSEN, *Le Chiese di Roma* (1927), p. 37.

2. Dans les *Abhandlungen* de Munich, *Hist. Kl.*, XXI (1898), p. 697 sq. ; et cf. les *Vorlesungen und Abhandlungen* du même, I (1909), p. 105, 108.



# COMPTES RENDUS.

## BIBLIOGRAPHIE, SCIENCES AUXILIAIRES, ETC.

**Der Grosse Herder.** Nachschlagewerk für Wissen und Leben. 3. Bd. Caillaux bis Eisenhut. — Fribourg-en-Brigau, Herder, 1932, 4°, 1632 col. + 175 col. de suppléments.

Le troisième volume du « Der Grosse Herder » paraît cinq mois seulement après le second (*Revue Bénédictine*, 1932, p. 271). C'est un record ! C'en est un autre plus étonnant encore que celui de nous promettre que les autres volumes se suivront à la même allure rapide. Tous les mérites vraiment éminents signalés dans nos comptes-rendus des tomes 1 et 2 se retrouvent ici. L'ordre alphabétique allemand a voulu même que des termes de particulière importance et d'actualité fussent précisément traités dans ce troisième volume. Pour ne signaler que ce qui touche directement à la culture générale, nommons entre autres : Caritas, Charakter, Christentum, Demokratie, Deutschum (168 colonnes), Ehe (mariage, 23 col.), Eigentum (propriété) ; et que d'autres mots il faudrait citer ! Sait-on, par exemple, qu'on y trouvera même tout ce qu'il faut sur le *Comma Ioanneum*, la *communicatio idiomatum*, ou la *communicatio in sacris* ? Vraiment le « Grosse Herder » remplit parfaitement le rôle qu'il s'était fixé : être pour tous et dans tous les domaines un guide sûr et pratique dans la vie. — Et quelle abondance d'illustrations en noir et en couleurs : on en compte 1760 !

D. PH. SCHMITZ.

**DAHLMANN-WAITZ. Quellenkunde der deutschen Geschichte.** 9. Auflage hrsgb. von H. Haering. — Leipzig, K. F. Koehler, 1931-1932, 8°, XL-1292 p. ; relié Mk. 60.

La « Quellenkunde » de Dahlmann jouit depuis plus d'un siècle d'une réputation méritée. La première édition publiée par F. C. Dahlmann parut en 1830. Elle se classait d'emblée comme la meilleure des bibliographies choisies. Elle connut plusieurs éditions, augmentées toujours et améliorées. La neuvième vient de paraître, sous la direction de M. Hermann Haering, aidé de 54 collaborateurs parmi lesquels on retrouve les plus éminents historiens allemands. L'ouvrage reste le guide par excellence de quiconque s'occupe de l'histoire d'Allemagne et des pays voisins ; on ne peut s'en passer. Le plan général de l'œuvre n'a guère varié : il est donc inutile de le décrire. — La *Quellenkunde* ne prétend pas être complète, sans doute. Quelques oublis cependant, me paraissent regrettables. Ainsi on ne rencontre pas l'ouvrage du P. Ch. de Smedt sur la critique historique ni son *Introductio generalis ad historiam ecclesiasticam*, utile encore aujourd'hui ; le *Monasticon belge* de D. Beilère ; les études du card. Pitra, sur S. Léger, par exemple (n° 5216). — N. 3252, il faudrait ajouter plusieurs ouvrages, par ex., *Scriptores O. S. B. qui ab a. 1750 usque ad 1880 fuerunt in imperio Austriaco-Hungarico* ; n. 5227 ajouter : E. de Moreau. S. Anschaire ; n. 5250, à propos de la chronologie mérovingienne Levillain méritait d'être cité ; nulle part, je n'ai rencontré l'*Essai d'une bibliographie métrologique universelle* de P. Burguburu ; n. 3355, il eût été extrêmement utile de donner l'étude de W. Levison qui corrige certaines assertions de

Schäfer ; n. 3351 : on possède en français une traduction complète de la Chronique générale de Yopez ; n. 1010, la *Biographie nationale de Belgique* ne s'arrête pas à 1913 ; non plus que le *Dict. d'Histoire et de Géographie ecclésiastique* (n. 3172) à 1924. Ce dernier paraît actuellement sous la direction de l'Université de Louvain.

D. PH. SCHMITZ.

P. COLLOMP. *La critique des textes* (Coll. « Initiations et méthodes », fasc. 6). — Paris, Belles-Lettres, 1931, 12°, 128 p.

Un traité de critique textuelle est bien difficile à écrire et plus difficile encore à appliquer. Deux hommes, formés à la même méthode, n'éditeront pas le même texte de la même façon. Et deux hommes intelligents, appliquant des méthodes différentes, arriveront cependant à des résultats assez semblables. On peut donc être assez sceptique sur l'utilité de ces discussions spéculatives.

Cependant le livre de M. Collomp contient beaucoup de remarques judicieuses et des exemples intéressants. Il reste partisan de la méthode de Lachmann, basée sur les fautes et expose les objections que Bédier et Quentin ont faites.

Au sujet de la tradition contaminée, il est intéressant de noter le jugement énoncé p. 114 : quand le moyen âge a contaminé « la situation est aussi mauvaise que possible » et p. 119 : « aucune reconstitution scientifique n'est plus possible ».

D. DE BRUYNE.

L. GUIDALDI. *I piu antichi codici della biblioteca Antoniana di Padova*. — Padoue, Tip. del Messagero, 1930, fol., 38 p., 6 pl.

Le directeur de la bibliothèque Antonienne a réuni deux articles parus dans les tomes 2 et 3 de la Revue *Il Santo*. On vieillissait d'ordinaire les manuscrits de Padoue. L'auteur ne trouve que trois manuscrits du IX<sup>e</sup> siècle : 182 Augustini Locutiones et Quaest. in Heptateuctum ; 94 Ambrosiaster ; une partie de 27. Ces trois manuscrits proviennent de Vérone.

Au cours de cette étude nous apprenons à connaître deux autres manuscrits de la même époque et de la même origine : Vérone LXXV, un manuscrit inconnu jusqu'ici de l'Ambrosiaster ; et Venise Marciana II, LXXXII, écrits de différents Pères.

Six planches permettent au lecteur de suivre la démonstration et de se faire un jugement personnel.

D. D. B.

L. W. JONES. *The Script of Cologne from Hildebald to Hermann* (Mediaeval Acad. of America, t. 10) 1932, fol., XI-98 p. + 100 pl. \$ 20 (\$ 16 pour les membres de l'Académie).

Ce volume a été fait sur le modèle de Rand, *A Survey of the mss. of Tours* (cf. *R. bén.*, 1930, 277). Il a plus été facile à faire pour plusieurs motifs : 1) Les mss sont moins nombreux : ils sont 28. 2) Ils ne sont pas dispersés comme ceux de Tours : un seul est à Londres. Il paraît cependant qu'il y en a un à Pommersfelden et un autre à Vienne. Il est regrettable que M. J. n'a pas pu les étudier. 3) Beaucoup de ces mss ont une note indiquant sous quel évêque ils ont été écrits ; la chronologie est donc plus facile à établir. D'autre part les descriptions sont plus détaillées que celles de Rand. Une bonne innovation consiste dans les fac-similés de détails paléographiques intéressants. Cet exemple mérite d'être suivi.

Le scriptorium de Tours fournissait surtout des Bibles. On n'en trouve pas à Cologne, mais il y a des manuscrits patristiques intéressants. Ici je me permets de noter un défaut assez fréquent chez les paléographes, c'est-à-dire

une indifférence complète vis-à-vis des textes, surtout des textes théologiques. Je complète donc les identifications de M. Jones :

La pl. II, 1 = *De fide rerum* P. L. 40, 177.

Pl. VII. Le texte de la lettre d'Arius diffère de celui des éditions et a été édité d'après le ms de Cologne dans la *R. bén.*, 1909, p. 93.

Pl. XI = P. L. 94, 682.

Pl. XXI, 2 = P. L. 25, 408.

Pl. L, 1 n'est pas une lettre de Grégoire, mais le commencement des *Canones apostolorum*, souvent édités, en dernier lieu par Curner. — D'autre part,

Pl. LII, 1 n'appartient pas à la Collection Dionysio-Hadriana, mais est une lettre de Grégoire. Le soupçon me vient donc que la pl. L, 1 appartient au ms 115 et la pl. LII, 1 au ms 92.

Pl. LXV Jones cite parmi les abréviations : *clerico* = *clo*. En réalité il s'agit de concilio.

Pl. LXXIII = P. L. 39, 2161. C'est un sermon de Césaire.

Pl. XCV = la fin du deuxième livre *De correptione et gratia* (P. L. 44, 915) + lettre d'Evodius publiée dans la *R. bén.* 19, 1901, 241.

Grâce à M. Jones nous connaissons maintenant l'histoire de l'écriture à Cologne depuis Hildebald (785-819) jusque Hermann (890-923). C'est une contribution de premier ordre pour l'étude de l'écriture au IX<sup>e</sup> siècle. D. D. B.

#### ÉCRITURE SAINTE.

E. KALT. *Biblisches Reallexikon*. L-Z. — Paderborn, Schoeningh, 1932, 8°, IV-525 p. Mk. 20,70.

Le Professeur Kalt a terminé son dictionnaire et il faut admirer la célérité qu'il a mise à le mener à bon terme. Nous avons eu déjà l'occasion de signaler à propos de la première partie tout ce que l'œuvre entreprise contenait d'utile et de bien, en même temps que les défauts légers qui la déparent. Ils tiennent au caractère même de l'ouvrage, œuvre d'un seul auteur, à qui on peut difficilement reprocher de n'avoir pu suffire à tout, et au but visé qui est de fournir le lecteur de renseignements sommaires et substantiels tout ensemble. La difficulté sera toujours de délimiter quand le sommaire nuit au substantiel, et dans quelle mesure on est fondé à se dire déçu par l'absence, délibérée ou non, de telle information supplémentaire. Par exemple, a-t-on le droit de regretter que la notice sur Sanaballat ne fasse aucune allusion aux documents d'Éléphantine ? M. Kalt a poussé d'ailleurs son information aussi loin que possible dans le temps ; c'est ainsi qu'il a signalé les découvertes de l'Institut Pontifical Biblique dans la plaine du Jourdain et le rapport qu'on a voulu établir entre ces fouilles et Sodome ; il ne paraît pas très enclin à déménager la Pentapole du Sud de la Mer morte au Nord.

Cet ouvrage considérable sera très utile dans la bibliothèque des prêtres et des étudiants en théologie.

H. D.

HENRICI TOTTING DE OYTA. *Quaestio de Sacra Scriptura* (Opuscula et Textus. Series Scholastica, fasc. XII). — Munster i. W., Aschendorff, 1932, 12°, 58 p. RM. 1.10.

H. Totting, né à Oyta, prit ses grades à Paris et devint primicier de l'Université de Vienne. La plupart de ses écrits sont encore inédits. M. Lang donne l'édition princeps de la *Quaestio de S. Scriptura* d'après cinq manuscrits. Tous les problèmes importants sont traités : inspiration, canonicité, inerrance, interprétation de la Bible, authenticité de la Vulgate.

D. D. B.

H. SCHMIDT. *Die Erzählung von Paradies und Sündenfall*. — Tübingen, Mohr, 1931, 8°, 54 p. Mk. 1,50.

A notre grand regret il nous est impossible non seulement de nous rallier à la thèse de M. Schmidt, mais d'y trouver quelque intérêt. L'auteur nous avait donné une étude très fine sur les Psaumes de maladie, et une autre plus aventureuse sur la fête de l'intronisation de Jahvé ; il y avait beaucoup à y puiser. Cette fois la thèse sur le péché originel et ses relations avec le problème sexuel est étayée sur des arguments si arbitraires, de tels remaniements de texte qu'il n'y a qu'à constater. Cette étude n'éclaire en rien la question, elle permet seulement d'admirer l'ingéniosité du talent de son auteur. H. D.

G. MARSCHALL. *Die « Gottlosen » des ersten Psalmenbuches*. — Muenster i. W., Helios Verlag, 1929, 126 p. Mk. 5,40.

Le sujet est d'envergure en dépit de son allure modeste car il est difficile de traiter des impies du premier livre des Ps. sans parler des justes qui s'en plaignent et sans toucher aux problèmes généraux de la date et du genre littéraire du Psautier. Aussi a-t-on commencé par passer en revue maintes opinions du passé, pour les retoucher ; et voilà déjà une mise au point intéressante.

Quels sont les impies dont parlent les psalmistes, au premier livre du Psautier ? Tout dépend de la date, non de la collection située par Marschall en 440, mais des pièces détachées, et de leur genre littéraire. Au jugement de notre auteur, le premier livre se compose surtout, mais non exclusivement car il y a les psaumes royaux, de prières privées, modifiées pour l'usage sinon liturgique, du moins public, et accommodées à des besoins nouveaux. Cette position n'est pas pour nous déplaire, encore qu'il nous paraisse que Marschall s'est montré chiche dans son choix des psaumes anté-exiliens. Je sais bien qu'il nous répondra que c'est affaire de critique et non de générosité, mais précisément il y a dans Jérémie par exemple des prières individuelles non moins pénétrantes que dans le Psautier, et qui datent bien d'avant l'exil.

Marschall étudie le vocabulaire qui sert à désigner l'impie, spécialement le mot *rasha* qu'il considère comme post-exilien. C'est juste, si l'on range parmi les livres postérieurs à l'époque royale les Proverbes, mais je les crois du temps des rois de Juda, et je pense que le signalement des « railleurs » ennemis des sages se trouve fermement dessiné dans la première partie d'Isaïe et dans Jérémie. D'ailleurs il est typique de constater que Marschall retrouve chacune des catégories d'impies dont il fait l'inventaire dans les prophètes.

Chemin faisant, l'auteur a rencontré la théorie de Schmidt sur les psaumes de maladie et lui a faussé compagnie ; il eût trouvé du secours et des vues précieuses dans les articles de M. Podechard, de la *Revue Biblique* de 1920. Les conclusions générales sont un peu décevantes. L'auteur a rejeté avec raison l'idée des justes exclusivement pauvres et bien relevé que la richesse est un don de Jahvé, en dépit des excès des riches, de même il refuse d'entendre parler de clan piétiste, de parti des justes ; de suite après l'exil ce serait un anachronisme, mais quand il veut serrer de près le sujet et camper dans l'histoire son personnage, la silhouette se dérobe. Il en a senti la raison ; le psautier échappe à son milieu immédiat et les traits qu'il esquisse sont trop vagues, voire même altérés par l'accommodation des générations subséquentes.

Ce petit essai reste néanmoins un excellent initiateur à l'étude d'un aspect des Ps. et il sera, je l'espère, le début plein de promesses d'un travail d'ensemble sur la question des impies.

Dom HILAIRE DUESBERG.



**Theodoret von Kyros Kommentar zu Jesaja** herausgeg. v. A. Möhle (Mittel. des Septuaginta-Untern., 5). — Berlin, Weidmann, 1932, 8°, xxviii-272 p.

Dans un manuscrit unique du XIV<sup>e</sup> siècle et conservé à Constantinople on a trouvé le commentaire de Théodoret de Cyr sur le prophète Isaïe. L'édition princeps du Dr Möhle est faite avec tout le soin que l'on peut demander.

Deux chaînes différentes, C et N, contiennent des citations du Commentaire et ont été utilisées déjà par Sirmond, mais Möhle s'est servi de manuscrits meilleurs et plus nombreux. D'autres extraits se trouvent dans le ms Vat. Ottob. gr. 437, dans le ms déjà indiqué de Constantinople et enfin — comme on l'a vu quand l'impression était terminée — dans un ms de Florence.

Nous voyons que Théodoret avait divisé son commentaire en 20 tomes. Le texte biblique est lucianique. Beaucoup de leçons d'Aquila Symmaque et Theodotion sont citées. Le commentaire combat souvent un exégète (Théodore de Mopsueste?) qui voyait dans l'histoire juive l'accomplissement des prophéties d'Isaïe.

On voit que le commentaire est plein d'intérêt à plus d'un point de vue et il faut féliciter M. Möhle qui a rendu cet écrit qu'on jugeait perdu. D. D. B.

W. MICHAELIS. **Pastoralbriefe und Gefangenschaftsbriefe.** — Guetersloh, Bertelsmann, 1930, 8°, 163 p. Mk. 6,50.

Cette étude offre un premier charme : la modestie de son auteur qui se défend en ses conclusions d'apporter autre chose que des suggestions nouvelles. Le pivot de ce travail est la date et le lieu des épîtres de la Captivité, soit Ephèse. Les Pastorales, dès lors, écrites à un moment où tout autre renseignement fait défaut n'ont plus à redouter la concurrence de faits contradictoires et n'ont plus à se défendre que des coups de la critique interne. Je ne crois pas que les épîtres de la Captivité soient d'Ephèse, mais le travail de Dr Michaelis garde son utilité parce qu'il remue une fois de plus les arguments pour et contre l'authenticité des Pastorales et qu'il se dégage, du débat qu'il a institué, l'impression très nette qu'il y a eu abus de critique littéraire contre ces vénérables documents.

H. D.

L. H. VINCENT et F. M. ABEL. **Emmaüs, sa basilique et son histoire.** — Paris, Leroux, 1932, 8°, XII-442 p., 27 planches et 114 figures dans le texte. Fr. 200.

Cet ouvrage magnifique est aussi moral que savant car il respire à chaque page l'allégresse saine d'un labeur joyeux autant que sévère ; telle est la discipline du travail à l'École Biblique.

Il y a beau temps qu'on étudie les ruines d'Amwâs et qu'on en remue les décombres ; les fouilles ont toute une histoire qui sert de préambule à l'étude du monument. Le Père Vincent a pris soin de la raconter et de nous mettre dans la confiance de ses découvertes successives, des lumières qu'elles lui ont fournies, comme aussi des difficultés nouvelles qu'elles ont accumulées autour du problème d'Emmaüs. On peut dire que le livre débute par un tour de chantier où on nous présente les matériaux à leur place ; chacun peut éclairer sa religion et contrôler les éléments de la thèse ; aussi nul ne songera à se plaindre de l'abondance ou de la minutie des informations qu'on lui prodigue. Nous oserons cependant faire remarquer au consciencieux archéologue qu'il a manqué une fois de coup d'œil dans le maniement des débris qui encombrant les ruines de la basilique : les idées du P. Barnabé Meistermann ne valaient pas qu'il y revint si souvent, et ses tenants sont insensibles aux arguments qu'il leur administre.

L'exploration du monument est une œuvre d'importance car le P. Vincent a su déchiffrer sur ses murailles croulantes des pages inédites de l'histoire des origines chrétiennes. Villa romaine, basilique, église médiévale, baptistère byzantin, charnier musulman, le compte des installations successives est bientôt fait, mais rien n'est encore dit tant qu'on n'a pas fixé les dates. Seulement, si la basilique est, au témoignage de l'appareil des murs, du III<sup>e</sup> siècle, nous sommes en présence d'un édifice considérable construit en pleine ère de persécutions, et il faut reviser les jugements routiniers qui reléguèrent aux catacombes l'Église de ce temps. Par ailleurs, la doctrine reçue que les basiliques à trois absides n'ont apparu qu'au V<sup>e</sup> siècle est ébranlée à son tour ; les origines architecturales de la basilique chrétienne, le rôle des absides, en reçoit de nouvelles lumières. Enfin, il faut expliquer la présence à cette époque, en cet endroit, d'un pareil monument ; c'est évoquer Jules Africain et Origène, et constater qu'à cette place on voulut honorer le souvenir des disciples d'Emmaüs. Le P. Vincent s'arrête ici ; que valait au III<sup>e</sup> siècle 160 stades de Jérusalem l'Emmaüs de S. Luc ? Origène serait-il le fauteur de cette leçon en faveur de la ville natale de Jules Africain ? Comment l'évangéliste qui traite Naïm de πόλις aurait-il appelé Emmaüs une κώμη ?

Le P. Abel s'est chargé de cet aspect du problème et la conviction qui l'anime devient contagieuse sous sa plume. Les difficultés sont enlevées comme des bicoques. Relevons la thèse captivante qui soude le troisième évangile aux Actes des apôtres en montrant que l'épisode des deux disciples se rattache à un « cycle de la Plaine » où figurent Emmaüs, Joppé, Lydda, Césarée et sur lequel S. Luc se renseigne à loisir pendant ses ascensions vers Jérusalem et la captivité de S. Paul à Césarée. Quant à la dénomination de κώμη elle est rigoureusement exacte pour le temps précis de la Résurrection où la ville avait eu à souffrir des rigueurs des Romains. Il ne faut pas objecter que la distance de 160 stades empêchât le retour de Cléophas et de son compagnon avant la nuit close à Jérusalem ; l'événement valait qu'on fit diligence. Enfin, il n'est que de passer en revue les Emmaüs de fortune que les Latins improvisèrent par conformisme avec les 60 stades pour voir qu'aucune d'entre elles ne tient au sol.

Ce résumé est brutal ; il ne peut rendre ni les scrupuleuses enquêtes du P. Vincent, ni les merveilleuses utilisations des textes du P. Abel. Au lieu de cette ligne droite et sèche, il faut s'imaginer un long voyage à travers toutes les provinces de l'érudition palestinienne, et le récit animé des vicissitudes d'un monument qui mériterait plus d'attention de la part des spécialistes et une vénération plus grande de la part des croyants. Les ruines sont en bonnes mains et il faut rendre grâce à leurs propriétaires actuels d'en avoir confié l'exploration aux meilleurs champions de l'archéologie palestinienne.

DOM HILAIRE DUESBERG.

#### ORIENTALIA.

M. SAN NICOLÒ. *Beitraege zur Rechtsgeschichte im Bereiche der Keilschriftlichen Rechtsquellen.* — Oslo, Aschehoug, 1931, 8°, xiv-273 p. 9 planches, Mk. 9.

Le bibliste se réjouira de trouver dans ce petit livre une introduction au droit oriental antique. L'A. T. n'y est pas formellement traité et les rapproche-

ments entre les lois de l'ancien Orient et la Bible sont fort rares ; ce n'est donc pas de côté que git l'intérêt de l'ouvrage, mais dans le matériel sous-jacent à l'Écriture, et dans l'étude des documents contemporains de l'A. T.

Ce n'est qu'une introduction générale ; on y présente les progrès opérés au XX<sup>e</sup> siècle dans l'histoire du droit oriental, puis on décrit les riches matériaux mis au jour par les archéologues et on détermine le champ qu'ils ont défriché. Viennent ensuite trois chapitres sur les collections de lois, sur les documents du droit privé, enfin sur le droit commercial en Mésopotamie. Ce dernier morceau est le plus curieux et le plus instructif par la masse de détails concrets qu'il met en œuvre pour nous initier au mouvement des affaires sur les bords du Tigre et de l'Euphrate.

La valeur du livre tient dans l'information de l'auteur habitué à manier les textes cunéiformes ; information sur la technique des matériaux, considérations juridiques, rapprochements avec les expressions parallèles grecques des papyri, tout est mis en œuvre pour bien marquer la place des documents orientaux dans l'histoire générale du droit, tandis que la bibliographie très complète permet d'approfondir les sujets effleurés. Chemin faisant, l'auteur est amené à nous faire la confidence des lacunes profondes de la science du droit oriental ; en Mésopotamie les documents surabondent, et on a peine à les déchiffrer assez vite ; en Égypte, ils sont complètement défaut. Sur ce dernier point, je ne partage pas le pessimisme de M. San Nicolo et je sais où vont paraître plusieurs volumes sur le droit public et privé des Égyptiens. H. D.

G. CORRADI. *Studi ellenistici*. — Turin, Società editrice internazionale, 1929, 8°, ix-424 p. L. 40.

Ce sont des études dont l'une ou l'autre a déjà paru ailleurs et est éditée à nouveau avec des corrections. Elles sont réparties en trois groupes : contributions à l'histoire des premiers Séleucides ; en fait, dissertations sur les débuts de l'empire, la question de Coelé-Syrie, les débuts d'Antiochos Soter, la première et la deuxième guerre de Syrie ; contributions à l'histoire des titres de cour dans les monarchies hellénistiques : le conseil des souverains, les attributions du fonctionnaire ἐπὶ τῶν πραγμάτων et le sens précis des termes : σύντροφοι ; συγγενεῖς, φίλοι et σωματοφύλακες ; enfin une étude sur l'administration de la cité de Pergame.

La réelle valeur de ce livre tient dans l'information de l'auteur qui s'est depuis longtemps taillé un fief dans le domaine des études hellénistiques. Plus d'une de ses dissertations touchent à l'A. T. par les livres des Macchabées et Josèphe. Pour menues qu'elles paraissent elles sont assez fortes pour obliger l'exégète à en tenir compte dans son explication du texte. H. D.

A. VINCENT. *Le Judaïsme*. — Paris, Bloud & Gay, 8°, 1932, 234 p.

Cet ouvrage figurera honorablement dans la Bibliothèque des Sciences religieuses, à côté des autres volumes fournis par la Faculté de Théologie catholique de Strasbourg. Il se réclame de la chère mémoire du P. de Grandmaison et l'épilogue comme la préface montrent bien qu'il fut écrit dans l'esprit de concorde qui animait le cœur du Directeur des Études.

On pourrait comparer l'ouvrage de M. Vincent à celui du P. Bonsirven *Sur les ruines du Temple*. Pour traiter du même sujet, ils ne se font pas tort. La note chez Bonsirven est plus lyrique, la synthèse plus nerveuse, tandis que l'exposé de Vincent est plus didactique. Il sera utile surtout, comme un abrégé très complet de la question juive depuis la destruction du Temple et comme un tableau très fidèle de ce qui s'imprime aujourd'hui, tant du côté juif, que



du côté chrétien sur cette question. Non seulement la bibliographie est bien choisie, mais elle est fort heureusement utilisée ; l'auteur a lu ses sources et en a fait son profit personnel.

H. D.

**A. A. VASILIEV. Histoire de l'Empire Byzantin.** Traduit du russe par P. Brodin & A. Bourguina. — Paris, Picard, 1932, 2 vols., 8°, de ix-498 & 482. p. 30 planches & 7 cartes. Fr. 150.

Cet ouvrage magistral a paru en russe d'abord, il y a quelque dix ans, puis en anglais en 1928-29, mais l'auteur nous avertit que la présente traduction est à elle seule une édition nouvelle qu'il a revue et augmentée. La Maison Picard la présente au public français sous une forme irréprochable, et si la traduction reste un peu lourde par endroits et laisse transparaître un tour de phrase exotique, je suppose que c'est par souci de fidélité envers l'original.

On n'avait aucune grande histoire de Byzance en français, et il faut bien convenir que les destinées de cet empire sont chez nous du domaine des spécialistes. Qu'enseigne-t-on sur Byzance dans les manuels d'enseignement secondaire, voire à l'Université ? C'est donc une bonne fortune pour le public instruit de s'entendre narrer l'histoire de Constantinople par un homme aussi versé dans les questions byzantines que M. Vasiliev.

Sa personnalité même y ajoute en intérêt ; il est Russe, étranger à nos vues traditionnelles, et juge les événements après les avoir contemplés sous un autre angle que nos historiens classiques. C'est ainsi qu'il est singulièrement sévère pour la politique occidentale de Justinien. Il eût voulu que, dès cette époque, Byzance se tournât résolument vers l'Est pour faire face au danger conjugué du séparatisme et des invasions.

Il faut convenir que, si nous sentons dans les appréciations de l'auteur, un étranger il nous apparaît étonnamment objectif et exempt de préjugés. M. Vasiliev connaît bien l'Occident et l'Église romaine du moyen âge ; c'est en toute sérénité qu'il rapporte ses démêlés avec les empereurs. Souvent, il n'est pas éloigné de leur donner raison, quoiqu'on sente que son esprit est peu frappé par le souci d'indépendance du Saint-Siège et que le bien fondé d'une telle politique lui échappe, de même qu'il estime qu'il eût mieux valu complaire aux monophysites d'Égypte que de s'aliéner le cœur des populations à la veille de l'invasion arabe. Ce n'est qu'une nuance, sans aucun parti-pris.

Le mérite de cette histoire tient dans les vues qu'elle donne sur la vie religieuse byzantine ; rien de moins immobile que le développement de la théologie en Orient ; rien d'instructif comme la vitalité de cette Église, que le pouvoir civil modère d'autant plus qu'elle s'affranchit de la tutelle des Papes. Il y a là un mélange de conservatisme et de liberté, d'héroïsme rigide et de laisser-aller courtisan très étrange.

La politique extérieure est admirablement exposée. M. Vasiliev ne néglige personne : Slaves, Hongrois, Russes, Normands, Vénitiens, Turcs, chacun y tient son rôle en des pages qui pour beaucoup seront toutes nouvelles. Sa théorie, par exemple, de l'unité indivisible de l'Empire romain, respectée encore par Charlemagne et Léon III en dépit des apparences, est fort suggestive.

La bibliographie est précieuse par sa richesse d'abord (il y manque toutefois les ouvrages de J. Bidez sur l'empereur Julien et ceux de Lammens sur les Arabes) ; ensuite parce qu'elle nous renseigne sur une infinité d'ouvrages russes et nous initie ainsi au grand mouvement d'études byzantines dont les spécialistes de chez nous n'ont pas toujours profité ; enfin, parce qu'une note brève indique la valeur du livre cité et guide le lecteur.

H. D.



## THÉOLOGIE HISTORIQUE.

**Textus et Documenta in usum exercitationum et praelectionum Academicarum.**

— Series theologica. N. 1. De Spiritu Sancto Anima Corporis Mystici (P. TROMP). N. 2. Divi Augustini de Correptione et Gratia (P. BOYER). N. 3. De obligatione catholicorum perseverandi in fide (P. LENNERZ). N. 4. De Ordaliis (P. BROWE). N. 5. De frequenti communione in Ecclesia occidentalia (P. BROWE). Rome, Université Grégorienne, 1932, 8°, de 24 à 64 p. Lire 4 (par fascicule).

Voici les cinq premiers fascicules de ces publications (série théologique) dues aux soins des Professeurs de l'Université Grégorienne. La constitution apostolique « Deus Scientiarum Dominus » va bientôt entrer en vigueur et par suite les « séminaires » et « académies » vont s'organiser plus régulièrement dans les diverses facultés de théologie. En éditant ainsi des textes et documents ayant rapport aux principales questions abordées dans l'enseignement on met entre les mains des étudiants des instruments de travail appropriés. C'est là rendre un grand service aux élèves comme aux professeurs en facilitant l'accès des sources et en relevant les passages les plus caractéristiques. Les divers fascicules sont de composition très variée, contenant soit des textes suivis soit des groupes de citations tirés des documents ecclésiastiques de tout genre. Ces publications sont appelées à une large diffusion.

D. B. B.

St ANSELME DE CANTORBERY. *Fides quaerens intellectum*, id est : Proslogion, Liber pro insipiente, Liber Apologeticus, Texte et traduction par A. Koyré. (Bibliothèque des textes philosophiques.) — Paris, Vrin, 1932, 8°, 98 p. Fr. 12.

M. Koyré a utilisé les principales éditions pour établir son texte mais il n'indique pas les variantes d'ailleurs minimes. La traduction est assez littérale. Le lecteur pourra cependant relever quelques expressions rendues avec moins d'exactitude en français. Ces textes de S. Anselme sont bien à leur place dans cette collection qui les met à la portée de tous.

D. B. B.

A. LANDGRAF. *Laborantis Cardinalis opuscula*. (Florilegium Patristicum, fasciculus XXXII.) Bonn, Hanstein, 1932, 8°, iv-74 p., cartonné Mk. 3,70.

Le Dr Landgraf publie ici quatre opuscules du cardinal Laborans († c. 1191) : *De justitia et justo* (déjà édité en 1886) ; *de vera libertate* ; *Sectae Sabellianorum* ; *Personae praedicatio relativa est* ; — ces trois derniers encore inédits. La présentation est très claire avec des annotations textuelles et doctrinales précises et des index commodes (nominum et rerum ; codicum ; etc). On trouvera dans les Prolegomena toutes indications sur les manuscrits utilisés.

D. B. B.

FR. GERKE. *Die Stellung des ersten Clemensbriefes innerhalb der Entwicklung der altchristlichen Gemeindeverfassung und des Kirchenrechts*. (Texte u. Unters., XLVII, 1.) — Leipzig, J. C. Hinrichs, 1931, 8°, vi-136 p.

Le titre du présent ouvrage en énonce exactement l'objet. L'A. a voulu prendre parti dans la question déjà débattue par Sohm et Harnack, pour pencher finalement du côté de celui-ci.

Une Introduction expose l'historique de la controverse. Dans la Première Partie l'A. s'efforce de reconstituer, à l'aide de la I Clem., l'état des communautés de Rome et de Corinthe, de leur relation mutuelle, et de l'ensemble des groupements chrétiens. Ceux-ci ne constituent pas une église institutionnelle.

Ce caractère n'appartient encore qu'aux communautés locales. Le personnel en charge pourvoit à l'exercice du culte liturgique. On assiste à une évolution générale d'une démocratie vers une oligarchie aristocratique.

Au lieu d'en prendre acte dans la 1<sup>re</sup> Partie, l'Auteur, par une distinction que lui imposent ses préjugés, a réservé pour une seconde Partie ce qu'il appelle les « théories romaines » ; il s'agit ici de divers éléments évolutifs poussant à la notion d'hérarchie ecclésiastique sans atteindre encore l'épiscopat monarchique.

La troisième Partie veut corroborer les vues de Harnack suivant lesquelles la notion d'église catholique ne serait pas encore née à l'époque de Clément.

Le volume se clôt sur d'intéressants appendices destinés à fixer plusieurs points de la terminologie ancienne.

D. C. L.

C. SCHMIDT. *Studien zu den Pseudo-Clementinen* (Texte u. Unters. XLVI, 1). — Leipzig, J. C. Hinrichs, 1929, 8°, v-398 p.

On admet généralement que les Homélies et les Recognitions pseudo-clementines résultent de mises en œuvre indépendantes d'un même écrit. C'est à déterminer les sources de ce dernier et à en fixer la date et le lieu d'origine que vise principalement M. Schmidt. Waitz l'avait devancé dans cette tâche. Selon lui la source immédiate des écrits pseudo-clementins était elle-même une combinaison des Kérygmes de Pierre et d'Actes de Pierre, distincts des *Actes Vercellenses* mais utilisés par l'auteur de ceux-ci. Ces prétendus Actes de Pierre patronés par Waitz, n'ont pas trouvé un accueil unanime auprès de critiques. M. S. montre qu'ils n'ont jamais existé et qu'il ne faut pas laisser leur entité fictive encombrer plus longtemps le domaine de l'ancienne littérature ecclésiastique. Mais à côté des Kérygmes auxquels il attribue une origine judéo-chrétienne et une date plus récente (ca 200) que ne le voulait l'école de Tubingue, M. S. distingue comme sources, d'abord un ouvrage apologétique juif provenant d'Égypte antérieur à 135, puis, à titre secondaire, les Actes de Pierre (*Vercel.*) et un roman païen. C'est par des études minutieuses et serrées, faites des scènes les plus caractéristiques (les discussions philosophiques à Laodicée ; la controverse d'Appion à Tyr) des pseudo-clementines que M. S. arrive à ces conclusions. Elles lui ont permis également de reconstituer la source commune aux Homélies et aux Recognitions. Elle était issue, dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle (Origène l'a connue), d'un milieu oriental (Transjordanie) catholique mais non indemne d'influences judéo-chrétiennes. — Dans un appendice, M. S. évalue le rôle joué par la Lettre de Clément à Jacques dans les développements de la liste épiscopale de Rome, rôle méconnu par Caspar dans sa retentissante étude sur ce sujet.

D. C. L.

FR. LOOFS. *Theophilus von Antiochien Adversus Marcionem und die anderen theologischen Quellen bei Irenaeus* (Texte u. Untersuch. XLVI, 2). — Leipzig, J. C. Hinrichs, 1930, 8°, xii-462 p.

Cet ouvrage est comme le testament scientifique de M. Loofs. Il concerne tant l'histoire des dogmes que l'histoire littéraire, étudiant dans l'un et l'autre domaine des problèmes importants, à savoir les sources de S. Irénée et la christologie primitive, recherches menées ici de front et se corroborant mutuellement.

La discrimination des documents mis en œuvre par l'évêque de Lyon n'est pas chose aisée. Aussi M. L. n'aborde-t-il le travail que bien résolu à y apporter le doigté nécessaire. De quoi nous le louerons sans convenir toutefois qu'il y

ait toujours réussi. S'engageant dans la voie tracée par Bousset, M. L. discerne, surtout au cours du livre IV de l'*Adv. Haer.*, les éléments d'une christologie « pneumatique » qui ne sont pas tellement caractéristiques de la théologie d'Irénée qu'on ne doive pas les tenir pour adventices et, vu les conditions où ils se présentent dans son œuvre, pour empruntés. Il y aurait donc dans les passages en question, que de fil en aiguille M. L. croit pouvoir grouper, vestiges ou du moins influence d'une source littéraire. Celle-ci, pense l'A., n'est autre que l'*Adversus Marcionem*, aujourd'hui perdu, de Théophile d'Antioche. La trouvaille serait d'importance si elle était assurée. Mais qui ne voit combien cette identification est précaire quand, des deux termes, l'un est conjectural, et l'autre à peu près inconnu. — M. L. s'efforce encore de circonscrire d'autres sources : une homélie anti-marcioniste d'un presbytre d'Asie, un écrit utilisé dont on retrouverait d'autres traces chez Justin, Victorin de Pettau et jusque chez Aphraate, enfin Papias et ses presbytres.

Parallèlement à ces recherches littéraires, M. L. a eu en vue de donner une documentation aussi complète sur la *Geistchristologie*, bien connue depuis qu'il s'en est fait le champion dans sa *Grundriss* pour l'Histoire des dogmes et diverses études spéciales. Ce n'est pas notre tâche de discuter ici sa thèse sur une théologie « binitaire » primitive. Disons seulement que la quantité de textes infatigablement recueillis est énorme. M. L. n'a même pas hésité à interroger Celse, un païen, un adversaire, sur les idées de ses contemporains chrétiens en matière de christologie, démarche pour le moins aventureuse.

Tout en rendant hommage à l'effort que représente cette œuvre, le dernier d'une activité longue et féconde, il faut bien reconnaître qu'il n'aboutit pas, surtout pour l'histoire littéraire, à des résultats bien éprouvés. L'ingéniosité, l'érudition de M. L. ont nui parfois à son sens critique en l'orientant dans des voies où il y a sans doute beaucoup de choses intéressantes et neuves à glaner mais qui au bout du compte conduisent à des impasses. D. C. LAMBOT.

R. P. CASEY. *Serapion of Thmuis Against the Manichees* (Harvard theol. Stud. XV). — Cambridge, Harvard Univ. Press., 1931, 8°, 80 p. Sh. 8,6.

Sérapion, évêque de Thmuis est bien connu comme disciple de S. Antoine et ami de S. Athanase. Quelques lettres et fragments, un opuscule contre les Manichéens et un célèbre recueil liturgique sont tout ce qui reste de son œuvre littéraire.

Faute d'un texte bien établi l'ouvrage contre les Manichéens n'a guère été étudié jusqu'ici. Les éditions et traductions existantes ne reposaient en définitive que sur un seul manuscrit, assez ancien (XI<sup>e</sup> s.) mais fort endommagé. La Bibliothèque de Vatopedi au Mont-Athos en a fourni un second, du XII<sup>e</sup> s., de meilleure tenue. Ces deux témoins appartiennent à la même famille car dans l'un et l'autre l'ouvrage de Sérapion est accompagné du traité similaire de Titus de Bostra. C'est sur ces manuscrits que s'appuie la présente édition, la première qui soit critique.

L'auteur a fait précéder son texte de remarques sur les œuvres attribuées à Sérapion et sur les caractéristiques de sa polémique contre les Manichéens.

D. C. L.

E. J. MARTIN. *A History of the Iconoclastic Controversy*. — Londres, S. P. C. K., XII-282 p. Sh. 16.

Cette Histoire embrasse toute la controverse iconoclaste. Celle-ci se partage en deux périodes, qui encadrent le concile de Nicée, tenu sous le patronage de



l'impératrice Irène. Le nom de Constantin V domine la première, celui de Léon V l'Arménien, la seconde. Au point de vue polémique la querelle resta pour ainsi dire confinée en Orient, mais au point de vue de la politique tant civile que religieuse elle eut en Occident de graves répercussions. De tout cela, rien qui ne soit connu. Bien que M. Martin ait eu à cœur de recourir toujours aux sources, il ne met pas en œuvre des faits nouveaux, mais il cherche constamment, selon le devoir de l'historien, à rendre le meilleur compte possible de la suite des événements. J'ai eu quelquefois l'impression que ses sympathies n'allaient pas du côté des défenseurs de l'orthodoxie.

Ce qui distingue cette Histoire, c'est la place qu'y occupe l'examen des idées théologiques avancées de part et d'autre au cours des controverses. Deux longs chapitres sont consacrés à ce sujet. Pour la première période M. M. distingue deux moments : le reproche d'idolâtrie fait par Léon III et son parti et la réplique aisément victorieuse de S. Jean Damascène ; l'accusation d'incompatibilité du culte des images avec l'orthodoxie chalcédonienne, et la défense de Nicéphore. Au cours de la seconde période les griefs s'inspirent surtout de principes christologiques. L'autorité des Pères ayant été souvent invoquée, M. M. a pris soin d'en dresser une liste très soignée.

L'A. étudie aussi l'aspect occidental de la question, l'attitude du pape, de l'empereur, du clergé franc. Notons encore, dans cette partie, un précieux appendice documentaire sur les textes patristiques allégués par le Concile de Paris. Le cas de Claude de Turin fait l'objet du dernier chapitre. Les opinions théologiques du personnage apparaissent comme un corollaire iconoclaste de l'adoptianisme espagnol.

Bref, nous avons ici un bon ouvrage, facile à lire et bourré de renseignements.

D. C. L.

P. CHARLES BOYER. **Saint Augustin** (Coll. : Les Moralistes Chrétiens). — Paris, Gabalda, 1932, 16°, 320 p. Fr. 20.

M. l'Abbé Baudin nous procure un excellent volume de sa collection en demandant au P. Boyer de nous présenter S. Augustin comme moraliste. Le P. Boyer aime S. Augustin et le connaît fort bien. La difficulté était de choisir les textes les mieux appropriés parmi les écrits extrêmement nombreux et toujours riches d'enseignement d'un de nos plus grands moralistes. Voici comment le P. B. a solutionné le problème : en ramenant la doctrine aux grandes questions traitées généralement en théologie morale ; en citant les passages les plus suggestifs et les mieux adaptés. Les chapitres se suivent dans cet ordre : Morale générale (le souverain Bien ; la loi éternelle ; la liberté) — Morale particulière (devoirs envers Dieu, envers soi-même et envers le prochain : individu, famille, société). — Il est superflu de faire l'éloge de ce livre : mettre ainsi S. Augustin à la portée du grand public c'est faire œuvre excellente. Les textes sont bien choisis, la traduction aisée, le commentaire sobre et bien charpenté. Cet ouvrage n'eût pas été parfait sans une bonne introduction ; celle du P. B. plaira beaucoup au lecteur. Il faut avoir la maîtrise de son sujet pour caractériser ainsi en quelques pages la doctrine morale de S. Augustin.

D. B. BECKER.

H. WEISWEILER, S. J. **Die Wirksamkeit der Sakramente nach Hugo von S. Viktor**. — Fribourg en Br., Herder, 1932, 8°, VIII-160 p. Mk. 4.

Ce livre a pour but de préciser la part qui revient à Hugues de S. Victor dans l'élaboration scientifique du concept fondamental dans la doctrine des Sacrements, c'est-à-dire leur efficacité *ex opere operato*. En même temps l'Auteur



assigne les autorités sur lesquelles s'est appuyé le maître Victorin, c'est d'abord S. Augustin, ensuite aussi Anselme de Laon, auquel il est redevable de plus d'un élément : c'est cette relation avec l'école scolastique de Laon qui constitue une des parties les plus neuves et les plus personnelles du livre.

Comme il ressort bien de l'exposé, la doctrine de H. de S. V. apparaît déjà consistante et ferme, elle contient en principe les notions que la Scolastique postérieure élaborera davantage : Les sacrements sont pour lui des *vases* qui contiennent la grâce : le terme de « vase » est trop matériel, mais sera facile à bien interpréter : « prout vas dicitur instrumentum » (S. Thomas) ; la « contenance » a été justifiée par le Concile de Trente lui-même : « Si quis dixerit Sacramenta non continere gratiam... » Après avoir ainsi posé l'efficacité des Sacrements *ex opere operato*, H. de S. V. travaille à bien fixer la part du Ministre : il va un peu loin quand il semble requérir la *toi* dans le ministre du Sacrement, mais encore une fois, il s'explique en montrant qu'il n'exige pas plus que l'intention. Très bien aussi l'A. fait voir comment la pensée avant tout mystique de l'école de S. Victor en caractérise la doctrine sacramentaire. D. R. PROOST.

### THÉOLOGIE DIDACTIQUE.

J. PAQUIER. *La Création et l'Evolution, la Révélation et la science.* — Paris, Gabalda, 1932, 16°, 368 p. Fr. 15.

La question des Origines en général, de la formation de l'homme en particulier, étudiée dans ses relations avec les sciences naturelles d'une part, avec la révélation d'autre part, reste toujours un sujet d'actualité. M. P., ancien professeur de l'Institut cath. de Paris, s'en occupe depuis longtemps : soucieux de dissiper les prétendues contradictions entre la science et la foi, il a aussi donné récemment des conférences sur cette matière dans sa paroisse de Chaillot, ce sont ces conférences qu'il résume et coordonne dans ce livre. Il y traite successivement des Origines de l'univers, de la vie de l'humanité (1<sup>e</sup> partie) — de l'évolution de l'espèce humaine (2<sup>e</sup> partie) — de l'évolutionnisme philosophique (3<sup>e</sup> partie).

Avec raison il distingue l'évolutionnisme philosophique, matérialiste, subjectiviste, de l'évolutionnisme physique ou transformisme. Il réfute le premier et en montre les conséquences au point de vue religieux et moral ; mais par contre il fait bon accueil au second, « après comme avant le transformisme l'univers nous montre une grande intelligence planant au-dessus de ses origines » (p. 170). Toutefois il faut restreindre le transformisme à certaines limites : il ne peut s'appliquer à l'origine de la vie ; ni à l'origine de l'âme humaine, de la religion et de la morale. Mais dans le domaine de la vie végétale et animale « les faits nous conduisent à tout le moins à l'hypothèse d'une évolution partielle, venue de quelques formes primitives... peut-être même à l'hypothèse d'une évolution globale, venue d'un seul type original » (p. 67). On le voit, c'est concéder beaucoup au transformisme et à son principe de « la fonction qui crée l'organe ». D'après cet axiome c'est d'une contrainte, d'une nécessité exercée sur le vivant par le milieu que naissent les organes, nageoires, plumes, etc. (p. 95). Il y aurait bien à gloser là-dessus. Certes, l'intelligence n'a pu naître d'une « étreinte du monde physique », cela nous le concédons volontiers, et nous ajouterions qu'un organisme animal n'a pas rencontré non plus d'étreinte qui pût le préparer à devenir le substrat d'une âme rationnelle, d'une forme substantielle tout autre que celle des animaux sans raison. M. P. reconnaît que la thèse de l'évolution du corps

humain est hardie au point de vue dogmatique et scientifique, nous pensons qu'on peut être plus catégorique encore sur ce point. L'A. témoigne d'une grande compétence dans les questions scientifiques et bibliques, on remarquera entre autres les explications et arguments qu'il apporte en faveur de l'unité d'origine de l'homme.

D. R. PROOST.

A. VAN HOVE. **Het mirakel.** — Bruxelles, N. V. Standaard Boekhandel, 1932, 8°, VIII-198 p. Fr. 20.

En 1927, l'A. du présent ouvrage publiait « Le miracle chez S. Thomas, etc. » thèse présentée à l'Université de Louvain pour l'obtention du grade de maître en théologie. Outre la doctrine du miracle, il y donnait une attention spéciale à la mise en valeur de la pensée de S. Thomas pour l'apologétique moderne. Dans ce nouveau livre, il laisse au second plan la justification historique, et expose systématiquement la théorie du miracle, sa notion, sa possibilité, sa cognoscibilité, selon la doctrine catholique, interprétée par S. Thomas. Cet exposé, dégagé d'une érudition trop spéciale, écrit avec une grande clarté, conviendra, pensons-nous, à un plus grand nombre de lecteurs que celui de la thèse doctorale, ce sont en effet tous ceux qui voudront avant tout connaître la question du miracle en elle-même, et ils seront nombreux, qui en tireront profit. On s'intéressera surtout à la question de la possibilité du miracle, parfaitement défendue contre les différentes formes de déterminisme, si généralement en vogue aujourd'hui. Le rôle de la science expérimentale dans la constatation des miracles est ensuite discuté et ramené à sa juste mesure, et d'autre part la méthode à suivre pour prouver l'intervention divine est établie avec le plus grand soin. On peut différer d'avis avec l'A. sur quelques points de détail, quand par exemple il pose que les *faits* ne sont jamais objet de certitude métaphysique, mais cela n'empêche aucunement qu'on n'approuve pleinement sa méthode et ses conclusions.

D. R. PROOST.

LOUIS ROUZIC. **Les Sacrements en général.** — Paris, Lethielleux, 1932, 16°, 214 p. Fr. 12.

L'auteur a divisé cet ouvrage en 3 parties : nature des sacrements ; effets des sacrements ; les personnes dans les sacrements. Le chrétien cultivé trouvera ici sous une forme très claire et très accessible un exposé complet de la doctrine de l'Église sur les sacrements. L'abbé R. a écarté délibérément la discussion des théories controversées mais il les signale et indique discrètement son opinion personnelle. Dans l'ensemble, l'auteur s'est contenté d'exposer sobrement les diverses questions généralement abordées dans les traités De Sacramentis in genere. Cependant, dans la 1<sup>e</sup> partie (nature des sacrements), il a fait œuvre plus originale. Il a, en effet, consacré quatre chapitres à l'étude du signe sensible dans le sacrement : signe conventionnel et symbolique ; raisons de l'emploi des signes et des cérémonies. — Il faut conseiller la lecture de ce livre aux fidèles soucieux de s'instruire dans leur religion et à tous ceux, comme les éducateurs, qui désirent avoir sous la main une synthèse pratique de ces questions de théologie sacramentaire.

D. B. B.

D. M. PRÜMMER, O. P. **Manuale theologiae moralis**, vol. 1, Ed. 6 et 7. — Fribourg, Herder, 1931, 8°, xxxvi-472 p.

Le manuel de théologie morale du R. P. Prümmer († 1931), jadis professeur et en dernier lieu Recteur de l'Université de Fribourg (Suisse) a réintroduit,

peut-on dire, la méthode de S. Thomas dans l'exposé et l'enseignement de la Théologie morale. Depuis la première édition de 1914 les éditions successives du Manuel, ont prouvé que cette étude à la fois spéculative et pratique de la morale a été appréciée. L'intelligence exacte et approfondie des principes doit être en effet à la base de toute casuistique, celle-ci restera incomplète et insuffisante si elle se borne à la méthode empirique et expérimentale.

Pour ce tome I, consacré à la morale fondamentale, aux vertus théologiques et à la vertu de prudence, les différences avec les éditions précédentes sont minimales ; dans ces matières en effet, les lois positives et variables ne peuvent occuper que peu de place. Remarquons cependant la table analytique (p. 462-471) propre à la nouvelle édition. Au sujet de Sinnigh, p. XXXIII et 222, il eût été utile de mentionner l'étude récente du P. Deininger O. S. B.

Les volumes II et III qui fera paraître prochainement le P. Obersiebrasse, successeur du P. Prümmer, comporteront nécessairement plus de mentions relatives aux décisions nouvelles de la Curie romaine et aux travaux récents des moralistes.

D. R. PROOST.

H. D. NOBLE, O. P. **Les Passions dans la vie morale** (Coll. : La vie morale d'après S. Thomas d'Aquin) 2 vol. — Paris, Letheilleux, 1932, 12°, 300 & 328 p. Fr. 30 les 2 vol.

Le premier ouvrage de cette collection qui a été analysé ici en son temps (*R. B.*, 1926, p. 255). « La conscience morale », se maintenait dans des généralités ; il nous donnait une vue d'ensemble. Le P. Noble porte maintenant son attention exclusive sur le comportement de la conscience en face des passions : dans le premier tome il étudie la psychologie de la passion ; dans le second sa portée morale. Cette division des points de vue exposait l'auteur à des redites. Cependant, tout en évitant cet écueil, on a obtenu une plus grande clarté et très bien mis en relief le caractère neutre de l'émotion passionnelle considérée en elle-même. L'intention de l'auteur est de nous livrer la pensée de S. Thomas. Son étude psycho-physiologique de la passion tiendra compte pourtant des récentes théories scientifiques. On sait qu'en ce qui concerne les relations entre le psychique et l'organique, la science moderne nous trace un tableau qui dans ses grandes lignes se rapproche singulièrement des conceptions des plus anciens philosophes. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le P. N. ait pu faire de si nombreuses et si opportunes citations de S. Thomas tout en traitant son sujet d'une façon très actuelle. — Le P. Noble envisage dans le second volume les diverses modalités de l'action responsable en tenant compte des états d'émotion. On remarquera les derniers chapitres où l'auteur s'est attaché à montrer comment la passion endiguée et maîtrisée par la volonté vertueuse peut enrichir la personnalité des justes et coopérer très réellement à leur grandeur morale. — En résumé excellent ouvrage où le lecteur trouvera une étude très fine du mécanisme de la passion et une large description du rôle qu'elle peut avoir dans notre vie morale. — Par-ci, par-là une légère erreur typographique. Notamment vol. I, p. 123, 1<sup>er</sup> mot, lire volonté au lieu de passion.

D. B. BECKER.

#### ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE.

D. C. BUTLER, O. S. B. **Ways of christian life.** — London, Sheed and Ward, 1932, 12°, ix-256 p. Sh. 7/6.

Dans ce livre intitulé « Voies de la vie chrétienne » et dont le sous-titre :



« Spiritualité ancienne pour hommes modernes » détermine fort exactement l'objet, le R<sup>me</sup> Abbé D. Cuthbert Butler met sa science si étendue de l'histoire religieuse et de la mystique au service de tous les bons chrétiens, il écrit « for good lay folk », pour les travailleurs de tout ordre, auxquels les occupations de la vie quotidienne ne laissent guère de répit. Ceux-ci, en effet, pourvu qu'ils possèdent une certaine culture intellectuelle, liront avec le plus grand profit cet exposé de la spiritualité chrétienne, telle qu'elle a été enseignée pendant de longs siècles par les Ordres religieux les plus anciens : Bénédictins, Franciscains, Dominicains, Carmes (chap. I-IV). En mettant en lumière les notes caractéristiques de la piété et de l'esprit religieux de ces divers Ordres, l'A. signale les écrivains tant anciens que modernes qui en ont été les interprètes les plus fidèles, tels pour les Bénédictins S. Anselme, S. Bernard, Blosius, Hedley, et, nous en rencontrons le nom avec une satisfaction légitime, Dom Columba Marmion, jadis abbé de Maredsous.

Après les anciens Ordres religieux, une place spéciale est à juste titre concédée à S. François de Sales (chap. V) qui représentera le clergé séculier, et a tant pris à cœur de défendre ce grand principe que la dévotion est pour tous les fidèles, ce qui est précisément l'idée fondamentale aussi de D. Butler. Au chapitre suivant, relatif à la Liturgie (chap. VI), la science et l'expérience se trouvent réunies pour bien faire la part de la prière officielle et privée, vocale et mentale ; des exemples concrets montrent ce que peut et doit être le « mouvement liturgique » : une fois de plus, ce sera la piété pour tous. Et finalement la contemplation (chap. VII) est présentée comme l'aboutissement normal de la vie chrétienne : des notions claires et précises sur l'oraison et ses divers degrés prouvent la thèse.

Non seulement aux fidèles, mais aussi aux prêtres et religieux, prédicateurs et directeurs de retraites, ce livre pourra rendre les services les plus précieux. On serait heureux de le voir adapté aux lecteurs de langue française.

D. RAPHAEL PROOST.

F. NEYEN. *La Force d'âme, ses applications dans la vie.* — Paris, Lethielleux, 1931, 16°, XII-214 p.

Sujet très pratique et actuel. La force d'âme, remarque S. Thomas, que l'A. a pris pour guide, est « la condition générale » de toutes les vertus. — Ce travail bien pensé, bien écrit, sera particulièrement utile aux retraitants ; ils y trouveront des directives appropriées, non seulement aux divers stades de la vie, mais aussi aux différentes professions libérales.

D. G.

La Mère Saglio, religieuse de Notre-Dame du Cénacle. — Paris, Editions Spes, 1931, 12°, 152 p.

Vie édifiante d'une enfant née à Bordeaux en 1869, décédée à 31 ans, après onze ans de vie religieuse.

Abbé OD. JACOBS et EDMOND NED. — *Une âme d'apôtre. M. Edouard Poppe, prêtre.* — Paris, Lethielleux, 1932, 12°, v-289 p.

Ce livre raconte l'admirable vie d'un prêtre né à Tamise (Flandre), en 1890, de parents plus riches de foi et d'enfants — il était le 3<sup>me</sup> de onze — que d'argent. Après l'école laborieuse du foyer, il passa par celle de la guerre à l'École du Séminaire, et reçut en juin 1916 la grâce du sacerdoce, déjà remarqué à cause de sa vertu. Successivement vicaire, aumônier de religieuses, puis Directeur spirituel des Cibistes à Bourg-Léopold, il mourut épuisé à l'âge de 34 ans, laissant à tous l'impression d'un saint. Malgré une santé chétive —



la plus grande partie de sa courte vie il fut cloué sur un lit de souffrance — il exerça une influence extraordinaire. Il fut en Belgique, auprès des jeunes, le promoteur de la Croisade eucharistique et l'apôtre de la dévotion à la S<sup>te</sup> Vierge selon l'esprit du Bx Grignon de Montfort ; il fut encore l'apôtre de la sainteté des prêtres. Il réussit ainsi à créer un puissant mouvement de vie chrétienne, tant chez les religieux et les prêtres que parmi les laïcs. — La lecture de la vie de ce prêtre tout surnaturel continuera à étendre et à faire durer son action sanctifiante. D. G.

### HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

K. BIHLMAYER. *Kirchengeschichte*. 9<sup>e</sup> Aufl. I. *Das Christliche Altertum. II, Das Mittelalter*. — Paderborn, Schöningh, 1931-1932, 8<sup>e</sup>, xx-306, xvi-382 pp. RM. 7,20 ; 8,20.

Nos lecteurs savent que cet excellent manuel est une refonte de celui, devenu classique, de F. X. v. Funk. La neuvième édition ne diffère que par quelques compléments bibliographiques de la précédente, qui datait seulement de 1926 pour la première Partie, de 1930 pour la seconde. Le savant Auteur doit s'estimer heureux de voir son œuvre répondre à tant de besoins et, de leur côté, les lecteurs lui sauront gré de mettre tout en œuvre afin d'y pourvoir promptement. D. C. L.

*Archiv für elsässische Kirchengeschichte*, hrsgb. von Jos. Brauner. 6. Jahrgang 1931. — Fribourg en Brisgau, Herder, 1931, 4<sup>e</sup>, xii-424 p.

L'*Archiv* contient toujours des articles plein d'intérêt. A l'occasion du centenaire de la mort de sainte Élisabeth de Hongrie, il s'ouvre par une étude de L. Pfleger sur le culte de sainte Élisabeth en Alsace. Morte en 1231, canonisée en 1235, sainte Élisabeth devint bientôt la sainte la plus populaire en Allemagne. Peu d'églises cependant lui furent dédiées dans l'ancien évêché de Strasbourg et, chose curieuse, les Franciscains ne lui consacrèrent aucune des leurs. En 1238, les Dominicains mirent une église sous son patronage et introduisirent son culte en Alsace. Jamais la sainte ne s'est rendue en cette région.

Trois articles, dus à L. Pfleger et E. C. Scherer traitent de l'abbaye de S<sup>te</sup>-Walburge à Heilingsforst. Ils ont été signalés dans le BHB, III, 4060-4061. — Trois articles de F. Landmann, de L. Pfleger et de A. Von lanthen parlent des prédications du célèbre Geiler (fin XV<sup>e</sup> siècle). F. Landmann décrit deux pratiques de dévotion en usage chez les religieuses de Strasbourg à la fin du moyen âge : « Se rendre au désert avec Jésus » ; « la traversée spirituelle ». M. Barth expose l'activité pastorale des jésuites de Molsheim de 1580 à 1765. — Suivent quelques notes fort intéressantes notamment sur une confrérie de S<sup>t</sup> Sébastien à Ribeauville et l'histoire des prémisses en Alsace.

D. PH. SCHMITZ.

A. EHRHARD. *Die Kirche der Märtyrer*. — Munich, Kösel et Pustet, 1932, gr. 8<sup>e</sup>, xii-412 p. RM. 10.

C'est l'histoire ecclésiastique des second et troisième siècles que Mgr Erhard décrit dans ce beau volume. La matière est distribuée en trois Parties. La première raconte la lutte sanglante que l'Église eut à soutenir contre le paganisme et les puissances séculières. Après avoir énuméré les facteurs qui déclenchèrent les persécutions et pris position dans le délicat problème de leur base juridique, l'A. en expose les phases principales, les tactiques variées, les épisodes les plus aigus.

Dans la seconde partie, Mgr E. nous montre l'Église aux prises avec les ennemis, qui, affublés du nom chrétien, travaillent dans la place à pervertir la foi. Une double crise intérieure secoue alors les communautés chrétiennes : le gnosticisme et le montanisme. D'un côté, le rationalisme naissant, de l'autre, le faux mysticisme. Pour chacun de ces mouvements, M. E. énumère les sources, les auteurs d'hérésies et les défenseurs de la foi traditionnelle.

La troisième partie est consacrée au développement organique de l'Église au cours de ces deux siècles où elle acquiert, quant aux traits essentiels, sa physionomie définitive. Divers chapitres traitent donc de l'organisation hiérarchique, de l'avènement de la théologie, des premières controverses doctrinales, de la liturgie, des institutions et usages ecclésiastiques.

Ayant fait connaître la matière du livre et la façon dont elle est distribuée, il importe de dire ce qui le distingue. Écrit par un érudit de marque, il n'est cependant pas un livre d'érudition. Mgr E. ne se pique ni d'apporter des faits nouveaux ni de renouveler les problèmes. Admirablement informé, mais sans faire montre de son savoir, il met en œuvre les résultats acquis et prend judicieusement parti dans les questions restées pendantes. Son exposé possède à la fois de l'ampleur et de la sobriété. On y trouve une éloquence qui ne nuit en rien à la précision du langage. Sur la courbe des événements, largement tracée, l'A. a mis en relief les points principaux et à la fin de chaque chapitre un résumé substantiel aide le lecteur à récapituler ses impressions. De là le plaisir que l'on éprouve à lire ces pages.

Mgr E. a voulu atteindre les catholiques instruits qui, en Allemagne plus qu'ailleurs, sont exposés à se laisser séduire par les synthèses historiques brillantes mais souvent hâtives et superficielles brossées par les écrivains protestants ou rationalistes. C'est sans doute à cette préoccupation que le livre doit ses principales qualités, la clarté, et, chose plus rare, la parfaite loyauté sans laquelle les plaidoyers les plus légitimes risquent de compromettre la cause de la vérité.

Les catholiques doivent donc se réjouir de l'apparition de ce beau livre qui leur fera mieux comprendre et aimer l'Église et les aidera à la défendre.

D. C. L.

W. BROCKMEIER. *De sancti Eustathii episcopi Antiocheni dicendi ratione. Accedit index vocabulorum libri contra Origenem scripti omnium.* — Borna, R. Noske, 1932, 8°, 145 p.

Parmi les ouvrages d'Eustathe, le seul qui soit incontesté est le livre sur la sorcière d'Endor (de Engastrimytho), édité en dernier lieu par E. Klostermann. C'est donc sur ce livre et sur cette édition que M<sup>lle</sup> Br. a fait une étude philologique très minutieuse pour reconnaître la langue et le style d'Eustathe. De bonnes tables facilitent la lecture de cette dissertation doctorale. On trouvera même p. 43 une liste des variantes du manuscrit de Munich omises par Klostermann.

D. B.

L. VON PASTOR. *Geschichte der Päpste.* XVI Band. I. Abteilung (Benedikt XIV und Klemens XIII). — Fribourg, Herder, 1931, 8°, xxii-1012 p. Mk.23, relié 27.

La monumentale « Histoire des Papes » de L. v. Pastor († 1928) se trouvait, en substance, achevée à la mort de son auteur. Il en avait publié lui-même 14 volumes (subdivisés chacun en plusieurs parties), les matériaux des deux derniers étaient prêts et en grande partie déjà mis en œuvre, aussi les collaborateurs dévoués qui ont accepté la tâche de continuer la publication, ont-ils

pu, dans un espace de temps très court, mener à bonne fin leur travail : voici la première partie du XVI<sup>e</sup> et dernier volume (Benoît XIV et Clément XIII), la deuxième partie qui embrassera les pontificats de Clément XIV et Pie VI, est promise pour 1932 et conclura l'ouvrage tout entier, selon le plan qui lui avait été assigné dès le commencement.

Les années 1740-1769 qui limitent la période des pontificats de Benoît XIV et de Clément XIII constituent pour l'Église une époque très remplie de souffrances et d'humiliations. Ces épreuves lui viennent surtout de la part des pouvoirs civils absolutistes, sans cesse attentifs à réaliser à ses dépens leurs visées ambitieuses et antireligieuses. France, Espagne, Portugal, États italiens rivalisent dans cette hostilité, dont la persécution organisée contre la Compagnie de Jésus est l'épisode le plus significatif. Aussi les attaques destinées à anéantir les Jésuites sont elles décrites avec toutes leurs péripéties, plus du tiers du livre y est consacré.

Cependant, dans sa vie intime, l'Église demeure sainte et féconde : l'œuvre législative de Benoît XIV reste jusqu'à nos jours à la base des relations entre l'Église et les États, ses travaux d'ordre canonique occupent encore une place importante dans le droit ecclésiastique ; la sainteté ne fait pas défaut, même en ce milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est le temps des S. Alphonse de Liguori, S. Paul de la Croix, S. Léonard de Port Maurice, S. Jean-Baptiste de Rossi, quatre colonnes très fortes qui soutiennent le Siège apostolique. C'est l'époque aussi des missions aux Indes, en Amérique, en Orient, autant de témoignages de la vitalité de la parole de Dieu. Les deux pontifes qui règnent pendant ces années eux aussi par leur caractère, leurs talents, leurs vertus sont au-dessus de toute suspicion : leurs ennemis même reconnaissent leurs mérites personnels.

L'illustre historien catholique a excellé, dans ce volume comme dans les précédents à décrire la situation politique et religieuse du Saint-Siège et des pays environnants, il a pénétré la complexité des événements pour en mettre à découvert la trame et les mobiles, il a su peindre les portraits des acteurs qui y ont joué les principaux rôles ; les rois avec leurs ministres, les Papes avec leur cour s'y révèlent sous un aspect, souvent nouveau ou peu remarqué jusqu'ici.

D. R. PROOST.

**Archivum Fratrum Praedicatorum.** — Paris, Vrin, 1932, 8°, 529 p. Fr. 90.

Depuis 1930 s'est constitué à Sainte-Sabine, à Rome, un centre d'études historiques destiné à publier tous documents concernant l'ordre des Frères Prêcheurs. Un groupe de spécialistes, sous la présidence du R. P. Théry O. P. s'est mis au travail. Nous allons ainsi voir bientôt paraître une nouvelle édition des « *Scriptores Ordinis Praedicatorum a PP. Quétif et Échard* », mise à jour et remaniée. — Sainte-Sabine également abritera la rédaction de cette nouvelle publication : *Archivum Fratrum Praedicatorum* dont voici le 1<sup>er</sup> volume. L'*Archivum* paraîtra de temps à autre et comprendra chaque fois quatre parties : I. Dissertations ; II. mélanges O. P. ; III. Bibliographie dominicaine ; IV. Chronique. — Les nombreux articles contenus dans ce 1<sup>er</sup> volume caractérisent bien l'activité multiforme de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Ne pouvant tout citer, nous signalerons spécialement : P. G. Meersseman O. P. « *Heinrich van den Calstre von Loewen O. P.* » (vie et œuvres) et D. B. Reiser O. S. B. « *Ein beachtenswerter Brief von Johannes a St Thoma* » (relative à la doctrine de l'Immaculée Conception). — La présentation typographique est irréprochable ; des index facilitent la consultation, et de belles planches (autographe de St Thomas, etc.) enrichissent ce volume.

D. B. B.



## HISTOIRE GÉNÉRALE.

HERM. KEUSSEN. *Die Matrikel der Universität Köln*. II. Bd. 1476-1559; III. Bf. Nachträge und Register. — Bonn, Hannstein, 1919 et 1931, 8°, 1128 p. et 1103 p., Mk. 28 et 60.

Le premier volume de la Matricule de l'Université de Cologne avait paru en 1892. Il comprenait les années 1389 à 1466. Il eut une seconde édition, en 1928 ; considérablement augmentée, elle court de 1389 à 1475. La *Revue Benedictine* (1930, p. 97-98) a rendu compte de ce volume et en a relevé les mérites. — La seconde partie de la Matricule, allant de 1476 à 1559, date de la création des nouveaux évêchés en nos contrées, fut publiée en 1919. Le troisième volume vient de paraître (1931). Il contient un supplément donnant, dans l'ordre chronologique, les noms des étudiants non inscrits dans les matricules de l'Université pour des raisons diverses. Ces noms ont été puisés dans les livres de décanats, les Rotuli, les archives des ordres religieux. Les moines, en effet, n'étaient immatriculés à l'Université que s'ils y entraient en qualité de chargés de cours, ou qu'ils voulussent jouir des privilèges universitaires. Ce supplément compte 2.069 numéros. La table alphabétique générale s'étend sur près de mille pages, à deux colonnes, en caractères serrés (p. 128-1080). Elle est suivie des index des Universités, des ordres religieux, et enfin des diocèses d'origine des étudiants, autres que les diocèses voisins dont on trouvera les tables dans le premier volume (2<sup>e</sup> éd., p. 170\*-189\*) et qui sont (outre Cologne), Liège, Tournai, Cambrai, Utrecht, Munster, Paderborn, Mayence et Trèves. — Cette publication de la Matricule de l'Université de Cologne présente une mine exceptionnelle de renseignements relatifs à l'histoire de la vie intellectuelle et de la civilisation, à l'histoire de l'Église, des ordres religieux, des familles etc., pour tous les pays gravitant de plus ou moins près autour de la grande Université rhénane, notamment pour les anciens diocèses de Belgique. Car il faut ajouter que les noms des étudiants sont accompagnés de notices biographiques extrêmement précieuses. Pour souligner la richesse et la commodité de la table générale relevons, par exemple, que pour le seul mot de Cologne, elle compte 85 colonnes ; pour Liège, 12 Colonnes ; Münster, 13 col. ; Gand, 3 col., etc. Parmi les religieux, qui fréquentèrent l'Université, les dominicains ont la majorité relative. Les bénédictins — moins nombreux que les cisterciens qui atteignirent presque la centaine — y comptèrent 67 des leurs sur un total de 642 religieux.

D. PH. SCHMITZ.

## PHILOSOPHIE.

S. D. WINGATE. *The Mediaeval Latin Versions of the Aristotelian Scientific Corpus, with special References to the Biological Works*. — London, The Courier Press, 1931, 8°, 136 p. Sh. 10/6.

Les traductions latines des œuvres d'Aristote furent une manifestation des plus marquantes et un agent des plus actifs du mouvement intellectuel au moyen âge. Aussi, la publication que l'Union académique internationale en a assumée est-elle attendue avec impatience par les historiens de la philosophie. Dans l'attente, ils se réjouiront de voir paraître le travail d'approche que voici. C'est une étude d'ensemble sur la matière, limitée toutefois à la partie du corpus aristotélicien consacrée à la philosophie naturelle et aux sciences. Cette



restriction, parfaitement légitime, n'a pu d'ailleurs dispenser Miss W. d'étendre, en certains cas, ses observations aux autres traités d'Aristote.

Le livre est partagé en six chapitres. Les deux premiers traitent de la diffusion des œuvres d'Aristote en Occident et des premiers essais de traduction qui y furent effectués. Le troisième et le quatrième chapitres examinent les versions gréco-latines et arabo-latines des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Enfin les trois chapitres suivants concernent les traducteurs du XIII<sup>e</sup> siècle, les versions des commentaires et les traductions refaites sous la Renaissance.

Quoique touffu et d'un maniement difficile à cause du rejet des notes en queue de chapitre, le présent ouvrage rendra de grands services. D'abord c'est un exposé succinct, précis mais généralement très exact des résultats acquis en ce domaine. A quoi s'ajoutent nombre d'informations nouvelles, surtout en fait de manuscrits, et d'observations personnelles.

D. P. B.

#### VARIA.

J. PEREZ DE URBEL et W. MUIR WHITEHILL. *La Iglesia romanica de San Quirce*. — Madrid, Revista de Archivos, 1931, 8<sup>o</sup>, 22 p.

San Quirce ou San Quirico était une ancienne abbaye de chanoines réguliers, agrégée dès le XII<sup>e</sup> siècle à la cathédrale de Burgos, et située à quelque 20 kilomètres de Silos. Son église romane est fort intéressante. Les auteurs de cette monographie nous en font les honneurs avec la compétence qu'on leur reconnaît. Vingt-quatre planches, pleine page, permettent de se rendre compte des procédés de construction (voûte) et des sujets d'ornementation (chapiteaux).

PH. S.

#### LIVRES REÇUS.

A. TANQUEREY. *La divinisation de la souffrance. Nouvelle série des dogmes générateurs de la piété*. — Paris, Sté S. Jean, Desclée, 1931, 12<sup>e</sup>, x-170 p.

H. GHÉON. *Épiphanie*. Coll. « L'année en fêtes pour nos enfants » sous la direction de R. Zeller. — Paris, Desclée De Brouwer et Cie, 1931, 12<sup>e</sup>, 74 ill. Fr. 10.

Herder & Co *Verlagsbuchhandlung zu Freiburg im Breisgau*. Haupt-Katalog. II. Band 1913-1929. Mit Jahresbericht 1930, 8<sup>o</sup>, LX-364 et XII-80 p. Mk. 3.

E. DUPLESSY. *Exposé de la Religion. Livre I. Le Dogme catholique* (Cours supérieur de Religion, t. IV). — Paris, Bonne Presse, 1930, VII-566 p.

Excellent ouvrage, résumant clairement la théologie dogmatique. Ne faudrait-il pas rattacher, ne fût-ce que par un mot, les traités de l'Église et de l'Eucharistie au mystère de l'Incarnation ?

G. D.

H. PINARD DE LA BOULLAYE. *Jésus Messie. Le Thaumaturge et le Prophète* (Conférences de N.-D. de Paris, 1931). — Paris, Éditions Spes, 1931, 8<sup>o</sup>, 288 p. Fr. 12.

Les miracles et les prophéties de Jésus prouvent sa mission divine. Examen de ces témoignages. — On connaît la manière de l'auteur : nulle déclamation mais des faits et des textes mis en œuvre avec une science solide et une remarquable puissance de logique.

G. D.

H. PINARD DE LA BOULLAYE. *Marie, chef-d'œuvre de Dieu* (Retraite pascalle, 1931). — Paris, Éditions Spes, 1931, 8<sup>o</sup>, 128 p. Fr. 4.

La maternité divine de la Vierge. Marie, Mère des hommes ; refuge des pécheurs. Marie et l'Eucharistie. Le Couronnement du Fils et de la Mère. Dévotion d'enfant et dévotion d'homme. — Exposé édifiant et, quoique simple, s'agrémentant d'aperçus originaux. G. D.

YVONNE DE ROMAIN. *Le Soleil d'Assise*. — Paris, Éditions Spes, 1932, 12°, 211 p. Fr. 12.

Sur ce sujet : influence de la pensée franciscaine sur la civilisation, l'A. a réussi à nous donner un livre écrit non seulement avec une admiration enthousiaste, mais encore avec brio et érudition. G. D.

*Horae diurnae breviarii monastici... pro omnibus congregationibus confaederatis sub regula SS. Patris nostri Benedicti militantibus sub moderamine Rmi Abbatis Primatis... O. S. B.* — Malines, Dessain, 32°, xxxi-774-270 p.

*The Monastic Diurnal... according to the Holy Rule of S. Benedict with Additional Rubrics and Devotions for its Recitation in Accordance with The Book of Common Prayer.* — Londres, H. Milford, Oxford University Press, 1932, 32°, xlii-669-176\* p. Rel. Sh. 17/6.

ELLY REININGER. *Geschichten aus der Bibel für die ganz Kleinen*. — Fribourg en Brisgau, Herder, 1932, 8°, viii-44 p., ill. Cart. Mk. 1,40.

JOS. LIENSBERGER. *Im Heiland meine Freude. Erzählungen für Erstkommunikanten*. — 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> éd. — ib., 1932, 12°, x-128 p. Cart. Mk. 1,80.

J. BURET. *La personnalité de l'Enfant et l'Éducation*. — Paris, Bonne Presse, 1931, 12°, ix-109 p.

J. DUCHÊNE. *Aux jeunes gens. La Confession*. — ib., 1932, 32°, 98 p.

CH. DE MAILLARDOZ. *Le décalogue de l'autorité paternelle*. — ib., 1931, 16°, x-197 p. Fr. 4.

MGR RUCH. *La doctrine sociale de l'Évangile*. — ib., 16°, 63 p. Fr. 2.

MGR RUCH. *La doctrine sociale de l'Église*. — ib., 16°, 122 p. Fr. 4.

H. CHAUMONT. *Visites au S. Sacrement pour une petite fille*. — ib., 32°, vi-88 p. Fr. 2,50.

H. CHAUMONT. *Visites au S. Sacrement pour un petit garçon*. — ib., 32°, vi-89 p. Fr. 2,50.

Cal SEVIN. *Catéchisme sur le devoir électoral*. — ib., 16°, 32 p. Fr. 1.

H. MATHIEU. *Faut-il avoir une religion?* — ib., 16°, 48 p. Fr. 2.

PIERRE L'ERMITE. *La lampe dans la maison*. — ib., 4°, 125 p.

A. M. D. G. *Méditations pour l'adolescence et la jeunesse*. 2 vol. — Paris et Bruges, Desclée De Brouwer et Cle, 1930, 16°, les 2 vol. br. 14.00 fr.; rel. 20.00 fr.

*Rabboni*. Simples méditations par une religieuse de la retraite du Sacré-Cœur. 5 vol. in-12° de 240 à 300 p. — ib., le vol. 5 fr. fr.

G. HOORNAERT. *Le bréviaire*. — ib., 1932, 12°, 88 p. Fr. fr. 3.50.

C. GURY. *Fleur de calvaire* (Sœur Marie-Fidèle, franciscaine). — ib., 83 p.

*Office du Sacré-Cœur*. Extrait du Bréviaire et du Missel Romain à l'usage des séminaires... Texte intégral latin-français. — ib., 1932, 32°, 253 p.

- Y. D'ISNÉ. *Novembre. Mois du souvenir*. — Paris, Lethielleux, 1931, 32°, 144 p. Fr. 4.
- R. P. MONSABRÉ. *La Vie future*. Principaux extraits de ses œuvres rassemblés par J. Chapeau. 2<sup>e</sup> éd. — ib., 1932, 8°, 300 p., Fr. 12.
- SAINT JEAN EUDES. *Exercice d'amour vers Jésus...* pour le premier vendredi du mois et le mois du Sacré-Cœur. — ib. 1932, 16°, 39 p.
- ÉLIE MAIRE. *Sourires d'enfant dans la campagne. Louis Manoha 1904-1914*. — ib., 12°, 64 p. ill. Fr. 5.
- J. BAETEMAN. *La petite rose blanche. Odette 1921-1930*. 2<sup>e</sup> éd. — ib., 12°, 64 p. Fr. 3.
- H. SARRETTE. *Vertus démodées? Conférences à de jeunes travailleuses*. — Paris, Éditions Spes, 1932, 12°, 92 p. Fr. 3.30.
- M. LALLEMAND. *Notes sur l'occultisme*. — Bruxelles, Éditions de la Nouvelle Équipe, 1932, 12°, 120 p. Fr. 5.
- Soixante années de Théologie. 1864-1929* (Nouvelle Revue Théologique. Numéro jubilaire). — Louvain, Museum Lessianum, 8°, 124 p.
- Congrès des lecteurs des provinces franciscaines de langue française. 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> congrès 1928-1930* (Extr. de *La France franciscaine*). — Paris, 9, rue Marie-Rose, 1931, 8°, 206 p.
- American Council of Learned Societies member of the International Union of Academies. A Catalogue of Publications in the Humanities by American Learned Societies. January 1932*. — Washington, 907 Fifteenth Street, 1932, 8°, 62 p.
- Progress of Medieval Studies in the U. S. A. Bull. n° 10*. — Medieval Academy of America, 1932, 8°, 92 p.
- Le Père Ambroise Gardeil. 1859-1931. Biographie, bibliographie* (Extr. du Bulletin Thomiste, oct. 1931). 8°, 24 p.
- J. MADOZ. *El canon de Vicente de Lerins*. — J. SALAVERRI, *La idea de tradición en la historia eclesiastica de Eusebio Cesariense*. (Extraits de *Gregorianum*, 1932, p. 32-74 ; 211-240).
- J. MADOZ. « *Doctor Ecclesiae* ». — J. SALAVERRI. *La cronologia en la historia eclesiastica de Eusebio Cesariense*. (Extraits des *Estudios eclesiasticos*, t. XI, p. 26-43 ; 114-123.)
- D. FRANCES. *Van christelijk Noord-Afrika*. (Extrait de *Historisch Tijdschrift*, XI, 1932, p. 5-28.)
- F. PEETERS. *Les différents systèmes de classement de manuscrits*. (Extrait de la *Revue de l'Université de Bruxelles*, 1931, p. 466-485.)
- VI centenario de la Consagración de la Catedral de Tarragona. 1331-1931*. Carta Pastoral del Emº Cardenal Arzobispo de Tarragona. — Tarragone, Talleres Tipograficos : Suc. de Torres e Virgili, 1931, 4°, 57 p. ill.

# TABLE DES MATIÈRES

## I. ARTICLES

BERLIÈRE (U.).	Monastères et sujets au moyen âge ( <i>fin</i> ) ... ..	47
CAPELLE (B.).	La procession du <i>Lumen Christi</i> au Samedi-saint...	105
DE BRUYNE (D.).	La composition des Libri carolini ... ..	227
»	De la manière de dater chez les latins... ..	299
»	Les destinataires des lettres de saint Augustin...	303
FICKERMANN (N.).	Wiedererkannte Dichtungen Gottschalks ... ..	314
LAMBOT (C.).	Opusculs grammaticaux de Gottschalk ... ..	121
MOLITOR (R.).	Abt Rupert II von Ottobeuren und die Exemption der Augsburger Kongregation ... ..	163, 235
MORIN (G.).	Problèmes relatifs à la Règle de saint Césaire d'Arles pour les moniales ... ..	5
»	Le <i>dies natalis</i> du martyr Quadratus ... ..	75
»	Gloriosus magister Adam ... ..	179
»	L'origine du symbole d'Athanase : témoignage inédit de saint Césaire d'Arles ... ..	207
»	Lettre inédite de Bérenger de Tours à l'archevêque Joscelin de Bordeaux... ..	220
»	Walcaudus, un abrégiateur inconnu de saint Augustin ... ..	309
SALMON (P.).	Les manuscrits du « Petit Cartulaire » de l'abbaye Saint-Arnould de Metz ... ..	260
SCHMITT (Fr.).	Zur Chronologie der Werke des hl. Anselm von Canterbury ... ..	322
SCHMITZ (Ph.).	Un sermon inconnu de Pierre Roger (Clément VI): le carême selon S. Benoît ... ..	71
»	Les lectures du soir à l'abbaye de Saint-Denis au XII <sup>e</sup> siècle ... ..	147
»	Douze lettres inédites de Mabillon... ..	150
»	Le voyage de Mabillon en Lorraine et en Alsace (1696) ... ..	354
»	D. U. Berlière. In memoriam... ..	297
SHEWRING (W. H.).	Adversaria Augustiniana ... ..	263
TRIBOUT (H.).	Inventaires des titres de l'abbaye de Saint-Avoid.	249
WILMART (A.).	Les ouvrages d'un moine du Bec. Un débat sur la profession monastique au XII <sup>e</sup> siècle ... ..	21
»	Les fragments wisigothiques d'Osma ... ..	77
»	Une lettre de S. Pierre Damien à l'impératrice Agnès ... ..	125
»	Le morceau final du sermon 317 de S. Augustin pour la fête de S. Étienne... ..	201
»	Hommages des mauristes R. Morel et N. Le Nourry au Pape Clément XI en 1716 ... ..	265



WILMART (A.).	Deux pièces relatives à l'abdication de Pons, abbé de Cluny, en 1122 ... ..	351
»	Finian parmi les moines romains de la Trinité des Scots ... ..	359
<i>A cette année sont joints avec pagination spéciale :</i>		
SCHMITZ (Ph.).	Bulletin d'histoire bénédictine. Tome III.	465*-522*
	Tome IV ... ..	1*-12*
DE BRUYNE (D.) et LAMBOT (C.).	Bull. d'anc. litt. chrét. latine ...	[93]-[128]

## II COMPTES RENDUS.

<i>Ægidii Romani Theoremata</i> , par E. Hocedez ... ..	194	<i>Moyen Age. T. II...</i> ... ..	103
ANDRIEU. <i>Les « Ordines romani »</i> .	87	COLLOMP. <i>La critique des textes...</i>	363.
<i>Année missionnaire, (L') 1931...</i>	293	<i>Concilium Tridentinum. T. III.</i>	278
ALFONSO. <i>L'Eucologia romana.</i>	283	COMEAU. <i>Saint Augustin...</i>	276
ARCHAMBAULT. <i>Saint François de Sales</i> ... ..	92	CORRADI. <i>Studi ellenistici...</i>	368
<i>Archiv für elsässische Kirchengeschichte</i> , 6 ... ..	378	DAHLMANN-WAITZ. <i>Quellenkunde der deutschen Geschichte...</i>	362
<i>Archivum Fratrum Praedicatorum</i> ... ..	380	DAHMEN. <i>Robert de Nobili</i> ...	101
<i>Augustiniana</i> ... ..	274	DIBELIUS. <i>Die Pastoralbriefe...</i>	82
BAUER. <i>Der Wortgottesdienst</i> ...	89	DOHET. <i>Servir deux Maîtres</i> ...	291
BIHLMAYER. <i>Kirchengeschichte...</i>	378	DRESSAIRE. <i>Jérusalem</i> ... ..	272
<i>Les bois des Depouille</i> ... ..	295	DUDON. <i>Le Gnostique de Saint Clément d'Alexandrie</i> ... ..	273
BOYER. <i>Saint Augustin</i> ... ..	373	EBEL. <i>Die älteste alemannische Hymnar</i> ... ..	103
BRAUN. <i>Das christl. Altarger /t...</i>	285	EHRHARD. <i>Die Kirsche der Märtyrer...</i> ... ..	378
BREMOND. <i>Hist. litt. du sentiment religieux en France, IX</i> ...	291	EISENHOFER. <i>Handbuch der katholischen Liturgik</i> ... ..	281
BRINKTRINE. <i>Die heilige Messe...</i>	90	ELIAS. <i>Kerk en Staat in de Zuidelijke Nederlanden</i> ... ..	199
BRINKTRINE. <i>Das Römische Brevier</i> ... ..	285	FERROGLIO. <i>La Condizione giuridica degli Ordini religiosi...</i>	85
BROCKMEIER. <i>De s. Eustathii dicendi ratione</i> ... ..	379	FESTUGIÈRE. <i>Kant. Pensées successives sur la Théodicée et la Religion</i> ... ..	94
BRUNNER. <i>Abhandlungen zur Rechtsgeschichte</i> ... ..	294	FLEURY. <i>Hellénisme et christianisme</i> ... ..	274
BUCHBERGER. <i>Lexikon für Theologie und Kirche. III</i> ... ..	188	FRERE. <i>Bibliotheca Musico-liturgica</i> ... ..	287
BUCKLER. <i>Harunu'l-Rasud and Charles the Great</i> ... ..	294	FRERE. <i>Studies in early roman Liturgy</i> ... ..	282
BUTLER. <i>Ways of christian life...</i>	376	GERKE. <i>Die Stelling der ersten Clemensbriefes</i> ... ..	370
CALLEWAERT. <i>De Breviarii romani Liturgia...</i> ... ..	284	GEYSER. <i>Das Prinzip vom zu reichenden Grunde...</i> ... ..	93
CASEY. <i>Serapion of Thmuis</i> ...	372	GIORDANI. <i>La prima polemica</i>	
CHENEY. <i>Episcopal visitations...</i>	198		
<i>Le Christ</i> ... ..	190		
COHEN. <i>Le théâtre en France au</i>			

<i>cristiana</i> ... .. 100	KUHN. <i>Les Prêcheurs</i> ... .. 196
GOYAU. <i>Missions et missionnaires</i> ... .. 98	LAGRANGE. <i>Épître aux Romains</i> . 273
GROSSE Herder. Vol. 3 et 4... 271, 362	LAGRANGE. <i>La Morale de l'Évangile</i> ... .. 186
GUIDALDI. <i>I piu antichi codici della biblioteca Antoniana di Padova</i> ... .. 363	LAGRANGE. <i>Le Judaïsme</i> ... .. 183
HATCH PAINE. <i>Greek and Syrian Miniatures</i> ... .. 187	LAMBOT, O. S. B. <i>North Italian Services</i> ... .. 90
HEBERT. <i>Leçons de liturgie</i> ... 86	LANDGRAF. <i>Laborantis Cardinalis opuscula</i> ... .. 370
Heinrici III <i>Diplomata</i> ... .. 102	LONGEAC (DE). <i>Virgo fidelis</i> ... 292
<i>Helps to the Study of the Bible</i> . 2 <sup>e</sup> édition ... .. 183	LE GRAND. <i>Apologétique</i> ... .. 84
HERP. <i>Spiegel der volcomenheit</i> . 289	LINHARDT. <i>Die Sozial-Principien des hg. Thomas</i> ... .. 280
HERWEGEN. <i>Von christlichem Sein und Leben</i> ... .. 195	LÖFFLER. <i>Die Handschriften Zwiefalten</i> ... .. 181
HESSEN. <i>Augustins Metaphysik der Erkenntnis</i> ... .. 193	LOOFS. <i>Theophilus von Antiochien</i> ... .. 371
HILPISCH. <i>Aus deutschen Frauenklöstern</i> ... .. 200	LOTHER. <i>Realismus und Symbolismus</i> ... .. 195
HÖFFDING. <i>Le Concept d'Analogie</i> . ... .. 288	LOTTIN. <i>Le Droit Naturel</i> ... .. 287
HOEPL. <i>Introductionis in utriusque Test. libros compendium</i> ... 186	MARSCHALL. <i>Die « Gottlosen » des ersten Psalmenbuches</i> ... .. 365
JACOBS et NED. <i>Une âme d'apôtre. M. Edouard Poppe</i> ... .. 377	MARTIN. <i>Iconoclastic Controversy</i> ... .. 372
JAEGHER (DE). <i>Confiance, Méditations</i> ... .. 196	<i>La Mère Saglio</i> ... .. 377
<i>Jahresberichte für Deutsche Geschichte</i> . Bd. 5 ... .. 271	MEISEN. <i>Nikolauskult</i> ... .. 197
RHODES JAMES and CL. JENKINS. <i>Cat. of the Manuscripts in the Library of Lambeth Palace</i> ... .. 181	MICHAELIS. <i>Pastoralbriefe und Gefangenschaftsbriefe</i> ... .. 366
JANVIER. <i>La Passion de N.-S. Jésus-Christ</i> ... .. 195	<i>Miscellanea a Agostiniana. II. Studi Agostiniani</i> ... .. 274
JOANNES. <i>Les audiences divines. Joannis a S. Thoma Cursus Theologicus</i> ... .. 279	NEYEN. <i>La Force d'âme</i> ... .. 377
JONES. <i>The Script of Cologne</i> ... 363	NOBLE. <i>Les Passions</i> ... .. 376
JUGIE. <i>Theologia dogmatica</i> ... 189	OBERTYNSKI ZDZISLAW. <i>Pontificale Arcybiskupa Lwonskiego Iana Rzeszowskiego w Bibliotece Kapitulnej w Gnieźnie</i> ... 283
KALT. <i>Biblisches Reallexikon</i> . 182, 364	OPPENHEIM. <i>Symbolik und Wertung des Monichsleides</i> ... .. 289
KEUSSEN. <i>Die Matrikel der Universität Köln. II</i> ... .. 381	PAQUIER. <i>La Création et l'Évolution</i> ... .. 374
KING. <i>Notes on the catholic liturgies</i> ... .. 281	PASTOR. <i>Geschichte der Päpste. XVI</i> ... .. 379
KORTLEINER. <i>Commentationes Biblicae. VI<sup>e</sup></i> ... .. 272	PEETERS. <i>Vers l'union divine</i> ... 91
KOYRÉ, A. <i>Fides quaerens intellectum</i> ... .. 370	PÉREZ DE URBEL et W. MUIR WHITEHILL. <i>La Iglesia romanica de San Quirce</i> ... .. 382
KRÜGER. <i>Das Papsttum</i> ... .. 292	PESCH. <i>Compendium theologiae dogmaticae. T. III</i> ... .. 280
	<i>Philosophia Perennis</i> ... .. 95
	PIEPER. <i>Die Wirklichkeit und das Gute</i> ... .. 84

PRADEL. <i>Comment former des hommes</i> ... .. 296	<i>des Dionysius Exiguus</i> ... .. 276
La <i>Pratique Missionnaire des PP. Capucins Italiens</i> ... .. 293	SUAREZ. <i>De remotione parochorum</i> ... .. 191
PRÜMMER. <i>Manuale theologiae moralis</i> , 1 ... .. 375	SZCZYGIEL. <i>Das Buch Job</i> ... .. 184
PUECH. <i>Histoire de la littérature grecque chrétienne. III</i> ... .. 83	<i>Textus et Documenta in usum exercitationum et praelectionum Academicarum. 1-5</i> ... 370
PUNIER (DE). <i>Le Pontifical romain. Tome II</i> ... .. 192	Theodoret von Kyros <i>Kommentar zu Jesaja</i> herausgeg. v. A. Möhle ... .. 366
RABIN. <i>Studien zur vormosaïschen Gottesvorstellung</i> ... .. 183	TILLIÈRE. <i>Histoire d'Orval. 4<sup>e</sup> éd.</i> 200
RAMBAUD (Dom). <i>Grandes Figures de Prêcheurs</i> ... .. 196	TILLMANN. <i>Das Johannesevangelium</i> ... .. 81
RESCH. <i>La doctrine ascétique des premiers maîtres égyptiens</i> ... 91	TILLMANN und M. MEINERTZ. <i>Die Gefangenschaftsbriefe des Heiligen Paulus</i> ... .. 81
ROUZIC. <i>Les Sacrements en général</i> ... .. 375	THOMAS (S.) <i>Somme théologique. Texte latin et trad. française</i> ... 277
RYAN. <i>Irish Monasticism</i> ... .. 99	TOTTING DE OYTA (HENRICI). <i>Quaestio de Sacra Scriptura</i> ... 364
<i>Sacramentum Rossianum</i> von J. BRINKTRINE ... .. 284	TRAMONTANO. <i>La lettera di Aristea a Filocrate</i> ... .. 186
SAINT-MARTIN. <i>La pensée de saint Augustin</i> ... .. 275	TURMEL. <i>Histoire des dogmes. I.</i> 188
SAKURAZAWA. <i>Principe Unique de la Philosophie</i> ... .. 287	VANNUTELLI. <i>Gli Evangeli in sinossi</i> ... .. 185
SAN NICOLÒ. <i>Beitrag zur Rechtsgeschichte</i> ... .. 367	<i>Libri synoptici Veteris Testamenti</i> ... .. 185
SCHAEDEK. <i>Esra der Schreiber</i> ... 185	VAN HOVE. <i>Het mirakel</i> ... .. 375
SCHMID. <i>Matthäus und Lukas. Zeit und Ort der Paulinischen Gefangenschaftsbriefe</i> ... .. 81	VASILIEV. <i>Histoire de l'Empire Byzantin</i> ... .. 369
SCHMIDT. <i>Studien zu den Pseudo-Clementinen</i> ... .. 371	VILLER, S. J. <i>Aux sources de la spiritualité de saint Maxime</i> ... 91
SCHMIDT. <i>Die Erzählung von Paradies und Sündenfall</i> ... .. 365	VILLIEN. <i>Les Sacrements</i> ... .. 192
SCHRÖDER. <i>Die tägliche Laienkommunion</i> ... .. 101	VINCENT et F. M. ABEL. <i>Emmaüs, sa basilique et son hist.</i> 366
SCHUR. <i>Königtum und Kirche im ostfränkischen Reiche</i> ... 196	VINCENT. <i>Le Judaïsme</i> ... .. 368
SEVERIN. S. Jean Berchmans. <i>Ses écrits</i> ... .. 92	WEISWEILER. <i>Die Wirksamkeit der Sakramente nach Hugo von S. Viktor</i> ... .. 373
SMITH, M. A. <i>Studies in early mysticism in the near and middle East</i> ... .. 90	WINDISCH. <i>Der Hebräerbrief</i> ... 82
STRACKE, S. J. <i>Over bekeering en doopsel van Koning Chlodovech.</i> 293	WINGATE. <i>The Mediaeval Latin Versions of Aristotle</i> ... .. 381
STREWE. <i>Die Canonessammlung</i>	ZIMMERMANN. <i>Bayerische Klosterheraldik</i> ... .. 98
	ZWÖLFER. <i>Sankt Peter Apostelfürst und Himmelspfütner. Seine Verehrung</i> ... .. 89

# BULLETIN D'HISTOIRE BÉNÉDICTINE

1932

## I. — MONACHISME PRIMITIF

**Généralités et monachisme oriental.** — HEIMBUCHER (MAX). *Die Orden und Kongregationen der Katholischen Kirche*. 3<sup>e</sup> éd. 1. u. 2. Lieferungen. — Paderborn, Schöningh, 1932, 8<sup>o</sup>, 560 p. [1]

La seconde édition de l'ouvrage de M. H. parut en 1907. Elle fut saluée alors comme le meilleur guide pour l'étude de l'histoire des Ordres religieux. C'était justice. Les solides qualités qui ont fait le succès de cette édition se retrouvent toutes dans cette troisième édition. Pour la clarté, celle-ci l'emporte même de beaucoup sur celle-là. L'emploi des caractères latins, des italiques, des gras y contribuent beaucoup. Quant au fond, les deux éditions se ressemblent de très près. L'auteur a surtout remanié l'introduction, particulièrement les notions juridiques sur le concept d'Ordre et de Congrégation, le noviciat, la profession etc. Pour le reste (je parle de l'histoire du monachisme primitif, et de l'histoire bénédictine) le texte reste sensiblement le même. Quelquefois (pas toujours) l'auteur a opéré une mise au point, par ex., lorsqu'il parle des lettres « dem Clemens von Rom zugeschriebenen », il ajoute « aber erst später entstanden ». — Que dire de la bibliographie ? Excellente jusqu'à l'année 1907 (malgré quelques inutilités), elle omet d'importantes études parues depuis lors, notamment parmi celles qui ont été publiées à l'étranger. Par exemple, je n'ai pas rencontré l'ouvrage de E. Power, sur les *Medieval English Nunneries*; les diverses études de D. U. Berlière sur les Papes et leurs relations avec les monastères; pour les bullaires, on se contente de renvoyer à Ch. de Smedt sans se soucier de ce qui

---

Sigles des revues le plus fréquemment citées : AB. *Analecta Bollandiana*. — BM. *Bulletin monumental*. — Ben. M. *Benediktinische Monatschrift*. — BSMSB. *Bulletin de S. Martin et de S. Benoît* (Ligugé). — DR. *Downsite Review*. — NA. *Neues Archiv*. — RB. *Revue Bénédictine*. — RM. *Revue Mabillon*. — SMGBO. *Studien und Mitteilungen zur geschichte der Benediktinerordens*.

Les sigles BHB, BALCL renvoient aux *Bulletin d'Histoire Bénédictine* et au *Bulletin d'ancienne littérature chrétienne latine*, annexés à la *Revue Bénédictine*. Le chiffre romain indique le tome, le chiffre arabe le numéro.

On rappelle que le *Bulletin d'histoire bénédictine* ne signale pas les travaux dont la connaissance ne peut être vraiment d'aucune utilité. Il omet les articles de journaux, et les simples traductions, ainsi que les chroniques actuelles de l'Ordre qui paraissent dans différentes revues monastiques où il est facile de les trouver. — Dans le paragraphe consacré au monachisme celtique, on n'indique que ce qui dans ce mouvement présente quelque relation avec le monachisme continental latin.



a été publié depuis lors ; H. ignore la *Revue d'histoire des Missions* dirigée par M. Goyau. Je cherche vainement à S. Jérôme, l'ouvrage du P. Cavallera ; à Macaire, les études de Villecourt et de Viller ; à Pacôme, les travaux de M. Lefort ; à S. Basile, les « *Ascetic Works* » par Clarke ; aux Stylites, l'ouvrage du P. Delehaye (1923) ; à S. Augustin, les articles de D. Capelle, D. Lambot, D. De Bruyne (première édition critique de la Règle de S. A.), de M. Monceaux. — Je n'ai pas trouvé *L'Ordre monastique* de D. Berlière, ni ses nombreuses études importantes parues dans les *Mémoires de l'Académie de Belgique* ou dans la *Revue Bénédicte* ; non plus les travaux de D. Gougoud sur le monachisme irlandais. — Mais je m'arrête ; peut-être ai-je mal regardé et un œil plus attentif pourra-t-il découvrir ce qui m'a échappé. Il me semble, tout de même, que M. H. aurait du moins pu aider le lecteur en le renvoyant au *Bulletin d'histoire bénédictine*. — Malgré ces réserves, il n'en reste pas moins que l'ouvrage de M. H. reste le guide par excellence sur « Die Orden und Kongregationen der Katholischen Kirche ».

—— CAMPENHAUSEN (HANS VON). *Die asketische Heimatlosigkeit im altkirchlichen und frühmittelalterlichen Mönchtum*. — Tubingue, J. C. B. Mohr, 1930, 8°, 31 p. [2]

La « Peregrinatio » des Scoti constitue un fait bien connu du moyen âge en occident. M. v. C. ne croit pas que cette pratique de l'ascétisme irlandais soit spontanée. Entre elle et la Xeniteia des premiers moines d'Égypte, il jette un pont. L'« Heimatlosigkeit » se rencontre en Orient, dès le début du monachisme. On la retrouve en Occident aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles (Séverin, Peregrinus, etc.) ; puis chez les Scoti. — Je ne suis pas convaincu cependant. Il faudrait montrer, en effet, que ce qui s'est passé chez ces derniers s'est vérifié également chez les premiers. Or, chez les Scoti, le phénomène est caractérisé : il s'agit de déplacements, non pas de quelques individus mais d'une masse considérable d'hommes, qui quittent non pas seulement leur petite patrie c'est-à-dire leur lieu de naissance, leur ville, leur province mais leur pays, pour aller en terres lointaines, où souvent ils continuent à « peregrinari » et cela, définitivement, par motif ascétique et non, par exemple, pour étudier, ou par apostolat. Ce mouvement fut bien spécifiquement irlandais me semble-t-il. — P. 18. Comment l'auteur, parlant de l'*inclusio*, peut-il écrire : « sonst im Abendland nur selten geübt » ? et comment, au sujet de cette pratique volontaire de renoncement que fut l'*Heimatlosigkeit*, ose-t-il conclure : « (sic) bedeutet... eine zwar grossartige und furchtbare, aber im Grunde doch dämonische und verzweifelte Verzerrung dessen, was christlich ist » (p. 31) ?

—— RESCH (P.). *La doctrine ascétique des premiers maîtres égyptiens du quatrième siècle* (Études de théologie historique, publ... à l'Institut cathol. de Paris). — Paris, Beauchesne, 1931, 8°, XXXVIII-286 p. [3]

La *Revue Bénédicte* (1932, p. 91) a rendu compte du contenu de ce livre. Il importe d'ajouter quelques mots sur les sources utilisées par l'auteur. M. L. Th.

Lefort a relevé (RHE, 1932, p. 355-357) que, malheureusement, R. n'avait utilisé aucune des sources égyptiennes inédites, et qu'il n'avait pas exploité toutes les sources imprimées qui lui étaient accessibles, dont certaines de première importance. De plus R. ne paraît pas mieux informé dans la classification des sources égyptiennes ou la critique des sources latines. L. conclut : « l'auteur ne connaît aucun des quatre personnages dont il entend nous donner la doctrine ascétique, ni leur milieu ni même leur vocabulaire... Sa méthode est aux antipodes de la méthode historique ».

——— STEINWENTER (ARTUR). *Die Rechtsstellung der Kirchen und Klöster nach den Papyri*. (Zeitschrift der Savigny Stiftung, Kan. Abt., Bd. L, 1930, p. 1-50). [4

Article important sur l'appropriation des églises (Eigenkirche) et ses origines. En Égypte et aussi semble-t-il dans les autres régions de l'Empire byzantin nombre de monastères ont été soumis à la propriété privée et transmis selon les lois du droit privé.

——— OPPENHEIM (PH.). *Symbolik und religiöse Wertung des Mönchskleides im christlichen Altertum, vornehmlich nach Zeugnissen christlicher Schriftsteller der Ostkirche* (Theol. des christl. Ostens, 2). — Munster i. W., Aschendorff, 1932, 8°, xxvi-187 p. [5

Voir Rev. Bén. 1932, p. 289-291.

——— OPPENHEIM (PH.). *Das Mönchskleid im christlichen Altertum* (Römische Quartalschrift. 28. Supplementheft). — Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1931, 4°, xiii-281 p. in. RM. 20. [6

L'époque étudiée s'étend de l'an 300 à 600, environ. L'auteur, qui s'est spécialisé dans l'étude de l'habit monastique aux origines, examine d'abord l'évolution historique du concept même de l'habit monastique en tant que vêtement propre du moine. Il expose ensuite les qualités de cet habit. Pour les qualités intrinsèques, il note les sentiments des Pères du désert. Ceux-ci en général attachent fort peu d'importance aux vêtements qui les couvrent ; ils se contentent d'en exiger la pauvreté. Beaucoup de solitaires ont cru plus vertueux de vivre dans la crasse et la vermine ; ont eu les bains en horreur. D'autres se trouvaient bien de mauvais habits, de haillons. Le plus grand nombre cependant se vêtaient d'habits propres et décents. Et telle était bien la règle normale. Tout ce chapitre est bourré de références aux *Vitae Patrum*, à Evagre, à Pallade, à Jérôme, à Mosch, à Basile etc. Quant aux qualités extrinsèques, l'auteur examine l'étoffe, la couleur et la forme. Le lin, la laine, les peaux sont les matières dont étaient faites les pièces du costume. La couleur est blanche, noire ou sombre selon les coutumes locales ou bien encore, mais plus tard, pour des raisons symboliques l'une sera préférée à l'autre. La forme, enfin, variait selon les pays et les époques ; car il est presque certain que la distinction entre l'habit séculier et le vêtement monastique n'existait pas au début. — O. passe ensuite au vestiaire. On lira avec plaisir les pages qui donnent un aperçu de l'histoire de la tunique, du pallium, de la melote, du superhuméral, de l'analogos et du scapulaire, du cucullus et de la cuculla, de la ceinture,

du cilice, de la chaussure et du bâton. Enfin le dernier chapitre — qui nous a semblé le plus instructif — compare l'habit des moines à celui des ascètes non chrétiens (Esséniens, Pythagoriciens, Orphiques, etc.), des philosophes, des prêtres païens, des vestales, des sectes chrétiennes, des prophètes et des apôtres. — Vingt planches de 37 belles illustrations forment un commentaire concret de cette étude qui offre cependant de graves défauts dans sa méthode et de sérieuses lacunes dans son dépouillement de sources.

D. A.

——— HERTLING (L.). *Die professio der Kleriker und die Entstehung der drei Gelübde*. (Z. für Kath. Theol., 56, 1932, p. 148-174.) [7]

L'auteur étudie les trois états ecclésiastiques, à ses débuts : cléricature, monachisme et virginité, leur essence et leurs obligations ; puis l'origine de la nouvelle triade : pauvreté, chasteté et obéissance : en somme l'évolution de l'idée et du fait de la profession cléricale et religieuse. — L'entrée dans l'un des trois états anciens et l'état lui-même s'appelaient *professio* ou *propositum*. Pour les moines de l'antiquité et du haut moyen âge le « *propositum* » impliquait la *sancta conversatio* qui inclut l'observance de la Règle, la continence et les autres vertus. Les vierges recevaient de l'évêque la *benedictio* ou la *consecratio*. A celle-ci n'était annexée primitivement d'autre obligation que celle de la virginité ; elle n'exigeait pas la vie commune, mais implicitement la vie ascétique. Ce n'est qu'au X<sup>e</sup> siècle qu'apparaissent dans les *Vitae* les termes de *regula sanctitatis* et de *professio obedientiae*. La *Professio* du clerc l'oblige à une *conversatio secundum canones*, à une *vita canonica* c'est-à-dire conforme aux canons ou règles, non seulement des conciles mais des Écritures et des Pères de l'Église. Les canons sont aux clercs ce que la règle est aux moines. Les chanoines réguliers, dont l'origine remonte à la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, voulaient renover l'antique conception de l'état clérical. — L'entrée dans l'un des trois états religieux comportait implicitement le vœu. Explicitement le vœu des clercs est partout admis au XI<sup>e</sup> siècle. Quant à la nouvelle triade : pauvreté, chasteté, obéissance, le P. H. n'en trouve la première attestation littéraire indiscutable qu'en 1148 à l'abbaye des chanoines de Sainte-Geneviève à Paris. Dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, elle se répand de plus en plus : les règles des Trinitaires, de S. François, des Carmes et des Clarisses énoncent en toutes lettres le triple vœu.

D. A.

——— GRANIC (B.). *Das Klosterwesen in der Novellengesetzgebung Kaiser Leons des Weisen* (Byzant. Zeitschrift, 1931, p. 61-69). [8]

Depuis la mort de Justinien jusqu'à l'avènement de Léon le Sage (886-911), la législation impériale byzantine ne compte qu'un nombre restreint de dispositions législatives touchant le monachisme. Léon le Sage porta quelques lois complémentaires concernant les moines. Elles visent entre autres les conditions de la réception des novices : la situation sociale (l'esclavage est un empêchement) et l'âge (16 à 17 ans) ; l'apostasie de la vie monastique ; il permet aux moines d'acquérir et de disposer de leurs biens par testament des biens acquis après leur profession.

D. A.

—— JOHANN GEORG, HERZOG VON SACHSEN. *Neue Streifzüge durch die Kirchen und Klöster Aegyptens.* — Leipzig, Teubner, 1930, 8°, x-59 p., 171 gr. [9]

—— RAMON Y ARRUFAT (A.). *Els terapeutes. Una pagina del monaquisme primitiu*, dans les *Miscellania Crexells*, 1929, p. 41-46. [10]

—— DUNKEL (FR.). *Das Euthymioskloster in Chan-es-sahl in der Wüste Juda. (Das heilige Land, 74, 1930, p. 131-133.)* [11]

L'école archéologique anglaise de Jérusalem a fouillé le terrain à Chan-es-sahl, à droite de la route conduisant à Jéricho. Les recherches ont abouti à la découverte d'une basilique et d'une chapelle souterraine. Ce seraient là les ruines du monastère de S. Euthyme.

—— SCHNEIDER (A. M.). *Das Kloster der Theotokos zu Choziba im Wadi el Kelt. (Röm. Quartalschrift, 1931, p. 297-332.)* [12]

—— GRANIC (B.). *L'acte de fondation d'un monastère dans les provinces grecques du Bas-Empire au V<sup>e</sup> et au VI<sup>e</sup> siècle*, dans les *Mélanges Charles Diehl*. Paris, 1930, I. [13]

—— ALÈS (ADH. D'). *La lettre de Théodoret aux moines d'Orient. (Ephem. Theol. Lovanienses, 8°, 1931, p. 413-421.)* [14]

S. Paul. — BOUTEMY (A.). *Une vie inédite de Paul de Thèbes par Nigellus de Longchamps. (Rev. belge de philol. et d'histoire, 10, 1931, p. 931-962.)* [15]

Pièce conservée dans le ms Vespasianus D. XIX de la coll. Cotton, du British Museum. Elle ne nous apprend rien de neuf. Nigellus s'est borné à versifier la vie de S. Paul par S. Jérôme.

S. Antoine. — LIST (J.). *Das Antoniusleben des hl. Athanasius d. gr. Eine literarhist. Studie zu den Anfängen der byz. Hagiographie.* — Athènes, Sakellarios, 1931, 8°, 63 p. [16]

S. Athanase. — JERPHANION (G. DE). *La vraie teneur d'un texte de saint Athanase, rétablie par l'épigraphie. L'Epistula ad Monachos. (Recherches de science religieuse, 20, 1930, p. 529-544.)* [17]

Des débris d'une inscription, découverts récemment à Thèbes, montrent que c'est la vieille version latine de l'*Epistula ad Monachos* qui a conservé la tenue authentique. Elle n'est pas interpolée. Au contraire la recension grecque est abrégée. (Migne, PG., XXVI, col. 1185-1188.)

Pallade. — HALKIN (FR.). *L'Histoire Lausiaque et les Vies grecques de S. Pachôme. (AB., 48, 1930, p. 257-301.)* [18]

On connaît les théories de M. Reitzenstein et W. Bousset (BHB, II, 1594 ; III, 9) : « le contenu des chapitres 32-33 A de l'*Historia Lausiaca* dérive tout entier et jusque dans le détail d'une source plus ancienne qui nous a été conservée dans N (au), A (mélineau) et D. Nicon. » Contre ces affirmations, H. se limitant aux textes grecs et écartant Sozomène, examine cinq pièces : les ms désignés par Butler sous les sigles 33 et 47 et les *Vitae Pachomii tertia, quarta et sexta*.



Or, ces cinq témoins, d'après H., ne sont pas la source de Pallade ; 33 et 47 ne seraient en réalité que des extraits plus ou moins fidèles de l'*Historia Lausiaca* ; quant aux *Vitae Pachomii* susdites elles ne dérivent pas l'une de l'autre mais doivent avoir une source commune, distincte de Pallade.

D. A.

**S. Pachôme.** — *Pachomiana latina. Règle et épîtres de S. Pachôme, épître de S. Théodore et « Liber » de S. Orsiesus.* Texte latin de S. Jérôme édité par dom A. Boon. Appendice : *La Règle de S. Pachôme. Fragments coptes et Excerpta grecs* édités par L. Th. Lefort. (Bibl. de la Rev. d'hist. eccl. Fasc. 7). — Louvain, RHE, 1932, 8°, LX-210 p.

[19]

Ouvrage fondamental et dont le *Bull. d'Anc. lit. chr. lat.* relève tous les mérites (BALCL, II, 417).

**Évagre.** — MUYLDERMANS (J.). *Evagriana et Note additionnelle à Evagriana* (*Le Muséon*, 44, 1931, p. 37-68 ; 369-383.)

[20]

Pour reconstituer l'héritage littéraire d'Evagre le Pontique, il faut réserver une place assez large aux *Excerpta* de cet écrivain. M. en publie ici des recueils : l'un est une pièce grecque tirée du ms Barberini grec 515, ff. 57-61 (XIII<sup>e</sup> s.) ; l'autre est une traduction latine, faite sur le grec, contenue dans le ms Barberini latin 3024, ff. 193\*-196 ; le troisième est une traduction arménienne (V<sup>e</sup> siècle) déjà éditée. Après avoir indiqué le contenu de ces recueils (maximes du *Ad monuchos* et *κεφαλαία*), M. en prouve la valeur ; et en publie le texte. — M. a découvert ensuite à la BN de Paris deux mss (Ms grecs 913 et 3098) qui contiennent le texte grec dont Suarez s'est servi pour sa traduction latine. En plus des 62 *κεφαλαία*, ils contiennent quatre pièces évagriennes attribuées fausement à Nil par les scribes. Texte —

D. A.

**S. Basile.** — MURPHY (MARG. GERTR.). *St Basil and Monasticism.* — Brookland Cath. Educ. Press, 1930, 8°, XIX-112 p.

[21]

M. étudie l'enseignement de S. Basile touchant la vie monastique, et met au point les deux ouvrages de W. K. L. Clarke, *St-Basil the Great* et *The Ascetic Works of S. Basil*. Dans un appendice, elle traite la question de l'authenticité des *Ascetica* et des lettres 42-46 et réfute les arguments de Clarke contre l'authenticité du *De renuntiatione saeculi* et du *De ascetica disciplina*. — M. M. n'aurait-elle pas dû puiser aussi dans les œuvres de S. Basile ; se familiariser peut-être davantage avec le monachisme pré-basilien, le pacômien surtout ? La Règle de S. Pacôme n'est pas citée et les relations de S. Basile avec Eustathe de Sébaste ont été exclues de cette étude.

D. A.

——— LAVROV (P.) et VAILLANT (A.). *Les règles de S. Basile en vieux slave.* (*Rev. des études slaves*, 1930, p. 5-35.)

[22]

**S. Dosithée.** — BRUN (P. M.). *La vie de saint Dosithée.* (*Orientalia christiana*, 26, 2, 1932, p. 87-124.)

[23]

Dosithée entra jeune encore au couvent de l'abbé Séridos, près de Gaza, peu après 530. Il mourut avant 540. Sa vie a connu cette fortune, après avoir édifié

les monastères d'Orient où elle fut très lue, d'édifier aussi ceux d'Occident pour lesquels elle fut plusieurs fois traduite. De plus, les historiens de l'Institution monastique y saisiront, peinte sur le vif, la formation d'un novice (un peu exceptionnel, il est vrai) en plein âge d'or du monachisme palestinien. Ils y noteront encore bien d'autres détails. — Liste des traductions latines, françaises, allemandes. Texte critique grec et traduction française.

**Éthérie.** — ZIEGLER (J.). *Die Peregrinatio Aetheriae* (Biblica, 12, 1931, p. 70-84). [24]

Si Aetheria s'est servie de l'*Onomasticon* d'Eusèbe, ce dut être dans la traduction de S. Jérôme. Comme celle-ci ne parut qu'en 390, cette date constitue le *terminus a quo* de la composition de la *Peregrinatio*.

—— ZIEGLER (J.). *Die Peregrinatio Aetheriae und die hl. Schrift* (Biblica, 12, 1931, p. 162-198). [25]

—— JARECKI (C.). *Silvanae (Aetheriae) Itinerarium* appelé « *Peregrinatio ad loca sancta* ». (*Eos*, 32, 1929, p. 43-70.) [26]

—— HAIDA (R.). *Die Wortstellung in der Peregrinatio ad loca sancta*. Diss. Breslau, 1928, 230 p. [27]

—— BIHLMAYER (P.). *Aetherias Pilgerreise im heilige Land*. (Ben. Monatschrift, 12, 1930, p. 143-144.) [28]

—— GOMEZ LEDO (A.). *Unha esquirtora galega do seculo IV*. (*Logos*, 1931, n° 4 et ss.) [29]

**Monachisme occidental. S. Augustin.** — CHAPMAN (J.). *The origin of the Rules of St. Augustin*. (DR., 49, 1931, p. 395-407.) [30]

D. Chapman revient sur la question des origines de la *Regula secunda* et de la *Regula tertia* de S. Augustin (voir BHB, III, 3582, 3583, 3584, 3658). L'*Ordo officii* contenu dans la première provient de Cassien : *cursus* oriental adapté à un pays d'une latitude plus au Nord. C'est vraisemblablement l'auteur de la seconde Règle qui aura adapté aux moines la lettre 211. Il n'est pas impossible que ce soit Cassien lui-même, mais plus probablement un des évêques qui ont subi son influence tels Honorat ou Eucher. Le fait a pu se produire avant la mort de S. Augustin (430) mais pas beaucoup plus tard. — S. Benoît cite S. Augustin d'après la lettre 211, et non semble-t-il d'après la *Regula tertia*. Les expressions qui se rencontrent à la fois chez S. Benoît et dans la seconde Règle sont des expressions absolument courantes. Il ne semble pas que S. Benoît ait employé aucune des deux règles.

—— HERTLING (L.). *Augustinusregel und Augustinerorden*. (*Zeitschrift für kath. Theologie*, 1930, p. 335-359.) [31]

—— MŒNEAUX (PAUL). *Saint Augustin et saint Antoine. Contribution à l'histoire du monachisme dans Miscellanea Agostiniana*, Vol. II, Rome, 1931, p. 61-89. [32]

C'est par l'histoire de saint Antoine que S. Augustin a eu à Milan, en 386, la

révélation de l'ascétisme. Mais tout de suite il préféra à la vie anachorétique le cénobitisme. Sur l'organisation de la vie cénobitique, qu'il introduisit en Afrique latine, ses conceptions évoluèrent. En fait, il créa trois types de monastères, selon les besoins des diverses catégories d'ascètes, auxquels il voulut adapter les bienfaits de la vie commune.

——— LAMBOT (CYRILLE). *Saint Augustin et la vie monastique*. (Rev. lit. et mon., 15, 1930, p. 292-304.) — *La Règle de S. Augustin. Ses origines et son histoire jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle*. (Échos de St-Maurice, 1930, p. 129-137). [33]

SS. Étienne et Paul. — BERLIÈRE (URSMER). *La Règle des SS. Étienne et Paul dans Mélanges Paul Thomas*, 1930, p. 39-53. [34]

L'époque et le lieu d'origine de cette règle restent incertains. Elle a de nombreux points de contact avec celle de S. Benoît. Elle peut avoir pour patrie l'Italie ou le sud de la Gaule ou l'Espagne et dater de la fin du VI<sup>e</sup> ou du VII<sup>e</sup> siècle.

S. Martin. — LADOUÉ (PIERRE). *Saint Martin de Tours*. — Marseille, Publiroc, 1930, 12<sup>e</sup>, vi-252 p. [35]

S. Claude. — DUHEM (B.). *Saint Claude, abbé de Condat, a-t-il été évêque de Besançon ? (Mémoires de la Soc. d'émulation du Doubs, 1928, p. 61-77.)* [36]

Le siège de Besançon, en 517, était occupé par un évêque du nom de Claude ; un abbé de Condat, au VII<sup>e</sup> siècle, portait le même nom. C'est tout ce qu'on sait.

S. Césaire. — MORIN (G.). *Problèmes relatifs à la Règle de S. Césaire d'Arles pour les moniales*. (Rev. bén., 44, 1932, p. 5-20.) [37]

Comment nous a été transmise la *Regula sanctorum virginum* de S. Césaire : quatre manuscrits ; deux traditions textuelles, la plus ancienne et la meilleure ne fut utilisée que par un seul éditeur. — Quant aux éléments, il semble que les Capitula ne sont pas authentiques. Les 47 articles de la Règle paraissent authentiques ; les objections contre l'authenticité de la *Recapitulatio*, pour sérieuses qu'elles soient, sont loin d'être décisives : D. G. M. a répondu à toutes. Les deux séries de signatures sont, elles aussi, bien authentiques.

——— THIBAUT (J. B.). *L'ancienne liturgie gallicane. Son origine et sa formation en Provence aux V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles sous l'influence de Cassien et de saint Césaire d'Arles*. — Paris, Bonne Presse, 1930, 8<sup>e</sup>, 119 p. [38]

S. Valère. — TORRES (M.). *Una olvidada autobiografía visigótica del siglo VII*. (*Spanische Forschungen*, 3, 1931, 439-449.) [39]

Autobiographie de S. Valère, abbé de S. Pedro de Montes.

Monachisme celtique. — RYAN (J.). *Origins and Ideals of Irish Monasticism* (*Studies*, 19, 1930, p. 637-648.) [40]

——— RYAN (J.). *Irish Monasticism ; Origins and Early Development*. — Dublin, Talbot Press, 1931, xv-413 p. [41]

Voir RB, 1932, p. 99-100.

——— GOUGAUD (LOUIS). *Les scribes monastiques d'Irlande au travail*. (Rev. d'hist. ecclési., 31, 1931, p. 293-306.) [42]

—— GUGAUD (LOUIS). *Les surnuméraires de l'émigration scottique (VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles)*. (*Rev. bén.*, 43, 1931, p. 296-302.) [43]

—— TOMMASINI (ANSELMO M.). *I santi irlandesi in Italia*. — Milan, Vita e Pensiero, 1932, 12<sup>o</sup>, 444 p. [44]

Les six premiers chapitres (p. 19-152) du volume sont consacrés au mouvement religieux en Irlande depuis la conversion jusqu'à nos jours. Un de ces chapitres concerne le Continent : il traite de l'expansion apostolique et ascétique des irlandais. — La seconde partie (p. 153-382) retrace les rapports nombreux qui ont existé entre les irlandais et l'Italie : S. Patrice, S. Brigide, S. Gall, S. Ours d'Aoste S. Guiniforte de Pavie, S. Colomban, S. Cummien de Bobbio, S. Foulque de Plaisance, S. Émilien de Faenza, S. Pellegrin, S. Fridian et S. Silaus de Lucques, S. Donat et S. André de Fiesole, S. Brigide à Opaco, S. Catalde de Tarente, le bx Thaddée Machar d'Ivrée. Mais n'oublions pas que parmi ceux-ci il doit y avoir des « surnuméraires de l'émigration scottique » (voir *Rev. Bén.*, 1931, p. 296-302). — La troisième partie, comparant entre eux les deux mouvements irlandais et franciscain, relève leurs ressemblances, notamment le zèle apostolique. Il les explique par l'ardeur et la force expansive qui suivent toute vraie et profonde conversion.

—— VOIGT (H. G.). *Von der iroschottischen Mission in Hessen und Thüringen und Bonifatius' Verhältnis zu ihr*. (*Theol. Stud. Krit.* 1931, p. 252-284.) [45]

S. Colomban. — ROUSSEL (Abbé). *Itinéraire suivi par saint Colomban d'Irlande en Gaule*. (*Bull. Acad. Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon*, 1930, p. 128-144.) [46]

—— GRIMALDI (N.). *S. Colombano ed Agilulfo*. (*Archiv. Stor. Prov. Parm.*) Tirage à part. — Parme, Off. Fresching, 1931, 8<sup>o</sup>, 39 p. [47]

—— *Miracula S. Columbani*, éd. H. Bresslau dans *Mon. Germ. Hist.*, SS, t. XXX, II, p. 993-1015. [48]

S. Samson. — CALAN (CH. DE). *Études de chronologie bretonne : saint Samson, le roi Childeberr, Gradlon, Conomov*. (*Mém. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Bretagne*, II, 1930, p. 1-4.) [49]

Le roi Childeberr dont il est question dans la vie de S. Samson est non pas Childeberr I (511-558) mais Childeberr II (576-596). Cette mise au point résout les objections chronologiques qu'on opposait à la vita du saint.

## II. ORDRE BÉNÉDICTIN.

### A. GÉNÉRALITÉS.

Généralités. — COULTON (G. G.). *The Meaning of Monasticism*. (*The Quarterly Review*, 1931, janv.) [50]

—— PLANDÉ (ROMAIN). *Géographie et monachisme dans Mélanges A. Dufourcq*, 1932, p. 21-38. [51]



——— ANSON (PETER F.). *The Quest of Solitude*. — Londres, J. M. Dent 1932, 12°, xvii-278 p. [52]

——— *Annales Ordinis S. Benedicti. A. D. MCMXXIX*. — Subiaco, Abbaye 1930, 4°, 263 p. [53]

——— *Annales Ordinis S. Benedicti. A. D. MCMXXX*. — Subiaco, Abbaye, s. d. (1931), 4°, 247 p. [54]

**Abbés.** — MOLITOR (RAPHAEL). *Ueber den Sinn der Abtsweihe nach dem Pontifikale Romanum*. — Coesfeld, Abtei St. Joseph, 1931, 8°, 32 p. [55]

Le quatrième effet de la bénédiction abbatiale intéresse plus directement l'histoire. Dom Molitor le décrit ainsi : il protège le monastère et par lui tout l'Ordre contre toute centralisation exagérée et contre tout particularisme étroit. Il aide ainsi le monastère et l'Ordre à conserver les qualités qui lui sont propres.

——— WALCHER (B.). *Beiträge zur Geschichte der bayerischen Abtswahlen mit besonderer Berücksichtigung der Benediktinerklöster*. — Munich, Oldenburg, 1930, 8°, xi-79 p. [56]

**Administration, etc.** — LIEBLANG (ALICE). *Die Wirtschaftsverfassung der benediktinischen Mönchsregel im besonderen die Behandlung der Besitz- und Arbeitsverhältnisse*. (SMGBO, 49, 1931, p. 413-447.) [57]

——— BERLIÈRE (U.). *Monastères et sujets au moyen âge* (Rev. bén., 43, 1931, p. 322-341 ; 44, 1932, p. 47-70.) [58]

——— ZEDINEK (W.). *Die rechtl. Stellung der klösterliche Kirchen insbes. Pfarrkirchen in den ehem. Diözesen Salzburg und Passau und ihre Entwicklung bis zum Ausgang des Mittelalters*, 1929. [59]

——— CHENEY (C. R.). *Episcopal Visitation of Monasteries in the Thirteenth Century*. — Manchester University Press, 1931, 8°, 190 p. [60]

**Constitutions, coutumes ; Dévotions, liturgie ; Spiritualité.** — MOLITOR (RAPHAEL). *Aus der Rechtsgeschichte benediktinischer Verbände. Untersuchungen und Skizzen*. 1. Band. Verbände von Kloster zu Kloster. — Munster i. W., Aschendorff, 1928, 8°, xl-386 p. [61]

——— VOLK (PAULUS). *Untersuchungen über die Rechtsgeschichte Benediktinischer Verbände*. (Rev. bén., 42, 1930, p. 171-176.) [62]

Compte-rendu détaillé et critique du volume de dom R. Molitor cité plus haut.

——— MOLITOR (RAPHAEL). *Aus der Rechtsgeschichte benediktinischer Verbände. Untersuchungen und Skizzen*. 2. Bd. — Munster i. W., Aschendorff, 1932, 8° xxiii-688 p. [63]

On saura gré infiniment à l'auteur d'avoir publié ce travail si riche de documents, si profond de pensée, si utile à la juste compréhension de l'histoire bénédictine dans le passé et dans le présent. Il est impossible de résumer un pareil ouvrage ; il faut y renvoyer le lecteur. Essayons toutefois d'en dégager les idées maîtresses sans nous attarder aux exemples, ni aux détails, ni aux preuves.

De tout temps s'est manifestée dans l'Ordre monastique une tendance plus ou moins accentuée vers une certaine union : union de monastères ou de congrégations. Jamais cependant avant le XIX<sup>e</sup> siècle elle ne visa une union générale de tous les monastères ; jamais non plus, de son côté, le Saint-Siège n'ordonna aux moines (non réunis en congrégation) d'autre groupement que celui des chapitres par province. Le Pape n'imposa jamais davantage : aucune nécessité urgente ne l'exigeait et les résistances au dedans comme au dehors des cloîtres se montraient trop récalcitrantes. Rarement même les « unions » dépassèrent les frontières nationales. Les multiples essais prouvent que les monastères sentirent le besoin de se compléter, de se parfaire, matériellement et spirituellement, par le groupement. Le monastère tel que l'a voulu S. Benoît se suffit à lui-même. normalement, dans le train de sa vie ordinaire. Hors de quoi, il a besoin d'autrui, S. Benoît citait déjà pour certains cas l'évêque, *les abbés voisins*, les fidèles des environs. Ce besoin sera d'autant plus pressant que le monastère sera plus engagé dans les affaires extérieures, ou que l'extérieur aura plus de prise sur lui. Mais le groupement, quelle que soit sa forme, doit servir au monastère et ce n'est pas celui-ci qui doit servir à la « congrégation ». Il faut donc que cette dernière respecte les légitimes exigences de l'abbaye telle que l'a voulue S. Benoît, surtout la vie de famille. — Historiquement, les façons de se grouper ont beaucoup varié : rappelons-nous seulement S. Benoît d'Aniane, Cluny, Citeaux, les « chapitres provinciaux », les ordonnances d'Innocent III et de ses successeurs, la « Benedictina », les unions des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, les congrégations post-tridentines, jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Juridiquement, on peut les classer ainsi :

1. Accord sans union corporative. Il vise l'unité d'observance, ou la protection mutuelle, ou la collaboration à un travail quelconque (école, université).
2. Corporation basée sur le commandement unique d'un chef. Elle se réalise dans l'abbaye ayant sous elle des « cellae » ; et dans l'abbaye, chef d'abbayes ou de prieurés dépendants (Cluny, Citeaux).
3. Corporation basée sur la fédération des membres soit qu'elle sauvegarde l'autonomie de chaque abbaye, soit que l'abbaye lui ait sacrifié quelque chose de cette autonomie.

Ces manières de groupement présentaient des inconvénients et des difficultés que l'auteur a parfaitement mis en lumière et qu'il a relevés *in concreto* dans la pénible élaboration de leur réalisation. Celle-ci, en effet, s'est butée à un nombre incroyable d'oppositions dont on lira ici les moindres détails. Lecture instructive, s'il en est, du point de vue monastique ! Chacun ne voyait que son intérêt propre, à courte vue, ou même prenait pour un avantage ce qui était une nuisance et réciproquement. Procédés inhabiles ; démêlés aussi lamentables que longs. En ces matières délicates on n'improvise pas ; il faut écouter les leçons de l'histoire. Savait-on d'ailleurs au juste ce qu'on voulait ? Les idées étaient confuses. On ne trouvait même pas la « formule » qui aurait répondu concrètement à la question : quelle est la meilleure congrégation ? La meilleure congrégation est celle qui, sauvegardant les caractères propres à chaque abbaye et à l'ensemble des abbayes

groupées entre elles, leur est le plus utile et leur nuit le moins. Elle ne se propose pas seulement de réformer ce qui est défectueux, ni de rétablir ce qui était perdu. Elle est informée par le désir de l'unité et de la communauté réalisées dans une bonne observance et dans la possession des biens spirituels (*Unio caritativa*). D'où ces essais de noviciat commun, de *Studium commune*. On visait à se compléter. Ce même but est à l'origine des unions de congrégations entre elles (Melk, Kastl, Bursfeld, — Cluny, Saint-Maur, Saint-Vanne. — *Congregatio universalis per Germaniam*, etc.) ; à l'origine du projet d'un Procureur général à Rome. Tous essais qui devaient échouer, tant furent nombreuses et tenaces les résistances internes et externes, passives et actives, monastiques et épiscopales. Ces dernières soulevèrent, avec une âpreté inconnue, la question de l'Exemption. — Au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle on n'était parvenu à aucune union de congrégations mais à un total de congrégations dont chacune répondait plus ou moins bien aux besoins internes de la vie monastique des abbayes, mais ne suffisait pas aux difficultés extérieures, comme les événements l'ont prouvé. — Le troisième volume de l'ouvrage exposera ce qui s'est passé au XIX<sup>e</sup> siècle comment on est arrivé à la Confédération des familles bénédictines, et ce que celle-ci signifie et comporte.

—— HOFMEISTER (PHILIPP). *Die Verfassung der Kongregation der Benediktinerinnen vom Kalvarienberg*. (SMGBO, 50, 1932, 249-277.) [64]

—— GOUGAUD (LOUIS) *Anciennes coutumes claustrales*. (Coll. « Moines et Monastères »). — Ligugé, Abbaye, 1930, 16<sup>e</sup>, 123 p. [65]

L'auteur a réuni quelques études publiées auparavant, sous forme d'articles de revue, et déjà signalées dans ce Bulletin. Donnons en toutefois les titres ; ils trahissent tout l'intérêt de ce recueil : Les sites et les noms des moutiers de France. — Le langage des silencieux. — « Lineis ne utantur ad carnem ». — Le pain bénit des moines. — Anciennes règles relatives à la bonne tenue au chœur. — La phlébotomie monastique. — La mort du moine. — En appendice : Un moine du XI<sup>e</sup> siècle et sa machine volante. — Règles, coutumiers, statuts, constitutions, ordinaires, cérémoniaux, tant des ordres monastiques et religieux que des ermites, cités dans le présent ouvrage. Addenda et Index des noms propres.

—— WILMART (A.). *Les ouvrages d'un moine du Bec. Un débat sur la profession monastique au XII<sup>e</sup> siècle*. (*Rev. bén.*, 44, 1932, p. 21-46.) [66]

Ce moine polygraphe du XII<sup>e</sup> siècle, s'appelait peut-être Nicolas. On lui doit entre autres un *Tractatus de professionibus monachorum* que Martène a publié dans le *De antiquis ecclesiae ritibus*, l. II, c. 2, sans en indiquer la provenance à savoir l'abbaye du Bec ; cet oubli a dû faire tort à l'ouvrage. Cet ouvrage a des intentions polémiques : il prétend surtout que l'essentiel de la profession monastique réside non dans le contrat juridique très simple voulu par S. Benoît, mais dans le cérémonial liturgique, bénédiction etc., qui a relégué le premier au second plan. Le « scrutin » qui s'y trouve l'emporte même, semble-t-il, en signification sur les termes de la promesse. Ce débat remplit tout l'opuscule. Comment l'idée du scrutin a-t-elle pu prendre corps ? C'est à Mayence, vers le milieu du

terres. Un lien étroit unissait désormais l'abbaye et le peuple : une confraternité les rattachait dans le passé et pour l'avenir. C'est par cette influence religieuse que Cluny agit particulièrement sur les masses et les réforma. — Le P. J. a glané dans les chartes toutes les données qui se rattachent à la liturgie et au culte des morts à Cluny. Résultats fragmentaires évidemment et qui demandent à être complétés par les sources littéraires, notamment les *Consuetudines*. C'est ce que nous donnera le P. J. dans un prochain volume. — Les études de Mgr E. Lesne auraient pu rendre des services à l'auteur.

— EVANS (JOAN). *Monastic Life at Cluny. 910-1157*. — Oxford, University Press ; Londres, Humphrey Milford, 1931, 8°, XIX-137 p., 25 pl. [4039]

M<sup>lle</sup> J. Evans s'est déjà fait avantageusement connaître non seulement du public anglais, mais aussi des lecteurs français qui ont admiré la netteté, l'érudition et aussi le charme de sa façon d'exposer, dans son livre *The Life in Mediaeval France* (cf. *Rev. Bén.* 1926, p. 259), traduit récemment en français. C'est l'histoire de Cluny, qu'elle nous offre aujourd'hui, des origines à la mort de Pierre le Vénéral, selon le plan généralement adopté de nos jours, et fort heureusement, en histoire monastique. Dans les deux premiers chapitres, l'auteur retrace les événements : la fondation de Cluny, ses débuts assez laborieux en attendant Odilon, avec qui l'abbaye bourguignonne entre dans la grande période de son histoire temporelle, devient chef d'un ordre véritable et inaugure sa grande mission sociale. Sous l'abbé Hugues cet « Ordo » recevra sa dernière et complète organisation. Le chapitre III nous parle des moines, de la hiérarchie qui les groupait et du mode de recrutement. Il offre une galerie de portraits : les abbés surtout et quelques autres « types » de moines. Dans le chapitre IV l'auteur étudie l'administration de l'abbaye dans tous ses rouages. Le chapitre V, basé sur l'étude fouillée des *Consuetudines*, décrit la journée du moine à Cluny tandis que le dernier retrace tout ce que les clunisiens ont accompli dans le domaine des arts et des lettres. — Je m'en voudrais de chercher chicanes pour quelques erreurs, inévitables dans un livre de synthèse (l'orthographe des noms géographiques laisse souvent à désirer, par exemple, p. 31, les notes). L'auteur me permettra quelques petites remarques. A propos du plan à double transept de l'abbatiale de Cluny, plan exceptionnel assurément, point n'est besoin de conjecturer une influence de l'ancien Saint-Paul-hors-les-murs. Plus près de Cluny, Fleury, vers 1066-1080 avait adopté ce même plan : il aura été repris par S. Hugues aussitôt après. M<sup>lle</sup> Evans a eu le courage de dresser une carte des monastères de Cluny en France, Suisse et Belgique, mais elle s'est trop fiée aux renseignements fournis par un anonyme, peu après 1349, et dont la liste est donnée par la *Bibl. Cluniac*. Ce catalogue du XIV<sup>e</sup> siècle est rempli d'erreurs. Je me contente de relever ce qui regarde la Belgique : il faut ajouter St-Victor de Huy et identifier Aqualia, non avec Acq mais avec Aywaille. Aux monastères de moniales clunisiennes en Italie, il faut joindre celui de Cernobio. — Pour terminer, relevons que ce travail a été composé directement sur les sources



et les meilleurs ouvrages, et que l'un des talents de M<sup>lle</sup> Evans consiste à dégager l'essentiel dans l'amas des détails et à le présenter d'une façon toujours claire et vivante.

——— SMITH (L. M.). *Cluny in the Eleventh and Twelfth Centuries*. — Londres, Ph. Allan, 1930, 8°, xxviii-348 p., 5 pl. [4040]

Ce volume fait suite à *The Early History of the Monastery of Cluny*, publié par l'auteur en 1920 (cf. BHB, II, 3219). Ici, M<sup>lle</sup> L. M. Smith étudie Cluny sous l'abbatit de S. Hugues et de Ponce (1049-1122). Parmi les divers sujets traités, elle expose surtout le rôle de la grande abbaye dans la querelle des investitures et la réforme de l'Église. Pour elle, Cluny n'est pas à l'origine du programme grégorien ; l'idéal clunisien, plus modéré, plus adapté aux circonstances, est représenté par S. Hugues et Urbain II. — Une série de chapitres développe ou encadre ces idées, sans lien aucun. On pourra y glaner beaucoup. L'auteur a dépouillé consciencieusement les sources. On dirait même qu'elle a fait fi des auteurs modernes qui ont traité les questions qu'elle touche ou qu'elle approfondit. Elle ne les cite que fort rarement, quand il y a lieu de les corriger. Sur S. Hugues, elle a écrit des chapitres auxquels on recourra avec profit. Les pages consacrées à la carrière dramatique de Ponce et à l'œuvre d'Urbain II, surtout contre la simonie, comptent parmi les meilleures. Mais tout cela, hélas ! se présente assez mal et l'ensemble est décousu. Dans l'histoire des collections canoniques, il arrive à l'auteur de s'égarer. Sa façon de donner ses références défie souvent les usages reçus ; j'attribue à une grosse distraction celle-ci : at the council of *Ebendaselbst* (p. 323) ! Notons encore que les erreurs de chiffres et de dates sont nombreuses ; le (*sic*) est employé trop fréquemment et on ne sait pourquoi (par ex. : St. Germain's (*sic*) ; Christ (*sic*) ; Count Loger (*sic*)). M. S. a beaucoup utilisé les lettres de Grégoire VII. Pourquoi ne les cite-t-elle pas d'après l'édition critique de E. Caspar ? Mais oublions les défauts de l'écorce pour ne goûter que la substance très riche du contenu, dont nous remercions l'auteur.

——— WILLIAMS (WATKIN.). *A Dialogue between a Cluniac and a Cistercian*. (*The Journal of Theol. Studies*, 31, 1930, p. 164-175.) [4041]

——— JEANTON (G.). *La grande pitié des églises clunisiennes des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles* dans *S. Bernard et son temps*, t. II (Dijon, 1929), p. 105-110. [4042]

——— GAY (J.). *L'abbaye de Cluny et Byzance au début du XII<sup>e</sup> siècle*. (*Échos d'Orient*, 34, 1931, p. 84-90.) [4043]

——— CAILLET (PIERRE). *Jean de Bourbon, évêque du Puy, abbé de Cluny, lieutenant-général en Languedoc et en Forez, 1413 (?) - 1485*. (Publications de la Soc. des études locales, section de la Haute-Loire, n° 9.) — Le Puy-en-Velay, 1929, 8°, ii-141 p. [4044]

Dans sa thèse présentée à l'École des chartes en 1927, l'auteur étudiait la personne et la vie de Jean de Bourbon (cf. BHB, III, 2055). L'année suivante, il exposait dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (cf. BHB, III, 3368) le rôle

que Jean de Bourbon avait joué comme abbé de Cluny ; ici il nous parle de la carrière épiscopale et politique de ce prélat.

——— CONANT (K. J.). *Mediaeval Academy Excavation at Cluny. (Speculum, 5, 1930, p. 77-94 ; 6, 1931, p. 3-14.)* [4045]

——— WILLIAMS (WATKIN.). *Excavation at Cluny. (DR., 48, 1930, p. 39-42.)* [4046]

——— CONANT (K. J.). *Propos d'histoire de l'art. L'école clunisienne. (Annales de Bourgogne, 2, 1930, p. 321-325.)* [4047]

Les moines de Cluny, en construisant leur splendide abbatale (1088-1108), ont réalisé une synthèse d'éléments variés de l'architecture romane. Cette synthèse leur est particulière. De plus, comme ce type a débordé des frontières de la Bourgogne et que, outre Cluny, il existe quand même une architecture bourguignonne, force est de conclure qu'il existe une « école clunisienne. »

——— DESCHAMPS (PAUL). *A propos des chapiteaux du chœur de Cluny. (Bulletin monumental, 88, 1929, p. 514-516.)* [4048]

——— DESCHAMPS (PAUL). *L'âge des chapiteaux du chœur de Cluny. (Revue de l'Art, 1930, p. 157-176 ; 205-218.)* [4049]

On sait les discussions auxquelles cette question donne lieu actuellement. Elle est d'importance, puisque de la solution qu'on lui donne dépend le maintien ou le rejet de la thèse traditionnelle sur les influences d'atelier au début de la renaissance romane : Toulouse-Moissac ou la Bourgogne. Voir à ce sujet l'étude de P. Oursel dans *Annales de Bourgogne*, 1931, p. 269-272.

——— CONANT (K. J.). *The Iconography and the Sequence of the Ambulatory Capitals of Cluny. (Speculum, 5, 1930, p. 278-287.)* [4050]

Corbie. — WILMART (ANDRÉ). *Un nouveau témoin de l'écriture ab de Corbie. (Rev. bén., 42, 1930, p. 269-272.)* [4051]

Craon. — JANVIER. *Monastère de Craon au diocèse de Laval. — Laval, Goupil, 1929, 8°, 14 p.* [4052]

Dijon. — DERCHE (L.). *Un abbé de Saint-Bénigne évoqué par l'Arioste. (Annales de Bourgogne, 1929, p. 125-132.)* [4053]

——— DAHLMANN (CHARLOTTE). *Untersuchungen zur Chronik von Saint-Bénigne in Dijon. (Neues Archiv, 49, 1931, p. 281-331.)* [4054]

La Chronique de Saint-Bénigne de Dijon occupe une place de choix parmi celles du XI<sup>e</sup> siècle. Elle a été écrite entre 1058 et 1066, à la veille par conséquent de la lutte entre le Pape et l'Empereur, en pleine période de réforme monastique. Elle sort des mains d'un compilateur intelligent qui a profité admirablement des ressources que lui offraient à la fois la bibliothèque et les archives de son abbaye. Ainsi elle revêt une forme qui tient de la chronique et du cartulaire. Son auteur, qui peut-être s'appelait Jean, natif de Salins (Jura), fut comme « oblat » éduqué à St-Bénigne où il fit profession, et vécut sous l'abbé Halinard. Peut-être a-t-il connu le bx Guillaume. — Cette chronique, telle qu'elle est repro-

duite par les imprimés (éd. Bougaud), M<sup>lle</sup> D. l'a scrutée avec toutes les ressources d'une méthode analytique la plus fouillée et la plus patiente qu'on puisse imaginer. Elle a réussi ainsi à découvrir toutes les sources de genre varié, auxquelles notre compilateur a emprunté des coupures littérales, les reliant entre elles par des « excursus » de son cru. Son style (à rimes) une fois reconnu, il a été facile de fixer exactement ce qui lui revient en propre (p. 313 ss.). D. a pu déterminer que le chroniqueur a utilisé environ 190 diplômes probablement d'après les originaux, ou peut-être d'après un cartulaire aujourd'hui perdu. Le nombre, le choix et la variété des sources narratives où le chroniqueur dijonnais a puisé témoignent d'un degré très élevé de culture.

**Fécamp.** — MALANDAIN (J.). *Les origines de Fécamp ; son nom, ses armoiries et celles de l'abbaye.* (Assoc. des amis du Vieux-Fécamp, 17, 1926, p. 1-45.) [4055]

——— RENEULT (Abbé). *La confrérie du Saint-Sacrement établie dans l'abbaye royale de la Sainte-Trinité, le 16 août 1529.* (ib., p. 4-61.) [4056]

**Firminy.** — THIOLLIER (N.). *L'église Saint-Pierre de Firminy.* (Bull. de la Diana, 23, 1928, p. 191-194.) [4057]

L'église de cet ancien prieuré date, en partie, de la fin du X<sup>e</sup> siècle.

**Gellone.** — WILMART (ANDRÉ). *Le copiste du Sacramentaire de Gellone au service du chapitre de Cambrai.* (Rev. bén., 42, 1930, p. 210-222.) [4058]

**Grandselve.** — GALABERT (Ch<sup>ne</sup>). *L'abbaye de Grandselve sous le cardinal Farnèse.* (Bull. Soc. archéol. de Tarn-et-Garonne, 56, 1928, p. 89-93.) [4059]

**Heilingsforst.** — PFLEGER (L.). *Die Benediktinerabtei St-Walburg im Heiligen Forst.* (Archiv für elsässische Kirchengeschichte, 7, 1931, p. 1-90.) [4060]

Le P. Volk a montré récemment (voir BHB, III, 3119) la nécessité de distinguer entre chapitres provinciaux et chapitres généraux, dans l'étude de la Congrégation de Bursfeld. Confondre ces termes, c'est s'exposer à des erreurs. Nous en avons ici un exemple (p. 42), et St-Walburg n'a jamais fait partie de la congrégation de Bursfeld (p. 38). — P. 38, n. 5. D. Volk écrit en réalité : Walburg, 1480, 1483 Beschluss der Visitation ; il ne s'agit pas de *Beitritt* ; V., au contraire, nie que le monastère soit jamais entré dans la Congrégation (*Die Generalkapitel der Bursfelder Benediktinerkongregation*, 1928, p. 103, 110). — P. 42. Cette liste de contributions ne prouve rien (voir Volk, o. c., p. 3, note 9.).

——— SCHERER (E. C.). *Die Abtei St-Walburg als Besitz der Präpste von Weissenburg und Bischöfe von Speyer 1545-1684.* (Archiv für elsässische Kirchengeschichte, 7, 1931, p. 91-115.)

——— SCHERER (E. C.). *Die Schicksale der Abtei St. Walburg von 1684 bis 1796. Ein Beitrag zur Wirtschaftsgeschichte des Strassburger Priesterseminars.* (ib., p. 116-188.) [4061]

**Honcourt.** — HIRSCH (H.). *Urkundenfälschungen der Klöster Hugshofen und Murbach.* (Mitt. des Oesterr. Inst. für Geschichtsforschung, 11. Erg.-Bd., 1929, p. 179-192.) [4062]

**Honnecourt.** — CHARKER (MAURICE). *Les derniers religieux de l'abbaye bénédictine d'Honnecourt.* (BSMSB., 1930, p. 179-182.) [4063]

**Laon. St-Vincent.** — MORIN (G.). *Godefroy de Bouillon et Adalbéron, abbé de Saint-Vincent de Laon.* (Rev. bén., 42, 1930, p. 273-275.) [4064]

——— RÉJALOT (TH.). *Le Collège bénédictin de l'abbaye Saint-Jean de Laon.* (RM., XIX, 1929, p. 324-339.) [4065]

**Lavardin.** — PLAT (Abbé). *L'église priorale Saint-Gildéric de Lavardin.* (Bull. Soc. arch. et litt. du Vendômois, 1928, p. 66-75.) [4066]

**Ligugé.** — MONSABERT (P. DE). *L'inscription mérovingienne de Ligugé.* (Revue Mabillon, 21, 1931, p. 1-3.) [4067]

**Lisieux.** — SIMON (G. A.). *L'abbaye de Saint-Désir de Lisieux et ses églises successives.* — Caen, Jouan et Bigot, 1927, 8°, 18 p. [4068]

**Marchiennes.** — CHARTIER (M.). *Les derniers moines de l'abbaye de Marchiennes.* (Bull. de S. Martin et de S. Benoît, 39, 1931, p. 80-85.) [4069]

——— BERLIÈRE (U.). *Un des derniers moines de Marchiennes (Nord).* (RLM., 16, 1931, p. 240.) [4070]

**Marmoutier.** — DUHEM (G. B.). *Alain de Porhoet et le prieuré de Saint-Martin de Josselin en 1128. (Étude diplomatique.)* (Mém. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Bretagne, 10, 1929, p. 59-66.) [4071]

Saint-Martin de Josselin dépendait de Marmoutier. L'auteur examine un acte, refait au XV<sup>e</sup> siècle, mais reproduisant exactement les données de l'acte authentique de donation, de 1128.

——— LAVALLEYE (J.). *Documents inédits concernant le prieuré de Nieppe-Eglise.* (Ann. de la Soc. d'émulation de Bruges, 73, 1930, p. 119-130.) [4072]

Prieuré dépendant de Marmoutier sur Loire, incorporé en 1584-88 au collège des jésuites à Ypres.

——— LA CHAPELLE (M<sup>me</sup> DE). *Le Prieuré de Nieppe* (Bull. du comité flamand de France, 1929, p. 139-146.) [4073]

**Marmoutier (Alsace).** — SCHERER (E. CL.). *Die Wahl des Abtes Edmund Herb von Maurmünster im Jahre 1734.* (Archiv für elsässische Kirchengeschichte, 5, 1930, p. 279-292.) [4074]

L'élection de Edmond Herb, choisi à l'unanimité par la communauté de Marmoutier le 12 avril 1702, n'agréa pas à Louis XIV qui fit élire D. Anselme Moser. A la mort de ce dernier (15 oct. 1733), Edmond Herb, élu à nouveau, put prendre possession de son siège.

**Marseille.** — CHAILLAN (M.). *La vieille église de Saint-Victor de Marseille et le pape Urbain V.* — Marseille, Tacussel, 1929, 8°, 106 p. et 25 pl. [4075]

Devant l'insécurité qui les menaçait, plusieurs églises au moyen âge ont été obligées de devenir des forteresses. Ce fut le cas notamment d'un grand nombre d'églises bénédictines situées en Provence, telles que Montmajour, les Saintes-



Maries-de-la-Mer, et St-Victor de Marseille. A peine élu pape, dès janvier 1363, Urbain V, ancien moine de St-Victor fit de St-Victor un *castrum* formidable. Mgr Chaillan a découvert au Vatican un document de 115 pages où sont détaillés tous les travaux effectués à cette fin et les sommes payées. Ce document précieux, publié *in extenso*, nous apprend les dates exactes des réparations de St-Victor. Il intéresse aussi grandement l'histoire économique.

**Menat.** — RECHAPT (LÉON DE). *Histoire de Menat des origines à nos jours. L'abbaye, la commune, le canton. Leurs rapports avec l'Auvergne et la Combailla.* — Clermont-Ferrand, Rachot, 1929, 8°, 252 p. [4076]

**Metz. St-Arnoul.** — ERNST-WEISS (J.). *Die Prioratskapelle zu Faux-en-Forêt.* (Elsass. Lothringisches Jahrbuch, 9, 1930, p. 112-127.) [4077]

**Moissac.** — GALABERT (Ch<sup>ne</sup>). *Saint Ansbert, abbé de Moissac, est-il le même que saint Ansbert, évêque de Rouen ?* (Bull. de la Soc. archéol. de Tarn-et-Garonne, 56, 1928, p. 49-55.) [4078]

**Monsempron.** — MARBOUTIN (Ch<sup>ne</sup>). *L'église de Monsempron.* (Rev. de l'Argennais, 57, 1930, p. 3-28.) [4079]

L'église du prieuré date du XII<sup>e</sup> siècle : étude historique et archéologique.

**Montier-en-Der.** — DELESSARD (L.). *Inventaire des reliques et reliquaires de l'abbaye de Montier-en-Der (1717).* (Ann. de la Soc. d'histoire ... de Chaumont, 5, 1929-1930, p. 318-324.) [4080]

**Montier-la-Celle.** — GODEFROY (JEAN). *Un demi-siècle de vie bénédictine pendant la Renaissance à l'abbaye champenoise de Montier-la-Celle.* (Revue Mabillon, 21, 1931, p. 25-46 ; 90-118.) [4081]

**Montmajour.** — ROYER (L.). *Prix-fait pour l'impression du bréviaire de l'abbaye de Montmajour.* (Petite revue des bibliophiles dauphinois, 1929, p. 23-33.) [4082]

L'accord fut conclu, le 19 janvier 1514, avec Jean Belon, imprimeur à Valence. Il concernait un tirage de 600 exemplaires, dont un seul nous a été conservé. Il se trouve à la Bibliothèque Méjanes, à Aix.

**Mont-Saint-Michel.** — DESCOTTES (J.). *A propos de l'insularité du Mont-Saint-Michel.* (Annales de Bretagne, 39, 1930, p. 73-145 ; 251-290.) [4083]

——— MASSELIN et HULMEL. *Ardevon.* (Revue cathol. d'Histoire... de Normandie, 39, 1930, p. 322-337.) [4084]

Donation de la baronie d'Ardevon au Mont-Saint-Michel. Prieuré non conventuel. Fief et propriétés du Mont-Saint-Michel dans le paroisse d'Ardevon.

**Münster.** — SAUTER (Dr). *Beitrag zur Geschichte der Abtei Münster.* (Jahrbuch des Geschichtsvereins für Stadt und Tal Münster, 2, 1928, p. 87-116.) [4085]

Un ms du XIII<sup>e</sup> siècle, originaire de Münster, porte, dans ses marges, des notes sur les biens et revenus de l'abbaye. Elles sont transcrites ici.

——— SAUTER. *Ueber die Klosterbibliothek von Munster.* (Jahrbuch des Geschichtsvereins für Stadt und Tal Münster, 1, 1927, p. 21-22.) [4086]

**Murbach.** — EHRET (L.). *Die Weinzinsen der Fürstabtei Murbach und der Stadt Gebweiler.* (*Jahrb. der Elsass. Lothr. wissenschaft. Gesellschaft*, 2, 1929, p. 63-88.) [4087]

Étude, non seulement l'histoire de la dîme, mais aussi celle de la culture de la vigne dans les terres de l'abbaye.

——— FELS (E.). *L'église abbatiale de Murbach.* (*Archives alsaciennes d'histoire de l'art*, 8, 1929, p. 21-38.) [4088]

**Neauphile-le-Vieux.** — BRAME (H.). *Historique de l'abbaye de Saint-Pierre de Neauphile-le-Vieux.* (RM., 21, 1931, p. 121-142.) [4089]

**Novy.** — ROBERT (G.). *Affranchissement des serfs du prieuré de Novy.* (*Nouv. Rev. de Champagne et de Brie*, 8, 1930, p. 217-237.) [4090]

**Origny-Sainte-Benoîte.** — CATALAN DE LA SARRA (C<sup>te</sup> DE). *La reine Hermantrude en Haute-Picardie.* (*Bull. de la Soc. hist. de Haute-Picardie*, 1929, p. 131-148.) [4091]

Hermantrude, fondatrice d'Origny.

**Paris. Montmartre.** — MAUZIN (J.). *Ordonnances et visites de police à Montmartre au XVIII<sup>e</sup> siècle.* (*Le Vieux Montmartre*, 1927, p. 81-114.) [4092]

Démêlés de la juridiction du Châtelet avec l'abbaye bénédictine.

——— MATHIEU (ROBERT). *S. Bernard et Montmartre dans S. Bernard et son temps*, t. II (Dijon, 1929), p. 126-128. [4093]

——— GAUCHERON (M.). *Montmartre et saint Benoît.* (BSMSB., 1929, p. 37-42 ; 69-73 ; 100-103 ; 165-168 ; 197-200 ; 230-233 ; 293-296 ; 325-328 ; 1930, p. 8-11 ; 37-40 ; 69-72 ; 101-104 ; 293-299.) [4094]

**Paris. St. Germain.** — *Recueil des chartes de l'abbaye de St-Germain-des Prés des origines au début du XIII<sup>e</sup> siècle*, publié par R. POUPARDIN. Tome II (1183-1216) revu et corrigé par A. VIDIER et L. LEVILLAIN. (Société de l'histoire de Paris et de l'Isle de France. Documents XV.) — Paris, Champion, 1930, 256 p. [4095]

——— BARBIER (LOUIS). *Étude sur la stabilité des absides de Noyon et de St-Germain des Prés.* (*Bull. Monumental*, 89, 1930, p. 515-529.) [4096]

**Paris. Val-de-Grâce.** — DUMOLIN (M.). *La construction du Val-de-Grâce.* (*Bull. Soc. Hist. de Paris et de l'Ile de France*, 57, 1930, p. 92-150.) [4097]

**Rantigny.** — TREMBLOT (JEAN). *Le prieuré et la seigneurie de Rantigny (Oise)* avec une introduction par le baron Ernest Seillière. — Amiens, Musée de Picardie, 1929, 8°, 427 p. [4098]

**Reims.** — MEINERT (HERMANN). *Libelli de discordia inter monachos S. Remigii et S. Nicasii Remenses agitata tempore Paschalis II papae* dans *Festschrift Albert Brackmann*, Weimar, Böhlau, 1931, p. 259-292. [4099]

**Reims. St-Pierre.** — ROBERT (GASTON). *Notre-Dame de Pitié de Joinville et Saint-Pierre-les-Dames de Reims.* (*Nouv. R. de Champagne et de Brie*, 1931, p. 100-115.) [4100]

**Reims. Saint-Remi.** — DEBUISSON (ROBERT). *Étude sur la condition des per-*

sonnes et des terres d'après les coutumes de Reims du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. — Reims, Michaud [1930], 8°, 249 p. [4101]

Les Pages 86-90 étudient « les bourgeois du ban Saint-Remi. »

—— SARAZIN (CH.). *La neuvaïne de Saint-Remi en juin 1757. (Travaux de l'Acad. nat. de Reims, 143, 1930, p. 212-247.)* [4102]

Mémoire écrit par d. Chastelain, moine de Saint-Remi, sur la neuvaïne célébrée lors de la translation des reliques du saint dans une nouvelle châsse.

—— R[OBERT] (G.). *Conflit entre le vidame de Reims et l'abbaye de Saint-Remi sur la juridiction des métiers. (Nouv. Rev. de Champagne et de Brie, 8, 1930, p. 248-250.)* [4103]

—— ROBERT (G.). *Restitution réelle du droit de chasse à Niel-Saint-Remy en 1400. (Nouvelle revue de Champagne et de Brie, 7, 1929, p. 174-176.)* [4104]

Reims. St-Thierry. — ROBERT (GASTON). *L'abbaye de Saint-Thierry et les communautés populaires au moyen âge. (Travaux de l'Académie de Reims, 142, 1930, p. 87-174.)* [4105]

M. G. Robert, qui connaît si bien l'histoire du temporel du clergé régulier du diocèse de Reims, étudie ici la formation progressive de la seigneurie de l'abbaye de Saint-Thierry. Le pouvoir seigneurial de l'abbaye, si assis fût-il, n'excluait cependant pas une certaine autonomie populaire ; sinon légalement au début, du moins en fait, la population constituait une communauté consolidée par la coutume et agissant par des procureurs mandatés pour chaque affaire. Cette organisation rudimentaire ne parut pas une garantie suffisante contre l'arbitraire seigneurial. Les populations, formant une seule paroisse, se lièrent par un serment d'assistance mutuelle et fixèrent elles-mêmes les redevances dues à l'abbé. Il s'ensuivit des conflits entre l'abbé et ces communautés populaires. Les bourgeois étaient encouragés à la lutte, qui semble avoir été violente, par l'exemple et le voisinage des grandes communes urbaines Laon, Reims, et Soissons. La bataille fut particulièrement vive à Saint-Thierry même et à Trigny. La commune jurée ne put se maintenir, mais les vilains cessèrent d'être taillables et corvéables à merci et les droits seigneuriaux furent limités ; elle obtint des représentants propres, les jurés.

Rennes. Saint-Melaine. — LEVRON (JACQUES). *Les possessions de l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes en Basse-Bretagne. (Mém. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Bretagne, 10, 1929, p. 67-102.)* [4106]

Rocamadour. — VALON (LUDOVIC DE). *Documents nouveaux sur Rocamadour. Ses origines comme grand pèlerinage. — Marseille, Dupeyrac, 1928, 8°, 24 p.* [4107]

—— VALON (L. DE). *Iconographie des sportelles de Roc-Amadour. (Bull. Soc. études du Lot, 51, 1930, p. 1-85.)* [4108]

Rouen. Saint-Ouen. — MASSON (A.). *L'abbaye de Saint-Ouen de Rouen. Préf. de P. Deschamps. — Rouen, Defontaine, 1930, 4°, 86 p., 70 pl.* [4109]

—— MASSON (ANDRÉ). *La date d'achèvement de la nef de l'abbaye de Saint-*

Ouen. (*L'architecture et la construction dans l'Ouest*, 34, 1930, p. 56-57.) [4110]

Terminée au XVI<sup>e</sup> siècle.

——— MASSON (ANDRÉ). *Les façades primitives de l'Hôtel-de-Ville de Rouen* (ib., p. 73-75.) [4111]

L'Hôtel-de-Ville de Rouen occupe actuellement les anciens bâtiments de l'abbaye.

——— SIMON (G. A.). *Les prieurs de Beaumont-en-Auge* (Soc. hist. de Lisieux. Bulletin, fasc. 27, 1926-1930, p. 148-175.) [4112]

Rouen. — Farcy (Ch<sup>ae</sup>). *Un monastère inconnu. Les bénédictines « Hors-le-Pont » (rue d'Elbeuf. Rouen).* (Rev. cathol. d'histoire... de Normandie, 40, 1931, p. 65-75 ; 133-152.) [4113]

Saint-Amand-de-Boixe. — THOMAS (GEORGES). *Notes chronologiques sur quelques abbés de Saint-Amand-de-Boixe.* (Bull. et Mém. de la Soc. hist. de la Charente, 1928, p. LXXXVII-XCII.) [4114]

Rectifie les données chronologiques de la *Gallia christiana* sur quelques abbés du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle.

Saint-Benoît-sur-Loire. — CHENESSEAU (G.). *L'abbaye de Fleury à Saint-Benoît-sur-Loire.* — Paris, G. van Oest ; Bruxelles, Librairie nationale d'art et d'histoire, 1931, 4<sup>o</sup>, xi-243 p., 89 pl. Fr. 300. [4115]

C'est un monument superbe que M. G. Chenesseau, disciple de M. Émile Mâle, vient d'élever à la gloire de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. Il a divisé son ouvrage en trois parties exposant successivement l'histoire, la vie et les constructions de l'abbaye. Ce dernier chapitre constitue la partie la plus solide et la plus importante de son étude. Elle est appuyée sur une documentation iconographique extrêmement riche ne comprenant pas moins de 89 planches grand in-4<sup>o</sup>, ainsi que de nombreux croquis, plans, schémas et relevés d'une précision remarquable. Cette documentation est, en majeure partie, inédite. — Dans la première partie, l'auteur a retracé clairement les points principaux des annales de l'abbaye en les dégagant le plus possible de ce qui concernait les institutions et les œuvres. Celles-ci sont exposées une à une dans la seconde partie où sont étudiés le personnel le régime intérieur et la culture intellectuelle, les relations avec le milieu social, le domaine et les dépendances, enfin le revenu. On trouvera dans ces pages une peinture excellente de la vie monastique à Fleury et de ces vicissitudes. Qu'on me permette quelques remarques : je regrette que l'auteur place encore la mort de S. Benoît en 543 ; qu'il fixe à 703 la translation des reliques du saint à Fleury (cf. E. Munding, *Palimpsesttexte des Codex lat. mon. 6333. Die Benediktinischen Texte.* Beuron, 1930), et qu'il accepte la mission de S. Maur en France ! (p. 4 et 41). P. 62 Louis le Pieux ne reconnut pas à toutes les abbayes la liberté des élections mais seulement à certaines d'entre elles. Mais ne nous arrêtons pas à des détails et abordons la troisième partie, l'étude des édifices de Fleury, qui est de première valeur archéologique. Elle débute par l'histoire rapide des églises



élevées à Fleury, du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle. Au XI<sup>e</sup> siècle commence à s'édifier l'incomparable monument qui fut l'œuvre des grands siècles du moyen âge. L'histoire de sa construction n'est malheureusement pas exempte de toute obscurité. Résumons les conclusions de l'auteur. L'abbatiale actuelle fut commencée entre 1067 et 1080 par l'abbé Guillaume. Tel était le plan : en conservant provisoirement la nef, construire d'abord d'un côté le clocher-porche à double étage, de l'autre le chœur, avec crypte sous l'abside : le tout sur un plan très vaste, avec double transept et déambulatoire ; puis bâtir une nouvelle nef. La première partie de l'œuvre exigea une cinquantaine d'années, des sommes considérables et déjà des retouches. La tour-porche date de la fin du troisième quart du XI<sup>e</sup> siècle ; quant au chœur, il fut exécuté le premier et d'un seul jet avant le transept. Vers 1150 on entreprit la nef, en partant du chœur vers le porche. L'effort se poursuivit jusqu'en 1218, date de la dédicace. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle on apporta à l'édifice et à son mobilier des changements qui l'ont plus ou moins gâté et qui en compliquent l'étude archéologique. Tout un chapitre, de première nécessité, fixe les détails des restaurations subies au XIX<sup>e</sup> siècle. M. C. a bien relevé les influences que l'abbatiale de Fleury a exercées autour d'elle. Son plan agrandi a été utilisé à Cluny et à Souvigny. Le chœur est imité plus ou moins dans les églises du Berry, aux Aix-d'Angillon et à St-Genou par exemple. Son faux triforium tournant autour de l'abside, élément décoratif assez rare, se retrouve dans quelques églises monastiques de la région de la Loire ; à Saint-Aignan-sur-Cher, à Fontevault, à Fontgombault et même à la Charité, église clunisienne qui ajoute cette arcature au décor habituel de son école ; n'oublions pas Preuilly en Touraine ; c'est l'église dont le sanctuaire paraît le plus directement imité de celui de Saint-Benoît ; ni Chambon-sur-Voneize (Creuse). — M. C. n'a pas négligé les sculptures. Peut-être cependant aurait-il pu leur accorder plus d'attention encore, puisqu'elles datent du XI<sup>e</sup> siècle, semble-t-il.

L'abbatiale de St-Benoît-sur-Loire compte parmi les chefs-d'œuvre de l'art roman en France. La description fouillée qu'en a donnée M. C. rend son livre indispensable aux bibliothèques d'histoire de l'art.

——— BANCHEREAU (JULES). *L'église de Saint-Benoît-sur-Loire et Germigny-des-Prés*. — Paris, Laurens, 12<sup>o</sup>, 1930, 100 p. [4116]

——— SAINTENOY (PAUL). *L'église carolingienne de Germigny-des-Prés et les basiliques trichores*. (*Rev. belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, 1931, p. 15-38.) [4117]

Dépendance de l'abbaye de Fleury dont elle n'était distante que de trois milles, l'église de Germigny fut bâtie, avant 814, par Théodulfe, abbé de Fleury. L'auteur étudie ici le plan de l'église : plan en croix grecque insérée dans un carré.

**Saint-Bertin.** — Tervarent (Guy de). *Le diptyque de Saint Bertin au musée de Dijon*. — Paris, Van Oest, 1931, 8<sup>o</sup>, 35 p., 24 pl. hors texte. [4118]

Le musée de Dijon possède deux panneaux consacrés à la vie d'un saint, qu'on n'avait pu jusqu'ici identifier. En fait, il s'agit de deux volets dont les nombreuses

vignettes représentent la légende de saint Bertin. Ils datent de 1515-1535 environ. M. Salomon Reinach a pu préciser encore : il y reconnaît deux volets de l'armoire qui, à l'abbaye Saint-Bertin, contenait le trésor, et attribue ces peintures à un élève de Simon Marmion. — On notera l'intérêt de ces vignettes pour l'histoire de l'habit bénédictin.

**Saint-Calais.** — PLAT (Abbé). *La chapelle Saint-Gilles de Montoire.* (Bull. Soc. arch. et litt. du Vendômois, 1928, p. 89-105.) [4119]

Prieuré de Saint-Calais dont l'église, ornée de fresques, présente un vif intérêt archéologique.

**Saint-Chef.** — VEILLEIN (G.). *Notice sur saint Theudère et la fondation de son abbaye, suivie de documents inédits.* (Bull. de l'Acad. delphinale, 1929, p. 55-85.) [4120]

——— VARILLE (MATHIEU) et Dr LOISON. *L'abbaye de Saint-Chef en Dauphiné.* — Lyon, Masson, 1929, 4<sup>o</sup>, 185 p., 20 pl. [4121]

**St-Denis.** — OPPERMAN (O.). *Problemen van kritiek op middeleeuwsche Geschiedbronnen.* (Tijdschrift voor Geschiedenis, 45, 1930, p. 1-17.) [4122]

Critique les deux ouvrages de M. Buchner, *Die Clausula de unctione Pippini* et *Das Vizepapsttum des Abtes von St-Denis*, et conclut : « Samenvattende valt dus over het werk van Buchner te zeggen, dat van zijn reeds verschenen en nog aanstaande « Quellenfälschungen » zoo goed als niets overblijft, dat als aannemelijk resultaat aanvaard kan worden. »

——— GAULTIER (ALIXE). *Les tombeaux de Saint-Denis.* (Rev. histor. et archéol. du Maine, 1928, p. 158-171.) [4123]

——— SCHMITZ (PH.). *Les lectures de table à l'abbaye de Saint-Denis vers la fin du moyen âge.* (Rev. bén., 42, 1930, p. 163-167.) [4124]

——— ERDMANN (CARL). *Une bulle sur papyrus du pape Formose en faveur de Saint-Denis.* (Bibl. de l'École des Chartes, 1930, p. 301-306.) [4125]

Confirme des possessions tenues de l'empereur Charles-le-Chauve.

——— LEVILLAIN (LÉON). *Études sur l'abbaye de Saint-Denis à l'époque mérovingienne. IV. Les documents d'histoire économique : 1. La foire de la Saint-Denis ; 2. Privilèges commerciaux.* (Bibliothèque de l'École des Chartes, 1930, p. 5-56 ; 264-300.) [4126]

**Saint-Fuscien-au-Bois.** — TREMBLOT (JEAN). *Le prieuré et la seigneurie de Rantigny.* — Soc. des Antiquaires de Picardie, 1928, 8<sup>o</sup>, 427 p. [4127]

**Saint-Gilles.** — BOUISSON (Ch<sup>re</sup>). *Pèlerinages nordiques à Saint-Gilles.* (Bull. Comité art chrétien, 11, 1930, p. 447-448.) [4128]

Au XII<sup>e</sup> siècle.

**Saint-Robert.** — QUINSONAS (PAUL DE). *Les démêlés des curés de Saint-Egrève avec les Pénitents et avec les religieux de Saint-Robert.* (Bull. de l'Acad. delphinale, 1926-1928, p. 35-42.) [4129]

**Saint-Seine.** — VALLERY-RADOT (JEAN). *L'église de Saint-Seine-l'Abbaye.* (Congrès archéol. de France, 91<sup>e</sup> session, 1928, p. 148-183.) [4130]

—— MISSEL (CH.). *L'abbaye de Saint-Seine. (La Vie diocésaine [Dijon], 1929, p. 684-689.)* [4131]

**Saint-Sever.** — MONTMIREIL. *Notes sur des vitraux anciens de l'église abbatiale de Saint-Sever. (Au Pays Virois, 1930, p. 27-32.)* [4132]

**Sarrancolin.** — MARSAN (FR.). *Le censier du prieuré de Sarrancolin de 1307.* (Rev. des Hautes-Pyrénées, 20, 1930, p. 110-118.) [4133]

Prieuré fondé au X<sup>e</sup> siècle et dépendant de l'abbaye de Simorre.

**Tiron.** — LEROUX (M.). *Le prieuré de la Madeleine-de-Réno. (Soc. percheronne d'hist. et d'archéol., 1928-29, p. 91-95.)* [4134]

**Toulouse.** — REY (R.). *Notre-Dame de la Daurade. (Congrès archéol. de France, 1929, p. 105-108.)* [4135]

—— REY (R.). *Église de la Dalbade (ib., p. 116-129.)* [4136]

Prieuré dépendant de la Daurade.

**Tours.** — DE BRUYNE (D.). *Notes sur la Bible de Tours au IX<sup>e</sup> siècle. (Götttingische Gelehrte Anzeigen, 1931, p. 352-359.)* [4137]

—— RAND (EDW. KENNARD). *Studies on the Script of Tours, a Survey of the Mss of Tours.* — Cambridge Mass., The Med. Acad. of America, 1929, 2 vol., 8<sup>o</sup>, XXI-245 p., et fol. 200 pl. [4138]

**Tournus.** — JEANTON (G.). *Comment le grand clocher de Tournus fut sauvé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (Soc. des amis des arts et des sciences de Tournus, 29, 1929, p. p. 157-160.)* [4139]

—— VIREY (JEAN). *Saint-Philibert de Tournus. (Congrès archéologique de France, 91<sup>e</sup> session, 1928, p. 368-425.)* [4140]

**Vézelay.** — TOUTAIN (J.). *Documents manuscrits sur les biens de l'abbaye de Vézelay à la fin du XVIII<sup>e</sup> s. (Bull. mensuel Soc. sciences hist. et nat. de Semur-en-Aussois, 1931, p. XXII-XXIV.)* [4141]

**Wissembourg.** — GLEY (W.). *Die wissemburger Ueberlieferungen als Siedlungsgeschichtliche Quelle. (Elsass-Lothringisches Jahrbuch, 9, 1930, p. 71-97.)* [4142]

Un manuscrit, du IX<sup>e</sup> siècle, nous a conservé, sur 86 feuilles, les « traditions » de Wissembourg, tandis qu'un autre du XIII<sup>e</sup> siècle contient, sur 65 feuilles, les « possessions » de l'abbaye. M. Gley montre tous les renseignements qu'on peut en tirer sur les localités des environs.

#### b. Congrégation de Saint-Maur.

**Généralités.** — DOM MARTÈNE. *Histoire de la Congrégation de Saint-Maur.* Publiée... par dom G. CHARVIN. (Archives de la France monastique, 33, 34 et 35.) Tomes III, IV et V. — Ligugé, Abbaye de St-Martin, 1929, 1930, 1931 ; 8<sup>o</sup>, III-285 ; 247 ; III-286 p. [4143]

D. Charvin continue allègrement la publication de l'histoire de la Congrégation de St-Maur par Martène. Le tome III va de 1645 à 1655. L'essai tenté par Richelieu de fondre en une seule les congrégations de St-Maur et de Cluny a échoué. Saint-Maur poursuit ses conquêtes sous le généralat de dom Tarrisse. Celui-ci cependant meurt le 25 septembre 1648. La congrégation lui doit son organisation solide, son esprit, son orientation définitive : il est le vrai fondateur de Saint-Maur. D. Jean Harel lui succède et introduit la réforme dans des monastères importants : Saint-Bénigne de Dijon, St-Père de Melun, Saint-Martin d'Autun, Fécamp, Rebais, Saint-Seine, etc. Au chapitre de 1654, 115 maisons pouvaient envoyer leur représentant. Le jansénisme commençait alors à inquiéter les esprits. Le chapitre de 1651 prit nettement position : il traça une ligne de conduite qu'ont suivie les mauristes, sauf de rares exceptions, pendant tout le XVII<sup>e</sup> siècle : acceptation de la doctrine traditionnelle de l'Église et des enseignements sur la grâce tels que l'expose le docteur Ysambert ; plus tard, obligation sera faite aux profès de signer le formulaire d'Alexandre VII. — Le tome IV comprend les années 1656 à 1667. Il raconte les péripéties que suscita le nouvel essai d'union entre Cluny, Saint-Maur et Saint-Vanne, union préconisée par le cardinal Mazarin, abbé de Cluny. Entretemps Saint-Maur se développe toujours et prend pied à Rouen, Caen, Chalon, Saint-Riquier, la Sauve, la Grasse, Beauvais, etc. Ces quelques années sont celles de sa plus grande expansion. En 1667, le nombre de ses monastères est monté à 161. Mais cette prospérité suscite des jalousies et des difficultés. La congrégation est accusée, par la noblesse et le clergé, d'accaparer les meilleurs bénéfices du royaume. Saint-Maur gagne le procès mais il s'en suit l'enquête générale sur les revenus des monastères du royaume ordonnée par Colbert en 1664 et les mesures prises en vue de « diminuer doucement et insensiblement les moines de l'un et l'autre sexe ». — Le tome V s'ouvre sur ces péripéties. En 1668, le Mémorial présenté au Pape par le duc de Chaulnes vise au fond St-Maur ; il masque une mainmise détournée de l'État sur les revenus et l'administration des établissements monastiques en France. Aussi le mouvement d'expansion de la réforme mauriste se ralentit. De 1668 à 1680, on ne compte que 18 monastères nouvellement agrégés, pour la plupart de peu d'importance. Par contre les généralats de D. Bernard Audebert et de D. Vincent Marsolle marquent le début des grandes publications des mauristes (*Acta Sanctorum*, *Analecta* de Mabillon, édition de S. Augustin, etc.). Ils inaugurent également l'apostolat des grandes missions de plusieurs semaines.

——— *Nouveau supplément à l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur.* Notes de Henry Wilhelm publiées et complétées par D. U. Berlière avec la collaboration de D. A. Dubourg. — T. II. M-W ; T. III. Additions. Anonymes. Index. — Maredsous, Abbaye, 1930 et 1931, 8°, x-283 p. ; 157 p. [4144

En 1908, D. Berlière avait publié le premier volume de ce Nouveau supplément. Il nous en donne maintenant, coup sur coup, le 2<sup>e</sup> et le 3<sup>e</sup> volumes. Le plan est resté le même : reproduire exactement les notes de M. Wilhelm malgré ses répé-



titions et ses incorrections ; leur ajouter les notes de D. Dubourg et de l'éditeur lui-même. On regrettera que ces circonstances aient exigé une disposition des matières qui devait considérablement nuire à la clarté et à l'ordre des renseignements consignés dans ces pages. — Tous ceux qui s'intéressent à l'activité des mauristes, sous quelque aspect que ce soit, ascétique, littéraire, historique, etc., seront reconnaissants à D. B. de leur avoir fourni cet instrument d'information, fruit de matériaux accumulés par des années de recherches des trois collaborateurs. Le second volume (M-W) contient 338 notices ; celle sur Mabillon, par exemple, ne compte pas moins de 33 pages ; celle sur D. Martène 9 pages ; 18, celle de D. Montfaucon. Sans doute, un travail de ce genre reste toujours incomplet : avec les années, augmentent les publications des textes inédits ; et pour le passé, il est impossible de ne rien avoir omis. — Le 3<sup>e</sup> volume du Supplément contient les Additions, les Anonymes et un Index (50 pages) des noms de lieux et de personnes, dressé en fonction de l'histoire littéraire de Saint-Maur.

—— SIMON (G. A.). *La réforme de Saint-Maur en Normandie*. (Soc. bibliogr. d'hist. de Normandie. Normannia, 1929, p. 249-299 ; 449-482.) [4145]

—— LIMOUZIN-LAMOTHE. *Les origines limousines de la congrégation de Saint-Maur*. (Rev. gén. du Centre-Ouest, 1930, p. 26-29.) [4146]

L'abbaye Saint-Augustin de Limoges joua un rôle important, préparatoire à la formation de la Congrégation de St-Maur.

—— HEURTEBIZE (B.). *Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, originaires du Maine*. (Rev. hist. et archéol. du Maine, 86, 1930, p. 177-180.) [4147]

—— RÉJALOT (TH.). *Lettres de bénédictins rémois*. (Almanach Matot-Braine, 1930, p. 249-251.) [4148]

—— GHELLINCK (J. DE). *L'édition de S. Augustin par les Mauristes*. (Nouv. Rev. Théol., 62, 1930, p. 746-775.) [4149]

D. Mabillon. — MONNOYEUR (J. B.). *L'argument de Mabillon contre Thomas à Kempis, auteur de l'imitation*. (Revue Mabillon, 20, 1930, p. 69-110.) [4150]

—— SCHMITZ (PH.). *Lettres de Mabillon sur S. Walbert, Gui d'Arezzo et Guimond*. (Rev. Bén., 43, 1931, p. 342-346.) [4151]

D. Martène. — BLAZY (LOUIS). *Nos anciennes cathédrales et nos anciennes abbayes d'après le « Voyage littéraire » de dom Martène et Dom Durand*. (Bull. hist. dioc. Pamiers, 1930-31, p. 314-317.) [4152]

D. Cl. Martin. — SCHMITZ (PH.). *Lettres de dom Claude Martin relatives aux éditions des Pères latins*. (Rev. bén., 43, 1931, p. 153-155.) [4153]

D. G. Poirier. — DERIÈS (LÉON). *Un grand sauveteur de documents historiques ; l'ancien bénédictin dom Germain Poirier*. (RM., 19, 1930, p. 50-67 ; 260-281.) [4154]

Né à Paris le 8 janvier 1722, dom J. Poirier fit profession à Saint-Faron de Meaux le 20 mai 1740. En 1766, il est à la tête des partisans des mitigations. N'ayant pas obtenu gain de cause, il réussit à se faire nommer par le pape abbé

titulaire. Il en prend prétexte pour quitter St-Germain où il rentre cependant en 1772. — Savant distingué, il fut de toutes les commissions chargées des travaux sur l'histoire de France et Membre de l'Académie des Inscriptions. Il mourut le 3 février 1803, membre de l'Institut et sous-bibliothécaire de l'Arsenal, poste qu'il occupait officiellement depuis 1796, en réalité depuis 1793. La bibliothèque Nationale possède de lui 52 volumes où est engrangée la riche moisson historique de cette existence. Plus opulente encore est la moisson des milliers de manuscrits, livres, objets d'art qu'il préserva de la destruction et conserva à l'histoire, en pleine révolution.

#### d. Congrégation de Saint-Vanne.

**D. G. de Dartein.** — DARTEIN (L. de). *Un bénédictin alsacien. dom Gustav de Dartein.* (Rev. cathol. d'Alsace, 45, 1930, p. 72-82.) [4155]

**D. Didler.** — UTTENWEILER (JUSTIN). *Dom Didier de la Cour von St-Vanne in Verdun und die monastische Ausbildung in seinem Reformwerk.* (SMGBO, 49, 1931, p. 109-117.) [4156]

**D. S. Gody.** — GODEFROY (JEAN). *La Vie de Dom Simplicien Gody, poète et écrivain mystique.* (Coll. « Moines et Monastères, 9. ) — Ligugé, Abbaye St-Martin, 1931, 12°, 200 p. [4157]

Parmi les moines remarquables qui vont gouverner les monastères de la Congrégation de Saint-Vanne durant le premier demi-siècle de son existence, prend rang D. Simplicien Gody. Et cependant il a été oublié totalement jusqu'ici aussi bien que son œuvre : type de l'humaniste dévot, entraîné dans l'extraordinaire courant mystique du XVII<sup>e</sup> siècle, poète parfois exquis, écrivain qui sut trouver dans son cœur de multiples pages du plus beau lyrisme, tel est ce bénédictin. M. Godefroy qui connaît si bien les annales de la Congrégation de Saint-Vanne, a peint le portrait de ce moine en lui donnant pour cadre l'histoire de la congrégation lorraine. Il a analysé avec finesse le talent poétique du religieux ; recueillant ses confidences, étudiant ses ouvrages ascétiques, il a fixé la place que ce moine occupe dans le renouveau religieux du XVII<sup>e</sup> siècle. A ce sujet notons que dom Gody, lorsqu'il était maître des novices au Collège de Cluny, fréquenta assidûment les mystiques parisiens qui foisonnaient alors. Deux livres surtout donnent la juste idée de ces doctrines mystiques : la *Pratique de l'oraison mentale* et le *Traité où sont donnés les essays de la Théologie mystique* ; publiés en 1658, quatre ans avant sa mort, ils contiennent le résumé de toute son expérience et complètent *Les Sacrifices du chrétien*, donné en 1647. Partout, Dom Gody s'y montre béruillien et théocentriste. — D. Gody, né le 16 février 1600 à Ornand, avait fait profession à St-Vincent de Besançon le 24 juin 1618. Il y mourut le 13 avril 1662,

#### e. Congrégation de France.

——— **HEURTEBIZE (B.).** *Bénédictins de la Congrégation de France originaire du Maine.* (Rev. hist. et archéol. du Maine, 85, 1929, p. 57-60 ; 146-147.) [4158]

**D. Guéranger.** — GRORICHARD. *De Rome à Villersexel. § 1. De Rome à Besançon.* D. Guéranger, Lacordaire, Montalembert. (*Mém. Acad. de Besançon*, 1930, p. 67-97.) [4159]

**D. Mocquereau.** — LE GUENNANT (E.). *Dom Mocquereau, moine de Solesmes.* (*Correspondant*, 1930, 25 juillet, p. 284-296). [4160]

——— SHEBBEARE (ALPHEGE). *Dom Mocquereau.* (*Downside Review*, 1930, p. 122-139.) [4161]

## HOLLANDE

**Généralités.** — SCHOENGEN (M.). *Plan voor een monasticon van Noord-Nederland.* (*Ons geestelijk Erf*, 4, 1930, p. 205-212.) [4162]

——— FLASKAMP (FR.). *Die Anfänge friesischen und sächsischen Christentums.* (Geschichtb. Darstellgn. u. Quellen hrsgb von L. Schmitz-Kallenberg, n° 9.) — Hildesheim, Borgmeyer, 8°, 1929, xvi-81 p. [4163]

——— ROELFSEMA (ENA H.). *De Klooster- en Proosdijgoederen in de Provincie Groningen.* — Groningue, Wolters, 1931, 8°, vi-117 p. [4164]

Au XVI<sup>e</sup> siècle, les abbayes de la province de Groningue étaient encore riches et peuplées. Vint la réforme. Les biens ecclésiastiques furent confisqués et versés dans le « commune aerarium » de la province. Destinés d'abord à des œuvres pies, ils furent employés dès le siècle suivant à combler les déficits des États de Groningue.

**Egmond.** — DRESCH (N. J. M.). *Een cartularium uit de XV<sup>e</sup> eeuw van de Abdij van Egmond.* (*Bijdragen voor de Geschiedenis van het bisdom van Haarlem*) 47, 1930-31, p. 297-327. [4165]

——— DESSING (CHR. S.). *Bescheiden aangaande de hervorming der tucht in de abdij van Egmond in de XV<sup>e</sup> eeuw.* — Utrecht, Kemink, 1930, 8°, 320 p. [4166]

## HONGRIE

——— PEXA (ÆLRED). *Versuchte Umwandlung zweier ungarischer Benediktinerstifte in Cistercienserklöster.* (*Cistercienser-Chronik*, 43, 1931, p. 119-120.) [4167]

Il s'agit des monastères de Thélki et de Siklos.

**Pannonhalma.** — MIHALYI (ERNO). *A pannonhalmi kaptalanterem és festményei.* [La salle du chapitre à Pannonhalma et ses peintures.] (*Pannonhalmi Szemle*, 5, 1930, 283, 289.) [4168]

## ITALIE

**Généralités.** — GUERRINI (PAOLO). *Profilo benedettino della diocesi di Brescia.* (*Sacro Speco*, 36, 1930, p. 84-89.) [4169]

——— SABA (A.). *Il monachesimo benedettino cassinese in Sardegna.* (*Concilio*, 1929, 387-392.) [4170]

—— NARDONE (D.). *Gravina e l'opera patriottica dei Benedettini durante l'insurrezione Pugliese contro il governo di Bisanzio, 969-1069.* — Gravina, Attolini, 1929, 8°, 35 p. [4171]

—— \*\*\* *La Congregazione benedettina di Pulsano. (Sacro Speco, 35, 1930, p. 266-269.)* [4172]

Acqui. — CHIABORELLI (C.). *Dell'abbazia di S. Pietro attraverso i secoli.* — Acqui, Tirelli, 1930, 16°, 60 p. [4173]

Bobbio. — ESPOSITO (MARIO). *The Ancient Catalogue of Bobbio. (Journal of theol. Studies, 32, 1931, p. 337-344.)* [4174]

En 1714, Muratori découvrait à Bobbio un catalogue qui, malgré ses lacunes, n'en constitue pas moins « un des plus importants catalogues médiévaux que l'on possède. » Il le datait du X<sup>e</sup> siècle. Plusieurs savants de nos jours ont contesté cette datation pour la ramener au XI<sup>e</sup> siècle. M. E. soutient la thèse de Muratori. De fait, aucun ouvrage cité dans cette liste n'est postérieur au milieu du IX<sup>e</sup> siècle, et il n'est nullement prouvé que l'un des mss « survivants » ait été écrit au XI<sup>e</sup> siècle.

—— *Miracula S. Colombani*, éd. H. Breslau dans les *Mon. Germ. Hist.*, SS, XXX, II, p. 993-1015. [4175]

Voyant son monastère rançonné par les grands de la région, l'abbé de Bobbio, Gerland, décide en 929 d'user du moyen « classique » (comment M. Breslau a-t-il pu l'appeler inusité ?). Les reliques de S. Colomban sont transportées solennellement à Pavie. Elles opèrent de nombreux miracles. Pris de peur, les seigneurs restituent aux moines les biens volés.

—— NASALLI ROCCA (EMILIO). *Bobbio e i suoi statuti. (Archivio storico lombardo, 56, 1929, p. 193-227 ; 411-446.)* [4176]

—— UHLIRZ (MATHILDE). *Das kloster Bobbio im Zeitalter der Ottonen. (Zeitschrift des hist. Vereins für Steiermark, 1931, Luschin Festschrift, p. 21-35.)* [4177]

Pendant tout le X<sup>e</sup> siècle, Bobbio a partagé le triste sort des autres abbayes d'Italie et fut la proie des grands, laïques ou ecclésiastiques. En utilisant les chartes de l'illustre fondation colombanienne et la correspondance de Gerbert d'Aurillac, l'auteur retrace les vicissitudes politiques et économiques où se débattit l'abbaye de Bobbio, durant toute la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle, depuis l'abbatiate de Gisebrand jusqu'à celui de Petroaldus. Au milieu de difficultés économiques énormes, causées par la dilapidation des biens du monastère, les Ottons firent tous leurs efforts pour restaurer la situation de Bobbio. Leur dessein visait à se créer de solides appuis dans les grandes abbayes impériales de la Péninsule, Bobbio, Nonantule et Farfa. Pour Bobbio, leurs efforts ne réussirent guère. Il fallut attendre Henri II pour arriver à un compromis qui satisfait à peu près les parties. L'abbaye était déclarée indépendante de Plaisance et un évêché était érigé à Bobbio. A relever que M. Uhlirz date la rédaction des *Miracula S. Colombani* entre les années 973 et 983, alors que son dernier éditeur, M. H. Breslau, la place peu après 950. (MGH., SS., xxx, p. 994).



**Brescia.** — GUERRINI (PAOLO). *Ignorate reliquie archivistiche del monastero di S. Giulia.* — Brescia, 1930, 8°, 108 p. [4178]

M. Guerrini a eu la très bonne fortune de découvrir un fonds d'archives très important (plus de 900 pièces) de l'abbaye Sta-Giulia. De ces actes, 4 appartiennent au XI<sup>e</sup> siècle, 115 au XII<sup>e</sup>, 401 au XIII<sup>e</sup>, 243 au XIV<sup>e</sup>, 129 au XV<sup>e</sup>, 12 au XVI<sup>e</sup>. L'auteur nous donne ici le texte des 25 documents les plus importants de la collection, et le regeste des 114 autres documents des XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles.

**Brescia. SS. Faustino e Giovita.** — LONATI (VINCENZO). *La basilica dei SS. Faustino e Giovita e i suoi restauri.* (Brescia, 1930, p. 18-21.) [4179]

——— GUERRINI (P.). *Il monastero di S. Faustino Maggiore*, dans les *Memorie storiche della diocesi di Brescia*, II, 1931, p. 15-132. [4180]

L'infatigable M. Guerrini continue la publication de ses documents historiques sur le diocèse de Brescia. Plusieurs travaux de ce volume intéressent l'histoire bénédictine. L'auteur retrace en quelques pages l'histoire du monastère de S. Faustino à Brescia dont l'influence fut, il est vrai, locale, et sa décadence si rapide jusqu'au jour où Innocent VIII le rattacha à la Congrégation de Sainte-Justine. Liste des abbés et des profès, à partir de cette union ; nécrologe ; inscriptions de l'église. Les conjectures sur les origines du monastère (fondation au VI<sup>e</sup> siècle ?) me semblent trop fragiles pour pouvoir être retenues.

**Castelnovo.** — BERTUZZI (G.). *Un monastero benedettino in Castelnovo Fogliani sotto il titolo di S. M. delle Grazie.* (*Bolletino storico pistoiese*, 33, 1931, p. 15-22.) [4181]

**Catane.** — GAUDIOSO (M.). *L'abbazia di S. Nicolò l'Arena di Catania.* (*Archivio storico per la Sicilia orientale*, 25, 1929, p. 199-243.) [4182]

——— NASELLI (C.). *Letteratura e scienza nel convento beneddettino di S. Nicolò l'Arena di Catania.* (*Sacro speco*, 37, 1931-32, p. 244-350 ; 255-257.) [4183]

**Chiusi.** — SASSI (R.). *Due documenti capitali su le origini del monastero di S. Vittore delle Chiuse.* (*Rassegna marchigiana*, 1930, p. 335-353.) [4184]

Actes datés de 1011 et 1104. Le premier qui parle déjà de l'église de Saint-Victor permet de dater la construction de l'édifice roman.

**Cluse.** — *Chronica monasterii sancti Michaelis Clusini*, éd. Gerh. Schwartz et Elis. Abegg dans les *Mon. Germ. Hist.*, SS, xxx, II, p. 959-970. [4185]

Deux parties dans cette chronique : la première (c. 1-18) fut composée par un moine anonyme de Cluse entre 1058 et 1061, la seconde (c. 19-22) vers 1100 par Guillaume, l'auteur de la *Vita Benedicti II abbatis clusini*. — Sur ces auteurs et l'abbaye de Cluse, voir l'article d'Élis. Abegg dans NA, 1924, 235 ss.

**Faifoli.** — GALLUPPI (MICHELE). *La badia benedettina di Santa Maria di Faifoli in territorio di Montagano e S. Pietro del Morrone, papa Celestino V.* — Rome, Scuola Tip. Pio X, 1929, 8°, xv-224 p. [4186]

**Farfa.** — VEHSE (OTTO). *Die päpstliche Herrschaft in der Sabina bis zur Mitte des 12. Jahrhunderts. (Quellen und Forschungen aus Italienischen Archiven, XXI, 1929-30, p. 120-175.)* [4187]

Il est surtout question dans ces pages de la puissante abbaye de Farfa et de ses démêlés politiques avec le Saint-Siège qui finit par triompher au XII<sup>e</sup> siècle.

**Galeata.** — FALCE (A.). *Ravenna e il monasterio di S. Ilario di Galeata in un episodio di storia carolina. (Felix Ravenna, 32, 1927, p. 1-29.)* [4188]

**Isola di Liguria.** — NOBERASCO (FILIPPO). *L'Isola di Liguria e la badia di S. Eugenio. (Atti della Soc. savonese di storia patria, 12, 1930, 151-164.)* [4189]

S. Eugène, patron du monastère, dut être un ermite de l'endroit. A côté de l'église édiflée sur le tombeau du saint, l'évêque de Savone, Bernard, construisit un monastère et y appela les bénédictins de S. Onorato (998). Résumé de l'histoire de l'abbaye jusqu'en 1252, date de sa suppression. Les reliques du saint furent alors transférées à Nole.

**Mont-Cassin.** — BARRÉ (MADELEINE). *Les moines poètes du Mont-Cassin. (Correspondant, 1929, 25 nov., p. 580-592.)* [4190]

——— BIANCHI-CAGLIESI (V.). *La badia e la regola di Montecassino per la civiltà cristiana. — Montecassino, 1929, 8<sup>e</sup>, 20 p.* [4191]

——— INGUANEZ (M.). *Due inventari medievali di codici, dans Miscellanea Cassinese, 9, 1931, p. 18-24.* [4192]

Le premier catalogue fut dressé en 1271. Il donne la liste des mss de S. Pietro di Avellana, importante prévôté du Mont-Cassin. Le second date de 1485 et signale les 150 mss que possédait alors la prévôté cassinienne de S. Liberatore alla Majella. Tous deux se trouvent au milieu d'un inventaire général des biens de ces dépendances.

——— FALCO (G.). *Lincamenti di storia cassinese dall VIII all' XI sec. (Rev. stor. ital., XLVI, 1929, p. 225-270 ; 384-419.)* [4193]

——— SMIDT (WILHELM). *Guido von Monte Cassino und die « Forsetzung » der Chronik Leos durch Petrus Diaconus, dans Festschrift Albert Brackmann. — Weimar, Böhlau, 1931, p. 293-323.* [4194]

La chronique de Léon d'Ostie a été continuée par Guy du Mont-Cassin. Après lui, Pierre diacre l'a interpolée et se l'est attribuée alors que la finale seule lui appartient.

——— SABA (A.). *L'ab. Luigi Tosti e la conciliazione. (Convivium, I, 1929, p. 226-266.)* [4195]

**Monte Amiata.** — *Notitia dedicationis Ecclesiae S. Salvatoris in Monte Amiata*, éd. P. E. Schramm dans *Mon. Germ. Hist.*, SS., t. XXX, II, p. 971-972. [4196]

La dédicace eut lieu vers la fin de 1036. La notice contient la liste détaillée des reliques placées dans les autels de l'église.

**Montréal.** — BIAGI (LUGI). *Nel chiostro di Monreale. (L'Arte, 1931, p. 468-485.)* [4197]

Les sculptures des chapiteaux du cloître : décoration et architecture sont contemporaines.

—— MAUCERI (EN.). *Il duomo e il chiostro di Monreale*. — Milan, Treves, 1929, 16°, 19 p. [45], 45 ill. [4198]

Nonantule. — WILMART (A.). *Séries de bénédictions pour l'office dans un recueil de Nonantola*. (*Ephem. liturgicae*, 1931, p. 354-367.) [4199]

—— *Translatio et miracula SS. Senesii et Theopontii*. Éd. P. E. Schramm dans les *Mon. Germ. Hist.*, SS. XXX, II, p. 982-984. [4200]

Les corps de ces saints furent transportés de Trévise à Nonantule au début du X<sup>e</sup> siècle. Confusion qui règne dans les noms de ces saints et dans l'histoire de leur translation. La tradition de Reichenau.

Pavie. S. Maria Teodota. — ROSSI (LUIGI). *Vertenza giurisdizionale ecclesiastica e canonica per una monaca del monastero di S. Maria Teodota*. (*Bull. della Soc. Parese di storia patria*, 29, 1929, [1930], p. 229-241.) [4201]

Pedona. — RIBERI (ALFONSO MARIA). *S. Dalmazzo di Pedona e la sua abazia, con documenti inediti*. (*Bibliotheca della Società storica Subalpina*, 110, 1929, 510 p.) [4202]

Poggibonsi. — GIORGETTI (ALCESTE). *Il breviario di Poggibonsi*. (Extrait des *Atti della Società Colombaria*, 1929, 16 p., 3 pl.) [4203]

Le beau bréviaire enluminé conservé à la Laurenziana et originaire de l'abbaye St-Michel à Martura est dû tout entier à la main experte de l'abbé Jean (fin XI<sup>e</sup> siècle-commencement XII<sup>e</sup> siècle).

Pola. — FRANCESCHI (CAMILLO DE). *L'antica abbazia di S. Maria del Canneto in Pola e un suo registro censuario del sec. XII*. (*Atti e Mem. della Soc. istriana di Archeologia e storia patria*, 39, 1927, p. 309-345.) [4204]

Portovenere. — FROMENTINI (U.). *L'abbazia di S. Pietro in Portovenere (sec. VI)*. (*Giornale storico e lett. della Liguria*, 1929, p. 129-133.) [4205]

Ravenne. St-Vital. — CECHELLI (C.). *Vetri da finestre del S. Vitale di Ravenna*. (*Felix Ravenna*, 1930, août, p. 1-20.) [4206]

Fragments datant du VI<sup>e</sup> siècle.

Rocca delle Donne. — LODDO (F.). *Le carte del monastero di Rocca delle Donne*. *Indice compilato da P. Massia*. (*Bibl. della stor. subalp.*, t. 89.) — Turin, Cataneo, 1929, 8°, VII-380 p. [4207]

Rodengo. — GUERRINI (PAOLO). *S. Maria delle Nuvole di Castelcovati*, dans les *Mem. storiche della dioc. di Brescia*, série I, 1930, p. 221-223. [4208]

Sant-Angelo in Formis. — STHAMER (E.). *Das Chartular von Sant-Angelo in Formis*. (*Quellen und Untersuchungen aus ital. Archiven u. Bibliotheken*, 22, 1930-31, p. 1-30.) [4209]

Serle. — GUERRINI (P.). *Il monastero benedettino di S. Pietro in Monte a Serle*. *Notizia e documenti inediti*, dans les *Mem. stor. della diocesi di Brescia*, II, 1931, p. 161-242. [4210]

L'abbaye S. Pietro in sul Monte Orsino, apparaît dans l'histoire au XI<sup>e</sup> siècle. Vouloir en faire remonter la fondation aux derniers rois lombards me semble fort hypothétique. Les documents que nous possédons sur cette très modeste abbaye ne nous renseignent que sur ses possessions et leur administration.

——— GUERRINI (Paolo). *La Prepositura di S. Pietro di Liano a Volciano*, dans les *Memorie storiche della diocesi di Brescia*. Série I, 1930, p. 33-64. [421]

Fondation de S. Pietro in Monte Orsino (?)

Serra. — BENASSI (B.). *Del convento di S. Andrea sull' isola di Serra presso Rovigno*. (*Atti e Mem. della Soc. istriana di Archeologia e Storia patria*, 39, 1927, p. 185-218.) [4212]

Le monastère était uni à Pola. C'est lui qui est désigné dans les documents ravennates par « monasterium Sancte Marie et Sancti Andree de insula Serra partibus istriensis. »

——— TORRE (A.). *Le pergamene istriane dell' archivio comunale di Ravenna*. (*Ib.*, 41, 1929, p. 285-337.) [4213]

Actes concernant les terres que le monastère de Serra possédait en Romagne (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle.)

Subiaco. — MORGHEN (R.). *Le relazioni del monaster sublacense col papato, la feudalità e il comune nell' alto medioevo*. (*Arch. della R. Soc. Rom. di Storia Patria*, 51, 1928, p. 181-263.) [4214]

Volterre. — GIUSSANI (ANTONIO). *Il restauro del chiostro di Volterre sub lago di Varese*. (*Riv. archeol. di Como*, 1929, p. 137-140.) [4215]

Vérone. — BOEKLER (A.). *Die Bronzetür von San Zeno* — Marburg, Verlag des Kunstgesch. Seminars, 1931, 4<sup>o</sup>, 71 p., 98 pl. [4216]

Zara. — PRAGA (G.). *Lo « scriptorium » dell' abbazia benedettina di San Grisogono in Zara*. — Extrait de l'*Archivio storico per la Dalmazia*, 1930, 126 p., 25 pl. [4217]

Si fort peu de manuscrits nous restent de l'ancienne bibliothèque, le chartrier heureusement, nous en a été conservé presque au complet. M. P. nous donne de l'une et de l'autre tous les détails qu'il a pu recueillir (catalogue de 1449). — Six fragments de manuscrits (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s.), particulièrement précieux, dont trois graduels, font l'objet d'une étude paléographique très minutieuse. De toutes ces recherches, il résulte que Saint-Chrysogone de Zara fut le « scriptorium » le plus actif de la Dalmatie. Il usa de l'écriture bénéventaine aux XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles, d'une façon plus traditionnelle dans les formes qu'en Italie. Cette écriture, sans doute, ne jouit pas du monopole : on employait aussi la minuscule caroline. Il semble que Saint-Chrysogone a dirigé toute l'activité calligraphique du pays.

#### SUISSE

——— LUSSER (CARL BORR.). *Der Schweizerischen Benediktinerschule Eigenart und Eingenwert*. (*Schweizerische Rundschau*. 31, 1931, p. 193-205.) [4218]



**Beinwil.** — EGGENSCHWILER (FERD.). *Geschichte des Klosters Beinwil von seiner Gründung bis 1648.* — Solothurn, Gossmann, 1930, 8°, 199 p. [4219]

On ne possédait encore aucune histoire de l'abbaye de Beinwil (canton Solothurn). Sans doute est-il malaisé de l'écrire : les sources offrent d'énormes lacunes, et par surcroît, ne parlent guère que de la vie économique du monastère. M. E. a tenté de vulgariser les principales pages de ses annales. — Beinwil fut fondé, sans doute en 1085, par des seigneurs appartenant à la famille des comtes de Egisheim. La première colonie monastique vint d'Hirsau. Le pays manquait de paroisses et d'églises, l'abbaye dès le début devint le centre religieux de toute la vallée de la Lussel. L'église, d'abord dédiée à tous les Saints, reçut plus tard pour patrons S. Vincent et tous les Saints. Ses possessions s'accrurent assez considérablement grâce à la générosité générale qui marque la période comprise entre la deuxième croisade et la troisième (1149-1189). A la fin du XII<sup>e</sup> siècle, Beinwil avait des terres en une soixantaine d'endroits. Somme toute, l'abbaye n'était pas riche. Elle tomba même très vite dans la gêne et désormais ses annales ne constituent plus que le long exposé de sa pauvreté. De sa vie interne et intellectuelle on n'a guère conservé la trace. Au début du XV<sup>e</sup> siècle (1400-1430), on assiste à la totale décadence économique du monastère. Et si une amélioration sensible marque les années 1430-45, elle ne sert qu'à enrichir les soldats qui la mettent à sac, en 1445, l'abbaye ayant eu la mauvaise idée de se déclarer pour Bâle contre l'Autriche. Sous Jean Muller († 1485) qui occupe vraiment la place d'honneur dans la galerie des abbés de Beinwil, la bonne discipline renaît ; mais peu après, coup sur coup, nouveaux saccages en 1491 et 1499. En 1513, Beinwil, remis de ses alertes, ne compte plus que 6 moines. La guerre des paysans cause sa ruine, en 1525. En 1540, il n'y réside plus qu'un moine. Sa mort (1555) entraîne celle du monastère. Désormais celui-ci sera confié à un administrateur. La maison ayant repris quelque vie, on procède, en 1633, à l'élection d'un abbé. C'est le signal d'un nouvel essor. Depuis de longues années, on avait projeté de transférer l'abbaye en un autre endroit. Ce projet fut exécuté en 1648. Le monastère comptait alors, outre l'abbé, douze moines. Ils allaient désormais se fixer à Mariastein.

**Einsiedeln.** — DOERING (O.). *Einsiedeln.* (Alemania, 3, p. 47-57.) [4220]

——— NETZHAMMER (R.). *Die Insel Werd.* — Zug, Eberhard Kalt-Zehnder, [1931], 8°, 88 p. [4221]

——— EBEL (BASILIUS). *Das älteste alemannische Hymnar mit Noten. Codex 366 (472) Einsiedeln (XII Jahrh.).* — Einsiedeln, Benziger, s. d., 4°, 116 p. [4222]

Voir RB., 1932, p. 103, le compte rendu de cette étude sur un manuscrit, sorti du scriptorium d'Einsiedeln, et reproduisant la liturgie en vigueur à l'abbaye entre les XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles.

**Engelberg.** — LEODEGAR (P.). *Der liturgische Kult des hl. Benedikt in der Stiftskirche.* (Tiligrüsse, 15, 1929, 69-75.) [4223]

——— 1729-1929. (ib., p. 13-18.) [4224]

- X. *Ein trauriger Zentenarium.* (ib., p. 73-80.) [4225]
- P. *Barnabas selig in Salzburg.* (ib. p. 48-55.) [4226]
- Pfäfers.** — STENGEL (D.). *Karl Widmers Pfäverser Fälschungen* dans *Festschrift Albert Brackmann.* — Weimar, Böhlhaus, 1931, p. 591-602. [4227]
- MULLER (JOSEPH). *Zwei identische Bullen Innocenz IV für Pfäfers.* (*Rev. hist. eccl. suisse*, 26, 1932, p. 70-72.) [4228]
- Payerne.** — HIRSCH (HANS). *Zur Entstehung der Fälschungen des Klosters Peterlingen*, dans *Festschrift Albert Brackmann.* — Weimar, Böhlhaus, 1931, p. 394-401. [4229]
- MORIN (GERMAIN). *Le missel de Payerne.* (*Rev. d'hist. eccl. suisse*, 1931, p. 112-117.) [4230]
- Grâce à quinze fragments conservés à Lausanne, Zurich et Payerne, D. M. a pu reconstituer, au moins en partie, la physionomie d'un missel plénier, en écriture bénéventine du XI<sup>e</sup> siècle et d'un type inconnu jusqu'ici. On y relèvera plusieurs traits archaïques et pièces autrement inconnues. A noter, du point de vue monastique, la fête de la Translation de S. Benoît (11 juillet), qui confirme le fait, désormais hors de conteste, que la fête en question fut célébrée jadis jusque dans la région même où s'exerçait davantage l'influence du Mont-Cassin.
- Saint-Gall.** — CINGRIA (CHARLES-ALBERT). *La civilisation de Saint-Gall* (*Les cahiers romands*, 5). — Genève, Payot, 1929, 8°, 132 p. [4231]
- LEHMANN (PAUL). *Eine Palimpseststudie (St-Gallen 912).* (*Sitzungsberichte der Bayer. Akad. der Wissenschaften, Philos. hist. Abt.*, 1931, heft 1, 45 p.) [4232]
- BIRCHLER (L.). *Stiftskirche und Stift Sankt Gallen.* (*Schweizer Kunstführer*, VI). — Augsburg, B. Filser, 1930, 8°, 39 p., 16 pl. [4233]
- SCHLUMPF (E.). *Vom Ursprung der St-Galler Sängerschule des Mittelalters.* (*Rev. d'hist. eccl. suisse*, 25, 1931, p. 24-37.) [4234]
- HENGGELE (RUD.). *Professbuch der fürstl. Benediktinerabtei der hhl. Gallus und Otmar zu St-Gallen.* (*Monasticon benedictinum Helvetiae*). — Zug, Kalt-Zehnder, 1929, 4°, 463 p. [4235]
- *Das Professbuch der Abtei St-Gallen, Stifts Archiv., cod. class. 1, cist. C. 3 B. 56.* Phototypische Wiedergabe mit Einf. u. Anhang v. P. M. Krieg (*Codices liturgici e vaticanis praesertim delecti*, t. 2). — Augsburg, Filser, 1931, 4°, 36 p. et 38 pl. [4236]
- GANAHL (K. H.). *Studien zur Verfassungsgeschichte der Klosterherrschaft St-Gallen von den Anfängen bis ins hohe Mittelalter.* — Innsbruck, Wagner, 1931, 8°, XIII-184 p. [4237]
- HIRSCH (H.). *St-Gallen und die Visconti.* (*Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken*, 21, 1929-30, p. 94-119.) [4238]
- Diplôme inédit du 7 octobre 962, par lequel Otton I<sup>er</sup> confirme à l'abbaye de St-Gall le monastère de Massino (Lac Majeur) avec toutes ses possessions. Or celles-ci sont à la base de la fortune des Visconti.

——— EHRENZELLER (W.). *Kloster und Stadt St-Gallen im Spätmittelalter.* —  
St-Gall, Fehr, 1931, 8°, xv-516 p. [4239]

——— SCHEIWILER (S. B. GN.). *Ein St-Gallischer Kirchenstreit am Vorabend  
der Glaubensspaltung.* (*Rev. d'hist. eccl. suisse*, 1931, p. 81-101.) [4240]

——— BISCHOF (A.). *Translationen des Klosters Sankt Gallen und seiner  
Landschaften, dans Barock in der Schweiz*, 1930, p. 84-94. [4241]

Stein a. Rh. — WALDVOGEL (H.). *Mittelalterliche Inschriften im Kloster St-  
Georgen zu Stein a. Rh.* (*Anz. für schweiz. Altertumskunde*, 1930, 32, p. 235-  
245.) [4242]

# I. — TABLE GÉNÉRALE DU BULLETIN.

MONACHISME PRIMITIF . . . . .	1	672	1638	2800	3561
MONACHISME BÉNÉDICTIN . . . . .					
GÉNÉRALITÉS . . . . .	27	702	1702	2837	3594
BIOGRAPHIES (ordre chronologique) . . .	81	745	1773	2874	3643
HISTOIRE DES MONASTÈRES (ordre alphab.)					
Albanie . . . . .	—	—	—	—	3838
Allemagne . . . . .	217	891	2088	3089	3839
Amérique . . . . .	304	957	2271	3216	3931
Angleterre					
anciens monastères . . . . .	309	958	2273	3221	3932
congrégation anglaise . . . . .	333	1005	2329	3261	3954
autres congrégations . . . . .	343	1014	2342	3274	3866
Asie . . . . .	—	1017	2349	—	—
Australie . . . . .	—	—	—	3277	—
Autriche . . . . .	347	1023	2351	3278	3968
Belgique-Luxembourg . . . . .	368	1027	2373	3285	3975
Espagne . . . . .	421	1064	2417	3309	4005
France					
généralités . . . . .	427	1080	2437	3328	4016
anciens monastères . . . . .	433	1088	2448	3342	4020
congrégation de St-Maur . . . . .	576	1384	2632	3442	4143
congrégation de St-Vanne . . . . .	590	1399	2657	3455	4155
congrégation de France . . . . .	595	1403	2664	3456	4158
Grèce . . . . .	—	—	—	3457	—
Hollande . . . . .	609	1425	2667	3458	416
Hongrie . . . . .	618	1427	2671	—	4167
Italie . . . . .	619	1428	2674	3465	4169
Pologne . . . . .	670	—	—	3535	—
Portugal . . . . .	—	—	2730	—	—
Suisse . . . . .	671	1545	2738	3537	42
Tchéco-Slovaquie . . . . .	—	1634	2797	3590	—
Yougoslavie . . . . .	—	1635	—	—	—

1. Les chiffres renvoient aux numéros d'ordre. Lorsque dans le Bulletin plusieurs numéros en suivant traitent du même sujet, seul le premier de la série est généralement indiqué. — D. Thierry Réjalot s'est très obligeamment chargé de dresser ces tables ; je lui exprime ici toute ma gratitude.



## II. — TABLE DES AUTEURS.

### A

Abadal i Vinyals, R. d', 3318.  
 Abbagnano, 3740.  
 Abels, H., 786.  
 Abrahams, 3020, 3033.  
 Adam, A., 179.  
 Adam, Aug. 2974.  
 Adami, 1488.  
 Aebischer, 1592.  
 Ahlaus, 3610.  
 Ahrens, 1844, 3186.  
 Aïmond, Ch., 551, 1341, 2591.  
 Albareda, Ans., 1071, 2426, 2427, 2428.  
 Albe, Ed., 1208.  
 Albers, B., 11, 2887, 3484.  
 Albert, P. P., 275, 2221, 2359.  
 Albizzati, 1469.  
 Alcocer, 1920, 2435, 3309, 3327.  
 Aldin (Cecil), 962.  
 Alessandro, 3043.  
 Alfonso, 812, 1876.  
 Alix, 2056.  
 Allemand, 479.  
 Allgeier, 2605, 2953, 3551.  
 Allison, 2931.  
 Alphandéry, 3759.  
 Alquier, 1210.  
 Alston, C., 997.  
 Altaner, 3052.  
 Altinger, E., 3169.  
 Amadeo, F., 86.  
 Amadio, G., 2085.  
 Ambrosio, 1523.  
 Amédée de Zedelghem, 832, 1968.  
 Amelli, A., 3483.  
 Ammam, 2790.  
 Andrews, 3950.  
 Anemüller, 3915.  
 Ancelet-Hustache, J., 2014.  
 Anger, D., 558, 1137.  
 Anton, Fr., 1067.  
 Antonelli, 2015, 3554.

Arbois de Jubainville, 2444.  
 Arens, 2138.  
 Arnaud d'Agnel, 1211.  
 Arnim, A. von, 3779.  
 Arnold, B., 779, 911.  
 Arnswaldt, 3142.  
 Assié, 2589.  
 Atkins, 3226, 3951.  
 Aubert, M., 73, 895, 3339, 3363.  
 Aubourg, 1789, 3565.  
 Audouin, M., 580, 581.  
 Augé, R., 726.  
 Ault, 3257.  
 Autorde, 2499.  
 Auvray, 1321, 1353.  
 Ayreux, M. D', 1365.  
 Aveline, Cl., 1127.

### B

Babelon, J., 1079.  
 Bacherber, M., 761, 762.  
 Bachinger, L., 273.  
 Bachtin, 2142.  
 Bade, 3867.  
 Bader, 3896.  
 Baer, Leo, 218.  
 Baesecke, G., 3180.  
 Baeseckes, G., 2213.  
 Baethgen, Fr., 935.  
 Baier, 2220.  
 Baix, F., 1060.  
 Bakhtine, 2480.  
 Balanyi, G., 673.  
 Baldinerri, L., 210.  
 Ball, 1668.  
 Ballaguy, 2011, 2012, 2013.  
 Balogh, 2884.  
 Banchereau, J., 1094.  
 Bandelloni-Palma, 3647.  
 Bange, E., F., 71, 951, 2108.  
 Banz, R., 2744.  
 Baqué, 1145.  
 Barbat, 2469.  
 Barbedette, 2516.  
 Barbier, L., 4096.

Barby, 2272.  
 Bärnwick, F., 954.  
 Barone, 2700.  
 Barré, 4190.  
 Barrella, 1521.  
 Barrowe, 2522.  
 Barry, 3974.  
 Bartelli, 1923.  
 Barth, 3329.  
 Barthel, M., 712.  
 Bartocetti, 1820, 1922.  
 Bascapé, 3517.  
 Baskerville, 3231, 3232.  
 Basler, Otton, 2075.  
 Basquin, A., 602.  
 Basset d'Auriac, 763.  
 Bassler, 2180.  
 Bateman, G. C., 427.  
 Batifol, P., 1268, 2910.  
 Battaglia, Dante, 3646.  
 Baudot, M., 1338.  
 Baudot, J., 1655.  
 Baudrillart, Mgr, 175.  
 Bauer, F., 1678.  
 Bauer, Dr. A., 3711.  
 Bauermann, Joh., 3102, 3149.  
 Bauernfeind, 2147.  
 Bauerreiss, R., 920, 1717, 2125, 3104, 3105, 3106, 3107, 3198, 3801, 3854, 3858.  
 Bauman, W., 244, 797.  
 Baumont, G., 593.  
 Baumstark, Ant., 66, 1506.  
 Baur, B., 874, 1782, 3561.  
 Bayart, F., 300, 2457.  
 Baynes, 1667.  
 Bazin, R., 2342.  
 Beaudouin, L., 1750, 2381.  
 Beaupin, E., 401.  
 Beaussart, 3360.  
 Beccari, 3744.  
 Beck, E., 74, 992, 1745, 3932.  
 Becker, A., 2941.  
 Beckman, 1708.  
 Bécourt, E., 434.  
 Bécourt, E., 1092.  
 Beddie, 3632.

- Beeson, 2163.  
 Begonnet, 2595.  
 Behn, 3159.  
 Beitlechner, 2935.  
 Beitz, E., 174, 289, 290, 2140, 3763.  
 Bellini, 1560.  
 Beltrami, A., 752, 1780.  
 Beltrumi, L., 637.  
 Benassi, 4212.  
 Bendel, Fr. J., 283.  
 Benedetti, 1445.  
 Benesch, 3280.  
 Benham, Ch., 314.  
 Benoît, I., 1255.  
 Benoit, F., 2530, 3402.  
 Benussi, 3501.  
 Benzler, W., 235, 906.  
 Berenger, 3397.  
 Berengier, Th., 57.  
 Bergamaschi, 209, 2076.  
 Bergkamp, 3451.  
 Berlière, U., 40, 41, 48, 49, 69, 75, 412, 657, 724, 890, 1028, 1059, 1737, 1754, 1765, 1766, 2025, 2047, 2063, 2510, 2567, 2661, 2662, 2848, 2855, 2857, 2858, 2863, 2869, 3015, 3067, 3069, 3073, 3083, 3267, 3286, 3290, 3306, 3611, 3631, 3809, 3818, 3983, 4070, 4144.  
 Bernard, P., 526.  
 Bernard, P., 569.  
 Bernard, H., 1033.  
 Bernard, I., 2508.  
 Bernard, A., 2612, 2615, 2616.  
 Bernhard, I., 58.  
 Bernhart, 3787.  
 Berry, 3426.  
 Bertoglio, 3667.  
 Bertolini, O., 621, 2678.  
 Bertrand, 1201.  
 Bertuzzi, 4181.  
 Besse, D., 59, 696.  
 Bessler, 1816, 2893.  
 Besson, M., 671, 1590.  
 Bette, 2260.  
 Betten, 1869, 2942, 2943.  
 Betzendorfer, 1967, 3753.  
 Bévenot, H., 296, 2257.  
 Beveridge, 3953.  
 Beyerle, 2216, 2217, 2218, 2960, 3184, 3187, 3921.  
 Beyse, O., 923, 924.  
 Beyssac, 2945.  
 Bezard, Y., 2584.  
 Bezold, F. von, 793.  
 Biagi, 4197.  
 Bianchi, 2703.  
 Bianchi-Gagliosi, 4191.  
 Biasiotti, G., 65.  
 Bickel, E., 760.  
 Bicknell, 2609.  
 Bielmeier, 2824.  
 Bigard, 1315, 2521, 2600, 3419, 3421.  
 Bigelmair, A., 875.  
 Bihl, 2009.  
 Bihlmeyer, F., 93, 732.  
 Bilson, 3940.  
 Binchy, 3576, 3839.  
 Birchler, L., 1572, 2749, 3538, 4233.  
 Birdsall, 4032.  
 Biron, R., 544, 1164.  
 Biscaro, 3058.  
 Bischof, A., 4241.  
 Bishop, Ed., 2280.  
 Blair, 3234.  
 Blamonte, 3496.  
 Blanc, 3353.  
 Blanquart, F., 547, 1231, 1348.  
 Blazy, 4152.  
 Bled, 1294.  
 Bleibaum, 3158.  
 Block, M., 325, 2871, 3605.  
 Bludau, 2904, 3588.  
 Blundell (A. Weld), 61, 3273.  
 Bock, 3138, 3879.  
 Böckeler, M., 178, 849.  
 Bocquillet, 2566.  
 Bodington, O., 1087.  
 Boeckl, D. C., 730, 850.  
 Boeckler, A., 934.  
 Boeckx, 2383.  
 Boekler, A., 956, 3125, 4126.  
 Bogler, 3895.  
 Bognetti, 3532.  
 Bolsigo, 3411.  
 Boinet, 1221, 2414.  
 Boissonnade, 1760.  
 Bondatti, 853.  
 Bondioli, 3473.  
 Bondois, P., 571.  
 Bonenfant, 2606.  
 Bonhoff, 2173.  
 Bonini, 3494.  
 Bonisson, 3013.  
 Bonnefoi, 2622.  
 Bonno, 1166.  
 Bömingham, 3047.  
 Bordoy-Torrents, M., 755.  
 Borel, T., 1105.  
 Borghezio, G., 635, 2684.  
 Borghrave d'Altena, 3304.  
 Borie, 2537.  
 Bosback, 3129.  
 Böser, 3100.  
 Bossebœuf, 2008, 2459.  
 Bossert, 1963.  
 Bonard, 4028.  
 Bonchacourt, 508.  
 Bonchel, 2631.  
 Bondet, P., 543, 1317.  
 Bondois, P. M., 516.  
 Bonisson, 4128.  
 Bourdeaut, 1331, 1332.  
 Bourdeux, 1307, 1308.  
 Bourdon, 1899.  
 Bourguignon, 2407.  
 Bourilly, 1212, 1215.  
 Bousquet, 3376.  
 Bousset, W., 6, 8, 9.  
 Boutillier du Retail, 1083.  
 Bouvilliers, 1293, 1809, 1810, 3603.  
 Bowler, 3957.  
 Boxberg, 3868.  
 Boyer d'Agen, 1414.  
 Brackmann, A., 220, 2179, 2761, 3109, 3155, 3369.  
 Bradley, H., 143.  
 Brasse, G., 254, 2108, 4083.  
 Branchereau, J., 460, 1094, 1209, 1252, 1256, 1291, 1327, 4110.  
 Brandileone, 1992.  
 Brandt, C. D. Y., 613.  
 Branti, 3150.  
 Brasse, 254.  
 Brauer, 2776.  
 Braun, S., 1045.  
 Braun, I., 2135, 2948, 3153.  
 Brautigam, 1786.  
 Bréhier, L., 72, 566, 1360, 2487, 3435.  
 Brémond, A., 2802.  
 Brémond, H., 337, 584, 1788, 2801, 3450.  
 Brémond, I., 2800.  
 Brenneke, 2235, 3841.  
 Brenneli, 2046.  
 Brenninkmeyer, 1778.  
 Brentano, 2087.  
 Bresse, 2627.

- Breywisch, 3176.  
 Bricaud, 2654.  
 Brière, 1269.  
 Briussel, 2524.  
 Brighthmann, 2922.  
 Brimmeyr, 2416.  
 Brinktrine, 826.  
 Brittain, 1812.  
 Bronarski, L., 176.  
 Brookfield, P., 1031.  
 Brooks, 3547.  
 Brosnan, M., 24.  
 Bruchet, 2445, 3336.  
 Bruckner, 1893, 1913.  
 Bruder, 2934.  
 Brun, F., 2653.  
 Brunellière, 1175.  
 Brunereau, A., 451, 1125, 2468.  
 Bruni, 1510.  
 Brutails, 1227.  
 Bucciardi, 2688.  
 Buchberger, M., 915.  
 Bucher, 2767.  
 Bucherer, 1834.  
 Büchi, 1575.  
 Buchholz, Ch., 2803.  
 Buchner, M., 133, 537, 2581, 2958, 3423.  
 Buchner, F. X., 2951.  
 Buckreis, 3599.  
 Buenner, 1741.  
 Bughetti, 2734.  
 Bühler, J., 36, 177.  
 Bühler, I., 3850.  
 Bulic et Karaman, 1637.  
 Buonocuore, 856.  
 Burge, 3959.  
 Burkitt, 1439, 1601, 3552.  
 Busley, 2139, 3123.  
 Butler, C., 60, 703, 704, 1595, 2334, 3597, 3657, 3960.  
 Butler, U., 1011.  
 Buzzetti, 1456, 1526.  
 Buzzi, G., 622.  
 Buzzi, P., 775.
- C**
- Cabrol, F., 131, 3366.  
 Cachet, 774, 1162, 3361.  
 Cahannes, 1553, 1554.  
 Caillet, 2055, 3368, 4044.  
 Calisse, 3651.  
 Callewaert, 1629.  
 Calmette, 3701.
- Cambiaso, D., 636.  
 Cam et Jacob, 3949.  
 Camm, B., 639, 663, 1015, 1016, 1047, 1404, 2345, 2347, 3270, 3958, 3965.  
 Campbell, 2307.  
 Campi, 2021.  
 Canisi, 1531.  
 Canudas, 3320.  
 Canevin, J. F., 305.  
 Capelle, B., 3581, 3664.  
 Capparoni, 3732.  
 Carlyle, 1927.  
 Caraman, 2460.  
 Caronti, E., 405.  
 Carpentier, 3345.  
 Carreras, L., 756.  
 Carton de Wiart, H., 3852.  
 Carton de Wiart, X., 2387.  
 Cartwright, 1985.  
 Carusi, E., 129, 1433, 1459.  
 Casamassa, 3579.  
 Casel, O., 249, 1757.  
 Casier, J., 1036.  
 Caspar, E., 149, 814.  
 Cassini, M., 643.  
 Cassoni, 1513.  
 Castagnoli, P., 851.  
 Castel, A., 862.  
 Castel, A., 746, 1385.  
 Castelluci, A., 642.  
 Castorina, C., 656.  
 Catalan de la Sarra, 3409, 4091.  
 Caterino, 1450, 1898.  
 Catoio, V., 2685.  
 Cava, 507.  
 Cavallera, 1651.  
 Cecchelli, C., 1455, 1512, 4206.  
 Celi, G., 625, 626.  
 Cenci, 1542, 2676.  
 Ceppi Bernardi, J., 808.  
 Cessi, 1540.  
 Cenneau, 475.  
 Chaillan, 191, 2607, 4075.  
 Chaîne, 2805.  
 Champeaux, 3610.  
 Champion, 1652.  
 Champly, 4036.  
 Chamson Mazauriac, 2558.  
 Chanage, S., 2273.  
 Chapeau, G., 2470, 4035.  
 Chapman, J., 2905, 3956.  
 Chappée, 1199, 1382.  
 Charbonneau-Lassay, 1111.
- Charier, 1104.  
 Charlier, 3440.  
 Charpon-Feugerolles (Cte de) et Guigne, G., 488.  
 Chartier, M., 497, 2512, 3358, 3388, 4063, 4069.  
 Charvin, G., 3447.  
 Chaume, M., 563, 803, 1082, 3703.  
 Chaussin, 2883.  
 Chauveau, 3404.  
 Chauvin, P., 32, 78, 749.  
 Chellini, 1520.  
 Cheneau, P. 679.  
 Chenesseau, 478, 1289, 4115.  
 Chenon, E., 1113, 1132.  
 Chiaborelli, 4173.  
 Chiari, 1981.  
 Chimenti, T., 148.  
 Chirol, 1184, 3390.  
 Chocqueel, J., 442.  
 Chomton, 1156.  
 Chossat, M., 171.  
 Christ, 2092, 2740.  
 Christen, 1372.  
 Christianus, 237.  
 Christoffel, 3204.  
 Churchill, 3246.  
 Ciampelli, 2984.  
 Ciapelli, 2675.  
 Cimagomo, 3495.  
 Cingria, 4231.  
 Cisneros, 873.  
 Clanché, 2070.  
 Clapham, A. W., 990.  
 Clark, E. C., 310.  
 Clark, J. M., 1621.  
 Clarke, W. K. L., 687, 1674.  
 Clark-Maxwell, 995, 1738.  
 Claudon, 470.  
 Clauss, 1962, 1964.  
 Clément, J., 1128, 2608.  
 Clargéac, 1351.  
 Clermont, 3431.  
 Closson, E., 1627.  
 Cluzan, 1178.  
 Coccannari, O., 664.  
 Cochin, H., 867.  
 Coelho, 2736.  
 Coenen, 417, 617, 1041, 1055, 2409, 2374.  
 Coens, M., 866, 1937, 2576.  
 Cognasso, 2677.  
 Colavolpe, 1453.  
 Coleman-Norton, 2914.

- Colgrave, 1840.  
 Cöller, 2917.  
 Colliander, E., 611.  
 Colombo, S., 106.  
 Combes de Patris, 1177.  
 Conant, 3370, 3371, 3372,  
 3374, 4045, 4050.  
 Connolly, 2330, 2333,  
 3261-3263, 3954, 3955,  
 3964.  
 Cons, 3813.  
 Constant, G., 2284.  
 Convay, 1310.  
 Cook, 1835, 2925, 2932,  
 2933.  
 Cooke, 1139.  
 Copinger, E., 502.  
 Cordevani, M., 118.  
 Cordignano, 3838.  
 Cornell, 1807, 1808.  
 Corradi, A., 645.  
 Corrodi-Sulzer, 2796.  
 Cortesi, D., 155.  
 Costanza, I., 694.  
 Cotton, 3936.  
 Couillard, E., 1233.  
 Coulton, G.-C., 35, 2283,  
 3224.  
 Coutil, 2554, 2555.  
 Cram, 3221.  
 Cranage, D. H. S., 993.  
 Craster, 2275, 2302, 2304.  
 Crépin, J., 1035.  
 Creutz, 2809, 3474, 3477,  
 3520, 3733.  
 Crocier, 3982.  
 Crum, 2812.  
 Cullen, J.-B., 26.  
 Curti-Pasini, S. B., 776.
- D**
- Daab, 3671.  
 d'Abadal i Ninyals, R.,  
 3318.  
 Daclin, L., 1138, 2473.  
 d'Agrain, H., 2597.  
 Dahlmann, 4054.  
 Dailliez, 2463.  
 d'Ales, 1660.  
 d'Angelo Maria, 1396.  
 Danhaive, F., 397.  
 Dannenberg, 3197.  
 Danzer, B., 278, 2867,  
 2900, 2901, 3192, 3637,  
 3640, 3842, 3844.  
 Darley, 1357.  
 Darras, E., 2501.  
 Dasnoy, W., 208, 885.  
 Dasse, 1140.  
 Daufend, H., 768.  
 David, L., 1624.  
 David, P., 4016.  
 Davodet, 1336.  
 d'Ayieux, M., 1365.  
 Deanesly, 2294, 2296.  
 de Douillé, 3352.  
 De Bruyne, D., 76, 1052,  
 1643, 1803, 1819, 1843,  
 2906, 2979, 3658, 4137.  
 Debruisson, 4101.  
 Décap, 2498.  
 de Charmasse, A., 436.  
 de Chérancé, L., 1096.  
 Declercq, 2080.  
 de Courten, 1562, 1563,  
 De Cuyper, 2384.  
 de Dartain, 4155.  
 De Flandreysy, J. et Mel-  
 lier, E., 503.  
 de Font-Réaulx, J., 1118,  
 2450, 3412, 4026.  
 Defossez, 2737.  
 de Gaiffier d'Hestroy, B.,  
 2375.  
 Degert, 1389, 2599, 3448.  
 de Ghellinck, J., 316, 4149.  
 de Hemptinne, J..., 702.  
 de Ibarrondo, J.-B., 3821.  
 Deindl, M.-X., 711.  
 de Jerphanion, 1516.  
 de Jong, 3461.  
 de Kerchove, P., 207, 603,  
 821, 1399.  
 de Laborderie, A., 1245,  
 4025.  
 de Labriolle, 2825.  
 Delacroix, 1424.  
 de Lacger, L., 482, 483,  
 575, 1089, 1167, 2709.  
 Delagrange, 1344, 3395.  
 Delaigue, 1361.  
 de Lanouvelle, E. 3060.  
 Delaunay, L., 441, 486,  
 1172, 1337.  
 Delaporte, 1623, 1774.  
 de la Tejera, 4011.  
 Delcambre, 3808.  
 Delégue, 3456.  
 Delehay, H., 683, 697,  
 1650, 1677, 2713.  
 de Le Rue, 4021.  
 Delessard, L., 501, 4080.  
 de Leusse, G., 553.  
 del Faro, 1534.  
 Del Giudice, 1871.  
 del Marmol, Bon., 51, 52.  
 d'Elne, J., 447.  
 de Luca, 2712.  
 de Lucia, M., 668.  
 Delvaux de Fenffe, Ad.,  
 2403, 2406.  
 Demaison, 1281, 1282.  
 de Marcère, 3359.  
 Demaret, G., 47, 54.  
 de Mecquenem, Ch., 522,  
 876.  
 De Meester, 650.  
 Dementiais, E., 480.  
 De Meulemeester, M.,  
 1038, 1039.  
 de Monléon, 2635.  
 de Monsabert, 519, 3393,  
 3592, 4067.  
 Demont, 4027.  
 de Moreau, Ed., 1831,  
 1832, 1833, 3709, 3710.  
 de Moreau, H., 1704, 2437,  
 3236, 3829.  
 de Mori, 3534.  
 Deneux, 2560.  
 Denis du Péage, 1850.  
 de Nolhac, P., 1109.  
 Dens, Ch., 1040.  
 de Pas, J., 532, 1297, 3416,  
 4018.  
 de Perline, 439.  
 de Planhol, 1390.  
 Depoin, I., 539, 804, 1202,  
 2552.  
 De Poorter, A., 408, 1050,  
 Deprez, 2026.  
 De Puniet, P., 1420,  
 2853, 3630.  
 Derche, 4053.  
 de Reehapt, 4076.  
 Deries, 2641, 4154.  
 de Roquetaillade, 1302,  
 1309.  
 Deroux, 2872.  
 de Saint-Avit, 2442.  
 de Saint-Laud, Cte, 432.  
 de Saint-Périer, 1241,  
 1242.  
 de Saint-Pol, Cte, 578.  
 de Saint-Fulgent, 1238.  
 Deschamps, P., 471, 718,  
 710, 1153, 1228, 4048,  
 4049.  
 Deschamps de Pas, J.,  
 3993.



Deschepper, R., 371.  
 Descottes, 4083.  
 Desdouts, 3449.  
 Descoulières, M., 567.  
 Deshoulières, F., 579,  
 1186, 1190, 1250, 1358,  
 1363, 3441.  
 de Simoni, 1468.  
 Desmond Gleeson, J., 959,  
 895, 2289.  
 Despiney, 2557.  
 Des Robert, 1402.  
 Dessing, 4166.  
 Destrée, Br., 39, 1703.  
 Destrée, Jos., 393, 394,  
 1056, 3301.  
 de Sturmer,  
 de Terline, 439.  
 de Tervaren, 4118.  
 de Truchis de Varennes,  
 2536, 3373.  
 Detrez, 2643, 2644.  
 Bettweiler, 3882.  
 de Valence, 1260.  
 de Valons (Guy), 460,  
 3348, 4107, 4108.  
 de Vathaire, 1745<sup>bis</sup>.  
 de Vaulabelle, M., 887.  
 Deveille, 1160.  
 Déverin, 1330.  
 Deville, 3339.  
 De Wald, 1567, 2750.  
 de Warengien, C., 1108.  
 Dewert, J., 386, 387.  
 Dezes, 477.  
 d'Hoop, A., 370.  
 Diamare, 1482.  
 Didier, J. Ch., 3780-82.  
 Diehl, Ch., 1017.  
 Dillay, 2438.  
 Di Martino Fusco, M.,  
 644, 1429.  
 Dirr, 3131.  
 Dobiache Rojdestvensky,  
 1236, 2482, 2937.  
 Doble, 2823, 3573.  
 Doering, 4220.  
 Dolan, 2019.  
 d'Olcoer, N., 3322.  
 Dold, A., 271, 2134, 2226,  
 2227, 2228, 2229, 2261,  
 3183.  
 Dolenz, 1906.  
 d'Olivier, E. N., 1073.  
 Domarus, 3874.  
 Domenici, G., 114.  
 Domizlaff, 1959.

Donnet, 2385.  
 Dorn, 3139.  
 Dornier, 2441.  
 Douglas, C. W., 2299.  
 Douglas, D. C., 2292,  
 3237, 3243.  
 Douglas, M. C., 3937.  
 Doyle, 1698, 2282.  
 Drake, 1909.  
 Drane, 1732.  
 Dresch, H. J M., 4165.  
 Drexler, E., 299.  
 Dreyler, 2175.  
 Drinkwelder, E., 196.  
 Droz, E., 198.  
 Druwé, 3741.  
 Dubosc, G., 1116.  
 Dubrulle, H., 550, 2031.  
 du Chauchit, 2511.  
 Duchaine, 2534.  
 Dudine, 3668.  
 Dueball, 3225.  
 Duffourc, 1203.  
 Dufour, 1334.  
 du Fresnel, 1731.  
 Dugué, 1229.  
 Duhem, 4071.  
 Duhr, 1763.  
 Duine, F., 121.  
 Dujaire-Descombes,  
 1391.  
 Dumolin, 4097.  
 Dumont, 1383.  
 Dupin, P. et P., 1106.  
 Duplus, 2540.  
 Dupont, 2531.  
 Dupont-Lacheval, 3593.  
 Duprat, 1214, 2523.  
 Durand, 1355, 1392.  
 du Ranquet, 1253.  
 Durengues, 500.  
 Dusautoir, 1776.  
 Duschard, 2975.  
 Duvernoy, E., 590.  
 Dwoeschak, 2157.  
 Dyroff, 3745.

## E

Eaton, 3247.  
 Ebel, 4222.  
 Ebner, A., 359, 360.  
 Eckenstein, L., 680.  
 Ede, W. Moore, 2324.  
 Effmann, W., 301.  
 Eggenschwiler, 4219.  
 Egli, 2747.

Ehrle, Card., 1507.  
 Ehrenzeller, 4239.  
 Ehret, 4087.  
 Eichengrün, Fr., 2976.  
 Eilenstein, 2361.  
 Eisele, 1606.  
 Ekkehart, 1613.  
 Ellard, 3880.  
 Emerich, 3107.  
 Emmerig, 2064.  
 Endl, Fr., 347, 3968.  
 Endress, 2215.  
 Englebert, O., 241.  
 Enshoff, 3219.  
 Erdmann, 4125.  
 Ermini, F., 769, 770, 2970,  
 2977.  
 Ernst, 2230.  
 Ernst-Weiss, 4077.  
 Esparseil, 3424.  
 Esselborn, 1882.  
 Esposito, 3575, 4174.  
 Estcourt, R., 1008.  
 Estournet, 2497.  
 Evans, J., 1086, 4039.  
 Eygenraam, L. C. L., 1063.

## F

Fabre, A., 572, 1378.  
 Fabre, L., 3349.  
 Fabozzi, 3493.  
 Fach, 2785, 3555, 3556.  
 Faffin, 1830.  
 Fage, R., 1226.  
 Fagot, 1814.  
 Fähr, 1620.  
 Fairweather, 2288.  
 Falce, 1431, 4288.  
 Falco, 4193.  
 Faraal, 3254, 3944.  
 Farault, 1244.  
 Farcy, 4113.  
 Fasola, C., 648.  
 Fazy, M., 1081.  
 Fawtier, R., 523.  
 Fedele, P., 653.  
 Fedotoff, 2829.  
 Fehleissen, 2857.  
 Fehrle, 2940.  
 Feller, J., 415.  
 Fellerer, 2158.  
 Fels, 3430, 4088.  
 Feltoe, C. L., 976.  
 Fernandez, 4009.  
 Fernandez Menende, J.,  
 1078.

Ferner, W., 723.  
 Ferrante Boschetti, 1518.  
 Ferrier, 2442.  
 Ferro, 1539, 2720.  
 Feuling, D., 100, 3272.  
 Feulner, A., 928, 942, 2265.  
 Filliatre, C., 582, 1393.  
 Fink, W., 262, 263, 1784, 1784, 1793, 2017, 2068, 2199, 2200, 3161, 3196, 3498, 3855, 3913.  
 Finsterwalder, 2816.  
 Firminger, W. K., 806.  
 Fischer, H., 3044.  
 Fischer, J., 872.  
 Fischer, Y., 3070.  
 Flactaire de Roustan, 2023.  
 Flannery, 2896.  
 Flaskamp, F., 124, 1852, 1857, 1858, 1859, 1860, 1861, 1862, 1867, 2945, 2946, 3700, 4163.  
 Flechter, 3215, 1838, 1839.  
 Fliche, A., 153, 810, 811, 818, 819, 1324, 1932, 1933, 1934, 1940, 2994.  
 Flipso, 3379.  
 Flora, 2310.  
 Florisoone, 3403.  
 Flory, 2515.  
 Foiret, F., 513, 2547.  
 Foncke, R., 374.  
 Forbes, F. A., 87.  
 Fordyce, C. J., 1849.  
 Foresti, A., 865.  
 Formentini, 3465.  
 Forot, V., 552.  
 Forster, M., 2952.  
 Fournier, P. F., 1342.  
 Fournier, P., 137, 815.  
 Fournier, E., 2476.  
 Frain, E., 2080.  
 Frairon, 2088.  
 Franceschi, 3530, 4204.  
 Franses, 2831.  
 Franzmeier, 3162.  
 Fraundorfer, 2266.  
 Frenken, G., 146, 3872.  
 Fresutti, 655.  
 Freytag, 3174.  
 Frideswide, S. M., 3967.  
 Friedrich, 2123.  
 Frielingsdorf, J., 227.  
 Friend, 1311, 1313.  
 Fries, 2371.

Frisk, 3908.  
 Frola, 1463.  
 Fromentini, 4205.  
 Frost, 3178.  
 Fruytier, A. J., 1058.  
 Fruytier, E. P., 610.  
 Fry, 2743.  
 Fuhrmann, 2815.  
 Fullerton, G., 870.  
 Füsslein, 2267.  
 Futterer, 3558.  
 Fyot, 1155.

## G

Gabraith, 972.  
 Gabrehat, 2448.  
 Gabrieli, 3509.  
 Gaillard, A., 440, 2626.  
 Gailloux, P., 3.  
 Galabert, 4059, 4078.  
 Galbraith, V.-H., 972, 2328, 3258.  
 Galbreath, 3842.  
 Galindo Romeo, P., 555.  
 Galindo-Romeo et Meillon, A., 2596.  
 Gall, 2453.  
 Gallerand, 1736, 1944.  
 Gallifet, L., 574.  
 Gallo, 3466, 3475, 3478.  
 Gallo, 3505.  
 Galluppi, 4186.  
 Galtier, E., 545.  
 Gambier Parry, 3239.  
 Ganahl, 4237.  
 Ganay, 2040.  
 Ganshof, F.-L., 438, 788, 1748, 2451, 2574, 3386, 3505.  
 Garcia de Cisneros, 873.  
 Garcin, 3344, 4020.  
 Gardiner, D., 975.  
 Garufi, C. A., 662.  
 Gassner, 2919.  
 Gaspar, E., 149.  
 Gasquet, 1772.  
 Gass, 3330.  
 Gasser, 1366.  
 Gastia, 1528.  
 Gaston, J., 3410.  
 Gastoué, 1916.  
 Gatterer, M., 127.  
 Gaucheron, 4094.  
 Gauchery, F. et Deshoulières, 498.  
 Gauchet, R., 457.

Gauderon, 2545.  
 Gaudioso, 4182.  
 Gaudy, 1597.  
 Gaultier, 4123.  
 Gautherot, 2077.  
 Gay, 1930, 4023.  
 Gebele, 2210.  
 Geiger, 3922.  
 Geiselmann, 1735, 1872, 1886, 3760, 3747.  
 Geiser, 1594.  
 Gellée, A. F., 1130.  
 Gemoll, 1646.  
 Gendronneau, 2528.  
 Gengler, N., 420.  
 Gennevoise, 1180.  
 Genoino, 11447, 1448.  
 Genuardi, 1870.  
 Georges, P., 1124.  
 Gérard, 1775.  
 Gerardi di Montensis, 388.  
 Gerdes, 2170, 2268.  
 Germain de Maily, L., 549, 2478, 2620, 3386.  
 Gernhardt, 3199.  
 Gerould, 1912, 2980.  
 Gessler, 1829, 2390.  
 Geyer, B., 831, 1996, 3022.  
 Ghedini, 1648.  
 Gibrat, J., 437.  
 Gildmann, 1994.  
 Giliberti, 1451.  
 Gillet, L., 98, 105, 716.  
 Gillmann, F., 834, 3737.  
 Gilson, 3031, 3802.  
 Giorgetti, 4203.  
 Giorgi, I., 631.  
 Giraud, 2650.  
 Giraud-Mangin, 1333.  
 Girault, 2611.  
 Giuseppe, 1502.  
 Giussani, 1454, 4215.  
 Glasthaner, 2151, 2152, 2156, 3140, 3141, 3824.  
 Gleumes, 3035.  
 Gley, 4142.  
 Glöckner, K., 256.  
 Glogger, 2263.  
 Glückert, 2048, 2073, 3816.  
 Gobillot, Ph., 4, 1047.  
 Godefroy, I. E., 591, 592, 2657, 2658, 3151, 3455, 4081.  
 Godfrey, 3948.  
 Godinat, A., 489.  
 Goldingham, M. E., 201.

Goldschmidt, 2696.  
 Göller, 2089.  
 Gollob, 3612.  
 Gomey, M., 713.  
 Gomez-Moreno, 1069.  
 Gontan, 3086.  
 Goodman, 2322.  
 Gorce, 1645.  
 Gordon, 1697.  
 Gorge, 3666.  
 Götz, 3077.  
 Gougau, L., 25, 45, 62,  
     77, 111, 239, 428, 429,  
     721, 1290, 1727, 1731,  
     1747, 3624, 3625.  
 Goudallier, 4029.  
 Gouhier, 2663.  
 Goupil de Bouillé, 2461.  
 Gourju, 2084.  
 Gout, P., 505.  
 Goutan, 2086.  
 Govaerts, J., 1057.  
 Goyau, G., 212, 734, 1048,  
     1977, 2817.  
 Grabmann, M., 835, 2035,  
     2862, 3771.  
 Gradenwitz, 3661.  
 Graff, 2154.  
 Graham, H., 960, 1687.  
 Graham, R., 312, 965,  
     969, 994, 1136, 2278,  
     3228, 3240, 3251, 3941.  
 Graham, R. et Clapham,  
     4037.  
 Gran, 2426.  
 Grasser, 1217.  
 Grattan Llood, 1609.  
 Gravini, 1465.  
 Grazioli, A., 64, 929.  
 Green, 2285.  
 Grégoire, 4019.  
 Greiner, 3888.  
 Gremper, 2897.  
 Grey, 2338.  
 Grimaldi, 1777.  
 Grimer, 3350.  
 Gröber, K., 939.  
 Grojean, 2820.  
 Grorichard, 4159.  
 Grosdidier de Matons, M.,  
     548.  
 Grossmann, 2990.  
 Grünenwald, 2258.  
 Grunzweig, 3454.  
 Grutmacher, 2864.  
 Guardini, R., 167, 168.  
 Guarini, 1482, 2016.

Gubianas, 1751.  
 Guby, R., 933, 3110.  
 Guébin, P., 1085.  
 Guéguen, 1189.  
 Guendeville, 2652.  
 Guéret, 800, 1359.  
 Guerin, L., 2485.  
 Guerlin, H., 570.  
 Guerreni, 2680.  
 Guerrini, 3250, 4169, 4178,  
     4180, 4208, 4210, 4211.  
 Guery, 2517.  
 Guigue, G., 493.  
 Guilloreau, 2519.  
 Guilloux, 1258, 3030.  
 Guiraud, J., 902.  
 Guitard, 3311.  
 Guitert i Fontserre, 3323.  
 Günther, 950.  
 Gunther, 2968.  
 Gut, 1568.  
 Gutberlet, 2804.  
 Guth, 1158.  
 Guttenberg, E., von,  
     3897.

## H

Haas, A., 157.  
 Haase, L., 250.  
 Habicht, V. C., 147, 258.  
 Habbitzel, 2966.  
 Haefner, 3719.  
 Haensler, 1983, 1991.  
 Haessle, J., 758.  
 Hagel, 3132.  
 Hager, 1901, 3135.  
 Hagmann, 2779.  
 Haid, 3039.  
 Hain, 2225.  
 Haines, 3249, 3938.  
 Halkin, L. E., 3307.  
 Halkin, Fr., 3570.  
 Halkin et Roland, 3996.  
 Hallays, 449, 450, 565.  
 Halmel, 487.  
 Hamon, 1728.  
 Hammenstede, 1720.  
 Hampe, 2997.  
 Handbury, 3073.  
 Hane, 2745, 2746.  
 Hannach, 1641.  
 Hanni, 2765, 2766, 2769.  
 Hanquet, 2006.  
 Hansay, A., 413, 3995.  
 Hansel, 3840.  
 Hanser, L., 1758, 2074,

2109, 2188, 2241, 2693,  
 2845, 3096, 3195, 3606,  
 3641, 3828,  
 Hansler, 3037.  
 Hanssens, 3707.  
 Hanson, 2286.  
 Hantsch, 2354.  
 Hardman, O., 675, 1644.  
 Harsin, 3988.  
 Hartig, M., 230, 913, 2091,  
     3622.  
 Hartmann, 2081, 3827.  
 Hartwell-Jones, 3577.  
 Haug, 3794, 3797, 3798,  
     3799.  
 Haupt, 1890, 1892, 2189.  
 Hay, M. V., 119.  
 Hébrard, 84.  
 Heckel, 1547.  
 Hedley, J. C., 107, 108.  
 Heer, 2753.  
 Heffening, 1672.  
 Heijman, 2475.  
 Heinlein, E., 817.  
 Heinrich, 1666.  
 Heinsenber, 2233.  
 Helbling, 3443, 3823.  
 Heldmann, 3884.  
 Helleiner, 3869.  
 Helmling, 2358.  
 Henckels, P., 383.  
 Hendrix, 2394, 2396, 3295.  
 Henggeler, 1560, 1561,  
     1570, 2739, 2748, 2752,  
     2757, 2771, 2772, 3539,  
     3540, 3542, 4235.  
 Hengstenberg, W., 14.  
 Henkelmann, K. et An-  
     thes, E., 257.  
 Hensen, 2667, 3460.  
 Hepple, R. B., 332.  
 Heraens, 3580.  
 Herber, 3708.  
 Herbst, 3171, 3172, 3869,  
     3891.  
 Herfurth, 1856.  
 Hermanin, F., 1500, 3523.  
 Hermann, B., 265.  
 Hermann, R., 823, 1863,  
     2355.  
 Hermet, 1799.  
 Herold, 3163.  
 Herrera, 2430.  
 Hertling, 3568.  
 Herval, R., 1123.  
 Hervey, 2291, 3242.  
 Hervier, M., 494.

Herwegen, I., 750, 3786, 3894.  
 Herzfeld, G., 816.  
 Hess, 2127.  
 Hessel, A., 142, 1133, 1724, 2649.  
 Hessenbach, 2209.  
 Heufelder, E., 709, 2892.  
 Heurtebize, B., 600, 2636, 3443, 3956, 4147, 4158.  
 Heusgen, 2938.  
 Heussi, K., 15.  
 Heuwieser, 3103.  
 Hewins, W. A. S., 343.  
 Hildebrand, 1779.  
 Hilpisch, S., 1639, 1706, 1721, 1783, 2196, 2844, 2885, 3598.  
 Hipault, 2588.  
 Hirsch, H., 900, 1442, 4062, 4229, 4238.  
 Hoerschelmann, 3167.  
 Hoffmann, 1617, 2107, 2155, 3091, 3137, 3194.  
 Hoffmeister, A., 829.  
 Hofmann, R., 233.  
 Hofmeister, Ph., 2798, 2846, 3804.  
 Holbrook, 3814, 3815.  
 Holder, 2542.  
 Holanda, 2673.  
 Hölke, 3569.  
 Holl, R., 677, 678.  
 Hollier, 1319, 2583.  
 Hollnsteiner, J., 855, 2351.  
 Holly, 1406.  
 Holscher, U., 894.  
 Holtzmann, 1441, 1928, 3870.  
 Holzee, 3720.  
 Honigmann, E., 681.  
 Honselmann, Kl., 897, 2090.  
 Hood, P., 1001, 2321.  
 Hoogeweg, H., 893, 2114, 2186.  
 Hoogewerff, 2681.  
 Hope, W. St-John, 973.  
 Hopf, 3117.  
 Hoppeler, 3541.  
 Höppner, A., 783.  
 Hora, 3724.  
 Hörger, 1722.  
 Hoskier, 3767.  
 Houth, 1225.  
 Houtin, 1416, 1421.  
 Hovorka, 1656.

Huart, A., 1032, 3293.  
 Huber, A., 848.  
 Huber, M., 914, 3649.  
 Hubert, G., 492, 1206, 961.  
 Hubert, J., 1151, 2484, 2640.  
 Huby, J., 242, 2133.  
 Huelsen, 1498, 2707, 2715.  
 Hüffer, M., 616, 1545, 2669.  
 Hughes, 2305.  
 Huguët, A., 559, 1346.  
 Hulshof, A., 612.  
 Hulster, E., 288, 2243, 3197.  
 Humblot, 2628, 2629.  
 Hümpfner, W., 798.  
 Hümpfner, T., 3034.  
 Hunter-Blair, D., 338.  
 Hunter-Blair, C. H., 982.  
 Hurlbut, 3726.  
 Huth, 3082.  
 Huyben, J., 195, 2878, 3075.

## I

Iella, 2735.  
 Ilberg, J., 255.  
 Inguanez, M., 1473, 1514, 3476, 3504, 3506, 3507, 3508, 4192.  
 Irsch, 2252.  
 Isard, X., 3746.

## J

Jacob, 3019.  
 Jacques, 2624.  
 Jacquín, M., 10.  
 Jadin, 3239, 3977.  
 Jaeger, 2908, 3655.  
 Jaegerschmid, 2256, 2835, 3017.  
 James, 2273, 2290, 2312.  
 Jampy, M., 1122.  
 Janssens, L., 1791.  
 Janssens, H., 2389.  
 Janvier, 4052.  
 Jarcho, 1908, 2978.  
 Jaricot, 2895.  
 Jarry, 1195.  
 Jaspas, P., 23, 92.  
 Jeanton, 2617, 4042, 4139.  
 Jeanroy, V., 859.  
 Jecker, 2938bis.  
 Jellinck, M. H., 955.

Jenkins, C., 323.  
 Jenkinson, 2281.  
 John, 1903.  
 Jones, 3222.  
 Jonkers, 1710.  
 Jonquet, 504.  
 Jordan, 1941.  
 Jorden, 4038.  
 Jörisen, 2098.  
 Jost, 1938.  
 Jouanne, R., 446.  
 Jouen, 2505, 3338.  
 Jourdan de la Passardière, 490.  
 Jovy, 3446.  
 Joynt, 1894.  
 Jud, R., 215.  
 Juffermano, 3718.  
 Juhaes, 3722.  
 Jullian, C., 691, 3522.  
 Jüngt, 1571.  
 Jusselin, M., 185, 455, 2610.  
 Jusue, E., 423.  
 Juhász, 2671.

## K

Kaelin, 3663.  
 Kahn, 2255.  
 Kähni, 2231.  
 Kainz, 2153.  
 Kaiser, J.-B., 499, 3822.  
 Kajava, 3382.  
 Kalberer, W., 67.  
 Kalberer, 1604.  
 Kalin, 2770.  
 Kalkoff, 2164.  
 Kallen, 1767, 2167.  
 Kalovics, 2964.  
 Kartels, K., 931.  
 Kaspar, 3898.  
 Kastner, 2096.  
 Kauffungen, 3202.  
 Keers, 1878.  
 Kegel, 1806.  
 Kehr, P., 620, 652, 1435, 2417, 2420, 2421, 2998, 3399, 3886.  
 Kellner, 3112, 3971.  
 Kendrick, 3245.  
 Kenneth Sisam, 1855.  
 Kenney, 1700.  
 Kent, W. H., 767, 1670.  
 Kantenich, 294, 3071.  
 Kerlorian, 2875.  
 Kern, E., 843, 2756.



Kerssemakers, 2651.  
 Kerting, Fr., 794.  
 Ketele, 2402.  
 Kienen, 957, 1022.  
 Kinter, 2799.  
 Kirchner, 2222, 2411.  
 Klein, A., 943.  
 Kleijntjens, 1425, 1426.  
 Kletler, 1764.  
 Kniel, 97, 2902, 3643.  
 Knight, S., 311.  
 Knoblanck, 2738.  
 Knörich, 2971.  
 Knowles, 3602, 3800.  
 Koch, 3208.  
 Koenig, 3227.  
 Köhler, 2618.  
 Kolfeschotten, 2382.  
 Koller, E., 350, 1025, 2360.  
 Körholz, 2262.  
 Korolevsky, C., 737.  
 Kortman, 2204.  
 Kowalski-Fahrum, H., 787.  
 Koyré, A., 166.  
 Kramp, J., 846.  
 Kranzhoff, 3789.  
 Krappe, 1817, 1921.  
 Krasnopolski, P., 2797.  
 Krebs, 2124, 2944, 3621.  
 Kreitmaier, J., 905.  
 Kreps, J., 400.  
 Krick, 2106.  
 Krieger, A., 284, 285.  
 Krüger, 2192.  
 Krusch, 1822.  
 Kúhar, 1729, 3079.  
 Kuhn, 2747.  
 Kühnel, J., 948, 2244.  
 Kümmel, 1961.  
 Künstle, K., 937, 938.  
 Kunze, 2178.  
 Kunzler, J., 682.  
 Kuphal, 3141.  
 Kurz, M., 841.  
 Kuven, 2840.

## L

Labande, E.H., 491, 1216.  
 Labané, 1213.  
 Laborderie, A., 1197, 2467.  
 Labrosse, H., 589.  
 La Chapelle, 4073.  
 Lacour-Gayet, G., 510,  
 511, 1265, 1266, 1267.  
 Laenen, J., 377, 395.  
 Lafay, 2613.

Lafont, E., 884.  
 Lafont, I., 2503.  
 Lafrasse, 468.  
 Lagarde, A., 110.  
 Laistner, L. W., 729, 799,  
 2956, 2959.  
 Lalmant, 3587.  
 Lambermond, 3462.  
 Lambert, A., 695.  
 Lambert, E., 1380.  
 Lambot, C., 2894, 3665,  
 3582, 3583, 3584.  
 Lamine, 173.  
 Lampen, W., 754, 2020,  
 2664.  
 Lamperez y Romea, 1064,  
 1068, 3314.  
 Landgraf, 1943, 3011,  
 3770.  
 Lanfey, 3389.  
 Lang, H., 840, 2879, 3168,  
 3212, 3488.  
 Lang, G., 268, 269.  
 Langfors, 3381.  
 Langlade, J., 448.  
 Langlois, 1270, 2028.  
 Lanselle, 2050, 2647, 3820,  
 3417.  
 Largillière, 1237, 1322,  
 2514.  
 Laserre, 3773.  
 Lapiere, 1218, 1280.  
 Latouche, 3392.  
 Lauer, Ph., 426, 1093,  
 1146, 1150, 1618, 2479,  
 2493, 3387.  
 Laun, 1672, 1673.  
 Laure, B., 1797.  
 Laurent, M., 379, 1034,  
 1306, 1973, 3807, 3998.  
 Lavagnino, 1509.  
 Lavalleye, J., 1121, 4072.  
 Lavergne, 1352, 2182.  
 Lavocat, 2071.  
 Lawlor, 1684.  
 Lazzeri, 1437.  
 Leadrach, 1633.  
 Le Bachelet, 2843.  
 Lebbe, B., 1881, 2924.  
 Lebon, 2923.  
 Le Bras, 3296, 3762.  
 Lebreton, J., 676.  
 Le Cacheux, 2465, 2506,  
 2525, 2532, 3400.  
 Leccisotti, 2697, 3501,  
 3502.  
 Leclair, 1339, 1828, 2590.

Lecler, M., 20, 82, 781.  
 Leclercq, J., 2378.  
 Leclercq, 477, 771, 1168,  
 1171, 1174, 1263, 1292,  
 1303, 1387, 1508, 1556,  
 1591, 1695, 1879, 1896,  
 2504, 2639, 2836, 2930,  
 3600.  
 Lecomte, M., 577, 3328.  
 Ledru, A., 430, 1204.  
 Lefebvre, A., 576.  
 Lefebvre, B., 384, 385.  
 Lefebvre de Noëttes, 1305.  
 Lefèvre-Pontalis, 484, 515,  
 1243, 1251.  
 Lefort, E. Th., 689, 2810,  
 2811, 1657.  
 Le François-Pillion, 1149.  
 Lefrancq, 2449.  
 Legris, A., 55.  
 Leguennant, 4160.  
 Lehmann, P., 1476, 2113,  
 2148, 2149, 2159, 2160,  
 2187, 2939, 2963, 3147,  
 3148, 3859, 3881, 4232.  
 Lehnhäuser, 2117.  
 Leib, 1939.  
 Leicht, 1851.  
 Lelièvre, 1345, 3427.  
 Lemasson, A., 583, 1325.  
 Lenel, 1485.  
 Lennel, F., 1103.  
 Lentini, 3491.  
 Leodegar, 3544, 3545, 4223.  
 Léonard, E.-J., 659.  
 Lerche, 3183.  
 Leroquais, 1183.  
 Leroux, A., 1115.  
 Leroux, A. P., 2491, 2492,  
 3385.  
 Leroux, M., 4134.  
 Leroy, 2556.  
 Lesage, G., 1119, 1936.  
 Lesellier, 2053.  
 Lesne, E., 80, 473, 476,  
 512, 741, 1147, 1759,  
 2849.  
 Lesoet, 2605.  
 Lesort, 3420.  
 Lesprand, P., 1219.  
 Lesueur, 443, 444, 1112.  
 Lesuria, 3628.  
 Lethaby, 3239, 2315.  
 Letonnellier, G., 461.  
 Levasti, 3738, 3751.  
 Le Verdier, 3351.  
 Levett, A. E., 988.

- Levi, 1746.  
 Levillain, L., 152, 158, 536, 1101, 1170, 2578, 2579, 4126.  
 Levison, 1889, 2250, 2967.  
 Levron, 4106.  
 Lévy, 3331.  
 Lewis, 3255.  
 Lex, L., 1142, 1368.  
 Lepaysant, 2585.  
 Leplus, 1794.  
 L'Huillier, A., 81, 751, 1752.  
 Lieb, 3211.  
 Liebaert, P., 465.  
 Liebermann, 1877.  
 Liebeschütz, 3795.  
 Lietzmann, H., 765, 1875.  
 Lilienfeld, 3084.  
 Liljegen, S. B., 968.  
 Limouzin-Lamothe, 4146.  
 Lindemann, 3048, 3981.  
 Lindemann Küssner, 2246.  
 Lindsay, W. M., 927, 1458, 1699.  
 Linhardt, R., 1976, 839.  
 Lissorgues, 3586.  
 Llauro, 3321.  
 Locher, 3712.  
 Loddø, 4207.  
 Loeffler, K., 217, 1853, 3553, 3928.  
 Loesche, G., 349.  
 Loevinson, 2716.  
 Lohmann, 3128.  
 Lohmeyer, 2786.  
 Loisy, 1423.  
 Lonat, 2535.  
 Lonati, 4179.  
 Longhurst, 3160.  
 Lopez, 3310.  
 Lorenz, 3919.  
 Lot, F., 534, 1230, 2822.  
 Loth, 1692.  
 Lottin, O., 1997, 3748.  
 Lowe, W. R. L. et Jacob, E. F., 989, 1848, 2481.  
 Luback, K., 17.  
 Lucassen, 2955.  
 Luddy, 1979.  
 Ludtke, 1891.  
 Luers, 2015.  
 Lugano, P., 633, 634, 649, 651, 658, 1496, 1753, 2024, 2042, 3463.  
 Lumini, L., 707, 753, 1711, 742.  
 Lutolf, 2760.  
 Lusser, 4218.  
 Lutterotti, N., von, 921, 2169, 3885.  
 Lyna, 2870, 3182.
- M**
- Macalister, R. A., 1688.  
 Mc. Cann, J., 96, 3268, 3269.  
 Mc. Carthy, E. J., 2926.  
 Mc. Donald, A. J., 1935, 3761.  
 Mc. Kee, J. R., 2061.  
 Mc. Lachlan, L., 3737.  
 Mc. Langhlin, J. B., 334, 685.  
 Mc. Neill, J. T., 1638, 1824.  
 Macias, M., 3319.  
 Madan, F., 2313.  
 Mader, F., 892, 2111.  
 Mager, L., 2367.  
 Magnette, F., 3303.  
 Magoun, F. P., 2314.  
 Maguire, E., 1696.  
 Mahoney, E. J., 205, 2065, 2066.  
 Maillard, E., 1314, 1329, 2518, 2598.  
 Maillet-Guy, L., 2527, 3401.  
 Mair, J., 3144.  
 Maitre, L., 728.  
 Malandain, J., 2496, 4055.  
 Malbois, E., 1371, 2619, 2630, 3436.  
 Mâle, E., 70, 463.  
 Mallinckrodt, H. G., 3607.  
 Malo-Renault, J., 2571.  
 Mambelli, A., 3758.  
 Mambrini, D., 1464, 1955.  
 Manaresi, C., 1487.  
 Mancini, J., 1499.  
 Manitiuss, M., 3023, 3041.  
 Mannuci, M., 2708.  
 Manser, A., 38, 216, 2397.  
 Marboutin, 4079.  
 Marcel, A., 587.  
 March, J. M., 154, 2429.  
 Marchéaux, B., 1990.  
 Markthaler, P., 3472.  
 Marmier, G., 560.  
 Marot, P., 1370, 3425.  
 Marriot, G. L., 1663.  
 Marron, S., 335.  
 Marsan, Fr., 2602, 4133.  
 Martène, 1384, 2632, 2633, 3442, 4143.  
 Marti Albinell, F., 3081.  
 Martin, A., 1978.  
 Martin, A. R., 3241.  
 Martin, F., 2366, 3281.  
 Martin, H., 1675.  
 Martin, J. B., 46, 731.  
 Martin, M., 496.  
 Martin, P. E., 1555.  
 Martin, R. M., 170.  
 Martin-Chabot, E., 1462.  
 Martin-Civat, P., 1143.  
 Martini, M. A., 1925.  
 Martini, R., 3772.  
 Marty, J., 2483.  
 Marucchi, H., 1495.  
 Marx, J., 1926.  
 Masdeu, J., 3325.  
 Massani, M., 2927.  
 Massie, M., 518.  
 Masselin, 4084.  
 Massenet, Ch., 1173.  
 Masseron, A., 744.  
 Masseron, A., 744, 2729.  
 Massiet du Biest, 464.  
 Masson, A., 2562, 2563, 2564, 2565, 4109, 4110, 4111.  
 Maternus, D., 3636.  
 Mathäser, W., 2271, 3217.  
 Mathieu, R., 4093.  
 Matter, H., 984.  
 Manceri, En., 4198.  
 Maucclair, C., 2533.  
 Maugin, J., 1262.  
 Mauzin, J., 4092.  
 Maycock, A. L., 686, 698.  
 Mayer, S., 1725.  
 Mayeux, A., 1187, 1188.  
 Mazzeo, M., 3497.  
 Mazzi, A., 1492, 2706.  
 Mazzoco, G., 204.  
 Meda, F., 3511.  
 Medici, R., 861, 2172.  
 Medri, G., 2686.  
 Meier, G., 1587, 1588.  
 Meillon, A., 556.  
 Meiner, M., 2211.  
 Meinert, H., 3014, 4099.  
 Meisinger, O., 3054.  
 Melcher, R., 690.  
 Mella, C., 1681.  
 Mellows, W. T., 3256.  
 Ménager, A., 21, 22.  
 Ménagier, A., 109.

- Mendes Simoës de Castro, Molitor, R., 740, 1787.  
 A., 3315. 2873, 3114, 3627, 3645.  
 Menendez, J. F., 2424. Mollat, G., 3056.  
 Menhardt, H., 1023, 1907, Möller, W., 2171.  
 2357, 3209. Mollière, H., 458, 1354.  
 Mennhardt, H., 354. Molnar, B., 1790.  
 Mercati, A., 869, 1467, Monaci, A., 2043.  
 2705, 3728. Monceaux, P., 2827, 2911.  
 Meregalli, L., 1469. Mondon, G., 2603.  
 Meriano, E., 1915. Monier, R., 3347.  
 Mériot, 773. Monneret de Villard, H.,  
 Merlet, F., 453. 1659.  
 Merlier et Davodet, 4033. Monnoyeur, J. B., 4150.  
 Merz, W., 1549. Montalembert, 1705.  
 Mesnard, A., 2580. Montenovesi, O., 1432,  
 Messmer, G., 2206. 1444, 3518.  
 Mettler, A., 228, 2121, Montesano, L., 1683.  
 2122, 3133, 3154, 3876, Monti, G. M., 1483.  
 3889. Monticelli, J., 1484.  
 Metz, Fr., 2219. Montier, E. et Chirol, P.,  
 Meunier, G., 607, 1234. 1185.  
 Meurgey, J., 2614, 3438. Montmireil, 4132.  
 Mevel, J., 2509. Moore, G., 833, 1969.  
 Meyer, G., 2269. Moore Ede, W., 2324.  
 Michel, A., 1918, 3550. Mor, C. G., 1443.  
 Michel, E., 368. Morçay, R., 2852.  
 Micheli, A., 647. Moreau, R., 1362.  
 Micheli, J., 1440. Morel, O., 3444.  
 Michels, T., 44, 2921, 3298. Morelli, M., 3764.  
 Michon, L. M., 454. Morey, A., 1982, 3962.  
 Michon, L. M. et Martin Morey, C. R., 3893.  
 du Gard, R., 2507. Morghen, R., 857, 2726,  
 Midoux, 2559. 2727, 2728, 3533, 4214.  
 Michaelyi, E., 1427, 2672, Moricca, H., 2913.  
 3716, 4168. Moriconi, A., 627.  
 Millar, E. G., 986. Morin, G., 27, 28, 29, 165,  
 Millosevich, F., 1986, 183, 184, 912, 922, 1135,  
 1987, 1988. 1491, 1823, 1897, 2692,  
 Mina, 1478. 2754, 2842, 3028, 4064,  
 Minozzi, J., 1472. 4230.  
 Mirot, L., 1388. Moschini, V., 1501.  
 Misch, G., 1958. Müller, Ch. O., 2181.  
 Missel, Ch., 4131. Müller, E., 3877.  
 Misserey, E., 743, 3087. Müller, E., 1159.  
 Misserey, L., 1772. Müller, Is., 2742.  
 Mitchell, H. P., 2323. Müller, J., 1576, 1584,  
 Miterre, P., 3027. 1600, 1602, 1612, 1632,  
 Mitterer, 708, 909, 916, 2082, 4228.  
 945, 2239, 2240, 2946, Müller, W., 261.  
 3619. Müller, W. O., 3877.  
 Mitterwieser, A., 286, 3111, Müller-Reif, W., 188, 189,  
 3188, 3189. 3055.  
 Mitzka, Fr., 2832. Munding, E., 789, 790,  
 Mocquereau, A., 2326. 3652, 3986.  
 Mohlberg, C., 1505, 2782. Muret, E., 1589, 1593.  
 2918. Muschard, P., 3634.  
 Molenaar, M., 860, 2018.

## N

- Nabet y Tomas, 1066.  
 Naegele, A., 3557.  
 Nagel, 2166.  
 Namèche, L., 381.  
 Nardone, 4171.  
 Nasalli Rocca, 4176.  
 Naselli, 4183.  
 Naudet, 3380.  
 Naz, 1207, 2569.  
 Nazzari, 1948.  
 Nembrot, 1494.  
 Nélis, H., 79, 2399, 3985.  
 Nérét, E., 881.  
 Nestler, 2954.  
 Netzhhammer, 4221.  
 Neubauer, A., 303.  
 Neumuller, 3970.  
 Neuss, W., 421.  
 Neut, E., 3218.  
 Neuwirt, 2568.  
 Nève, Th., 3638.  
 Newald, 1902, 2353.  
 Neyberg, C., 903, 2731.  
 Niccolai, 3526.  
 Nicolini, Pl., 629.  
 Nicodemi, 2691.  
 Nicolas, 2400.  
 Nielsen, M. Th., 796.  
 Niemeyer, 2143.  
 Nieuwland, 3989, 3990.  
 Ninane, L., 3987.  
 Niver, 2548.  
 Noberasco, 4189.  
 Nohejlova, E., 1634.  
 Nolet, 2668.  
 Nolle, 3277.  
 Noppet, 2319.  
 Norak, 1635.  
 Normand, 1182.  
 Noss, 2242.  
 Nostitz-Rieneck, R., von,  
 917.  
 Nowé, H., 380.

## O

- Oberrimer, C., 573.  
 Obreen, 3288.  
 Obser, K., 123.  
 O'Conner, J. B., 34.  
 Oechsler, 1598, 2791.  
 Oehl, 3050.  
 Oer, S. von, 907.  
 Oesterlé, G., 727, 1993.  
 Oestreich, 1929.

Ohlmeier, 3865.  
 Ohm, 2349.  
 Oliger, 1999, 3049.  
 Olive, 1240, 1347.  
 Oliver, 2000, 4024.  
 Olivero, E., 646, 3525, 3470.  
 Olivier, 1273, 2553.  
 Oman, 3952.  
 Omont, H., 585, 2022, 2494.  
 Oppenheim, 2807.  
 Oppermann, O., 221, 614.  
 Oursel, 1141, 1154, 1157, 1369, 2543, 3332, 3378, 3439, 3783.  
 Ouwerling, 4003.  
 Overmann, 2150, 3878.

## P

Pacifici, 2733.  
 Paffendorf, L. et Konrad, M., 410.  
 Pagnani, 1525, 2029, 2983.  
 Paladino, G., 1517.  
 Palmer, 3933.  
 Pansa, 1676.  
 Pantin, 2303, 3230, 3266, 3934.  
 Paoluzzi, 1538.  
 Paquay, 3291, 3297.  
 Parat, 2520.  
 Parenti, 3490.  
 Pas, 3066.  
 Paschini, P., 1010, 2717, 2718, 3519.  
 Pasquier, V., 456.  
 Pasquier, F., 1101.  
 Passe, 1161.  
 Pasté, 2010.  
 Pasture, A., 2376, 3984.  
 Patek, F., 854.  
 Pater, 1379.  
 Paul, 2466.  
 Pavani, G., 145.  
 Pecci, A., 1449.  
 Peers, 3253.  
 Peitz, W., 795.  
 Peissard, 1551.  
 Peleger, 1653.  
 Pelican, B., 1024.  
 Pellizari, A., 117, 1524.  
 Pelt, 1220.  
 Perchant, 1625.  
 Perels, 2577.  
 Perez Goyena, 880, 1910, 2069.  
 Perez de Urbel, 1077, 1773, 3604, 3803, 4015.  
 Pérouse, G., 1364, 2500.  
 Perrault-Dabot, 1271, 3774.  
 Perrenet, 1152.  
 Perrier, L., 472.  
 Perrin, E., 2443.  
 Pesarini, S., 652.  
 Peter, 1192.  
 Peter, 1192, 1194.  
 Peter, J., 3337, 4017.  
 Petitot, H., 640, 1076.  
 Petrella, 2723.  
 Petri, 1945.  
 Petrich, 1966.  
 Pexa, 4167.  
 Peyron, 3471.  
 Pfaff, Kr., 295.  
 Pfäefflin, O., 3639.  
 Pfleger, 1181, 4060.  
 Philippe, A., 1084, 2482.  
 Pica, 2690.  
 Picard, 469.  
 Picard, R., 1248.  
 Pidoux de Maduère, 1300.  
 Piercy, 1701.  
 Pierrot, 3961.  
 Pietresson de St-Aubin, P., 1090.  
 Pigallet, M., 1110.  
 Pirenne, 2408.  
 Pisot, 3414.  
 Pissier, 1381.  
 Pistone, 1532.  
 Pitman, 1837.  
 Plat, 1373, 1374, 1375, 2623, 4119, 4066.  
 Plateau, E., 531.  
 Pleinkofer, 3170.  
 Plenkers, H., 264, 2891.  
 Plooi, D., 674.  
 Plummer, 1686.  
 Podéwyn, R., 169, 373, 407, 1029, 3979.  
 Poete et Bonnier, 1274.  
 Poeschel, 2974.  
 Pöhlein, 3207.

Pohorecki, F., 670.  
 Poll, 3613, 3614.  
 Pollman, A., 3127.  
 Pons, P., 564.  
 Pontieri, 2722, 3528.  
 Poole, 1733.  
 Poorter, 3784.  
 Porée, 1277, 1866.  
 Porcher, J., 540.  
 Porter, A. K., 717, 1323.  
 Pösch, 3617.  
 Post, 3458, 3615.  
 Potts, 2299.  
 Pouget, I., 459.  
 Poulet, 3337, 4017.  
 Pourrat, S., 57, 1769.  
 Poussereau, 1163.  
 Power, E., 309.  
 Praga, 4217.  
 Preisendanz, 3185.  
 Prentout, 3356.  
 Presutti, G., 655.  
 Previte-Orton, C. W., 322.  
 Prévost, A., 506, 2645.  
 Prez Llamazares, 1826, 1827.  
 Prims, F., 725, 3976.  
 Proost, R., 336, 2370, 3046, 3085, 3991.  
 Prou, M., 514, 1356.  
 Prochno, 2965.  
 Pugh, 2637.  
 Puig y Cadafalch, 2419, 2432.  
 Pujol i Tuban, 2425, 3313.  
 Punzi, 2909.  
 Puyol, J., 1075, 3312.

## Q

Quenson de la Hennerie, A., 2051, 2572.  
 Quentin, H., 845, 1412, 2710.  
 Quinsonas, 4129.

## R

Rabois-Bousquet, 19.  
 Rabre, Q., 1102.  
 Rachella, 1434.  
 Racklam, 3244.  
 Radtke, 3029.  
 Rafu, 2973.  
 Raimbert, A., 714.  
 Raine, 2327.  
 Raitz von Frentz, 2033.



- Ramon i Arrufat, A., 1702, 3562, 3650, 3654.  
 Rand, 2830, 4138.  
 Rasch, 2078.  
 Raschl, Th., 357.  
 Rathgens, H., 247, 3620.  
 Rebstock, 3115.  
 Redern, H. von, 847, 1974.  
 Redlich, 293, 2161, 2249, 2253, 3200, 3890, 3926.  
 Regli, 1785.  
 Regner, 3080, 3826.  
 Regnier, 1279.  
 Reinach, S., 1422.  
 Reinhard, 1415.  
 Reinhardt, H., 3341.  
 Reinöhl, 2146.  
 Réjalot, Th., 2403, 2404, 3295, 3294, 3302, 3445, 4148, 4065.  
 Renard, E., 638.  
 Renaudin, P., 1761, 3662.  
 Renault, 2490, 2495, 1286, 4056.  
 Renoud, 2570.  
 Revilla, 2436.  
 Rey, 4135, 4136.  
 Raymond, 1550.  
 Rhein, 1144.  
 Rheinart, 3549, 3559.  
 Riberi, 4202.  
 Ribier, 1239.  
 Richermoz, 433.  
 Richardson, R. K., 983.  
 Rickwood, George, 980.  
 Ridgeway, 1847.  
 Riesenhuber, M., 364, 3288.  
 Riesensthal, 2950.  
 Ringholz, O., 805, 1564, 1565, 1566.  
 Rinsonnet, 3775.  
 Rist, M., 300.  
 Ritig, 1636.  
 Ritter, F., 609.  
 Ritz, J., 899.  
 Rivière, J., 116, 809, 844, 822, 1924.  
 Robert, Fr., 3396.  
 Robert, G., 2591, 2440, 2458, 4090, 4100, 4103-4104-4105.  
 Robert, J., 2456.  
 Robinson, Ch. H., 136.  
 Robinson, J. A., 141, 317, 963, 987, 2295, 2309, 3572, 3574, 3736, 3943, 3945.  
 Roche, 1349.  
 Rodenberg, 1864.  
 Rodet, 3437.  
 Rodière, 530, 2447.  
 Roelfsema, 3459, 4164.  
 Roger, 3299.  
 Roi, 1489.  
 Rojo, 4008.  
 Roland, G., 172, 1037.  
 Rolland, 2413.  
 Roman, J. Ch., 452, 1126.  
 Romary, 554, 700, 701.  
 Rommel, 3118.  
 Romy, 1917.  
 Rony, 2999, 3367, 3729.  
 Roquet, 2625.  
 Rosa, 1952, 3752, 3754.  
 Rosenfeld, 2205.  
 Rosenmund, 1615.  
 Rosermueller, 3916.  
 Ross, 2335.  
 Rossi, A., 785.  
 Rossi, F., 1796.  
 Rossi, L., 4201.  
 Rostand, 1196.  
 Rothenhäusler, M., 18, 23, 43, 95.  
 Rothstein, E., 321.  
 Rotondi, G., 667.  
 Rottger, 3092, 3175.  
 Rottmanner, M., 947.  
 Rouleau, 1191, 3819.  
 Rousseau, F., 388, 1716, 2655, 3635.  
 Rousseau, N., 1413.  
 Rousseau, O., 736, 3457.  
 Roussel, 2659.  
 Roy, 1261.  
 Royer, L., 4082.  
 Ruault, 2464.  
 Rübsam, A., 918.  
 Ruckhoff, 2899.  
 Ruf, 3864, 3892, 3771.  
 Rukser, F., 156.  
 Ryan, 2819.  
 Ryelandt, I., 102-104, 705, 745-48, 1709, 3629, 3834-35.  
 S  
 Saba, 3481, 3486, 4170, 4195.  
 Sabatié, 1285.  
 Sabbe, 3287, 3978.  
 Saccani, 1466, 1527.  
 Saché, 2603.  
 Sacré, M., 375, 3980.  
 Saint-Avit, 3335.  
 Saintenoy, 4117.  
 Saint-Ekuperi, 3343.  
 St-John Hope, 973.  
 Saint-Martin, L., 3432, 3433.  
 Saint-Raymond, 1410.  
 Salata, 3512.  
 Salberg, A., 253.  
 Salis-Soglio, N. von, 266.  
 Salomé, 1770.  
 Salter, H. E., 1107.  
 Saltet, L., 2987, 2988.  
 Salvatorelli, 2877, 2884, 3499.  
 Salvetti, 2541.  
 Salvini, J., 1114.  
 Salzman, L. T., 991.  
 Samaran, 2049, 2054, 3061, 3062, 3065.  
 Sanford, 1874.  
 Sanoner, G., 1074.  
 Santoro, C., 630.  
 Sarazin, 4102.  
 Sarrazin, 1283.  
 Sassi, 3529, 4184.  
 Saudreau, A., 1005.  
 Sauer, 2232.  
 Sauerland, 3203.  
 Sauter, 3045, 4085, 4086.  
 Sauvage, R. N., 520, 557, 1120, 1318, 2455, 2546, 2593, 3354, 3355, 4031.  
 Sauzé de Lhoumeau, 1165.  
 Savage, 3235.  
 Scarpini, M., 194, 632.  
 Scaturro, 1529.  
 Schachinger, 1804.  
 Schaffrat, 2352.  
 Schatz, 2759.  
 Schauss, 949.  
 Schefold, 2208, 3875.  
 Scheiwiler, 2775, 4240.  
 Schellhass, 2094.  
 Schellhorn, 2365.  
 Scherer, 1682, 2833, 3146, 4061, 4074.  
 Schiavuzzi, 3527.  
 Schier, 3279.  
 Schilg, 2144.  
 Schippers, A., 259, 925, 1719, 3078, 2192, 2194, 2195.  
 Schlecht, J., 778, 908.  
 Schlegel, A., 953, 2234.  
 Schleussner, 3805.

- Schlichtner, M. R., 784.  
 Schlumpf, 1601, 2780, 4234.  
 Schmidler, 2198, 2248, 2996.  
 Schmid, 2128, 3398, 3972.  
 Schmidlin, 1749.  
 Schmidt, A., 940, 1954, 2223, 2388.  
 Schmidt, L., 2903.  
 Schmidt, R., 3210, 3930.  
 Schmidt, W., 4194.  
 Schmieder, 3924.  
 Schmitt, A., 291, 328, 329, 706, 952, 2821, 2839, 2985.  
 Schmitt, Fr. Sal., 3742, 3743.  
 Schmitt, P., 3407.  
 Schmitz, A. L., 3564.  
 Schmitz, Ph., 1511, 2856, 2882, 2886, 3008, 3057, 3452, 3487, 4124, 4151, 4153.  
 Schneider, A., 63.  
 Schneider, B., 151.  
 Schneider, E., 1707.  
 Schneider, F., 1541.  
 Schneider, Fr., 1931.  
 Schneider, P., 3929.  
 Schneider, R., 3223.  
 Schoengen, 4162.  
 Schottenloher, 3925.  
 Schrade, 3375.  
 Schramm, 1911.  
 Schraudner, 2129, 3093.  
 Schreibmüller, 3845.  
 Schroeder, A., 3152, 3861, 3914.  
 Schroeder, B., 3862.  
 Schroeder, Ed., 777.  
 Schroeder, P., 3580.  
 Schröter, 2959.  
 Schubert, H. von, 807.  
 Schuck, J., 842, 2861.  
 Schuette, 2190.  
 Schulze, 2202.  
 Schumacker, 3089.  
 Schuster, I., 3482, 3830.  
 Schwartz, 2814.  
 Schwartz et Abbegg, 1522.  
 Schweizer, 2045, 3810.  
 Schworm, 2145, 3130.  
 Schyrgens, J., 398, 404, 1043, 1044.  
 Seco, 4005.  
 Sedlmayer, P., 733, 1756.  
 Seebass, O., 115.  
 Segatori, R., 2.  
 Segmüller, F., 203, 1569.  
 Seguin, 1235.  
 Sellin, Thorsten, 2648.  
 Selmer, K., 757.  
 Semmelmann, 2162.  
 Sempé, L., 5, 31.  
 Sendra, 2418.  
 Sentroul, 3010.  
 Sepet, M., 888.  
 Seppelt, F. X., 187.  
 Sergeant, 2665.  
 Serrano, 2431, 2434, 4006, 4010, 4013.  
 Seymour de Ricci, 538.  
 Shebbeare, 4161.  
 Siffrin, P., 272, 2259.  
 Sigerist, 2751.  
 Sikes, 1971.  
 Silva-Tarouca, 1503.  
 Silverijzer, 3308.  
 Silvestrelli, J., 654.  
 Silvestri, 2732.  
 Simeoni, 1490.  
 Simon, G. A., 1198, 1989, 2513, 3394, 4068, 4112, 4145.  
 Simonet, 1552.  
 Simpson, W. Douglas, 1689, 2818.  
 Singer, 1475, 1608.  
 Sinopoli, P., 2724.  
 Sinopoli di Giunta, 1436.  
 Sinthern, P., 1026.  
 Sinz, 1984.  
 Sisam, M. Kessneth, 1855.  
 Skutella, 2880.  
 Slover, 1972, 3018.  
 Smith, 4040.  
 Smithett, 2306.  
 Snape, 2277.  
 Nieders, 3285.  
 Snow, 764.  
 Sodar, 878.  
 Sofer, 2928.  
 Sola i Estruch, 4012.  
 Sonnleithmer, 2201.  
 Soyer, 509, 1340, 3365, 3415.  
 Spano, 3479.  
 Specht, Th., 225.  
 Spirkner, B., 932.  
 Spiotta, 1446.  
 Sproemberg, 2930, 4022.  
 Stachnik, 2866.  
 Staerkle, 2781.  
 Stapleton, 3966.  
 Staub, 2738.  
 Staud, R. M., 418.  
 Stephan, J., 971, 344.  
 Steffen, P. S., 287, 3036, 3038, 3040, 4000.  
 Stegmann, 3825.  
 Stehle, 1481.  
 Steiger, A. P., 672.  
 Steiger, K., 1548, 1596, 1603, 1607, 1611, 2784.  
 Stein, H., 2642.  
 Steinberg, 2981.  
 Steinberger, L., 232, 1868.  
 Steinen, W. von den, 1949, 1975, 3009, 3032.  
 Steinwenter, A., 16.  
 Stenson, 1658.  
 Stenton, F. M., 318.  
 Stenzel, K., 277.  
 Stenzel, R., 561, 926, 1326.  
 Stephan, J., 971.  
 Sterle, 2698.  
 Sternberg, 3793.  
 Stettner, 1811, 2907.  
 Stewart-Brown, 2287.  
 Stewart-Macalister, 1688.  
 Sthamer, 4209.  
 Stieber, 3909.  
 Stiegele, 1430.  
 Stiglmayer, 1661.  
 Stöckli, 1580.  
 Stoeckel, 3917.  
 Stolz, 2270.  
 Stopford Green, 1685.  
 Storm, 2841.  
 Stracke, A., 2410.  
 Strauch, 1574, 2755.  
 Strecker, K., 245, 2247, 128, 139, 302, 527.  
 Streiger, 672.  
 Streit, 3216.  
 Ströhl, 1583, 2237.  
 Ströhmeyer, W., 2237, 2238.  
 Stückelberg, 1546, 1557-59.  
 Stuckert, 1630, 2177, 2792.  
 Sturm, A., 33, 270, 2110, 3076, 3911.  
 Sulzberger, 2793, 2795.  
 Surm, 3201.  
 Surville, A., 970.  
 Sutteliff, 1845, 1846, 1887.  
 Swarzenski, G., 361, 863.

Sweet, A. H., 327, 964,  
967.  
Sweeting, W. D., 320.  
Symons, Th., 720, 2279,  
2297.  
Szunyogh, 2860, 2897.

## T

Tabachovitz, 3566.  
Tait, J., 313.  
Tarani, 2682.  
Tardi, 1880.  
Taxil, 1275.  
Taylor, F., 1690, 1873.  
Teetaert, 3021.  
Tegani, U., 1519.  
Tellenbach, 3095.  
Tenckhoff, F., 226.  
Terlinden, Ch., 1049.  
Terramare, 2957.  
Terrasse, 2502.  
Terret, W., 2472.  
Tessier, 3422.  
Tewes, 1946.  
Theodori, 2126.  
Théoles, 2030.  
Therme, J. B., 535.  
Théry, P. G., 135, 360,  
791, 1316, 1884.  
Thibault, F., 2549, 3608.  
Thibaut, R., 403, 3833.  
Thiele, 3124.  
Thiollier, 3362, 4057.  
Thoma, Fr. X., 2038, 3063,  
3064, 3812.  
Thomas, P., 1053, 3429,  
4114.  
Thompson, 1883, 2274.  
Thorold, A., 61, 2337.  
Thorndike, 1734.  
Thorsten-Sellin, 2648.  
Thouless, R. H., 864.  
Thurston, 1957, 2052.  
Tickner, T. F., 981.  
Tiersonnier, Ph., 1129.  
Tilgher, 3489.  
Tissot, 3837.  
Toll, 3567.  
Tonar, 3252.  
Tonolo, F., 2666.  
Torelli, 3012.  
Torre, A., 3520, 4213.  
Torres, M., 3618.  
Torres Balbas, L., 1065,  
1070.  
Toussaint, 1953.

Toutain, 4141.  
Trafojer, 2768.  
Tranfaglia, 3514, 3515.  
Trelcat, E., 467.  
Tremblot, 2638, 4098,  
4127.  
Tremel, 2097.  
Trenholme, 3229.  
Tricou, J., 495, 562.  
Triedel, 3134.  
Trier, 1328.  
Triger, 1205, 1206.  
Trinks, E., 2362.  
Trotter, 3284.  
Trouillard, 1111.  
Trontbeck, G. E., 998,  
3260.  
Troxler, 1586.  
Tschudi, 1614.  
Tumbült, 2783.  
Tunkl, 2838.  
Turk, 1865.  
Turner, C. H., 3377.  
Turner, G. J., 2300.  
Tüshaus, K., 91.  
Tye, 2631.

## U

Uhlirz, M., 4177.  
Ullens, R., 2377.  
Unterluggauer, 2834.  
Ursprung, 2002, 2004.  
Utterweiler, J., 276, 202.  
Uzureau, F., 1095-1100,  
1320, 1386, 4023.

## V

Vaccari, A., 780, 1474,  
1671.  
Vagenmann, 3563.  
Vale, 1471.  
Vallery-Radot, J., 1091,  
2488, 2489, 3333, 3383,  
3384, 3947, 4130.  
Valls y Taberner, 3715.  
Vaquier, 462.  
Varille, 3418.  
Vauthier, 2580.  
Van den Borne, 3778.  
Van den Haute, C., 378.  
Van den Weghe, 3992.  
Van der Essen, L., 140,  
192, 1296.  
Van der Meer de Wal-  
cheren, P., 83.  
Van der Plas, 3739.

Vandeur, E., 1805.  
Van de Velde, 3717.  
Van de Vyver, 3633.  
Van de Weerd, H., 126,  
2372.  
Van de Woestyne, 1947.  
Van Doren, R., 1622, 2920.  
Van Giffen, 2670.  
Van Haudenard, R., 3074.  
Van Heule, 2393.  
Van Houtryve, I., 50.  
Van Mierlo, 3768.  
Vannérus, J., 411.  
Van Nuffel, P., 372.  
Van Oorde, 3589.  
Vansteenberghe, E., 529,  
2245.  
Van Veen, 615.  
Van Verweke, H., 369,  
3609.  
Vaquier, A., 462.  
Vehse, 4187.  
Veillein, 4120.  
Veit, 3099.  
Velluti, 2039.  
Veinberger, 1544.  
Vendryes, 2912, 3571.  
Vercauteren, 2454.  
Verdier, 2526.  
Vergnes, J., 824.  
Verkade, W., 260, 901,  
3136.  
Vernier, J. J., 431.  
Viaene, 2415.  
Vidgrain, 1394, 1395.  
Vidmar, 2874, 3485, 3644.  
Vignola, 1543.  
Villada, G., 122.  
Villanueva, A. P., 422.  
Villecourt, L., 13.  
Viller, R., 56, 1642, 1662,  
1669, 2813.  
Virey, J., 568, 2544, 4140.  
Vismara, S., 211, 3648.  
Vitaletti, 1460.  
Viti, 2687.  
Vittani, G., 619.  
Vity et Brière, 1312.  
Vivell, C., 604.  
Volbach, 3136.  
Volk, P., 152, 267, 389,  
391, 392, 930, 1742,  
2060, 2136, 2137, 2193,  
2379, 2391, 2851, 3119,  
3120, 3121, 3164, 3165,  
3428, 3669, 3670, 3843,  
3847, 3848.

Vondereau, 2174, 3883.  
Voosen, 2995.

## W

Waas, 2093.  
Wachinger, 2207.  
Wade-Ewans, 1694, 1815.  
Wagner, 2674.  
Waite, A., 693.  
Walcher, 3853.  
Wald, 1619, 2776.  
Waldner, 1249.  
Walker, T. H., 112, 2311.  
Wall, 3939.  
Walsh, 2005.  
Walter, 2439, 3434.  
Walvogel, 4242.  
Wamain, 1148.  
Wampach, 4001, 4002.  
Waquet, 3334.  
Warner, S. A., 978.  
Watmough, 1825.  
Watt, 2828.  
Weber, N., 739.  
Weber, P., 838, 3836, 3931.  
Wechssler, 3777.  
Weddingen, O., 251.  
Weggartner, 3899.  
Wehrmann, M., 828, 1960.  
Weigel, 2264, 3213.  
Weinmann, 2003.  
Weinschenk, 2083.  
Weise, 3873.  
Weisenahl, 3205.  
Weissenberger, 2182, 3166, 3846, 3900, 3901, 3902, 3903, 3904, 3905, 3906, 3907.  
Weisweiler, J., 802.  
Wellstein, 2112.  
Weltsch, R., 792.  
Wendlandt, 2116.  
Weninger, 3585.  
Werner, 2773.

Wernet, 2236.  
Westlake, H. F., 324, 996, 999, 2317, 2318.  
Weyman, Ch., 1801, 1802, 1818, 1895.  
Wheeler, 1695.  
White, 3765.  
Whitehill, 2474.  
Whitney, 1919.  
Widemann, 3094.  
Wiebel, 2183, 2212, 3156.  
Wiederkerler, 1579.  
Wieruszowski, 3927.  
Wiff, 1631.  
Wilhelm, 2763, 2764, 3546.  
Wilkie, 3233.  
Willard, 3503.  
Willems, B., 414.  
Willems, G., 1030.  
Willburger, 2120.  
Willi, 2789.  
Williams, 3025, 4041, 4046.  
Wills, 2118.  
Wilmart, A., 7, 12, 42, 134, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 180, 181, 182, 435, 485, 524, 525, 528, 541, 836, 837, 1134, 1287, 1295, 1299, 1304, 1461, 1730, 1841, 1914, 1950, 1951, 1995, 2471, 2551, 2573, 2575, 2592, 2719, 2916, 2992, 2993, 3004, 3007, 3053, 3480, 3483, 3516, 3521, 3723, 3749, 3750, 3755, 37561, 4051, 4058, 4199.  
Wilmot-Buxton, E. M., 130.  
Wilson, J. M., 958, 1003, 1004, 2325, 3963.  
Windschiegel, 2272.  
Winkler, 1582.  
Winter, 1585, 2027.  
Witchill, 3326, 4014.

Wohrmüller, 2095, 2184.  
Wolf, O., 234, 2131.  
Wolff, Ch., 3849.  
Wolff, L., 2165.  
Wolfsteiner, W., 99.  
Wollenweber, 3173.  
Wonisch, 2363, 2364, 3973.  
Woordruff, 2293, 2298.  
Worsfold, T. C., 1062.  
Wrzol, E., 699.  
Wühr, 3727.  
Wulff, C., 891, 1428.  
Würmsner, N., 710.  
Wymann, 1578.

## Y

Yeldham, 2991.  
Yeo, 2329, 2331.  
Yernaux, J., 416, 1061.

## Z

Zabughin, 2044.  
Zak, 1715.  
Zalan, 2356.  
Zatschek, 1998, 2850, 3042.  
Zedinek, 3851.  
Zedler, G., 243, 941.  
Zeiss, 2847.  
Zelger, 2519, 2758, 3408.  
Zeller, A., 3098, 3101,  
Zeller, J., 219, 2099, 2100, 2101, 2254, 3278.  
Zeller, R., 238.  
Zellinger, 2808.  
Zimmermann, A. B., 661.  
Zimmermann, B., 197.  
Zimmermann, F., 3706.  
Zimmermann, E., 3856.  
Zoepfl, 1640.  
Zoltan, 3713.  
Zibermayr, 1900.



### III. — TABLE DES MATIÈRES.

#### A

- Abbayes-évêchés de Bretagne, 429.  
 Abbés, 1717.  
 Abbon de Fleury, 143.  
 Abbon de S. Germ. des Prés, 799.  
 Abélard, 170, 830, 1267, 3021, 3770.  
 Abdinghof, 226, 3102.  
 Abingdon, 966, 3237.  
 Abou-Gosch, 1017.  
 Acquapendente, 1431.  
 Acqui, 4173.  
 Adalard de Corbie (S.), 1147, 1881.  
 Adalbéron, de Laon, 4064.  
 Adalbert (S.), 2975.  
 Adéard de Bath, 1734.  
 Adelham (J. Pl.), 3957.  
 Adélice, 3769.  
 Adémar de Chabannes, 2986.  
 Aelfric, 1912, 2980.  
 Aelred de Rievaulx, 1951.  
 Afflighem, 370, 1030, 2379, 3979, ses ermites, 1029.  
 Agapit de Préneste (S.), 3971.  
 Agaune, 671, 1550, 3593.  
 Agira, 1436, 2724.  
 Aime, 433.  
 Ainay, 2448 ; sceaux, 3342.  
 Aix-la-Chapelle, 227.  
 Alain de Porhoet, 4071.  
 Alar Tassar de S. Bertin, 3820.  
 Alariz, 3310.  
 Alban de Seon, 3801.  
 Albert de Pontida, 1491.  
 Albert d'Oberaltaich, 2104.  
 Albi, 1089.  
 Albion, 3392.  
 Alcuin, 130, 787, 1872, 2953, 3702.  
 Aldhelm (S.), 128, 1835, 2932.  
 Alecis, 2056, 3813-15.  
 Alen (John), 1003.  
 Alfamus, archevêque de Salerne, 3732.  
 Alger de Liège, 3762.  
 Almeria, 1065.  
 Almissa, 1637.  
 Alphonse de Poitiers, 1085.  
 Alquezar, 1068.  
 Alspirbach, 220, 228, 2122, 3837.  
 Altenburg, 221, 347, 2358, 3968.  
 Altimo, 1435.  
 Altomünster, 914, 2123, 3858.  
 Altötting, 3103.  
 Amalaire, 3707.  
 Amand (S.), 473, 1831, 3693, 3976.  
 Amay, 2380, 2381, 2382, 3982.  
 Ambronay, 3343, 3344, 4020.  
 Ammiano, 1435.  
 Amon (Pl.), 2075.  
 Amorbach, 2124, 3859, 3860.  
 Amortissement de biens monastiques, 1085.  
 Ampleforth, 339, 1008.  
 Anchin, 3345, 4021.  
 Andechs, 2125, 3104-3109.  
 Andecy, 1090.  
 Andlau, 434, 1092-1094.  
 Andoyer (Dom), 597.  
 Androix de la Roche (Card.), 2677.  
 Ange de Faggis, 1472.  
 Ange-gardien (prières médicales), 1730.  
 Angers, 1095, 4023.  
 Augilbert abbé de St-Riquier, 1880.  
 Angoulême, 2449.  
 Anhausen, 220.  
 Aniane, 435.  
 Anjoux, 439.  
 Anne de Berchem, 616.  
 Ansbert, abbé de Moissac (S.), 4078.  
 Ansbert, év. de Rouen, 4078.  
 Anschaire (S.), 136, 795, 1888, 2972, 3709.  
 Anselme (S.), 821, 1942, 3004, 3738, — doctrine, 166, — prières, 158.  
 Anselme de Lucques (S.), 3730.  
 Antiphonaires (Worcester), 2326.  
 Antoine, ermite (S.), 10, 684, 1652, 2809, 3568.  
 Antoine de Bergues, 1058.  
 Antoine de Looze, 378.  
 Anzème, 2450.  
 Apenino, 3529.  
 Apophetegmes, 6, 1646.  
 Arbeo, 1868.  
 Architecture monastique, 72, 717, 895.  
 Ardes, 492.  
 Ardevon, 4084.  
 Aréopagitisme, 135, 791, 1884, 1316.  
 Arezzo, 1437.  
 Arlanza, 1069, 2423.  
 Arles-sur-Tesch, 437, 1101, 4025.  
 Arnac-Pompadour, 4025.  
 Arnaud de Stapone, 560, 1352.  
 Arnould de Solbrecq, 1027.  
 Arpajonnie, 1102.  
 Arras, 438, 1103, 2451, 3346.  
 Asbach, 2106, 3110.  
 Ascétisme, 3, 674, 1642.  
 Asnières, 1104.  
 Asservissement volontaire, 79.  
 Atchison, 304, 3217.  
 Athanase (S.), 1660.  
 Athelney, 966.  
 Attel, 3111.  
 Auchy-lez-Aumale, 431.

- Augsbourg, St-Etienne, 229, 3112, 3863 ; St-Ulric, 220, 230, 3861.
- Augustin (S.), 60, 2925, 3665 ; règle, 3579.
- Augustin O. S. B. (S.), 772.
- Aulhausen, 941.
- Aulla, 3465.
- Aupec, 2600.
- Australie, 3277.
- Auteuil, 1409.
- Avenay, 439.
- Avignon, 3348.
- Avit (S.), 1774.
- Aymeries, 3388.
- Ayndorfen (Gaspard), 2048.
- Azérat, 2442.
- B**
- Babelene (Théodulphe), 774.
- Babenstuber (Louis), 2073.
- Bachiarus, 3575.
- Bagé, 3438.
- Bages, 3311.
- Baignes, 432.
- Baij (Cécile), 208, 885, 2076.
- Bains chez les moines, 2808.
- Baker (Aug.), 333, 1005, 2331, 3267.
- Baldon de Salzbouurg, 790.
- Baluze, 1396.
- Banquet (Rom.), 3088.
- Banz, 899, 900.
- Barbano, 1435.
- Barbo, 871, 2047.
- Baring, 231.
- Barking, 3238.
- Barlow (Ant.), 2332.
- Barp, 440.
- Barron (S.), 1696.
- Basile (S.), 18, 690, 1673. Sa règle, 1673 ; son ascétisme, 1674.
- Basse-Wavre, 370, 377.
- Bath, 966.
- Battle, 969.
- Baudri de Bourgueil, 3020.
- Baugé, 441.
- Baulmes, 671.
- Baume-les-Messieurs, 1105.
- Baxes, 424.
- Beaulieu en Limousin, 3349, 4026.
- Beaulieu (Peteghem), 2402.
- Beaumont-en-Auge, 4112.
- Beauvais, 2453.
- Bec, 335, 431, 1107, 2455.
- Bede (S.), 780, 1734, 1841, 2936, 3697.
- Bedos de Celles (Dom), 2637.
- Beinwill, 4219.
- Bek (Antoine), 983.
- Bellarmin (S.), 2843.
- Belle-Étoile, 1123.
- Bellegambe (Jean), 4021.
- Belmont, 305, 340, 2338.
- Belon (Jean), 4082.
- Bénédictines anglaises de Bruxelles, 3984 ; Cambrai, 2463, 3357, 3956 ; Gand, 3984.
- Bénédictins : Histoire générale, 1702, 2837, 3594-3605. Abbés, 2845, 3606. Action, 105, 106, 754. Art, 70, 421, 1718-1720, 2108, 2111, 2112, 2114, 2118, 2327, 3375, 3379, 3380. Chapitres généraux, 2851. Constitution, 1726. Coutumes, observances, 3623-3631. Dévotions, 1728-1731. Discipline, 1727. Écoles, études, 2865, 2866, 1732-1735, 3632-3635. Fraternités, 1737. Influence, rôle social, 1760-1765. Littérature, 1746. Liturgie, 46, 1739. Ministérialité, 1748, 2870. Missions, 1749, 2867, 2869, 3636-3642. Oubats, 2872. Pèlerinages, 1754. Primat, 1755. Réforme, 2196. Spiritualité, 1768, 2852. Vœux, 2872.
- Bénédiction abbatiale, 716.
- Benediktbauern, 217, 232, 2128, 3864.
- Bénéficiers, 512.
- Bénévent Ste-Julie, 2680 ; Ste Sophie, 621, 2678.
- Benoît (S.) Biographie, 81, 745, 1773, 2874. Vie grecque, 3483. Doctrine, 99. Médaille, 1806, 2901. Règle, 92, 757, 1797, 2885, 3643.
- Benoît d'Aniane, 2955.
- Benoît Biscop (S.), 1834, 2931, 3695.
- Benzler (Mgr), 235, 906.
- Berceo, 3803.
- Bergen, 220.
- Bergh (D. Ph.), 1014.
- Bergues-St-Winoc, 442, 1108, 2456.
- Berkeley (Osw.), 1013.
- Berlaimont, 3388.
- Bermondsey, 3240.
- Bernard (S.), 60, 838, 1775, 1974, 3025, 3773.
- Bernard de Castanet, 482.
- Bernard de Morlaix, 582.
- Bernard de Morval, 3767.
- Bernard de Tiron (S.), 1774.
- Bernard, évêque d'Hildesheim (S.), 147, 2981.
- Bernard-Gustave de Bade (Cardinal), 918.
- Bernard Ptolémée (Bx), 2024.
- Bernwo.
- Bertrand prieur de Saint-Martin des Champs, 2553.
- Bertrée, 3983.
- Besançon, 1110.
- Bessel (Godefroid) abbé de Göttweig, 2359.
- Béthancourt, 2458.
- Beuron, 234, 901, 2130, 3114, 3865.
- Bévy (dom), 1388.
- Bibles manuscrites : de Saint-Bénigne de Dijon, 3378. Stavelot, 3998. Souvigny, 1358, 1361.
- Bibliothèques, 217, 1155, 1157, 1724, 2439.
- Biburg, 3117.
- Billigheim, 3118.
- Birkenhead, 2287.
- Blangy, 4027.
- Blarer (G.), 950.
- Blaubeuren, 220, 2136.
- Bleidenstadt, 243, 941.
- Blyth, 2288.

Bobbio, 622, 1438, 4174.  
 Bohier, 522, 876.  
 Boil, 872.  
 Bologne, 1444.  
 Bonet (S.), 777.  
 Bonet (Honoré), 2032.  
 Boniface (S.), 124, 781,  
 1853, 1869, 2942, 3619,  
 3699, 3700.  
 Bonne-Nouvelle d'Orléans  
 509.  
 Bonneval, 4028.  
 Bonnevaux, 1114.  
 Bonomo (Bse Jeanne), 203.  
 Bordeaux, 1115, 2460.  
 Borromée (S. Charles), à  
 Disentis, 1553. Abbé  
 commend. de Moggio,  
 1471.  
 Boscherville, 1116, 3351.  
 Boscodon, 445.  
 Bossart (Thomas), 1569,  
 1573.  
 Bothon de Prüfenung,  
 3024.  
 Bougie, 1411.  
 Bourges, St-Laurent, 1117;  
 St-Sulpice, 1118.  
 Bourgueil, 2461, 3352.  
 Bourigaud (Et.), 595.  
 Bourotte, 578.  
 Boussion (R.), 597.  
 Bouchières, 2462.  
 Braunau, 2797.  
 Braunmüller (B.), 2104.  
 Brauweiler, 221, 670,  
 3867.  
 Breligne, 620.  
 Brentano (M. R.), 2087.  
 Brescia, Ste-Julie, 2680,  
 4178. S.-Faustin, 4179,  
 2679.  
 Breteuil, 4029.  
 Bréviaire monastique, 46,  
 1739, 3120.  
 Brigide d'Irlande (Ste),  
 1181.  
 Brioc (S.), 2823.  
 Bristol-S.-James, 966.  
 Broc, 1545.  
 Brogne, 1032.  
 Brondolo, 1435.  
 Bruyère (Cécile), 1421.  
 Bruxelles, 2383, 3984.  
 Buckfast, 343, 966, 2289,  
 3274.  
 Buckley, 3955.

Buffetial (Jean) abbé de  
 Brogne, 1032.  
 Bugniâtre (Géd.), 3445.  
 Bundi (Jacques), abbé de  
 Disentis, 1554.  
 Bursfeld (Congrégation  
 de), 2136, 3848, 3868,  
 Chapitres généraux,  
 3119. Bréviaire, 3120,  
 3121.  
 Burtscheid, 2138.  
 Bury-St Edmond, 972,  
 2290, 3242, 3935.  
 Busch (Jean), 309.  
 Butrio, 1445.  
 Butzbach (Jean), 2060,  
 3078.  
 Byrthferth, 3736.

## C

Cabinet des manuscrits,  
 2655.  
 Caderousse, 3353.  
 Caen, St-Etienne, 446,  
 1119, 3354, 4030. — Tri-  
 nité, 3355, 4032.  
 Cagin (OP.), 608.  
 Caietani (Const.), 659.  
 Calavena, 620.  
 Calbe, 3870.  
 Caldey, 2342.  
 Calmet (Dom), 590, 2659,  
 3151.  
 Calmine (S.), 2537.  
 Camaione, 627.  
 Cambier (Odon), 2379.  
 Cambrai, 1121, Bnes, 2463,  
 3357, 3956.  
 Camm (Bède), 3958.  
 Campo Sion, 620.  
 Candiana, 620.  
 Candide Brunn, 3706.  
 Canigou, 1122.  
 Cantorbéry, 3244. S. Au-  
 gustin, 973, 2300,  
 Christ-Church, 2293,  
 3936.  
 Capelle-les-Grands, 2464.  
 Capolona, 1431.  
 Caramagna, 3466.  
 Carantoc (S.), 3573.  
 Carracedo, 3312.  
 Carrare, 620.  
 Cassien, 21, 699, 1678,  
 2831, 3664.  
 Casamari, 1536.

Casanate (Card.), 1396.  
 Cassiodore, 24, 760, 1811,  
 2903, 3682.  
 Castaniza, 201.  
 Castel (Timo), 1400.  
 Castello, 1435.  
 Castellum, 655.  
 Castelnovo, 4181.  
 Castel Sant'Elia, 2681.  
 Castres, 482.  
 Catane, 628, 4182.  
 Cateau, 3358.  
 Catherine d'Alex (Ste),  
 523.  
 Cava, 629, 1446, 2682,  
 3299. Saints abbés,  
 3467. Congrégation,  
 1453.  
 Cavagnolo, 3470.  
 Cavour, 3471.  
 Cazis, 1551.  
 Celanova, 4008.  
 Ceillier (Remi), 2661.  
 Célestin V (S.), 187, 854,  
 2016, 4186.  
 Celorio, 2424.  
 Cerati, 1486.  
 Cérisy, 2465, 3359, 4033.  
 V. aussi Belle-Étoile,  
 1121.  
 Césaire de Montserrat,  
 3318.  
 Cesarini (Card. Jul.), 293.  
 Cessenon, 588.  
 Chalais, 452, 1126.  
 Chambon, 2467.  
 Chant grégorien, 55, 604,  
 2920.  
 Chanteuges, 2468.  
 Chapitres généraux alle-  
 mands, 897.  
 Chapitres provinciaux  
 Mayence-Bamberg, 220.  
 Charles-le-Chauve, 514.  
 Charlieu, 2469, 3333, 3362.  
 Charpentier (D. Louis),  
 abbé de Blangy, 4027.  
 Charroux, 432, 1128, 2470,  
 3363, 4035.  
 Chartres : St-Martin, 3365,  
 St-Père, 453, 2471.  
 Châteaubriand, 1391.  
 Château-Gontier, 457.  
 Châteaumeillant, 1132.  
 Chazeaux, 458.  
 Chazes (les), 459.  
 Cheminant (G.), 1411.

- Chester, 313, 966, 979.  
 Chiemsee, 244, 3122.  
 Chiusi, 4184.  
 Chrétien de Stavelot, 2969.  
 Ciaran (S.), 1688.  
 Ciscero  
 Cisneros (G. de), 873, 2057.  
 Civate, 1454.  
 Cividale, 1455.  
 Clairvaux, 506.  
 Claire de Jésus (Sœur), 3087.  
 Claustraux (Congrégation des), 4007.  
 Clavaci (Martin), 919.  
 Clémencet (Dom), 3446.  
 Clément VI, 448, 865, 2025, 3055, 3807.  
 Clément du Mez, 2497.  
 Clervaux, 595, 1403, 3999.  
 Clunisiens anglais, 312.  
 Cluny, 142, 1032, 1133, 2472, 3366, 4036. Art, 4047, 463. Défunts, 4038. Domaine, 460. Réforme, 462.  
 Cluny-en-Illinois, 2272.  
 Cluse, 1522, 2684, 4185.  
 Cockshutt (Anselme), 3959.  
 Cognac, 1143.  
 Colchester, 314, 980.  
 Colmar, 1144.  
 Cologne, S. Géréon., 895. S. Marie, 247. S. Martin, 221, 2196, 3872. S. Pantaléon, 221, 895, 3873.  
 Colomba (S.), 112, 1689, 1697, 2818.  
 Colomban (S.), 622, 773, 1822, 2926, 4175.  
 Colwich, 3947.  
 Compiègne, 2476.  
 Conca, 1432.  
 Conception (E. U. A.), 306.  
 Condom, 1145.  
 Confraternités, 528.  
 Congrégations bénédictines : Congrégation anglaise, 23, 30, 1005, 3261, 3954. Congrégation bavaroise, 222. Congrégation de Beuron : v. Beuron. Congrégation des claustraux, v. claustraux. Congrégation de France, 595, 2664. Congrégation de Saint-Maur, généralités, 576, 2632, 3328, 3442, Jansénisme, 1320, 1393. Martyrs, 2635. Congrégation de Souabe, 225. Congrégation de Saint-Vanne, généralités, 590, 2657. Chap. gén., 2658. Cong. suisse, 2738.  
 Conques (Aveyron), 3376, 3470.  
 Conques (Belgique), 1404.  
 Conrad (d. Frowin), 306.  
 Conrad de Metten, 2017.  
 Conrad de Rodenberg, 3068.  
 Conrad de Seldenbüren (S.), 1578.  
 Conrade (Dom), 577.  
 Cons-la-Grandville, 2478.  
 Corbie, 217, 249, 464, 1146, 2479, 3377, 4051.  
 Corbinien (S.), 778, 908, 2103.  
 Corée (missions O. S. B.), 1018.  
 Cornelimünster, 2142.  
 Cortenberg, 370.  
 Corvey, 2142, 3124.  
 Couets, 466.  
 Covarrubias, 1065.  
 Coventry, 981, 3248.  
 Craon, 4052.  
 Crémone, 620.  
 Crespini, 467.  
 Croix banales, 48.  
 Croix processionnelle de S. Maurice-in-Valle, 1455.  
 Croix reliquaie de Reichenau, 2233.  
 Croix - Saint - Ouen (Évreux), 1150.  
 Croix-Saint-Ouen en Soissonnais, 1150.  
 Crosses abbatiales, 1382, 2847.  
 Crowland, 315.  
 Cungar (S.), 3574.  
 Cuixa, 3313.  
 Cuxa, 2483.
- D**
- D'aguirre (Cardinal), 880.  
 Damien (S. Pierre), 3723, 3726.  
 Dangel (Janvier), 1586.  
 Danicot (Guillaume), 2033.  
 Danse macabre, 451.  
 David (S.), 1815.  
 David d'Ausbourg, 56.  
 Deas i Villar (Jos.), 424.  
 de Balay Marignat (D.), 3444.  
 deBeauvilliers (Françoise), 2067.  
 de Belloy (Ant.), 2638.  
 de Berghes (A.), 532.  
 de Bissy (Card.), 513.  
 de Blémur (M<sup>me</sup>), 2072.  
 de Cisneros (Garcia), 873, 2057.  
 Decuman (S.), 3574.  
 de Dartein (Gust.), 4155.  
 Dederoth (Jean), 3869.  
 Deerhurst, 966.  
 Défunts (prières pour), 54.  
 de Gavres (Cardinal), 467.  
 Deggingen, 220.  
 de Givry (Cardinal), 3822.  
 d'Égmond (Georges), 2568.  
 de Gonzague (Bénédictine), 439.  
 de Gressay (Marguerite), 1097.  
 de Hemptinne (Hild.), 3829.  
 Deidier (Jérôme), 1389.  
 de Jumilhac (dom), 2639.  
 de la cour du Châtelet (dom), 3444.  
 de la Cour (Dom), 202, 1399, 4156.  
 de la Forest (Dom), 3444.  
 della Lanze (Card. Victor), 1463.  
 de la Sala (Ben.), 3316.  
 de la Tour d'Auvergne (Frederic), 1244.  
 de Lavergne (dom), 882.  
 Deleloë (Jeanne), 877, 2071.  
 de l'Escale (dom), 3406.  
 de Leyssin (Mgr), 445.  
 de Longueville (duchesse), 3351.  
 Deloye (Marie-Rose), 886, 3353.  
 dell'Uva (Benoit), 1472.  
 de Malvenda (Ant.), 3316.  
 de Montfaucon (B.), 585.  
 de Montluc (M<sup>me</sup>), 3409.



de Montmôrency - Laval (M<sup>me</sup>), 2077.  
 de Morillon (Grat.), 1390.  
 Déols, 1151, 2450, 2484.  
 de Pytchley (Henri), 3256.  
 de Rohan (Card.), 1125.  
 de Roore (Antoine), 2415.  
 de Saarwerden (Frederic), 303.  
 de Sala (Card. Benoît), 2426.  
 Desgabets (Rob.), 2663.  
 Desing (Ant.), 3825.  
 Destrée (Olivier), 3832.  
 Deux-Jumeaux, 2485.  
 Deutz, 221, 3127.  
 de Vic (Dominique), 1351.  
 de Vic (Dom Claude), 3447.  
 Devon, 310.  
 de Wartensee (Diethelme), 2775.  
 de Watteville, 1105.  
 Didier, du Mont Cassin, 3731.  
 Dietmar (Simon), 292.  
 Digny-Saint-Clair, 468.  
 Dijon, S. Benigne, 469, 1082, 1152, 3378, 4053, — bibliothèque, 1155; orgues, 1157. — S. Philibert, 1152.  
 Diplômes (faux), 514.  
 Diptyques, de Saint-Bertin, 4118.  
 Dissentis, 1553, 2741, 3537.  
 Dissibodenberg, 2145, 3110.  
 Docétisme, 2923.  
 Dogliotti (Silvestre), 666.  
 Dogmael, 990.  
 Domène, 472.  
 Domfront, 1200.  
 Dominique de Silos (S.), 1920.  
 Dompierre, 1200, 3388.  
 Dona, 1456, 1526.  
 Donauwörth, 220.  
 Douai, 2486.  
 Douvres, 3249, 3938.  
 Downside, 341., 1009.  
 Drogon de Bergues, 1997, 3000.  
 du Bois (Nicolas), 2567.  
 du Bourg (Antoine), 1410.  
 du Coëtlosquet (Jean), 1403.

Dulan (dom), 1391.  
 Dumolin (B.), 2473.  
 Dunes (les), 610, 2384.  
 Dunstan (S.), 141.  
 Dunster, 966.  
 du Peloux (dame J. S.), 2084.  
 Duplanté (Pierre), 2602.  
 Durham, 316, 982, 2302, 3939.  
 Dusmet (Card.), 2085, 3085.

## E

Eadmer, 827, 3761.  
 Eberbach, 941.  
 Eberhard, 2251.  
 Eberndorf, 1023.  
 Eberwind, de Niederaltaich, 3715.  
 Eboli, 2685.  
 Ebrulf (S.), 2835.  
 Echenbrunn, 220.  
 Echternach, 418, 1062, 2416, 4000.  
 Écoles bénédictines : berniniennes, 1924, calligraphique de Corbie, 1146, italiennes, 1429, liégeoises, 3635, suisses, 4218. Écoles monastiques et épiscopales, 738.  
 Écoles monastiques au M.-A., 67.  
 Écriture gothique, 1236.  
 Eadana (Ste), voir Modenna.  
 Edmunds (Robert), 3263.  
 Édouard (S.), 325.  
 Eename, 378, ses cloches, 2385.  
 Effinger (G. von), 1585.  
 Egbert de Schönau, 1951.  
 Egbert d'York, 1866.  
 Eginhard, 788, 1882, 2386, 2957.  
 Églises fortifiées, 4075.  
 Egmond, 612, 1426, 2267, 3460, 4165.  
 Eibingen, 941, 3874.  
 Eichingen, 3131.  
 Einhard, 133.  
 Eichstätt, 226, 252, 2147.  
 Einsiedeln, 1560, 2740, 3538, 4220.  
 Elchingen, 220.

Élections abbatiales au M.-A., 2848.  
 Elisabeth Barton, 2061.  
 Elisabeth de Hongrie (Ste), 1999.  
 Elisabeth de Schönau (Ste), 1999, 3049, 3050.  
 Ellwangen, 220, 3133, 3875.  
 Elmer, 1951.  
 Elnone, 473, 524, 2551.  
 Ely, 3250, 3941.  
 Engelberg, 1574, 2753, 2755, 3544, 4223-4226.  
 Ennemond (S.), 493.  
 Epeia, 620.  
 Erasme, 3417.  
 Erentrude (Ste), 784.  
 Erfurt, 217, 2148, 3878.  
 Ermengarde de Chiemsee, 797, 2244, 3712.  
 Ermengol (S.), 2483.  
 Ermites, 725, 1029, du Sinai, 680, de S. Jean à Metz, 1222.  
 Erstein, 3134.  
 Erschau, 1158.  
 Estiennot (dom.), 579, 2640, 3448.  
 Estivareilles, 1160.  
 Etampes, 1243.  
 Ettal, 253, 2151, 3135, 3879.  
 État religieux, 1, 2, 5.  
 Ethelwod (S.), 2223.  
 Ethérie, 3588.  
 Etienne de Têlèse, 183.  
 Etlin (Luc), 3836.  
 Etton (S.), 1194.  
 Études monastiques, 63, 726.  
 Eucharistie, 47.  
 Eudes (S. Jean), 2545.  
 Eugène (S.), ermite, 4189.  
 Eusèbe de Vercel (S.), 1681.  
 Eustochium (Bse), 2052.  
 Évangélistes, 550, 986, de S. Jacques de Liège, 2388, de Polirone, 2705, de Reichenau, 940, 3182, de Stavelot, 2411.  
 Evagre le Pontique, 6, 690.  
 Evesham, 966.  
 Evreux, 474.  
 Evron, 475, 1161.

Ewart (Scholastique),  
2344, 3276.  
Exeter, 3251.  
Exsultet, rouleau. ms du  
Mont-Cassin, 3500.  
Eynsham, 966.

## F

Faenza, 1432.  
Faifoli, 4186.  
Fangé (dom), 593.  
Farfa, 631, 1457, 3472,  
4187.  
Farnborough, 596, 1406,  
Fascitelli (H.), 1472.  
Faux-en-Forêt, 4077.  
Fécamp, 431, 2487, 3381,  
4055, confrérie du S.  
Sacrement, 4056.  
Feldwirth, 609.  
Felonica, 620.  
Feraut (Raymond), 2023.  
Fernel, 1164.  
Ferrare, 2686.  
Ferrières-en-Gatinais,  
1165, 2497.  
Ferron (Anselme), 594.  
Fiacre (Martin), 394.  
Fiesole, 2687.  
Fillastre (Guillaume), 529,  
2050, 2572, 3066.  
Finchale, 3253.  
Findale, 620.  
Firminy, 4057.  
Fischbeck, 3142.  
Fischingen, 2756.  
Fitzjames (Nicolas), 3262.  
Flagellants, 723.  
Flavigny, 3386.  
Fleury-sur-Loire, 476,  
1287, 2571, 3415, 4115.  
Flore, 643.  
Florence (S. Miniato), 633.  
Florennes, 379, 1034.  
Folkestone, 492.  
Fontaine - les - Nonnains,  
1166.  
Fonte Avellana, 1460.  
Fonteneau (dom), 580.  
Fontenelle, v. Saint Wan-  
drille.  
Fontgombault, 480.  
Fons-en-Quercy, 479.  
Ford (dom), 3960.  
Forest, 370, antiphonaire,  
3985.

Formbach, 2157.  
Fortunat, év. de Poitiers,  
697.  
Forster (Placide), 2241.  
Fosses, 1035.  
Foy (Ste), 1355.  
François d'Assise (S.), 754,  
2009, 2021, portrait le  
plus ancien, 2759.  
François de Maulde, 1299.  
François de Sales (S.),  
746.  
Françoise Romaine (Ste),  
193, 870, 2039.  
Francon d'Afflighem, 169,  
3015.  
Frassinoro, 2688.  
Freising, 908, 2144, 2158.  
Fritzlar, 3143, 3884.  
Fromageot (dom P.), 1392.  
Froumont, moine de Ee-  
gernsee, 2248.  
Fruttuaria, 635, 1461.  
Fulda, 217, 2159, 3145,  
3880.  
Fultenbach, 220.  
Fustignac, 2498.

## G

Gaillac, 482, 1167.  
Galarde de Saldebru (D.),  
884.  
Galeata, 1464, 4186.  
Galles, 311.  
Gand, S. Bavon, 1036,  
3986, S. Pierre, 380,  
2386, 3292, Bnes, 3984.  
Gandersheim, 2165.  
Gandreau (Jean), 1178.  
Garnier (Mère de S. Pierre  
2347.  
Garnier (Pierre), abbé  
d'Eename, 2385.  
Gartemps, 2499.  
Gaspard de Tegernsee,  
2245.  
Gasquet (Card.), 1009,  
3273, 3962.  
Gassicourt, 484.  
Gatard (d. Aug.), 596,  
1406.  
Gautier de Coincy, 185.  
Gautier de Lucé, 970.  
Gelase II, 155, 3013.  
Gellone, 485, 1168.  
Gembloux, 381, 1037, 3293.

Gênes, 636.  
Gengenbach, 3151.  
Geoffroy de la Martonie,  
1347.  
Geoffroy de Monmouth,  
323.  
Geoffroy Malaterre, 3003.  
Georges d'Amboise, 1383.  
Gérard de Sassoferatto  
(Bx), 2029.  
Gérard IV de Tournus,  
2614.  
Gerberon (dom), 582,  
1393.  
Gerbert, 1734, 1910, 2976.  
Gerbert (Martin), 1078.  
Geringswalde, 283.  
Germigny-les-Prés, 4117.  
Geroni de Münzer, 424.  
Gersen, 2010.  
Gérard, évêque (S.), 3721.  
Gertrude (Ste), 188, 858-  
863, 2018.  
Gertrude de Nivelles(Ste),  
1829.  
Gervais de Cantorbéry,  
3800.  
Gigean, 191, 1169, 1319.  
Gildas (S.), 1322, 1694,  
2822.  
Gilles (S.), 1331.  
Gilles le Muisis, 2028.  
Gilles du Moustier, 4030.  
Gladbach, 254, 2168.  
Glanfeuil, 486, 1170, 1337.  
Glastonbury, 317, 966,  
984, 2306, 3254, 3942.  
Gleink, 349.  
Gloucester, 966, 3956.  
Godehard d'Hildesheim  
(S.), 924, 2981.  
Godefroid d'Admont,  
3951.  
Godefroid de Bouillon,  
4064.  
Godefroid de Claire, 1306,  
1973.  
Godefroid de Vendôme,  
3014.  
Godelieve (Ste), 1937,  
3000.  
Godstow, 966.  
Gody (dom Simplicien).  
3455. 4157.  
Gordes, 3808.  
Gorze, 1173, 3849.  
Gosenell (Roland), 994.

- Göss, 1024.  
 Gosselies, 412.  
 Gottschalk, 2968.  
 Gottschalk d'Orbais, 139.  
 Göttweig, 350, 1025, 2359.  
 Goudargues, 1392.  
 Gourdin (dom), 2641.  
 Grafschaft, 3152.  
 Grammont, 388.  
 Grand-Bigard, 370.  
 Grandidier, 285.  
 Grandlieu, 1174.  
 Grandselve, 4059.  
 Grandson, 1545.  
 Grand-S. Martin de Collogne, 895.  
 Granfthal, 561.  
 Grapin (dom), 1401.  
 Gratien, 1992.  
 Great-Malvern, 966.  
 Grec, étude du grec dans l'Ordre bénédictin, 729 ; vie de S. Benoît en grec, 3483.  
 Grégoire II, 1951.  
 Grégoire VII (S.), 149, 810, 1927, 2994, 3272.  
 Grégoire VIII, 852.  
 Grégoire XII, 869.  
 Grégoire-le-Grand (S.), 60, 108, 764, 1816, 2910, 3685.  
 Grégoire de Naples, 327.  
 Grégoire de Tours, 2936.  
 Grégoire Sayr, 205.  
 Grossi de Castelar (Rodolphe), 327.  
 Grüssau, 919, 2169, 3885.  
 Guéranger (dom), 1417, 2666, 3456, 4159.  
 Guérin (Jean), 3216.  
 Guibert de Nogent, 1956, 3759, 3760.  
 Guenval (S.), ermite, 2514.  
 Guilhem (S.), 1879.  
 Guillaume Alecis, 2056, 3813.  
 Guillaume Danicot, 3065.  
 Guillaume d'Auvergne, 1951.  
 Guillaume de Braose, 991.  
 Guillaume de Dijon, 803.  
 Guillaume de Gellone (S.), 3703.  
 Guillaume de Jumièges, 1926.  
 Guillaume de Malmesbury, 323, 1972, 3018.  
 Guillaume de Patris, 1177.  
 Guillaume de Poitiers, 1926.  
 Guillaume de Saint Thierry, 179, 836, 3768.  
 Guillorau (dom), 599.  
 Guitres, 1178.  
 Guitry, 1348.  
 Guixols, 424.  
 Guy d'Arezzo, 1915, 2989.  
 Guy de Châtres, 2022.  
 Gwicht (Rodophe), 1578.
- ## H
- Hadewijck, 3768.  
 Hagiographie irlandaise, 1686.  
 Haid (Mgr Léon), 305.  
 Halberg, abbé commendataire de Saint-Lô, 1336.  
 Halinard de Sombornon, 1917.  
 Hambye, 487.  
 Ham-en-Artois, 1179.  
 Haneberg (Dom Boniface) 215, 3082.  
 Harding (S. Etienne), 420.  
 Harsefeld, 2170.  
 Hartlin (Jean), 300.  
 Hasnon, 1180.  
 Hastière Notre-Dame, 1040, 2387, 3294.  
 Hattem, 615.  
 Hautecombe, 2500.  
 Hauthaler (Willib.), 362.  
 Hautmont, 3388.  
 Haymon d'Alberstadt, 1886.  
 Hedley (Mgr), 3963.  
 Heidenheim, 220, 3153.  
 Heiligenberg, 2171.  
 Heilingsforst, 4060.  
 Heinrich (Placide), 3827.  
 Helfta, 922, 2172.  
 Helmarshausen, 3886.  
 Henri de Pytchley, 3256.  
 Herb (Edmond), abbé de Marmoutier (Alsace), 4074.  
 Herbst (Maur - Xavier), 3077.  
 Hermann Contract (Bx), 2991.  
 Hermetschwil, 1579.  
 Hersfeld, 217, 2173, 3887.  
 Hervé de Bourgdieu, 181.  
 Hilburge de Norrendin, 2202.  
 Hildegarde (Ste), 176, 847, 1734, 2001, 3042, 3786.  
 Hildesheim, 923, 2175.  
 Hilduin de S. Denis, 135, 791, 1884, 2581, 2958.  
 Hiltrude de Liessies (Ste), 1192.  
 Hirache, 1070.  
 Hirsau, 926, 2177, 3154, 3888.  
 Hofen, 2181.  
 Holme, 318.  
 Holzen, 2182.  
 Honau, 1181.  
 Honcourt, 4062.  
 Honnecourt, 4063.  
 Honorat de Lérins (S.), 2023.  
 Honorat Fascitelli de Isernia, 1472.  
 Honorius III, 40.  
 Hophan (Bède), 3537.  
 Hubert (S.), 261.  
 Hucbald de Saint-Amand, 149, 1896.  
 Hugibertsmünster, 909.  
 Huguenois (Liévin), abbé de Saint-Bavon, 1036.  
 Hugues de Cluny (S.), 821, 3367.  
 Hugues d'Argajon, 1102.  
 Hugues de Mortagne, 171, 851, 1996.  
 Hugues de S. Victor, 1951.  
 Hugues de Toncy, archev. de Sens, 2497.  
 Humbert (Card.), 1918.  
 Humbert de Maroilles (S.), 1210.  
 Humbert de Moyenmoûtier, 136.  
 Hunneghem, 1038.  
 Hunter-Blair, 338.  
 Hutebrand (S.), 609.  
 Huynes (dom), 1386.  
 Hyde, 966.
- ## I
- Ile-Barbe, 488, 1182.  
 Illuminés d'Avignon, 587.  
 Imbert (Guice), 2642.  
 Imitation de J. C., son

auteur, 197, 2013, 3406.  
Incorporation, 3616.  
Inde (abbaye d'), 2142.  
Ingreus de Corbie, 2482.  
Ingulf de Crowland, 315.  
Innichen, 909.  
Inscriptions anciennes, 1282.  
Irlandaise (hagiographie), 111, 1686.  
Irmengarde (Ste), 797, 2224, 3712.  
Irminon de S.-Germain-des-Prés, 512.  
Irsee, 2183, 3156.  
Isen, 909.  
Isidore, 1734.  
Isidore de Séville (S.), 1825, 2928, 3694.  
Isle-Adam, 2501.  
Iuny, 220.  
Isola di Liguria, 4189.  
Issoire, 2502.

## J

Jacques d'Hilaire de Jovyac, 378.  
Jaïs (Gilles), 3080, 3826.  
Jamin (Nicolas), 583.  
Jansénisme, 591, 1320, 1393.  
Janssens (Mgr), 2398.  
Jean, abbé de Sithiu, 2576.  
Jean Burkard, 2126.  
Jean Gaetani d'Ardéa, 653.  
Jean-Casimir de Pologne, 1264.  
Jean Castel, 198.  
Jean Charlier, abbé de S.-Denis, 2049, 3061.  
Jean Climaque (S.), 19.  
Jean de Acley, 2303.  
Jean de Bilhères, 540.  
Jean de Bourbon, abbé de Cluny, 2055, 4044.  
Jean de Brakel, 3891.  
Jean de Buzancourt, 464.  
Jean de Candida, 540.  
Jean de Castel, 2054.  
Jean de Pécamp, 1951, 2992, 2993.  
Jean de Fruttuaria, 1914, 1461.  
Jean de Kastl, 195, 868, 2033.

Jean de Marmoutier, 2008.  
Jean de Matera, 3764.  
Jehan de Meun, 2032.  
Jérôme de Mondsee, 3816.  
Jean de Pontissara, 1002.  
Jean de St-Oyan, 462.  
Jean de Saint-Paul (Card.), 2009, 3052.  
Jean d'Ypres, 192, 866, 1296.  
Jean de Weent, 1426.  
Jean de Zafont, 3081.  
Jean Gualbert (S.), 1925.  
Jean le Long, 866.  
Jean Marre, évêque de Condon, 3819.  
Jean Rode, de S.-Mathias de Trèves, 2930, 389, 3809.  
Jean van der Alphen, abbé d'Affligem, 1027.  
Jeanne d'Artois, 1346.  
Jeanne Maréchal II, prieure d'Yzeure-les-Moulins, 1383.  
Jérôme (S.), 698, 2832.  
Joachim de Flore, 853.  
Johannisberg, 941.  
Joinville (N.-D.), 4100.  
Jonas de Bobbio, 2929.  
Jones (Jean), moine de Compostelle, 2069.  
Joseph d'Arimathie, 2309.  
Joseph de Berto, 349.  
Joseph de Saint-Benoît, frère convers de Montserrat, 200, 883, 2426.  
Josse (S.), 1328, 2967.  
Josselin, 4071.  
Jouarre, 489.  
Jouffroy (Card. Jean), 482.  
Jubin, archevêque de Lyon (S.), 3367.  
Judicaël (S.), 1828.  
Julien de Vernatia, 636.  
Julienne de Norwich, recluse, 864, 2036.  
Juliette de Sciacca, 1529.  
Jully, 1183.  
Jumièges, 1184, 2503, 3389.

## K

Karstl, 220, 2184.  
Katen, 615.  
Kallenried, 2185.

Kempten, 220, 3157.  
Kentigern (S.), 1689.  
Kidderminster (dom), 3266.  
Klarewater, 615.  
Klus, 3891.  
Knight (dame Marie-Claire), 3247.  
Kochel, 3892.  
Kolbery-Alstadt, 2186.  
Kolobos (S. Jean), 1666.  
Kremsmünster, 352, 3969.  
Kühbach, 220.  
Kunz (O.), 2775.

## L

La Blanche, 2546.  
La Chaise-Dieu, 448, 482, 1124, 2466, 4034.  
La Charité - sur - Loire, 1127, 3240, 3360.  
La Couture - du - Mans, 1204, 2519.  
La Dalbade à Toulouse, 4136.  
La Daurade à Toulouse, 4135, 4136.  
La Fermeté, 1162.  
La Galaizière, 590.  
Lagny, 1186.  
Lagrand, 2508.  
La Grasne, 1177, 3387.  
Laignel (dom), 2080, 2643.  
Lambach, 353, 2361.  
La Madeleine de Réno, 4134.  
Lamey (dom Mayeul), 2086.  
Lamspring, 3158.  
Lamy (dom François), 1394.  
Landevenec, 490, 2509.  
Landelin (S.), 123.  
Landersdorfer (dom Simon), 282.  
Landrade (Ste), 3297.  
Laneuffret, 1189.  
Lanfranc (Bx), 1935, 3734.  
Langue paléoslave dans l'office bénédictin, 1636.  
Lantenac, 2511.  
Laon, S. Jean, 4065, S. Vincent, 2510, 4064.  
La Paix N. D. à Liège, 1042.  
Laumer (S.), 1774.



- Laurent de Lévis, 1238.  
 Lautenbach, 1190.  
 Lautrec, 3429.  
 Lavardin, 4966.  
 Lavaudieu, 2622.  
 Léandre de S. Martin, voir  
   Jones (Jean).  
 Lectio divina, 1645.  
 Lectionnaires manuscrits,  
   d'Aniane, 435, de Saint-  
   Père de Chartres, 2471,  
   de S. Boniface à Rome,  
   2712.  
 Leduc (Camille), 607, 1420.  
 Leduin, 438.  
 Lefebvre, (A.), 1407.  
 Le Gallois, 3449.  
 Légipont (Olivier), 224.  
 Le Mans, 1205.  
 Lempeur (d. Benoît), 497.  
 Lendit (foire du), 2579.  
 Lenz (Didier), 3116, 3866.  
 Léon d'Ostie, 1954.  
 Léon IX (S.), 3605, 3483.  
 Léonard du Limousin (S.),  
   1683, 2834.  
 Léonard Sforza degli Odi,  
   1472.  
 Leonico, 620.  
 Lérins, 491, 2826, 3391.  
 Le Ronceray (d'Angers),  
   1097, 4023.  
 Les Andelys, 1091.  
 Lesvière-les-Angers, 1095.  
 Leufroi (S.), 1150.  
 Lewes, 3947.  
 Leyre, 3314.  
 Lézat-Comminges, 2498.  
 Liebana, 423, 4009.  
 Liebert (Sigisbert), 946.  
 Liège, St Jacques, 389,  
   1041, 2388, 3295, 3988.  
   S. Laurent, 393, 1041,  
   2390, 3296. La Paix  
   N.-D., 1042.  
 Liessies, 1192, 2512, 3306.  
 Ligneux, 1195.  
 Ligugé, 597, 1407, 3393,  
   4067.  
 Limoges, 1196.  
 Lindi, 3191.  
 Lindisfarne, 986.  
 Lioba (Ste), 2950.  
 Liturgie bénédictine, 46,  
   731, 1303, 1636, 2736.  
 Lisieux, 1198, 2513, 3394,  
   4068.  
 Little Malvern Priory, 966.  
 Liutard, év. de Pavie,  
   1530.  
 Lixheim, 561.  
 Lloret (Jérôme), 3316.  
 Loarre, 1068.  
 Lobbes, 395.  
 Locquenvel, 2514.  
 Lonlay, 492, 961, 1199.  
 Loroux, 1322.  
 Lorsch, 217, 220, 255, 927,  
   2187, 3159, 3893.  
 Lorvao, 3315.  
 Louis d'Archambault,  
   1241.  
 Louis de Blois, 199, 2062,  
   3073.  
 Louis I de Bavière, 2271.  
 Louis de Lapalud (Card.),  
   3810.  
 Louis-le-Gros, 3766.  
 Louismet (Savinien), 3274.  
 Loup de Ferrières, 138,  
   2967.  
 Louveau (Théodard),  
   2645.  
 Lübeck, 2189.  
 Luibn, 3535, 3536.  
 Luça Casali (S.), 1436.  
 Luderne, 2758.  
 Lucide (S.), 1898.  
 Lucques, 1465.  
 Ludger (S.), 786, 1878.  
 Lugagnac, 1201.  
 Lüne, 2190, 2191.  
 Lunebourg, 258.  
 Luprio, 1435.  
 Lure, 2515.  
 Lutry, 1545.  
 Luxeuil, 910, 2516, 1400.  
 Lydgate (Jean), 2046.  
 Lyon, 493.  
 Lyre, 1202.  
  
**M**  
 Mabillon (Jean), 1396,  
   2646, 3450, 3483, 4150.  
 Macaire d'Alexandrie (S.),  
   13, 1661.  
 Macdonald (A.), 346.  
 Mackey (dom), 337.  
 Madiran, 1203.  
 Maillezaïs, 496, 2518, 3395.  
 Maissen (Michel Ant.),  
   2743.  
 Malebranche, 1394, 2663.  
 Malling, 2310.  
 Malmesbury, 966.  
 Moloët (dom), 577.  
 Mans, 1205.  
 Manses, 3396.  
 Mantoue, 620.  
 Marbode, 1734.  
 Marc, 3684.  
 Marchant d'Ansembourg,  
   420.  
 Marchiennes, 1207, 4069.  
 Marciillac, 1208.  
 Marcilly, 2520.  
 Marcoul (S.), 2540.  
 Marcousis, 2521.  
 Marculphe, 132, 2930.  
 Maredsous, 396, 1045,  
   2397.  
   Bas-reliefs de Floren-  
   nes, 1034.  
 Maria-Laach, 221, 259,  
   895, 929, 2193, 3894.  
 Mariastein, 1581.  
 Mariazell, 2363.  
 Marie de l'Incarnation,  
   584.  
 Marie di Gesu Bambino  
   (Sœur), 628.  
 Marie - Madeleine (Ste),  
   1381.  
 Marienberg, 293, 2689.  
 Mariengaarde, 611.  
 Marguerite d'Autriche,  
   532.  
 Marguerite de Flandre, 469.  
 Marmion (Columba), 402,  
   3833.  
 Mantoue, 620.  
 Marmoutier, 4071.  
 Marmoutier (Alsace),  
   1209, 4074.  
 Maroilles, 497, 1210.  
 Marola, 1466.  
 Mare (Jean), 3819.  
 Marseille, S. Madeleine,  
   599, S. Victor, 1211,  
   2422, 2522, 3397, 4075.  
 Martène (dom), 1384,  
   2632, 4143, 4152.  
 Martial de Limoges (S.),  
   2986.  
 Martin de Tours (S.), 691,  
   1675, 1775, 2827, 3586.  
 Martin, moine irlandais,  
   729.  
 Martin (Claude), 584,  
   3452, 3453, 4153.

- Màrtura, 4203.  
 Marturi, 1431.  
 Martyrs, Q. S. B., 1716, 2332.  
 Massay, 498.  
 Masmès, 1218.  
 Massevaux, 1217.  
 Massugiés, 2524.  
 Mathias (S.), 2251.  
 Mathilde (Comtesse), 1489, 2688, 2705.  
 Matricule mauriste, 2634.  
 Maubuisson, 1202.  
 Mauger (Et.), 2652.  
 Maur (S.), 3681.  
 Mayence, 261, 931, 2198.  
 Mayer (Adam), 3817.  
 Mayeul (S.), 800, 1899.  
 Mechtilde (Ste), 190, 3053.  
 Mechtilde de Hackeborn, 3806.  
 Mechtilde de Magdebourg, 850, 2014, 3805.  
 Mechtilde du St Sacrement (Mère), 206.  
 Médard, év. de Noyon (S.), 563.  
 Meerhusen, 609.  
 Mehrerau, 220.  
 Melchior de Diepenbroek, 3641.  
 Melk, 3279, 3972.  
 Memmingen, 220.  
 Menat, 4076.  
 Méreaux, 495.  
 Merklingshausen, 3127.  
 Messe des Anges, chant d'origine irlandaise sangallienne, 1609.  
 Messe grecque à Saint-Denis en France, 1303.  
 Messes grégoriennes (trentain), 1816.  
 Messines, 2399.  
 Metten, 262, 2199, 3161.  
 Metz, S. Arnould, 4077.  
     S. Glossinde 1220. S. Louis, 1219. S. Pierre, 1223. S. Vincent, 499, 1224.  
 Metzenleitner (Rupert), 282.  
 Meulan, 1225.  
 Meurer (Joseph), abbé de Maria-Laach, 2193.  
 Meymac, 1226.  
 Michelsberg, 217, 3897.  
 Milan, 637, 1168, 2690, 3473.  
 Millstadt, 354.  
 Ministère paroissial, O. S. B., 74, 3337.  
 Minster Lovell, 966.  
 Missions bénédictines, 734, anglaises, 734, Asie, 2349, Australie, 3277.  
 Mitre abbatiale, 1745, 2846.  
 Mochaoi (S.), 1684.  
 Mochta, 3575.  
 Mocquereau (dom), 3837, 4160.  
 Modenna (Ste), 26.  
 Modius (Français), chanoine d'Aire sur la Lys, 1299.  
 Moggio, 620, 1471.  
 Mogliano, 620.  
 Moines, mélécien, 1648, rôle social, 34, poètes, 4190.  
 Moissac, 1227, 4078.  
 Molesmes, 420.  
 Möllenbeck, 3162.  
 Moluag (S.), 1689.  
 Monachisme, celtique, 25, 111, 1035, 1684, 2815, 3571, — égyptien, 4, 678, 1648, — grec, 17, 1669, 2813, — italo-grec, 1434, — occidental, 20, 1635, 1675, 2824, 3578, — syrien, 681.  
 Monastères doubles, 75, 2844, 3850.  
 Monasticon belge, 3286.  
 Mönschröden, 3163.  
 Mondsee, 2201.  
 Monflanquin, 500.  
 Monk-Bretton, 2311.  
 Moniales, fragment de règle du VIII<sup>e</sup> siècle, 76, anglaises au M. A., 309.  
 Monsempron, 4079.  
 Montaillé, 2611.  
 Mont-Athos, 3457.  
 Mont-Blandin, voir Saint-Pierre de Gand.  
 Mont-Cassin, 638, 1472, 2693, 3474, 4190, archives, 3500-3509.  
 Mont-César à Louvain, 1043, 3989.  
 Mont-Dieu (Chartreux du), 836.  
 Monte Amiata, 4196.  
 Montearagon, 1068.  
 Montebourg, 2525.  
 Montelucio, 642.  
 Monte Mirteto, 643.  
 Montescaglioso, 1482.  
 Montevergine, 2700, 3514.  
 Montier-en-Der, 501, 1230, 4080.  
 Montier-la Celle, 4081.  
 Montierneuf, 580.  
 Montivilliers, 502, 1231, 2526, 3400.  
 Montmajour, 503, 2527, 3401, bréviaire imprimé, 4082.  
 Montmartre, 504, 1261, 2077, 4092.  
 Montréal, 4197, 4198.  
 Mont-Saint-Michel, 505, 1232, 2531, 3403, 4083.  
 Mont-Saint-Sébastien, 2534.  
 Montserrat, 424, 1071, 2426, 3316.  
 Montverdun, 1238.  
 Montvert, 1239.  
 Monuments funéraires, 579.  
 Morasch (Michelle), 2083.  
 More (Brigitte), 3247.  
 More (Gertrude), 334, 3247.  
 Moreuil, 1240.  
 Morienval, 2535.  
 Morigny, 1441.  
 Morins, 506.  
 Mormile (J.-B.), 1472.  
 Moorsel, 407.  
 Morteau, 2536.  
 Mosaïques, 1080.  
 Mosbrugger (Gaspard), architecte d'Einsiedeln, 1572.  
 Moser (Anselme), 4074.  
 Mount-Angel, 307.  
 Moutier d'Ahn, 1245.  
 Moutier-en-l'Île, 1247.  
 Moutier-Grandval, 671.  
 Moutons, 1248.  
 Mouvement littéraire au M. A., 65.  
 Moyse (Gilles), dictus Pluma, 2028.  
 Mozac, 2537.  
 Muard (dom), 2557.  
 Muckelney, 987.  
 Muley (dom), 2653.

Müller (Célestin), 3542.  
 Müller (Gérolde), 1588.  
 Müller (Jean), 4219.  
 Muno, 1049, 2400.  
 Münster (Alsace), 1249,  
 2538, 3405, 4085.  
 Münster (Canada), 308,  
 3931.  
 Münster (Luxembourg),  
 419.  
 Münster (Suisse), 2759.  
 Münsterbilsen, 3182, 3297.  
 Münsterzwarzsch, 3998.  
 Murbach, 217, 507, 1250,  
 2539, 3408, 4087.  
 Muriano, 1435.  
 Muri-Gries, 1582, 2761,  
 3546.  
 Musique sacrée sangal-  
 lienne, 1622.  
 Mystiques bénédictins, 59,  
 676, 730, 850.

## N

Nablas (Jean III), abbé de  
 Messen, 2068.  
 Nanteuil, 2540.  
 Nanteuil-en-Vallée, 1251.  
 Naples, Ste Croix, 644,  
 S. M. 1483.  
 Napoléon I<sup>er</sup>, 887.  
 Narvisia, 620.  
 Nassau, 2112.  
 Naumbourg, 2205.  
 Néauphile-le-Vieux, 4089.  
 Nécrologes, de Saint Mi-  
 hiel, 1341, de Saint  
 Sever, 2599, d'Urspring,  
 2254.  
 Nemes (Gaspard), 3079.  
 Nennius, 1877, 2952.  
 Neresheim, 220, 265, 3900,  
 3164.  
 Neuburg, 220, 3167.  
 Neuburg-Heidelberg,  
 2206.  
 Neugart (Trudp.), 1612,  
 2032.  
 Neuner (Grégoire), 3824.  
 Neustadt sur le Mein, 267.  
 Neuwiller, 1252.  
 Nevers, 508, 1253.  
 Neville (Anne), 879.  
 Newington, 319.  
 Nice, 2541.  
 Nicolas de Cuse, 2245.  
 Nicolas de Egra, 2148.

Nicolas de Tudeschi (Car-  
 dinal), 2045.  
 Niederaltaich, 268, 724,  
 2106, 2207, 3168, 3908.  
 Niederburg, 2106.  
 Niederlausitz, 2113.  
 Nieder-Prüm, 2116.  
 Niederviehbach, 932.  
 Nieppe-Eglise, 4072.  
 Nil (S.), 1665.  
 Ninian (S.), 1689.  
 Nithard de S. Riquier,  
 3705.  
 Nivelles, 2401, 3298.  
 Nogara, 620.  
 Nonantule, 645, 4199.  
 Notre-Dame aux non-  
 nains, 1254.  
 N. D. de la Chapelle à  
 Bruxelles, 2383.  
 N. D. de Pitié à Joinville,  
 4100.  
 N. D. de S. Remi à Liège,  
 2395.  
 N. D. du Château, 1131.  
 Northampton, 3949.  
 Northeim, 3171.  
 Notker, 802, 1893, 1913.  
 Novalèse, 646, 1484, 2703.  
 Novy, 4090.

## O

Oberaltaich, 270, 933,  
 3910.  
 Obituaires bénédictins,  
 de la province de Sens,  
 1083, 1259, de S. Pierre  
 le monastier, 1348, de  
 Varangéville, 1370.  
 Oblats bénédictins, 78,  
 Oblats anciens d'Einsie-  
 deln, 1571.  
 Oblates bénédictines, 651,  
 658.  
 Oblates servantes des  
 Pauvres, 607.  
 Odon (S.), 142, 1775,  
 2970, 3717.  
 Odbert de S. Bertin, 1295.  
 Odermatt (Ad.), 307.  
 Odilon (S.), 805.  
 Ochsenhausen, 2208.  
 Omer (S.), 1776.  
 Ona, 2430.  
 Oostbroek, 616.  
 Opatovice, 919, 1634.

Orderic Vital, 3017, 3765.  
 Ordinarius de S. Jacques  
 à Liège, 389.  
 Ordo Romanus, 1503.  
 Ordre Constantinien, 585.  
 Orgues, 455, 954.  
 Origines chrétiennes suis-  
 ses, 671.  
 Origong - Sainte - Benoîte,  
 3409, 4091.  
 Oriocourt, 1255.  
 Orléans, 509.  
 Orsini (Card. Mathieu), 857.  
 Orval, 3299.  
 Osbert de Clare, 1995,  
 3785.  
 Osera, 3319.  
 Ossiach, 1023.  
 Oswald (S.), 2457.  
 Otfrid de Weissenbourg,  
 3708.  
 Otloh, 914.  
 Ottomarsheim, 1256.  
 Otto (Card. légat), 3330.  
 Ottobereun, 220, 2209,  
 3914.  
 Ottoboni (Card.), 327.  
 Otton, év. de Bamberg  
 (S.), 157, 828, 1959,  
 3016.  
 Oudenbourg, 408, 1050,  
 3300.  
 Ouen (S.), 1150, 1267.  
 Oviedo, 2431, 4010.  
 Oyes, 1090.

## P

Pacôme (S.), 6, 11, 14,  
 689, 2810, 3570.  
 Padoue, S. Etienne, 620 ;  
 S. Pierre, 620 ; Ste Jus-  
 tine, 620, 1485, 2704.  
 Pairis, 2542.  
 Paléographie musicale,  
 2665.  
 Paléoslavie dans l'office  
 bén., 1636.  
 Palimpsestes, 2134.  
 Pallade, 3566.  
 Pannonhalm, 618, 1427,  
 2672, 4168.  
 Paphnuce (S.), 1660.  
 Pappacarbonate (S.), 1453.  
 Paraclet, 1258.  
 Paray-le-monial, 1260,  
 2543.

- Paris, Auteuil, 1409.  
 S. Germain des Prés, 510, 1263, 2547, 3410, 4095. S. Martin des champs, 515, 1273, 2552. S. Pierre de Montmartre, 2545.  
 Parker (W.), 3072.  
 Paris (Mathieu), 323, 989, 3802.  
 Parisot (J.), 598, 1408.  
 Parme, 647, 1486.  
 Pascal II, 154, 1955, 3012, 3758.  
 Paschase Radbert, 2966.  
 Passimonus (Jean), 2180.  
 Passionnaires, d'Albert de Pontida, 1491, de Zwiefalten, 956.  
 Paterius, 2916.  
 Patronat, 3616.  
 Paul (S.), 1650.  
 Paul diacre, 129, 785, 1870.  
 Paul, ermite (S.), 3567.  
 Paul d'Oxyrhynque, 1651.  
 Paulinzelle, 3915.  
 Pavie, 1487, 3517, 4201.  
 Payerne, 1545, 4229.  
 Pedona, 4202.  
 Pegau, 2211.  
 Peipinbach, 2239.  
 Pékin, université O. S. B., 1022, 2350.  
 Pelletier (dom), 1402.  
 Pental, 1277, 2554.  
 Percy (Marie), 3247.  
 Pereira (Amb.), 1013.  
 Pères grecs, 586.  
 Pérignon (dom), 881.  
 Pernety (dom), 587, 2654.  
 Pershore, 966, 3950.  
 Personnat, 3610.  
 Peteghem, 2402.  
 Peterborough, 320, 2312, 3256, 3951.  
 Petershausen, 220.  
 Petit-Bigard, 3992.  
 Pétrarque, 865.  
 Pfäfers, 1584, 2771, 4227.  
 Philippe de Harcourt, 1989.  
 Philippe-le-Hardi, 469.  
 Philippus presbyter, 780.  
 Phlébotomie monastique, 721.  
 Physiologus, 2694.  
 Pickering (Thomas), 3271.  
 Pie VII, 210, 886.  
 Pierre d'Useldange (Bx), 420.  
 Pierre Damien (S.), 806, 1919.  
 Pierin (Benoît), 2364.  
 Pierre de Blois, 760.  
 Pierre de Burgos, 3316.  
 Pierre de Capuce, 653.  
 Pierre de Celle, 2007.  
 Pierre de Courpalai, 1270.  
 Pierre della Gazzata, 1494.  
 Pierre de Rosenheim, 2038, 3063, 3811.  
 Pierre de Venise, 1897.  
 Pierre diacre, 1998.  
 Pierre-le-Vénéérable, 845, 3041.  
 Pierre-qui-Vire, 518, 2557.  
 Pineto, 1435.  
 Piona, 1488.  
 Pippet (dom Cuthbert), 338.  
 Pirmin (S.), 127, 1852, 2939, 2941, 3698.  
 Pitra (Card.), 3084.  
 Plaids généraux, 464.  
 Plaisance, 1489.  
 Plancher (Urbain), 3454.  
 Plankstetten, 220, 3173, 3816.  
 Plasencia, 1065.  
 Poirier (G.), 2665, 4154.  
 Poitiers (S. Croix), 519.  
 S. Nicolas, 580.  
 Pola, S. Maria, 3530, 4204;  
 S. Michele, 3527.  
 Polirone, 620, 1490.  
 Pollestres, 1278.  
 Polyptiques de Montierender, 1230.  
 Pomposa, 1527, 3518.  
 Ponce, 2979.  
 Ponce de Léon et les sourds-muets, 2064, 3821.  
 Pontificaux, 2845, d'Egbert d'York, 1866.  
 Pontificaux des abbés, 3606.  
 Pont-l'Évêque, 520.  
 Pontida, 1491, 2706, 3519.  
 Pontoise, 1279.  
 Ponzetti, 1486.  
 Portella, 3320.  
 Portovenere, 4205.  
 Pothier (J.), 601, 1405.  
 Powel (P.), 3964.  
 Praglia, 620, 1493.  
 Prague, 2797.  
 Princethorpe, 3966.  
 Profession monastique, 43, 740, 1756, 2873.  
 Propriété ecclésiastique, 471, 1759.  
 Provisions abbatiales, 1028.  
 Prüfening, 934, 3174.  
 Prüm, 2116.  
 Psalmodi, 2558.  
 Psautiers manuscrits, d'Ely, 3250, d'Hildesheim, 2175. de Saint-Gall, 1618. de Jully, 1183. de Nonantule, 3516, de S. Germain des Prés, 3411. du Mont-Cassin, 2695. Gallican, 134.  
 Pseudo-Denis, 135, 1884.  
 Pseudo-Macaire, 1661.

## Q

Quedlinburg, 3176.

## R

Raban-Maur, 1887, 2964.  
 Radegonde (Ste), 763, 1812, 3591.  
 Raigern, 2798.  
 Rainaud l'Ermite, 2842.  
 Rameaux (bénédiction des), 1283.  
 Ramsgate, 346, 1014.  
 Ramsey, 3257.  
 Rantigny, 4098.  
 Ranverso, 658.  
 Raoul de Flaix, 3784.  
 Rapicault ou Jean de Marmoutier, 2008.  
 Rathier de Vérone, 145, 1885, 1897, 2974.  
 Ratisbonne, 935, 3917.  
 S. Emmeran, 217, 223, 3177, 3918. S. Jacques, 2212, 3819.  
 Ratramme de Corbie, 794.  
 Ravenne, 3520, 4206.  
 Reading, 322, 2213.  
 Rebais, 1280.  
 Réclusion religieuse, 77.  
 Recrutement religieux, 41.



- Reding (Augustin), 3823.  
 Réforme clunisienne en Belgique, 3978.  
 Refuge de S. Martin à Bruges, 1297.  
 Régale, 80.  
 Reggio, 1494.  
 Réginard de Liège, 393.  
 Réginon de Prüm, 137, 798, 1895.  
 Reichenau, 217, 220, 271, 937, 2214, sa bibliothèque, 2214, évangélique ms, 3182, 3180, 3920.  
 Reims, S. Nicaise, 2559, 4099, S. Pierre, 1383, 4100, S. Remi, 1281, 2561, 4099, 4603, S. Thierry, 2402, 4105.  
 Reinhold (S.), 2971.  
 Reliques, 523, 1267, 3539, 4080.  
 Remacle (S.), 417, 1830.  
 Renan, 638.  
 Renaud de Briey, 549.  
 Renier de Saint-Laurent de Liège, 2006.  
 Rennes, 1284, 4106.  
 Rétable d'Anchin, 4021.  
 Reufer (Jean), 2196.  
 Reuilly, 3412.  
 Révolutionnaires français à Einsiedeln, 1570.  
 Rheinau, 1586, 2772, 3547.  
 Rheingau, 941.  
 Ricard (Pierre), 602.  
 Riccardi (Placide), 656, 2714, 3831.  
 Richard Aungerville de Bury, 316.  
 Richard de Cirencester, 329.  
 Richard de Hoton, 983.  
 Richard de S. Vanne, 3287.  
 Richards (Wulst), 342, 1013.  
 Rigaud (Eudes), 309.  
 Ringholz (Odilon), 3543.  
 Rijnsburg, 616, 2669.  
 Rio de Janeiro, 3220.  
 Ripoll, 421, 1073, 2422, 2433, 3321.  
 Rivet (dom), 1397.  
 Robert de Grantmesnil, 3528.  
 Robert de Volpiano, 803.  
 Roberts (Bx Jean), 3965.  
 Rocca delle Donne, 4207.  
 Rocamadour, 4107.  
 Rodas, 421.  
 Rode-Tiefenthal, 941.  
 Rodengo, 4208.  
 Rodés, 3323.  
 Rodez, 1285.  
 Rod'h Hirglas-en-Plestin, 1237.  
 Rodolphe de Cambrai, 3804.  
 Roé (Alban), 2070.  
 Roger de Chester, 313.  
 Roger I de Sicile, 1941.  
 Roger de Wendover, 323.  
 Rolduc, 221.  
 Rôle social des moines, 1760, 1765.  
 Romainmôtier, 671, 1545, 1589, 2774, 3548.  
 Rome, 2708. S. Agathe, 2715. S. Agnes, 1511.  
 S. Athanase, 660. S. Boniface, 2712. S. Cécile, 2716, 3523. S. Césaire, 1497, 1518, 2713. S. Chrysogone, 1499. S. Grégoire, 1501. S. Laurent, 1502. S. Marie au Champ de Mars, 3524.  
 S. Marie du Forum, 649, 651. S. Martin, 1503. S. Paul-hors-les-murs, 652, 1508, 2714, 3522. Trinité, 3521.  
 Romuald (S.), 148, 2982.  
 Rosa (Bernard), 919.  
 Rosazzo, 620, 2717, 2718.  
 Roswitha, 146, 801, 1903, 2977.  
 Rot, 942.  
 Rott-sur-Inn, 274, 3188, 3189.  
 Rouen, 521, 1286, 2562, 4109.  
 Rougemont, 1245, 1592.  
 Rouleau des morts, 922.  
 Rudolph (Benoît), 3207.  
 Ruffec, 3413.  
 Ruopert, 3718.  
 Rupert (S.), 910, 2934.  
 Rupert de Deutz, 173, 289, 3127, 3763.  
 Rupert von Bodmann, 3157.  
 Rutilius Claudius, Namatianus, 2825.  
 Ryde, 2343.  
 Ryckevaert (dom), 1108.

## S

- Saalfeld, 221, 3923.  
 Saars (abbé), 589.  
 Säben, 355.  
 Sacerdos (S.), 493.  
 Sacramentaires manuscrits : Grégorien, 765, 771. de Gellone, 1168, 4058. de Nivelles, 3298. de S. Germain des Prés, 2551.  
 Sacré (Gérard), 1038.  
 Sacré-Cœur, son culte dans l'ordre bénédictin, 49, 2545.  
 St Sacrement (Bénédictines du), 1286. Confréries, 2490.  
 Saintes, 1350, 2601.  
 S. Albans, 323, 988, 2314, 3258, 3952.  
 S. Amand, voir Elnone.  
 S. Amand-de-Boixe, 4114.  
 S. Amand-en-Pévèle, 2566.  
 S. André-du-Cateau, 3358.  
 S. André-in-Insula Seræ, 1435.  
 S. André-lez-Bruges, 409, 1050, 1052.  
 S. Angelo al Raparo, 1517.  
 S. Angelo del Monte-Mirteto, 1513.  
 S. Angelo-in-Formis, 1514, 4209.  
 S. Apollinaire à Sungdan, 3414.  
 S. Barnard, 2570.  
 S. Barthélémy-in-Strada à Pavie, 1487.  
 S. Benoît-sur-Loire, voir Fleury.  
 S. Bertin, 526, 1293, 2572, 3416, 4118. Ses manuscrits, 2573.  
 S. Bertrand-de-Commines, 450.  
 S. Blaise-dans-la-Forêt-Noire, 217, 220, 275, 2234, 3924.  
 S. Blaise-en-Gaudrée, 2459.

- S. Calais, 430, 534, 2577, 4119.  
 S. Chaffre-du-Monastier, 535.  
 S. Chef en Dauphiné, 3418, 4120.  
 S. Claude, 1300.  
 S. Constanzo, 3525.  
 S. Croce, 1525.  
 S. Daniel in Castello, 1435.  
 S. Denis-en-France, 536, 790, 1301, 2578, 3419, 4122.  
 S. Dié, 543, 1317.  
 S. Dominique de Silos, 1065, 2334, 4014.  
 S. Donat in Sesto Calende, 1530.  
 S. Euphémie en Calabre, 2722, 3528.  
 S. Evroul, 1318.  
 S. Félix de Guixols, 424.  
 S. Félix de Montceau, voir Gigean.  
 S. Ferme, 544.  
 S. Florent-le-Vieil, 1320.  
 S. Foy, 1349.  
 S. Front, 2582.  
 S. Fruttuoso, 1519.  
 S. Fuscien-aux-Bois, 4127.  
 S. Gall, 1594, 2775, 3549, 4231. Manuscrits, 2776.  
 S. Gaudenzio, 3526.  
 S. Gemignano, 1520.  
 S. Geniés-des-Mourgues, 2583.  
 S. Genou - de - l'Estrée, 2640.  
 S. Germain-en-Laye, 2584.  
 S. Germer, 1321.  
 S. Georgen, 220, 277.  
 S. Ghislain, 2621, 3301.  
 S. Gildas-de-Rhuis, 1322.  
 S. Gilles, 1323, 4128.  
 S. Grégoire (Collège de), 659.  
 S. Grégoire in Conca, 1432.  
 S. Hilaire de l'Aude, 3424.  
 S. Himer-en-Auge, 2585.  
 S. Hubert - en - Ardenne, 410, 2403, 2478, 3302, 3993. Chronique de l'abbaye (Cantatorium), 1053.  
 S. Imier, 671.  
 S. Isidoro de Duenas, 1065.  
 S. Jacut-de-la-mer, 1325.  
 S. J.-B. de Mougou, 1244.  
 S. Jean d'Angely, 2586.  
 S. Jean de Laon, 4065.  
 S. Jean de las Abadessas, 426, 3324.  
 S. Jean de l'îleGorcica, 620.  
 S. Jean de la Pena, 2422, 4011.  
 S. Jean-des-Choux, 561, 1927.  
 S. Josse, 1328.  
 S. Jouin-de-Marnes, 1929.  
 SS. Julien et M. de Epeia, 620.  
 S. Laumer-de-Blois, 443, 1111.  
 S. Lambrecht, 356, 2364, 3282, 3973.  
 S. Laurent de Bourges, 1117.  
 S. Laurent del Munt, 4012.  
 S. Léonard de Ferrières, 1165.  
 S. Leu d'Esserent, 1335.  
 S. Lo, 1336.  
 S. Maixent, 2588.  
 S. Mansuy-lez-Toul, 3415.  
 S. Maria de Dona, 1456, 1526.  
 S. Maria della Strada, 2723.  
 S. Maria delle Giummare in Sciacca, 1529.  
 S. Maria del Pero, 620.  
 S. Maria de Pola, 3530, 4204.  
 S. Maria de Sesto, 620.  
 S. Maria-in-Agira, 2724.  
 S. Maria in Organo, 620.  
 S. Maria in Strada, 1528.  
 S. Maria in valle d'Uvidale, 620.  
 S. Martin du Canigou, 447.  
 S. Maur-des-Fossés, 545, 1338.  
 S. Maur in agro di Gallipoli, 1521.  
 S. Maur-sur-Loire, voir Glanfeuil.  
 S. Michele, 1523.  
 S. Michel de Candiana, 620.  
 S. Michelle della Chiusa, v. Cluse.  
 S. Michael's Mount, 966.  
 S. Mihiel, 548, 1341, 2591.  
 S. Millan de la Cogolla, 4013.  
 S. Miniato al Monte, 1524.  
 S. Méen, 547, 1339, 2589.  
 S. Mesmin, 1340.  
 S. Nicolas au Lido, 1435.  
 S. Nicolas de Castro Mulsola, 1636.  
 S. Nicolas de Maupas, 2464.  
 S. Ottilien, 278, 943 ; missions, 3190.  
 S. Pancrace, 620.  
 S. Paul-du-Champ, 2422.  
 S. Paul-en-Corinthie, 357, 1023.  
 S. Pedro de Montes, 1075.  
 S. Père-en-Vallée, 2592.  
 S. Peter, 220.  
 S. Pierre de laForêt-Noire, 3193.  
 S. Pierre - le - Monastier, 1342.  
 S. Pierre près l'Omis, 1637.  
 S. Pierre-sur-Dive, 2593.  
 S. Pierre sur le mont de Serle, 4210.  
 S. Rembert - en - Forez, 2594.  
 S. Robert, 552, 4129.  
 S. Romain-des-Iles, 553.  
 S. Romain-le-Puy, 2595.  
 S. Rufin in Molinellis, 620.  
 S. Savin de Lavedan, 554, 2596, 3426.  
 S. Savin sur Gartampe, 1344, 2598.  
 S. Seine-l'abbaye, 4130.  
 S. Sépulcre d'Acquapendente, 1431.  
 S. Sever, 557, 1345, 3427, 4132 ; nécrologe, 2599.  
 S. Séverin en Condroz, 1055.  
 S. Sulpice-la-Forêt, 558.  
 S. Taurin d'Evreux, 474.  
 S. Thierry - lez - Reims, 2402, 4105.  
 S. Trond, 413, 1056, 2408, 3995.  
 S. Trudpert, 220, 2237.  
 S. Ursanne, 671.  
 S. Valéry-sur-Somme, 559, 1346.  
 S. Veit, 280.  
 S. Venerio del Tino, 2720.  
 S. Vincent, 957.  
 S. Wandrille, 601, 1348, 2600, 3428.

- Salazar, 1053.  
 Salerne, 662.  
 Salzbouurg, 359, 2365.  
 Salluste, passages imités,  
 de cet auteur dans le  
 Cantatorium de S. Hu-  
 bert, 1053.  
 Salvado (Mgr Rud), 422.  
 Salvetat, 3429.  
 Salzbourg, 1026, 3281.  
 Samedi-saint monastique,  
 42.  
 Samson de Dol (S.), 120,  
 1690.  
 Samson de Laach, 3896.  
 Saragosse, 1077.  
 Saramon, 1351.  
 Sarcophage de S. Guil-  
 hem, 1879.  
 Sarlat, 560, 1352.  
 Sarnen, 3558.  
 Sarrancolin, 2602, 4133.  
 Sart-les-moines, 412, 1059,  
 3305.  
 Sauer (Boniface), 1019.  
 Saumur, 1353, 2604.  
 Saverne, 1326.  
 Savigny, 562, 1354.  
 Savin (S.), 554, 700.  
 Sayr (Grégoire), 2065, 2066.  
 Sceau conventuel, 1766.  
 Schaffhausen, 1630, 2793,  
 3559.  
 Schäftlarn, 281, 909, 944,  
 2239, 3194.  
 Schaffouse, 3430.  
 Schannat (J. Fred), 3145.  
 Scharnitz, 909, 2240.  
 Scheyern, 282, 947, 2109,  
 3195.  
 Schiegg (D. Ulric), 2081.  
 Schienen, 220.  
 Schnoudi, 1659.  
 Scholastique (Ste), 1809.  
 Schwarzach a. M., 283.  
 Schwarzheldorf, 895.  
 Schliersee, 909.  
 Schmitt (Albert), 920.  
 Schmidt (Edin), 264.  
 Scott (Maur), 3270.  
 Sécularisation, 390, 915,  
 1767, 2095-99, 2147.  
 Seedorf, 1632.  
 Seger (D. Paul), 3151.  
 Ségovie, 1065.  
 Seitenstetten, 364, 3288.  
 Sele, 991.  
 Selestat, 1355.  
 Seligenstadt, 287.  
 Selon, 286.  
 Séminaire de Bursfeld à  
 Cologne, 2136.  
 Senesius (S.), 4200.  
 Sens, 1356.  
 Sérafini (Maur), 1537.  
 Sermaize, 2605.  
 Serra (Mgr José), 422.  
 Serra, 3531, 4212.  
 Servantes des Pauvres,  
 1420.  
 Sesto, 620.  
 Séverin de Cologne (S.),  
 1682, 2833.  
 Sebold, abbé de S. Hu-  
 bert, 1027.  
 Sforza (Léonard), 1472.  
 Shaffesbury, 992.  
 Shresbury, 966.  
 Siber (Thaddée), 3828.  
 Sichard, abbé de Stavelot,  
 1027.  
 Siegbourg, 221, 288, 2242,  
 3197 ; manuscrits, 2243.  
 Siebert de Gembloux,  
 172, 1953.  
 Sigismond (S.), 1550.  
 Sigolin de Stavelot, 1027.  
 Siklos, 4167.  
 Silos, v. S. Dominique de  
 Silos.  
 Simarre, 2602.  
 Siméon-le-Stylete, 2812.  
 Simon d'Afflighem, 1027.  
 Simon de Gand, 1027.  
 Simon de S. Martin de  
 Tournai, 1027.  
 Simon, év. de Worcester,  
 1995.  
 Simorre, 3431.  
 Sinaï, 680.  
 Sindelsberg, 3424.  
 Siter (Thaddée), 947.  
 Sites des monastères, 428.  
 Smalle Ee., 2670.  
 Smaragde de S. Mihiel,  
 134, 2956.  
 Smith (dom Oswald), 1008.  
 Sölden, 220.  
 Soissons, 563, 2606.  
 Solesmes, 604, 1411, 2664.  
 Ste Cécile, 1421.  
 Sombeek (Louis), 1027.  
 Somerius ou van Someren  
 (Jacques), 1027.  
 Souillac, 564.  
 Soulac, 1357.  
 Souris (dom Gérard), 1027.  
 Sousquière, 2607.  
 Souvigny, 565, 1358, 2608,  
 3435.  
 Speculum monachorum,  
 56.  
 Spiritualité bénédictine,  
 57, 62, 742, 743.  
 Spirlet (Nicolas), 411,  
 1027, 2406, 2407.  
 Sponheim, 217.  
 Sprenger (Placide), 2127.  
 Staffelsee, 3198.  
 Stanbrook, 2339.  
 Stavelot-Malmédy, 221,  
 414, 1027, 1060, 3307,  
 3996.  
 Stein, 4242.  
 Stépelin de S. Trond, 1027.  
 Stettin, 2114.  
 Stokecurey, 492.  
 Stolpe, 2114.  
 Striegau, 948, 2244.  
 Sturmi de Fulda, 1867.  
 Stutter (John), 341.  
 Stylites, 683, 1667.  
 Subiaco, 663-666, 1531,  
 2725, 3533, 4214.  
 Suger, 175, 1973, 3019,  
 3766.  
 Summa sententiarum,  
 1997.  
 Suppression de monastè-  
 res, 968, 3331.  
 Susteren, 617.  
 Suze-la-Rousse, 3436.  
 Sylvestre II, voir Gerbert.  
 Synell (Gérard), 611.

## T

- Tabennes, 9, 11.  
 Tagliacozzo, 1538.  
 Talacre, 2344, 3275.  
 Talloires, 1364, 2609, 3437.  
 Tanner (Conrad), 2752.  
 Tarrisse (Grég.), 588, 1398.  
 Tarvains, 611.  
 Tasque, 1365.  
 Tassin (dom), 589.  
 Tavistock, 966.  
 Tegernsee, 217, 290, 2247,  
 3199.  
 Teignmouth, 2345.  
 Ter Doest, 610.

Termonde, 2412.  
 Tewkesbury, 966.  
 Thelki, 4167.  
 Théobald du Mont Cassin, 2694.  
 Théodore de Cantorbéry (S.), 3696.  
 Théodoret, 2804.  
 Théologie bénédictine thomiste, 726.  
 Théoponée (S.), 4200.  
 Thesinge, 609.  
 Thieraupthen, 220, 292.  
 Thierenbach, 1366.  
 Thierry de Homborch, 3067.  
 Thierry de Vieuxnes (dom) 591.  
 Tholey, 949.  
 Thomas Bèche, 314.  
 Thomas d'Aquin (S.), 640, 1480, 2698, 3483.  
 Thomas de la Hale (S.), 3938.  
 Tichon (dom Jean), 384.  
 Tino, 1539.  
 Tiron, 2610, 4134.  
 Tite (lettre apocryphe de), 1643.  
 Tixier (d. Victor), 2656.  
 Tolla, 3532.  
 Tonsure, 1647.  
 Torba, 667.  
 Tor de Specchi, 651, 658.  
 Tosti (d. Louis), 4195.  
 Toulouse, 1228, la daurade, 4135.  
 Tournai, 2413.  
 Tournus, 568, 1368, 2612, 3438, 4139, 4140.  
 Tours, 1432, 2618, 4137.  
 Trèves. S. Marie, 3205.  
 S. Mathias, 293, 895, 2251, 3202. S. Maximin, 217, 294, 3204.  
 Trinité au Mont à Rouen, 523.  
 Trinité de Caen, 3355, 4032.  
 Trinité de Fécamp, 2487.  
 Trinité de Fougères, 481.  
 Trinité des Scots à Rome, 3521.  
 Trinité de Vendôme, 1373, 2263.  
 Trithème (Jean), 2059, 3069.

Trub, 1633.  
 Trudpert (S.), 2237.  
 Tulette, 2619.  
 Tunncliffe, (Ed.), 341.  
 Tutilon de S. Gall, 3716.  
 Tyburn, 1015, 1723, 2061, 2347.  
 Tyniec, 670.

## U

Ueberwasser à Münster, 2202.  
 Ugolin de Rossi, 647.  
 Ullathorne (Mgr), 336, 1007, 2334, 3272.  
 Union des Églises, 1750.  
 Urbain II (Bx), 1939, 3002.  
 Urbain V, 191, 867, 2030, 3059, 3808.  
 Useldange, 420.  
 Urspring, 2254.  
 Utrecht, 616.

## V

Valdedios, 1078.  
 Val de Grâce à Paris, 516, 571, 1274, 2477, 4097.  
 Valentin (S.) de Massays, 462.  
 Valère d'Espagne (S.), 122.  
 Valladolid, 1079, 2436, 3309.  
 Valréas, 1371.  
 Van Mol (Pierre), 3410.  
 Van der Smissen (Michel), 1027.  
 Varangéville, 1970, 2620.  
 Vaucresson, 1372.  
 Vaudesson, 2621.  
 Vaughan (Mère Claire), 879.  
 Veit Bild, 875.  
 Vendôme, 1373, 2263.  
 Venise. S. Grég., 1435.  
 S. Hilaire, 1435, 1540, 2719. S. Laurent, 1435.  
 S. Nicolas au Lido, 1435. S. Second, 1435.  
 S. Zacharie, 1435.  
 Verchen, 2114.  
 Vergaville, 561, 1376.  
 Verkade (Will.), 238, 901, 2133.  
 Vérone. SS. Fermo e Rus-

tico, 620, 1543. S. Georges, 1541. SS. Naz. et Celse, 620. S. Zénon, 4216.  
 Vervant, 2624.  
 Veudre, 1377.  
 Vézelay, 572, 1378, 2625, 3439, 4141.  
 Vezzolano, 668.  
 Vicence, 620, 3534.  
 Victor III, 818, 1934, 2999.  
 Vic-sur-Aisne, 2626.  
 Vie des justes (de D. Martène), 1384.  
 Vienne - Ecossais, 366, 2371, 3794. S. André, 574, 2627.  
 Vie religieuse, ses origines, 5.  
 Vieux-en-Abbegeois, 575.  
 Vignobles monastiques, 2615.  
 Vignory, 2628, 3441.  
 Villanova, 620.  
 Villars-les-moines, 1545.  
 Villeloin, 1382.  
 Vincent de Paul (S.), 2476.  
 Vincq (Gaspard), 1038.  
 Vinsternau (Jean), 3902.  
 Virgile (S.), 1869.  
 Visan, 2630.  
 Visconti, 4338.  
 Vivario, 1544.  
 Vlierbeek, 370, 3308.  
 Vocation monastique, 677.  
 Volkon de Schweidnitz, 919.  
 Voltorre, 4215.  
 Vornbach, 2106.  
 Voyages à pied (usage monastique), 45.  
 Vulgate (Révision de la), 65, 2708.

## W

Walburge (Ste), 252, 2949.  
 Walafrid Strabon, 793, 1885, 2959.  
 Waldo, 789.  
 Walter d'aversa, 183.  
 Waulsort, 221.  
 Wautier de Chester, 313.  
 Weihestephane, 3207.  
 Weingarten, 217, 220, 295, 950, 2181, 2255, 3208,



3927 ; Manuscrits, 2255, 2259, 2261.	Wilfrid (S.), 1838.	<b>X</b>
Weissenau, 300, 3210, 3930.	Willibald (S.), 2951.	Xaintes, 3448.
Weissenburg, 2258.	Willibrord (S.), 125, 1850, 2938, 3976.	<b>Y</b>
Weldon (Benoit), 335.	Winchester, 966, 1002, 2322, 3953.	Yarrow, 332.
Wenlock, 966, 993.	Windolf von Pegau, 2211.	York, 2327.
Weltenburg, 3211.	Wissembourg, 2631, 4142.	Ypres (collège S.-J.), 4072.
Werschweiler, 303.	Wolfgang (S.), 1900, 3719, 3720.	Yves de Chartres, 2842.
Wessobrunn, 220, 955, 2263, 3213.	Wolfgang de Deux-Ponts, 303.	Yzeure-les-Moulins, 1383.
Westminster, 324, 966, 2316, 3259.	Wolter (Maur), 2130.	<b>Z</b>
Werden, 217, 301, 2258.	Worcester, 330, 966, 1003, 1995, 2326.	Zara, 4217.
Wibald de Stavelot, 3042.	Worden (Aelred), 339.	Zeven, 2268.
Wiard (Robert), 2510.	Wulstan (S.), 1938, 3001, 3757.	Zimmermann (Domini- que), 3166.
Wiblingen, 220, 2265.	Wunibald (S.), 2948.	Zurich, 2796.
Whitby, 1001, 2321.	Würdtwein (Ed. Alex), 275.	Zwiefalten, 217, 220, 956, 2270, 3215.
Whitefeld (John), 3249.	Wurzbourg, 2266, 3214.	
Whittle (Placide), 339.		
Wiborada (Ste), 1601.		





le Mont Cassin comme lieu de provenance. Il faudrait donc placer la rédaction de l'œuvre après 774.

- 324.** D. BIANCHI. *Riflessi romani nella « Historia Langobardorum » di Paolo Diacono.* — Mem. stor. Forogiul., 25, 1929, p. 23-58.

Dans sa conception de l'antiquité romaine, Paul Diacon a notablement subi l'influence d'Orose.

- 325.** O. DOBIAS-ROZDESTVENSKI. *La main de Paul Diacon sur un Codex du VIII<sup>e</sup> siècle envoyé à Adalhard.* — Mem. stor. di Forogiul., 25, 1929, p. 129-143.

Il s'agit du manuscrit bien connu Leninopol. F. v. I. N. 7 autrefois à Corbie puis à Saint-Germain-des-Prés, qui contient en tête de plusieurs lettres de s. Grégoire une épître dédicatoire de *Paulus supplex* adressée à Adalhard de Corbie. L'A. ne fait pas difficulté d'admettre, à la suite de Mabillon, l'identité de ce Paul avec le diacon cassinien. Mais de plus, avec beaucoup d'ingéniosité, elle s'applique à montrer que pour la première moitié de l'épître et plusieurs corrections, le manuscrit de Leningrad contient l'autographe même de Paul.

- 326.** W. A. OLDFATHER. *The urbana ms. of the Homiliarum of Paulus Diaconus.* — Speculum, 6, 1931, p. 293-294.

L'A. fait connaître un nouveau et excellent Ms. du XII<sup>e</sup> s., d'origine française, qu'il a trouvé chez un bouquiniste parisien et qui appartient maintenant à l'Univ. d'Illinois.

- 327.** D. DE BRUYNE, O. S. B. *Un document de la controverse adoptianiste en Espagne vers l'an 800.* — Rev. d'hist. ecclés., 27, 1931, p. 307-312.

L'A. groupe et commente les notes marginales des mss. Casin. 4, 19, où un lecteur prend vivement à partie un certain évêque Ibinhamdon, inconnu d'ailleurs, adversaire d'Elipand de Tolède attaqué peu avant par Alcuin (799-800). Ces notes sont évidemment contemporaines et permettent de fixer au VIII<sup>e</sup> siècle les deux manuscrits.

- 328.** W. VON DEN STEINEN. *Karl der Grosse und die Libri Carolini.* — Neues Archiv, 49, 1931, p. 207-280.

La plus ancienne rédaction des L. C. contenue dans le célèbre *codex authenticus* Vat. lat. 7207 présente toute une série de Notes tironiennes. M. v. d. S. s'attache longuement à montrer qu'elles traduisent l'impression faite sur Charlemagne lui-même par la lecture du dossier.

- 329.** A. WILMART, O. S. B. *Fragments carolingiens du Fonds Baluze.* — Rev. bén., 43, 1931, p. 106-115.

Ces huit fragments se trouvent dans les recueils Baluze 270-271 de la B. N. Quatre d'entre eux, peut-être même cinq, sont de provenance lyonnaise. Les fragments I-II-VII-VIII sont des documents canoniques (collection d'Angers).



*Hispana* systématique, *Epitome* espagnol, *Hispana*). Les fragm. III appartiennent à un commentaire inédit sur les Psaumes de l'époque carolingienne (? Smaragde). Les fragm. IV restituent la moitié environ d'un exemplaire du *De templo Salomonis* de Bède qui s'est trouvé entre les mains de Florus. Fragg. VI : lamentation en vers de Godescalc.

330. M. MANITIUS. *Zwei Remigiuskommentare*. — Neues Archiv, 49, 1930, p. 173-183.

Il s'agit des Commentaires de Remi d'Auxerre sur Martien Capella et Sedulius. M. M. recherche les sources. Pour le premier, ce sont surtout Dunchad et Scot Érigène ; à ce propos, l'A. remarque que l'ouvrage de Remi supplée avantageusement aux déficiences de la tradition de celui de Jean Scot. Isidore surtout, puis Varron et Servius, ont fourni au commentateur de Sedulius de nombreuses étymologies.

331. M. LINTZEL. *Der Poeta Saxo als Quelle Widukins von Korvey*. — Neues Archiv, 49, 1930, p. 183-188.

S'il y a parenté entre Widukin et Eginhard c'est par l'intermédiaire du *Poeta Saxo*.

332. A. WILMART, O. S. B. *La tradition des lettres de S. Anselme. Lettres inédites de S. Anselme et de ses correspondants*. — Rev. bén., 43, 1931, p. 38-54.

333. FR. SAL. SCHMITT. *Zur Ueberlieferung der Korrespondenz Anselms von Canterbury. Neue Briefe*. — Rev. bénéd., 43, 1931, p. 224-238.

Comme c'est aussi le cas pour les Prières et les Méditations, les Lettres de s. Anselme ont été publiées presque sans égard à l'arrangement des recueils originaux. Grâce aux patientes recherches de dom W., on peut à présent se faire une idée exacte de la tradition. En ce qui concerne les Lettres, l'appui fondamental est fourni par le grand registre officiel qu'on retrouve dans deux manuscrits. Mais il a existé aussi d'autres recueils. — Il restait à faire connaître une quinzaine de pièces inédites, ou défigurées, de la correspondance de s. A. ; dom Wilmart les publie ici, réservant pour une autre fois l'édition d'une lettre réfutant le trithéisme de Roscelin, lettre qui a donné naissance au *De incarnatione Verbi*.

Le P. Schmitt, futur éditeur, apporte à son tour de nouvelles précisions et donne le texte de six pièces inédites.

334. J. GEISELMANN. *Der Abendmahlsbrief des Anselm von Canterbury, ein Werk des Anselm von Laon*. — Theol. Quartalschrift, 111, 1930, p. 320-349.

Le traité sur l'Eucharistie qui figure parmi les lettres de s. Anselme, IV, 107, est l'œuvre d'Anselme de Laon comme il résulte de l'examen de la doctrine et du témoignage de deux mss. de Munich.

## A. — LITTÉRATURE BIBLIQUE.

**335.** D. DE BRUYNE, O. S. B. *Notes sur la Bible de Tours au IX<sup>e</sup> siècle.* Götting. gelehrte Anz., 193, 1931, p. 352-359.

Notes suggérées par l'ouvrage de Rand, *A Survey of the manuscripts of Tours* et de Köhler, *Die karolingischen Miniaturen*. Les éditions de la Bible en un volume devaient être rares en France jusqu'à Alcuin et Théodulphe. Les Bibles d'Alcuin modifient l'ordre adopté par s. Jérôme en insérant çà et là les « apocryphes » ; l'apocalypse figure avant s. Paul. C'est à Tours que l'on a commencé à mettre en tête de la Bible la lettre de Jérôme à Paulin. Les sommaires adoptés sont de plusieurs sortes et souvent ils s'entrecroisent. Quant au texte, on constate : « les mss. de Tours suivent le plus souvent les mss Z et Tours 22 ; ils suivent souvent Tours contre Z ; Tours 22 ne peut cependant pas être un vrai ms alcuinien, le plus ancien de la série ; très rarement il y a un modèle irlandais ; à l'époque d'Adalard il y a eu une révision du texte et cette révision que Köhler attribue non sans vraisemblance à Amalric a été abandonnée dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle. » Pour connaître quels modèles Alcuin a employés, le plus sûr est de s'en remettre aux sommaires et aux divisions ; l'évolution du texte de la nouvelle révision est malheureusement plus difficile à fixer.

D. C. L.

**336.** D. D. DE BRUYNE. *S. Augustin, reviseur de la Bible.* — *Miscellanea agostiniana...* II, p. 521-606.

Ce titre, il y a dix ans, eût semblé un paradoxe. Graduellement dom De Bruyne nous a préparés à le lire sans étonnement. En commençant son étude il s'applique encore à dépister les préjugés tenaces : la revision du texte latin, dit-il, est postulée par les principes critiques du *De Doctrina christiana*, elle est attestée par Augustin lui-même, pour ne rien dire d'Audax et de Jérôme.

C'est qu'en effet la grande objection, c'est qu'un travail aussi important et aussi soigné — il aurait compris les Évangiles, S. Paul, Le Psautier, les deux Sagesses, l'Heptateuque, Job, peut-être d'autres livres encore, et pour la valeur critique serait comparable aux revisions analogues de s. Jérôme — ait pu rester inconnu jusqu'ici, malgré l'attention qu'éveillaient dès leur apparition les moindres œuvres d'Augustin, malgré les *Retractationes*, malgré Possidius. A quoi l'on répond que, pour Augustin, ces exemplaires revisés des livres bibliques indispensables étaient destinés à l'usage personnel, instruments de travail très pratiques pour lui et dont le rayonnement fut longtemps assez limité. Au surplus, Augustin ne se sentait pas la formation suffisante pour poser au reviseur public. Enfin que valent des présomptions contre le fait ?

Ce fait est le suivant : La version biblique dont use Augustin est le produit d'une revision sur le grec, inconnue avant lui, répandue dans les seuls milieux où s'est exercée son influence, marquée du signe de la clarté, avec en plus le souci de la correction latine et l'emploi d'un vocabulaire assez constant et caractéristi-

que. En certains cas, l'on voit que la revision ne s'est imposée que peu à peu comme une chose qui s'élabore graduellement. Constaté pour un livre seul cet ensemble d'indices pourra peut-être admettre d'autres explications. Lorsqu'il se reproduit pour plusieurs, le hasard, la coïncidence heureuse ne suffisent plus, l'auteur de la revision doit être Augustin. Ce que ce raisonnement a de trop déductif se trouve heureusement corrigé par la constatation que ce métier de reviseur, non seulement Augustin l'a déclaré indispensable pour quiconque désire connaître la Bible, mais qu'il l'a continuellement pratiqué en toute occasion, et, pour le Psautier au moins, systématiquement et entièrement, comme en témoigne sa lettre à Audax. Or s'il l'a fait pour le Psautier, il doit l'avoir entrepris pour les autres livres dont le texte trahit la même main correctrice.

Longtemps je me suis refusé à admettre ces conclusions. Je me rends aujourd'hui volontiers à l'argumentation pressante de mon confrère, au moins en ce qui concerne le Psautier, S. Paul et l'Heptateuque. Pour les autres livres il n'a pu qu'esquisser des preuves et moi-même n'ai point le temps de les vérifier.

A vrai dire je ne puis parler avec quelque compétence que des Psaumes. Aussi me bornerai-je ici à cette partie de la démonstration.

Ce qui m'a déterminé c'est la lettre à Audax, sur laquelle dom De Bruyne n'a peut-être pas assez insisté. Elle est maintenant pour moi si claire que je me demande comment son témoignage a pu être si longtemps méconnu.

« Psalterium a sancto Hieronymo translatum ex hebraeo non habeo. Nos autem non interpretati sumus, sed codicum latinorum nonnullas mendoritates ex graecis exemplaribus emendavimus. Unde fortassis fecerimus aliquid commodius quam erat, non tamen tale quale esse debebat. Nam etiam nunc, quae forte nos tunc praeterierunt, si legentes morerint, collatis codicibus emendamus. »

De ce texte il résulte : 1) Qu'Audax avait probablement parlé à Augustin d'une *interpretatio* lui attribuée ; 2) qu'Augustin affirme avoir révisé le psautier jadis (*tunc*), revision distincte du travail incessant de mise au point auquel il l'oppose comme on oppose une première rédaction achevée aux améliorations subséquentes ; 3) que cette revision n'avait pas été poussée assez pour équivaloir à une traduction nouvelle.

La concordance de ce témoignage avec les critères internes patiemment rassemblés par mon confrère ne permet plus de douter.

Je voudrais seulement présenter quelques observations sur l'histoire de cette revision, dont je ne suis pas certain qu'elle est telle que la décrit dom De Bruyne.

1. Avant 396, date supposée des premières *Enarrationes* dictées, s. Augustin n'aurait rien de la revision. Je le crois aussi, mais il ne faut pas méconnaître cependant que le texte des psaumes ressemble déjà étonnamment à AR. On en pourrait apporter maints exemples. J'en choisis deux.

a) Dans le c. *Adimantum* c. 18, Augustin oppose habilement à son adversaire un long texte du psautier : ps. 143, 10-15. Or c'est presque textuellement AR.

Le voici : les leçons caractéristiques de AR sont en capitales, celles qui contra-disent AR en italiques (*exitibus*=*egressibus* ; *crassae*=*crassi*).

De gladio maligno erue me et EXIME me de manu filiorum alienorum, quorum os locutum est vanitatem, et dextera eorum dextera iniquitatis. Quorum filii IPSORUM VELUT novellae CONSTABILITAE in iuventute sua. Filiae eorum compositae ET ORNATAE SICUT similitudo templi. CELLARIA eorum plena eructantia ex hoc in hoc. Oves eorum FECUNDAE multiplicantes in *exitibus* suis ; boves eorum *crassae*. Non est ruina SAEPIUS NEC EXITUS neque clamor in plateis eorum. Beatum dixerunt populum cui haec sunt ; beatus populus cuius dominus deus IPSIUS.

b) Le sermon 216, qui date de 391, a plusieurs citations des psaumes, qui offrent déjà les traits de AR. Notamment ps. 26, 3-4.

Si consistant adressedum me castra non timebit cor meum ; si exurgat IN me BELLUM, in hoc ego sperabo. Unam petii a Domino hanc requiram ; ut inhabitem in domo Domini OMNES DIES vitae meae, ut CONTEMPLER delectationem Domini et protegar a templo (i) eius.

L'intérêt de cette citation vient du fait que s. Cyprien cite aussi ces versets. On en trouvera l'analyse dans mon *Psautier .. en Afrique*, p. 92, où l'on remarquera que AR et le sermon 216 abandonnent ou retiennent les mêmes leçons de s. Cyprien.

De quoi l'on déduira que le texte que reçut Augustin et qu'il employa avant la revision était d'origine africaine (cf. De Bruyne, p. 563) mais déjà fort évolué. On s'en rend compte en étudiant les citations d'Optat où cet abandon de la forme ancienne est déjà très sensible (cf. p. 78-81 de mon livre). C'est pourquoi j'avais émis l'hypothèse d'une revision du psautier d'Afrique vers 350. Les premières citations d'Augustin me paraissent confirmer ma conjecture.

2. Passons aux premières *Enarrationes*. On peut être frappé de certaines divergences avec AR, mais dans l'ensemble et la plupart des détails c'est bien déjà ce texte que commente Augustin. J'ai revu les six psaumes pour lesquels nous avons, outre l'ancienne *enarratio*, un commentaire plus récent, généralement de la période donatiste. C'est le même texte. J'ai noté dans mon livre p. 136-137 les quelques divergences. Elles doivent encore être réduites car des leçons où A<sup>1</sup> et A<sup>2</sup> paraissent s'opposer s'effacent par le contexte. Sur les 32 cas qui restent, 24 montrent R texte normal de la revision d'Augustin, d'accord avec A<sup>1</sup> contre A<sup>2</sup> ! De plus toutes les caractéristiques de la revision s'y retrouvent, notamment *eruere*, 11 fois avec R seul pour les 32 premiers psaumes.

Pour ma part je n'hésite pas à conclure : la revision dont parle la lettre à Audax est antérieure à 396. Sans doute le texte se perfectionnera toujours et son état premier n'est pas celui de R, mais le grand et essentiel travail se place entre 391 et 396.

3. Le texte de R nous fournit une étape nouvelle, car il n'a pas les retouches gallicanes que s. Augustin a commencé à pratiquer à partir de 415. Le ms de Vérone est donc issu d'une copie faite entre 396 et 415.

En résumé, la revision augustinienne du psautier s'applique à un texte africain



revu déjà et rajeuni vers 350. Elle date, dans son ensemble, des premières années du ministère d'Augustin. Opérée assez rapidement dès avant 396, elle fut sans cesse retouchée. A partir de 415 l'influence du psautier gallican a dominé ce travail critique, mais le texte de presque toutes les *enarrationes* est antérieur à cette orientation nouvelle et correspond à celui dont le ms R demeure un assez fidèle témoin.

Je ne voudrais pas terminer cette recension sans un tribut d'hommage à la pénétration critique de mon savant confrère. Il nous a révélé un aspect inconnu du génie d'Augustin, qui fut un grand critique, moins par la richesse de son équipement scientifique que par sa sagesse, par la valeur de ses principes et par la fermeté et constance qu'il mit à les appliquer.

D. B. CAPELLE.

## B. — LITTÉRATURE NON-BIBLIQUE.

337. M. G. NICOLAU. *L'origine du « cursus » rythmique et les débuts de l'accent d'intensité en latin.* — Rev. des Études latines, 6, 1928, p. 319-329 ; 7, 1929, p. 47-74.

Cette étude ne donne pas encore — elle doit être poursuivie — ce que le titre semble promettre. Nous n'avons guère ici qu'un inventaire critique des solutions proposées sur l'origine du cursus. L'A. finit en attirant l'attention sur la précieuse source de renseignements, injustement dédaignée jusqu'ici, qu'offre le témoignage des anciens.

338. L. LAURAND. *Bibliographie du « Cursus ».* — Rev. des Études latines, 6, 1928, p. 73-90.

339. F. J. BADCOCK. *The History of the Creeds.* — Londres, S. P. C. K., 1930, XIV-250 p. Sh. 12,6.

La première Partie de ce livre a pour objet le Symbole des apôtres, plus particulièrement le Symbole romain. On admet communément que le texte de ce dernier (R) nous est, pour l'essentiel, fidèlement représenté au IV<sup>e</sup> siècle par Rufin d'Aquilée et par celui que Marcel d'Ancyre présenta au pape Jules en 340. A quelques détails près, ce symbole aurait déjà existé tel quel au second siècle car, assure-t-on, c'est lui que citent Tertullien et Hippolyte. Il serait sorti, à une époque difficile à déterminer, d'une formule baptismale plus courte, dépourvue notamment des détails christologiques. Les symboles latins répandus en Occident au IV<sup>e</sup> siècle ne seraient que des adaptations locales de R.

M. Badcock soumet cette thèse à une critique impitoyable. Il nie d'abord que l'on soit autorisé à voir dans les formules de Rufin et de Marcel le symbole romain contemporain ; ces personnages citent le credo de leur église particulière et rien ne prouve qu'il dérive de celui de Rome. Quel était donc ce dernier au temps de l'arianisme ? Nous n'en possédons aucune attestation littéraire, répond M. B.

la première n'apparaissant qu'avec S. Léon, mais il y a la formule baptismale conservée dans le sacramentaire gélasien (G) ; plus courte que R, elle n'en est cependant pas un abrégé mais elle représente le symbole romain tel qu'il était constitué au plus tard au milieu du III<sup>e</sup> siècle, tel qu'il se maintint, grâce à l'esprit conservateur du tempérament romain, jusque vers la fin du IV<sup>e</sup>. Mais G est lui-même une forme évoluée, et vraisemblablement traduite du grec, du symbole baptismal primitif qui ne comportait probablement que trois membres. L'amplification eut lieu au II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. — Et que faire de Tertullien, d'Hippolyte, grâce auxquels on se flattait de posséder dans une forme presque identique à R le symbole romain du second siècle ? M. B. écarte leur prétendu témoignage avec la même décision qu'il l'a fait pour Rufin et Marcel.

L'évolution du symbole de foi n'eut donc à Rome rien de précipité. En Orient au contraire l'antique formule baptismale se développa très tôt et en des formes variées. A la faveur des relations nombreuses qui unissaient l'Orient et l'Occident, les symboles orientaux se répandirent et s'acclimatèrent vite en Afrique, en Espagne, en Gaule, dans les régions danubiennes. Seule Rome resta imperméable. C'est seulement à la fin du IV<sup>e</sup> siècle — sous Damase propose M. B. — qu'elle harmonisa G avec les autres symboles occidentaux. Alors R fut créé et il fit aussitôt à Milan et dans le N. de l'Italie ses premières conquêtes. Ce fut probablement au commencement du VII<sup>e</sup> s. dans la région du lac de Constance qu'il acquit les accroissements qui lui donnèrent sa forme définitive appelée *Textus receptus*.

La seconde Partie traite des Symboles de Nicée et de Nicée-Constantinople. L'A. combat la thèse de Hort qui voyait dans N-C. un développement du symbole de Jérusalem effectué par s. Cyrille en 362-364. A la suite de Schwartz, M. B. se refuse à admettre qu'Épiphane le cite et il prend la défense de l'attribution aux Pères du concile de Constantinople.

La troisième Partie est consacrée au symbole du Pseudo-Athanase *Quicumque*. Adoptant les vues de Brewer, l'A. est porté à y voir l'œuvre de s. Ambroise. Pourtant les preuves alléguées sont bien faibles. Une longue dissertation sur les sens historiques de *sanctorum communionem* clôt cet ouvrage, dont la première partie, la plus importante, causera plus d'une surprise et provoquera sans doute plus d'un essai de réfutation.

340. [R] *Minutii Felicis* OCTAVIUS recens. J. MARTIN. — Gnomon, 7, 1931, p. 57 : A. Souler.

A propos de la chronologie défendue par Martin : « a view which will very likely eventually hold the field. »

341. A. DELATTE. *La réalité du dialogue de l'Octavius de Minucius Felix* (Bibl. de la Fac. de Phil. et Lettres de l'Univ. de Liège, XLIV, Serta Leodiensia), Liège, 1930, p. 103-108.

M. D. nie cette réalité. Il tire argument de l'incohérence manifeste qui existe entre les deux parties du discours de Cecilius par où l'on voit que le rôle de celui-ci est, fictif.

342. R. GANSZYNIEC. *Novatianea*. — Eos, 31, 1928, p. 206, 304, 368, 438, 452, 473-474, 484, 494, 536, 552-556 et 32, 1929, p. 42, 82, 90, 120, 142, 245, 254, 314, 346, 388, 534.

Depuis longtemps l'A. s'occupe de Novatien et de son *De Trinitate* (p. ex. Eos 25, 1922, p. 90). Il reprend le même sujet dans une longue suite de notes très courtes (parfois quelques lignes). Il propose une foule de corrections intéressantes du texte. Espérons que l'A. ne se contentera pas d'égrener ainsi tout ce qu'il a à dire, et finira par donner une édition. D. D. B.

343. H. KOCH. *La sopravvivenza di Cipriano nell' antica letteratura cristiana*. — Ric. relig., 7, 1931, 122-132, 312-335.

Cyprien chez Lactance et Optat.

344. A. WILMART, O. S. B. *Le dernier « Tractatus » de S. Hilaire sur les Psaumes*. — Rev. bénéd., 43, 1931, p. 277-283.

Par suite de l'état défectueux de l'unique ms (Vat. Reg. 95) et de la négligence des éditeurs, la finale du dernier *tractatus* se présentait lacuneuse et fautive. Dom W. ayant examiné de près le ms, réédite le texte avec le plus grand soin.

345. W. N. MYERS. *The Hymns of saint Hilary of Poitiers in the Codex Aretinus*. An Edition, with Introduction, Translation and Notes. — Philadelphia, University of Pennsylvania, 1928, 8°, 82 p.

L'intérêt de ce travail réside principalement dans les Notes. On ne peut souhaiter commentaire plus complet ni plus soigné. L'A. s'est spécialement attaché à éclairer la pensée de s. Hilaire par la comparaison avec les traités théologiques. M. M. nous rend aussi le service de mettre sous les yeux en fac-similé le texte manuscrit entier.

346. C. JARECKI. *Silvaniae Itinerarium*. — Eos 31, 1928, p. 453-473 et 32, 1929, p. 43-70.

L'A. examine encore une fois les multiples questions qui se rattachent à la célèbre voyageuse. La vaste bibliographie semble utilisée, sauf la note de Mountford (cf. notre *Bull.* I n. 168). Mais quel scepticisme outré ! Que la voyageuse soit une moniale, c'est une « fausse conjecture » ; son nom est le résultat d'une confusion avec Eucherius, l'évêque de Lyon, quand on a vu que c'était une femme, on a corrigé en Eucheria ; *Abbatissa* est un « titre donné par quelque bibliothécaire ». M. Jarecki va un peu fort. *Abbatissa*, d'après le vieux catalogue du Mont Cassin, n'est pas un titre, mais le premier mot du texte, et ces indications de bibliothécaires ont toujours une très grande valeur. Je ne comprends pas qu'un auteur aussi sceptique ait donné à son article le nom de *Silvaniae Itinerarium*.

La partie la plus neuve et — j'aime à l'ajouter — la plus solide se rapporte à la date : par 16 arguments on démontre que le voyage eut lieu entre 392 et 395.

347. V. USSANI. *Un ignoto codice cassinese del cosi' detto Egesippo*. — Casinensia, II, Mont-Cassin, 1929, p. 601-614.

Il s'agit de 70 fragments grand format d'un ms du XI<sup>e</sup> siècle, en écriture bénéventaine, démembré en feuilles de garde. C'est le plus ancien représentant de la famille cassinienne dont l'archétype semble remonter au X<sup>e</sup> siècle.

348. E. A. LOWE. *A list of the oldest extant Manuscripts of Saint Augustine with a note on the Codex Bambergensis*. — Miscell. Agost. II, p. 235-251.

Cette liste comprend les mss. du V<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> s. en onciale ou semi-unciaie. — Le Bamberg B. IV. 21, semi-unciai, est bien connu. Une comparaison minutieuse avec le ms d'Eugippius Vat. Lat. 3375 permet à M. L. de lui confirmer pour date le VI<sup>e</sup> s., et de reconnaître le sud de l'Italie comme lieu d'origine.

349. A. WILMART, O. S. B. *La tradition des grands ouvrages de S. Augustin*. — Miscell. Agost. Agost. II, p. 257-315.

350. D. DE BRUYNE, O. S. B. « *Enarrationes in Psalmos* » prêchées à Carthage. — Miscell. Agost. II, p. 321-325.

Le travail de Dom W. consiste essentiellement en un relevé des mss. des Confessions, du « De Trinitate », de la « Cité de Dieu », des Enarrations, relevé qui, tout matériel que l'A. l'ait voulu maintenir, rendra les plus grands services et suffit déjà à attester l'influence exercée par s. Augustin au Moyen Age.

L'enquête sur les Confessions n'est autre que celle parue récemment dans la *Rev. bénéd.*, (Bull. II, 190-191) révisée cette fois et mise au point. Une note accompagne qui donne les variantes des extraits de Bède (d'après St. Omer 91) et de Florus (d'après Troyes 96).

Pour le *De Trinitate* et le *De civitate Dei*, l'inventaire est aussi complet que possible. Pour les *Enarrationes* au contraire, dom W. s'est limité aux mss. anciens et vraiment représentatifs ; une note sur les titres historiques livrés par les manuscrits permet de se rendre compte où et quand certains *tractatus* ont été prêchés ; l'étude de dom De Bruyne y ajoute de nouvelles précisions dégagées du texte même des sermons.

351. A. WILMART, O. S. B. *Remarques sur plusieurs collections des sermons de S. Augustin*. — Casinensia, I, 1929, p. 217-241.

L'A. a eu pour dessein principal « de mettre en évidence la relation de plusieurs collections qui nous ont conservé des sermons authentiques de S. Augustin ».

Ces collections sont les suivantes :

I. Série de 22 pièces, dont le représentant le plus autorisé est le ms. Chester Beatty n° 5 (autrefois *Sessorianus* de Nonantola). C'est une très ancienne collection vraisemblablement venue telle quelle d'Afrique en Campanie.

Plusieurs éléments s'en retrouvent dans deux autres collections, à savoir :

II. celle de Michel Denis (Vienne *Cod. theol.* 329 provenant de Saint-Séverin de Naples).



III. celle de l'homélaire *Casin*. 17, lesquelles dérivent aussi, en définitive, d'un exemplaire africain.

IV. Le recueil *De Verbis Domini et Apostoli* n'est pas sans dépendance vis-à-vis de la collection I.

Enfin, V, il a dû exister en Italie un homélaire très ancien qui fut la source principale de celui, conservé seulement en partie, que transcrivit le prêtre romain Agimundus (Vatic. 3835-3836) et auquel est apparenté l'homélaire *Casin*. 12.

L'exposé de dom W., abondamment étoffé de renseignements précieux, s'achève par une note sur les homéliaires du Mont-Cassin.

352. A. KUNZELMANN. *Die Chronologie der Sermones des hl. Augustinus*. — Miscell. Agostin., II, 1931, p. 417-520.

353. D. DE BRUYNE, O. S. B. *La chronologie de quelques Sermons de S. Augustin*. — Rev. benéd., 43, 1931, p. 185-193.

Il est difficile de dater les sermons de s. Augustin, car les *Rétractations*, qui permettent de situer chronologiquement les autres œuvres, n'étendent pas leurs informations à celles-là, non plus qu'aux lettres. On en est donc réduit à tirer parti des quelques allusions faites de ci de là par l'orateur à des événements contemporains, à des références, et autres indications de ce genre. Plusieurs érudits s'y sont essayés mais personne, depuis les Mauristes, n'avait encore examiné à ce point de vue l'ensemble des sermons. M. Kunzelmann a, le premier, effectué ce travail très délicat<sup>1</sup>.

Dans une Introduction, l'A. passe en revue les divers critères : externes, parmi lesquels il ne compte guère que les indications chronologiques de quelques mss., et internes, ces derniers étant fournis surtout par les allusions, et les péripécies scripturaires commentées. L'examen du style et des citations bibliques n'offre pas, juge l'A., le secours qu'à première vue, on serait tenté d'en attendre.

Pour quelques sermons, il est aisé d'indiquer les solennités à l'occasion desquelles ils ont été prononcés ; pour certains, peu nombreux assurément, on peut même dire exactement l'année. En dehors de ces cas, M. K. a principalement recours aux parties polémiques des sermons, car il se fait que les luttes de s. Augustin contre diverses hérésies ont chacune des limites chronologiques connues. De là, possibilité de répartir dans le temps nombre de sermons, selon qu'ils prennent à partie les manichéens (années 388-405), les donatistes (393-420), les pélagiens (412-431), ou l'un et l'autre d'entre eux à la fois.

Tel est le principe primordial de classification adopté par M. K. Personne n'en contestera le bien-fondé ; il donne des bons résultats. Mais il faut bien reconnaître aussi, qu'à part quelques cas particuliers, ils ne sont pas très précis ni toujours très sûrs : les limites sont larges et rien ne garantit que s. Augustin n'en soit

1. Déjà en 1928 il a donné une dissertation, *Die zeitliche Festlegung der Sermones des hl. Augustins* qui n'a pas été mise dans le commerce et dont nous n'avons pu prendre connaissance.

sorti quelquefois pour des raisons qui nous échappent. Ajoutons pourtant que ces inconvénients sont réduits en partie par l'emploi judicieux de critères subsidiaires.

M. K. n'a pas voulu se servir de la liste de Possidius. C'est regrettable, car Possidius a utilisé le Catalogue dressé par s. Augustin pour ses propres œuvres et ce catalogue suivait, successivement pour les livres, les épîtres et les sermons, l'ordre chronologique. Sans doute Possidius ne l'a pas reproduit tel quel, mais il ne s'en est pas non plus totalement départi. C'est ce qu'ont prouvé, après Harnack, D. De Bruyne et D. Wilmart. Il y avait donc là une mine précieuse de renseignements, que D. De Bruyne n'a eu garde de négliger. Il distingue dans la partie de la liste consacrée aux *tractatus* sept séries dont l'ordonnance chronologique est vérifiable. Il en est une importante, comprenant 32 pièces, qu'il faut placer au cours d'une année dans laquelle le 22 mai tombait entre l'Ascension et la Pentecôte. D. De Bruyne porte aussi son examen sur les sermons qui se rapportent à certains abus et finit son article en montrant que S. Augustin n'a jamais dicté ses sermons après les avoir prêchés.

D'après une note additionnelle rédigée après qu'il eut pris connaissance du précédent article, M. Kunzelmann ne semble pas convaincu par l'argumentation de D. De Bruyne touchant Possidius. Il en parle d'ailleurs en termes peu exacts. D. B. n'a nullement dit « dass alle hier von Possidius angegebenen Sermones in zeitlichem Zusammenhang stünden » ; il a fait au contraire toutes les réserves nécessaires. Encore moins a-t-il prétendu que « zwar seien sie alle in einem Jahr gehalten » ; il n'avance cela que pour la série indiquée plus haut. M. K. tire objection de ce que, dans cette même série, deux sermons *per ieiunium quinquagesimae* figurent après ceux pour la Pentecôte. Cette disposition est en réalité toute naturelle s'il s'agit, non pas du jeûne quadragésimal mais d'un jeûne analogue à celui de nos Quatre-Temps d'été (*quinquagesima*, c'est la Pentecôte).

Grâce à ces deux études la question de la chronologie des sermons a fait un grand pas en avant. Peut-être de nouvelles indications viendront-elles des anciennes collections que dom Wilmart commence de nous faire connaître car, de même que l'Indiculus de Possidius reflète en partie celui de s. Augustin, ainsi les anciens recueils se rattachent-ils sans doute, de quelque manière, à l'*archivum* d'Hippone.

**354.** D. DE BRUYNE, O. S. B. *Note sur le sermon 110 de s. Augustin.*

— Rev. bénéd., 43, 1931, p. 247-248.

Remarques touchant le texte.

**355.** F. ERMINI. *Il « Psalmus contra partem Donati ».* — Miscell.

Agostin., II, p. 341-352.

Examen littéraire et linguistique.

**356.** D. DE BRUYNE, O. S. B. *Le « dies festus Ianuariarum » du « Tractatus quintus S. Augustini in Iohannis evangelium »* — Rev. bénéd.,

43, 1931, p. 346.

Fête du 1<sup>er</sup> janvier, dont les réjouissances étaient encore toutes païennes

357. D. DE BRUYNE, O. S. B. *Les anciennes collections et la chronologie des lettres de saint Augustin.* — Rev. bénéd., 43, 1931, p. 284-295.

Nous avons signalé récemment (*Bull.* n° 252) la tentative faite par M. Lietzmann pour reconstituer dans la mesure du possible les recueils primitifs des lettres de s. Augustin. D. De Bruyne fait ici une étude analogue, mais la méthode diffère et le résultat final est l'acquisition d'un nouveau critère pour la chronologie.

L'originalité du procédé consiste à comparer les grandes collections du moyen âge dérivant en définitive des archives d'Hippone avec la liste établie par Possidius, non sans une certaine liberté, à l'aide de l'indiculum de s. Augustin. Liste et collections étant indépendantes, leur accord sur un groupement donné prouve qu'il est authentique. Par ce moyen l'A. reconstitue cinq séries originales.

D'après les déclarations de s. Augustin, on peut être assuré qu'en principe il disposait ses lettres dans l'ordre chronologique. Effectivement, si l'on passe aux cinq séries dont il vient d'être question, on ne voit pas que les matières traitées ou le nom des destinataires y aient fourni une règle de classement ; ce dût donc être la succession de dates ; en effet, dans chaque groupe, les lettres qui fournissent par elles-mêmes les éléments de datation certaine, suivent généralement cet ordre. De là, pour les lettres intermédiaires qu'on ne pouvait dater autrement ou qui avaient été datées sans base suffisante, de précieux *termini* chronologiques.

C'est ainsi par exemple que D. De Bruyne peut rapporter à l'année 413 au lieu de 420 l'*ep.* CCV, que l'*ep.* CXIV est antérieure à l'*ep.* CXIII, qu'il faut dissocier *ep.* CCLII des *ep.* CCLIII-CCLV, que très probablement les *ep.* LXIV-LXX se placent en 402.

L'article finit par deux notes indépendantes de la précédente étude. D. De Bruyne identifie les lettres XLIII et XLIV avec les *Thiavensibus duae* de Possidius, et, de même, avec la *Constantiniensibus una* de ce dernier l'*ep.* CXLIV.

358. A. VACCARI S. I. — *Cuore e stile di S. Agostino nella lettera 73.* — Miscell. Agostin., II, p. 353-358.

C'est la lettre adressée à s. Jérôme (inter *ep.* Hieron. 110), où s. Augustin se défend d'avoir voulu lui faire tort par la célèbre lettre 40 divulguée à son insu. Le P. Vaccari dénonce comme une interpolation le passage II, 3 : *aut paterno affectu mulceas quem adicere nequeas* qui n'apparaît dans les mss. qu'à partir du XII<sup>e</sup> siècle et trouble le développement normal de la phrase.

359. F. MEDA. *La Controversia sul « Rus Cassiciacum ».* — Miscellane Agostiniana II, Rome, 1931, p. 49-59.

Expose les discussions récentes. A la suite de dom Morin, l'A. penche pour Cassiago.

360. R. PHILIPPSON. *Sind die Dialoge Augustins historisch ?* — Rhein. Mus., 80, 1931, p. 144-150.

Critique de l'étude de A. Gudeman publiée sous ce même titre (*Silvae monacenses*, 1926). L'A. estime que les raisons avancées par G. contre l'authenticité ne sont pas suffisantes.

361. D. DE BRUYNE, O. S. B. « *De octo quaestionibus ex veteri testamento* », un écrit authentique de s. Augustin. — Misc. Agost., II, p. 327-340.

Le petit écrit qui fait l'objet de cette étude a été publiée pour la première fois en entier par dom Morin (1911) lequel se refusait à admettre comme valable, du moins pour les cinq dernières questions, l'attribution unanime d'Eugippius et des mss. à s. Augustin. Celui-ci, observait dom Morin, citant en 419 dans ses *Quaest. in Heptat.* cette seconde partie des *VIII Quaest.*, en gratifiait d'autres que lui. A cette objection, apparemment très forte, contre l'authenticité, il s'en ajoutait d'autres, tirées de la tradition manuscrite, de l'exégèse, etc.

Reprenant le problème dans tous ses éléments, D. De Bruyne conclut catégoriquement à l'authenticité des *VIII Quaest.* sans exception. Les difficultés soulevées reposent sur des méprises ; « alii dicunt », notamment, n'a pas la portée qu'on lui donnait : c'est une formule inspirée par la modestie d'Augustin. La tradition manuscrite, dûment constatée, s'oppose à un partage en deux des *VIII Quaest.* Rien ne fait donc plus objection à l'authenticité, et à l'appui de la preuve externe on peut désormais invoquer l'emploi, aux *Quaest. IV et V*, du texte de l'Ecclès. corrigé sur le grec par s. Augustin lui-même.

Possidius mentionne-t-il l'opuscule ? La chose est douteuse, mais son silence serait-il avéré, qu'il n'y aurait pas à en tirer argument contre la thèse soutenue ici, car P. omet plus d'une fois des ouvrages certainement authentiques. En réalité, D. De Bruyne donne de bonnes raisons pour voir la mention des *VIII Quaest.* dans X<sup>3</sup>, 11 : *De veteri testamento aliqua exposita*.

Une partie des *VIII Quaest.* nous étant parvenue par la voie des *Quaest. in Heptat.* et d'Eugippius, l'A. prend occasion de cette étude pour démontrer : 1. que le plus ancien ms. des *Q. in H.*, le Paris. B. N. 12168 (VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup>) est le descendant de celui-là même dont se servait Eugippius ; 2. que pour les *Locutiones* et les *Quaest. in Hept.*, le ms. Vatic. 3375 est certainement, malgré son âge (VI<sup>e</sup> s.), un très mauvais témoin, non seulement de s. Augustin mais aussi d'Eugippius.

D. De Bruyne a fait accompagner son étude d'une nouvelle édition des *VIII Quaest.* et dans une note finale, dom Morin déclare en admettre volontiers la provenance augustinienne.

362. C. H. BEESON. *Insular Influence in the « Quaestiones » and « Locutiones » of Augustine*. — Mélanges Mandonnet (Bibl. thomiste, XIV), Paris, 1930, p. 7-13.

L'A. a recherché les traces d'écriture insulaire. Il s'en révélerait dans toutes les branches de la tradition qui auraient ainsi pour archétype un manuscrit



d'origine irlandaise, directe ou indirecte. D. De Bruyne (*De VIII Quaest.* cfr. n. 361, p. 340) estime que la preuve n'est pas faite pour le *Paris*. 12168 et que par conséquent la conclusion de M. B. n'est valable que tout au plus pour l'archétype de la seconde famille.

363. S. AURELI AUGUSTINI Hipponiensis episcopi *De doctrina christiana* liber quartus. A Commentary, with a revised Text, Introduction, and Translation by S. TH. SULLIVAN (C. U. A. Patristic Studies, vol. XXIII). — Washington, Catholic University, 1930, 8°, 205 p.

Un notable progrès apparaît dans les nouvelles publications des *Patr. Studies*. Celle que nous présentons ne manque pas de mérite. Sr Sullivan a amélioré le texte des Mauristes au moyen de neuf manuscrits (Paris et Vatican, IX-XIII<sup>e</sup> s.) Un paragraphe de l'Introduction est consacré aux citations bibliques : l'A. observe justement que s. Augustin est bien loin de suivre toujours la Vulgate, notamment pour les Épîtres de s. Paul dont les extraits sont les plus nombreux et les plus étendus. Il s'écarte aussi des anciennes versions. Il a un texte particulier. C'est bien vu. Nous savons grâce à dom De Bruyne que ce texte résulte d'une revision faite par Augustin lui-même.

364. A. SOUTER. *Notes on the « De catechizandis rudibus »*. — Misc. Agost. II, p. 253-255.

M. S. relève plusieurs variantes intéressantes du ms. British Museum add. 14784, XII<sup>e</sup> s., provenant de Liessies, apparenté à ceux qu'utilisèrent les éditeurs de Louvain.

365. G. BARDY. *Le « De haeresibus » et ses sources*. — Miscell. Agostin., II, p. 397-416.

Il faut distinguer dans cet ouvrage de s. Augustin les notices dérivées de sources littéraires et celles que le Saint consacre aux hérésies ou aux sectes qu'il a pu connaître personnellement. Ces dernières sont le petit nombre (notices sur les manichéens, les donatistes et quelques autres) et elles ont naturellement le plus grand prix. Pour le reste, s. Augustin dépend d'Épiphane qu'il ne connaît d'ailleurs que par l'apocryphe *Anacephalaïosis*, de Philastre, du Pseudo-Jérôme *Indiculus de haeresibus*, d'Eusèbe de Césarée. M. Bardy nous fait constater la prudence et la modération d'A. dans l'appréciation des courants d'idées sur lesquels il n'était plus guère d'information possible que par une littérature hérésiologique très tendancieuse.

366. W. M. A. VAN DE WIJNPERSSE. *Vergilius bij Augustinus*. — *Studia cath.*, 7, 1931, p. 132-140.

Remarques sur l'esprit dans lequel A. cite Virgile.

367. H. V. M. DENNIS. *Hipponensis or Hipponiensis*. — *Amer. Journal of Philol.*, 52, 1931, p. 274-277.

Bien que la graphie *Hipponiensis* soit préférable, l'autre ne doit cependant pas être radicalement écartée.

368. POSSIDIUS *Augustins Leben* eingeleitet und übersetzt von A. VON HARNACK. — Abhandl. der Preuss. Akad. der Wissensch. Philol.-histor. Klasse, 1930, 1, 48 p.

Après avoir rappelé en termes favorables l'édition de Weiskotten (1919), Harnack nous présente la sympathique figure de Possidius, disciple et ami de s. Augustin. Il insiste sur le caractère foncièrement « honnête » de son récit. Possidius a senti qu'Augustin fut vraiment l'homme de l'Église et que son influence durerait aussi longtemps qu'elle.

Cette Introduction est suivie de Notes dont les plus intéressantes concernent la Bibliothèque d'Hippone. A ce sujet, Harnack observe que probablement Possidius a dressé son *Indiculus* sur la base du catalogue établi par Augustin pour sa Bibliothèque.

Une version allemande clôt l'ouvrage.

369. J. BALOGH. *Ein Irrtum in Harnacks Possidius-Uebersetzung*. — Philol., 86, 1931, 260.

Harnack a traduit le passage : *fide... qua Domino dominantium omnibusque bonis serviendum et placendum est fidelibus; in aufrichtigem Glaubens gehorsam in welchem die Gläubigen dem Herrn der Herrscher mit allem was sie besitzen dienen und ihm gefällig sein müssen*. Selon M. B., qui invoque comme parallèle les lignes suivant de près : *summam quaeso... videar charitatem*, il faut rendre ainsi la pensée de Possidius : *In aufrichtigem Glauben in welchem wir dem Herrn und allen guten Gläubigen dienen und ihnen gefällig sein müssen*.

370. A. WILMART, O. S. B. *Operum S. Augustini Elenchus a POSSIDIO eiusdem discipulo Calamensi episcopo digestus*. — Misc. Agost., II, p. 149-233.

371. D. DE BRUYNE, O. S. B. *Une énigme dans la liste des écrits d'Augustin rédigée par Possidius*. — Ibid., p. 317-319.

La liste de Possidius est de première importance pour la critique littéraire des œuvres de s. Augustin. Malheureusement le texte des éditions, y compris celui des Mauristes, offrait beaucoup d'incertitudes et la tradition manuscrite en était pour ainsi dire inconnue. Même le bon travail de Kalinka sur le Veron. XXII 20 se révèle insuffisant. Grâce à D. Wilmart nous possédons une édition vraiment critique et, dans l'ensemble, définitive. Comme l'observe justement dom De Bruyne, « on a maintenant la sensation agréable de la sécurité et, s'il reste des doutes, on sait à quoi ils se bornent » (*Rev. bénéd.*, 43, 1931, p. 186, note 1).

L'A. s'est borné à onze manuscrits ; malgré ses déféctuosités, le principal est toujours le *Veron.* (VI<sup>e</sup> s.) ; les autres se partagent en deux classes d'origine espagnole et franco-alémanique. L'utilisation de ce texte sera facilitée par de

nombreuses tables. Signalons aussi les notes, très intéressantes, sur l'*Indiculum* perdu de s. Augustin et les relations par lesquelles celui de Possidius s'y rattache.

Il y a dans l'*elenchus* un passage resté jusqu'à présent inintelligible. C'est, dans la nouvelle édition, le n° VI, 10, touchant un écrit antidonatiste. D. De Bruyne résout l'énigme. Il faut lire : *contra quod a Moxor missum est*. Le nom propre désigne une ville de Numidie déjà connue. L'écrit visé est le même que celui dont parlent les Rétractations 54.

**372.** A. LEPKA, S. I. *L'originalité des répliques de Marius Mercator à Julien d'Eclane*. — Rev. d'hist. eccl., 27, 1931, p. 572-579.

Elle apparaît presque nulle, tant est grande la dépendance à l'égard de s. Augustin.

**373.** G. MORIN, O. S. B. *Salvien « Ad ecclesiam ». Recension inédite dans un Ms. de Berne*. — Rev. bénéd., 43, 1931, p. 194-206.

Il existe à la Bibliothèque de Berne un ms. de cet écrit qui, chose surprenante, a échappé jusqu'ici aux éditeurs, quoique Sinner l'eût déjà signalé. C'est le cod. 315 (XI<sup>e</sup> s.). Il présente ces particularités notables : l'« ad ecclesiam » est précédé d'une lettre d'envoi, et farci d'interpolations parfois assez développées. Avec de bonnes raisons, dom Morin pense que cette singulière recension date du VI<sup>e</sup>, peut-être même du V<sup>e</sup> siècle, et pourrait provenir de la Gaule méridionale.

**374.** C. RICHTER. *Die Bücherfrage bei Salvian*. — *Opusc. phil.* 4, 1929, p. 39-60.

A l'encontre de l'indication de Gennade, les mss. divisent le *De gub. Dei* en huit livres, non en cinq.

**375.** A. WILMART, O. S. B. *Le mythe de Pierre de Tripoli*. — Rev. bénéd., 43, 1931, p. 347-352.

L'A. voudrait que l'on renonçât une bonne fois à considérer le Cod. *Vatic. Lat.* 4950 comme donnant le florilège augustinien de Pierre de Tripoli. C'est tout simplement un témoin — médiocre au surplus — des *excerpta* de Florus.

**376.** C. BUTLER, O. S. B. *The Cassinese Manuscripts of the Rule*. — *Casinensia*, I, 1929, p. 125-127.

La tradition cassinienne de la Règle bénédictine ne se rattache pas à la tradition carolingienne, mais dérive, parallèlement à cette dernière, du manuscrit que l'on croyait autographe. D. B. insiste sur ce que la thèse contraire n'a vraiment aucun argument sérieux à faire valoir.

**377.** A. HOFMEISTER. *Zur Ueberlieferung von Cassiodors Variae*. — *Histor. Vierteljahrschrift*, 26, 1931, p. 13-43.

L'A. fait connaître un fragment, de la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle, qui a appartenu à K. Koppmann. Il comprend VIII, 1 *condicionibus concedatis* — VIII, 2 *optinere sine contentio(nibus)*. Le texte est apparenté à celui des mss classe IV de Mommsen.

- 378.** A. WILMART, O. S. B. *Une invocation de Raban Maur.* — Rev. bénéd., 43, 1931, p. 248-249.

Courte prière qui figure à la fin du commentaire sur la Genèse, dans le *Reginensis lat.* 91.

- 379.** A. WILMART, O. S. B. *L'opuscule inédit de Ratramne sur la nature de l'âme.* — Rev. bénéd., 43, 1931, p. 207-223.

Dom W. publie *in extenso* d'après le ms Cambridge, Corpus Christi Coll. n. 332 cet ouvrage, qu'il ne faut pas confondre avec le *De quantitate animae* mentionné par Mabillon.

- 380.** O. SCHUMANN. « *Bernowini episcopi carmina* ». — Histor. Vierteljahrschrift, 26, 1931, p. 225-267.

Importante contribution à l'histoire de la poésie à l'époque carolingienne. L'A. soumet à un examen approfondi les pièces du recueil *Vat. Reg. lat.* 2078 attribuées ou attribuables à Augilbert de St-Riquier et celles qui sont mises sous le nom de Bernovvinus. L'identité de ce dernier est impossible à établir; il est du moins assuré qu'il était membre du haut clergé franc. Quoique néo-classiques ses productions se rattachent encore à l'ancienne tradition, moins raffinée.

- 381.** N. FICKERMANN. *Zu den alten Rhythmen.* — Rev. bénéd., 43, 1931, p. 313-321.

Remarques sur le traité allégorico-grammatical du ms Carlsruhe Aug. CXII déjà signalé par Mone.

---

## A. — LITTÉRATURE BIBLIQUE.

- 382.** W. SUSS, *Das problem der lateinischen Bibelsprache.* — Hist. Vierteljahrschr. 27, 1932, p. 1-39.

C'est avec une vive curiosité que j'ai ouvert cette étude, je l'ai fermée avec déception. On y parle des citations de Tertullien et des *Locutions* d'Augustin, on rapporte les jugements des humanistes et on admet l'influence de ce latin sur Luther. Deux remarques : 1) l'auteur suppose partout qu'il n'y a qu'un seul latin biblique, que fait-on alors de la Vulgate et des autres revisions ? 2) quel est ce problème dont il est si souvent question ?

- 383.** E. K. RAND, *A preliminary study of Alcuin's Bible.* — Harv. theol. Rev., 24, 1931, p. 333-396.

Rand et Köhler se sont occupés tous deux longuement des manuscrits de Tours, le premier au point de vue paléographique, le second au point de vue de la décoration. Chacun a établi une liste chronologique des manuscrits et la plupart sont des Bibles. Comme il arrive, les deux spécialistes ne sont pas toujours d'accord. Köhler avait étudié l'ordre des livres bibliques, les préfaces, les sommaires et le texte dans l'espoir de confirmer sa chronologie. Rand discute tous



ces détails pour maintenir ses conclusions. Comme j'ai dit dans les *Gött. gel. Anz.* (cf. *Bull.* II, n. 335), l'étude de la Bible ne pourra pas trancher le débat entre Köhler et Rand. La paléographie et l'histoire de l'art doivent résoudre le problème par leurs moyens propres. On peut se demander si l'histoire de l'art ne dispose pas de critères plus sûrs et plus parfaits que ceux employés par la paléographie.

384. J. M. LAGRANGE, O. P. *De quelques opinions sur l'ancien psautier latin.* — Rev. bibl., 41, 1932, p. 161-186.

Le P. Lagrange discute trois études que j'ai publiées récemment (voir *Bull.* n. 130, 218 et 336) et qui se rapportent, au moins en partie, à l'histoire du psautier latin. Bien qu'il se déclare à plusieurs reprises incompetent, il exprime des avis qui feront impression sur beaucoup de lecteurs et le respect que j'ai pour l'auteur ne me permet pas de les négliger.

I. J'ai dit que la célèbre épître à Sunnia et Fretela était une lettre fictive. D'après les premières lignes, ils auraient demandé à Jérôme de leur indiquer la leçon de l'hébreu là où il y a désaccord entre le ps. gallican et le grec ; c'est en ce sens que j'ai dit un peu plus loin qu'ils invoquent l'hébreu comme arbitre entre le latin et le grec. (Le P. L. m'a mal compris). Mais dans le cours de la lettre, nulle part il n'est question ni de Goths, ni de ps. gothique (auquel ces gens devaient surtout s'intéresser et dont ils devaient parfois citer le texte, en le traduisant en latin) ni de ce ps. hébraïque invoqué comme arbitre. La contradiction reste entière.

J'ai dit que les « Goths » connaissent admirablement les divers ps. latins, Romain, Véronais, Mozarabe, Sangermanse. Le P. L. fait une bonne plaisanterie : « les Goths sont les ancêtres des Allemands érudits », mais il n'ignore pas que les vrais Goths sortaient fraîchement de la barbarie. C'est même pour cela que Jérôme les a choisis.

Si les Goths ne connaissent pas le latin, je demandais : en quelle langue ont-ils écrit ? en quelle langue Jérôme a-t-il répondu ? S'ils ne connaissent pas le grec, comment ont-ils pu citer le ps. grec ? S'ils connaissent ces deux langues, comment ont-ils pu... mais il vaut mieux citer *Quæritis quid significet nycticorax apud Latinos. Quæritis quomodo graeca interpretanda sunt verba.* Le P. L. déforme la question : ils demandent pourquoi Jérôme a conservé quelques mots grecs. Nullement. Car Jérôme ne répond pas à la question du P. L., il dit : *μηνυ luna dicitur, ερημος desertum*, etc. L. insiste : si la lettre est adressée à des Latins, elle reste pleine de contradictions : elle suppose tantôt la connaissance du grec et tantôt l'ignorance. C'est bien cela, et j'ai répondu d'avance à cette objection p. 1, 6 et 12 : cet écrit a la forme d'une lettre, elle n'a été envoyée à aucun Latin en particulier.

L. p. 170 veut corriger la lettre de Jérôme et il propose de lire pro eo quod est deiciis i. e. *καταξείς*, male error obtinuit *καταξείς* ; i. e. confringes ! Le sens serait : on a mal compris *καταξείς*. Jérôme écrirait une langue bien obscure !

L. ajoute :  $\kappa\alpha\tau\epsilon\alpha\zeta\epsilon\iota\varsigma$  n'a été lu dans les LXX ni par Jérôme, — concedo — ni par personne — comment le savez-vous ? Mais il ne s'agit pas à proprement parler des LXX. Jérôme suppose que le traducteur latin a lu  $\kappa\alpha\tau\epsilon\alpha\zeta\epsilon\iota\varsigma$ . Ces formes étaient très répandues : ce qui me frappe, ce n'est pas que Mt 12, 20 et J. 19, 31 les emploient, mais que les reviseurs alexandrins et antiochiens ne les aient pas corrigées.

II. S. Aug. reviseur de la Bible. Ici distinguons. J'ai dit qu'Aug. a révisé plusieurs livres de la Bible et j'ai indiqué trois principes qui ont dirigé la revision Lagr. admet tout cela. Voilà la chose principale ; le lecteur ordinaire ajoutera : voilà la seule chose importante. Mais les érudits jugent autrement : pour eux l'accessoire devient souvent le principal et une taupinière prend les proportions d'une montagne. Il y a un psautier R qui ressemble beaucoup au texte d'Aug. Je dis que R est un témoin, mais non sans défauts, du psautier d'Aug., tandis que Lagr. croit que R a été composé à l'aide des citations d'Aug. et complété pour une quinzaine de psaumes d'après la manière d'Aug. Voilà ce qui nous sépare. Bataillons maintenant pour la taupinière !

Arrivons aussitôt au cœur de la discussion. Il s'agit des 15 psaumes expliqués après 415 sous l'influence plus ou moins grande du psautier gallican. L. suppose toujours (p. ex. p. 175 et 177) que la revision de chaque psaume précède immédiatement l'Enarratio et il nie par conséquent que les 15 psaumes aient été révisés par Augustin avant 415. D. Capelle au contraire (*Bull.* p. 97) admet la revision augustinienne du psautier complet entre les années 391 et 396. Pour connaître la vérité entre ces opinions discordantes, il n'y a qu'un moyen, il faut examiner les citations dans les écrits datés. Or on trouvera des citations de presque tous les psaumes, y compris les 15 qui forment l'objet de la discussion, avant 415 et L. admet qu'on peut distinguer le texte révisé par Augustin de tout autre. La revision était sûrement terminée avant 415 et j'ai pu dire : « R conserve son vocabulaire caractéristique (et augustinien) dans les 16 psaumes où Aug. (après 415) a subi l'influence du gallican. » Je considère cette taupinière comme une forteresse inexpugnable ! Il y a encore autre chose. Quand on voit les choses d'un peu loin, la solution de L. est possible, je ne dis pas probable. Mais je me suis donné beaucoup de peine pour élargir et éclairer la discussion. J'ai montré que pour les lettres de S. Paul le ms  $\tau$ , pour l'Ecclesiastique le ms T ressemblaient aussi au texte qu'on rencontre d'abord dans Aug. Ici la solution de L. — emprunt aux citations d'Aug. — est impossible. L. commence par boucher les fenêtres que j'avais ouvertes : il ne veut s'occuper que du psautier et il trouve le problème bien obscur (p. 178). A qui la faute ?

III. Le psautier romain. J'ai dit que la première revision de Jérôme n'était pas, comme tout le monde croyait, le ps. romain, mais le ps. dont nous trouvons des citations dans les *Commentarioli*. L. examine mes arguments et les réponses données par Allgeier et finit par me donner raison. Il trouve même le raisonnement d'Allgeier « inintelligible ». C'est bien mon avis.

385. A. ALLGEIER. *Die erste Psalmenübersetzung des h. Hieronymus und das Psalterium Romanum*. — Biblica, 12, 1931, p. 447-482.

Nous savons par Jérôme lui-même qu'il a fait trois psautiers que j'appelle  $\alpha\beta\gamma$ . Jusqu'ici on identifiait  $\alpha$  avec le ps. Romain. Mais en histoire le principe juridique « possession vaut titre » n'est pas applicable, l'opinion commune des derniers siècles n'est pas une preuve. Les Bollandistes l'ont répété souvent. Or le ps. Romain ni par son titre, ni par une préface, ni par une similitude spéciale avec les citations hiéronymiennes, ne se présente comme une œuvre de Jérôme. J'ai donc nié l'identification usuelle. D'autre part le texte cité dans les Commentarioli est manifestement une revision sur le grec, mais antérieure à  $\beta$ . J'ai conclu :  $\alpha$  = texte des Commentarioli.

Allgeier maintient, tant qu'il peut, l'opinion traditionnelle. Mais il ne prouve pas que le ps. Romain est de Jérôme. P. 463 il rappelle que Jérôme à cette époque blâme la traduction *labores fructuum* (ps. 127, 2). Or cette ridicule traduction se trouve précisément dans le ps. Romain ! Je remercie Allg. de consacrer p. 467 six lignes à corriger dans mon étude une faute d'impression *pestilentiam*, mais je suppose chez lui p. 451 un *lapsus calami* quand il dit que ps. 69, 3 *inimici mei* manque dans le codex Augiensis ; sinon, il faudra admettre un *lapsus* dans *Die alllat. Ps.* p. 90. Pour cette question voir aussi le présent *Bull.* n. 384.

386. A. ALLGEIER. *Die Psalmen in der mozarabischen Liturgie und das Psalterium von Saint-Germain-des-Prés*. — Spanische Forschungen 3, 1931, p. 179-236.

Ici je suis heureux de pouvoir louer davantage le laborieux professeur de Fribourg. Il compare minutieusement le psautier mozarabe (M) et celui de Saint-Germain (G). En général les ressemblances sont plutôt faibles. Mais pour le psaume 76 elles sont considérables. Déjà plusieurs fois D. Capelle m'en avait parlé et il se disposait, je crois, à écrire une étude à ce sujet. Allg. l'a devancé. Mais cela nous confirme qu'ici les ressemblances ne peuvent pas être superficielles ni fortuites. Reste la grande question : comment les expliquer ? Allg. incline à admettre la dépendance de G vis-à-vis de M. J'espère que nous entendrons encore un autre son de cloche. Car dans l'ensemble, G. est un psautier très archaïque.

387. A. VACCARI. *Proppagini del Diatessaron in Occidente*. — Biblica, 12, 1931, p. 326-354.

Au sujet de la question si embrouillée du Diatessaron, le P. Vaccari a écrit une étude très claire et très importante. Il a examiné un grand nombre de manuscrits contenant une harmonie en langue italienne des Évangiles.

La plupart dérivent du célèbre Fuldensis, la disposition des péricopes ne permet aucun doute. Mais il y a un manuscrit, un seul, écrit en dialecte vénitien, qui adopte un ordre différent, parfois assez semblable à l'ordre du Diatessaron oriental. Vaccari est tenté de mettre cette harmonie à l'origine. Cependant

elle est très imparfaite et le Diatessaron oriental est extrêmement minutieux. Le mystère persiste.

Quoi qu'il en soit de l'antiquité de cette harmonie vénitienne, Vaccari a donné un exemple qui mérite d'être imité.

**388.** A. BAUMSTARK. *Die Evangelienzitate Novatians und das Diatessaron.* — Oriens Christianus, 27, 1930, p. 1-14.

**389.** A. BAUMSTARK. *Tatianismen im römischen Antiphonar.* — Or. Christ 27, 1930, p. 165-174.

Baumstark se déclare converti : il admet que Tatien a rédigé son Diatessaron syriaque à Rome et que le Diatessaron latin est une traduction faite directement sur le syriaque. Thèse bien difficile !

Les citations de Novatien seraient empruntées à ce Diatessaron latin. Dans le second article il énumère, d'après le vieil Antiphonaire de Compiègne, une série de 10 antiennes *ad Magnificat* dans laquelle Luc 24, 6 vient s'insérer entre Math. 28, 1-6a et Math. 28, 6b, 7. Pour arriver à conformer cette série au Diatessaron, il propose ensuite d'intervertir les antiennes 8 et 9. C'est un moyen un peu violent de chercher le Diatessaron. Il donne ensuite une série de 4 antiennes *ad Benedictus*, mais là aussi il faut admettre des remaniements.

## B. — LITTÉRATURE NON-BIBLIQUE

**390.** G. RAUSCHEN. *Patrologie. Die Schriften der Kirchenväter und ihr Lehrgehalt* (Herders Theol. Grundrisse), 10<sup>e</sup> u. 11<sup>e</sup> Aufl. neubearbeitet von B. ALTANER. — Fribourg-en-Br., Herder, 1931, gr. 8°, xx-442 p. RM. 10.

Après J. Wittig, c'est M. B. Altaner qui a assumé la tâche délicate de mettre au point, en vue d'une nouvelle édition, le Manuel bien connu de Rauschen. L'éditeur a scrupuleusement respecté la présentation matérielle du livre qui, destiné à des étudiants, doit être clair et concis. Il s'est également maintenu dans l'esprit de l'ouvrage qui veut servir de Manuel de Patristique aussi bien que de Patrologie. En outre, M. A. a soigneusement revu la partie bibliographique, corrigé l'exposé d'après les recherches récentes, renouvelé entièrement certaines notices et ajouté quelques autres. Bref, l'ouvrage se présente de nouveau dans les meilleures conditions.

Le savant éditeur voudra bien nous permettre de lui énumérer quelques *desiderata*. Touchant le symbole des Apôtres il y aurait lieu de mentionner la thèse si originale de F. J. Badcock (*Bull.* II, 339) ; les anciens prologues latins, antimarconites d'après D. De Bruyne (*Rev. Bén.* 1928) méritent d'être signalés ; la chronologie de Papias et le caractère de son œuvre ont été étudiés dans *Rev. Bén.* 1931, p. 116 ; sur Ætheria, cfr. articles de C. Jarecki dans *Eos*, 1928 et 1929



(*Bull.* II, 346) ; il manque une notice sur Nonnos de Panopolis ; J. Wöhrer a renouvelé par l'examen du ms. la question littéraire des opuscules théologiques de Marius Victorinus. Je souhaiterais aussi que, dans les éditions suivantes, on fit une place aux règles monastiques anonymes d'occident, telles par exemple, les deux règles pseudo-augustinienes, la *Regula magistri*, la *Regula tarnatensis*.

**391.** O. BARDENHEWER. *Geschichte der altkirchlichen Literatur.* Ve Band. *Die letzte Periode... mit Einschluss des ältesten armenischen Schrifttums.* — Fribourg-en-Br., Herder, 1932, gr. 8°, XII-424 p. RM. 9.

Le caractère et les qualités de l'Histoire de Mgr B. sont assez connus pour que nous nous dispensions de les redire ici. Les volumes précédents, accueillis avec empressement, surtout dans les milieux catholiques, sont déjà parvenus à la seconde édition. Avec le cinquième volume, l'ouvrage est clos. Il nous conduit jusqu'aux derniers représentants de l'antiquité chrétienne, soit pour les Grecs jusqu'à Jean Damascène, soit pour les Latins jusqu'à Isidore de Séville. Comme la littérature syriaque du IV<sup>e</sup> siècle avait trouvé place dans le vol. 5, ainsi en est-il dans celui-ci pour la littérature arménienne primitive, celle du V<sup>e</sup> siècle.

La Première Partie est consacrée aux écrivains grecs de Léonce de Byzance à S. Jean Damascène, groupés selon le genre littéraire : dogmatique-polémique, éthique-ascétique, biblique-exégétique, historique-hagiographique, oratoire, poétique. — La deuxième Partie concerne la littérature arménienne. — Enfin, dans la troisième Partie, figurent les écrivains latins, distribués par pays : Italie, Afrique, Gaule, Espagne.

**392.** L. W. LAISTNER. *Thought and Letters in Western Europe A. D. 500-900.* — Londres, Methuen, 1931, 8°, x-354 p.

Ce beau livre d'un spécialiste bien connu a pour objet principal l'activité littéraire occidentale durant le haut moyen-âge, activité envisagée comme expression et facteur de culture intellectuelle. Comme elle plonge de toutes ses racines dans l'antiquité païenne et chrétienne, l'A. a sagement consacré la première Partie de son ouvrage à rappeler ce que fut l'Église dans l'empire romain, l'attitude tantôt hostile, tantôt méfiante, tantôt accommodante des chrétiens à l'endroit de l'éducation classique, enfin l'influence exercée par cette dernière sur l'activité littéraire des Pères.

Avec la seconde Partie nous atteignons le début du Moyen-Age. Allant de Boèce à S. Isidore, l'A. aborde en Italie, dans l'Afrique du Nord, en Gaule et en Espagne, les derniers survivants de la culture antique, ceux qui en transmettront le flambeau aux générations suivantes. Au VII<sup>e</sup> siècle et pendant une bonne partie du siècle suivant, le continent est livré à la barbarie. La vie intellectuelle y est presque éteinte.

Ce n'est guère qu'en Irlande et en Grande-Bretagne que les anciennes traditions ont trouvé un refuge d'où elles sortiront au cours du VIII<sup>e</sup> siècle pour regagner le continent en compagnie des missionnaires anglo-saxons.

La troisième Partie : *La Période carolingienne* est la plus intéressante. Le savant auteur se sent ici sur son terrain. Il décrit donc le renouveau intellectuel dont Charlemagne fut l'initiateur, les méthodes d'enseignement et d'éducation en usage dans les écoles, l'organisation de ces dernières, spécialement des écoles monastiques, l'état des bibliothèques et des *scriptoria*. Un chapitre spécial traite de la connaissance du grec en Occident aux VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles. Enfin, M. L. parcourt la production littéraire de cette époque, dans tous les domaines, faisant aussi une part aux œuvres écrites en langue vulgaire.

Il n'y a que du bien à dire de ce travail. L'A., familiarisé avec les sources, a néanmoins exposé son sujet sans vain étalage d'érudition. Il n'a retenu que les traits essentiels ou particulièrement suggestifs d'une situation ou d'un état d'esprit. Aussi ne cesse-t-il pas de retenir l'attention et la sympathie du lecteur.

**393.** M. MANITIUS. *Geschichte der lateinische Literatur des Mittelalters*. Dritter Teil unter P. LEHMANN'S Mitwirkung, *Vom Ausbruch des Kirchenstreites bis zum Ende des zwölften Jahrhunderts*. (Handb. der Altertumswissenschaft, Müller-Otto IX, ii, 3). — Munich, Beck, 1931, grand-8<sup>o</sup>, XIV-1164 p. RM. 56.

Le siècle et demi, dont l'histoire littéraire latine constitue l'objet de cet ouvrage, a été extraordinairement fécond. La querelle des Investitures, le réveil de la philosophie, l'avènement d'une psychologie religieuse et d'une sensibilité nouvelles chez les peuples occidentaux, ont fourni à cette efflorescence un terrain favorable. Tout en restant pour une bonne part tributaire des âges passés, la littérature de cette époque tend à plus d'originalité, et si les formes sont encore vétustes ou gauches, l'esprit en est déjà nouveau. A tous égards, le sujet traité ici offre donc le plus grand intérêt.

La matière était énorme. Mieux que personne, M. Manitius s'en est rendu compte. Sentant ses forces décliner, il aurait pu se dérober à la tâche. Heureusement, il n'en a rien fait, et aidé par M. P. Lehmann, il a finalement pu mener à bien l'achèvement de cet imposant volume. Toutefois, il a dû se résigner à sacrifier plusieurs parties du sujet, et à en traiter d'autres superficiellement. M. Manitius a soin de nous en avertir. Tout en comprenant les raisons qui l'ont poussé à cette décision, le lecteur éprouve quelque crainte que tout l'ouvrage ne se ressente de la lassitude avec laquelle il a été écrit et regrette de ne pouvoir accorder son entière confiance. C'est surtout aux dépens de la littérature théologique que l'A. s'est tiré d'embarras. Elle continue pourtant, à cette époque, d'être bien considérable, et un S. Anselme et un S. Bernard méritaient assurément d'occuper dans le présent ouvrage une place proportionnée à celle qu'ils ont eue dans le mouvement littéraire du Moyen-âge ; ils y sont au contraire perdus dans la masse, presque sans relief, et nombre de leurs ouvrages n'ont qu'une maigre notice. C'est bien à contre-cœur que nous constatons cette lacune, que M. Manitius n'ignore absolument pas, qu'il signale lui-même, mais dont il nous semble prendre tout de même trop facilement son parti.

Voyons maintenant comment M. M. a distribué la matière. Son livre comprend quatre Parties. La première est intitulée : *Théologie et Philosophie*. La première section nous livre un inventaire des œuvres polémiques auxquelles donna lieu la querelle des Investitures ; nous n'y trouvons pas mentionné un écrit liégeois en faveur des mesures prises par Grégoire VII contre les prêtres mariés, publié en 1923 dans la *Rev. bén.* (35, p. 249). Une centaine de pages sont ensuite consacrées aux œuvres théologiques et philosophiques, spécialement à celles de caractère scholastique. — La deuxième Partie traite des œuvres scolaires ou scientifiques (exception faite des ouvrages de mathématique, de médecine et d'astronomie). — La troisième Partie a pour objet la littérature historique : chroniques, annales, histoires des croisades, etc. — La Poésie occupe la quatrième Partie, celle que l'A. a écrite avec le plus de complaisance et un grand soin. Les œuvres examinées sont de toutes sortes : poésie historique, poésie didactique, hymnographie, etc. Les deux dernières sections sur la poésie lyrique et dramatique, profane et religieuse, offrent un intérêt tout particulier.

Cet aperçu fait entrevoir la richesse d'informations contenue dans le présent ouvrage. Aux regrets exprimés plus haut, auxquels les circonstances interdisent tout caractère de reproche, doivent, en toute justice, être associés les éloges et les remerciements pour tout ce que nous a livré, dans ce volume comme dans les précédents, l'immense et consciencieux labeur de M. Manitius.

394. J. DE GHELLINCK, S. I. *Les études patristiques depuis 1869. (Soixante années de théologie 1869-1929)*. — Nouvelle Revue théologique. Numéro jubilaire, Louvain, 1929, 8°, 123 p.

Intéressant coup d'œil rétrospectif. Il est surprenant que la *Revue bénédictine* ne soit pas mentionnée une seule fois. Le R. P. nous saura gré sans doute de lui signaler cet oubli.

395. E. KLOSTERMANN et E. BENZ. *Zur Ueberlieferung der Matthäuserklärung des Origines* (Texte u. Unters., XLVII, 2). — Leipzig, Hinrichs, 1931, 8°, VIII-136-32\* p. RM. 13,80.

Les Auteurs préparent pour le *Corpus* de Berlin une édition des écrits d'Origène sur l'évangile de S. Matthieu. Avant de la lancer, ils ont estimé prudent d'informer le public des résultats critiques auxquels leurs recherches préliminaires ont abouti, touchant l'état de la tradition manuscrite et littéraire. La branche latine de cette tradition est tellement importante que, des quatre chapitres qui composent ce livre, trois lui sont consacrés. La recension en ressortit donc à ce Bulletin. Mais il importe de dire d'abord un mot de la tradition grecque.

Le premier évangile a fourni à Origène matière à trois ouvrages : un commentaire en 25 tomes, une série de 25 homélies, enfin un corps de scholies. La tradition directe n'a conservé que les tomes X-XVII ; la tradition indirecte, très fragmentaire, se retrouve dans le Commentaire de Pierre de Laodicée et

dans plusieurs chaînes. Peut-être ces dernières restituent-elles en outre quelques-uns des scholies. Pour les homélies nous n'avons rien.

Du côté latin, il n'y a rien à tirer des commentateurs de l'époque carolingienne, lesquels dépendent d'apocryphes. Toutefois, Paschase Radbert fait notablement exception. Il donne de longs extraits des *tomoi*. Il les tirait d'une ancienne version latine conservée dans d'assez nombreux manuscrits, sans s'étendre toutefois à tout l'ouvrage.

Quand on compare cette version au grec, on aperçoit vite de nombreuses différences. Maintes fois les fragments grecs de la tradition indirecte attestent que ces différences remontent à un original grec. Nous aurions donc affaire à deux recensions, ou peut-être même à deux éditions.

Le dernier chapitre examine encore une à une les homélies latines mises sous le nom d'Origène. Elles dépendent de la version latine ou bien sont des apocryphes.

Le présent ouvrage a, on le voit, une valeur documentaire considérable; ajoutons que les auteurs n'ont pas été ménagers de citations qui permettent de suivre aisément la discussion et de se faire déjà une idée favorable de l'édition que nous souhaitons prochaine.

**396.** Q. S. F. TERTULLIANI *librum de Praescriptione haereticorum*, addito S. IRENAEI *Adversus Haereses libro III*, 3-4, post G. RAUSCHEN iterum recensuit J. MARTIN (Floril. Patr. GEYER-ZELLINGER IV). — Bonn, P. Hanstein, 1930, 8°, 48 p. RM. 2.

Le *Flor. Patr.* a déjà publié le *De Praescr.* par les soins de Rauschen (1906). Quoique bonne, cette édition ne mérite cependant pas l'éloge sans réserve que lui décerne M. Martin dans son Avant-Propos : « *textum tam purum atque sincerum reddidit ut haud sciam an nihil quod corrigas invenias* ». Qui, d'ailleurs, peut se flatter de donner une édition de T. parfaitement réussie ? Personne ne s'étonnera donc qu'ayant une opinion si favorable de l'œuvre de son prédécesseur, M. M. n'ait guère modifié le texte. Il y a lieu de le regretter pour le passage important du ch. 36 (*Videamus quid didicerit...*) où M. M. maintient *contestetur*, quoique l'Agobardinus portât encore, au temps de Rigault, *contessera*, qu'un bon ms. de Gorze, aujourd'hui perdu mais dont Rhenanus a conservé la leçon, permet de compléter en *contesserarit* (Cfr. D. B. CAPELLE. *Le symbole romain au second siècle*, Rev. bén., 1927, p. 37, note 1).

La principale utilité de cette publication dérive des notes explicatives. Elles sont de nature variée et propres à faciliter beaucoup l'intelligence du texte : elles analysent, ramènent à une forme syntaxique normale les phrases obscures ou compliquées ; elles précisent le sens des termes ; elles illustrent de toutes manières, surtout par l'histoire et les anciens textes, l'œuvre de Tertullien. A cet égard l'appendice vient aussi à point nommé, en mettant sous les yeux le passage de l'A. H. d'Irénée dont le thème est apparenté à celui du D. P.



397. F. J. DÖLGER. *Eine Erläuterung zu Tertullian « De praescriptione haereticorum »* 40. — Antike u. Christ. 1, 1929, p. 88-91.

La leçon de l'Agob. : *si adhuc memini Mithrae* est la bonne. La phrase n'implique pas que T. ait jamais été initié aux mystères de Mithra.

398. TERTULLIANI *Ad nationes libri duo* edidit J. G. Ph. BORLEFFS. — Leiden, Brill, 1929, 8°, XX-156 p.

Cette édition réalise sur les précédentes un progrès si considérable qu'on peut la tenir pour définitive. Examinant de très près l'unique ms., le célèbre *Agobardinus* si endommagé, M. B. a fait un compte minutieux des lettres qui ont disparu, ce qui permet d'écarter bien des conjectures sans fondement. Grâce à sa connaissance familière des écrits de T., il a pu amender le texte en plus d'un endroit. On trouvera dans l'apparat le relevé des collations et conjectures faites par les éditeurs antérieurs. Enfin, de nombreuses tables closent utilement cet excellent travail.

399. F. J. DÖLGER. *Zu monitor und praeire. Ein Beitrag zu Tertullians Apologeticum XXX*, 4. — Antike und Christentum, 2, 1930, p. 241-251.

Remarques sur le rôle du *monitor* dans la prière antique.

400. F. J. DÖLGER. *Ein sprachgeschichtlicher Beitrag zur Tertullian « De baptismo »* 5; *Tertullian « De baptismo »* 16; *Ein Beitrag zu Tertullian « De baptismo »* 20. — Antike und Christentum, 1, 1929, p. 143-149, 174-183; 2, 1930, p. 117-141, 142-155.

401. QUINTI SEPTIMI FLORENTIS TERTULLIANI *De baptismo ad fidem codicis Trecentis veterumque editionum* edidit J. G. P. BORLEFFS. — Mnemosyne, 59, 1931, p. 1-102.

L'histoire des religions a amené M. Dölger à examiner de près les ouvrages de Tertullien, notamment le *De Baptismo*. Le texte et l'interprétation en sont souvent difficiles à établir, surtout en fait de noms propres et d'allusions aux usages païens. L'érudition de M. D. l'ont heureusement servi à tirer au clair quelques cas difficiles ; le sens de *esietus* (5), le passage obscur *Proinde nos facere aqua vocatos sanguine electos* du ch. 16, et *primas manus... aperitis*.

Parfaitement outillé à cette fin, M. D. avait l'intention de donner une nouvelle édition du *De bapt.*, et les études que nous venons de signaler faisaient bien augurer de ce travail. Il a été devancé par M. Borleffs. Dans sa Préface, celui-ci expose les résultats d'une comparaison attentive entre l'édition princeps de Mesnart (B) faite d'après un ms. perdu et le ms. de Troyes (T) retrouvé par Dom Wilmart. Vu la nature de certaines variantes de B et T, M. B. ne se refuse pas absolument à admettre une double édition originale.

Due à un excellent philologue, familiarisé de longue date avec la langue et le style de Tertullien, cette édition ne peut manquer d'avoir une grande valeur.

Je ne pense pas pourtant qu'elle doive détourner M. Dölger de son entreprise, car l'archéologie et l'histoire des religions peuvent, elles aussi, être utilement consultées pour l'amélioration du texte et, en ce domaine, M. D. est un maître dont l'autorité ne manquera pas à s'étendre à l'édition qui portera son nom.

402. J. G. Ph. BORLEFFS. *Observationes criticae in Tertulliani de Paenitentia libellum*. — Mnemosyne, 60, 1932, p. 41-106.

M. B. donnera dans le CSEL une édition du *De paenitentia*, mais il fait part dès à présent de ses observations critiques sur les chapitres 1 à 8 de l'opuscule, les seuls que contienne le manuscrit de Trèves retrouvé par dom Wilmart. C'est au reste ce ms., minutieusement examiné par M. B., qui lui fournit la matière des remarques intéressantes consignées dans cette étude. Le premier chapitre montre dans quel rapport *Trec.* se trouve relativement aux autres manuscrits. Il a notamment une grande affinité avec le groupe clunisien. Sans doute il est parfois, lui aussi, lacuneux et corrompu (ch. II), mais il se distingue plus que tout autre par les bonnes leçons qu'il est seul à nous faire connaître ou dont il facilite la reconstitution (ch. III).

403. W. KÖHLER. *Omnis ecclesia Petri propinqua*. — Zeitschr. f. Neutestamentl. Wissensch., 31, 1932, p. 60-67.

404. H. KOCH. *Zu Tertullian De pudicitia*, 21, 9. — Zeitschr. f. N. Wissensch., 31, 1932, p. 68-72.

M. Köhler prend parti contre les vues de M. Koch (cfr. *Bull.* II, 232) qui les défend ici (404) une fois de plus. M. Köhler est de l'avis de Harnack suivant lequel l'expression *eccl. Petri propinqua* désigne l'église romaine, mais il ajoute que Calliste s'identifie avec elle : « L'Église romaine, c'est moi ».

405. J. W. Ph. BORLEFFS. *Tertullian und Lucrez*. — Philol. Wochenschr., 52, 1932, p. 350-352.

Aux citations ou réminiscences de L. chez T., signalées par M. Akerman (*Adv. Marc.* III, 13, IV, 8; *De an.* 5;), il faut ajouter *Ad nat.* I, 7 = *Apol.* 8, cfr. *Lucr.* III, 447.

406. H. MILTNER-ZURUNIC. *De carmine ad Flavium Felicem misso, quod inscribitur. De resurrectione mortuorum*. — Wiener Stud., 48, 1930, p. 82-97.

Ce poème a été attribué à Tertullien, à S. Cyprien, à Verecundus, à Aldhelme. L'A. du présent article montre par des comparaisons faites du point de vue du style et de la métrique que ces attributions sont insoutenables.

407. W. H. SHEWRING. *The Passion of SS. Perpetua and Felicity Mm.* A new edition and translation of the latin Text, together with *the Sermons of S. AUGUSTINE upon these Saints*. — Londres, Sheed & Ward, 1931, 8°, xxx-60 p. Sh. 3/6.

En ces dernières années, M. S. a publié, notamment dans cette Revue, plusieurs

études sur le texte de la *Passio*. Elles l'ont amené à envisager une nouvelle édition spécialement destinée au public scolaire. La voici réalisée en un élégant petit volume. L'Introduction rappelle l'histoire des saintes martyres, expose brièvement les problèmes littéraires relatifs à la « Passion » en accordant une large part à la description des mss. et des éditions, expose enfin les principes suivis par M. S. dans l'établissement de son texte.

La *Passio*, en latin, constitue la seconde Partie. On peut dire que le texte est sensiblement meilleur que dans les éditions précédentes.

Nous avons ensuite une traduction anglaise de la Passion, munie de notes explicatives.

Quatre sermons de S. Augustin, version anglaise seulement, achèvent d'édifier le lecteur.

**408.** H. KOCH. *La sopravvivenza di Cipriano nell' antica Letteratura christiana*. — Ricerche religiose, 8, 1932, p. 6-17, 317-337.

Suite de l'étude signalée *Bull*, II, 343. Les donatistes n'étaient pas les derniers à se nourrir des écrits, sinon des convictions de S. Cyprien, comme le montrent les traces d'influence de celui-ci sur plusieurs *Passions* émanées de ces milieux. — Pour S. Augustin, c'est à partir de 393 qu'on le voit s'inspirer de S. C. et il ne cessera pas de se tenir en contact avec le grand évêque africain.

**409.** M. DE LA TAILLE, S. J. *Le sens du mot « passio » dans la lettre LXIII de saint Cyprien*. — Recherches de science religieuse, 21, 1931, p. 576-581.

Le mot garde son sens obvie ; il vise (n. 9) la passion du Christ mais, vu le contexte, en connotant déjà l'action rituelle de la dernière Cène.

**410.** H. KOCH. *Zu Gregors von Elvira Schrifttum und Quellen*. — Zeitschr. f. Kirchengeschichte, 51, 1932, p. 238-272.

M. K. bat sa coulpe pour avoir douté de la légitime attribution à Gr. d'Elv. du *De Fide* et des *Tract. Orig.* (*Bull*. I, 313). En guise d'amende honorable il donne une liste des sources utilisées par les divers traités. Ce sont toujours les mêmes : Justin, Irénée, Tertullien, Hippolyte Novatien, Cyprien, Victorin — confirmation de poids pour les arguments mis en avant par D. Wilmart.

**411.** R. J. DEFERRARI et J. M. CAMPBELL. *A Concordance of Prudentius*. — Cambridge Massachusetts, Mediaeval Academy of America, 1932, 4<sup>e</sup>, x-834 p. \$ 12.50.

La série des Concordances patristiques, publiées par la *Catholic University of America* s'est enrichie d'une nouvelle unité. Cette fois, Prudence en est le sujet. Vu l'importance de cet écrivain, on aura donc souvent l'occasion de recourir à ce travail. Ce sera toujours, je pense, avec une entière satisfaction, car la disposition matérielle est très claire et tout porte à croire que le relevé est complet.

412. G. MEYER. *Prudentiana*. — Philologus, 87, 1932, p. 249-260, 332-357.

La tradition manuscrite de Prudence est riche et ancienne : un ms. du VI<sup>e</sup> siècle (A), un autre du VII<sup>e</sup> (B), un grand nombre des IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles. L'éditeur du CSEL, J. Bergman, a donné presque constamment ses préférences au premier. Il semble bien, d'après le présent travail, qu'en plusieurs cas ce fut à tort. Il aurait fallu faire davantage état des témoins de l'époque carolingienne, surtout quand ils sont d'accord, soutenus par B, et plus conformes que A aux procédés métriques de Prudence. M. B. apporte de nombreux exemples où A est certainement mauvais. Signalons le charmant tableau des Innocents *Cath.* 12 : *Uos, prima Christi uictima, grex immolatorum tener.* A. porte *immaculatorum*, leçon insoutenable d'aucune manière.

413. HEGESIPPI *qui dicitur Historiae libri V* recensuit et praefatione, commentario critico, indicibus instruit V. USSANI. Pars prior textum criticum continens (C. S. E. L., vol. LXVI). — Vienne, Hoelder-Pischler-Tempsky, 8°, 424 p. M. 25.

Cette première Partie ne contient que le texte de l'Histoire du Pseudo-Hégésippe avec l'apparat critique habituel. Aussi serait-il prématuré de porter maintenant un jugement à son sujet. Nous nous contenterons donc, pour le moment, d'en signaler la parution, sauf à y revenir quand l'Introduction, qui paraîtra en volume spécial, nous aura complètement instruit sur les recherches et la méthode de l'éditeur.

414. A. SOUTER. *The earliest latin Commentaries on the Epistles of St. Paul*. — Oxford, Clarendon, 1927, x-244 p.

Je m'aperçois que notre Bull. qui doit souvent parler d'études peu intéressantes, n'a pas renseigné le livre important de Souter. J'en avais cependant fait un compte-rendu, mais il s'est perdu quand D. Capelle s'est retiré de la direction. Réparons donc l'oubli. Il n'est jamais trop tard pour parler de bons livres.

Souter passe en revue les commentaires de Victorin, de l'Ambrosiaster, de Jérôme, d'Augustin, de Pélagé. Pour chacun d'eux il raconte brièvement la vie de l'auteur, s'occupe ensuite du commentaire : manuscrits, texte biblique, sources, style, etc.

Pour Victorin je noterai seulement que Herivallensis ne désigne pas Herenthals (p. 9), mais Hérival en Lorraine. Les pages les plus intéressantes concernent l'Ambrosiaster. On y apprend que cet auteur, « le grand inconnu » comme dit Harnack, a publié trois éditions : la première omettait Gal Eph. Philipp., la deuxième ajoutait ces 3 lettres et revisait Ro, 1 et 2 Cor., la troisième revisait de nouveau Ro. Aucune de ces éditions ne nous est parvenue intacte ; les deux premières ont été adaptées à la Vulgate. Nous pourrions vérifier tout cela quand l'édition, si ardemment désirée, aura paru. J'avoue cependant que je suis sceptique.



tique au sujet de l'intrusion de la Vulgate<sup>1</sup>. P. 61 il faut supprimer 3 lignes : « it is interesting — peculiarity » ; Souter a confondu *m* avec le Speculum d'Augustin.

S. incline encore à croire que la Vulgate de S. Paul est de Jérôme, mais cette thèse devrait d'abord être démontrée. L'énumération des sources utilisées par Jérôme est intéressante. Augustin est moins érudit et plus personnel. Le dernier chapitre qui regarde Pélage résume bien l'Introduction publiée par Souter en 1922. Quant au texte de Pélage je renvoie le lecteur au *Bull.* I, n. 589. Je reconnais volontiers que Souter a amélioré le texte d'Érasme en des milliers d'endroits.

D. DE BRUYNE.

415. N. VULIC. *Il luogo di nascita di S. Girolamo*. — Raccolta Ramorino, Milan, s. d., p. 219-220.

Note sur la graphie de Stridon. Contre Niedermann (*Stridonae*) l'A. plaide pour *Strido*.

416. R. HELM. *Die neuesten Hypothesen zu Eusebius' (Hieronymus') Chronik*. — Sitzungsab. d. preuss. Akad. der Wissensch. Philos. histor. Kl., 1929, p. 371-408.

L'A. prend la défense des principes de sa récente édition critiqués par E. Caspar (*Die ältest. röm. Bischofsl.* p. 205 et *Gött. Gel. Anz.*, 189, 1927, p. 161).

417. *Pachomiana latina. Règle et épîtres de S. PACHOME, épître de S. THÉODORE et « Liber » de S. Orsiesius*. Texte latin de S. JÉRÔME, édité par D. A. BOON. Appendice : *La Règle de S. Pachome*. Fragments coptes et Excerpta grecs édités par L. Th. LEFORT (Bibl. de la Rev. d'Hist. ecclés. 7). — Louvain, Bureaux de la RHE, 1932, 8°, LX-210 p. Frs 50.

Le titre de cette publication en fait déjà pressentir la richesse et l'intérêt. Le *Corpus Pachomianum* latin est, comme on sait, l'œuvre de S. Jérôme (vers 404) ; il a exercé sur le monachisme occidental une influence étendue et profonde ; il est seul à nous avoir intégralement transmis les lois fondamentales de la première institution cénobitique. Autant de titres qui l'imposent à l'attention. Jusqu'à présent toutefois, il était mal connu, à cause des déficiences des éditions antérieures. Celle que voici, vraiment critique, est la première qui mérite pleine confiance.

Comme le rappelle l'Introduction, il existe de ces écrits deux recensions. La première, la plus longue, est aussi la seule authentique, comme en témoignent les fragments coptes découverts par M. Lefort. Dom B. en connaît 18 mss. qu'il

---

1. J'ai aussi quelques doutes au sujet des trois éditions et de leurs caractéristiques. Aussi Salzbourg A IX 25 a Rom 1, 2 Cor jusque 13, 3 *probationem quærunt Christi*, puis aussitôt Philp. 1, 2 Th. Col. Tit. 1, 2 Tim. Phlm. Cologne 34 et Gottweig 42 ont les mêmes lettres dans le même ordre. Quels sont les manuscrits qui omettent Philp. ?

décrit et classifie. — Pour l'établissement du texte, la recension courte ne peut jouer que le rôle de témoin indirect, comme la *Regula Vigilii* et la *Concordia regularum*, mais sa valeur historique n'est pas négligeable puisque, comme le montre excellemment l'éditeur, elle constitue une adaptation ancienne de la Règle pachomienne à un milieu monastique occidental, probablement italien.

Les Fragments coptes et les excerpta grecs, dont M. Lefort donne en appendice le texte critique in-extenso, ont évidemment été d'une grande utilité à l'éditeur. Il n'en a guère été de même des éditions antérieures auxquelles, néanmoins, un chapitre a été consacré dans l'Introduction.

Le texte a été établi avec tout le soin nécessaire. Dans l'apparat, recension longue et recension brève sont constamment distinctes, ce qui en facilite beaucoup la consultation et prévient les méprises.

En un mot, les *Pachomiana latina* sont un excellent travail où nous aimons voir les prémices d'une ample moisson de *monastica*.

418. J. DE GHELLINCK, S. I. *L'édition de saint Augustin par les Mauristes*. — Nouvelle Revue théologique, 57, 1930, p. 746-774.

Esquissant l'histoire de l'édition bénédictine de S. A., le R. P. de Ghellinck rend hommage à l'excellence de la méthode et à l'esprit de probité scientifique qui présidèrent à l'élaboration de ce chef-d'œuvre.

419. A. SOUTER. *Hipponiensis*. — American Journal of Philol. 53, 1932, p. 162-164.

Tout en penchant pour *Hipponiensis*, M. Dennis estimait que *Hipponensis* ne manque pas d'être, lui aussi, sérieusement attesté (*Bull.* II, 367). Ce n'est pas l'avis de M. S. qui montre que, tel qu'il se présente actuellement, le témoignage des inscriptions est insuffisant, et que le texte Weiskotten de Possidius n'est pas, en ceci, tellement avéré que l'on puisse en tirer argument.

420. F. DI CAPUA. *Il ritmo prosaico in S. Agostino*. — Miscell. Agust. II, p. 607-764.

Il est hors de doute que la connaissance des cursus rythmiques, employés plus ou moins consciemment par un écrivain, peut être d'un grand secours pour la critique littéraire. Aussi, le long article de M. D. C. rend-t-il un réel service. Après des chapitres d'Introduction sur la prose rythmique aux IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> s., sur les éléments musicaux de la période, viennent ceux qui traitent des *cursus* employés par S. A., tout le long de son activité littéraire.

421. J. M. LAGRANGE, O. P. *Les Rétractations exégétiques de S. Augustin*. — Miscell. Agust. II, p. 373.

Harnack a déjà traité en 1905 des Rétractations en général. L. prend un sujet plus limité, mais il le traite avec plus de profondeur et d'exactitude. P. 380 il y a une erreur grave qui est peut-être un *lapsus calami*: Lagr. identifie le commentaire « secundum allegoricam interpretationem » avec le *Liber imperfectus de*

*Genesi ad litteram*; il s'agit certainement du *De Genesi contra Manichaeos*. Au sujet du texte d'Augustin et de l'éternelle discussion sur l'Itala, on lira les p. 374-379. D. D. B.

422. A. D'ALES, S. J. *Muscipula*. — Rech. de Sc. rel., 21, 1931, p. 589-590.

Signification du mot dans les textes sotériologiques de S. Augustin. Le P. d'A. se prononce dans le même sens que M. Rivière (*Bull.* II, 187).

423. K. MULLER. *Pelagius Heimat*. — Nachr. von d. Gesellsch. d. Wissensch. zu Göttingen, Philol.-hist. Kl. 1931, p. 113-118.

Cette note, qui fait suite à une étude historique du même auteur sur S. Patrick, donne une interprétation nouvelle du passage difficile de S. Jérôme touchant la patrie de Pélage (Comm. de Jérémie, préf. du 3<sup>e</sup> livre): *diabolus* est sujet de *tacet* et c'est encore le démon qui est désigné par *mutus*.

424. PELAGIUS's *Expositions of thirteen Epistles of St. Paul*. III PSEUDO-JEROME *Interpolations*, edited by A. SOUTER (Texts and Studies IX, 3). — Cambridge, Univ. Press, 1931, 8<sup>o</sup>, xvi-78 p.

Parmi les nombreuses amplifications qu'a subies le célèbre commentaire de Pélage sur les épîtres pauliniennes, il en est une série qui offre un intérêt tout particulier, car elle est ancienne (le *Praedestinatus* la cite déjà) et elle émane d'un Pélagien authentique, qu'il n'est pas toutefois possible d'identifier. M. S., qui a publié récemment le premier texte critique du Commentaire de Pélage, a jugé ces interpolations dignes de figurer à côté de l'œuvre exégétique de l'hérésiarque. De fait elles sont pleines d'intérêt. L'éditeur les a disposées de telle sorte que l'on puisse voir commodément comment elles se rattachent au Commentaire.

425. F. WALTER. *Zur Appendix Virgiliana... zu Firmicus Maternus und zu Ennodius*. — Philol. Wochenschrift, 48, 1928, col. 1467-1470.

Notes de critique textuelle: Firmicus Maternus, *Math.*, Ennodius, *vita Epiphani*, *Carm.* II.

426. F. MARX. *Ausonius Lied von der Mosel*. — Rhein. Mus. 80, 1931, p. 368-392.

Commentaire historique, topographique, archéologique.

427. M. MANITIUS. *Aus mittelalterlichen Bibliothekskatalogen*. — Rhein. Mus., 80, 1931, p. 303-407.

Signalons les n<sup>o</sup> 39 (Ammien Marcellin) et 42 (Sulpice Sévère).

428. O. GRADENWITZ. *Textschichten in der Regel des h. Benedict*. — Zeitschr. f. Kirchengesch., 50, 1931, p. 257-270.



429. O. GRADENWITZ. *Ein Schlaglicht auf den Artikel: Textschichten in der Regel des hl. Benedikt.* — Zeitschr. f. Kircheng., 51, 1932, p. 228-237.

M. G. a récemment exposé (*Bull.* II, 202) par quels critères il serait possible de discerner dans la Règle bénédictine la première rédaction des surcharges apposées peu à peu par S. Benoît. Il fait à présent de nouvelles applications de cette « diagnose ». Son collaborateur, M. Éd. Sievers, de Leipzig, recourant à la « schallanalyse », méthode fort en honneur aujourd'hui, arrive à des résultats analogues, voire plus précis : « Urregel ist Sagvers ! Späteres : Prosa. »

Le trait de lumière, illustrant la méthode de M. G. viendrait du code Justilien, où l'on remarque également des surcharges.

430. G. MORIN, O. S. B. *Problèmes relatifs à la Règle de S. Césaire d'Arles pour les moniales.* — Rev. bénéd., 44, 1932, p. 5-20.

C'est toujours avec curiosité que l'on voit D. Morin revenir à S. Césaire. Il nous a donné récemment un aperçu sur les éditions des Sermons (*Bull.* II, 315) ; aujourd'hui, c'est sur la Règle pour les moniales que nous sommes édifiés. Quiconque a dû recourir à ce curieux document s'est trouvé fatalement embarrassé devant les textes si divergeants qu'en fournissent les éditions les plus usuelles, Holstenius-Brockie et les ASS. Après H. Plenkers, dom M. rappelle que le texte de Bollandus, le meilleur, repose sur le célèbre *Codex Regularum* de Trèves (aujourd'hui *Clm* 28118). Toutes les autres éditions se rattachent en définitive au cod. *Berol. Phill.* 1696 provenant de Clermont. — A ces deux mss., dom M en ajoute deux nouveaux, l'un de Bamberg, l'autre de Tours. Ce dernier offre un intérêt tout particulier : il a conservé le monogramme de S. Césaire et un *Constitutum* encore inédit. — Dans le reste de l'article, le savant A. examine quelques problèmes particulièrement délicats : l'authenticité des *Capitula*, la teneur de la *Recapitulatio*, enfin la double série de signatures épiscopales.

431. PELAGII diaconi ecclesiae romanae *In defensione trium Capitulorum.* Texte latin du manuscrit Aurelianensis 73 (70) édité avec Introduction et Notes par R. DEVREESE (*Studi e Testi*, 57). — Cité du Vatican, Bibliothèque Vaticane, 1932, gr. 8°, LIV-76 p.

L'écrit édité ici pour la première fois a été découvert dans le ms. d'Orléans 73(70) par L. Duchesne. Les sources recueillies par le diacre prisonnier à Constantinople, les renseignements de toutes sortes, souvent originaux, qu'il fournit sur des événements auxquels il s'est trouvé intimement mêlé, font de cette œuvre un document de très grande valeur, grâce auquel on peut se faire une idée définitive sur la part prise par Vigile dans la condamnation des Trois-Chapitres. Mgr Duchesne l'a mis plus d'une fois à profit, mais tandis que nombre de documents d'intérêt plus que médiocre trouvaient leur place au soleil, les circonstances retenaient dans l'ombre le plaidoyer de Pélage. Il fallait se contenter



d'une analyse donnée par Mgr D. dans *L'Eglise au VI<sup>e</sup> siècle*. C'était trop peu et M. Devreesse a fait un choix aussi utile qu'heureux en lui consacrant ses talents d'éditeur.

Le savant Scriptor de la Vaticane ne s'est pas borné à donner, accompagné de notes, le texte critique de la *Défense*. Une copieuse Introduction nous met entre les mains une analyse détaillée de l'ouvrage et un historique très développé de l'affaire des Trois-Chapitres en fonction du pape Vigile et de son diacre.

432. M. GALDI. *Ad quendam Boethii locum*. — Bollettino di Filolog. class., 36, 1929, p. 129-131.

L'A. indique la source de *De cons. Philos.* I, Metr. V, vv 5 sqq. : c'est Possidonius et non Apulée.

433. H. DELEHAYE, S. I. *Commentarius perpetuus in Martyrologium hieronymianum ad recensioem* H. QUENTIN, O. S. B. (ASS. nov. tomi II pars posterior). — Bruxelles, 24 Boulevard Saint-Michel, 1931, in-f<sup>o</sup>, XXIV-720 p.

Selon l'opinion la plus probable, le M. H. a été composé dans la Haute-Italie au cours du V<sup>e</sup> siècle. Un exemplaire passé en Gaule y a, aux VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles, donné naissance à deux recensions gallicanes. Un seul manuscrit, du VIII<sup>e</sup> s., l'*Epternacensis* (E), en représente la première, mais malheureusement à l'état abrégé. La seconde figure dans nombre de mss. dont les principaux sont le *Laureshamensis* (A), le *Bernensis* (B), le *Senonensis* (S), le *Wisseburgensis* (W).

En 1894, dans ASS. t. II pars prior, J.-B. de Rossi et L. Duchesne ont publié un important travail sur le M. H. : relevé, description, classification des mss. ; recensions gallicanes ; origine et sources. Le texte du martyrologe y fait suite. C'est une édition quasiment diplomatique de B. A. E. W., avec appareil comprenant les leçons des autres mss.

Ce travail a conservé sa valeur. Toutefois l'utilisation des textes n'était pas aisée. Donnés sans explications, ils offraient, presque à chaque ligne, l'occasion de multiples erreurs d'interprétation aux érudits peu familiarisés avec cette sorte de littérature. En fait plus d'un s'y sont lourdement mépris.

C'est pour remédier à cet inconvénient que la présente publication a été envisagée. Elle consiste principalement dans le Commentaire courant, issu de l'édition impeccable, de la critique pénétrante et sagace du R. P. Delehaye. La disposition matérielle de l'édition De Rossi-Duchesne ne se prêtait pas commodément à servir de base. Il fallait autre chose, et mieux si possible. Le R. P. a été servi à souhait par dom Quentin dont la compétence en ces matières ne fait de doute pour personne. Retrouver pour l'ensemble, sur la base des mss., la teneur originale du M. H., il n'y fallait pas songer, toute la tradition manuscrite ne se rattachant, par deux voies, qu'à l'exemplaire gallican du VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s., mentionné plus haut. Aussi, est-ce à reconstituer cet archétype que dom Q. a consacré son effort. Pratiquement il a adopté les normes suivantes : attribuer

aux recensions gallicanes secondaires les notices qui ne figurent que dans une des deux branches ou qui, d'une branche à l'autre, présentent quelque différence de teneur ou de place. Par contre les notices communes, dans toutes leurs parties et de toutes manières, aux branches dérivées, sont censées appartenir à l'archétype. Ceci seulement dans la généralité des cas, car théoriquement et en fait, des exceptions existent qu'il n'est pas possible d'établir par les seules ressources de la critique textuelle, observation qu'il ne faut pas perdre de vue quand on lit l'archétype reconstitué par dom Q. Dans la présente édition, ce texte est celui, imprimé en caractères gras, qui occupe toute la longueur de la ligne. Sur deux colonnes parallèles figure le texte de E ; A, B, S, W propre aux recensions ultérieures, le tout accompagné de trois apparats critiques. Ainsi réalisée, l'édition offre au commentateur un cadre commode.

Au seuil du second chapitre de l'Introduction, le R. P. D. dit qu'il ne suffit pas d'avoir débarrassé le M. H. de toutes ses modifications gallicanes pour se trouver en présence de l'original italien. L'archétype rétabli par dom Q., porte les traces de toutes sortes d'accidents : mots défigurés ; notices ou parties de notices déplacées, dédoublées, répétées, supprimées, etc., de sorte que si quelques *laterculi* subsistent intacts, le plus grand nombre a été altéré, et souvent de manière irrémédiable. On s'en aperçoit vite, lisant le commentaire du savant Bollandiste. Avec une habileté consommée, celui-ci fait, si l'on peut dire, le diagnostic de chaque notice. Dans bien des cas, par le recours aux sources connues du martyrologe et aux divers monuments hagiographiques, il réussit heureusement à guérir le texte malade. D'autres fois il n'y a rien d'autre à faire que de constater le mal, mais c'est déjà beaucoup. Le lecteur inexpérimenté ne sera plus désormais exposé à commettre d'énormes bévues, comme de rapporter chaque fois, sans contrôle, à un nouveau personnage, un nom que l'on trouve répété dans la même notice ou ailleurs, comme de compter le nombre des martyrs *ad numerum milliariorum*, comme de situer inconsidérément dans un lieu donné le martyre de tous ceux dont les noms suivent ou d'attribuer à des lieux différents ceux dont les noms paraissent former des séries distinctes. Désormais ce n'est pas faute d'avertissements qu'on s'engagera dans une mauvaise voie.

Le R. P. D. n'a pas borné à cela son travail déjà si utile. Dans le texte et les notes il a condensé tous les renseignements désirables sur les saints et leurs fêtes. Aussi peut-on considérer ce magistral commentaire comme un Précis de tout ce qui, dans l'imposant ensemble des *Acta Sanctorum*, se rapporte à l'antiquité.

434. H. DELEHAYE, S. I. « *In Britannia* » dans le *Martyrologe hieronymien*. (From the Proceedings of the British Academy, vol. XVII). — Londres, Humphreh Milford, 1932, gr. 8°, 22 p. 2 sh.

Ayant soumis à la critique les quelques notices où figuré la mention *in Britannia*, l'A. formule ainsi ses conclusions : « La Bretagne [il s'agit de la Bretagne



insulaire] n'est pas représentée dans la rédaction primitive du M. H. Sauf Albanus [22 juin] aucun des saints annoncés dans le martyrologe sous la rubrique *in Britannia* n'appartient à ce pays. Albanus ne figure que dans les manuscrits de la recension gallicane et, à ce qu'il semble, n'y est entré que dans la seconde édition. »

435. BEDE. *Opera historica* translated by J. E. KING (Loeb Classical Library). — Londres, Heinemann, 1930, 2 vol. 12°; XXXIV-506, X-518 p. Sh. 10.10.

Cet ouvrage est bien de nature à flatter l'amour-propre national et les goûts bibliophiles du public lettré anglais.

Il lui présente, admirablement imprimées et en un format élégant, les œuvres de Bède se rapportant à l'histoire de l'île : l'Histoire ecclésiastique, les Vies des Abbés, la Lettre à Egbert.

L'Introduction rappelle la vie et l'activité littéraire de l'auteur, souligne la valeur, l'intérêt et les mérites de ses écrits historiques. Le texte est celui de Moberly (1881) lequel ne diffère pas beaucoup de celui de Smith (1722). Ça et là l'éditeur a pu l'améliorer, grâce aux travaux de Plummer, Mayor, etc. En regard du texte latin se lit une traduction anglaise.

436. *Studien zur lateinischen Dichtung des Mittelalters*. Ehrengabe für K. STRECKER (Schriftenreihe der histor. Vierteljahrschrift, 1). — Dresde, v. Baensch Stiftung, 1931, XII-208 p. RM. 15.

Les élèves et amis du Dr Strecker, auquel les études médiévales sont grandement redevables, lui ont dédié cet *Ehrengabe* publié par les soins de MM. Stach et Walther. Le livre ne comprend pas moins de vingt articles, dont le plus grand nombre se rapporte à des *opera minora* de la poésie latine au M. A. Parmi ces études, les suivantes doivent être signalées ici : 1. « Anecdota carolina » (B. Bischoff) : courtes pièces de vers émanant de l'entourage du Loup de Ferrières. 2. « Questions corbéennes » (O. Dobiache-Rojdestvenskaia) : les ms. de *Leningrad lat. F. v XIV N 1* et *lat Q. v. I N 15*, importants pour la paléographie, auraient été écrits à Corbie. 3. « The Irish flavor of Hisperica famina » (E. K. Rand) : l'A. rattache au genre des H. F., dont à ses yeux, l'origine irlandaise n'est pas douteuse, la pièce de vers que Jonas a mis en tête de sa *Vita Columbani*.

437. S. HELLMANN. *Einhard's literarische Stellung*. — Hist. Vierteljahrschr., 27, 1932, p. 40-110.

Bonne étude d'ensemble, s'attachant surtout à dégager les conceptions littéraires, éthiques et politiques dont est née l'œuvre d'Éginhard. Disons, à propos de la *Vita Karoli* que M. H. en défend l'objectivité.

438. G. MORIN, O. S. B. *Gottschalk retrouvé*. — Rev. bénéd., 43, 1931, p. 303-312.  
439. C. LAMBOT, O. S. B. *Opuscules grammaticaux de Gottschalk*. — Rev. bénéd., 44, 1932, p. 120-124.